

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE RÔLE DE L'EXPÉRIENCE DE L'ESPACE DANS LA (NON)CONSTRUCTION DE
L'IDENTITÉ ENTREPRENEURIALE : AUTOETHNOGRAPHIE D'UN TRAVAILLEUR
AUTONOME DU SAVOIR DANS UN ESPACE DE COWORKING

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE DU

DOCTORAT EN ADMINISTRATION

PAR

TOBI RODRIGUE

AVRIL 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Cette thèse est l'un de mes plus grands accomplissements personnels, et après sept années de travail inspiré, de questionnements soutenus et de bifurcations inattendues, je me sens honoré de finalement pouvoir prendre un moment pour remercier le village qui m'a soutenu à travers ce long processus.

J'aimerais d'abord remercier du plus profond de mon être le professeur Olivier Germain, qui n'a pas hésité à accepter de m'accompagner dans ce cheminement en tant que directeur de thèse. Je me rappelle encore notre première rencontre, sous l'impulsion du professeur Jocelyn Desroches (que je remercie au passage et dont je porte chaleureusement dans mon cœur), qui s'est déroulé au petit café de la cinémathèque québécoise. Je venais de terminer mon mémoire de maîtrise et je me questionnais sur la prochaine étape de mon parcours professionnel. L'écoute appréciative d'Olivier et son intérêt à m'appuyer dans ma transition du champ philosophique au champ académique de l'entrepreneuriat m'ont insufflé une énorme dose de motivation et de reconnaissance. C'était le début de mon aventure doctorale.

Le soutien d'Olivier m'a été indispensable pour traverser chacune des étapes du parcours doctoral, en commençant avec la scolarité, ainsi que mes premières conférences dont il m'invita à soumettre des communications, en poursuivant avec mon examen de synthèse qui s'est déroulé en plein cœur de la pandémie covidienne, et en terminant avec mon terrain de recherche, ma proposition de thèse et les dernières étapes de rédaction de ma thèse. La perspicacité dont il a fait preuve pour m'accompagner en ayant constamment les bonnes pistes et références à me suggérer pour m'aider à débloquer et avancer a été d'une aide précieuse. Les nombreuses discussions que nous avons eues à travers les années ont significativement contribué au développement et à la maturation de mon projet de thèse. Je me considère très privilégié d'avoir eu la chance de bénéficier de la présence de ce professeur, et davantage de cet être humain plein de bonté, d'empathie, de générosité, et d'un sens de l'humour indomptable. Merci Olivier !

Ensuite, j'aimerais remercier les membres de mon comité de thèse, la professeure Charlotte Cloutier, de HEC Montréal, dont j'ai eu le bonheur de suivre son excellent séminaire doctoral en recherche qualitative à l'été 2020, ainsi que la professeure Joëlle Bissonnette, de l'ESG UQAM, qui m'a beaucoup aidé lors de mes premiers pas dans l'enseignement du cours Culture entrepreneuriale en 2021 et 2022. L'expertise et l'investissement académique de ces professeures engagées résonnent à travers cette thèse, et je suis reconnaissant de l'énergie qu'elles ont investie dans mon accompagnement, particulièrement lors des

relectures du manuscrit qui allaient mener à ma proposition de thèse. Merci de vos conseils et de votre présence sur mon comité Charlotte et Joëlle.

Je remercie également Francis Talbot et sa gang de Montréal CoWork de m'avoir accueilli à bras ouvert et de m'avoir fait senti comme chez moi dans leur superbe espace de coworking. Je me sens choyé d'avoir pu passer une année entière à évoluer au sein de Montréal CoWork et d'y avoir rencontré une diversité de travailleurs autonomes et d'entrepreneurs de multiples horizons. Plusieurs sont devenus des ami-es, et certains ont même contribué à ma collecte de données. Par souci éthique, je tais vos noms, mais vous savez qui vous êtes. Merci à la gang de Montréal CoWork.

Je souhaite également prendre un moment pour remercier les divers professeur-es que j'ai eu la chance d'avoir lors de mes séminaires doctoraux et qui m'ont tous aidé, probablement sans le savoir, à amorcer mon projet de thèse : Arianne Ollier-Malaterre, Jean-Pierre Dupuis, Marie J. Bouchard, Nancy Aumais et Vivianne Sergi. Le programme conjoint du doctorat en administration à Montréal permet à ses étudiants de s'entourer de professeur-es qui se démarquent par leur expertise et leur bienveillance, et j'ai eu le bonheur d'en croiser plusieurs pendant ma scolarité.

Outre ces professeur-es que j'ai eus dans mes séminaires doctoraux, il y a d'autres professeur-es qui ont marqué mon parcours doctoral, et avec qui j'ai eu la chance de bâtir de belles relations. Tout d'abord, la professeure Kerstin Kuyken, de l'ESG UQAM, qui a été la première à collaborer avec moi sur un article de recherche. Son appui et son expertise ont contribué à ma première publication scientifique dans une revue de renom du champ entrepreneurial, et malgré les trois années de travail intense sur cet article, c'est l'une des réalisations dont je suis le plus fier. Cela n'aurait pas été possible sans ma coautrice. Merci Kerstin. Ensuite, j'aimerais remercier le professeur Christoph Barmeyer, de l'université de Passau en Allemagne, dont j'ai eu la chance de rencontrer à travers Kerstin lors d'une première rencontre informelle sur la terrasse de l'hôtel William Gray, à l'automne 2021. Depuis ce jour, nous avons collaboré à monter un cours conjoint entre l'UQAM et l'Université de Passau, qui s'est donné à trois reprises, ainsi qu'à la publication de trois articles scientifiques, en plus d'une récente recherche qui nous a permis de présenter une communication à l'EURAM 2025, et qui va certainement mener à une autre publication scientifique. Toutefois, ce qui me rend le plus fier du lien que j'ai été amené à bâtir avec le professeur Barmeyer dépasse largement la sphère académique. Christoph est devenu avant tout un ami. Merci mon cher ami !

J'ai également eu la chance de côtoyer d'incroyables personnes au doctorat, et plusieurs d'entre elles sont devenues de véritables ami-es. Je commence avec mon club des autoethnographes, Maryse Tremblay et Patrick Yoda, qui ont été des acolytes pendant ces dernières années. Maryse a été particulièrement importante dans mon cheminement doctoral, puisque nous nous sommes suivis du début à la fin, et avons été actifs pendant plusieurs années au sein de l'AÉPhDA. J'en profite au passage pour saluer mes collègues et ami-es de l'AÉPhDA : Andres Herrera, Aude-Marie Marcoux, Julien François, Marc Lachapelle, Marilyne Chicoine, Salimata Konate et Sébastien Burdalski. J'ajoute également une mention spéciale à une collègue avec qui j'ai beaucoup travaillé au sein du Carrefour Entrepreneuriat à Impact: Mélina Dorval. J'ai eu le plaisir de coorganiser plusieurs éditions de la journée entrepreneuriat étudiant de l'UQAM avec cette personne généreuse, empathique, et au rire inimitable. Nous avons d'ailleurs eu le privilège de représenter la Chaire Entrepreneuriat, Altérité et Société à l'Entreprenathon de l'AUF qui s'est déroulé en Tunisie à l'hiver 2025, et avons même eu le bonheur de remporter le deuxième prix du jury lors de cette compétition entrepreneuriale internationale. C'est l'un des meilleurs souvenirs que je conserve de ces dernières années passées à travailler sur cette thèse. Merci de l'avoir partagé avec moi Mélina.

Finalement, il y a une personne à l'extérieur de mon univers académique que j'aimerais remercier, puisqu'elle a joué le rôle le plus important de tous pendant ces sept années : ma partenaire de vie, mon amour, Catherine Pelletier. Nous avons aménagé ensemble après ma première année doctorale, et elle a été ma complice de vie avec qui j'ai vécu un doux quotidien et de mémorables voyages au cours des six dernières années. J'ai eu la chance d'avoir une partenaire de vie extrêmement compréhensive quant à ma réalité de doctorant, et je pouvais facilement m'évader avec elle dès que je voulais me perdre ailleurs que dans mes pensées. Je t'aime Cath, et comme la vie fait bien les choses, nous avons un unique projet qui nous attend après l'aboutissement de ma thèse, la venue au monde de notre petit Émile ! J'ai hâte de vivre cette nouvelle aventure avec toi.

Je termine ce 'chapitre' de remerciements avec la plus sage des pensées circonstanciées, qui m'a généreusement été légué par mon directeur de thèse, ce cher Olivier Germain, et qui m'accompagne depuis mes balbutiements doctoraux:

Une thèse doctorale, ce n'est pas quelque chose que l'on fait, c'est plutôt quelque chose que l'on vit.

Je remercie donc l'univers de m'avoir donné la chance de vivre cette aventure, et de m'avoir permis de croiser autant de belles personnes qui ont contribué à la vitalité de ce projet de recherche !

DÉDICACE

La conscience et la subjectivité humaines sont parmi les phénomènes les plus mystérieux de l'univers, et nous pouvons même parfois avoir l'impression que ceux-ci sont davantage mystérieux dans nos propres univers respectifs.

Cette thèse est dédiée aux deux femmes qui ont façonné ma vie, et qui ne sont malheureusement plus physiquement présentes dans celle-ci. À ma mère, Linda Simone Brill (1948-1994), décédée lorsque j'avais 9 ans et n'avais pas encore commencé à explorer les mystères de la vie, et à ma grand-mère paternelle, Germaine (Villeneuve) Rodrigue (1923-2021), décédée pendant mon parcours doctoral, et qui m'offrait un réconfort inconditionnel à chaque fois que j'en avais besoin.

Ce sont mes géantes à moi du haut desquelles j'ai trouvé mon point d'appui existentiel.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE	v
LISTE DES FIGURES.....	ix
LISTE DES TABLEAUX	xi
RÉSUMÉ	xii
ABSTRACT	xiv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 L'IDENTITÉ	20
1.1 Les fondements de la notion d'identité	21
1.2 L'école de pensée processuelle.....	23
1.3 L'identité et les études organisationnelles	25
1.3.1 Les approches théoriques de l'identité et les études organisationnelles	26
1.3.2 Les dimensions de l'identité	29
1.3.3 Le travail identitaire.....	31
1.3.4 Le jeu identitaire	37
1.4 L'identité et l'entrepreneuriat	41
1.4.1 La construction de l'identité entrepreneuriale et les enjeux de jeu et de travail identitaire	45
1.4.2 Le jeu identitaire et la construction de l'identité entrepreneuriale	54
1.5 Synthèse de mes choix théoriques sur l'identité	56
CHAPITRE 2 L'ESPACE	58
2.1 Les types d'espace.....	59
2.1.1 Le territoire	59
2.1.2 Le lieu (la place)	60
2.1.3 L'espace et la place (<i>space and place</i>)	63
2.1.4 La spatialité : une notion processuelle clé.....	64
2.2 L'espace et les études organisationnelles.....	67
2.2.1 Les dimensions de l'espace dans les études organisationnelles	70
2.3 Les espaces de <i>coworking</i> : de nouveaux lieux de travail de la modernité liquide	72
2.3.1 Le <i>coworking</i> comme espace de construction identitaire	75
2.3.2 Le <i>coworking</i> comme un contexte de tension entre les notions d'espace et de lieu	79
2.4 Synthèse de mes choix théoriques sur l'espace	82
CHAPITRE 3 SYNTHÈSE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE ET DU CADRE THÉORIQUE	84

3.1 La dimension identitaire	84
3.2 La dimension spatiale.....	86
3.3 Questions de recherche et design conceptuel.....	88
CHAPITRE 4 CADRE MÉTHODOLOGIQUE.....	91
4.1 L’autoethnographie : l’approche méthodologique idéale pour cette thèse	92
4.2 TRc ³ : le projet entrepreneurial de cette recherche énaactive.....	93
4.3 Montréal CoWork : le terrain de cette recherche énaactive.....	96
4.3.1 Le critère de socialisation	97
4.3.2 Le critère des ressources entrepreneuriales	98
4.3.3 Le critère de la diversité spatiale	99
4.3.4 Le critère de l’accessibilité	101
4.4 Les parcelles de construction identitaire : l’unité d’analyse de cette recherche	103
4.5 Les outils de recherche et les données collectées	104
4.5.1 La grille d’observation topoanalytique	104
4.5.2 Le journal de bord.....	107
4.5.3 L’enregistreur vocal et l’appareil photo.....	108
4.5.4 Les entrevues réflexives.....	109
4.6 Synthèse de mon cadre méthodologique	112
4.7 Analyse des données.....	113
4.7.1 Ma position de chercheur par rapport à l’autoethnographie	114
4.7.2 Les stratégies d’analyse de données	115
4.7.3 Synthèse de la phase d’analyse des données	121
CHAPITRE 5 RÉSULTATS.....	122
5.1 Mise en contexte et clés de lecture de la section résultat	122
5.2 La fabulation identitaire et la création d’une chimère identitaire	127
5.2.1 Clés de lecture des schémas illustrant les quatre phases de ma chimère identitaire.....	128
5.3 La phase d’émergence	130
5.3.1 La matérialisation du projet entrepreneurial	131
5.3.2 L’espace de coworking comme un refuge socioprofessionnel	137
5.3.3 Les sources de tensions identitaires	140
5.3.4 Synthèse des éléments clés de la phase d’émergence de ma chimère identitaire.....	143
5.4 La phase d’expansion	145
5.4.1 L’appropriation de l’espace de coworking.....	148
5.4.2 L’espace de coworking comme un <i>royaume entrepreneurial</i>	156
5.4.3 La socialisation entrepreneuriale.....	160
5.4.4 Le sentiment de liberté et la fabulation identitaire.....	169
5.4.5 Synthèse des éléments clés de la phase d’expansion de ma chimère identitaire.....	176
5.5 La phase d’épanouissement.....	178

5.5.1	L'atmosphère entrepreneuriale de l'ECW	181
5.5.2	La bulle entrepreneuriale	184
5.5.3	Le phénomène de coprésence dans l'ECW.....	185
5.5.4	L'espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée.....	192
5.5.5	Synthèse des éléments clés de la phase d'épanouissement de ma chimère identitaire	197
5.6	La phase d'étiollement.....	200
5.6.1	Le découragement entrepreneurial.....	201
5.6.2	La perte d'attachement à l'ECW	207
5.6.3	L'harmonisation de mes dimensions identitaires.....	210
5.6.4	Le renversement temporel de ma pratique entrepreneuriale	212
5.6.5	La danse de la startup	214
5.6.6	Synthèse des éléments clés de la phase d'étiollement de ma chimère identitaire	217
5.7	Synthèse des phases de ma chimère identitaire	219
CHAPITRE 6 DISCUSSION		222
6.1	La chimère identitaire : l'illusion d'une identité entrepreneuriale.....	223
6.1.1	Les affordances identitaires : des éléments clés pour la construction identitaire	228
6.1.2	La fabulation identitaire : un type de jeu identitaire au service de la chimère identitaire	232
6.1.3	L'étiollement de la chimère et l'idée d'une non-construction identitaire	237
6.2	L'espace de coworking comme lieu d'entrepreneuralisation des identités	241
6.2.1	Le coworking comme une atmosphère entrepreneuriale	243
6.2.2	L'ECW comme un espace théâtralisé.....	247
6.2.3	Le phénomène de coprésence et les pratiques de spatialisation au sein de l'ECW.....	252
6.3	L'occupation spatiale dans l'ECW et l'identité conçue comme un espace intérieur	258
6.3.1	Retour réflexif sur le caractère critique de certaines des contributions théoriques.....	262
6.4	Synthèse de la discussion et des contributions clés de la thèse.....	264
CONCLUSION		267
ANNEXE A <i>La création de mon entreprise pour effectuer une recherche éactive : TRC³</i>		285
ANNEXE B Guide d'entretien semi-dirigé à caractère réflexif.....		290
ANNEXE C Certificats d'approbation éthique.....		292
ANNEXE D Récit autoethnographique de ma recherche éactive		294
BIBLIOGRAPHIE.....		515

LISTE DES FIGURES

Figure 1. Les quatre dimensions des identités humaines et de la création identitaire	31
Figure 2. La construction identitaire comme un continuum entre le jeu et le travail identitaire	40
Figure 3. La catégorisation de la littérature portant sur l'identité entrepreneuriale	44
Figure 4. Les notions analytiques de l'espace en fonction du degré de grandeur topographique.....	64
Figure 5. Représentation visuelle du cadre théorique	89
Figure 6. Design conceptuel du projet de recherche	90
Figure 7. Exemples d'activités hebdomadaires organisées chez Montréal CoWork	98
Figure 8. La diversité des espaces de travail chez Montréal CoWork.....	99
Figure 9. Représentation visuelle du plan de l'espace Montréal CoWork.....	100
Figure 10. Localisation de Montréal CoWork au sein du Grand Montréal	101
Figure 11. Trajet et distance entre mon domicile et Montréal CoWork au moment de choisir l'ECW	102
Figure 12. Unité d'analyse méthodologique	103
Figure 13. Grille d'observation topoanalytique	106
Figure 14. Durée du terrain autoethnographique et détail de la collecte de données par outil.....	114
Figure 15. Durée du terrain autoethnographique et détail des activités entrepreneuriales effectuées .	117
Figure 16. Arborescence des codes lors de la phase d'analyse selon la théorie enracinée.....	119
Figure 17. La dynamique relationnelle autour de la construction identitaire	126
Figure 18. Les phases temporelles de ma chimère identitaire	128
Figure 19. Phase 1 - l'émergence de ma chimère identitaire	130
Figure 20. Carte d'affaires de TRc ³ (Recto-Verso).....	133
Figure 21. La dynamique relationnelle entre le projet entrepreneurial et la construction identitaire	137
Figure 22. Les types de tensions principales entre les dimensions identitaires et la construction identitaire	143
Figure 23. Phase 2 – l'expansion de ma chimère identitaire	145

Figure 24. Images du 6 ^e anniversaire de Montréal CoWork	150
Figure 25. Images de la petite cafétéria à l'arrière de l'ECW	152
Figure 26. Images du carrefour du billard de l'ECW	154
Figure 27. Images du lounge principal de l'ECW	155
Figure 28. Images de la séance de codéveloppement dans la 'war room' de l'ECW	168
Figure 29. La dynamique relationnelle entre l'espace vécu du coworking et la construction identitaire	169
Figure 30. Les microcoupures et la mobilité identitaire autour de la construction identitaire	176
Figure 31. Phase 3 – l'épanouissement de ma chimère identitaire	178
Figure 32. La dynamique relationnelle de la coprésence dans l'ECW et la construction identitaire.....	191
Figure 33. Images de la 'scène' de l'ECW	193
Figure 34. Image de moi qui travaillait sur la 'scène' de l'ECW.....	194
Figure 35. Images de 'l'arrière-scène' de l'ECW	196
Figure 36. Phase 4 – l'étiollement de ma chimère identitaire	200
Figure 37. La modification sociospatiale de la petite cafétéria de l'ECW avec l'ajout de la table de babyfoot	208
Figure 38. Les éléments qui ont contribué à la phase d'étiollement de ma chimère identitaire	218
Figure 39. Synthèse des phases temporelles de ma chimère identitaire	219
Figure 40. Le processus de la chimérisation identitaire en contexte entrepreneuriale dans un ECW	239
Figure 41. Synthèse des liens et distinctions entre la scène et l'arrière-scène de l'ECW	251
Figure 42. Le processus conceptuel de la chimérisation identitaire	256
Figure 43. Le processus conceptuel de la déchimérisation identitaire	257
Figure 44. La dynamique relationnelle autour de la bulle identitaire.....	260

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1. Quelques définitions du travail identitaire.....	35
Tableau 2. Les modes du travail identitaire	36
Tableau 3. Caractéristiques et distinctions entre les notions de place et d'espace	66
Tableau 4. Liste des participants aux entretiens réflexifs	110
Tableau 5. Synthèse des outils de recherche et des données collectées	111
Tableau 6. Tableau sommatif des construits conceptuels clés du chapitre des résultats	221

RÉSUMÉ

La modernité liquide entraîne une certaine liquéfaction des structures du soi anciennement stables en faveur d'identités davantage ouvertes, expérimentales, fragmentaires, et constamment en transition, reflétant les dynamiques d'un monde externe plus volatile et en rapide transformation. Aux enjeux de la modernité liquide s'ajoute l'idéologie de l'entrepreneuralisme qui étend la logique entrepreneuriale à la vie sociale et oriente les aspirations et les actions des individus vers la poursuite incessante des idéaux entrepreneuriaux. Or, la figure du travailleur autonome du savoir est un cas de figure intéressant pour illustrer les dynamiques socioprofessionnelles qu'imposent la modernité liquide et le discours de l'entrepreneuralisme. En effet, lorsque nous considérons la forte croissance des travailleurs autonomes du savoir dans les dernières décennies, nous pouvons y déceler une incarnation des tensions et paradoxes liés à liquéfaction grandissante de la sphère socioéconomique. Dans un contexte où le travail se dissout et se nomadise, le travailleur autonome du savoir est une figure à travers laquelle nous pouvons constater comment la dématérialisation, la déspatialisation, et même la détemporalisation du travail prennent forme et sous-tendent la modernité liquide. Les frontières entre travail autonome et entrepreneuriat se diluent; les identités de travailleur autonome et d'entrepreneur se distinguent difficilement et la figure du travailleur autonome du savoir souligne la complexité des constructions identitaires dans les intervalles.

Une forme d'identité sociale qui se rattache au monde entrepreneurial est l'identité entrepreneuriale, un type d'identité que peuvent développer les individus engagés dans des activités entrepreneuriales et avec laquelle ils peuvent s'identifier comme entrepreneurs. C'est une dimension identitaire importante, car elle se rattache à la motivation, l'engagement professionnel, la légitimité, et la reconnaissance sociale des personnes engagées dans des activités entrepreneuriales. Cependant, même si les géographes ont démontré que l'expérience de l'espace est déterminante à la construction identitaire, la littérature actuelle ne permet pas de comprendre comment l'espace contribue concrètement à la construction de l'identité entrepreneuriale. Ainsi, ce projet de thèse s'intéresse à la fois aux effets de l'expérience vécue de l'espace sur la construction identitaire et à la manière dont les individus explorent, expérimentent, et construisent une identité entrepreneuriale à travers l'expérience de l'espace au quotidien.

Dans une perspective processuelle de l'identité, les théories du jeu identitaire et du travail identitaire sont utiles pour étudier la construction identitaire. Nous pouvons également appréhender l'espace et les lieux du quotidien en tant que ressources cognitives, discursives et matérielles mobilisables dans la construction identitaire. Un type d'environnement spatial dans lequel les travailleurs autonomes du savoir font de plus en plus le choix de travailler est l'espace de coworking, un phénomène planétaire intéressant à prendre en compte pour le projet de connaissance proposé à travers cette thèse. En effet, l'espace de coworking représente un lieu clé pour les travailleurs autonomes du savoir du 21^e siècle, car ce type de tiers lieux permet une forme de reterritorialisation physique et géographique aux pratiques entrepreneuriales. Dès lors, il y a un axe de recherche fertile qui émerge au croisement de ce contexte sociospatial et du champ de l'entrepreneuriat, notamment en ce qui a trait à l'identité entrepreneuriale.

Ainsi, cette thèse se construit autour de l'expérience vécue du coworking au quotidien par les travailleurs autonomes du savoir et leur construction de l'identité entrepreneuriale. Le terrain empirique de cette recherche prend ancrage dans un espace de coworking et la stratégie méthodologique se caractérise principalement par l'autoethnographie. Étant donné que cette recherche s'intéresse à la construction identitaire, un phénomène difficilement accessible de l'extérieur, car il est ancré dans la subjectivité

individuelle, cette approche permet d'aller en profondeur dans l'observation de la construction identitaire au sein d'un travailleur autonome du savoir. Pour ce faire, une recherche énaïve a été mise en œuvre à travers la création d'une entreprise qui a permis au chercheur d'occuper un espace de coworking en tant que travailleur autonome pour une durée de douze mois. La collecte de données s'est déroulée sur une année, entre avril 2023 et mars 2024.

Les contributions qui découlent de cette recherche s'articulent principalement autour de quelques éléments. Tout d'abord, la contribution centrale de ce projet de connaissance est la notion de chimère identitaire et la possibilité de la concevoir comme une forme d'illusion en ce qui a trait à l'identité entrepreneuriale. La chimère identitaire est un concept qui permet non seulement d'expliquer le phénomène de la construction identitaire à travers les phases d'émergence, d'expansion et d'épanouissement, des moments où la chimère identitaire est faite (*doing*), mais également à l'effondrement du théâtre de la chimère et du démantèlement (*undoing*) qui survient lors de la phase d'étiollement, ce qui mène ultimement à une déchimérisation identitaire. Ainsi, cette recherche doctorale dévoile la possibilité de considérer l'identité entrepreneuriale comme une forme de chimère identitaire, une illusion identitaire produite par l'imagination.

Ensuite, cette recherche contribue également à la conversation scientifique portant sur les espaces de coworking à travers l'idée que le coworking peut être considéré comme un lieu d'entrepreneuralisation des identités et une atmosphère entrepreneuriale. Cela permet de réfléchir à ce type de lieu en fonction d'une ambiance et d'un milieu qui exerce une certaine influence sur la manière que les usagers ont d'y évoluer, que ce soit à travers le travail ou la socialisation. La notion de coprésence entrepreneuriale et les pratiques de spatialisation au sein de l'espace de coworking sont également des éléments qui s'ajoutent aux contributions de cette thèse. La coprésence entrepreneuriale est un type de coprésence qui peut alimenter l'expérience subjective des personnes qui occupent un espace commun tout en ayant le pouvoir de les influencer dans leurs activités socioprofessionnelles. Cette forme de coprésence peut ainsi stimuler un type de performance sociale en encourageant une forme de performance de soi.

Finalement, cette thèse présente la possibilité de concevoir de 'nouvelles' formes de jeu et de travail identitaire qui sont ancrées dans l'espace. Il s'agit de la fabulation identitaire et de la projection identitaire. La fabulation identitaire est comprise comme l'action de se présenter comme réels des éléments relatifs à son identité qui sont le produit de sa propre imagination. C'est une expression imaginative créatrice et productrice de possibles identités, et c'est en ce sens que nous pouvons la caractériser comme une forme de jeu identitaire. La projection identitaire représente quant à elle l'action d'envoyer une partie de soi-même vers quelqu'un d'autre qui se trouve dans son environnement spatial. Elle constitue une forme de travail identitaire ancrée dans l'expérience spatiale, car elle a lieu à l'intersection de la personne et de son contexte spatial en lui permettant d'assurer une certaine continuité de son identité dans un contexte social.

Mots clés : Construction identitaire, Coworking, Entrepreneuralisme, Entrepreneuriat, Espace, Identité, Identité entrepreneuriale, Spatialité, Travailleur autonome du savoir.

ABSTRACT

Liquid modernity leads to a certain liquefaction of formerly stable structures of the self in favor of more open, experimental, fragmented, and constantly changing identities, reflecting the dynamics of a more volatile and rapidly changing external world. Added to the challenges of liquid modernity is the ideology of entrepreneurship, which extends entrepreneurial logic to social life and directs individuals' aspirations and actions toward the relentless pursuit of entrepreneurial ideals. The figure of the self-employed knowledge worker is an interesting case study for illustrating the socio-professional dynamics imposed by liquid modernity and the discourse of entrepreneurship. Indeed, when we consider the strong growth of self-employed knowledge workers in recent decades, we can see in it an embodiment of the tensions and paradoxes linked to the increasing liquefaction of the socio-economic sphere. In a context where work is dissolving and becoming nomadic, the self-employed knowledge worker is a figure through whom we can see how the dematerialization, de-spatialization, and even de-temporalization of work are taking shape and underpin liquid modernity. The boundaries between self-employment and entrepreneurship are blurring; the identities of self-employed workers and entrepreneurs are difficult to distinguish, and the figure of the self-employed knowledge worker highlights the complexity of identity constructions in the intervals.

One form of social identity linked to the entrepreneurial world is entrepreneurial identity. This is a type of identity that individuals engaged in entrepreneurial activities can develop and with which they can identify as entrepreneurs. It is an important dimension of identity because it is linked to motivation, professional commitment, legitimacy, and social recognition of people engaged in entrepreneurial activities. However, even though geographers have shown that the experience of space is decisive in identity construction, the current literature does not allow us to understand how space contributes concretely to the construction of entrepreneurial identity. This doctoral research therefore focuses on both the effects of the lived experience of space on identity construction and the way in which individuals explore, experiment with, and construct an entrepreneurial identity through their everyday experience of space.

From a processual perspective of identity, theories of identity play and identity work are useful for studying identity construction. We can also understand everyday spaces and places as cognitive, discursive, and material resources that can be mobilized in identity construction. One type of spatial environment in which self-employed knowledge workers have been increasingly active is the coworking space, a global phenomenon that is interesting to consider for the knowledge project proposed in this thesis. Indeed, coworking spaces are key locations for self-employed knowledge workers of the 21st century. These third places are spaces that can enable a form of physical and geographical reterritorialization of entrepreneurial practices, and a fertile area of research is emerging at the intersection of this sociospatial context and the field of entrepreneurship, particularly regarding entrepreneurial identity.

This thesis project is therefore based on the everyday coworking experience of self-employed knowledge workers and their construction of entrepreneurial identity. The empirical fieldwork for this thesis is rooted in a coworking space, and the methodological strategy is primarily characterized by autoethnography. Given that this research focuses on identity construction, a phenomenon that is difficult to access from the outside because it is rooted in individual subjectivity, this approach allows for in-depth observation of identity construction among self-employed knowledge workers. To do this, enactive research was carried out through the creation of a company that allowed the researcher to occupy a coworking space as a self-

employed worker for a period of twelve months. Data collection took place over a year, between April 2023 and March 2024.

The contributions arising from this research mainly revolve around a few key elements. First, the central contribution of this research is the notion of identity chimera and the possibility of conceiving it as a form of illusion regarding entrepreneurial identity. The identity chimera is a concept that not only explains the phenomenon of identity construction through the phases of emergence, expansion, and fulfillment, moments when the identity chimera is being made (doing), but also to the collapse of the theater of the chimera and the dismantling (undoing) that occurs during the phase of decline, which ultimately leads to an identity unchimerisation. Thus, this doctoral research reveals the possibility of considering entrepreneurial identity as a form of identity chimera, an identity illusion produced by the imagination.

Secondly, this research also contributes to the scientific conversation on coworking spaces through the idea that coworking can be considered a place for the entrepreneurialisation of identities and as an entrepreneurial atmosphere. This allows us to reflect on this type of space in terms of an atmosphere and environment that has a certain influence on the way users evolve within it, whether through work or socialization. The notion of entrepreneurial co-presence and spatialization practices within coworking spaces are also elements that add to the contributions of this thesis. Entrepreneurial co-presence is a type of co-presence that can fuel the subjective experience of people who occupy a shared space while also having the power to influence them in their socio-professional activities. This form of co-presence can thus stimulate a type of social performance by encouraging a form of self-performance.

Finally, this thesis presents the possibility of identifying new forms of identity play and work that are rooted in a spatial dimension. These are identity fabulation and identity projection. Identity fabulation is understood as the act of presenting elements of one's identity that are the product of one's own imagination as real. It is a creative and imaginative expression that produces possible identities, and it is in this sense that we can characterize it as a form of identity play. Identity projection, on the other hand, represents the act of sending a part of oneself to someone else in one's spatial environment. It is a form of identity work rooted in spatial experience, as it takes place at the intersection of the person and their spatial context, allowing them to ensure a certain continuity of their identity in a social context.

Keywords: Coworking, Entrepreneurialism, Entrepreneurship, Entrepreneurial identity, Identity, Identity construction, Self-employed knowledge worker, Space, Spatiality.

INTRODUCTION

La virtualisation du monde socioéconomique, un symptôme de ce que Bauman (2000) appelle la modernité liquide, influence profondément les modes de vie du 21^e siècle. En effet, la société contemporaine, qui pour certains penseurs représente la postmodernité ou la seconde modernité (Beck, 1992; Beck & Lau, 2005), peut se caractériser comme une « époque du désengagement et de l'insaisissabilité » (Bauman, 2000, p.120, traduction libre). Une conséquence documentée de cette modernité liquide est l'effritement de ressources identitaires traditionnelles, comme la famille, la religion, la nationalité, et les syndicats, tous des paramètres externes qui procuraient historiquement un sens d'appartenance autour de bases communes d'identification (Rosa, 2016). Les questions identitaires comme « qui suis-je? » et « comment devrais-je agir? » occupent désormais une place centrale dans la vie des individus (Bardon et al., 2012). Dès lors, l'identité, au sens postmoderne, se voit confrontée à la liquéfaction des structures du soi anciennement stables (Bauman, 2000) en faveur de formes davantage ouvertes, expérimentales, fragmentaires, et constamment en transition, reflétant les dynamiques d'un monde externe plus volatile et en rapide transformation (Rosa, 2016). Effectivement, la société 'liquide' contemporaine conçoit l'identité comme fluide et flexible rendant possible une multiplicité de soi (c.-à-d. *self*), notion qui a elle-même été redéfinie à travers la relationalité qui prévaut entre les individus eux-mêmes, mais également entre les individus et les sites des pratiques et des expériences du quotidien (Gergen, 1991). Le paradoxe est ainsi posé : pendant que les forces de la mondialisation, de l'informatisation et de la virtualisation construisent des relations nouvelles entre les gens, les localités, les régions et les territoires à travers une dynamique de compression spatiotemporelle, ces mêmes forces ébranlent et affaiblissent l'unité et la stabilité des individus et tendent à disloquer les identités (D'Mello & Sahay, 2007).

La modernité liquide peut s'expliquer par une certaine déstabilisation et une réorientation du temps et de l'espace. En tant qu'époque qui conçoit le progrès en termes de rapidité, de fluidité, et de légèreté, la liquidité de cette dernière, au sens baumanien, se caractérise par une forme de renversement des repères traditionnels de l'espace et du temps. D'un côté, la création et l'ouverture de nouvelles dimensions de l'espace, comme l'univers virtuel du monde informatique provoquent une dématérialisation de l'espace et une perte de repères permettant un ancrage physique, et de l'autre côté, les discours néolibéraux qui affirment que « le temps c'est de l'argent » et que « le temps est un 'outil' qui peut nous permettre de dominer l'espace » (Bauman, 2000, p.112) entraînent une certaine matérialisation du temps.

En effet, le temps est désormais une particule d'instantanéité qui doit être utilisée de manière productive, et c'est en ce sens qu'il perd son essence éphémère et immatérielle, au profit de l'espace qui lui-même devient éphémère et immatériel. La relation entre le temps et l'espace devient dès lors « processuelle, mutable et dynamique, et non préétablie et stagnante » (Bauman, 2000, p.113, traduction libre). Or, ce renversement entraîne des conséquences importantes pour le monde du travail, car celui-ci a d'une certaine manière été extirpé des sites et des temporalités traditionnelles de sa production (Gill & Larson, 2014; Waters-Lynch & Duff, 2021).

La modernité liquide invite effectivement de nouvelles manières de travailler, qui sont parallèlement plus fluides, dématérialisées et accélérées (Renard et al., 2021). Ces nouvelles façons de travailler peuvent éclater les repères identitaires des individus, que ce soit à l'égard des lieux de travail, des industries, des métiers ou des professions en soi (Aroles et al., 2021), ce qui peut avoir un effet déstabilisateur sur les personnes et leurs identités (Bauman, 2000; Rosa, 2016). En effet, avec des métiers et des industries qui tendent à disparaître et avec le remplacement de certaines catégories de travailleurs par les nouvelles technologies de l'industrie 4.0 (Gaudron & Mouline, 2017), les identités professionnelles tendent à se fragmenter, se transformer, et parfois même disparaître, comme c'est le cas avec les travailleurs de l'industrie automobile à travers le monde, mais particulièrement aux États-Unis (Jaimovich, 2020). Ainsi, les transformations du travail qui se produisent à l'ère de la modernité liquide ont un effet déstabilisateur sur les individus et éclatent en quelques sortes les repères identitaires des travailleurs.

Un cas de figure pertinent et très intéressant à mettre en lumière pour illustrer ces diverses facettes de la modernité liquide est le travailleur autonome du savoir, un travailleur indépendant sans employé (D'Amour & Crespo, 2004) au cœur de l'économie du savoir et qui œuvre généralement dans les milieux (et/ou avec des ressources) numériques (Fabbri & Charue-Duboc, 2013). Parmi les exemples qui peuvent être considérés comme des travailleurs autonomes du savoir, nous pouvons penser aux consultants, que ce soit en TI, en stratégie ou en RH, aux concepteurs graphiques, aux développeurs de logiciels et aux spécialistes en marketing numérique. Or, lorsque nous considérons que le nombre de travailleurs autonomes à l'échelle mondiale a connu une forte croissance au cours des dernières décennies (Faggio & Silva, 2014; Falco & Haywood, 2016; Szaban & Skrzek-Lubasińska, 2018), ce qu'observe également Statistique Canada avec une augmentation de 54% de travailleurs autonomes au Canada entre 1990 et

2019¹, nous pouvons y déceler une incarnation de tensions et paradoxes liés à la liquéfaction grandissante de la sphère socioéconomique (Bauman, 2000). En effet, le monde socio-politico-économique actuel est désormais dirigé par les marchés et imprégné d'opportunité, de complexité, de fragilité et d'incertitude (Badaracco, 2013). L'importante crise financière de 2008 n'a fait qu'amplifier l'idée que le travail autonome représente une opportunité pour les chômeurs en recherche d'emploi (Rodriguez-Modrono, 2021), notamment à travers les discours de l'entrepreneurialisme, un puissant cadre interprétatif qui façonne de plus en plus notre manière de raisonner, d'agir et d'organiser au sein de nos sociétés contemporaines (Lubinski & Tucker, 2026).

Les discours de l'entrepreneurialisme

Les discours de l'entrepreneurialisme portent le masque de l'individualisme, mais agissent comme un scénario collectif. Ils opèrent comme un modèle d'action sociale, à travers l'organisation du comportement collectif, la légitimation des normes institutionnelles et l'encadrement des choix politiques (Lubinski & Tucker, 2026). À cet effet, l'idéologie de l'entrepreneurialisme devient un mode de travail et même un mode de vie (Freeman, 2014). Ainsi, l'entrepreneurialisme est imprégnée de discours au « langage ambitieux » (Lee, 2024) qui n'existent pas en soi, mais qui doivent constamment être créés et recréés (Bröckling, 2016). L'entrepreneurialisme n'est donc pas une réalité fixe, mais plutôt une quête sans fin. C'est sur la base de ces éléments que Lubinski et Tucker (2026) définissent l'entrepreneurialisme comme « une idéologie qui étend la logique entrepreneuriale à la vie sociale, orientant les aspirations et les actions vers la poursuite incessante des idéaux entrepreneuriaux » (p.7, traduction libre).

De plus, si la nature ambitieuse de l'entrepreneurialisme en fait une puissante force idéologique, elle introduit en même temps un certain paradoxe, puisqu'elle mobilise les individus en leur annonçant une réalisation de soi sans limites même si cet idéal est intrinsèquement inatteignable. Cela engendre un cycle d'efforts et de remises en question interminables, et cette tension entre ambition et accomplissement n'est pas accidentelle, mais bien centrale à la logique idéologique de l'entrepreneurialisme (Lubinski & Tucker, 2026). Autrement dit, si l'idéologie de l'entrepreneurialisme incite les individus, dont les travailleurs autonomes du savoir à adopter des comportements et à poursuivre des objectifs spécifiques, elle engendre également de l'incertitude et du désespoir. Ainsi, les identités sont travaillées par les

¹ https://statistique.quebec.ca/fr/document/salaries-et-travailleurs-autonomes-donnees-annuelles-quebec/tableau/emploi-salarie-et-travail-autonome-selon-le-niveau-de-scolarite-et-le-sexe-quebec-ontario-et-canada#tri_regn=17637&tri_sexe=1

discours entrepreneurialistes et sont en quelque sorte entrepreneurialisées par ceux-ci, tout en étant soumises aux paradoxes et aux tensions induites par les discours entrepreneurialistes (Bröckling, 2016).

Dès lors, dans un contexte où le travail se dissout et se nomadise, le travailleur autonome du savoir est un cas de figure pertinent à travers lequel nous pouvons constater comment la dématérialisation, la déspatialisation, la détemporalisation et même l'entrepreneurialisation du travail prennent forme et sous-tendent la modernité liquide (Bauman, 2000). Les frontières entre travail autonome et entrepreneuriat se diluent; les identités de travailleur autonome et d'entrepreneur se distinguent difficilement et la figure de travailleur autonome du savoir souligne la complexité des constructions identitaires dans les intervalles. Ces éléments peuvent entraîner pour les travailleurs autonomes certaines situations de précarité, qu'elles soient de nature financière (D'Amour & Crespo, 2004; Szaban & Skrzek-Lubasińska, 2018; Tremblay, 2008), psychologiques (Krug et al., 2021; Torrès et al., 2021), ou sociales (Faggio & Silva, 2014; Falco & Haywood, 2016). D'ailleurs, la précarité sociale et psychologique des travailleurs a été amplifiée pendant la pandémie planétaire occasionnée par la Covid-19 entre 2020 et 2022, dont nous avons collectivement vécu, subi et partagé une même réalité macrosociale au cours de ces années. À travers les divers confinements sociospatiaux qui ont été imposés par cette catastrophe sociosanitaire, une majorité de nous avons été contraints à relocaliser nos lieux de travail, réaménager nos logements pour concilier les dimensions personnelles et professionnelles de nos vies, et même à reconfigurer nos lieux d'interactions sociales pour passer en mode virtuel via des applications et des outils informatiques.

Nos repères spatiaux et sociaux du quotidien ont donc été perturbés par la Covid-19. Or, ce constat s'avère particulièrement vrai pour la communauté des travailleurs autonomes du savoir (Krug et al., 2021; Torrès et al., 2021), ce que j'ai moi-même pu remarquer en ayant eu l'opportunité d'échanger avec plusieurs travailleurs autonomes du savoir pendant les années de pandémie. En effet, l'arrivée de la Covid-19, la fermeture de divers lieux de travail et la mise sur pause d'une série d'activités et d'occasions de socialisation ont été une turbulente période d'ajustement sociospatiale pour les travailleurs autonomes du savoir avec qui j'ai pu échanger. Dans certains cas, il y a eu de profonds questionnements quant à leur projet d'affaires, et pour d'autres, une importante remise en question identitaire. De plus, j'ai trouvé intéressant de constater que certains travailleurs autonomes du savoir rencontrés se qualifiaient comme des entrepreneurs en affirmant que cela donnait du sens et de la conviction à ce qu'ils faisaient, tandis que d'autres, qui effectuaient des activités et des tâches très similaires ne se considéraient pas comme des entrepreneurs, et m'avouaient se chercher personnellement à travers leur parcours professionnel.

La figure du travailleur autonome du savoir et les dynamiques de la modernité liquide

Ces constatations contribuent à démontrer comment la figure du travailleur autonome du savoir est intéressante pour illustrer diverses réalités de la modernité liquide, notamment en ce qui a trait aux discours de l'entrepreneuralisme et la manière dont ceux-ci travaillent les identités socioprofessionnelles. Nous constatons une croissance planétaire d'individus qui se considèrent comme des influenceurs, des youtubeurs, des instagrameurs, des tiktokeurs ou encore des créateurs de contenus de tout genre, toutes des formes d'identités socioprofessionnelles marquées par les discours entrepreneuriaux et l'idéologie de l'entrepreneuralisme. Dans notre cas, c'est un type de travailleur particulier qui nous intéresse quant à sa disposition à se faire travailler par ces types de discours et par les effets plus généraux de la modernité liquide : la figure du travailleur autonome du savoir.

Tout d'abord, les travailleurs autonomes du savoir font face à des enjeux identitaires d'un point de vue professionnel, car ils n'ont pas réellement de catégorie sociale propre à eux, comme en ont les avocats, médecins, journalistes, cuisiniers, architectes, plombiers, menuisiers, etc. (cette liste de catégories socioprofessionnelles reconnues pourrait s'étaler longuement). Il y a ainsi une certaine tension identitaire chez les travailleurs autonomes du savoir, qui peut osciller entre la figure de l'entrepreneur, parfois catégorisé dans la littérature comme le solopreneur (Waas, 2017), et divers profils institutionnellement reconnus, tels que les non-professionnels indépendants, les professionnels libéraux, les pigistes, les conseillers et consultants (D'Amours & Crespo, 2004), ainsi que les statuts d'entreprise individuelle au Québec et d'auto-entrepreneur en France (Abdelnour, 2014).

La figure du travailleur autonome du savoir se situe effectivement en quelques sortes à la frontière de l'entrepreneuriat, au sens classique du terme, dans l'idée que l'entrepreneur est un créateur d'emploi et un créateur de richesse pour la société (Faggio & Silva, 2014; Falco & Haywood, 2016; Szaban & Skrzek-Lubasińska, 2018), un agent de croissance pour l'économie (Gedeon, 2014), un individu qui fait preuve d'innovation (Cunningham & Lischeron, 1991) ou encore une personne qui prend des risques (Louangrath, 2015). Une définition de l'entrepreneuriat qui permet d'illustrer comment nous pouvons concevoir l'entrepreneur au sens classique est celle qui stipule que « l'entrepreneuriat est un concept multidimensionnel qui englobe la possession d'une petite entreprise, l'innovation, le leadership ou la création d'une nouvelle entreprise, et qui consiste également à repérer les opportunités permettant de mener le marché vers l'équilibre ou de provoquer un déséquilibre par la 'destruction créatrice' » (Gedeon,

2010, traduction libre). Dès lors, cela nous permet de constater que la figure du travailleur autonome du savoir peut représenter un cas de tension identitaire découlant d'un enjeu au niveau de l'identité entrepreneuriale, un type d'identité socioprofessionnelle associée aux personnes qui se considèrent comme des entrepreneurs (Alsos et al., 2016; Anderson et al., 2019; Bouncken et al., 2022; Foss, 2004; Lewis, 2016; Radu-Lefebvre et al., 2021; Watson, 2013).

En effet, d'un côté le travailleur autonome du savoir peut faire preuve d'innovation et il prend certainement des risques, si ce n'est le risque de sa propre stabilité financière. C'est également un agent économique qui repère des opportunités et qui fait potentiellement preuve de leadership. De l'autre côté, le travailleur autonome du savoir est souvent seul et ne crée pas forcément des emplois en dehors du sien, et parfois il se retrouve dans une posture économique de survie (Fonseca & Lord, 2016). Il est certes engagé dans une activité sociale et socialisée comme l'entrepreneuriat, car il crée des relations et mobilise des ressources pour faire avancer son projet d'affaires, mais si l'on écoute les discours néolibéraux, il ne crée pas vraiment de richesse pour la société. Finalement, ce que le travailleur autonome du savoir produit, à la vue des protagonistes de la pensée néolibérale, c'est son propre emploi dans un contexte où chacun est enjoint à se débrouiller (Abdelnour, 2013). Nous pouvons donc faire l'argument qu'il existe un décalage entre ce qu'est un entrepreneur et un travailleur autonome du savoir dans nos sociétés contemporaines (Szaban & Skrzek-Lubasińska, 2018).

Ensuite, un autre élément qui permet de penser le travailleur autonome du savoir comme un cas de figure intéressant pour illustrer les enjeux de la modernité liquide est celui de l'espace. En tant que travailleurs du savoir qui œuvrent généralement dans les milieux numériques et dématérialisés, les travailleurs autonomes du savoir sont reconnus comme étant des travailleurs mobiles qui peuvent produire leur travail de n'importe où dans le monde pourvu qu'ils aient accès à une connexion internet (Fabbri & Charue-Duboc, 2013; Thompson et al., 2015). Autrement dit, les travailleurs autonomes du savoir n'ont pas de lieux de travail propre à eux, comme en ont par exemple les pompiers (casernes), les policiers (commissariat), les avocats et les juges (palais de justice), les enseignants (écoles) et les professeurs (universités), et cela peut contribuer à des enjeux d'ordres sociaux et identitaires, car ils n'ont pas de point d'ancrage physique en tant que travailleur (Chanlat, 2006). L'espace physique est une composante importante de l'expérience humaine, puisqu'il est constitutif de qui nous sommes et devenons (Casey, 1993; Massey, 2005; Roux, 2002), et l'absence d'espaces de travail propre à soi peut entraîner des enjeux identitaires (Lussault, 2007).

Un enjeu important qui découle de l'absence de lieux de travail stabilisés est l'isolement social que cela peut entraîner (Torrès et al., 2021). Or, les travailleurs autonomes du savoir éprouvent un réel besoin de socialisation, notamment pour cultiver leur projet entrepreneurial et pour nouer des relations autour d'eux, en tant qu'individus, et de leurs projets, en tant qu'activités d'affaires (Krug et al., 2021). La figure du travailleur autonome du savoir est dès lors confrontée à un double enjeu identitaire : d'un côté il n'a pas de catégorie sociale clairement reconnue, et de l'autre il n'a pas de lieu de travail propre à lui. D'un point de vue spatial et d'un point de vue identitaire, le travailleur autonome du savoir, soumis aux forces de la modernité liquide, est donc doublement nomade.

Il apparaît ici judicieux d'ajouter que les discours de l'entrepreneurialisme et la modernité liquide produisent un autre symptôme important dans le monde du travail, celui de la professionnalisation de l'espace (Yacoub & Haeflinger, 2022), qui se comprend comme la relationalité de l'espace dématérialisé et du temps instantanéisé avec la recherche d'un espace efficace et performant aux capacités productrices (Bauman, 2000). Cela implique notamment de nouvelles habitudes de travail et de nouvelles pratiques de réseautage, ce qui soulève de nouveaux enjeux en termes d'émergence identitaire (Lange, 2011). À travers sa professionnalisation, l'espace est ainsi pensé et configuré pour générer un travail productif et stimuler l'engagement de ses occupants. L'espace est ainsi soumis aux discours de l'entrepreneurialisme.

Le phénomène de la professionnalisation de l'espace peut s'expliquer comme étant la transformation de l'environnement de travail afin de stimuler l'acquisition de savoirs et de compétences professionnelles en temps réel relié à une activité donnée (Wittorski, 2008). En effet, à travers une temporalité plus fluide et plus fractionnée, qui se calcule désormais en microseconde de manière instantanée, la manière dont le travail au quotidien est pratiqué en fonction du temps social ressenti par les individus semble avoir connu une profonde transformation ces dernières décennies (Batazzi & Laudati, 2016). Or, un type d'espace qui semble avoir émergé de ces dynamiques qui sous-tendent le travail contemporain, et qui suscite de plus en plus d'intérêt depuis le tournant du nouveau millénaire est l'espace de *coworking*² (Bouncken & Reuschl, 2018; Butcher, 2018; Capdevila, 2018; Fabbri & Charue-Duboc, 2013; Gandini, 2015; Garret et al., 2017; Kojo & Nenonen, 2017; Marti et al., 2013; Merkel, 2019; Sargent et al., 2020; Yacoub & Haeflinger, 2022).

² Le terme *coworking* sera préféré au terme francophone 'cotravail' tout au long de ce projet de thèse afin de demeurer cohérent avec la littérature abondante sur le sujet, une littérature anglophone (et souvent francophone) qui utilise le terme « *coworking* ».

L'espace de coworking (ECW)

Dans un contexte socioéconomique gravitant autour des technologies et du nomadisme, les espaces de *coworking* (ECW)³ attirent un nombre en forte croissance de travailleurs autonomes du savoir depuis une quinzaine d'années (Fabbri & Charue-Duboc, 2013). Considéré comme un phénomène socioéconomique en soi, le *coworking* est apparu au début des années 2000 et il s'accroît à un rythme important (Kojo & Nenonen, 2017; Merkel, 2019; Sargent et al., 2020). Depuis 2018, le nombre d'ECW à l'échelle planétaire est passé de 16 000 à 23 500, et les usagers de ce type d'espace sont passés de 1,6 million à 2,5 millions (Statista, 2021). Le *coworking* est donc une nouvelle réalité de travail qui semble grandir rapidement.

Lorsque nous considérons que les travailleurs autonomes du savoir bénéficient de manière générale d'une grande flexibilité temporelle (*flextime*) et spatiale (*flexspace*) (Thompson et al., 2015) à l'égard de la production de leur travail, puisqu'ils ne nécessitent qu'un ordinateur et une connexion internet (Fabbri & Charue-Duboc, 2013), et qu'ils peuvent travailler de la maison, d'un café ou d'une bibliothèque, ils peuvent dans le même temps faire le choix d'occuper un ECW. Outre le désir de partager des ressources nécessaires à la réalisation des tâches quotidiennes reliées au travail (Merkel, 2019), c'est possiblement le fait que ces espaces entrepreneuriaux prescrits (Butcher, 2018) permettent aux travailleurs autonomes du savoir de sortir d'un certain isolement professionnel (Garret et al., 2017) et de rejoindre une communauté avec laquelle ils peuvent coconstruire des connaissances (Capdevila, 2018), développer des pratiques collaboratives (Yacoub & Haefliger, 2022) et des pratiques entrepreneuriales (Butcher, 2018). La présence en ECW permettrait aussi d'améliorer leur bien-être personnel et professionnel (Kraus et al., 2022). Dès lors, les ECW ont d'une certaine manière le potentiel de physiquement et géographiquement reterritorialiser les pratiques entrepreneuriales au sein de l'économie du savoir (Gandini, 2015), puisque le *coworking*, en tant que pratique sociale d'auto-assistance (*self-help*) et d'auto-organisation (*self-organisation*), trouve son ancrage dans une dynamique spatiale caractérisée par de nouvelles manières d'organiser le travail au quotidien pour les travailleurs autonomes du savoir qui occupent ce type d'espace (Merkel, 2019).

De plus, les ECW ont une dimension sociale et communautaire qui offre un contexte dans lequel ses occupants peuvent être amenés à changer et à développer de nouvelles identités (Marti et al., 2013). Ainsi, au sein d'une modernité liquide dans laquelle les travailleurs autonomes du savoir sont dépourvus des

³ Le terme ECW sera utilisé tout au long de cette thèse pour désigner « Espace de CoWorking »

repères identitaires habituels des travailleurs, ils doivent s'en trouver d'autres et le fait de fréquenter un ECW peut constituer une manière pour eux de se doter de certains repères identitaires. Les ECW peuvent dès lors être pensés comme des environnements d'ancrage au sein d'une modernité liquide (Bauman, 2000) qui permet à l'individu de trouver des lieux temporaires de construction et de stabilisation identitaires.

L'identité entrepreneuriale et la construction de celle-ci

La construction identitaire est un concept qui émerge d'une perspective relationnelle de l'individu et de son environnement (Ashforth & Schinoff, 2016; Down & Warren, 2008; Nelson et al., 2016). Au fondement de cette perspective, les théories du travail identitaire (Alvesson & Willmott, 2002; Aumais, 2021; Brown, 2017, 2022; Caza et al., 2018; Sveningsson & Alvesson, 2003) et du jeu identitaire (Cnossen & Stephenson, 2022; Ibarra & Obodaru, 2020; Ibarra & Petriglieri, 2010; Kelly & McAdam, 2023; Smith, Liu & Smith, 2023; Stanko et al., 2022) permettent de mettre en lumière les pratiques avec lesquelles les individus construisent leurs identités. D'un côté, le travail identitaire peut être conceptualisé comme étant une approche impliquant des « processus mutuellement constitutifs par lesquels les gens s'efforcent de façonner une notion relativement cohérente et distinctive de l'identité personnelle et luttent pour accepter et, dans certaines limites, influencer les diverses identités sociales qui les concernent dans les différents milieux dans lesquels ils vivent leur vie » (Watson, 2008, p. 129, traduction libre). De l'autre côté, le jeu identitaire peut être compris comme étant « l'engagement actif et provisionnel des individus dans des soi futurs et possibles » (Ibarra et Petriglieri, 2010, p.11, traduction libre), et c'est une théorie qui nous permet de mettre la lentille de recherche sur l'exploration libre et créative des identités plutôt que sur les aspects prescrits et disciplinés qu'implique le travail sur l'identité (Ibarra & Petriglieri, 2010).

Le travail et le jeu identitaire sont donc utiles pour comprendre comment les individus utilisent et interagissent avec leurs environnements sociaux et symboliques, et comment ces environnements influencent à leur tour, d'une certaine façon, la manière dont les individus se comprennent et se perçoivent. Or, il y a un type d'identité particulière qui nous intéresse particulièrement dans le cadre de cette thèse qui porte sur la dynamique relationnelle prévalente entre la figure du travailleur autonome du savoir et l'environnement sociospatial qu'est l'ECW. Il s'agit de l'identité entrepreneuriale, que nous avons précédemment introduite comme étant une forme d'identité socioprofessionnelle associée aux personnes

qui se considèrent comme des entrepreneurs (Alsos et al., 2016; Anderson et al., 2019; Bouncken et al., 2022; Foss, 2004; Lewis, 2016; Radu-Lefebvre et al., 2021; Watson, 2013).

L'identité entrepreneuriale est un objet de recherche qui reçoit de plus en plus d'attention et qui connaît une forte croissance dans la littérature académique (Jones et al., 2019; Mmbaga et al., 2020; Radu-Lefebvre et al., 2021; Wagenschwanz, 2021). L'identité entrepreneuriale est importante à explorer, car elle se rattache à la motivation et l'engagement professionnel (Newbery et al., 2018), au sentiment de légitimité (Hytti, 2005; Marlow & McAdam, 2015), à la reconnaissance auprès des pairs (Shepherd & Haynie, 2009; Stead, 2017), à la capacité à obtenir des ressources telles que du financement, ainsi qu'aux prises de décisions et au passage à l'action des individus engagés dans des activités entrepreneuriales (Alsos et al., 2016; Cardon et al., 2009; Down & Reveley, 2004). J'approfondirai davantage à ce sujet dans la section prévue pour la revue de littérature portant sur l'identité.

Nous savons que l'identité entrepreneuriale peut se construire à travers des pratiques discursives et narratives (Beech et al., 2012; Donnellon et al., 2014; Down & Warren, 2008; Gherardi, 2015; Gill & Larson, 2014; Gur & Mathias, 2021; Harmeling, 2011; Larson & Pearson, 2012; Phillips et al., 2013). Elle peut également se développer via des pratiques corporelles comme le mouvement, la posture et la gestuelle (Kasperova & Kitching, 2014), ainsi qu'à travers des pratiques sociomatérielles comme l'habillement ou la possession d'artefacts (Bardon et al., 2012; Katila et al., 2019). De plus, nous savons que l'identité entrepreneuriale peut se construire par l'entremise de la cognition et du comportement des individus impliqués dans des activités entrepreneuriales (Newbery et al., 2018; Werthes et al., 2018). Cependant, la littérature ne prend très peu compte de l'importance de la dimension spatiale dans la construction d'une identité entrepreneuriale (Radu-Lefebvre et al., 2021), même s'il est démontré dans la littérature extérieure au champ entrepreneurial que l'expérience vécue de l'espace contribue de manière clé à l'identité des individus (Casey, 1993; Chanlat, 2006; Lussault, 2007; Massey, 2005; Roux, 2002).

Les géographes ont effectivement démontré que la dimension spatiale de notre quotidien est une composante centrale à la dimension identitaire, puisque l'espace est constitutif des individus que nous sommes et devenons (Casey, 1993; Massey, 2005; Roux, 2002). L'être humain est un être territorial qui s'identifie à ses territoires de vie et de travail, car les individus investissent leurs lieux de travail avec des significations personnelles (Chanlat, 2006). En effet, notre existence se déploie et se vit au quotidien en fractions d'espace qui sont organisées afin que nous puissions parvenir à nos fins, notamment à travers

l'agencement de nos différents espaces de vies (Lussault, 2007). C'est à travers l'espace que les individus se rencontrent, les uns avec les autres, et que les systèmes sociaux se développent et s'organisent. L'espace peut dès lors être compris comme un champ relationnel et un lieu d'interactions sociales (Lussault, 2007; Massey, 2005). Ainsi, nos sociétés et nos existences individuelles sont façonnées par l'arrangement des spatialités qui les constituent. L'espace fonde la coexistence humaine. En ce sens, l'être humain est bien plus qu'un animal social, il est véritablement un animal spatial (Lussault, 2007).

Des auteurs clés du champ entrepreneurial ont ainsi exprimé la nécessité de mieux comprendre les divers processus sociospatiaux du quotidien des individus engagés dans des activités entrepreneuriales (Steyaert et Katz, 2004; Trettin et Welter, 2011), en particulier lorsqu'ils contribuent à la formation de l'identité entrepreneuriale (Radu-Lefebvre et al., 2021). En effet, « les études antérieures examinent rarement l'IE (Identité Entrepreneuriale) en relation avec des contextes spatiaux manifestement proximaux. Ainsi, les recherches gagneraient à examiner l'IE (Identité Entrepreneuriale) en tenant davantage compte des industries, des entreprises et des espaces de travail des entrepreneurs en tant que sites possibles pour la construction et la mise en œuvre de leurs identités » (Radu-Lefebvre et al., 2021, p.1573, traduction libre). Cette thèse vise ainsi à combler à ce manque dans la littérature à travers une recherche axée sur les liens qui prévalent entre l'expérience de l'espace vécue au quotidien des travailleurs autonomes du savoir et la construction de l'identité entrepreneuriale.

L'espace de coworking comme une syntopie spatiale

L'ECW constitue un contexte spatial spécifique au sein duquel se déroule quotidiennement une panoplie de processus sociospatiaux reliés à l'activité entrepreneuriale, et qui comme nous l'avons précédemment vu, représente un environnement de travail de plus en plus adopté par les travailleurs autonomes du savoir. Or, nous commençons à peine à mettre en lumière comment l'ECW, en tant qu'environnement sociospatial, participe et contribue chez l'individu à la construction et au développement d'une identité entrepreneuriale (Cnossen & Stephenson, 2022). Depuis peu de temps seulement la communauté académique explore l'entrepreneuriat en tant que pratique sociale et spatiale qui génère de nouvelles significations au sein de contextes spatiotemporels différents, notamment à travers l'approche de la pratique (*as-practice*) (Hytti, 2005).

L'ECW est un contexte fertile à étudier quant à la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir qui font le choix d'y travailler, car il peut être caractérisé comme un environnement sociospatial

rempli de tensions et de contradictions (Vidaillet & Bousalham, 2020). En effet, d'un côté ces espaces sont conçus et présentés comme des espaces à grand potentiel de créativité, de transformation et même de transgression des méthodes de travail, offrant une importante liberté et flexibilité à leurs membres tout en contribuant à une révolution culturelle d'envergure. De l'autre côté, ces espaces peuvent être considérés comme correspondant à l'une des plus grandes formes de néolibéralisme en fonction du type de travailleurs (travailleurs autonomes, nomades et indépendants) et des activités commerciales (startups, économie du savoir, TIC) qu'ils attirent, imposant ainsi une forme de professionnalisation de l'espace à travers les idéaux néolibéraux d'autonomie, d'entrepreneuriat, d'innovation, de créativité, de productivité et de réseautage à ses usagers (Rese et al., 2020; Vidaillet & Bousalham, 2020). Ainsi, nous retrouvons dans ces espaces de nombreux éléments qui découlent des discours de l'entrepreneurialisme.

Cette dynamique paradoxale entre liberté, flexibilité, autonomie, transgression, innovation, créativité et productivité peut nous permettre de concevoir l'ECW comme étant une forme de 'syntopie', inspirée de l'idée foucaldienne de l'hétérotopie, et qui caractérise un type d'espace dont l'attribut principal est de juxtaposer des aspects hétérogènes et potentiellement contradictoires d'une diversité économique, tout en laissant à ses usagers l'opportunité de naviguer à travers cette diversité. Le potentiel alternatif et même émancipateur de la 'syntopie' est donc cette possibilité, pour l'individu, de naviguer et d'articuler ces éléments contradictoires (Vidaillet & Bousalham, 2020). La syntopie que représente l'ECW est un reflet cohérent des dynamiques à l'œuvre dans les discours de l'entrepreneurialisme et de la modernité liquide, notamment de la dématérialisation de l'espace et du nomadisme identitaire (Vidaillet & Bousalham, 2020). L'ECW peut être appréhendé comme un environnement qui attire une hétérogénéité de profils professionnels, dont les travailleurs autonomes du savoir, mais qui partagent des pratiques socioprofessionnelles relativement similaires, notamment en ce qui a trait à la créativité, à l'innovation et à la socialisation (Wittorski, 2008). L'espace de *coworking* peut ainsi en partie être conçu comme un environnement de travail 'professionnalisé' et 'professionnalisant' pour ses usagers, un espace imprégné d'un certain caractère entrepreneurial (Kraus et al., 2022; Sargent et al., 2021). Dès lors, cela en fait un terrain de recherche très intéressant à explorer pour une étude qui s'intéresse à la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir qui évoluent dans ces environnements sociospatiaux.

Les travaux de Doreen Massey, particulièrement son œuvre '*For Space*' (2005), permettent d'approfondir cette réflexion sur la nature syntopique de l'ECW, notamment en ce qui a trait aux divers lieux⁴ qui le constituent. Dans la pensée relationnelle de Massey, l'espace et le lieu sont des construits sociaux et matériels profondément interreliés, et ceux-ci doivent être pensés en termes de multiplicités (Sergot & Saives, 2016). Cette multiplicité est à la fois celle des différents lieux qui peuplent l'espace tel qu'il est pratiqué et vécu par les personnes qui s'y trouvent, et c'est également une multiplicité qui a une nature intrinsèque à chaque lieu, car elle émane de la négociation quasi permanente entre les divers acteurs qui s'y rencontrent (Sergot & Saives, 2016). Or, la négociation qui sous-tend les diverses tensions qui peuvent découler de la production et de l'utilisation sociale et matérielle des lieux par ses occupants, une sorte de politique relationnelle du lieu (Massey, 2005), est un élément clé qui nous permet de caractériser l'espace de *coworking* comme une syntopie (Vidaillet & Bousalham, 2020). En effet, l'ECW est d'abord pensé comme un lieu collectif pour la production du travail, un espace censé orienter d'une certaine manière les subjectivités avec des normes d'occupation et d'usage; un espace peuplé d'une diversité de lieux pensés et organisés pour des fonctions spécifiques.

Cependant, Massey (2005) nous amène à concevoir l'espace comme un 'flux en constant devenir' (Cresswell, 2013, p.220), et chaque trajectoire (c.-à-d. une personne dans le lexique de Massey) qui occupe un espace peut subjectivement se l'approprier et l'habiter à sa manière. L'espace peut donc à la fois transformer l'individu et être transformé par celui-ci (Massey, 2005). La notion de spatialité, comprise comme la manière dont les individus occupent et pratiquent l'espace (Lussault, 2007), devient dès lors centrale pour comprendre comment les travailleurs autonomes du savoir transforment, et se font transformer, par l'espace de *coworking* qu'ils occupent. Conséquemment, les tensions qui émergent entre la conception et l'utilisation de l'espace, entre la planification et l'appropriation des lieux deviennent un aspect singulier de la syntopie que représente le *coworking*, et c'est ce qui rend cet environnement sociospatial des plus pertinents à étudier, notamment en ce qui a trait à la construction de l'identité entrepreneuriale (Cnossen & Stephenson, 2022; Radu-Lefebvre et al., 2021). En effet, l'espace professionnel que peut représenter le *coworking* en tant que lieu entrepreneurial conçu et planifié a le potentiel d'offrir aux travailleurs autonomes du savoir un environnement permettant une meilleure reconnaissance subjective de soi et le développement d'une identité professionnelle, qui est étroitement

⁴ Le terme 'lieu' est ici utilisé comme remplaçant francophone du terme 'place', terme anglophone qui est abondamment discuté dans la littérature en contraste du terme 'space' (c.-à-d. espace). Ces éléments seront explorés en profondeur dans la revue de littérature portant sur l'espace.

lié à la reconnaissance des autres quant aux compétences et aux savoirs produits (Wittorski, 2008). Autrement dit, l'ECW est peuplé de lieux et de trajectoires (c.-à-d. des personnes) qui construisent l'espace d'une certaine manière et qui sont à leur tour construits par l'environnement sociospatial du coworking. C'est à travers cette paradoxalité que réside toute la richesse d'une recherche sur le coworking quant à la construction identitaire des individus qui évoluent dans ce type d'environnement.

Somme toute, en reprenant l'enjeu ciblé par cette recherche en ce qui a trait au manque apparent de connaissance quant à l'expérience vécue de l'espace au quotidien et son rôle à l'égard de la construction de l'identité entrepreneuriale, l'ECW semble représenter un contexte spatial très fertile à étudier. En effet, à travers une négociation et une appropriation des lieux, et même une transformation de ceux-ci, ce type d'espace offre un cadre spatial dans lequel le travailleur autonome du savoir peut à la fois apprendre avec le contact des autres et de l'environnement matériel, ainsi que se construire une identité entrepreneuriale par ce même contact entre soi, l'autre et l'environnement matériel, ce qui peut être qualifié d'une « transaction identitaire sujet-environnement » (Wittorski, 2008, p.32). Par conséquent, cette transaction identitaire sujet-environnement entre le travailleur autonome du savoir et l'ECW dans la construction de l'identité entrepreneuriale est ce qui vient poser les fondements de ce projet de connaissance.

Méthodologie de recherche

Les questions de recherche qui orientent ce projet de thèse sont les suivantes : comment la présence au sein d'un espace de *coworking* influe-t-elle sur la construction de l'identité entrepreneuriale ? Comment l'expérience vécue de l'espace agit-elle sur la construction de l'identité entrepreneuriale au regard du travail identitaire et du jeu identitaire ? Et comment les tensions entre les 'lieux conçus et planifiés' et les 'lieux appropriés et individualisés' au sein d'un espace de *coworking* agissent-elles sur la construction identitaire des individus engagés dans des activités entrepreneuriales ?

Étant donné que ce projet de recherche porte sur la construction identitaire, un phénomène difficilement accessible de l'extérieur de l'individu, car elle évolue à travers l'expérience vécue du monde sur une base quotidienne et elle est ancrée dans la subjectivité individuelle (Alvesson et al., 2008; Ashforth & Schinoff, 2016; Down & Warren, 2008; Nelson et al., 2016), la stratégie méthodologique qui m'a semblé la plus cohérente à mobiliser est une autoethnographie (Anderson, 2006; Cunliffe, 2010; Ellis et al., 2011; Marks, 2021) ancrée dans une démarche de recherche éactive (Johannisson, 2011).

En s'inspirant de la perspective de Peter Drucker (1985), selon qui l'entrepreneuriat n'est ni un art ni une science, mais plutôt une pratique, Bengt Johannisson (2011) propose une approche de recherche – dite énaïve – qui vise à mettre en lumière la savoir tacite incarné (*embodied tacit knowledge*) des praticiens de l'entrepreneuriat, ceux que l'on appelle les entrepreneurs. Or, selon Johannisson, la meilleure manière de mettre en lumière ce savoir tacite incarné est de soi-même, en tant que chercheur, se mettre en pratique en lançant un projet de nature entrepreneuriale. Cette approche de la recherche axée sur la pratique permet entre autres de mettre l'accent sur la fabrication de sens et la construction identitaire (Johannisson, 2011). La recherche énaïve permet également de comprendre l'entrepreneuriat comme un mélange interrelié d'expériences personnelles, d'émotions, de sentiments, de sensations, et d'actions provenant d'une multitude d'acteurs (Fletcher, 2011). Par conséquent, l'approche de la recherche énaïve m'a semblé être une démarche en adéquation avec les divers éléments de ce projet de recherche, car c'est une approche qui vise à mettre en lumière le savoir tacite incarné des praticiens de l'entrepreneuriat et qui permet ainsi de placer le projecteur de recherche sur la fabrication de sens et la construction identitaire.

Dès lors, une recherche énaïve m'a permis de vivre l'entrepreneuriat en lançant moi-même un projet entrepreneurial et d'ainsi observer le phénomène de la construction identitaire au sein de ma propre personne. La méthodologie à privilégier pour ce type de recherche doit en être une qui invite le sujet à s'insérer dans un processus de création de connaissance qui apprécie pleinement la perspective gagnée par l'expérience (Johannisson, 2011). Par conséquent, une méthodologie toute désignée pour ce type de projet de connaissance est l'autoethnographie (Anderson, 2006; Cunliffe, 2010; Ellis et al., 2011; Marks, 2021), ce qui m'a permis de témoigner de ma propre construction identitaire au fur et à mesure que je créais mon projet entrepreneurial en occupant un ECW. En effet, une recherche énaïve accompagnée d'une méthodologie autoethnographique m'a doté d'une raison opportune pour occuper un ECW en tant que travailleur autonome du savoir, et d'interagir à la fois avec les autres usagers et l'environnement spatiomatériel dans une forme de transaction identitaire sujet-environnement (Wittorski, 2008).

Cette stratégie méthodologique m'a amenée à recueillir une quantité importante de données riches qui contribuent à mettre en lumière la manière dont l'identité entrepreneuriale se construit et évolue en relation avec l'expérience vécue de l'espace au quotidien, tout en portant un regard particulier sur l'ECW, le terrain empirique que j'ai choisi d'explorer, puisque celui-ci permet de circonscrire un espace physique donné autour d'une activité entrepreneuriale (Fabbri & Charue-Duboc, 2013; Gandini, 2015; Merkel, 2019).

En effet, le fait d'étudier ce type d'environnement sociospatial m'a permis de mieux observer ce qui s'y produit, d'un point de vue identitaire, en fonction de l'expérience vécue de manière subjective quant à l'espace occupé. Ce terrain m'a semblé intéressant et opportun à explorer puisque le *coworking* est une tendance de travail en forte croissance (Bouncken & Reuschl, 2018; Gandini, 2015; Kojo & Nenonen, 2017; Merkel, 2019), et une meilleure compréhension des dynamiques identitaires vécues par les usagers de ces espaces peut contribuer à mettre en lumière un phénomène qui touchera vraisemblablement des millions d'individus et travailleurs autonomes du savoir dans les années à venir (Kraus et al., 2022).

Enfin, l'espace de *coworking* est un terrain de recherche intéressant pour aborder les questions de recherche au fondement de ce projet de connaissance, notamment parce qu'il permet de circonscrire un environnement physique donné autour d'une activité entrepreneuriale. L'ECW est également un contexte fertile pour étudier les pratiques de travail et de jeu identitaire qui sous-tendent la construction identitaire, car c'est une syntopie spatiale empreinte des discours de l'entrepreneurialisme et qui est peuplée de lieux conçus et planifiés pour l'usage collectif, mais également ouverte à l'appropriation et la subjectivation des individus. En bref, ces tensions dans l'espace offrent un terrain fertile pour une étude de la dynamique relationnelle entre la spatialité des individus et leur construction identitaire.

Une synthèse des enjeux au fondement de cette recherche

En guise de conclusion à ce chapitre introductif, il me semble judicieux de faire une synthèse des divers éléments qui se trouvent au fondement de ce projet de recherche. En partant du constat que la virtualisation du monde socioéconomique et l'effritement des ressources identitaires traditionnelles sont des effets de la modernité liquide (Bauman, 2000; Rosa, 2016), et que la modernité liquide provoque de nouvelles manières de travailler qui ébranlent et déstabilisent les repères identitaires habituels des travailleurs (Aroles et al., 2021; Renard et al., 2021), le cas de figure du travailleur autonome du savoir apparaît pertinent et intéressant à explorer pour mettre en lumière ces enjeux sociétaux. En effet, le travailleur autonome du savoir représente en quelque sorte un cas extrême du travailleur de la postmodernité, puisqu'il est confronté à un double enjeu identitaire, car d'un côté il n'a pas de catégorie socioprofessionnelle clairement reconnue, et de l'autre il n'a pas de lieu de travail propre à lui. Il vit donc à la fois deux formes distinctes de nomadisme : l'une spatiale et l'autre identitaire. De plus, à travers son activité socioéconomique, la figure du travailleur autonome du savoir est immergée dans ce que nous pourrions nommer la culture 'entrepreneurialiste', caractérisée par l'idéologie de l'entrepreneurialisme

qui imprègne nos sociétés de façon croissante depuis son émergence au sein des discours et des politiques de Reagan et Thatcher, sous les recommandations économiques de Friedrich Hayek et Milton Friedman (Lubinski & Tucker, 2026; Vogel, 2022). Dès lors, le travailleur autonome du savoir évolue dans un environnement sociétal marqué par une idéologie qui étend la logique entrepreneuriale à sa vie sociale, et qui oriente ses aspirations et ses actions vers la poursuite incessante d'idéaux entrepreneuriaux.

Ensuite, afin d'explorer la dimension identitaire du travailleur autonome du savoir, nous avons vu que le concept de construction identitaire est un outil théorique que nous pouvons emprunter dans une perspective relationnelle de l'individu et de son environnement (Ashforth & Schinoff, 2016; Down & Warren, 2008; Nelson et al., 2016). Au fondement de cette notion se trouvent deux familles théoriques complémentaires qui nous semblent utiles pour faire sens de la manière dont les travailleurs autonomes du savoir construisent leur identité, soit le travail identitaire, qui fait référence à l'idée que les individus sont quotidiennement engagés dans des pratiques produisant un sens et une cohérence à leur existence (Alvesson & Willmott, 2002; Aumais, 2021; Brown, 2017, 2022; Caza et al., 2018; Sveningsson & Alvesson, 2003) et le jeu identitaire (Cnossen & Stephenson, 2022; Ibarra & Obodaru, 2020; Ibarra & Petriglieri, 2010; Kelly & McAdam, 2023; Smith, Liu & Smith, 2023; Stanko et al., 2022), une théorie fondée sur l'hypothèse que les individus expérimentent des « moi potentiels » (Gergen, 1972), des « moi possibles » (Markus & Nurius, 1986) et des « moi provisoires » (Ibarra, 1999), dont la visée n'est pas d'affirmer ou d'être reconnue avec une identité désirée, mais plutôt d'explorer les possibilités relatives au concept dynamique de soi (Markus & Wurf, 1987). Ces éléments conceptuels seront davantage explorés dans le chapitre 1 portant sur l'identité.

Après coup, de manière à explorer la dimension spatiale du quotidien du travailleur autonome du savoir, il nous semble intéressant et opportun d'explorer un contexte spatial qui attire de plus en plus de travailleurs, notamment des travailleurs autonomes du savoir : l'espace de *coworking* (Fabbri & Charue-Duboc, 2013; Kojo & Nenonen, 2017; Merkel, 2019; Sargent et al., 2020). En effet, dans un contexte socioéconomique qui gravite autour des technologies de l'information et du nomadisme spatial, l'ECW⁵ peut être appréhendé comme un environnement d'ancrage permettant à l'individu de trouver des lieux temporaires de construction et de stabilisation identitaires. Puisque nous ne savons pas vraiment comment les ECW agissent et participent à la construction identitaire et au développement de l'identité

⁵ En guise de rappel, l'acronyme ECW sera utilisé tout au long de cette thèse pour désigner le terme « Espace de coworking ».

entrepreneuriale chez ses usagers (Cnossen & Stephenson, 2022), dont les travailleurs autonomes du savoir, il y a là une opportunité de recherche très intéressante pour contribuer à la littérature du champ de l'entrepreneuriat et du management, notamment en ce qui trait à l'occupation spatiale et aux pratiques identitaires des travailleurs autonomes du savoir. La visée de cette thèse est donc de mettre en lumière un phénomène qui demeure à ce jour sous-étudié, à savoir les liens qui existent entre l'expérience de l'espace vécue au quotidien et la construction de l'identité entrepreneuriale. De plus, ce qui rend l'ECW particulièrement intéressant à étudier en tant que contexte spatial, notamment en ce qui a trait à la question de la construction identitaire, est le fait qu'il est empreint des discours de l'entrepreneurialisme et que des tensions spatiales semblent exister au sein de ce type d'espace que nous considérons comme une syntopie (Vidaillet & Bousalham, 2020). Ces tensions émergent notamment à travers la conception et la planification de l'espace pensé de manière collective, d'un côté, et de l'utilisation et l'appropriation des lieux de manière individuelle et subjective, de l'autre côté. En effet, il existe une distinction théorique au sein de la littérature au niveau des notions d'espace et de lieu (Casey, 1993; D'Mello & Sahay, 2007). Parmi les éléments qui distinguent l'espace et le lieu, et qui créent une certaine 'tension' entre ces deux notions, il y a l'idée que le lieu représente de l'espace organisé et formaté, et qu'il tend à réguler l'action et à la pensée (Clegg & Kornberger, 2006; Gherardi, 2023; Taylor & Spicer, 2007). À contrario, l'espace est conçu comme davantage libéré, brut, ouvert au changement et processuel (D'Mello & Sahay, 2007; Massey, 2005). Cette importante distinction conceptuelle sera davantage explorée dans le chapitre 2 portant sur l'espace.

Finalement, dans l'objectif de mettre en lumière la dynamique relationnelle des pratiques de construction identitaire et la manière de vivre l'espace de *coworking* au quotidien, une recherche énaïve (Johannisson, 2011) accompagnée d'une autoethnographie (Anderson, 2006; Cunliffe, 2010; Ellis et al., 2011; Marks, 2021) est apparue comme une stratégie méthodologique cohérente et stimulante. En effet, cette stratégie m'a permis de lancer un projet entrepreneurial en tant que travailleur autonome du savoir et d'ainsi observer le phénomène de la construction identitaire au sein de ma propre personne en lien avec ma manière de vivre la dimension spatiale du quotidien au sein d'un espace de *coworking*. Dès lors, l'objectif de ma thèse, en tant que projet de connaissance, vise la description et la compréhension d'un phénomène et non la conceptualisation d'un modèle prescriptif en soi. L'intention de cette thèse n'est donc pas de savoir si la figure du travailleur autonome du savoir est un entrepreneur en tant que tel, mais plutôt de comprendre comment l'ECW et les discours entrepreneuriaux qui décorent ces espaces, qui sont notamment axés sur l'autonomie, l'innovation, la créativité et le réseautage, contribuent à façonner

l'identité entrepreneuriale. En bref, cette thèse a pour objectif de mettre un peu de lumière sur les tensions spatiales et les paradoxes identitaires qui peuvent prendre forme au sein des ECW et qui peuvent notamment être engendrés par l'idéologie de l'entrepreneurialisme.

Les questions de recherche qui orientent ce projet de thèse sont les suivantes :

(I) Comment la présence au sein d'un espace de *coworking* influe-t-elle sur la construction de l'identité entrepreneuriale ?

(II) Comment l'expérience vécue de l'espace agit-elle sur la construction de l'identité entrepreneuriale au regard du travail identitaire et du jeu identitaire ?

(III) Comment les tensions entre les 'lieux conçus et planifiés' et les 'lieux appropriés et individualisés' au sein d'un espace de *coworking* agissent-elles sur la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir qui évoluent dans ces environnements de travail ?

Dans les prochaines sections, je présente d'abord une revue de littérature qui traite des deux grandes dimensions épistémiques de ce projet de connaissance. Dans un premier chapitre, il est question de l'identité et des différentes manières de la conceptualiser. Je m'attarde notamment aux divers modes du travail identitaire et à comment ceux-ci prennent forme dans le champ de l'entrepreneuriat. Dans un second chapitre, j'explore le thème de l'espace, en prenant soin d'expliquer comment le tournant spatial a marqué le monde des études organisationnelles. Je m'assure également de bien couvrir la littérature qui traite des espaces de *coworking*. Ensuite, je synthétise le cadre théorique qui m'a servi de lentille d'observation du terrain empirique, en cohérence avec les questions de recherche qui orientent ce projet de connaissance. Dans le quatrième chapitre, j'aborde le cadre méthodologique qui m'a permis d'interagir avec mon terrain de recherche, tout en expliquant et en justifiant les choix que j'ai effectués, dont celui de la recherche éactive et de l'autoethnographie. Dans le cinquième chapitre, je présente les résultats qui ont émergé de mon analyse des données recueillies sur le terrain pendant les douze mois de ma recherche éactive. Je continue avec un sixième chapitre qui discute des notions clés qui ressortent de mes résultats, tout en mettant en lumière les contributions conceptuelles et pratiques de cette thèse. Finalement, je termine avec une conclusion qui retrace l'ensemble de cette thèse doctorale et qui met de l'avant certaines possibilités pour de futures recherches à l'intersection des thèmes de l'espace et de l'identité dans le champ entrepreneurial.

CHAPITRE 1

L'IDENTITÉ

Cette thèse articule deux notions relativement complexes et vastes : l'identité et l'espace (Hirst & Humphreys, 2020; Leitch & Harrison, 2016). Dans ce qui suit, je présenterai ainsi deux états des lieux de la littérature et tenterai d'argumenter de chaque côté un certain nombre de choix théoriques afin de créer un espace de discussion théorique entre les deux notions dans le cadre de mon projet de recherche.

Dans un premier temps, nous explorerons la littérature clé portant sur l'identité. Le premier segment portera sur la littérature traitant de l'identité de manière générale, au regard davantage philosophique et épistémologique. Cet aperçu nous permettra ensuite de contextualiser la littérature traitant de l'identité dans le champ des études organisationnelles (c.-à-d. *Management and Organisational Studies* (MOS)). Nous y découvrirons dès lors une catégorisation des courants spécifiques qui orientent la recherche dans le champ. Cela nous permettra de nous rapprocher du champ plus distinct de l'entrepreneuriat, un domaine de recherche qui se rattache aux études organisationnelles (Gartner, 2013; Welter, 2011). Nous conclurons en survolant la littérature qui traite d'un type d'identité en particulier : l'identité entrepreneuriale (Alsos et al., 2016; Jones et al., 2019; Mmbaga et al., 2020; Radu-Lefebvre et al., 2021).

Dans un second temps, nous regarderons la littérature portant sur l'espace. La première section introduira l'espace au sens large, dans son étude historique, philosophique, et même ontologique (Casey, 1993; Lussault, 2007; Massey, 2005; Roux, 2002). Nous poursuivrons en explicitant comment l'espace est devenu une dimension importante de la recherche au sein des études organisationnelles à travers le « virage spatial » (c.-à-d. *spatial turn*) (Beyes & Steyaert, 2011; Chanlat, 2006; Shortt, 2015; Tretting & Welter, 2011). Cela nous permettra de mettre en lumière une distinction clé entre les notions d'espace et de lieu (c.-à-d. *space and place*) (Casey, 1993; D'Mello & Sahay, 2007; Lussault, 2007; Massey, 2005). Cette distinction sera essentielle au projet de connaissance proposé avec cette thèse doctorale. Cela nous amènera à survoler la littérature qui traite d'un phénomène plutôt récent, et qui peut être un contexte spatial fertile pour mettre en tension les notions d'espace et de lieux : le *coworking* (Bouncken & Reuschl, 2018; Kojo & Nenonen, 2017; Merkel, 2019; Sargent et al., 2020). Nous terminerons la revue sur l'espace en regardant la littérature qui traite du sujet dans le champ de l'entrepreneuriat. Cela nous permettra de répertorier comment l'espace est étudié au sein du champ académique dans lequel cette thèse s'inscrit.

Finalement, nous explorerons le croisement de ces deux dimensions au sein d'un chapitre synthèse, ce qui nous permettra de construire le cadre théorique de cette thèse.

1.1 Les fondements de la notion d'identité

L'identité est une dimension complexe au cœur de l'expérience humaine, et c'est un champ théorique qui peut avoir une variété de significations conceptuelles, notamment en raison de ses racines multidisciplinaires (Leitch & Harrison, 2016). L'identité constitue une notion qui structure une partie des connaissances et un ensemble conséquent d'enjeux en études organisationnelles (Alvesson & Willmott, 2002; Sveningsson & Alvesson, 2003). Elle peut être appréhendée de multiples manières. L'identité peut se rattacher à une personne ou à un groupe de personnes, comme une organisation ou une collectivité culturelle (Ashforth & Mael, 1989; Vough, Caza & Maitlis, 2020). La revue de littérature qui suit porte exclusivement sur l'identité individuelle afin de préciser mes choix théoriques autour de la formation de l'identité entrepreneuriale.

Historiquement, la réflexion méthodique sur l'identité commence avec Platon; mais les questions liées à l'identité personnelle sont depuis près de 3000 ans un aspect des systèmes de pensée et des philosophies religieuses, comme le bouddhisme, et ces idées ont toujours une résonance contemporaine (Leary & Tangney, 2003). Les débats occidentaux de la modernité se sont concentrés sur les philosophes des Lumières tels que Locke, Leibnitz, Berkeley, Descartes, Hume et Kant (Brown, 2015). Cependant, l'intérêt systématique de la psychologie pour l'identité est davantage stimulé avec William James (1890), qui distingue la notion du « Je » (*I*) et du « moi » (*me*), ce qui implique que le « soi » (*self*), si intimement rattaché à la notion d'identité, peut dès lors être conçu à la fois comme un sujet agissant et comme un objet recevant (Petriglieri, 2020). Sigmund Freud oriente ensuite la recherche sur l'identité dans une certaine direction en créant la psychanalyse, et son travail a largement inspiré une recherche orientée vers les identités en fonction de la psychologie cognitive (Brown, 2015). Dès lors, la recherche sur l'identité personnelle a une longue histoire et occupe une place importante au sein des sciences sociales depuis les années 1950, mais ce n'est qu'au cours des trois dernières décennies qu'elle est devenue centrale dans la recherche (Brown, 2015). L'identité est désormais 'une pierre angulaire critique' (Cerulo, 1997) dans la théorisation académique contemporaine, et un courant de pensée suggère que l'intérêt croissant pour ce sujet est symptomatique des changements sociétaux qui ont dissous les structures sociales traditionnelles et intensifié les angoisses existentielles, conduisant à des pressions accrues sur les individus pour qu'ils se construisent des identités 'liquidement modernes' (Bauman, 2000; Brown, 2015).

L'identité permet de définir une personne et lui confère une certaine viabilité en tant qu'être humain (Swann & Bosson, 2010). Pour certains, le concept d'identité se rattache à l'expérience subjective de l'existence humaine, à nos efforts perpétuels en tant qu'être vivant à adresser les questions jumelles 'qui suis-je' et 'comment devrais-je agir' (Alvesson et al., 2008). Elle peut ainsi être conceptualisée comme une forme d'interprétation subjective d'une personne quant à qui elle est, sur la base de ses caractéristiques sociodémographiques, ses attributs personnels, ses rôles socioprofessionnels, ainsi que de ses affiliations à des groupes (Caza et al., 2018). L'identité peut dès lors faire référence aux diverses significations attachées à une personne par soi-même, ainsi que par les autres (Ibarra, 1999; Ibarra & Petriglieri, 2010). Elle est considérée comme centrale pour des enjeux individuels liés à la motivation, à l'engagement, aux relations interpersonnelles et à la collaboration (Sveningsson & Alvesson, 2003). De plus, la littérature présente l'identité comme un phénomène multiple et dynamique, où plusieurs identités peuvent se côtoyer et être amenées à changer au sein d'un même individu (Alvesson & Willmott, 2002; Beech et al., 2012; Caza et al., 2018; Coupland & Brown, 2012). C'est pourquoi nous pouvons concevoir l'identité comme un 'projet toujours en devenir et jamais réellement achevé' (Watson, 2008).

Pour le psychologue et sociologue Erving Goffman (1922-1982), l'identité est quelque chose que les personnes performant continuellement devant les autres, ce qui confère à l'identité un caractère fondamentalement social (Brewer, 1991). En effet, les personnes présentent toujours une identité donnée dans leurs interactions avec les autres et de manière générale, elles communiquent leur identité à travers leur manière de s'habiller, leur manière de parler, les amis et les groupes sociaux qu'elles choisissent, et produisent par conséquent une version, ou une marque de soi que les autres pourront 'consommer' (Beech & Broad, 2020). Cette approche dramaturgique (Brown, 2017) de l'identité implique, de manière métaphorique du moins, que nous sommes tous et toutes des interprètes qui présentent des performances 'théâtralisées' de qui et de ce que nous sommes (Beech & Broad, 2020; Goffman, 1959). Pour Goffman et les penseurs de l'approche dramaturgique, ces performances varient d'un contexte et d'un auditoire⁶ à l'autre, et diverses performances peuvent convier diverses identités. Selon cette perspective, l'identité est donc une occasion de créer, via la performance, une sorte de distinction entre ce qui est projeté par l'individu et ce qui est reçu par l'auditoire. Par exemple, la pratique du « *pitch* »

⁶ Chez Goffman, l'auditoire n'est pas forcément un groupe d'individu, comme dans le sens conventionnel d'un spectacle, mais peut prendre la forme d'une simple personne, qui devient notre auditoire et pour qui nous devenons son auditoire. Il y a ainsi une certaine réciprocité des performances de part et d'autre. Dès lors, à chaque fois que nous interagissons avec une nouvelle personne, nous interagissons forcément avec un nouvel auditoire, et nos performances peuvent varier, comme celles des autres en notre présence (Goffman, 1959).

entrepreneurial (Ciuchta et al., 2018; Clarke et al., 2019; Komulainen et al., 2020) est une occasion pour l'individu de se mettre en scène et de se présenter, en tant qu'entrepreneur, à travers une performance théâtralisée qui sera reçue par un auditoire, souvent composé de participants et de juges.

La littérature permet également de conceptualiser l'identité comme une forme de propriété pour la personne, une propriété qui serait stable et une substance qui serait composée d'attributs distinctifs pouvant être acquis, optimisés ou perdus (Radu-Lefebvre et al., 2021). Il y a cependant une autre école de pensée qui ne conçoit pas l'identité comme une propriété de l'individu, mais plutôt comme un processus qui se déploie au sein de la personne. En effet, pour les penseurs processuels, l'identité est quelque chose de fluide et dynamique qui n'est pas possédé, mais plutôt vécu. Il y a dès lors deux grandes écoles de pensées en ce qui a trait au fondement ontologique de l'identité : l'école substantielle et l'école processuelle (Radu-Lefebvre et al., 2021). Chacune de ces deux écoles entraîne des positionnements épistémologique et méthodologique particuliers afin d'assurer une certaine cohérence.

En ce qui concerne ce projet de connaissance, l'approche processuelle est celle qui apparaît la mieux agencée aux enjeux de recherches mis de l'avant. En effet, puisque c'est la construction identitaire, en tant que processus vécu par la personne, qui anime ce projet de recherche, il apparaît cohérent de le positionner au sein de l'approche processuelle quant à l'identité (Radu-Lefebvre et al., 2021). D'autant plus, cette approche semble mieux adaptée à l'articulation avec l'espace dans la mesure où nous adoptons la posture de Massey (2005) en appréhendant l'espace comme un flux ouvert et toujours en devenir, et qui se cristallise en lieux à travers les interconnexions des trajectoires (c.-à-d. des personnes) qui la traversent et l'occupent pour une temporalité donnée. Voyons donc brièvement ce qu'est l'école de pensée processuelle, puisque c'est à travers cette perspective que nous aborderons les revues de littératures sur l'identité et l'espace, et parce que de façon plus holistique, cette thèse est foncièrement ancrée dans une perspective processuelle.

1.2 L'école de pensée processuelle

D'un point de vue historique, la lentille ontologique processuelle représente un corpus d'idées entremêlé sur une période qui remonte aux balbutiements de la philosophie occidentale. Parfois identifiée comme la 'philosophie processuelle' (*process philosophy*) ou la 'métaphysique processuelle' (*process metaphysics*) (Hernes, 2014), un éventail de penseurs sont associés à cette école de pensée, à commencer avec les philosophes de l'antiquité, dont Héraclite, Aristote et Lucrèce; les pragmatistes américains James, Peirce,

Dewey et Mead; les philosophes processuels Whitehead et Bergson; les phénoménologues tels qu'Heidegger et Schutz, ainsi que les penseurs postmodernistes, comme Foucault et Deleuze (Hernes, 2010).

Cette pensée représente l'abandon d'une vision dualiste concevant l'être humain comme un être autonome vivant de manière séparé d'un monde conçu comme un environnement rempli d'objets distincts. Ainsi, la perspective processuelle permet de nous concevoir comme des êtres inextricablement entrelacés dans notre monde, soit des êtres 'faisant partie du monde plutôt que simplement présent dans le monde' (Shotter, 2010, p.71). La pensée processuelle nous amène donc à réfléchir aux individus en termes de transformation de soi, d'émergence et de changement (Nayak & Chia, 2011). Cette perspective nous exhorte à reconnaître que ce qui existe fondamentalement, ce ne sont pas des choses fabriquées (*made*), mais des choses en fabrication constante (*in the making*). Fondamentalement, cette pensée priorise la notion du devenir sur la notion de l'être (Chia, 2010; Hernes, 2010, 2014; Nayak & Chia, 2011; Shotter, 2010; Steyaert, 2007; Weick, 2010). Le processualisme est donc une philosophie du mouvement, une perspective qui considère conjointement le processus et la substance, la continuité et la discontinuité, le connu et l'inconnu, ainsi que le fini et l'infini (Nayak & Chia, 2011).

Dès lors, la pensée processuelle qui sert d'ancrage ontologique pour cette thèse, notamment en ce qui concerne les notions d'identité et d'espace, que nous expliciterons dans cette revue de littérature, est avant tout une philosophie de la possibilité et de la créativité, sans pour autant ignorer les contraintes de ce qui existe. Elle permet d'apprécier le fait que les processus contiennent une multitude de potentialités pour le devenir individuel et organisationnel, tout en reconnaissant l'idée que les choses peuvent être perçues et considérées dans leur actualité (Hernes, 2014). Cette perspective priorise l'activité, le changement, et la nouveauté, tout en acquiesçant de la complexité inhérente du monde. Elle repose sur une ontologie relationnelle en reconnaissant que toute chose doit son existence à sa relation aux autres choses du monde (Langley & Tsoukas, 2010).

Conséquemment, cette perspective semble la mieux adaptée pour le projet de recherche proposé, qui vise à mettre en lumière la relationalité qui prévaut entre la construction identitaire de l'individu, d'une part, et son expérience vécue de l'espace au quotidien, de l'autre part. Bref, maintenant que le fondement ontologique de cette thèse est posé, revenons à notre revue de littérature sur l'identité.

1.3 L'identité et les études organisationnelles

Nous retrouvons trois principaux courants de recherche sur l'identité dans le champ des études organisationnelles. Ces écoles théoriques sont l'approche fonctionnaliste, l'approche interprétative et l'approche critique (Aumais, 2021). Alvesson et collègues (2008) s'inspirent des travaux d'Habermas (1972) pour catégoriser ces trois approches, en fonction des trois intérêts cognitifs de la quête de connaissance humaine : technique, herméneutique pratique, et émancipatrice (Alvesson et al., 2008, p.8).

Premièrement, l'approche fonctionnaliste de l'identité, et qui peut être alignée sur l'intérêt technique, vise au développement de la connaissance à travers les relations causales qui permettent à l'être humain d'atteindre un certain contrôle sur l'univers naturel et social. Ce courant s'intéresse dès lors aux relations cause à effets qui existent entre l'identité et l'identification personnelle avec l'environnement organisationnel, souvent dans l'objectif d'améliorer l'efficacité des organisations (Alvesson et al., 2008).

Deuxièmement, l'intérêt cognitif herméneutique pratique d'Habermas (1972) peut être associé à l'approche interprétative, et ce courant théorique a la visée d'approfondir notre compréhension à l'égard de l'expérience culturelle humaine, ainsi que la manière dont nous communiquons afin de générer et transformer la signification que nous octroyons aux choses, dont notre propre personne. Cette approche tente de mettre en lumière la manière que les individus construisent leurs identités à travers l'interaction qu'ils peuvent avoir avec leur environnement, et comment ils naviguent 'subjectivement' au sein de contextes organisationnels parsemés d'échanges avec d'autres entités (Alvesson et al., 2008). Cette catégorie fait un parallèle avec la littérature sur l'identité sociale (voir Ashforth & Mael, 1989; Tajfel & Turner, 1986), un courant théorique qui stipule que les individus ont tendance à s'identifier et à identifier les autres dans des catégories sociales selon une certaine classification sociale (Ashforth & Mael, 1989).

Finalement, nous pouvons associer l'approche critique de la recherche sur l'identité avec le troisième intérêt cognitif selon Habermas (1972), celui de l'émancipation. En effet, cette posture de recherche s'intéresse aux relations de pouvoir dans l'objectif de dévoiler les manières qui permettent aux individus de se libérer de diverses relations répressives tendant à contraindre leur agentivité. Ainsi, les chercheurs critiques appréhendent l'identité comme une puissante manière afin de comprendre les relations contemporaines de contrôles et de résistances (Alvesson et al., 2008).

En somme, sur la base de cette classification, nous pouvons affirmer que ce projet de recherche s'inscrit davantage dans la seconde catégorie, celle de l'approche interprétative et ce qu'Alvesson et collègues (2008) identifient comme l'intérêt cognitif herméneutique pratique à l'égard des travaux d'Habermas (1972). En effet, puisque la visée de cette thèse est d'approfondir notre compréhension à l'égard de l'expérience vécue de l'espace au quotidien par les travailleurs autonomes du savoir au sein des ECW et comment les discours de l'entrepreneuriat travaillent d'une certaine manière leurs identités, ainsi que la manière dont l'identité entrepreneuriale se construit en eux, l'approche interprétative est en adéquation avec cet intérêt de recherche.

1.3.1 Les approches théoriques de l'identité et les études organisationnelles

Il est possible d'aller un peu plus en profondeur quant à la catégorisation de la littérature qui traite de l'identité au sein des études organisationnelles. Outre les courants de recherche que nous venons d'identifier, nous pouvons effectuer une catégorisation sur la base de quatre principales approches théoriques qui dominent le champ : la théorie de l'identité sociale, la théorie narrative, les théories critiques/poststructuralistes et les théories axées sur les ontologies relationnelles (Kuhn & Simpson, 2020).

La théorie de l'identité sociale est apparue dans le champ au cours des années 1970 et 1980, notamment avec les travaux de Tajfel (1972), Tajfel et Turner (1979; 1986), ainsi que ceux d'Ashforth et Mael (1989). Cette théorie est aujourd'hui un outil épistémique reconnu pour expliquer comment les individus incorporent des caractéristiques de groupes sociaux auxquels ils font partie dans leurs processus cognitifs, leur conception de soi et leur identité (Kuhn & Simpson, 2020). L'identité sociale est une représentation de la manière dont les personnes se définissent en relation aux divers groupes sociaux auxquels ils sont affiliés. La classification sociale revêt deux fonctions principales, soit la possibilité de segmenter l'environnement social d'un individu donné en diverses catégories avec lesquels il pourra définir les autres individus qui l'entourent, ainsi que la possibilité pour l'individu de se situer soi-même et se définir au sein de l'environnement social dans lequel il se trouve. Cette fonction cognitive de l'individu permet dès lors une identification sociale de sa personne (Ashforth & Mael, 1989), car le regard des autres est indispensable dans le développement identitaire (Goffman, 1959; Pirandello, 1930). Ainsi, la théorie de l'identité sociale implique une posture individuelle à l'égard d'un groupe social donné, et lorsque nous considérons que chaque groupe social peut être associé à des connotations de valeur positive ou négative, cela a un impact sur l'acquisition, le maintien, l'amélioration, ou la détérioration de l'estime de soi d'un individu (Tajfel & Turner, 1986).

La théorie narrative de l'identité se fonde quant à elle en partie sur les travaux du sociologue Anthony Giddens (1991) et du philosophe Paul Ricoeur (1985, 1990, 1991) (Watson, 2020). Lorsque Ricoeur affirme que « l'humanité devient le sujet d'elle-même en se disant » (Ricoeur, 1985, p.307), les semences d'une théorie fertile au champ des études organisationnelles sont lancées. Pour ce dernier, la pensée narrativiste est fondée sur la production d'un tiers-temps humain, un temps historique et calendaire : un temps raconté. Ce temps narratif permet, aux yeux de Ricoeur, une certaine résolution poétique du cercle herméneutique, soit un cycle d'interprétation et de compréhension qui revient constamment sur lui-même (Ricoeur, 1985). Or, deux éléments clés de la théorie ricoeurienne sont les notions d'ipséité (*ipse*) et de mêmeté (*idem*), les modes de l'être qui font références aux aspects privés et publics de la personne, la première personne (je) et la troisième personne (il) (Ricoeur, 1990). L'identité narrative, la personne selon Ricoeur, se situe dès lors au sein de l'intervalle qui sépare ces deux points extrêmes de l'individu, et comme il l'explique dans son œuvre phare *Soi-même comme un autre* (Ricoeur, 1990), elle oscille entre deux limites, une limite inférieure, caractérisée par la permanence dans le temps, la mêmeté la plus fondamentale, et une limite supérieure, caractérisée par le maintien de soi où l'*ipse* est en mesure de se questionner sur son identité sans le secours et l'appui de l'*idem* (Ricoeur, 1990). En somme, la perspective narrativiste stipule que l'être humain a une capacité particulière à créer et entretenir des récits narratifs, des processus discursifs qui font sens de ce qu'ils sont. Ces récits sont à la fois expressifs et constitutifs de l'identité personnelle (Kuhn & Simpson, 2020), et ce serait une quête de sécurité ontologique qui motiverait la création et le maintien de ces récits narratifs pour ces derniers (Giddens, 1991).

Les théories critiques et post structurelles de l'identité sont de leur côté variées et présentent parfois des différences significatives les unes des autres, mais elles se regroupent dans cette catégorie sur la base des questionnements qu'elles soulèvent en ce qui a trait à la manière dont les personnes s'inscrivent dans l'exercice et la reproduction du pouvoir social et organisationnel (Kuhn & Simpson, 2020). Les travaux du philosophe marxiste Louis Althusser (1971) ont été fondateurs pour ces approches théoriques, car il a mis de l'avant l'idée que l'idéologie est une force discursive imposante qui opère à travers les institutions, ce qui a tendance à produire un type particulier de sujets qui deviennent des contributeurs volontaires à la reproduction du système capitaliste. L'identité se réfère dès lors à un certain point de rencontre, un 'point de suture' entre d'une part, les discours qui tentent d'interpeller l'individu, de lui parler ou de le mettre en place en tant que sujet social de discours particuliers, et d'autre part les processus qui produisent des subjectivités, qui construisent la personne en tant que sujet pouvant être 'parlés' (Hall, 1996).

Pour les penseurs critiques, l'identité serait donc un point d'attachement temporaire au sujet, ce qui implique une impossibilité d'exister à l'extérieur de l'idéologie. C'est pourquoi ces approches tendent à favoriser le terme 'subjectivité' plutôt qu'identité, afin de signaler que la personne est à la fois assujettie au pouvoir idéologique et positionné comme le sujet des expériences dans lesquelles elle est impliquée (Kuhn & Simpson, 2020). Un des héritiers clés de l'école althusserienne est Michel Foucault (1970, 1982), qui a davantage élaboré la réflexion critique en s'intéressant aux régimes de pouvoir et à la manière dont ceux-ci régulent et gouvernent les subjectivités humaines. Ses travaux ont inspiré la création de l'étiquette 'poststructuralisme', qui permet de désigner l'école de pensée qui s'intéresse à la production de subjectivités à travers les systèmes de production et de reproduction de connaissances et de pouvoir (Kuhn & Simpson, 2020).

Finalement, les théories axées sur les ontologies relationnelles conçoivent davantage l'identité comme une question analytique plutôt qu'un objet en soi, et les tournants des études processuelles (*process studies*) (Chia, 2010; Hernes, 2014; Nayak & Chia, 2011; Steyaert, 2007) et de la pratique (*practice turn*) (Champenois et al., 2020; Nicolini, 2012) sont fondamentaux à cette famille théorique (Schatzki et al., 2001). L'intérêt principal des penseurs de la pratique et de la relationalité est de recadrer les phénomènes identitaires et organisationnels en les considérant comme des formes d'accomplissements sociomatériels toujours en cours (Kuhn & Simpson, 2020). En effet, le courant de la pratique (*as-practice*) s'inscrit au sein d'une ontologie relationnelle, qui s'exprime par l'idée qu'il n'y a ni agentivité sociale ni matérielle, donc aucune existence indépendante l'une de l'autre, mais plutôt une seule et unique agentivité qui se performe à la rencontre des deux composantes (Orlikowski, 2007, 2010; Orlikowski & Scott, 2015). L'ontologie relationnelle prend ancrage dans un cadre ontologique du devenir (*becoming*) qui se distingue radicalement d'une ontologie de l'être (*being*) (Introna, 2013), et elle s'éloigne radicalement du dualisme cartésien qui s'est historiquement exprimé dans la relation sujet/objet (Pickering, 2013).

Or, ce repositionnement ontologique entraîne forcément un repositionnement d'ordre épistémologique, passant d'une logique de causalité à une logique de performativité (Introna, 2013; Orlikowski, 2010; Orlikowski et Scott, 2015). La performativité implique une ouverture radicale du devenir, car toute action dans une ontologie du devenir performe une certaine réalité, et chaque action performative produit conséquemment la réalité qu'elle sous-tend (Introna, 2013). C'est ce que tente de démontrer Barad (2003) lorsqu'elle concilie la notion d'interaction à celle de l'intra-action (Introna, 2013) dans sa visée argumentaire pour une métaphysique performative qui s'éloignerait d'objets indépendants aux frontières

étanches et aux propriétés inhérentes afin de se rapprocher des pratiques, une logique d'actions (*doings*) qui performe des phénomènes particuliers (Orlikowski, 2010). Donc, les pratiques sociomatérielles auraient un caractère ontologique qui performe la quotidienneté (*everydayness*) de nos existences (Orlikowski et Scott, 2015). Bref, les penseurs de la relationalité ne présument pas la séparation a priori entre le sujet et l'objet; s'il y a effectivement une séparation, c'est qu'elle est performée dans l'existence. L'identité est dès lors située dans la pratique, et les identités sont produites et perpétrées à travers l'espace-temps à l'aide d'une myriade de composantes appartenant à la pratique (Kuhn & Simpson, 2020).

Somme toute, sur la base de cette classification des écoles théoriques de l'identité au sein du champ des études organisationnelles, nous pouvons davantage positionner ce projet de connaissance dans la quatrième catégorie, celle des théories axées sur les ontologies relationnelles. En effet, c'est sur la base de pratiques identitaires et d'une ontologie du devenir que nous sommes en mesure d'étudier le phénomène de la construction de l'identité entrepreneuriale en relation avec l'expérience subjective de l'espace vécue au quotidien et toutes les composantes sociomatérielles et discursives qui la caractérisent, dont les discours entrepreneuriaux et l'idéologie de l'entrepreneurialisme. Dit autrement, c'est principalement par la voie des théories axées sur une ontologie relationnelle que nous sommes épistémologiquement outillés à investiguer la relationalité qui prévaut entre la construction identitaire et l'expérience de l'espace vécue au quotidien.

1.3.2 Les dimensions de l'identité

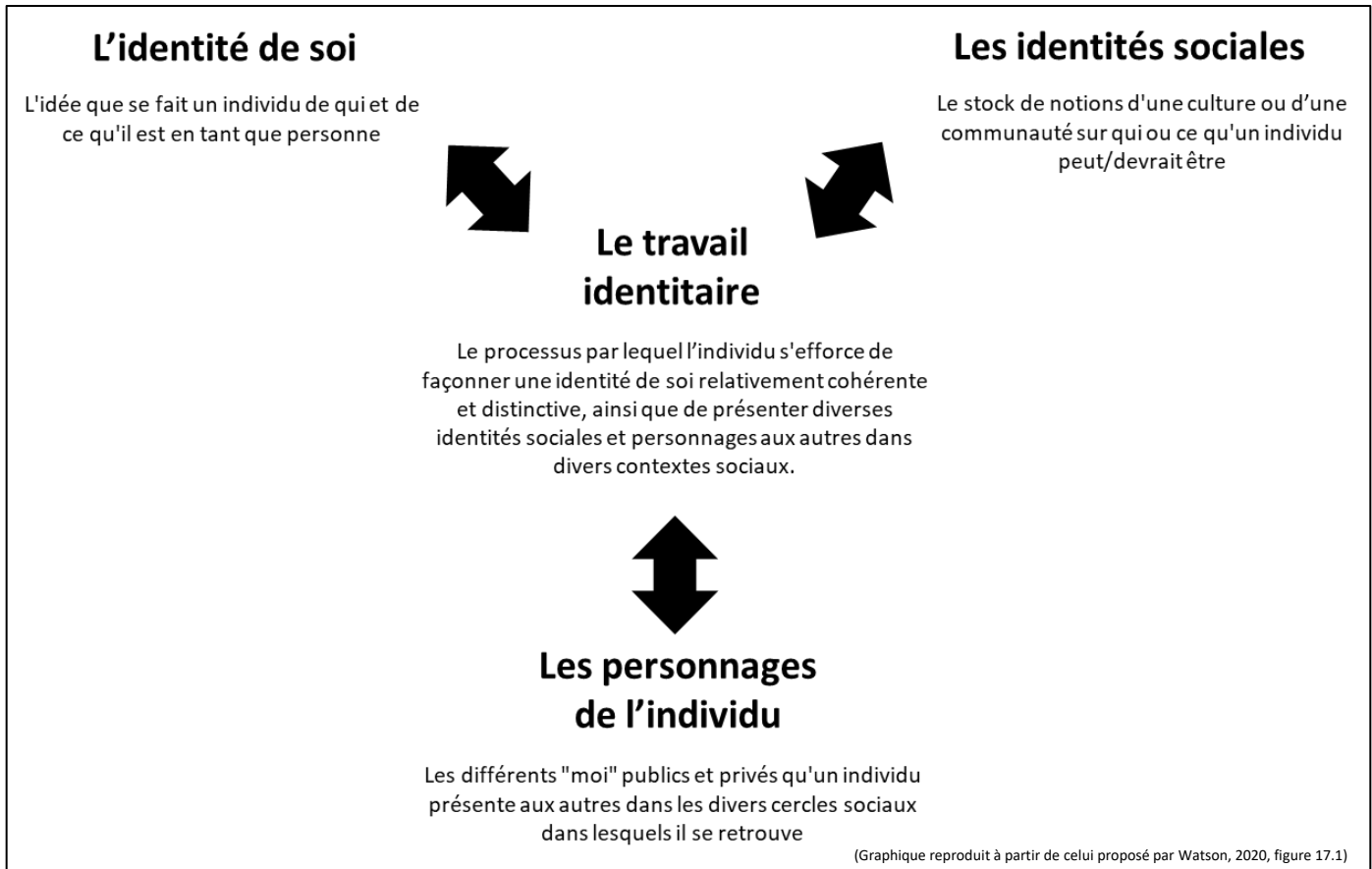
Il nous est encore possible de raffiner notre catégorisation de la littérature qui aborde l'identité au sein des études organisationnelles en nous attardant aux diverses dimensions des identités humaines et de création de celles-ci (Watson, 2020). Nous pouvons effectivement mettre de l'avant un schème conceptuel construit sur quatre dimensions particulières, à la fois distinctes, mais profondément interreliées. Ces dimensions sont l'identité de soi (*self-identity*), les identités sociales (*social-identities*), les personnages de l'individu (*personas*) et le travail identitaire (*identity work*) (Watson, 2020).

En considérant l'organisation comme un phénomène sociologique, ce schème conceptuel représente un outil analytique qui permet sociologiquement d'analyser la relation qui prévaut entre les organisations et les identités humaines (Watson, 2020). Nous pouvons conceptualiser ces quatre dimensions de la manière suivante. Tout d'abord, l'identité de soi (*self-identity*) peut être définie comme étant l'idée que se fait un individu de qui et de ce qu'il est en tant que personne (voir Gecas, 1982; Markus & Wurf, 1987). Ensuite,

la notion d'identités sociales (*social-identities*) peut être conceptualisée comme le stock de notions d'un groupe social, telles une culture ou une communauté, sur qui ou ce qu'un individu peut et/ou devrait être (voir Ashforth & Mael, 1989; Tajfel, 1972; Tajfel & Turner, 1986). La troisième dimension de l'identité humaine de ce schéma conceptuel est ce que nous pouvons qualifier des personnages (*personas*) de l'individu, soit les différents « moi » publics et privés qu'un individu présente aux autres dans les divers cercles sociaux au sein desquels il se retrouve (voir Goffman, 1959). Finalement, la notion du travail identitaire (*identity work*) constitue la quatrième dimension du schéma, et peut se définir comme le processus par lequel l'individu s'efforce de façonner une identité de soi relativement cohérente et distinctive, tout en présentant diverses identités sociales et personnages aux autres dans divers contextes sociaux (voir Aumais, 2021; Beech et al., 2012; Brown, 2017; Caza et al., 2018; Leitch & Harrison, 2016; Radu-Lefebvre et al., 2021; Sveningsson & Alvesson, 2003).

Pour certains penseurs, le travail identitaire se retrouve au cœur de la recherche et de la réflexion en ce qui a trait au phénomène de l'identité dans le champ des études organisationnelles (Brown, 2015, 2017; Caza et al., 2018). C'est un peu ce que nous constatons dans le schéma conceptuel illustré par la figure 1 (à la page suivante), qui permet de visualiser que l'identité de soi, les identités sociales et les personnages de l'individu s'organisent tous en quelque sorte autour du travail identitaire. Ces dimensions ne sont dès lors pas séparées et déconnectées, mais plutôt interreliées en s'articulant autour du travail identitaire.

Figure 1. Les quatre dimensions des identités humaines et de la création identitaire



1.3.3 Le travail identitaire

La notion de travail identitaire fait référence à l'idée que les individus sont quotidiennement engagés dans des pratiques produisant un sens et une cohérence à leur existence. Ce concept peut être conçu comme le fruit de la rencontre entre la réflexivité de l'individu, comprise comme conscience 'subjective', et la mobilisation au sein de ce même individu des diverses identités disponibles dans son contexte organisationnel (Aumais, 2021). Dès lors, au fondement du travail identitaire « se trouve la gestion par l'individu de la continuité de son identité à travers un cadre mouvant qui découle des vérités socialement établies sur ce qui est normal, rationnel et sain » (Alvesson & Willmott, 2002, p.626, traduction libre).

Il est intéressant de constater que la recherche sur la dimension du travail identitaire (*Identity work*) s'est initialement introduite dans le champ des études organisationnelles à travers une approche critique, et s'est de prime abord penché sur la régulation identitaire au sein des organisations (Alvesson & Willmott, 2002; Sveningsson & Alvesson, 2003). En effet, les premiers penseurs du travail identitaire au sein du

champ postulent que la régulation identitaire est « un processus précaire et souvent contesté impliquant un travail identitaire (*identity work*) actif... Les membres organisationnels ne peuvent en effet être réduits qu'à des consommateurs passifs d'identités managérialement conçues et désignés » (Alvesson & Willmott, 2002, p.621, traduction libre). Or, la notion de travail identitaire a initialement été définie comme un processus dans lequel les personnes sont « engagées dans la formation, la réparation, le maintien, le renforcement ou la révision des constructions qui produisent un sentiment de cohérence et de distinction » (Sveningsson & Alvesson, 2003, p. 1165, traduction libre).

Par conséquent, le travail identitaire a lieu à l'intersection de l'individu et de son contexte dans la mesure où l'agentivité dans la construction de leur identité se négocie de manière interpersonnelle et dans un contexte social (Caza et al., 2018). Toutefois, il est pertinent de préciser qu'il y a deux sortes de travail identitaire (Hirst & Humphreys, 2020). La première est une forme de travail identitaire orienté vers l'extérieur (*outward-facing*), qui s'effectue en lien avec la manière que l'individu se présente aux autres. La deuxième est une forme de travail identitaire interne (*inward*) à l'individu, qui fait référence à quelque chose de plus profond et de moins accessible au monde externe (Sveningsson & Alvesson, 2003). Ainsi, le travail identitaire peut être conceptualisé en fonction de ces deux formes, externe et interne, dans le cadre de la construction identitaire au sein de l'individu.

De plus, les verbes d'action employés pour définir la nature du travail sur l'identité (c.-à-d. formation, réparation, maintien, renforcement, révision, etc.) indiquent délibérément l'aspect dynamique de l'identité et sa qualité d'être toujours 'en cours' (Coupland & Brown, 2012). Bien entendu, cette perspective s'inscrit dans une approche du devenir, dans laquelle une hypothèse de base est l'idée que dans les contextes organisationnels contemporains, les identités individuelles sont fréquemment en mouvement (Sveningsson & Alvesson, 2003). Pour les adeptes de cette perspective, le phénomène identitaire n'est jamais abouti, il est en constante création et construction chez l'individu, car l'identité se façonne au gré des événements du quotidien humain. Le travail identitaire est un concept parapluie sous lequel se retrouvent donc une multitude de processus identitaires, qui soient de nature active (consciente) ou passive (inconsciente) (Petriglieri, 2011; Kreiner et al., 2006), tel que 'revendiquer', 'affirmer', 'accepter', 'résister', 'joindre', 'se conformer', 'séparer', 'définir', 'limiter', 'délimiter', 'stabiliser', 'donner du sens', 'réconcilier', 'stabiliser' et 'restructurer' (Brown, 2015). Les penseurs du travail identitaire conçoivent la possibilité qu'il y ait une multitude d'identités au sein d'une même personne, et celles-ci sont créées, négociées, menacées, défendues, légitimées, reproduites, et même parfois abandonnées

dans l'interaction d'un individu avec son environnement socioculturel (Watson, 2008). Ainsi, les identités sont le fruit d'une dynamique processuelle continue et souvent précaire, puisqu'elles sont dépendantes des ressources à la disposition de l'individu et de ses relations avec autrui (Aumais, 2021).

L'une des raisons qui permettent d'expliquer ce mouvement des identités peut se trouver dans la notion des attentes en matière de rôle qui est développée dans la théorie de l'identité sociale (Tajfel & Turner, 1986 ; Ashforth & Mael, 1989). Lorsque les individus se définissent ou se situent dans leur environnement social, ils mobilisent souvent les rôles qu'ils occupent en tant que marqueurs sociaux de leur image de soi, en particulier en ce qui concerne les processus interpersonnels dans lesquels ils sont engagés (Gecas, 1982 ; Markus & Wurf, 1987). Or, ces marqueurs ou rôles sont associés à des attentes sociales. Ainsi, elles sont souvent à la base des actions de l'individu pour former, réparer, maintenir, renforcer ou réviser ses constructions du concept de soi qui caractérisent la notion de travail identitaire. Une définition intégrant les notions de la théorie de l'identité sociale dans ce processus a été élaborée :

Le travail identitaire implique les processus mutuellement constitutifs par lesquels les gens s'efforcent de façonner une notion relativement cohérente et distinctive de l'identité personnelle et luttent pour accepter et, dans certaines limites, influencer les diverses identités sociales qui les concernent dans les différents milieux dans lesquels ils vivent leur vie (Watson, 2008, p. 129, traduction libre).

Il est donc cohérent de qualifier le travail identitaire comme un effort personnel pour affirmer et être reconnu dans les rôles sociaux que nous occupons dans nos divers milieux. La reconnaissance souhaitée de nos identités sociales, en fonction des rôles que nous occupons, est souvent fondée sur des attentes externes qui définissent la 'bonne' manière d'occuper un rôle donné. Les individus s'efforcent activement de se conformer à ces attentes sociales, et cet effort personnel caractérise le concept de travail sur l'identité (Watson, 2008).

Finalement, au cours des deux dernières décennies, la recherche sur le travail identitaire a connu une grande expansion (Caza et al., 2018). Dans une revue de littérature exhaustive regroupant 261 articles, dont 211 (80.8%) publiés après 2007, Caza et collègues (2018) proposent une mise à jour de la définition du travail identitaire:

Le travail identitaire (*identity work*) au sein d'occupations et d'organisations consiste d'activités cognitives, discursives, physiques et comportementales menées et réalisées par des individus dans l'objectif de former, réparer, maintenir, renforcer, réviser, ou rejeter des

significations de rôles, de soi collectifs et personnels à l'intérieur des limites de leurs contextes sociaux (Caza et al., 2018, p.895, traduction libre).

En cohérence avec cette définition, les auteurs proposent une classification du travail identitaire selon quatre modes particuliers : cognitif, discursif, physique et comportemental. Tout d'abord, le mode cognitif est caractérisé par l'effort mental consistant à subjectivement construire, interpréter, comprendre et évaluer une identité. Ce mode met l'accent sur la nature autoréflexive du travail identitaire, notamment à travers le questionnement de soi et la création réflexive de sens (Caza et al., 2018, p.891). Ensuite, le mode discursif est présenté comme l'usage généralisé du langage par les individus dans leur travail identitaire, autant en ce qui a trait au contenu de ce qui est verbalisé qu'à la manière dont il est verbalisé. Dès lors, le ton de voix, le choix des mots, les capacités langagières, le jargon spécifique à un contexte et les expressions illocutoires sont des composantes de ce mode (Caza et al., 2018, p.891). L'individu est ainsi perçu comme étant à la fois le producteur et le produit des discours verbalisés. En troisième lieu, le mode physique se définit par l'usage des aspects physiques d'un individu, comme le corps ou des objets/artefacts matériels présents dans son environnement. Parmi les exemples concrets de ce mode de travail identitaire, nous pouvons penser aux tatouages, à l'habillement vestimentaire, aux éléments de décor d'un bureau de travail, tels que des photos, des diplômes, des livres, etc. Ces exemples démontrent que les individus peuvent mobiliser le mode physique pour construire et projeter visuellement des identités à travers des artifices matériels (Caza et al., 2018, p.893). Finalement, le mode comportemental est caractérisé comme l'ensemble des actions promulguées et jouées par un individu pour construire, maintenir, renforcer, réviser et/ou refuser une identité. Ce mode, intimement lié aux travaux de Goffman (1959), est d'une certaine façon une forme de pratique dramaturgique mise en action par un individu à l'égard de soi et des autres individus de son entourage (Caza et al., 2018).

La typologie de Brown (2017) répertorie de son côté les approches discursive, dramaturgique, symbolique, sociocognitive et psychodynamique au travail identitaire. Premièrement, l'approche discursive se veut une forme de travail identitaire qui s'effectue à travers l'usage du langage, tel que proposé par Caza et collègues (2018). Deuxièmement, l'approche dramaturgique est constituée des actions et des interactions de type dramaturgiques qui surviennent dans des contextes sociaux, généralement à l'attention d'un auditoire externe (Brown, 2017). En d'autres mots, ce sont les performances du soi (*performances of the self*) (Goffman, 1959) qui sont considérées. Cette approche s'apparente au mode comportemental proposé par Caza et collègues (2018). Troisièmement, l'approche symbolique est un moyen de travailler l'identité à travers l'usage, la manipulation et l'affichage d'objets symboliques visibles et malléables. Ainsi,

ce sont des entités tangibles et des artefacts qui sont mobilisés dans cette approche, telle que des œuvres d'art, des possessions personnelles, des appareils technologiques, etc. (Brown, 2017) Cette catégorie est similaire au mode physique décrit par Caza et collègues (2018). Quatrièmement, l'approche sociocognitive, qui s'explique par une combinaison de processus cognitifs et de création de sens (c.-à-d. *sensemaking*). Cette catégorie est semblable au mode cognitif explicité par Caza et collègues (2018). Finalement, l'approche psychodynamique s'inspire des travaux de Freud, Jung et Adler dans l'analyse des processus psychodynamiques à l'œuvre au sein d'un individu, et l'intérêt est ici porté sur les mécanismes inconscients de l'ego (Brown, 2017).

Les deux tableaux qui suivent ont été créés pour cette thèse dans le but de synthétiser, dans un premier temps, quelques définitions clés du travail identitaire que nous retrouvons dans la littérature du champ du management, et dans un second temps, les divers modes du travail identitaire qui ont été répertoriés dans deux revues de littérature ayant contribué à structurer la recherche sur le travail identitaire dans le champ du management. En somme, nous retrouvons les diverses définitions du travail dans le tableau 1, ce qui nous permet de voir une certaine évolution dans la manière à concevoir cette notion. Ce tableau nous sera utile pour circonscrire le cadre théorique du présent projet de recherche. Nous retrouvons ensuite une synthèse des divers modes de travail identitaire dans le tableau 2. Ce tableau nous sera également d'une certaine utilité pour élaborer le cadre théorique.

Tableau 1. Quelques définitions du travail identitaire

Auteur	Définition
Sveningsson & Alvesson (2003)	Le travail identitaire est un processus dans lequel les personnes sont engagées dans la formation, la réparation, le maintien, le renforcement ou la révision des constructions qui produisent un sentiment de cohérence et de distinction.
Watson (2008)	Le travail identitaire implique les processus mutuellement constitutifs par lesquels les gens s'efforcent de façonner une notion relativement cohérente et distinctive de l'identité personnelle et luttent pour accepter et, dans certaines limites, influencer les diverses identités sociales qui les concernent dans les différents milieux dans lesquels ils vivent leur vie.
Caza, Vaugh & Puranik (2018)	Le travail identitaire au sein d'occupations et d'organisations consiste d'activités cognitives, discursives, physiques et comportementales menées et réalisées par des individus dans l'objectif de former, réparer, maintenir, renforcer, réviser, ou rejeter des significations de rôles, de soi collectifs et personnels à l'intérieur des limites de leurs contextes sociaux.

Tableau 2. Les modes du travail identitaire

Auteur	Mode du travail identitaire	Définition
Brown (2017)	Discursif	Travail identitaire qui s'effectue à travers l'usage du langage.
	Dramaturgique	Travail identitaire qui s'effectue à travers des actions et des interactions de type dramaturgiques qui surviennent dans des contextes sociaux, généralement à l'attention d'un auditoire externe.
	Symbolique	Travail identitaire qui s'effectue à travers l'usage, la manipulation et l'affichage d'objets symboliques visibles et malléables.
	Sociocognitive	Travail identitaire qui s'effectue par une combinaison de processus cognitifs et de création de sens (<i>sensemaking</i>).
	Psychodynamique	Travail identitaire qui s'effectue par l'analyse des processus psychodynamiques à l'œuvre au sein de la personne (c.à.d. les mécanismes inconscients de l'ego).
Caza, Vaugh & Puranik (2018)	Discursif	Travail identitaire caractérisé par l'usage généralisé du langage, autant en ce qui a trait au contenu de ce qui est verbalisé qu'à la manière dont il est verbalisé.
	Comportemental	Travail identitaire caractérisé par l'ensemble des actions promulguées et jouées par un individu.
	Cognitif	Travail identitaire caractérisé par l'effort mental consistant à subjectivement construire, interpréter, comprendre et évaluer une identité.
	Physique	Travail identitaire caractérisé par l'usage des aspects physiques d'un individu, comme le corps ou des objets/artefacts matériels présents dans son environnement.

La théorie du travail identitaire comporte toutefois certaines lacunes pour les penseurs de la processualité et de la relationalité en ce qui concerne l'identité (Ibarra & Petriglieri, 2010; Stanko et al., 2022). En effet, ils signalent l'absence des processus d'exploration et d'expérimentation de soi au sein du travail identitaire, en faisant notamment référence aux notions des 'moi potentiels' (Gergen, 1972), des 'moi possibles' (Markus & Nurius, 1986), ou encore des 'moi provisoires' (Ibarra, 1999). La notion de travail identitaire ne nous permet pas de faire sens de ces deux processus clés à la construction identitaire. Or, la 'construction identitaire' est un concept englobant qui permet de concevoir la nature parfois multiple, incohérente et variable de l'identité et du développement de soi, compris comme un processus exploratoire plutôt qu'un processus rigoureux, déterminé, et souvent régulé (Ibarra & Petriglieri, 2010).

En effet, la construction identitaire (*identity construction*) est un processus qui se déploie sur de plus longues étendues temporelles que le travail identitaire, qui est parfois dépeint par des ajustements, des réparations, ou des renforcements à court terme (Ashforth & Schinoff, 2016). Nous retrouvons donc au sein de la littérature certains auteurs qui privilégient la notion de 'construction identitaire' à celle de 'travail identitaire' lorsqu'il s'agit de penser le dynamisme et le mouvement de l'identité chez les individus (Ashforth & Schinoff, 2016; Down & Warren, 2008; Nelson et al., 2016).

Quoique les termes 'construction identitaire' et 'travail identitaire' sont similaires, il y a une distinction conceptuelle qui apparaît lorsque nous les regardons de près. En effet, le concept de construction identitaire permet d'inclure un spectre plus large de motifs quant au processus de formation et de préservation identitaire que les simples désirs de cohérence et de distinction qui caractérisent la notion de travail identitaire (Ashforth & Schinoff, 2016). Cette notion permet dès lors de penser aux processus d'exploration et d'expérimentation de soi possibles, et ces processus peuvent être qualifiés de plus libres et créatifs que les processus qui se rattachent au travail identitaire, qui se fondent sur des aspects davantage prescrits et disciplinés (Ibarra & Petriglieri, 2010). Il y aurait donc une famille de processus distincte de celle appartenant au 'travail identitaire', et qui la complèterait au sein de la notion plus englobante qu'est la 'construction identitaire'.

Cette famille conceptuelle est identifiée comme celle du jeu identitaire au sein de la littérature (Cnossen & Stephenson, 2022; Ibarra & Obodaru, 2020; Ibarra & Petriglieri, 2010; Kelly & McAdam, 2023; Smith, Liu & Smith, 2023; Stanko et al., 2022).

1.3.4 Le jeu identitaire

Fondée sur l'hypothèse que les individus expérimentent des « moi potentiels » (Gergen, 1972), des « moi possibles » (Markus & Nurius, 1986) et des « moi provisoires » (Ibarra, 1999), la théorie du jeu identitaire se concentre sur l'exploration libre et créative des identités plutôt que sur les aspects prescrits et disciplinés qu'implique le travail sur l'identité (Ibarra & Petriglieri, 2010). Défini comme étant « l'engagement actif et provisionnel des individus dans des soi futurs et possibles » (Ibarra et Petriglieri, 2010, p.11, traduction libre), l'objectif du jeu identitaire, tel qu'il est théorisé dans la littérature, n'est pas d'affirmer ou d'être reconnu avec une identité désirée, mais d'explorer les possibilités relatives au concept dynamique de soi (Markus & Wurf, 1987). Dès lors, le jeu identitaire est central pour la construction identitaire, au même titre que l'est le travail identitaire (Kelly & McAdam, 2023). Il est donc important de préciser que le jeu identitaire n'a pas pour but de réfuter ou de contredire la théorie du travail identitaire, mais plutôt d'améliorer la perspective processuelle de l'identité à l'égard de la construction identitaire (Stanko et al., 2022).

Comme l'expliquent des penseurs clés de cette théorie, « le travail identitaire et le jeu sont des notions complémentaires, mais distinctes, qui diffèrent en fonction de l'objectif, du lieu et du processus. Nos arguments ne suggèrent pas de supplanter une notion par l'autre, mais plutôt de suggérer des recherches

et des théories futures qui tiennent compte de ces distinctions importantes entre les deux » (Ibarra & Petriglieri, 2010, p. 19, traduction libre). Par conséquent, les notions de but, de lieu et de processus sont essentielles pour conceptuellement distinguer ce qu'est le jeu identitaire par rapport au travail identitaire.

En premier lieu, le but du travail identitaire est de former ou de préserver des identités, notamment en se conformant à des images externes (Dutton, Dukerich & Harquail, 1994) ou à des attentes de rôle (Ashforth & Mael, 1989). C'est ce que la théorie goffmanienne qualifierait de « performance sociale » ou de « jouer le rôle » (Goffman, 1959). D'autre part, l'objectif du jeu identitaire consiste à s'inventer ou se réinventer (Ibarra & Petriglieri, 2010). Or, cet objectif d'invention ou de réinvention de l'identité ne suit pas forcément des images ou des attentes particulières, mais plutôt une exploration libre et ludique des possibilités (Stanko et al., 2022).

En second lieu, le processus de travail identitaire implique une finalité souhaitée pour l'individu qui s'y engage, ce que l'on peut appeler « une finalité claire » (Ibarra & Petriglieri, 2010, p. 16). Au contraire, le jeu identitaire n'implique pas nécessairement de finalité ou d'objectif dans son exercice, car il s'agit essentiellement d'un processus d'exploration et d'expérimentation, dans lequel « les déviations et les détours sont monnaie courante » (Ibarra & Petriglieri, 2010, p. 16, traduction libre).

En troisième lieu, la notion de lieu où se déroulent ces processus représente un marqueur distinctif entre le travail identitaire et le jeu. Par exemple, dans un cadre professionnel standard, tel qu'un bureau traditionnel, avec des cubicules et des bureaux en périphéries pour les cadres supérieurs, l'espace physique est d'une certaine manière hiérarchisé et tend à se prêter davantage au travail identitaire, qui s'inscrit dans la « réalité de l'ici et du maintenant » (Ibarra & Petriglieri, 2010, p. 16). Il est ainsi possible de concevoir des marqueurs physiques, des artefacts ou des images dans le bureau traditionnel qui serviraient à rappeler certaines attentes organisationnelles que les employés et les cadres sont censés garder à l'esprit (Dutton, Dukerich & Harquail, 1994). À contrario, d'autres types d'environnements tendent à favoriser le jeu identitaire, tels que les espaces ouverts et lumineux, dans lesquels on peut parfois trouver des artefacts qui stimulent la créativité et l'imagination (Ibarra & Petriglieri, 2010). Ces types de lieux peuvent être considérés comme des « havres de sécurité », des « milieux protégés » ou des « environnements d'attente » (Ibarra & Petriglieri, 2010, p. 16). En bref, ces trois notions sont très utiles pour comprendre la distinction qui prévaut entre ces deux types de pratiques identitaires (Kelly & McAdam, 2023).

De plus, le jeu identitaire se différencie du travail identitaire par sa capacité à offrir une approche davantage générative au phénomène de la construction identitaire en détournant son foyer d'analyse de la validation à la découverte (Stanko et al., 2022). C'est véritablement à travers son potentiel créatif que le jeu identitaire constitue une pratique identitaire axée sur l'exploration et la découverte de 'soi possibles', et qu'il peut se caractériser par une forme d'engagement différé dans le temps (Ibarra & Obodaru, 2020). La temporalité du jeu identitaire, qui est davantage circulaire et ancré dans un futur imaginaire, diffère ainsi de la temporalité du travail identitaire, qui lui est davantage linéaire et ancré dans un présent bien réel (Stanko et al., 2022). En effet, le jeu identitaire implique l'exploration à travers l'essai (*trial*) provisionnel et l'expérimentation active de 'soi possibles' au sein d'un temps futur (Ibarra & Petriglieri, 2010), et ces 'soi possibles' « motivent et incitent l'action orientée vers le futur » (Oyserman & James, 2011, p.119, traduction libre).

Une dimension du jeu identitaire qui le positionne dans le futur est l'imagination, ou plus précisément la 'rêverie' (*daydream-play*) (Smith et al., 2023). Or, la 'rêverie' reflète le fait que l'individu envisage une forme de 'soi possible' par le biais d'imaginaires mentales et d'exercices de pensées, et non par l'action. Autrement dit, le jeu identitaire s'effectue en partie à travers une forme de vagabondage de l'esprit à travers des imaginaires créatifs sans objectifs précis (Smith et al., 2023). Le jeu identitaire se produit donc d'une certaine manière au seuil de la fantaisie et de la réalité, et c'est cette intersection qui favorise et encourage la créativité (Stanko et al., 2022).

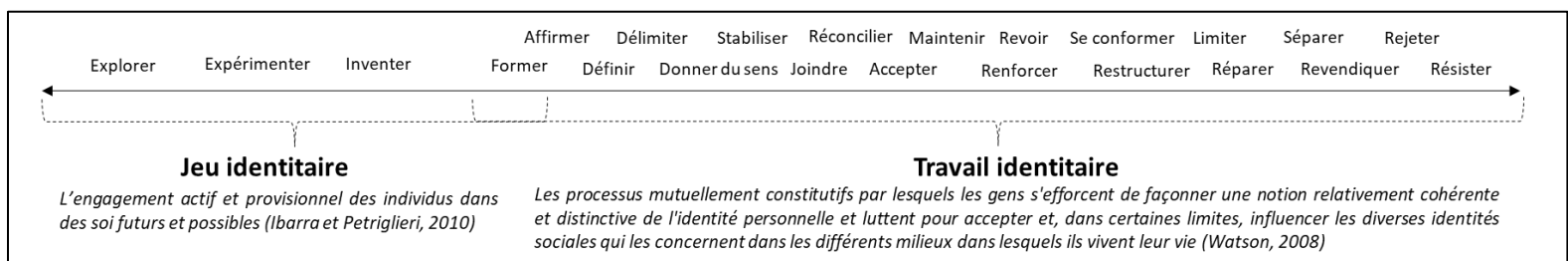
Finalement, le jeu identitaire se distingue du travail identitaire par sa logique contrastée, puisque ce sont le plaisir et la découverte qui deviennent les moteurs du comportement de l'individu, et non une finalité désirée en soi. Lorsque le comportement n'est plus canalisé vers un objectif identitaire spécifique, la valeur de l'efficacité que nous associons souvent au travail s'évanouit (Ibarra & Obodaru, 2020). Dès lors, une logique d'action caractérisée comme une 'logique de l'efficacité' se rattache davantage au travail identitaire, tandis qu'une logique d'action axée sur une 'logique de la découverte' est davantage associée au jeu identitaire, et c'est sur la base de cette logique d'action que des éléments comme l'intuition, l'émotion et la confiance viennent guider l'action et la prise de décision de l'individu (Ibarra & Obodaru, 2020).

Somme toute, à travers les éléments tels que les objectifs, les processus, les lieux, les temporalités, ainsi que les logiques d'actions de la construction identitaire, nous pouvons faire une certaine distinction

conceptuelle entre le travail identitaire et le jeu identitaire, sans toutefois les dissocier, car les deux concepts sont construits comme des théories complémentaires l'une de l'autre (Ibarra & Petriglieri, 2010). L'idée principale à retenir est que l'engagement dans le jeu identitaire est davantage provisoire et moins motivé par des objectifs spécifiques que le travail identitaire, ce qui permet de générer des niveaux de variété, et pas nécessairement de la cohérence au niveau de l'identité (Ibarra & Petriglieri, 2010).

Le travail identitaire peut davantage être caractérisé par une forme de régulation, pouvant provenir de sources externes ou de sources internes (Brown, 2017), par la discipline et la rigueur qui peuvent être associées au terme 'travail' (Stanko et al., 2022). Le jeu identitaire peut quant à lui être davantage caractérisé par l'exploration, l'expérimentation, l'imagination, la découverte et le plaisir qui sont plus généralement associés au jeu (Smith et al., 2023). Ces deux notions sont toutefois complémentaires l'une à l'autre, puisqu'elles permettent d'expliquer différents processus qui se trouvent dans un même continuum identitaire rattaché à la notion plus englobante de la construction identitaire (Ibarra & Petriglieri, 2010). Le clivage entre le travail et le jeu identitaire peut donc être compris comme un continuum qui vacille et varie notamment avec l'intensité de la régulation affectant l'individu. La figure 2, élaborée pour cette thèse, illustre la manière dont le jeu et le travail identitaire forment un continuum de la construction identitaire dans une perspective processuelle et relationnelle de l'identité.

Figure 2. La construction identitaire comme un continuum entre le jeu et le travail identitaire



Dans la section suivante, nous continuons en explorant la manière dont l'identité a été étudiée dans la sphère de l'entrepreneuriat, tout en examinant comment les notions de travail identitaire et de jeu identitaire ont été articulées dans le contexte entrepreneurial au sein de la littérature du champ.

1.4 L'identité et l'entrepreneuriat

La recherche sur l'identité en entrepreneuriat représente un domaine de recherche central, dynamique et en forte croissance au sein du champ académique (Mmbaga et al., 2020). Ce courant de recherche gravite principalement autour de la notion de l'identité entrepreneuriale (Jones et al., 2019; Radu-Lefebvre et al., 2021). Or, l'identité entrepreneuriale est une forme d'identité qui peut se caractériser comme une identité sociale (voir Ashforth & Mael, 1989; Brewer, 1991; Tajfel & Turner, 1986), puisqu'elle se développe notamment à travers la socialisation avec les pairs et les motivations sociales d'une personne impliquée dans des activités entrepreneuriales, telle que la création d'une entreprise, qu'elle soit individuelle ou collective, un OBNL, ou toute autre forme d'organisation à vocation sociale ou économique (Alsos et al., 2016; Anderson et al., 2019; Bouncken et al., 2022; Foss, 2004; Lewis, 2016; Watson, 2013). Elle peut également être caractérisée comme une identité de rôle (voir Stryker, 1987; Stryker & Serpe, 1994), du fait qu'elle est intimement rattachée aux perceptions et aux actions reliées à un rôle professionnel occupé par un individu impliqué dans des activités entrepreneuriales (Alsos et al., 2016; Bouncken et al., 2022; Wagenschwanz, 2021). Dès lors, nous pouvons convenir que l'identité entrepreneuriale est en quelque sorte en chevauchement entre une identité sociale et une identité de rôle (Bouncken et al., 2022), telles que nous les avons présentées dans la section précédente (voir 1.3.1. Les approches théoriques de l'identité et les études organisationnelles). En effet, d'un côté elle se développe et prend forme comme une identité sociale à travers les interactions personnelles et symboliques avec les autres, ce qui permet à l'individu de faire des comparaisons et des catégorisations sociales, et d'ainsi identifier les groupes sociaux auxquels il veut appartenir (Bouncken et al., 2022). De l'autre côté, elle se développe et prend forme comme une identité de rôle à travers les perceptions cognitives et comportementales internalisées par un individu à l'égard des attentes de la société par rapport au rôle professionnel de l'entrepreneur (Alsos et al., 2016; Bouncken et al., 2022), qui peuvent faire penser à l'entrepreneur comme une personne qui fait preuve d'innovation (Cunningham & Lischeron, 1991), qui prend des risques (Louangrath, 2015), qui fait croître l'économie (Gedeon, 2014), qui est un leader (Gedeon, 2010) ou qui crée des emplois et de la richesse pour la société (Faggio & Silva, 2014; Falco & Haywood, 2016; Szaban & Skrzek-Lubasińska, 2018).

Dans tous les cas, l'identité entrepreneuriale est spécifique au contexte dans lequel l'individu se retrouve et elle est sujette à interprétation sur la base de la culture, des croyances et des normes sociétales données (Jones et al., 2019). Les individus impliqués dans des activités entrepreneuriales ont effectivement tendance à adopter et construire une identité entrepreneuriale à travers ce qui leur est disponible, ou non,

en termes de ressources (sociales, matérielles, discursives, etc.), ainsi que ce qu'il est possible de faire, ou non, en fonction du contexte dans lequel ils sont intégrés (*embedded*) (Barrett & Vershinina, 2017).

Les individus engagés dans des activités entrepreneuriales peuvent être amenés à adopter et construire une identité entrepreneuriale afin de faire sens de qui ils sont professionnellement parlant, ainsi que d'obtenir l'approbation des autres (Prochotta et al., 2022). C'est effectivement un élément important qui contribue au sentiment de légitimité de l'individu en début de parcours entrepreneurial (Brändle et al., 2018; Marlow & McAdam, 2015). L'identité entrepreneuriale peut ainsi être adoptée et développée pour créer un sentiment de sécurité et de stabilité professionnel au sein de la personne (Hytti, 2005).

Ce type d'identité peut également avoir une certaine importance en ce qui a trait aux prises de décisions et aux actions des individus tout au long de leur parcours entrepreneurial (Alsos et al., 2016; Cardon et al., 2009; Down & Reveley, 2004; Werthes et al., 2018). Dans certains cas, l'identité entrepreneuriale peut aider les individus engagés dans des activités entrepreneuriales à agir de manière plus entrepreneuriale (*entrepreneurially*) (c.-à-d. être créatif, innover, réseauter, prioriser l'action et la prise de décision, faire de nouvelles choses, tenter de faire différemment, etc.), ce qui a tendance à rendre l'activité entrepreneuriale plus facile pour eux (Werthes et al., 2018). De plus, le fait de participer à une communauté de pratique et de construire une identité entrepreneuriale à travers celle-ci peut aussi contribuer à la prise de décision entrepreneuriale, notamment à l'aide d'échanges d'expériences et d'expertises intergénérationnelles entre 'jeunes loups' (*young guns*) et 'vieux pets' (*old farts*) (Down & Reveley, 2004).

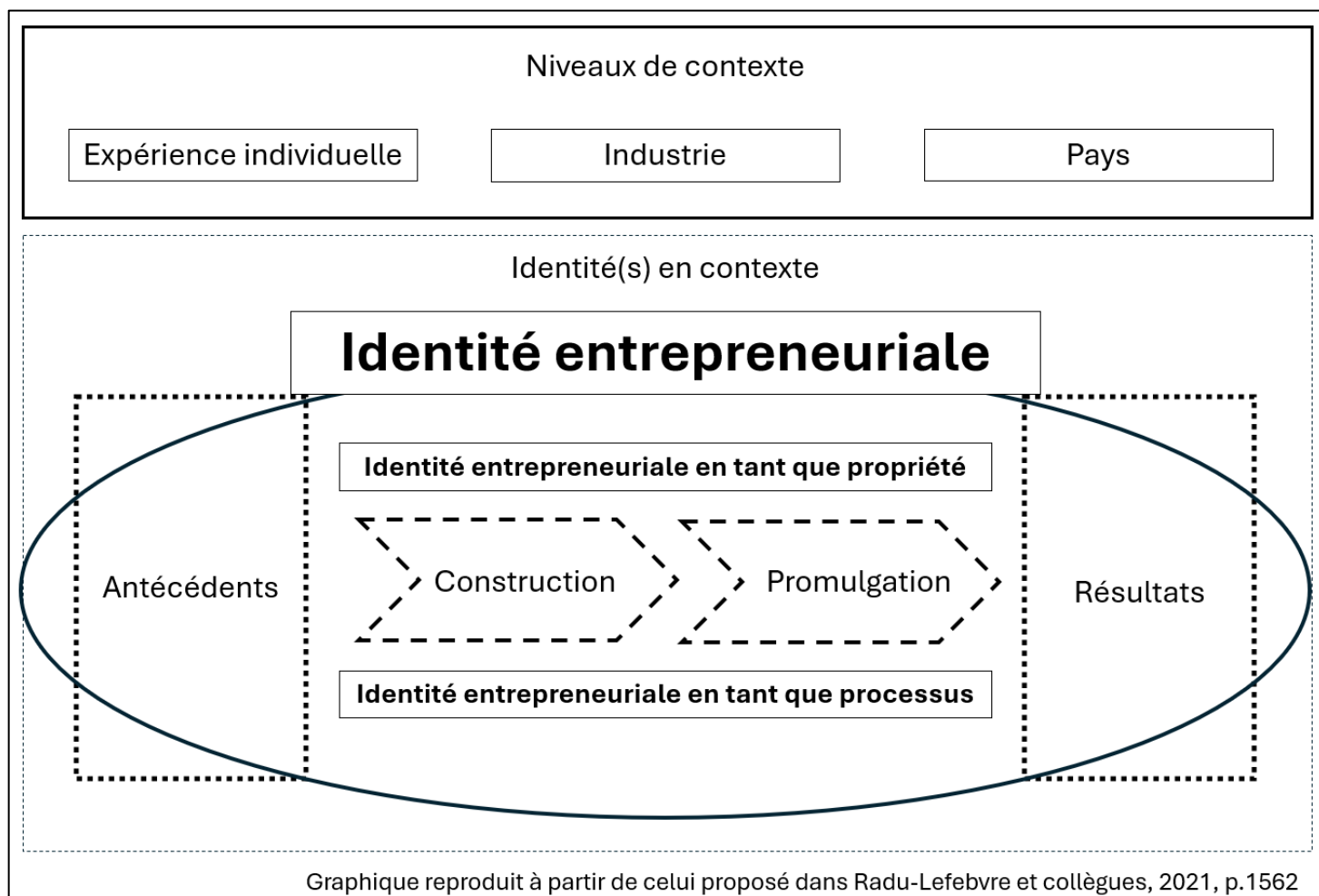
L'identité entrepreneuriale est également importante au niveau de la motivation et l'engagement de la part des individus impliqués dans des activités entrepreneuriales (Gur & Mathias, 2021; Newbery et al., 2018). L'existence 'd'intermédiaires entrepreneuriaux', tels que des mentors, des incubateurs, des accélérateurs, des espaces de coworking ou des investisseurs peut notamment procurer un support précieux au développement d'une identité entrepreneuriale, entraînant ainsi un sentiment de motivation et d'engagement entrepreneurial (Gur & Mathias, 2021). Dans un contexte pédagogique, l'expérience et la simulation entrepreneuriale peuvent entraîner une forme de développement identitaire chez les participants, et cela a le potentiel d'influencer le niveau de motivation à démarrer un projet entrepreneurial, ainsi que le niveau d'engagement de l'individu dans ce projet (Newbery et al., 2018).

Finalement, l'identité entrepreneuriale peut aussi être un élément clé dans sa capacité à générer chez l'individu un sentiment de reconnaissance sociale et d'appartenance (*belonging*) au sein de la

communauté entrepreneuriale (Shepherd & Haynie, 2009; Stead, 2017). En effet, le sentiment de reconnaissance et d'appartenance sociale est important pour les individus engagés dans des activités entrepreneuriales, puisqu'il peut leur permettre de se sentir acceptés au sein d'une communauté et auprès de pairs qui valorisent leur travail et leurs efforts (Stead, 2017). Ce sentiment peut à son tour générer un autre type de sentiment complémentaire au sein de l'individu, celui de l'inclusion. Or, le fait de ne pas se sentir socialement isolé, mais plutôt inclus au sein d'un groupe social a le potentiel d'entraîner des conséquences psychologiques positives importantes chez les individus engagés dans des activités entrepreneuriales (Shepherd & Haynie, 2009). C'est en partie pour ces raisons que certaines personnes, notamment des femmes entrepreneures, vont pratiquer une forme de commutation identitaire (*identity switching*) de manière stratégique afin de se sentir comme faisant partie de la communauté entrepreneuriale dans un contexte donné (Stead, 2017). Dès lors, la reconnaissance des pairs, l'appartenance sociale et le sentiment d'inclusion qui peut être généré à travers l'identité entrepreneuriale sont des éléments bénéfiques pour la santé mentale et même pour la santé physique des individus engagés dans des activités entrepreneuriales (Shepherd & Haynie, 2009).

Dès lors, pour toutes les raisons précédemment mentionnées (c.-à-d. sentiment de légitimité, prises de décisions et actions, motivation et engagement, reconnaissance des pairs, appartenance sociale et sentiment d'inclusion), nous pouvons considérer l'identité entrepreneuriale comme une dimension importante de la vie entrepreneuriale des individus impliqués dans des activités entrepreneuriales (Jones et al., 2019; Radu-Lefebvre et al., 2021). C'est également pour ces raisons que la recherche sur l'identité entrepreneuriale a connu une forte croissance au sein du champ académique au cours des deux dernières décennies (Mmbaga et al., 2020), et la majeure partie de la recherche effectuée sur l'identité entrepreneuriale s'inscrit au sein de l'approche fonctionnaliste de l'identité, tel que nous l'avons expliqué dans la section 1.3 (L'identité et les études organisationnelles). C'est notamment ce qu'une revue de littérature importante effectuée par Radu-Lefebvre et collègues (2021) a permis de dévoiler, et cette revue était essentielle à effectuer à cause de l'existence d'une littérature scientifique importante à l'égard de ce thème de recherche (Radu-Lefebvre et al., 2021). Or, les auteurs de cette revue de littérature systématique sur l'identité entrepreneuriale ont catégorisé la vaste littérature de ce champ d'études selon deux familles conceptuelles principales. La figure 3, reproduite à partir d'un graphique qui se trouve dans l'article de Radu-Lefebvre et collègues (2021), permet de considérer l'identité entrepreneuriale comme une propriété ou comme un processus (Radu-Lefebvre et al., 2021).

Figure 3. La catégorisation de la littérature portant sur l'identité entrepreneuriale



Dans le premier cas, l'identité entrepreneuriale est conçue comme une identité relativement stable et composée d'attributs distinctifs qui peuvent être acquis, optimisés ou perdus (Radu-Lefebvre et al., 2021). Une majorité de la recherche sur l'identité entrepreneuriale s'inscrit dans cette catégorie, qui elle-même peut être considérée à travers l'approche fonctionnaliste de l'identité (voir section 1.3. L'identité et les études organisationnelles). Dans le second cas, l'identité entrepreneuriale est comprise comme une identité fluide et dynamique en perpétuelle élaboration, et qui s'explique notamment à travers la théorie du travail identitaire (Radu-Lefebvre et al., 2021). Il existe beaucoup moins de recherches sur l'identité entrepreneuriale qui s'inscrivent dans cette catégorie, une catégorie qui peut se rattacher à la théorie narrative de l'identité ou aux théories axées sur les ontologies relationnelles, telles que nous les avons vues dans la section 1.3.1. (Les approches théoriques de l'identité et les études organisationnelles), et qui contribueront notamment au cadre théorique de cette thèse.

Conséquemment, cette thèse s'inscrit au sein de cette seconde famille conceptuelle de la recherche sur l'identité entrepreneuriale, qui conçoit l'identité entrepreneuriale comme un processus, et elle vise à contribuer au fil conversationnel de cette littérature académique.

1.4.1 La construction de l'identité entrepreneuriale et les enjeux de jeu et de travail identitaire

Comme nous pouvons le remarquer dans la figure 3, une thématique principale de la recherche se situe autour de la construction de l'identité entrepreneuriale. La construction identitaire en contexte entrepreneurial est effectivement l'une des quatre grandes conversations de la recherche sur l'identité au sein du domaine académique (Mmbaga et al., 2020). Les trois autres conversations, à titre informatif, traitent des distinctions identitaires, des variations identitaires, ainsi que des intersections identitaires (Mmbaga et al., 2020). Toutefois, puisque notre intérêt de recherche s'inscrit foncièrement dans la conversation portant sur la construction identitaire, au sein de laquelle les notions d'identité entrepreneuriale et des dynamiques processuelles de l'identité, comme le travail identitaire, sont davantage discutées (Mmbaga et al., 2020; Radu-Lefebvre et al., 2021), nous allons poursuivre cette revue de littérature en nous concentrant sur la recherche qui s'inscrit spécifiquement dans cette conversation.

La littérature nous informe que la construction de l'identité entrepreneuriale à travers le travail identitaire peut s'effectuer en fonction de deux types de facteurs en relation avec l'individu : les facteurs externes et les facteurs internes (Dubar, 2011; Mmbaga et al., 2020; Notais & Tixier, 2020). La recherche qui s'intéresse aux facteurs externes du travail identitaire a notamment mis en lumière le rôle du contexte et des normes culturelles spécifiques que celui-ci 'impose' sur l'individu (Vesala & Vesala, 2010). Parmi les contextes étudiés dans la littérature, nous pouvons entre autres répertorier les sites de travail des artisans (Demetry, 2017; Stinchfield et al., 2013; Werthes et al., 2018), les institutions d'éducation (Achtenhagen & Johannisson, 2013; Donnellon et al., 2014), les industries socialement orientées (Kovalainen & Österberg-Högstedt, 2013), les régions géographiques (Anderson et al., 2019; Dodd & Hynes, 2012; Gill & Larson, 2014), les quartiers périphériques (Notais & Tixier, 2018, 2020; Tixier & Notais, 2015) ainsi que les espaces de coworking (Gerdenitsch et al., 2016; Rodriguez-Modrono, 2021).

Les auteurs de ces publications soutiennent en quelque sorte que l'entrepreneuriat est une activité essentiellement sociale, et que les individus mobilisent le travail identitaire pour s'adapter à leur environnement social (Marlow & McAdam, 2015). Autrement dit, les facteurs externes à l'individu entraînent une forme de travail identitaire agissant comme un pont entre l'individu et son environnement

social (Mmbaga et al., 2020), et cela suggère que les 'sites clés' (*key sites*) du travail identitaire se retrouvent dans le monde social (c.-à-d. externe) des individus engagés dans des activités entrepreneuriales (Down & Reveley, 2004; Grimes, 2018; Mmbaga et al., 2020). La présente thèse rejoint cette littérature quant à sa visée de dévoiler comment l'expérience vécue du quotidien dans un espace de coworking agit sur la construction de l'identité entrepreneuriale, ainsi que la manière dont les discours de l'entrepreneurialisme participent à cette construction identitaire. Une telle recherche sur les facteurs externes à l'individu, tels que nous les retrouvons dans l'espace de coworking, et la construction identitaire n'existe pas pour le moment dans la littérature du domaine entrepreneurial. C'est en partie ce qui rend la présente démarche de recherche pertinente pour le champ, et qui peut potentiellement nous éclairer quant à la manière dont les discours entrepreneuriaux colorent l'espace et travaillent les identités.

Ensuite, la recherche qui s'intéresse aux facteurs internes du travail identitaire a quant à elle mis en lumière le fait que les individus impliqués dans des activités entrepreneuriales sont des 'sujets réflexifs' qui entreprennent activement des actions qui donnent forme à ce qu'ils sont et ce qu'ils font (Mmbaga et al., 2020). Ces individus agissent en quelque sorte comme des artisans de leur identité (*identity crafters*) qui exécutent un travail identitaire pour satisfaire à la fois leurs besoins internes et leurs besoins externes (Marlow & McAdam, 2015). Pour certains penseurs, les 'entrepreneurs' peuvent représenter un bon exemple 'd'artisans identitaires' parce qu'ils semblent avoir un plus grand degré de liberté au niveau de leur agentivité que des individus engagés dans d'autres professions ou types de rôles professionnels, notamment à cause du fait qu'ils sont moins contraints aux normes bureaucratiques que nous retrouvons habituellement dans des organisations établies (Hsu et al., 2019). Par conséquent, une partie de la motivation qui peut amener un individu à mobiliser et s'engager dans un travail identitaire à l'égard de la construction d'une identité entrepreneuriale peut résider à l'intérieur, et non à l'extérieur, de celui-ci (Mmbaga et al., 2020). C'est pourquoi, en plus des forces et des facteurs externes à la personne, le travail identitaire en contexte entrepreneurial peut aussi refléter un état d'être, ou de devenir interne à celle-ci (Hsu et al., 2019; Pfeifer et al., 2016). La présente thèse s'inscrit parfaitement dans cette approche axée sur les facteurs internes de la construction de l'identité entrepreneuriale, notamment dans sa visée à mettre en lumière le phénomène de l'entrepreneurialisation des identités qui semble émerger de l'idéologie de l'entrepreneurialisme et des discours entrepreneuriaux.

Maintenant, si nous allons plus en profondeur et dépassons les deux types de facteurs du travail identitaire (c.-à-d. externe et interne), et que nous portons notre attention sur les différents modes du travail

identitaire (voir section 1.3.3. Le travail identitaire et le tableau 2, p.36) ayant été étudiés quant à la construction de l'identité entrepreneuriale, nous constatons qu'il existe une riche littérature.

Tout d'abord, il y a un nombre important d'études qui démontrent comment l'identité entrepreneuriale peut se développer à travers un travail identitaire caractérisé par des pratiques discursives et narratives (Beech et al., 2012; Donnellon et al., 2014; Down & Warren, 2008; Gherardi, 2015; Gill & Larson, 2014; Gur & Mathias, 2021; Harmeling, 2011; Hytti, 2005; Jones et al., 2008; Larson & Pearson, 2012; Phillips et al., 2013). Par exemple, la littérature s'est penchée sur la manière dont les individus ayant des entreprises dans les hautes technologies (*high-tech*) construisent des identités entrepreneuriales en conjonction avec des pratiques discursives reliées à leur emplacement géographique, à travers des discours transcendants (*place-based 'transcendent'*) et spécifiques (*locale-specific*) à leur ancrage géographique (Gill & Larson, 2014). Une certaine pertinence à comprendre comment les 'entrepreneurs' développent des identités qui, souvent, ne sont pas rattachées à une organisation singulière, mais à un ensemble géographique ou territorial (par exemple la *Silicon Valley* ou un 'hub' entrepreneurial comme Austin, Texas) est démontrée par rapport à leurs pratiques discursives (Larson & Pearson, 2012). Dès lors, le travail identitaire sous-tendant la formation de l'identité entrepreneuriale peut, dans certains cas, être compris comme une sorte de mixture intersectionnelle de ressources discursives spécifiques et transcendantes à l'ancrage géographique des individus engagés dans des activités entrepreneuriales (Gill & Larson, 2014, p.535), et cela pourrait s'inscrire dans une littérature s'intéressant à la manière dont les discours entrepreneuriaux performant l'identité entrepreneuriale et entrepreneurialisent d'une certaine manière les identités.

D'autres études poursuivent une démarche similaire en expliquant que les villes, les régions et les états sont bien plus que de simples contextes dans lesquels le travail identitaire se produit, puisque ces entités géographiques peuvent considérablement influencer la construction de diverses composantes identitaires, dont l'identité entrepreneuriale (Larson & Pearson, 2012). Un exemple intéressant est celui des entrepreneurs des hautes technologies (*high-tech*) qui vivent dans les montagnes de l'Ouest américain et qui utilisent leur emplacement géographique pour cadrer leurs narrations identitaires en ce qui a trait à leur occupation professionnelle (Larson & Pearson, 2012). Ainsi, le lieu géographique peut aider à cadrer et organiser les autres ressources du répertoire discursif des entrepreneurs pour leur travail identitaire, dont peuvent faire partie le genre, la classe sociale, l'ethnicité, etc. Un aspect original de cette perspective est d'illustrer comment des individus ayant fait le choix de vivre dans une petite ville dans les montagnes créent un discours identitaire lié à leur emplacement géographique contribuant à la construction, et au

maintien d'une identité en tant qu'entrepreneur des hautes technologies, tout en privilégiant un mode de vie actif, entouré d'activités de plein air et d'air frais, ce qui favorise leur créativité et leur capacité d'innovation, des compétences valorisées dans l'univers des hautes technologies (Larson & Pearson, 2012). Ce type de recherche s'inscrit encore une fois dans une littérature (non-assumée) qui s'intéresse à l'entrepreneurialisation des identités et à la manière dont les discours entrepreneuriaux façonnent l'identité entrepreneuriale, ainsi que possiblement l'espace géographique en tant que tel, par exemple la Silicon Valley, ou des hubs tels qu'Austin (Texas) et Boulder (Colorado), comme dans l'exemple ci-dessus.

Bref, ces recherches expliquent qu'une attention portée à l'emplacement géographique des individus engagés dans des activités entrepreneuriales peut contribuer à notre compréhension des dynamiques identitaires vécues par ceux-ci, et plus précisément comment ceux-ci gèrent et organisent les aspects complexes de leurs identités. L'étude des discours spatiaux en contexte entrepreneurial peut donc fournir un aperçu de l'impact que peut avoir la dimension géographique et matérielle dans la manière dont les individus construisent socialement leurs identités, et comme l'affirment Larson & Pearson (2021),

« Le lieu représente une ressource discursive clé pour la construction de l'identité. Pour les entrepreneurs de cette étude, le lieu, à la fois géographique et symbolique, a influencé la manière dont ils ont défini leur identité professionnelle. Loin d'être simplement le contexte dans lequel ces entrepreneurs ont mené leurs affaires, le lieu a été utilisé comme une ressource discursive qui a permis aux participants d'élaborer un récit du soi professionnel et, ce faisant, d'organiser également d'autres facettes de leurs identités » (pp.258-59, traduction libre).

Ainsi, ces recherches s'inscrivent au sein de la théorie narrative de l'identité (voir la section 1.3.1. Les approches théoriques de l'identité et les études organisationnelles) et sont pertinentes pour cette thèse dans leur manière de considérer comment les discours des individus contribuent à façonner l'identité entrepreneuriale en fonction du contexte géographique, et comment l'idéologie entrepreneuriale peut à son tour façonner l'espace géographique. Or, le contexte géographique est une dimension spatiale, et comme ce projet de thèse se penche sur le contexte spatial du coworking, ces études sont intéressantes pour comprendre comment le travail identitaire discursif contribue à la construction identitaire. En effet, la théorie de l'identité narrative est un concept qui permet d'expliquer comment les individus engagés dans des activités entrepreneuriales construisent, à travers le travail identitaire, une identité entrepreneuriale à partir de leurs récits narratifs qui peuvent être ancrés dans le passé, le présent, ou le futur (Hytti, 2005). Or, ces récits sont au fondement d'une identité entrepreneuriale qui se construit à travers un dialogue entre l'individu, ses idées, et le monde. Ainsi, le travail identitaire de type discursif et

narratif ne se fait pas de manière interne dans l'esprit de l'individu, ni de manière externe dans la société et ses structures, mais plutôt dans le dialogue de tous les jours qui s'établit entre l'individu engagé dans des activités entrepreneuriales et les autres qu'il côtoie (Hytti, 2005). En plus du dialogue entre les individus, il y a également une forme de dialogue social qui prend forme entre l'individu et son environnement externe, et ces discours externes, ou sociaux, peuvent être internalisés et reproduits dans la trame narrative de l'individu à divers degrés (Down & Reveley, 2004). Dès lors, la théorie narrative en lien avec le travail identitaire permet de comprendre comment le dialogue interpersonnel, ainsi que le dialogue 'intersociétal' contribuent à façonner le discours narratif propre aux individus et à leur construction de l'identité entrepreneuriale (Down & Reveley, 2004), tout comme c'est une théorie qui permet d'étudier la manière dont les discours entrepreneuriaux affectent le travail identitaire des individus engagés dans des activités entrepreneuriales et participent à l'entrepreneuralisation des identités.

Finalement, le concept de positionnement (*positioning*) identitaire peut également être mobilisé pour expliquer comment les individus réussissent à discursivement se positionner, ou encore 's'opposer', par rapport à un objet social, par exemple la figure de l'entrepreneur (Jones et al., 2008). Le mode discursif du travail identitaire est une manière pour les individus engagés dans des activités entrepreneuriales d'interagir et de dialoguer avec les autres, et d'ainsi s'inspirer ou rejeter des ressources linguistiques qui leur permettra de construire une meilleure compréhension de qui ils sont et ce qu'ils aspirent en tant 'qu'entrepreneur' (Jones et al., 2008). C'est à travers ces ressources linguistiques acquises dans l'interaction et le dialogue que ces individus pourront se positionner, ou 's'opposer', à travers une identité entrepreneuriale. Dès lors, c'est pertinent pour cette thèse de porter une attention particulière sur le positionnement identitaire des travailleurs autonomes du savoir à l'égard de l'identité entrepreneuriale, car l'approche narrative et discursive de la construction identitaire est une forme de travail identitaire qui se déroule au quotidien (Gherardi, 2015; Marlow & McAdam, 2015), et qui peut être marquée par l'idéologie entrepreneurialiste et les discours entrepreneuriaux dans les ECW.

Dans un second temps, l'identité entrepreneuriale peut se construire à travers le mode physique du travail identitaire, notamment avec des pratiques corporelles comme le mouvement, la posture et la gestuelle (Cornelissen et al., 2012; Kasperova & Kitching, 2014), ainsi que l'habillement et l'image physique (Clark, 2011; Prochotta et al., 2022). Ce mode du travail identitaire nous permet notamment de conceptualiser l'identité entrepreneuriale comme émergent des pratiques incarnées (*embodied*) des individus engagés

dans activités entrepreneuriales en relation à leurs environnements naturels, pratiques et sociaux (Kasperova & Kitching, 2014). Il y a dès lors une forme de performance physique, dans laquelle les individus s'investissent et se commettent (*commit*), en lien avec le rôle social de l'entrepreneur afin de pouvoir « convaincre » les parties prenantes (clients, investisseurs, employés, etc.) qu'ils sont bel et bien des « acteurs » légitimes en tant qu'entrepreneur (Kasperova & Kitching, 2014). C'est ainsi que le mode physique du travail identitaire peut contribuer à la construction d'une identité entrepreneuriale, notamment à travers la gestion des impressions et l'incarnation (*embodiment*) de certaines pratiques corporelles et gestuelles. Ce mode de travail identitaire s'inscrit assez bien dans l'approche goffmanienne (1959) de l'identité, puisque la performance physique est généralement faite pour les autres et pour un certain auditoire. Il y a certainement une part de travail identitaire physique qui se produit dans un espace de coworking, puisque c'est un contexte au sein duquel il y a une multitude de personnes qui se croisent au quotidien, ce qui nous permet de considérer l'existence d'une multitude de performances identitaires pouvant être interprétées à travers la théorie du travail identitaire.

Dans un troisième temps, l'identité entrepreneuriale peut également se construire à travers le mode cognitif du travail identitaire (Gur & Mathias, 2021; Newbery et al., 2018; Werthes et al., 2018). Par exemple, la manière que des entrepreneurs novices et des entrepreneurs plus expérimentés naviguent cognitivement à travers les tensions entre d'un côté une identité personnelle caractérisée comme indépendante et autonome du contexte, et de l'autre côté une identité sociale incrustée dans un contexte professionnel donné (Gur & Mathias, 2021). Or, les entrepreneurs novices sembleraient investir plus de temps dans des interactions au sein de divers groupes sociaux, ce qui leur permet de mieux développer leur identité personnelle, tandis que les entrepreneurs plus expérimentés consacraient davantage de temps et d'énergies à leurs projets entrepreneuriaux et moins de temps à interagir au sein de divers groupes sociaux, ce qui leur permet de mieux développer leur identité entrepreneuriale. Ces entrepreneurs plus expérimentés valorisent tout de même des collaborations plus ciblées au sein de leurs groupes sociaux, ce qui implique qu'ils déploient une certaine stratégie de socialisation en fonction de leurs projets entrepreneuriaux (Gur & Mathias, 2021). La notion de lieux 'intermédiaires', définis comme des lieux permettant un point de rencontre entre l'identité personnelle et l'identité sociale, est mise en importance par rapport à leur rôle de procurer à la fois un environnement où les individus peuvent partager des expériences, des connaissances et des ressources dans un effort de collaboration, ainsi que des environnements permettant la productivité et l'efficacité via des espaces d'isolation et de concentration, afin que tous puissent y trouver des opportunités de développer leur identité personnelle

et leur identité sociale (Gur & Mathias, 2021). Cette notion semble être pertinente pour cette thèse, puisque l'existence de lieux intermédiaires permettant un point de rencontre identitaire pour les travailleurs autonomes du savoir au sein de l'espace de coworking aurait possiblement un rôle à jouer sur leur travail identitaire et leur construction de l'identité entrepreneuriale.

Dans un dernier temps, nous pouvons également explorer la dimension comportementale du travail identitaire en lien avec la construction de l'identité entrepreneuriale (Chasserio et al., 2014; Jammaers & Zanoni, 2020; Notais & Tixier, 2020; Massika, 2017; Muhr et al., 2019; Stead, 2017; Tixier & Notais, 2015). La notion de positionnement identitaire (*positionning*) revient encore au sein de cette littérature, et comme nous venons de le voir avec le mode discursif du travail identitaire, elle met en lumière comment certains individus vont mobiliser des comportements et des performances pour se positionner dans leurs rôles entrepreneuriaux (Massika, 2017). C'est notamment le cas pour des vendeuses de rue sur le continent africain qui déploient des comportements spécifiques avec leurs téléphones cellulaires dans les marchés publics dans le but de construire une certaine identité entrepreneuriale et d'obtenir une forme de légitimité aux yeux d'autrui, particulièrement auprès des hommes (Massika, 2017). Ces comportements peuvent varier du fait de considérer le téléphone cellulaire comme un artefact entrepreneurial et un symbole d'appartenance à la communauté d'affaires, associer le téléphone cellulaire à la modernité et par conséquent à une certaine rupture du passé, ou encore assumer un rôle de leader social dans une entreprise de téléphonie mobile (Massika, 2017). Dès lors, il est intéressant de remarquer la dimension sociomatérielle du téléphone cellulaire dans cette performance, une dimension que nous retrouvons ailleurs dans la littérature sur le travail identitaire en contexte entrepreneurial (Bardon et al., 2012; Katila et al., 2019). Dès lors, il est intéressant pour ce présent projet de recherche de considérer l'existence d'artefacts entrepreneuriaux au sein de l'espace de coworking et tenter d'observer le rôle de ceux-ci dans la construction de l'identité entrepreneuriale chez les travailleurs autonomes du savoir.

De plus, il est possible d'explorer la notion de positionnement identitaire au regard du lien qui existe entre l'identité pour soi et l'identité pour autrui. En effet, Tixier et Notais (2015) s'intéressent aux femmes au cœur de la « cité des 4000 » de La Courneuve (une cité de la banlieue parisienne) et dévoilent comment certaines de ces femmes construisent une identité entrepreneuriale et une identité d'entrepreneure sociale en périphérie de la représentation classique de l'identité de l'entrepreneur. Les autrices démontrent notamment que le positionnement en périphérie de ces femmes permet un développement plus libre face à certaines attentes et contraintes sociales, et que c'est « en raisonnant à la marge, en

périphérie, qu'elles construisent leur projet et se définissent comme entrepreneures et empruntent ces chemins de traverse, refaisant ainsi le genre, en créant une valeur pour elles et pour la cité » (Notais & Tixier, 2020, p.156). À travers leur positionnement périphérique et identitaire, ces femmes se conçoivent à travers l'ancrage que prend leur projet entrepreneurial au sein de leur territoire, et elles souhaitent par ce fait projeter une image positive à leurs enfants. Comme quoi il est possible d'avoir un emploi même lorsqu'on vient de la cité, et elles souhaitent ainsi incarner une nouvelle conception de la réussite (Notais & Tixier, 2018). Le projet d'entrepreneuriat social devient un catalyseur de (re)construction identitaire qui peut façonner et même parfois, remodeler l'identité de femme et l'identité entrepreneuriale à travers un affranchissement au regard des pressions, internes et externes, qui sont exercées par l'ensemble des sphères de la vie de ces femmes entrepreneures (Notais & Tixier, 2020). Dès lors, le positionnement identitaire que mettent en lumière ces chercheuses s'exprime par le fait que dans les quartiers périphériques, « les femmes s'emparent de l'entrepreneuriat social comme d'un territoire qui leur serait dédié. Territoire qui leur offrirait l'opportunité de réconcilier identité pour soi (biographique) et identité pour autrui (relationnelle) » (Notais & Tixier, 2020, p.154).

D'autres études portent sur le comportement des individus à l'égard du positionnement identitaire en contexte entrepreneurial. Cette perspective suppose que les individus déploient une agentivité et conservent une certaine marge de manœuvre quant à l'identité qu'ils choisissent et privilégient (Jammaers & Zanoni, 2020). Or, en mettant l'accent sur l'action des sujets, la théorie du positionnement identitaire permet de voir comment les individus choisissent, omettent et combinent de manière proactive divers comportements pour stratégiquement influencer les impressions et les perceptions souhaitées d'eux-mêmes et de leurs actions (Chasserio et al., 2014; Jammaers & Zanoni, 2020). Une forme spécifique de positionnement identitaire étudiée dans la littérature est celle du changement identitaire (*identity-switching*), qui se veut un type de comportement de l'individu relié à la performance de changer d'identité en fonction du contexte occupé, afin 'd'appartenir' au groupe social dominant du contexte donné (Stead, 2017). Le changement identitaire s'appuie notamment sur les notions de maintien et de sauvegarde des frontières identitaires de la personne, et met en lumière la capacité des individus à se 'déplacer' entre des espaces symboliques en invoquant des identités différentes, et parfois multiples, afin de renforcer l'appartenance et minimiser la dissonance envers un groupe social donné (Stead, 2017). La notion de frontières identitaires et le positionnement identitaire des individus face à celles-ci sont très fertiles pour cette thèse, car les travailleurs autonomes du savoir qui évoluent dans les espaces de coworking sont

probablement confrontés à des frontières identitaires et doivent déployer des formes de travail identitaire pour naviguer à travers celles-ci.

Finalement, une autre notion qui ressort des travaux portant sur le mode comportemental du travail identitaire en contexte entrepreneurial est celle de la réflexivité émotionnelle (*emotional reflexivity*), qui se définit par la capacité des individus à utiliser leurs émotions dans un effort d'autoréflexivité (Muhr et al., 2019). Cette perspective met en lumière le fait que les émotions sont une partie intégrale du travail réflexif d'individus engagés dans des activités entrepreneuriales, et que certaines émotions peuvent être mobilisées pour construire des identités entrepreneuriales 'plus fortes' et 'plus résilientes' (Muhr et al., 2019). La réflexivité émotionnelle peut ainsi être considérée comme une composante importante du travail identitaire en lien à la construction d'une identité entrepreneuriale. Autrement dit, les émotions peuvent être un élément clé du processus de construction identitaire, et elles ont la capacité à jouer un rôle crucial dans la manière dont les individus se perçoivent et perçoivent le monde social qui les entoure (Muhr et al., 2019). Bref, la notion de réflexivité émotionnelle met en relief le fait que la dynamique relationnelle entre les émotions et l'identité n'est pas forcément passive et 'subie' par l'individu, mais peut parfaitement être active et dirigée par l'individu, dans l'optique où les émotions informent le processus réflexif de construction identitaire par l'interprétation de soi (Burkitt, 2012). Cette composante du travail identitaire doit être considérée dans le cadre méthodologique mobilisé pour cette thèse, car les émotions font effectivement partie de l'expérience quotidienne vécue des travailleurs autonomes du savoir.

Somme toute, nous constatons qu'il existe quatre modes importants du travail identitaire lorsque nous considérons la construction de l'identité entrepreneuriale, les modes discursif, physique, cognitif et comportemental. La notion de positionnement identitaire (*positioning*) apparaît à plusieurs reprises au sein de la littérature du champ entrepreneurial, et c'est une notion qui semble importante à considérer pour cette thèse. Toutefois, avant de conclure la revue de littérature sur l'identité et de passer au second grand axe de ce projet de recherche, celui de l'espace, il y a une autre dimension de la construction identitaire en contexte entrepreneurial qui doit être exploré. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, il existe une autre facette de la construction identitaire qui dépasse le domaine du travail identitaire, et c'est celle du jeu identitaire (voir la section 1.3.4. Le jeu identitaire). Or, même si la littérature à ce sujet est encore en ce qui a trait à l'identité entrepreneuriale (Cnossen & Stephenson, 2022), il y a quelques études qui s'intéressent au jeu identitaire et à la construction de l'identité entrepreneuriale que nous devons considérer.

1.4.2 Le jeu identitaire et la construction de l'identité entrepreneuriale

Malgré le fait que la notion de jeu identitaire soit encore sous-étudiée dans le champ entrepreneurial (Smith et al., 2023; Stanko et al., 2022), il est tout de même démontré dans la littérature que le jeu identitaire en contexte entrepreneurial peut constituer une sorte de continuum avec le travail identitaire à l'égard de la construction de l'identité entrepreneuriale (Kelly & McAdam, 2023). En effet, l'exemple de certaines femmes entrepreneures évoluant dans l'univers des TIC nous dévoile que leurs trajectoires identitaires consistent dans une forme d'oscillation entre le jeu identitaire et le travail identitaire, et à travers laquelle une nouvelle identité entrepreneuriale s'est graduellement construite à travers le flow de travail, l'établissement d'objectifs d'affaires et l'atteinte d'une indépendance financière, ainsi que d'un certain succès entrepreneurial (Kelly & McAdam, 2023). Ce cas particulier démontre que les technologies numériques peuvent offrir une sorte d'espace de possibilités sous la forme d'une extension des frontières temporelles et spatiales dans laquelle le jeu identitaire permet en quelque sorte de déconstruire certaines routines professionnelles et les identités existantes tout en en réévaluant et en réfléchissant aux motivations et aux valeurs internes donnant vie au projet entrepreneurial pour ces femmes entrepreneures (Kelly & McAdam, 2023). Conséquemment, le jeu identitaire peut être saisi comme un processus central à la construction de l'identité entrepreneuriale pour les individus qui se lancent dans un projet d'affaires dans l'univers numérique, sans forcément avoir de modèle (*role model*) ni d'expérience entrepreneuriale en tant que telle, et qui sont confrontés aux discours de l'entrepreneurialisme qui inondent l'univers numérique (Lubinski & Tucker, 2026).

De plus, le jeu identitaire en contexte entrepreneurial est un processus qui survient généralement au sein des individus de manière simultanée à leurs actions entrepreneuriales du quotidien (*day-to-day actions*), et souvent, lorsque les individus qui s'engagent dans ces actions se voient offrir une forme de renforcement positif, ils se mettent à réfléchir d'une manière qui peut ressembler au raisonnement suivant : « si je peux faire cette chose qu'un entrepreneur fait (devrait faire), alors peut-être que je peux devenir un entrepreneur » (Smith et al., 2023). Ainsi, le jeu identitaire peut être caractérisé par deux phases distinctes et complémentaires : l'exploration large et l'exploration ciblée (Smith et al., 2023). Dans les deux cas, il y a une forme de jeu de 'rêverie' (c.-à-d. imaginaire) et un jeu plus 'substantiel' qui s'articulent en toile de fond au processus identitaire. Or, le jeu de 'rêverie' permet de générer et d'explorer un univers de possibilités, tandis que le jeu 'substantiel', davantage 'ciblé', se resserre quant à lui autour d'une possibilité spécifique. Cela permet d'expérimenter et de potentiellement renforcer, au fil du temps, une forme d'engagement envers un soi possible aspirant à devenir 'entrepreneur', ce qui peut aboutir à

la construction de l'identité entrepreneuriale (Smith et al., 2023). Nous constatons ainsi que le jeu identitaire en contexte entrepreneurial reflète cohéremment les principes généraux de la théorie du jeu identitaire, tels que nous les avons évoqués dans la section 1.3.4. (Le jeu identitaire), et que c'est à travers l'exploration libre et créative en 'rêverie' que des « moi possibles » (Markus & Nurius, 1986) et des « moi provisoires » (Ibarra, 1999) peuvent se 'substantialiser' dans une temporalité future comme une forme de « moi entrepreneurial ».

Dès lors, la dimension temporelle est essentielle à saisir en ce qui a trait au phénomène du jeu identitaire et à la construction de l'identité entrepreneuriale. En effet, si les 'soi possibles' « motivent et incitent l'action orientée vers le futur » (Oyserman & James, 2011, p.119, traduction libre), la temporalité est une dimension importante à considérer lorsque nous nous intéressons au jeu identitaire et aux phases distinctes et complémentaires que sont l'exploration large et l'exploration ciblée en contexte entrepreneurial. Cependant, le seul spectre temporel qu'il nous est possible de constater dans la littérature traitant de la construction de l'identité entrepreneuriale est relativement statique, car il se catégorise selon trois groupes 'temporels' prédéfinis : les entrepreneurs 'aspirants', les entrepreneurs 'naissants' et les entrepreneurs 'expérimentés' (Rotefoss & Kolvereid, 2005). Or, cette conceptualisation tend à insérer l'individu et sa construction identitaire dans une inscription temporelle fixe du processus entrepreneurial, mais ne parvient pas réellement à faire sens de la temporalité vécue par l'individu et de sa propre construction identitaire.

Le jeu identitaire et sa dimension temporelle davantage ancrée dans le futur (Ibarra & Obodaru, 2020; Ibarra & Petriglieri, 2010; Kelly & McAdam, 2023; Stanko et al., 2022) constitue une conceptualisation fertile pour étudier la temporalité vécue par l'individu engagé dans des activités entrepreneuriales, et d'ainsi explorer des considérations temporelles en marge d'une forme de linéarité causale, ce qui dévierait de la posture habituelle de la recherche en entrepreneuriat quant à la construction de l'identité entrepreneuriale principalement pensée en ordre séquentiel (Radu-Lefebvre et al., 2021). Par conséquent, cela explique la pertinence de mobiliser la théorie du jeu identitaire au sein de ce projet de thèse, parce qu'elle permet justement d'ouvrir les possibles temporalités du processus de construction identitaire quant à la construction de l'identité entrepreneuriale chez les travailleurs autonomes du savoir.

1.5 Synthèse de mes choix théoriques sur l'identité

En bref, je peux synthétiser mes choix théoriques à la lumière de cette revue de littérature de la manière suivante. Tout d'abord, je rejoins Goffman (1959) en appréhendant l'identité comme quelque chose que les individus performant continuellement devant les autres, mais également devant eux-mêmes, et cela confère à l'identité un caractère fondamentalement social (Brewer, 1991). Je suis également d'avis avec les penseurs processuels et je souscris à l'idée que l'identité est fluide et dynamique. Elle ne peut être possédée, mais plutôt vécue. Les théories axées sur les ontologies relationnelles (Chia, 2010; Hernes, 2014; Introna, 2013; Nayak & Chia, 2011; Steyaert, 2007) m'outillent épistémologiquement à adéquatement investiguer la relationalité qui prévaut entre la construction identitaire et l'expérience de l'espace vécue au quotidien. En effet, cette posture est en cohérence avec l'objectif de cette recherche qui vise à mieux comprendre comment se construit l'identité entrepreneuriale au sein de la figure du travailleur autonome du savoir, et comment agissent les discours de l'entrepreneuriatisme sur cette construction identitaire. Comme expliqué dans la section 1.4. (L'identité et l'entrepreneuriat), je comprends l'identité entrepreneuriale comme étant en chevauchement entre une identité sociale et une identité de rôle (Bouncken et al., 2022), ainsi qu'un phénomène spécifique au contexte dans lequel l'individu se retrouve (Jones et al., 2019). Dès lors, une perspective processuelle de l'identité et une approche interprétative (Alvesson et al., 2008) (voir la section 1.3. L'identité et les études organisationnelles) à l'égard du phénomène identitaire sont en adéquation avec l'objectif de cette thèse, soit celui d'approfondir notre compréhension quant à la manière dont l'identité entrepreneuriale se construit chez le travailleur autonome du savoir en relation à son expérience vécue de l'espace au quotidien au sein d'un ECW et aux discours de l'entrepreneuriatisme qui teintent et colorent cette expérience.

Ensuite, à l'aide du concept de construction identitaire et de la théorie du travail identitaire, une notion qui fait référence à l'idée que les individus sont quotidiennement engagés dans des pratiques produisant un sens et une cohérence à leur existence (Alvesson & Willmott, 2002; Aumais, 2021; Brown, 2017, 2022; Caza et al., 2018; Sveningsson & Alvesson, 2003) (voir la section 1.3.3. Le travail identitaire), je serai outillé pour étudier le phénomène de la construction de l'identité entrepreneuriale. Cependant, afin d'ouvrir les possibilités temporelles de la construction identitaire, je compléterai la théorie du travail identitaire avec celle du jeu identitaire, une théorie fondée sur l'hypothèse que les individus expérimentent des « moi potentiels » (Gergen, 1972), des « moi possibles » (Markus & Nurius, 1986) et des « moi provisoires » (Ibarra, 1999) (voir la section 1.3.4. Le jeu identitaire). En effet, le jeu identitaire est une lentille théorique qui touche à l'exploration libre et créative des identités, et elle a pour objectif non pas d'affirmer ou d'être

reconnue avec une identité désirée, mais plutôt d'explorer les possibilités relatives au concept dynamique de soi (Markus & Wurf, 1987). Il m'apparaît donc important de mobiliser autant le jeu identitaire que le travail identitaire pour mettre en lumière comment l'identité entrepreneuriale se construit chez les travailleurs autonomes du savoir qui travaillent au sein d'un ECW, et ainsi avoir des outils théoriques qui me permettent aussi d'étudier la manière dont les discours entrepreneuriaux qui peuvent caractériser ce type de contexte sociospatial agissent sur la construction identitaire.

Finalement, puisque les 'soi possibles' « motivent et incitent l'action orientée vers le futur » (Oyserman & James, 2011, p.119, traduction libre), la temporalité est une dimension clé à considérer lorsque nous nous intéressons au jeu identitaire. En revanche, à la dimension temporelle il faut ajouter la dimension spatiale, qui est également importante à explorer en ce qui a trait au phénomène de la construction de l'identité entrepreneuriale (Radu-Lefebvre et al., 2021), et c'est notamment sur cette dimension que le jeu identitaire se distingue du travail identitaire (Ibarra & Petriglieri, 2010). Or, même s'il n'existe encore très peu de littérature qui traite de la dimension spatiale à l'égard des processus de construction de l'identité entrepreneuriale (Radu-Lefebvre et al., 2021), nous savons tout de même que les ECW constituent un contexte spatial particulier dans lequel les individus engagés dans activités entrepreneuriales mobilisent le jeu identitaire dans leur construction identitaire (Cnossen & Stephenson, 2022). Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, il y a divers mécanismes spatiaux qui sont mis en pratiques par les individus et qui caractérisent en partie la manière dont le coworking peut être conceptualisé comme 'un terrain de jeu identitaire' pour les 'entrepreneurs' (Cnossen & Stephenson, 2022). Ces mécanismes spatiaux sont notamment la démarcation spatiale entre l'espace de coworking et l'espace traditionnel de travail combiné au floutage (*blurring*) qui permet de distinguer la vie personnelle et la vie professionnelle des individus, ainsi que l'assemblage spatial qui s'accomplit en créant des connexions entre les personnes, les artefacts, les pratiques, les affects et les nouveaux discours (entrepreneuriaux) (Cnossen & Stephenson, 2022). Bref, cette conception de l'espace et des mécanismes spatiaux en lien avec le jeu identitaire créer un rapprochement des plus pertinents avec le projet de connaissance proposé dans cette thèse, qui se situe à l'intersection conceptuelle de la construction de l'identité entrepreneuriale et de l'expérience vécue de l'espace par les individus. Il est donc nécessaire de poursuivre avec une revue de littérature explorant le thème de l'espace.

CHAPITRE 2

L'ESPACE

Dans ce chapitre, nous aborderons notamment comment l'espace a été conceptualisé dans la littérature des études organisationnelles, et nous nous intéresserons à la distinction entre les notions d'espace et de lieu qui est proposé par plusieurs penseurs du champ. Cela nous permettra de terminer en explorant la littérature qui traite d'un contexte spatial particulier, fondamental pour ce projet de thèse, celui des espaces de coworking, et comment ce type d'environnement sociospatial contribue à diffuser les discours entrepreneuriaux en tant que véhicule de l'entrepreneuralisme qui façonne les identités.

Tout d'abord, conceptuellement parlant, l'espace représente beaucoup plus que la noirceur envoutante que nous observons en levant les yeux vers le ciel lors d'une nuit dégagée. L'espace est une dimension qui caractérise l'existence humaine, puisque celle-ci, dans son étendue temporelle, est entièrement spatiale. En effet, notre existence se déploie et se vit au quotidien en fractions d'espace qui sont organisées afin que nous puissions parvenir à nos fins, notamment à travers l'agencement de nos différents espaces de vies (Lussault, 2007). C'est à travers l'espace que les individus se rencontrent, les uns avec les autres, et que les systèmes sociaux se développent et s'organisent (Lefebvre, 1974). Ainsi, nos sociétés collectives et nos existences individuelles sont façonnées par l'arrangement des spatialités qui matérialisent notre réalité (Casey, 1993). L'espace fonde ainsi la coexistence humaine. Dès lors, plus qu'un simple 'animal social' aristotélicien, l'être humain peut être considéré comme un 'animal spatial' (Lussault, 2007).

L'espace peut être conçu comme le produit d'interrelations et d'interactions qui façonnent l'immensité globale et l'intimité locale de nos vies (Massey, 2005). L'espace est également le terrain des possibles à l'égard de la multiplicité et de la pluralité de nos existences, en tant que sphère dans laquelle nos trajectoires distinctes et communes coexistent (Massey, 2005). Or, malgré une vie qui s'accélère considérablement à l'époque postmoderne, l'où (*where*) du quotidien de nos vies a tout à faire avec le quoi (*what*) et le qui (*who*) nous sommes en tant qu'êtres humains (Casey, 1993). Pour les géographes, l'espace, lorsqu'approprié par les personnes, devient en quelque sorte des territoires, des lieux et des sites qui prennent la forme d'un 'capital social' et qui contribuent à définir leurs identités (Lussault, 2007). L'espace n'est ainsi plus quelque chose d'indifférent et livré à la mesure, c'est quelque chose qui est vécu de manière intime par l'être humain (Bachelard, 1957). L'espace est effectivement plus qu'une simple étendue matérielle mesurable, c'est une ressource complexe qui peut à la fois être mobilisée et

transformée dans, par et pour l'action humaine (Lussault, 2007). En ce sens, comme l'affirme Albert Einstein, l'espace est une 'invention', ou de manière plus précise, une 'construction' de l'être humain, et c'est un concept qui nous permet d'agir et de devenir (Raffestin, 2012). Dès lors, une forme de 'modèle spatial' peut être rattachée à chaque individu en fonction de son capital social et de ses territoires de vie (Casey, 1993), par exemple les modèles de la topoanalyse (Bachelard, 1957) ou de la rythmanalyse (Lefebvre, 1974). Ces modèles ont la capacité à offrir un instrument « indispensable de jonction de l'action humaine et de l'espace » (Lussault, 2007, p.229). Cela nous aide à mettre en lumière la relationalité fondamentale qui prévaut entre l'être humain et l'espace qu'il occupe au quotidien.

2.1 Les types d'espace

Comme nous venons d'y faire allusion, l'espace, lorsqu'approprié par l'être humain, peut être caractérisé comme un territoire (Altman, 1975; Lussault, 2007; Raffestin, 2012; Roux, 2002), un lieu (Bachelard, 1957; Casey, 1993; D'Mello & Sahay, 2007; Tuan, 1977), ou un site (Bachelard, 1957; Casey, 1993; Lussault, 2007). Quoique ces termes sont similaires, ils ne sont pas forcément synonymes. Il est donc judicieux de clarifier comment chacun se définit selon les penseurs de l'espace.

2.1.1 Le territoire

Dans un premier temps, la notion de 'territoire' fait référence à une partie de l'espace délimité par une frontière quelconque, une démarcation soigneusement 'tracée' qui annonce qu'un espace débute à tel endroit et se termine à tel endroit, et qu'à l'intérieur de cette démarcation, il y a des 'habitants' légitimes (c.-à-d. des citoyens, des résidents, etc.) qui ont un droit d'occupation et surtout, le droit de décider ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas faire (Casey, 1993). Le territoire est donc une manière de créer une démarcation matérielle entre soi/nous et l'autre/les autres. Pour le géographe Michel Roux (2002),

« Les territoires ne sont pas distincts de nous... ils sont au contraire des « extensions » de nos êtres intimes : des « clairières » que l'on éclaircit, des « mondes » que l'on ouvre, des « sphères utérines », des « abords », des « clôtures opérationnelles », autant de manières de désigner des régions, des interfaces qui permettent aux êtres de construire leur autonomie, c'est-à-dire de s'inscrire et de s'intégrer dans la totalité en préservant leur différence » (p.11).

Dès lors, la désignation de régions, l'élaboration de « sphères utérines », « d'abords », ou de « clôtures opérationnelles », sont des moyens de construire le territoire et de protéger ses occupants au sein de ses « frontières ». La construction du territoire est, pour ainsi dire, la conséquence de ce que nous pouvons

désigner comme la territorialité, soit l'ensemble des relations qu'un groupe ou une société entretient avec l'extériorité et l'altérité en vue de satisfaire ses besoins, et pour atteindre la plus grande autonomie possible en fonction des ressources qui se trouve sur 'son' territoire (Raffestin, 2012). Le territoire découle donc de l'activité humaine exercée dans l'espace, dans les limites de la conception qu'elle en fait.

Il est possible de faire une distinction entre trois types de territoires qui procurent différents contextes pour l'interaction et la socialisation (Altman, 1975; de Vaujany & Mitev, 2013). Les territoires 'primaires' sont des zones que les individus ou les groupes se sont appropriées pour l'usage personnel ou exclusif sur une base quotidienne, par exemple une maison, ou un bureau de travail individuel. Les territoires 'secondaires' sont des aires semi-publiques dont l'accès et le comportement des occupants sont sujets à des règles spécifiques, comme un restaurant, un théâtre, un club sportif ou un immeuble de bureaux d'une organisation. Finalement, les territoires 'publics' sont des endroits accessibles par tous sur une base temporaire, comme un parc ou une rue (de Vaujany & Mitev, 2013). En bref, la notion de territoire fait référence à la démarcation et à la frontière, à l'occupation et à l'utilisation, ainsi qu'à la taille et à la dimension. Un territoire, dans son étendue, peut ainsi être composé d'un ensemble de plus petits territoires, qui peut être désigné comme des emplacements, des sites, ou encore des lieux (Lussault, 2007).

2.1.2 Le lieu (la place)

Enchainons avec l'exploration et la définition du second terme, celui de 'lieu', un terme important dans la littérature traitant de l'espace. En effet, la notion de 'lieu', que nous substituerons également par son synonyme 'place', afin de demeurer plus près de la distinction anglophone qui prévaut entre les termes (*space*) et (*place*) fait référence à des lieux concrets au sein desquels nous agissons et pensons (Casey, 1993). La 'place' présuppose des éléments qui sont distribués dans des rapports de coexistence, en fonction d'une configuration instantanée de positions « propres » (c.-à-d. deux choses ne peuvent pas être au même endroit) et qui implique conséquemment une certaine stabilité (de Certeau, 1990). La place émerge à travers des pratiques actives concrètes, qui s'inscrivent dans une certaine temporalité et une certaine socialité humaine. La place peut être considérée comme un phénomène sociospatiotemporel, constitué d'une collection de trajectoires (Massey, 2005). Se dé-placer implique de changer de 'place', et cela suppose le déplacement d'une collection de trajectoires humaines à une autre, en se 'réinsérant' dans une collection de trajectoires avec lesquelles nous nous référons (Massey, 2005). En effet, pour le géographe Michel Lussault (2007), « les lieux, intrinsèquement sociétaux, naissent, évoluent, disparaissent

éventuellement, en fonction du cours de la société dans laquelle ils s'inscrivent et qu'ils contribuent à faire exister » (p.93).

La place peut dès lors être pensée comme la plus petite unité spatiale complexe qui constitue la base de la vie sociale (Lussault, 2007). Elle est caractérisée comme étant complexe, car c'est la complexité de la société que nous pouvons y retrouver, tant au niveau de ses normes que de ses codes de conduites (Lussault, 2007). De plus, la place se caractérise par la présence et la prégnance de ses limites. Elle existe primordialement comme un espace explicitement limité, à microéchelle, et dont les limites sont sensibles aux sens humains, car elles constituent une facette clé de la pratique effective, physique et symbolique, du lieu en question (Lussault, 2007). La composante sociale est fondamentale à la notion de place, car

« Un lieu n'existe pleinement qu'en tant qu'il possède une dimension sociale éminente, en termes de substances, comme de pratiques et de représentations des acteurs. Il s'inscrit comme un objet identifiable, et éventuellement identificatoire, dans un fonctionnement collectif, il est chargé de valeurs communes dans lesquelles peuvent potentiellement – donc pas systématiquement – se reconnaître les individus... Au sein d'un lieu, on est confronté à l'altérité, à ce qui n'est pas soi, même lorsque les autres individus sont absents, le social ne se dérobe jamais, car il réside dans les signes des valeurs, des normes, des mythologies, des imaginaires collectifs qui ponctuent le lieu » (Lussault, 2007, p.105).

Autrement dit, les lieux peuvent être constitutifs des individus que nous sommes (Massey, 2005; Roux, 2002). Nous n'habitons pas l'espace en soi, nous habitons plutôt des places, et nous transformons l'espace que nous nous approprions en lieux (Casey, 1993). Ainsi, la notion de 'place' se rattache intimement à l'aspect banal du quotidien de nos vies, aux circonstances spatiales qui nous confrontent continuellement et qui constituent des scènes d'actions, de pensées, d'affects et d'expressions (Casey, 1993, p.341). De surcroît, à l'égard de l'expérience humaine, l'espace n'est pas un simple contenant qui attend d'être rempli, c'est un phénomène qui a sa propre matérialité et qui offre une esthétique pour l'existence des choses (Clegg & Kornberger, 2006). L'espace devient propre aux formes de vie qui l'occupent à travers toutes sortes d'activités, comme des activités de vie, de loisir ou de travail, et qui performent l'espace en lieux (Casey, 1993; Lussault, 2007). Ces places, qui sont nul autre que des espaces de vie, deviennent des lieux de travail et de vie personnelle lorsqu'ils sont appropriés par les individus qui les occupent. Il y a donc une relation co-constitutive qui s'opère entre les individus et les lieux qu'ils occupent (*dwell*) (Bachelard, 1957; Roux, 2002). La notion de 'place' ne détermine pas seulement où une personne se trouve, dans le sens cartographique de la localisation, mais davantage comment une personne est avec les autres (c.-à-d. comment elle interagit et communique avec ceux-ci), et même avec qui elle est amenée à interagir et

communiquer (Casey, 1993). Bref, la place est quelque chose que nous expérimentons, que nous vivons, et ultimement, que nous intériorisons d'un point de vue identitaire (Casey, 1993).

Il est cependant pertinent de faire une distinction entre deux catégories de 'places'. La pensée processuelle de Doreen Massey (1944-2016) nous permet de concevoir la multiplicité des lieux à travers la manière dont ceux-ci peuplent l'espace, mais également en fonction de la manière dont ceux-ci sont internement négocié par les divers acteurs et entités dont les trajectoires s'y rencontrent (Sergot & Saives, 2016). Dès lors, cette négociation qui sous-tend la production et l'utilisation sociale et matérielle de la place par ses occupants, une sorte de politique relationnelle du lieu (Massey, 2005), permet de distinguer entre d'un côté, le lieu individualisé et subjectivement approprié, et de l'autre côté, le lieu collectivisé et socialement planifié.

La catégorie du 'lieu collectif' est un type d'espace qui oriente d'une certaine manière les subjectivités à travers des normes d'occupation et d'usage (Massey, 2005). C'est un espace qui est notamment planifié pour produire une cohésion sociale et qui est conçu en fonction d'une certaine finalité. Par exemple, un parc est conçu pour jouer et s'amuser, une bibliothèque est conçue pour lire et étudier, un restaurant est fait pour s'y asseoir et manger, etc. À contrario, la catégorie du 'lieu individuel' émerge de la conception que Massey (2005) fait de l'espace comme étant un « flux en constant devenir » (Cresswell, 2013, p.220, traduction libre), et dont chaque trajectoire (c.-à-d. chaque individu) qui l'occupe a le potentiel de subjectivement se l'approprier et l'habiter à sa manière. Le lieu individuel découle donc du sens individualisé et du rapport subjectif que la personne a avec l'espace qu'elle occupe, ainsi que de sa négociation avec les normes et contraintes sociales qui sous-tendent la nature collective d'un lieu planifié. Un exemple pour illustrer cela est l'étudiant qui s'installe dans un restaurant, en étalant ses livres à sa table devant lui pour étudier, comme s'il était à la bibliothèque, tout en ayant ses écouteurs dans ses oreilles pour créer son propre univers. En effet, dans un lieu prévu pour la consommation de nourriture et possiblement pour la socialisation, l'étudiant s'approprie l'espace tout en respectant la norme sociale de consommation rattachée au restaurant puisqu'il commande quelque chose à manger. Ainsi, il y a le restaurant qui est considéré comme un lieu collectif pour manger et socialiser, et la table occupée par l'étudiant peut être considérée comme un lieu individuel pour étudier et se préparer à ses examens.

Par conséquent, il y a une certaine forme de navigation qui s'effectue par les individus entre les deux types de lieux, qui sont en certaines tensions, puisque le lieu collectivisé tend à orienter les subjectivités, tandis

que le lieu individualisé tend plutôt à libérer les subjectivités (Massey, 2005). Or, la notion du lieu individualisé dans la pensée de Massey permet en quelque sorte de revenir à l'essence processuelle de l'espace, qui pour la géographe marxiste-féministe semble avoir perdu ses lettres de noblesse au profit de la place, un concept empreint de masculinité, car ce dernier oriente les subjectivités et tend à coloniser les possibilités d'usage à travers sa planification et sa structuration (Massey, 1994). La distinction que nous faisons entre ces deux types de lieux, collectivisé et individualisé, est importante pour ce projet de thèse, car nous décèlerons de multiples tensions entre ces types de lieux au sein de l'espace de coworking pendant le terrain de recherche. De manière générale, cette tension s'explique dans la littérature par la distinction entre deux concepts clés, l'espace et la place (*space and place*).

2.1.3 L'espace et la place (*space and place*)

Pour certains, le concept de 'place' est compris en opposition au concept 'd'espace' (D'Mello & Sahay, 2007; Dale & Burrell, 2008; Knox et al., 2015). D'un côté l'espace est ouvert, libéré et agentif, et de l'autre côté le lieu est délimité, formaté et normatif. En effet, dans les usages de la langue anglaise, l'utilisation du terme *place* tend à être étroitement associée à l'idée de l'ordre et de l'ordonnancement (« être en place », « être hors de place », « prendre place ») (Sergot & Saives, 2016). Le terme 'place' est d'ailleurs employé dans la littérature pour désigner de 'l'espace organisé', idée définie comme étant « des constructions délibérées de l'espace pour incarner certaines conceptualisations (par exemple, la fonctionnalité et le contrôle) sous une forme matérialisée » (Dale & Burrell, 2008, p.9, traduction libre).

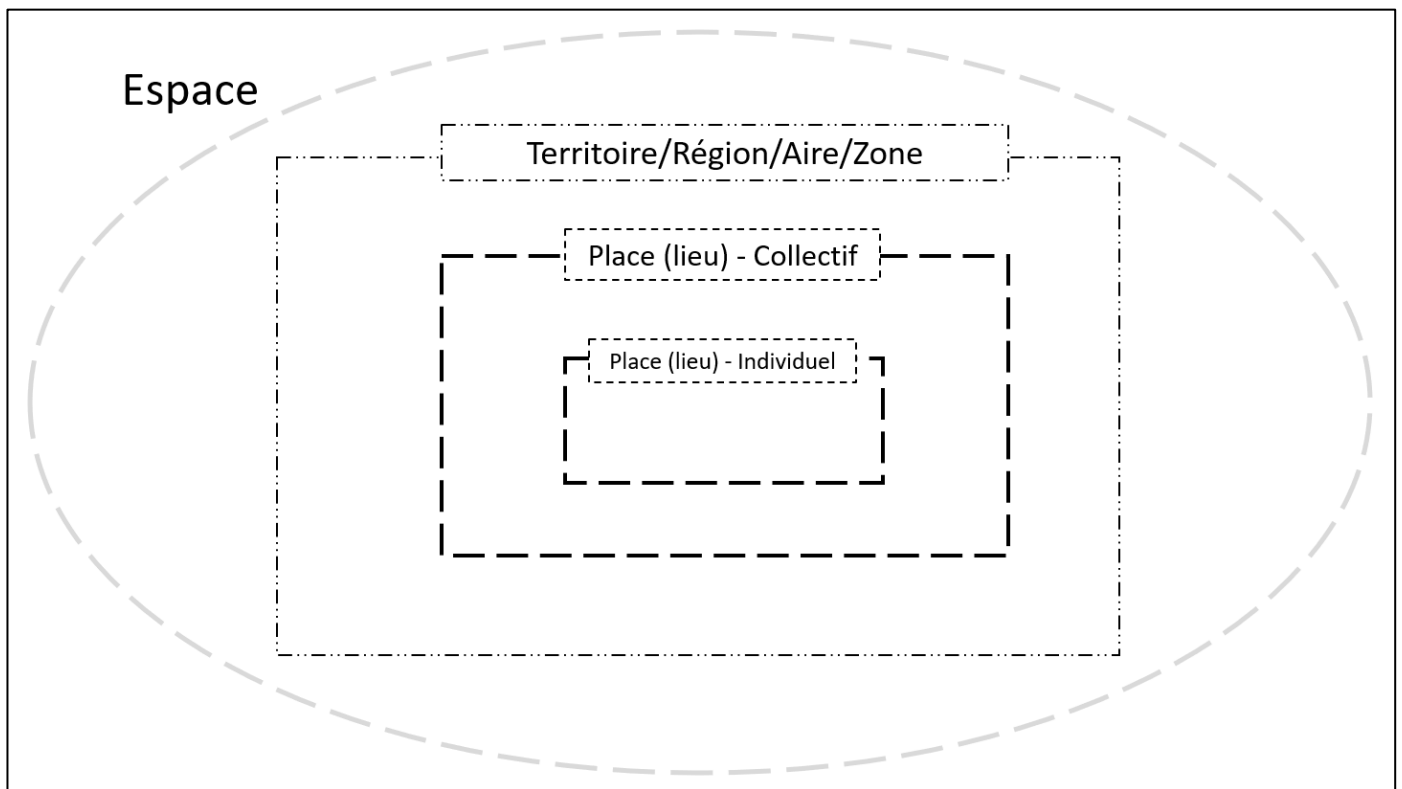
De plus, l'espace peut être conçu comme étant infiniment large, tandis que la place est plutôt conçue comme étant indéfiniment nombreuse (Casey, 1993, p.350). L'idée de multiplicité caractérise ainsi la notion de lieu (Massey, 2005), et ce, à deux niveaux, car « la multiplicité est interne à chaque lieu, car elle découle de la négociation permanente entre les différents acteurs qui s'y rencontrent. C'est aussi la multiplicité des lieux qui peuplent l'espace tel qu'il est pratiqué et vécu par les individus » (Sergot & Saives, 2016, p.348, traduction libre). Il y a dès lors une multiplicité interne au lieu, en fonction des acteurs et entités qui l'habitent, ainsi qu'une multiplicité externe, en fonction des constellations de lieux qui peuplent l'espace. Une métaphore commune pour illustrer cette idée est celle du ciel étoilé, dont l'étendue du ciel obscur représente l'espace, et chaque lueur éclairée représente un lieu (étoile, planète, satellite, etc.).

Finalement, si l'espace est généralement associé à une aire ou une étendue abstraite et infinie à travers laquelle les individus et les idées peuvent se déplacer librement, tout en procurant des possibilités de

nouveauté et de croissance (D'Mello & Sahay, 2007), la place est quant à elle associée à une zone délimitée et particulière, caractérisée par un sentiment d'appartenance ou d'attachement émotionnel d'un individu (Tuan, 1975). C'est pourquoi la place peut être associée à une certaine sécurité, à la subjectivité, et à la tradition, tandis que l'espace peut être associé au changement, au mouvement, à la liberté, et à l'étendue des possibilités (D'Mello & Sahay, 2007).

En guise de synthèse visuelle quant aux différents types d'espace, considérons la figure 4 qui a été créée pour cette thèse dans le but d'illustrer les trois principales notions analytiques qui nous permettent de réfléchir à l'espace en fonction de leur degré de grandeur topographique, en partant de l'espace, ouvert et abstrait, pour aller au territoire, sociétal et collectif, jusqu'au lieu, qui peut être social et collectivement privatisé, ainsi qu'individuel et privé.

Figure 4. Les notions analytiques de l'espace en fonction du degré de grandeur topographique



2.1.4 La spatialité : une notion processuelle clé

Avant de conclure cette section, il y a une dernière notion qui m'apparaît judicieuse de présenter, et qui est essentiel pour mon projet de recherche. Cette notion est celle de la spatialité, qui ne constitue pas un

synonyme du terme 'espace', mais qui se définit plutôt comme étant le « caractère de ce qui est dans l'espace ou s'organise dans l'espace »⁷. Pour les géographes et divers penseurs processuels de l'espace, la spatialité représente l'action spatiale des opérateurs sociaux, et comme l'agir social de manière générale,

« Elle est plutôt caractérisée par la tension dynamique entre l'habitude, la routine, la reproduction et la créativité, l'innovation, le changement, la spontanéité adaptative. Ni immuable ni exclusivement changeante, elle apparie l'invariant et la variation, elle pousse à apprécier tout et son contraire et à le justifier par un jeu de langage » (Lussault, 2007, p.188).

La spatialité est donc une action qui s'effectue au sein de la diversité des types d'espaces, que ce soit de l'ordre du territoire ou du lieu, et elle s'imprègne en quelque sorte des caractéristiques du type d'espace auquel elle se rattache. La spatialité réfère aux actions qui amènent l'individu à s'approprier l'espace, à faire du lieu sien. La spatialité est synonyme de faire espace, notamment à travers des pratiques spatiales. Le mouvement et la circulation sont clé aux pratiques spatiales. Ainsi, ce sont par ces processus que le lieu a le potentiel de s'individualiser à travers la subjectivité humaine (Massey, 2005). C'est pourquoi la spatialité peut également faire partie intégrante de la constitution identitaire d'une personne, telle que des identités spécifiquement territoriales, comme des villes ou des nations, ainsi que les subjectivités politiques (Massey, 2005). Dès lors, puisque le projet de recherche proposé dans cette thèse s'intéresse à la relation entre l'identité et l'espace, la notion de spatialité, comprise comme une action ou une pratique spatiale, est un outil conceptuel important à retenir dans notre coffre à outils théoriques.

Nous voilà prêts à conclure cette introduction au thème de l'espace, mais avant d'explorer la littérature qui traite de l'espace au sein du champ des études organisationnelles, je trouve nécessaire de réitérer un des éléments les plus importants à conserver de cette section introductive. Cet élément est la distinction conceptuelle, et certains dirons même ontologique, entre les notions d'espace et de 'place'. Comme le démontre le tableau 3 à la page suivante, il y a des caractéristiques distinctives qui 'opposent' les notions d'espace et de place, et qui créent certaines tensions entre ces deux concepts. Comme nous l'avons précédemment explicité, le lieu est davantage formaté, il représente une forme de contrôle sur l'individu, une forme de régulation quant à l'action et à la pensée, tandis que l'espace est davantage libéré, vierge, ouvert au changement et processuel. Casey (1993) affirme ainsi que :

⁷ Cette définition est tirée du dictionnaire Larousse. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/spatialit%C3%A9/74066>, site consulté le 9 février 2026.

« L'espace forme un couple, un doublet inégal, dont le lieu est l'autre, étrange et incongru. Cette binarité n'est pas celle de deux choses d'un même type, mais plutôt celle de deux types très différents qui coexistent néanmoins dans toute leur disparité et ne semblent pas pouvoir faire autrement. D'où la saga permanente des alliances malaisées, de l'ambivalence de l'ensemble, du lieu et de l'espace » (p.366, traduction libre).

Or, la pensée de Massey (2005) permet de raviver la relationalité qui prévaut entre l'espace et la place, et c'est notamment à travers la notion de spatialité (Lussault, 2007) que nous pouvons relier cette 'binarité' et ce 'doublet inégal' (Casey, 1993). C'est effectivement à travers le concept de spatialité, soit l'action de faire espace, que nous pouvons penser la relation dynamique entre l'espace et le lieu, du point de vue subjectif de l'être humain. Par conséquent, la spatialité est un outil théorique avec lequel nous pouvons tenter de faire sens des tensions et résistances qui existent lorsque nous nous intéressons à l'espace avec une posture interprétative (Lussault, 2007).

Tableau 3. Caractéristiques et distinctions entre les notions de place et d'espace

(fondé sur D'Mello & Sahay, 2007, table 1)	
Place	Espace
Délimitée	Abstrait
Formatée	Libéré
Normative	Agentiel
Psychologiquement significative	Offres des possibilités de croissance
Située et subjective	Expansif et objectif
<i>Les influences de la modernité</i>	
Éliminée ou abstraite	De plus en plus unifié
Locale	Global
Assemblage unique de relations sociales dans une localisation	Relations sociales s'étalent à travers l'échelle géographique
Un « sens » de la place	Espace de « flows »
Compulsion individuelle pour la proximité	Impératif d'externalisation du travail spatial

2.2 L'espace et les études organisationnelles

C'est sur le fond de la distinction entre les notions d'espace et de place qu'un certain 'virage spatial' (*spatial turn*) s'est manifesté au sein des études organisationnelles durant les dernières décennies (Beyes & Steyaert, 2011; Casey, 1993; Shortt, 2015; Tretting & Welter, 2011). Il est effectivement intéressant de constater que ce 'virage spatial' est apparu à travers les efforts de réflexion de certains auteurs du champ à conceptuellement développer une distinction entre les notions d'espace et de place. L'organisation a commencé à être considérée comme une 'zone spatiale', une sorte de « boîte noire » avec un flux d'entrées et de sorties, et la manifestation de ces limites, ou ces frontières, est avant tout de nature spatiale (Clegg & Kornberger, 2006). Par exemple, Casey (1993) explique qu'au cours des trois derniers siècles, la période communément appelée la modernité en Occident, la notion de place a non seulement été négligée, elle a activement été supprimée par le discours dominant des sciences naturelles, pour qui le foyer cosmologique exclusif est l'espace et le temps. En effet, depuis la séparation ontologique entre la *Res Extensa* et la *Res Cogitans* de René Descartes (1596-1650), l'espace a été appréhendé comme un cadre général et plutôt abstrait occupé par des choses matérielles (c.-à-d. la *Res Extensa*, ce qui se traduit par 'chose étendue') (Clegg & Kornberger, 2006). Or, Martin Heidegger (1889-1976) fut l'un des premiers penseurs contemporains à réfléchir aux notions de 'localisation' et de 'région' en contraste avec la notion d'espace, et ainsi nous rappeler l'importance du 'lieu' quant aux phénomènes sociaux et organisationnels (Casey, 1993).

Au cœur de cette réflexion se trouve la reconnaissance du caractère formateur du 'lieu' dans la vie et la pensée des individus, car l'espace représente beaucoup plus qu'un simple cadre abstrait et neutre rempli d'objets (Taylor & Spicer, 2007). Les composantes humaines et non humaines constituent l'expérience de l'espace par la manière qu'elles l'occupent, autant à travers leurs activités et leurs mouvements, tout comme celles-ci sont à leur tour formées par l'espace qui permet et limite certains événements (Clegg & Kornberger, 2006). Autrement dit, autant l'être humain construit l'espace par ses innombrables pratiques de la vie quotidienne, autant il est lui-même constitué par l'espace qu'il occupe (Hillier, 1996). Il y a dès lors une certaine vision de l'espace à travers un prisme ontologique relationnelle qui prend forme, un amalgame espace/place qui structure les relations sociales et qui à son tour, est structuré par celles-ci (Gherardi, 2023). Bref, le 'virage spatial' au sein des études organisationnelles peut être compris comme un effort de « reterritorialiser » l'être humain dans ses pratiques quotidiennes, et d'ainsi nous délier d'une conséquence importante de la modernité, ce que Roux (2002) nomme « le rétrécissement de l'espace par effet d'homogénéisation » (p.124), une puissante force de déterritorialisation humaine.

La notion de 'lieu', propre à l'occupation sociale et symbolique de l'espace, est désormais un thème important de la théorie littéraire, de la géographie culturelle, de la psychanalyse, et de la théorie architecturale (Casey, 1993). Au niveau des études organisationnelles, diverses perspectives sur l'espace et la notion de 'place', ses fonctions, ses significations, ainsi que ses pratiques sont explorées à travers les approches réalistes, par exemple, qui permettent d'étudier comment l'espace peut être configuré, reconfiguré, et géré par les organisations pour notamment influencer le comportement et les perceptions des employés et des parties prenantes (Shortt, 2015). C'est notamment le cas du design architectural des environnements de travail et des changements spatiaux et matériels impliqués dans la réorganisation des bureaux de travail d'une organisation, car les arrangements spatiaux et les artefacts matériels peuvent affecter l'identité occupationnelle (c.-à-d. l'identité de rôle) et l'identité organisationnelle des individus (Våland & Georg, 2018). En effet, la manière dont le design architectural, et surtout les changements apportés à celui-ci lors d'une transition d'une configuration A à une configuration B, contribue à la (trans) formation des identités au sein de l'organisation (Våland & Georg, 2018).

Les approches symboliques permettent quant à elles d'étudier la manière dont l'espace physique et les lieux organisationnels révèlent la culture ou l'identité au sein des organisations (Shortt, 2015). Par exemple, une variété d'éléments du décor organisationnel, tels que des meubles, des photos ou des artefacts personnels peuvent amener les employés d'une organisation à interpréter des marqueurs identitaires de certaines identités professionnelles de leurs collègues de travail (Elsbach, 2004). En effet, une forme de catégorisation sociale des rôles occupés par les hauts gestionnaires d'une organisation, à travers l'interprétation d'artefacts comme des meubles dispendieux et des objets de collection, par rapport aux rôles occupés par les gestionnaires intermédiaires de la même organisation, ayant des plus petits bureaux et moins de mobilier, est rendue possible par une approche symbolique de l'espace et du lieu (Elsbach, 2004). Ainsi, nous pouvons concevoir comment les artefacts physiques au sein des lieux de travail permettent d'encoder des indices reliés à l'identité professionnelle, et parfois même l'identité personnelle, des employés d'une structure organisationnelle.

De leur côté, les approches critiques au sein des études organisationnelles peuvent servir à mettre en lumière l'existence d'un lien entre l'espace et le pouvoir en considérant les lieux et leurs frontières au sein des organisations qui peuvent avoir un impact sur la vie politique quotidienne au travail (Shortt, 2015). La dynamique relationnelle entre les structures spatiales et les modèles sociaux de pouvoir est ainsi un thème,

après avoir été longtemps ignoré, qui est se retrouve désormais au cœur des préoccupations du champ des études organisationnelles (Clegg & Kornberger, 2006).

Finalement, l'approche phénoménologique de la recherche sur l'espace au sein des organisations et des structures organisationnelles nous permet de faire une association entre l'espace et les expériences 'vécues' des individus (Shortt, 2015). Cette approche nous habilite notamment à explorer la nature socialement construite des lieux que nous habitons, comme dévoilée dans les travaux de Bachelard (1957), Lefebvre (1973) et de Certeau (1990). Les travaux de Goffman (1959) peuvent également être mentionnés dans le cadre de cette approche, pour qui l'expérience subjective de l'espace et des lieux organisationnels est centrale à l'analyse dramaturgique de la présentation de soi (Shortt, 2015). En effet, Goffman (1959) propose les notions d'avant-scène et d'arrière-scène, des catégories de lieux au sein des organisations qui amènent les acteurs sociaux à 'performer' de manière différente, car ces 'lieux' influencent le comportement social des individus. Le sociologue démontre ainsi comment l'identité sociale peut être gérée et influencée au sein des organisations, en partie parce que les individus peuvent publiquement gérer leur présentation de soi en fonction de 'l'audience' devant laquelle ils performant (à l'avant-scène), tout en bénéficiant de sites plus privés pour identitairement se 'reposer' et 'sortir de leur personnage' (à l'arrière-scène). Or, cette approche est très pertinente pour le projet de connaissance proposé à travers cette thèse, puisque l'approche phénoménologique permet d'appréhender une conception de l'espace particulière, celle de l'espace comme expérience vécue (Taylor & Spicer, 2007). Notons que cette conception s'articule en parallèle à une conception de l'espace en tant que distance physique, qui s'appuie sur la géométrie euclidienne et de son postulat que l'espace représente la distance entre deux ou plusieurs points (par exemple des bâtiments, des ressources, des clients, des concurrents, etc.), ce qui peut en faire quelque chose d'objectivement mesurable et représentable (Taylor & Spicer, 2007). Cependant, l'espace comme expérience vécue s'articule plutôt sur la manière dont l'espace est produit et se manifeste dans les expériences de ceux qui l'occupent (Taylor & Spicer, 2007).

Par conséquent, cette conception nous permet de comprendre l'espace comme une expérience humaine qui prend forme à travers la perception et la création de sens. Pour les chercheurs qui adhèrent à cette approche, les nombreux détails de la vie organisationnelle peuvent être mis en évidence lorsque le quotidien des individus est décortiqué pour en démêler le sens, afin de nous permettre de mieux comprendre comment nous vivons et expérimentons les divers espaces de l'organisation (Taylor & Spicer, 2007). C'est donc pourquoi l'approche phénoménologique, qui nous habilite à d'étudier l'espace comme

expérience vécue, est celle que je vais privilégier dans ce projet de thèse. Elle me semble effectivement la plus cohérente par rapport à mon intérêt de recherche, et je reviendrai en détail sur cette approche dans le chapitre 4 qui traite du cadre méthodologique.

2.2.1 Les dimensions de l'espace dans les études organisationnelles

Maintenant que nous avons identifié laquelle des approches de la recherche sur l'espace au sein des études organisationnelles cadrerait le mieux avec ce projet de thèse, tournons notre attention vers les quatre dimensions de l'espace qui permettent de la catégoriser dans le champ académique (Go & Van Fenema, 2006).

La première dimension de l'espace est ce que nous pouvons qualifier d'espace matériel (*material space*), l'espace au sens physique. C'est l'espace que nous occupons avec notre corps, et c'est la dimension que Descartes qualifierait comme la *Res Extensa*. La seconde dimension est l'espace informationnel (*information space*), une dimension de l'espace avec laquelle les individus interagissent et qui capture, représente et transmet de l'information (Go & Van Fenema, 2006). Or, ce type d'espace occupe un rôle de plus en plus important dans nos sociétés postmodernes, car les gens sont devenus habitués à consommer un flux, de plus en plus imposant, de faits d'actualité, d'histoires, et de contenus audiovisuels qui contiennent à la fois des faits et de la fiction (comme des séries télévisuelles, des films, des sites de *streaming*, des *stories* ou des *reels* provenant des réseaux sociaux) (Go & Van Fenema, 2006).

Ensuite, un troisième type d'espace avec lequel les gens interagissent et qui est étroitement lié à la dimension précédente est ce que nous pouvons nommer l'espace de la connaissance (*knowledge space*). Cette dimension de l'espace permet aux individus de développer et d'exprimer des routines de vie et des expériences cognitives qui peuvent être communiquées, traitées et même améliorées par d'autres êtres humains (Go & Van Fenema, 2006). Ce sont notamment les récits, les histoires, les scénarios et les schèmes de pensées qui constituent cette dimension de l'espace, par exemple les discours entrepreneuriaux et l'idéologie de l'entrepreneurialisme, et qui peuvent servir de plateforme au transfert de connaissances génériques et d'outils permettant la communication.

Finalement, la quatrième dimension de l'espace que nous retrouvons dans la littérature est l'espace social (*social space*). Ce type d'espace émerge et existe lorsqu'au moins deux individus se rencontrent et interagissent sur une base relationnelle, en échangeant et en créant un espace social en utilisant des

protocoles, symboles et connaissances communes (Go & Van Fenema, 2006). Autrement dit, l'espace social émerge lorsque des individus créent du sens dans une démarche commune basée sur des expériences et un bagage cognitif similaires (Hall, 1973). En effet, Lefebvre (1974) affirme que l'espace est simultanément matériel et social, puisqu'il est produit à travers l'interaction de trois dimensions analytiques particulières : l'environnement matériel, les routines du quotidien de l'action incarnée, ainsi que les significations que ses occupants (*inhabitants*) lui attribuent (Hirst & Humphreys, 2020). Pour le philosophe et sociologue français, l'espace est donc une production humaine qui se manifeste en fonction de ce qu'il appelle des 'pratiques spatiales' de l'être humain (Lefebvre, 1974). Prenons l'exemple suivant pour illustrer ce fait. Lorsque nous visitons une organisation dans son contexte spatial, il y a une division horizontale de l'espace occupé où l'on peut voir des bureaux, des salles de conférences, des corridors, des toilettes, etc. Or, tous ces espaces sont des 'places' au sens concret du terme. Cependant, il y a aussi une forme d'espace verticale au sein de cette même organisation, perceptible dans la hiérarchisation des rôles occupés au sein de celle-ci. Un organigramme est une représentation visuelle efficace de cette spatialisation abstraite de l'organisation (Chanlat, 2006). Cette conception abstraite de l'espace est en quelque sorte représentative de la société, qui implique, contient et dissimule des rapports sociaux (Lefebvre, 1974). C'est donc la notion d'espace social qui est visuellement représentée par l'organigramme organisationnel, soit les rapports hiérarchiques et les relations de pouvoirs qui constituent cette 'société', cette organisation. Toutefois, Lefebvre (1974) est explicite dans le fait que l'espace social d'une société n'est visuellement pas accessible en soi, mais que « seule l'étude critique de l'espace permet d'élucider le concept » (Lefebvre, 1974, p.192). Comme l'affirment des chercheurs établis des études organisationnelles :

« La théorie de l'espace de Lefebvre est une réponse aux conceptions reçues de l'espace en tant que contenant ou support neutre. Rejetant cette approche, Lefebvre soutient que l'espace est avant tout un produit social. Il suggère que la spatialité est produite par trois processus : (1) des pratiques telles que la marche, l'occupation et la rencontre; (2) la planification, sous la forme d'architecture, de planification régionale et urbaine, d'ergonomie et d'aménagement de bureaux ; et (3) l'imagination, qui se manifeste dans des représentations telles que la littérature, la promotion et l'art, ou par des études interprétatives d'expériences phénoménologiques de l'espace » (Taylor & Spicer, 2007, p.335, traduction libre).

Somme toute, l'espace social est une notion qui se trouve au cœur de mon projet de thèse, puisque c'est à travers l'étude des pratiques spatiales des travailleurs autonomes du savoir que nous pouvons mieux comprendre le rôle de l'expérience vécue de l'espace au quotidien dans un ECW quant à la construction

de l'identité entrepreneuriale. La conceptualisation lefebvrienne de l'espace social et des processus produisant la spatialité, compris comme des pratiques spatiales, est donc un outil théorique qui me permettra de construire un cadre méthodologique cohérent pour la visée de cette recherche empirique. Cependant, avant d'enchaîner avec le cadre méthodologique de cette thèse, il nous reste un dernier élément relatif à l'espace à explorer dans cette revue de littérature, et c'est bien évidemment le phénomène des espaces de *coworking*, qui représentent une nouvelle manière de travailler (*New way of working*) pour les travailleurs autonomes de l'économie du savoir (Hirst & Humphreys, 2020) en tant que contexte spatial et organisationnel (Kingma, 2019).

2.3 Les espaces de *coworking* : de nouveaux lieux de travail de la modernité liquide

Le *coworking*, qui peut être considéré comme un phénomène socioéconomique en soi, est officiellement apparu au début des années 2000 (Bouncken & Reuschl, 2018; Gandini, 2015; Kojo & Nenonen, 2017; Merkel, 2019; Sargent et al., 2020). Fondamentalement, les ECW sont des tiers lieux, c'est-à-dire des lieux qui se situent entre le lieu de résidence et le lieu de travail habituel (voir Oldenburg, 1989, 2000). La pratique du *coworking* en tant que telle est un phénomène qui existe depuis les années 1990 à la suite de l'apparition des premiers hackerspaces en 1995, et le but de ces lieux était alors d'accélérer la circulation de l'information (Tremblay & Scaillerez, 2020).

Ce n'est qu'en 2005 que le premier ECW, reconnu comme tel, a été créé à San Francisco (Howell, 2022; Ivaldi et al., 2021). En effet, la création du premier espace de *coworking* vient du fait que Brad Neuberg, un entrepreneur en démarche de lancement d'une nouvelle entreprise, se sentait isolé dans son bureau à domicile et voulait sortir de cet isolement social. Ainsi, il a loué une petite pièce qu'il a meublée de quelques bureaux et de chaises simples, et c'est ainsi qu'il a fondé l'espace appelé *Spiral Muse*, à San Francisco, dans le désir d'expérimenter avec une nouvelle manière d'organiser l'espace de travail (Howell, 2022). L'entrepreneur du monde numérique explique qu'il avait à la fois envie d'avoir une communauté et une structure de travail, tout en ayant la liberté et l'indépendance de travailler de manière autonome. Il a dès lors placé une annonce sur le site *Craigslist* et a distribué des dépliants dans des cafés du quartier, afin d'encourager les gens qui pensaient comme lui à venir chez *Spiral Muse* pour travailler sur leurs propres projets, mais dans le même espace physique que lui (Howell, 2022). C'est donc parce qu'il avait cette intention explicite d'amener des travailleurs autonomes de différents horizons à travailler sur leurs projets respectifs au sein d'un même espace physique que ce lieu (c.-à-d. *Spiral Muse*) est reconnu comme le premier espace de *coworking* (Ivaldi et al., 2021).

Dans les années subséquentes, un mouvement de *coworking* autodéfini a émergé dans l'objectif de créer un système collectif décentralisé dans lequel les individus et les professionnels puissent connecter, partager des idées et coconstruire des solutions aux problèmes créés par le marché du travail (Ivaldi et al., 2021). C'est effectivement en partie parce que Brad Neuberg a activement encouragé les membres de la communauté grandissante qui adhéraient aux principes du *coworking* de 'voler' l'idée et de se l'approprier pour diffuser le concept à travers les États-Unis, et ensuite à travers le continent européen (Howell, 2022). Les ECW ont ainsi ouvert de manière progressive jusqu'en 2010, année pendant laquelle WeWork a débuté ses activités et a en quelque sorte fait exploser le concept à l'échelle planétaire, car la compagnie a investi beaucoup de ressources pour sensibiliser le grand public au concept de *coworking*, ce qui a d'ailleurs incité de nombreux nouveaux entrants à copier leur stratégie et leur style (Howell, 2022). L'entreprise WeWork a d'ailleurs contribué à l'infiltration et à l'invasion des discours de l'entrepreneuriat au sein des ECW, qui jusqu'à ce moment constituaient des formes d'espaces 'contestataires' et 'réfractaires' à l'idéologie néolibérale⁹.

Depuis 2018, le nombre d'ECW à l'échelle planétaire est ainsi passé de 16 000 à 23 500, et le nombre d'individus utilisant ce type d'environnement de travail est passé de 1,6 million à 2.5 millions (Statista, 2021). À noter que ces données incluent 2020 et 2021, années durant lesquelles la Covid-19 a eu des impacts majeurs sur nos sociétés (Kraus et al., 2022). Cette croissance permet d'anticiper que d'ici les prochaines années, le nombre d'utilisateurs va dépasser les 5 millions et le nombre d'ECW dépassera 40 000 à travers le monde (Kraus et al., 2022). Le *coworking* représente donc une nouvelle réalité de travail qui prend une rapide expansion et qui touchera de plus en plus d'individus dans les années à venir, en particulier les travailleurs autonomes œuvrant dans l'économie du savoir (Fabbri & Charue-Duboc, 2013). Lorsque nous considérons que les travailleurs autonomes du savoir bénéficient d'une grande flexibilité temporelle (*flextime*) et spatiale (*flexspace*) à l'égard de la production de leur travail (Thompson et al., 2015), puisque ceux-ci ne nécessitent que d'un ordinateur et d'une connexion internet (Fabbri & Charue-Duboc, 2013), et qu'ils puissent travailler de la maison, d'un café, d'une bibliothèque, ou de tout autre endroit, il est dès lors légitime de nous demander pourquoi autant de ces individus semblent faire le choix d'occuper des ECW en parallèle à leur pratique professionnelle.

⁹ Pour une exploration détaillée sur ce phénomène particulier, voir le documentaire « *WeWork : Or the making and breaking of a 47 billion unicorn* », diffusé en 2021. Un article pertinent qui discute de ce documentaire est celui du quotidien The Guardian : <https://www.theguardian.com/film/2021/aug/11/wework-or-the-making-and-breaking-of-a-47-billion-unicorn-review>

Une piste de réponse à cette question se trouve dans le fait que les ECW offrent une nouvelle manière de travailler aux travailleurs autonomes du savoir en facilitant leur autonomie, leur créativité, leur efficacité personnelle, leur satisfaction au travail, ainsi que leur esprit d'innovation (Aslam et al., 2021). Ces espaces de travail stimulent également l'interaction et la collaboration entre les différents utilisateurs (Bouncken et al., 2020), ce qui permet notamment aux travailleurs autonomes du savoir qui occupent ces espaces d'étendre leurs réseaux professionnels (Spreitzer et al., 2015). D'une certaine manière, nous pouvons dès lors considérer l'ECW comme une forme de véhicule aux discours de l'entrepreneurialisme qui façonne les identités, étant donné que ces espaces font la promotion de certaines valeurs propre à l'idéologie de l'entrepreneurialisme en orientant l'action professionnelle vers la poursuite des idéaux entrepreneuriaux (Lee, 2024; Lubinski & Tucker, 2026).

À ces éléments s'ajoute le fait que ces tiers lieux permettent aux travailleurs autonomes du savoir de créer et d'optimiser un certain équilibre entre leur vie professionnelle et personnelle (Orel, 2020), et que ces espaces participent au développement d'un sentiment de légitimité et de reconnaissance professionnelle (Merkel, 2019). Cela contribue ultimement à donner du sens à ce que ces travailleurs autonomes font (Waters-Lynch & Duff, 2021). De plus, l'aspect esthétique et ludique des ECW contribue également à créer un climat de 'sérendipité' stimulant les échanges entre divers types de professionnels (Aslam et al., 2021), ce qui peut les amener à développer des pratiques collaboratives (Yacoub & Haeffliger, 2022), des pratiques entrepreneuriales (Butcher, 2018), ainsi que coconstruire des connaissances et du savoir-faire (Capdevila, 2018).

Finalement, les aspects spatiaux et la dimension matérielle des ECW, comme les aménagements physiques, les configurations spatiales, les équipements de travail (c.-à-d. des bureaux, chaises, consoles, etc.), de même que les systèmes d'information et les forums virtuels (par exemple la plateforme *Slack*) sont des composantes importantes de l'environnement de *coworking* pour les travailleurs autonomes du savoir (Aslam et al., 2021). En effet, la conception spatiale et les propriétés physiques des artefacts qui se trouvent dans un ECW peuvent transmettre aux occupants de l'espace une certaine signification propre au lieu et peuvent générer une ambiance générale (Bouncken & Aslam, 2021). Or, l'ambiance évoque des caractéristiques éthérées comme l'éclairage, la couleur des murs, le design du mobilier, l'effet de grandeur de l'espace, et il est démontré qu'une ambiance inspirante peut favoriser une forme de 'sérendipité' et peut apporter des indices d'ouverture, d'autonomie et de créativité pour les usagers de l'ECW (Bouncken & Aslam, 2021).

En résumé, les ECW peuvent être considérés comme des véhicules aux discours de l'entrepreneurialisme et des environnements entrepreneuriaux prescrits qui permettent aux travailleurs autonomes du savoir de sortir d'un certain isolement professionnel et de rejoindre une communauté avec laquelle ils peuvent coconstruire des connaissances (Capdevila, 2018), développer des pratiques collaboratives (Yacoub & Haefliger, 2022), ainsi que des pratiques entrepreneuriales (Butcher, 2018). De surcroît, les usagers du *coworking* occupent ces lieux pour sortir de l'isolement socioprofessionnel (Garret et al., 2017), pour développer un sentiment de légitimité et de reconnaissance sociale (Merkel, 2019), pour donner du sens à ce qu'ils font (Waters-Lynch & Duff, 2021), pour favoriser la productivité et la créativité (Kojo & Nenonen, 2017), pour les aider dans leurs nombreuses prises de décisions au quotidien (Bouncken & Reuschl, 2018), pour faire partie d'une communauté (Marti et al., 2013), ainsi que pour améliorer leur bien-être personnel et professionnel (Kraus et al., 2022). Par conséquent, en tant que véhicule à l'idéologie entrepreneuriale qui façonne les identités, nous pouvons concevoir les ECW comme des lieux de (trans)formation professionnelle, et même parfois, des lieux de transition identitaire (Marti et al., 2013), puisqu'ils peuvent représenter des 'terrains fertiles' pour le jeu identitaire de leurs occupants (Cnossen & Stephenson, 2022).

2.3.1 Le *coworking* comme espace de construction identitaire

Gandini (2015) suggère que les espaces de *coworking* peuvent potentiellement permettre une forme de reterritorialisation physique et géographique aux pratiques entrepreneuriales au sein de l'économie du savoir. Merkel (2019) abonde en ce sens en qualifiant le *coworking* comme une nouvelle pratique sociale d'auto-assistance (*self-help*) et d'auto-organisation (*self-organisation*) qui dénote de nouvelles manières d'organiser les pratiques quotidiennes de travail chez les travailleurs autonomes du savoir. Ainsi, les ECW ne sont pas uniquement des espaces avec une dimension physique et géographique, mais également des espaces avec une dimension sociale et communautaire offrant des contextes dans lesquels les individus peuvent être amenés à changer, ce qui touche foncièrement à la dimension identitaire (Marti et al., 2013). Il nous est dès lors possible de faire un lien entre la sortie de l'isolement des travailleurs autonomes du savoir, l'interaction avec d'autres personnes, dont d'autres travailleurs autonomes, au sein d'un environnement social propice à ces interactions, la présence des discours entrepreneuriaux et de l'idéologie de l'entrepreneurialisme, et le développement de l'identité entrepreneuriale. En effet, l'identité entrepreneuriale est un phénomène ancré dans la socialisation avec autrui (Jones et al., 2019), et les ECW, en tant que lieux sociaux, représentent des contextes fertiles à étudier afin de mieux comprendre les dynamiques qui sous-tendent la construction de l'identité entrepreneuriale (Cnossen & Stephenson, 2022).

Comme l'affirment Donnellon et collègues (2014), « le contexte contribue de manière importante à l'identité entrepreneuriale, car il fournit les indices sociaux qui influencent le sentiment d'appartenance de l'individu et/ou sa différenciation par rapport à ses groupes sociaux » (p.496, traduction libre). Dès lors, lorsque nous postulons que l'identité entrepreneuriale est fortement liée au contexte et qu'elle est matière à interprétation par rapport à la culture et aux normes communes (Jones et al., 2019), et que les entrepreneurs « construisent activement leur identité à travers ce qui est et n'est pas disponible pour eux (c.-à-d. les ressources) et ce qui est et n'est pas possible ou peut être fait dans le contexte dans lequel ils opèrent (c.-à-d. *l'habitus*) » (Barrett & Vershinina, 2017, p.440, traduction libre), nous pouvons comprendre pourquoi l'ECW, avec tous les individus, les interactions, les artefacts matériels et les symboles significatifs qui caractérisent ce type d'espace, dont les discours de l'entrepreneurialisme, peut représenter un contexte important pour la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir engagés dans des activités entrepreneuriales. Or, puisque les ECW représentent un environnement de travail relativement nouveau dans lequel le contexte physique et social peut influencer la pensée et le comportement des usagers, notamment au niveau des infrastructures et des lieux dédiés au travail et à la socialisation comme les cafétérias, les salons, les salles de réunions et les pièces ouvertes (Bouncken et al., 2020), l'étude de ce phénomène et la manière dont les facteurs contextuels peuvent influencer la construction de l'identité entrepreneuriale demeure un axe de recherche sous exploré dans la littérature (Jones et al., 2019).

Nous savons que les ECW sont des environnements modernes de travail qui, dans le cas idéal, alignent infrastructures de travail flexibles, opportunités de socialisation et support social en vue du bien-être et du développement identitaire de leurs usagers, notamment à travers le réseautage actif et la recherche explicite de rétroactions et d'idées, ou encore à travers la simple présence d'autrui à proximité de soi et des conversations banales (Gerdenitsch et al., 2016). Les ECW représentent des contextes importants en termes de support social pour leurs usagers, comme c'est le cas chez les plus jeunes travailleuses autonomes qui préconisent le *coworking* à cause de sa capacité de mise en réseau et d'établissement de limites claires et explicites entre le travail et la vie privée (Rodriguez-Modrono, 2021). Ainsi, ces éléments contribuent à une forme de développement identitaire chez les jeunes travailleuses autonomes, puisque l'ECW constitue « l'une des solutions les plus efficaces pour surmonter l'isolement, expérimenter la vie professionnelle dans un lieu concret et, surtout, créer du capital social » (Rodriguez-Modrono, 2021, p.2272, traduction libre).

De plus, le coworking peut être conçu comme un espace social combiné à un espace de travail qui permet aux usagers de nouer des liens socioaffectifs qui leur apportent un sentiment d'appartenance à une communauté entrepreneuriale, et par ce fait, l'ECW peut contribuer à créer un environnement qui permet à la fois le transfert de connaissance et le soutien social nécessaire pour promouvoir la création et la croissance d'une entreprise, ainsi que de l'identité entrepreneuriale, notamment à travers les récits entrepreneuriaux qui sont partagés dans ces contextes (Bouncken et al., 2022). En bref, nonobstant ces quelques exemples, la manière dont les facteurs contextuels influencent concrètement la construction de l'identité entrepreneuriale est sous-élucidée dans la littérature et mérite d'être mieux explorée dans le champ académique (Jones et al., 2019).

Finalement, avant de conclure cette section et poursuivre en développant un cadre méthodologique pour cette recherche portant sur le contexte spatial du *coworking*, il m'apparaît judicieux d'explicitier comment la littérature nous permet de réfléchir à la nature même de l'ECW en tant que contexte spatial. En effet, puisque le *coworking* n'est pas un contexte neutre et dépourvu de sens (Howell, 2022; Ivaldi et al., 2021; Tremblay & Scaillerez, 2020), car c'est un contexte spatial teinté par une multitude de personnes, d'artefacts et de discours qui façonnent le lieu et lui donnent du sens, que ce soit un sens axé sur la collaboration (Yacoub & Haefliger, 2022), sur la collectivité et la socialisation (Garret et al., 2017; Marti et al., 2013), ou encore sur la productivité et la créativité (Bouncken & Reuschl, 2018; Kojo & Nenonen, 2017), des éléments qui se rattachent d'ailleurs aux discours de l'entrepreneuralisme (Lubinski & Tucker, 2026), il me semble important de proposer une dernière section à cette revue de littérature en développant une réflexion sur la nature même du *coworking*.

Pour ce faire, la notion de syntopie proposée par Vidaillet et Bouslham (2020) apparaît fertile, car le concept de syntopie permet de nous représenter l'ECW comme un contexte qui juxtapose des aspects hétérogènes et potentiellement contradictoires qui découlent d'une diversité sociale et économique. En effet, lorsque nous considérons le contexte macroéconomique comme étant centré et déterminé par un système capitaliste homogène et unifié, mais tissé par un ensemble diversifié de relations, de pratiques et d'arrangements, qui sont essentiellement hétérogènes et entrelacés (Vidaillet & Bouslham, 2020), nous pouvons formuler un parallèle avec l'ECW en tant que contexte spatial qui réunit cette hétérogénéité économique, en notant que ceux-ci sont partagés par différents types de professionnels, d'entrepreneurs et de travailleurs autonomes ayant des visées socioéconomiques variées. De plus, il est intéressant d'explicitier le fait que les fondateurs et promoteurs des ECW promeuvent souvent la nature alternative et

le potentiel transformateur du *coworking* pour la société, mais que ces lieux correspondent également aux formes les plus développées de néolibéralisme à cause des types de travailleurs qu’elles attirent (c.-à-d. des travailleurs autonomes du savoir et de l’économie numérique) et des activités qui s’y produisent (c.-à-d. des startups et des organisations de la nouvelle économie) (Vidaillet & Bousalham, 2020, p.61). Il est d’ailleurs pertinent de noter que le champ sémantique souvent utilisé pour caractériser les ECW, à travers des termes comme autonomie, entrepreneuriat, créativité, innovation, réseaux, etc., correspond précisément au vocabulaire employé pour parler du nouvel esprit du capitalisme (voir Boltanski et Chiapello, 1999), et de surcroît aux discours entrepreneuriaux et à l’idéologie de l’entrepreneurialisme (Bröckling, 2016). Nous reviendrons là-dessus dans le chapitre de discussion à la suite de la présentation des résultats de cette recherche. Pour le moment, convenons que le terme syntopie apparaît en cohérence avec la nature du *coworking*, puisque l’ECW est un contexte qui juxtapose des éléments hétérogènes et potentiellement contradictoires qui émanent d’une diversité sociale et économique, ce qui en fait un contexte de recherche riche quant à la construction identitaire des usagers de ces lieux.

Le terme syntopie (*syntopia*) provient de la combinaison du suffixe ‘topie’, qui dérive du terme grec ancien ‘topos’, et signifie ‘place’ ou ‘espace’ (comme l’avait démontré Foucault (1994) pour construire son concept d’hétérotopie), ainsi que du préfixe ‘syn’, qui descend également du grec ancien et qui signifie ‘avec’, ‘ensemble’. Le préfixe ‘syn’ se réfère donc à l’action de mettre ou d’arranger deux ou plusieurs choses ensemble. On peut d’ailleurs retrouver ce préfixe dans les mots ‘synthèse’ et ‘symbiose’, et cela contribue à justifier que la notion de syntopie est appropriée pour caractériser l’ECW, puisque celui-ci est conçu comme un lieu au sein duquel des formes et des pratiques économiques variées et hétérogènes coexistent (Vidaillet & Bousalham, 2020). Dès lors, la notion de syntopie est cohérente avec la nature du *coworking*, car contrairement à la notion d’hétérotopie foucauldienne, par exemple, dont le préfixe ‘hétéro’ fait référence au terme grec ancien ‘heteros’, qui signifie ‘autre’, et que par extension le terme ‘hétérotopie’ fait explicitement référence à la différence ou à l’opposé, le préfixe ‘syn’ évoque l’idée clé de l’articulation et de la conciliation possible au sein de l’ECW, qui a pour caractéristique principale la potentialité de permettre à ses utilisateurs d’exprimer une diversité économique (Vidaillet & Bousalham, 2020, p.81). C’est donc sur le caractère conciliateur entre des opposés, des différences, que l’ECW peut être conceptualisé, et cela nous permet de revenir sur la tension qui existe entre les notions ‘d’espace’ et de ‘place’, tel que nous l’avons précédemment démontré (voir les sections 2.1.3. L’espace et la place (*space and place*) et 2.1.4. La spatialité : une notion processuelle clé), dans l’élaboration du cadre méthodologique pour cette recherche.

2.3.2 Le *coworking* comme un contexte de tension entre les notions d'espace et de lieu

Dans une recherche intitulée *Is 'co' in coworking a short for contradictions?*, Ivaldi et collègues (2022) s'intéressent aux contradictions qui caractérisent les ECW, et stipulent notamment que celles-ci peuvent prendre diverses formes. Les contradictions en contexte de *coworking* ne sont pas seulement des dilemmes de nature ontologiques vécus de manière individuelle, mais sont aussi des contraintes systémiques et structurelles qui s'accumulent au sein de l'espace et de la communauté même (Ivaldi et al., 2022). Or, les contradictions qui caractérisent le *coworking* peuvent être une source de développement et de changement, parce que les perturbations qu'elles génèrent ont le potentiel d'ouvrir la voie à des situations nouvelles et non planifiées (Ivaldi et al., 2022). En effet, au sein d'un même ECW, il est possible de retrouver des lieux de travail qui sont plus structurés, avec des règles et des normes qui régissent la manière d'occuper ces lieux, tout en y retrouvant des espaces de travail plus ouverts et libres pour les utilisateurs, avec des règles d'usage beaucoup moins explicites et définies (Ivaldi et al., 2022). Il est dès lors possible de remarquer différentes formes de spatialité émerger au sein de l'ECW, qui vacillent entre lieux de travail formatés et régulés et espaces de travail ouverts et libérés. Cette tension spatiale qui s'observe dans l'ECW est l'une des raisons qui conduisent ces chercheurs à affirmer que le *coworking* fait face à un double défi :

« D'une part, il y a le risque d'un rôle « vide » et sans signification de l'espace de coworking, par lequel l'espace de coworking devient une marchandise; un moyen de promouvoir l'image, la reconnaissance, ou le revenu économique ; servant des fins instrumentales et des initiatives (par exemple, la création de réseaux, le développement des affaires, la mise en œuvre de projets sociaux), puisque le coworking est largement reconnu comme socialement désirable. D'autre part, les voies d'évolution du coworking montrent de multiples répertoires et directions possibles [...] l'avenir du coworking peut entreprendre des voies alternatives, chacune devant faire face à des contradictions spécifiques » (Ivaldi et al., 2022, p.59, traduction libre).

La tension qui prévaut entre la notion de place et celle d'espace au sein du *coworking* peut trouver beaucoup de sens lorsque nous revenons à la conception lefebvrienne quant aux différentes formes d'espace (voir la section 2.2.1. Les dimensions de l'espace dans les études organisationnelles), dont 'l'espace mental', qui peut être conçu, dans le contexte de l'ECW, par la direction et les administrateurs, pour gérer et contrôler d'une certaine manière la (re)production de l'espace organisationnel qu'est le *coworking*, c'est-à-dire pour définir et déterminer l'espace social comme un lieu spécifique (Hjorth, 2004). Le lieu peut ainsi être associé à une forme de contrôle et de régulation, en tension avec des espaces qui ne seraient pas 'lieuifiés', et qui demeureraient par conséquent plus ludiques et dérégulés.

À cet effet, il est possible de répertorier quelques recherches dans la littérature qui s'articulent d'une certaine manière autour de ces notions. Par exemple, Fabri et Charue-Duboc (2013) étudient comment l'espace physique d'un *coworking* influence la communication qui prend place entre les usagers de l'environnement. Elles s'intéressent particulièrement à la configuration spatiale quant à la qualité de la communication entre les usagers, avec un regard porté sur le comportement social de ceux-ci. Les chercheuses remarquent notamment que l'espace physique peut être un vecteur de connectivité pour des individus partageant des intérêts (professionnels) communs, et plus l'environnement physique favorise la communication à travers sa configuration spatiale, comme des espaces de discussion planifiée ou des *lounges* avec canapés, plus les membres auront des occasions de croître (*grow*) et de collaborer autour d'une variété d'enjeux afin de trouver des solutions implémentables dans leurs organisations respectives (Fabri & Charue-Duboc, 2013).

Aslam et collègues (2021) étudient quant à eux les ECW en portant attention à leurs dimensions spatiales et sur la manière dont celles-ci forgent les projets entrepreneuriaux qui se déploient dans leur environnement. À l'aide d'entrevues avec des fondateurs, gestionnaires et usagers de dix espaces de *coworking*, ainsi que des observations et l'analyse d'archives, les auteurs mettent en lumière comment l'architecture spatiale de ces lieux (c.-à-d. des structures de travail, de socialisation et de support), ainsi que des ressources et des infrastructures partagées, comme la cuisine, les salons, les salles de conférences, en plus des technologies intégrées, telles que des applications et des plateformes informatiques, influence le flux de communication et les rapports internes et externes qu'entretiennent les usagers du *coworking*. Or, le débit de communication et les rapports sociaux qui se forgent au sein de ces environnements de travail sont importants, car ils ont un impact sur la manière dont les projets entrepreneuriaux vont fonctionnellement s'uniformiser ou se distinguer des autres (Aslam et al., 2021). Dès lors, il peut exister une forme de dualisme inhérente dans les assemblages sociomatériels des ECW, ce qui peut entraîner à la fois des effets positifs pour les entrepreneurs qui occupent ces lieux, comme l'autonomie, la créativité, l'esprit d'innovation, l'efficacité, et la satisfaction au travail, mais aussi des effets négatifs et détritimentaires pour ceux-ci, tels que des comportements de défense territoriale, un manque d'intimité professionnelle, et des interactions sociales excessives (Aslam et al., 2021).

Finalement, Cnossen et Stephenson (2022) s'intéressent également aux dimensions spatiales des ECW en mobilisant un cadre théorique sur l'identité, puisqu'elles étudient les mécanismes spatiaux qui permettent le jeu identitaire (voir la section 1.4.2. Le jeu identitaire et la construction de l'identité entrepreneuriale)

en contexte de *coworking*. D'ailleurs, c'est l'une des seules recherches dans littérature qui se penche sur les liens qui existent entre la construction identitaire et la dimension spatiale du *coworking*, ce qui en fait une étude clé pour ce projet de thèse. Or, la recherche de Cnossen et Stephenson (2022) met en lumière quatre types de mécanismes spatiaux créés ou utilisés par les membres des divers ECW en ce qui a trait à leur expérimentation avec des identités professionnelles. Ces mécanismes spatiaux, qui permettent au *coworking* d'être considéré en partie comme des 'terrains de jeu identitaires', sont (1) une pratique de démarcation spatiale entre l'espace de *coworking* et l'espace traditionnel de travail combiné au floutage (*blurring*) permettant de distinguer la vie personnelle et la vie professionnelle; (2) une pratique d'assemblage spatiale en créant des connexions avec de nouvelles personnes, artefacts, pratiques, affects et des nouveaux discours; (3) une pratique d'assemblage spatiale par l'arrangement des configurations de travail contestant les normes corporatives; (4) une pratique de démarcation spatiale par l'inclusion des personnes, artefacts, pratiques, affects et discours qui produisent un certain *ethos* désiré, ainsi que l'exclusion des éléments qui ne produisent pas l'*ethos* désiré (Cnossen & Stephenson, 2022). Bref, les mécanismes spatiaux mis en pratiques par les usagers des ECW permettent de mettre en lumière la matérialité et la spatialité du jeu identitaire dans de tels contextes, et ceux-ci sont très pertinents pour le cadre méthodologique de cette thèse.

Somme toute, ces diverses recherches nous dévoilent l'existence d'une forme de tension spatiale au sein des ECW, une espèce de paradoxalité ou encore une forme de contradiction (Ivaldi et al., 2022) entre les espaces (ouverts et libérés) et les lieux (formatés et régulés) de travail et de socialisation qui caractérise en partie le *coworking*. Face à cette tension de nature spatiale, parmi d'autres types de tensions possibles (c.-à-d. sociale, économique ou organisationnelle) (voir Aslam et al., 2021; Ivaldi et al., 2022; Vidaillet & Bousalham, 2020), les 'entrepreneurs' qui utilisent le *coworking* à des fins professionnelles mobilisent une stratégie que nous pouvons définir comme du bricolage spatial (*spatial bricolage*), soit « la capacité à se débrouiller en appliquant des combinaisons de ressources disponibles dans le contexte spatial immédiat » (Korsgaard et al., 2021, p.160, traduction libre). Cette logique de mise en valeur des ressources, des récits et des partenariats du contexte spatial immédiat aux individus engagés dans des activités entrepreneuriales leur permet notamment de mieux réussir à fonder une entreprise et de mieux accéder aux diverses ressources qu'ils ont besoin et qui sont spatialement délimitées au sein de l'ECW. Dès lors, l'étude du bricolage spatial en tant que stratégie déployée par des 'entrepreneurs' dans un contexte de *coworking*, est une avenue qui permet de mettre en valeur les microprocessus entrepreneuriaux du quotidien, ce qui a le potentiel d'offrir une compréhension contextualisée de la manière dont les individus

interagissent avec les facteurs externes de leurs environnements de travail immédiat (Korsgaard et al., 2021). Cette notion de bricolage spatial m'apparaît donc pertinente à mobiliser pour l'étude de la construction de l'identité entrepreneuriale qui se trouve au cœur du projet de connaissance proposé par cette thèse.

2.4 Synthèse de mes choix théoriques sur l'espace

L'étude de l'espace dans le champ des études organisationnelles part de la compréhension qu'il existe une distinction conceptuelle entre l'espace et la place (le lieu). La tension qui prévaut entre ces deux éléments découle du fait que d'un côté, l'espace est davantage libéré, vierge, ouvert au changement et processuel (Massey, 2005), et de l'autre côté, le lieu est davantage formaté, organisé et planifié (D'Mello & Sahay, 2017). Le lieu représente une forme de régulation quant à l'action et à la pensée. Cependant, l'œuvre de Massey (2005) permet de penser la relationalité de l'espace et de la place. La notion processuelle de la spatialité (Lussault, 2007) est un outil théorique qui permet de connecter cette 'binarité' et ce 'doublet inégal' (Casey, 1993). C'est effectivement à travers la spatialité, l'action de faire espace, que nous pouvons penser la relation qui prévaut entre l'espace et le lieu, du point de vue subjectif de l'être humain.

Parmi les quatre dimensions de l'espace qui sont étudiées dans le domaine des études organisationnelles, celles qui se rattachent davantage à ce projet de recherche sont l'espace matériel et l'espace social (Go & Van Fenema, 2006). Ce sont effectivement ces dimensions qui sont au cœur de l'étude proposée à l'égard de l'expérience vécue de l'espace au quotidien par la figure du travailleur autonome du savoir et la construction de l'identité entrepreneuriale. Or, dans l'objectif de circonscrire le contexte spatial d'un point de vue physique et géographique, cette recherche se concentre sur l'espace de *coworking*, étant donné que c'est un contexte intéressant pour une recherche sur la construction identitaire, car on peut considérer l'ECW comme un véhicule aux discours de l'entrepreneuralisme qui façonnent les identités (Lubinski & Tucker, 2026), tout comme on peut y retrouver une forme de tension spatiale (Vidaillet & Bousalham, 2020), une paradoxalité (Aslam et al., 2021), une certaine forme de contradiction (Ivaldi et al., 2022) entre les espaces (ouverts et libérés) et les lieux (formatés et régulés) de travail et de socialisation. Conséquemment, ces éléments de tension ont possiblement un effet sur les dynamiques de construction identitaire et de travail identitaire des travailleurs autonomes du savoir qui peuplent ces espaces de travail partagés, et c'est en partie ce que cette thèse vise à mettre en lumière.

Finalement, cette recherche se propose de mobiliser une approche phénoménologique quant à l'étude de l'espace (Shortt, 2015), car c'est une approche qui permet de faire une association entre l'espace et les expériences 'vécues' des individus (Bachelard, 1957; de Certeau, 1990). En effet, comme nous l'avons vu dans la section 2.2 (L'espace et les études organisationnelles), l'approche phénoménologique est une approche méthodologique qui permet d'épouser une conception qui considère l'espace en tant qu'expérience vécue et qui s'intéresse à la manière dont l'espace est produit et se manifeste à travers les expériences subjectives de ceux qui l'occupent (Taylor & Spicer, 2007). L'approche phénoménologique est un cadre qui nous habilite à étudier l'espace comme une expérience humaine prenant forme à travers la perception et la création de sens subjectif, ce qui en fait une approche cohérente pour ce projet de connaissance et son objectif de mettre en lumière comment l'identité entrepreneuriale des travailleurs autonomes du savoir se construit en lien avec leur expérience vécue de l'espace au quotidien et la présence des discours de l'entrepreneuralisme dans l'ECW. De plus, cette approche a le potentiel de dévoiler les phénomènes de l'avant-scène et de l'arrière-scène, des catégories de lieux collectivisés (avant-scène) et individualisés (arrière-scène) qui produisent différentes formes de 'performances' identitaires, car ces types de lieux influencent le comportement social des individus (Goffman, 1959). Bref, l'approche phénoménologique semble être le véhicule le plus cohérent pour mener ma recherche empirique, et les questions de recherche et le cadre méthodologique de cette thèse sont développés en fonction de cette approche et des divers éléments résumés dans cette synthèse.

CHAPITRE 3

SYNTHÈSE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE ET DU CADRE THÉORIQUE

Nous voilà rendus à une halte importante avant de poursuivre avec le chapitre portant sur le cadre méthodologique. Notre revue de littérature a permis de mettre l'accent sur quelques éléments clés à l'égard de l'identité et de l'espace, et ceux-ci peuvent être intégrés dans un cadre théorique servant à construire l'objet de cette recherche. Dans ce chapitre, qui se veut synthétique, je prendrai le temps de résumer mes choix conceptuels et les divers outils théoriques que je compte mobiliser, tout en les articulant en fonction de la visée empirique de cette recherche.

Tout d'abord, en guise de rappel, ce projet de recherche prend ancrage dans la constatation que la modernité liquide (Bauman, 2000) entraîne l'effritement de ressources identitaires traditionnelles (Rosa, 2016) et habilite la diffusion de discours entrepreneuriaux et de l'idéologie de l'entrepreneuralisme (Lubinski & Tucker, 2026). Nous avons identifié le travailleur autonome du savoir comme une figure de cas intéressante à explorer afin de mettre en lumière ces enjeux sociétaux, notamment parce que c'est un travailleur sans ancrage identitaire spatial et qu'il est fortement enraciné dans l'univers numérique (Fabbri & Charue-Duboc, 2013; Kojo & Nenonen, 2017; Merkel, 2019; Sargent et al., 2020). Or, le travailleur autonome du savoir est confronté à des tensions identitaires socioprofessionnelles qui découlent d'un double enjeu identitaire, puisque d'un côté il n'a pas de catégorie sociale clairement reconnue (D'Amours & Crespo, 2004; Szaban & Skrzek-Lubasińska, 2018), et de l'autre il n'a pas de lieu de travail propre à lui (Faggio & Silva, 2014; Falco & Haywood, 2016). Il est également confronté aux discours entrepreneuriaux qui exercent une certaine influence au quotidien sur sa manière de travailler, de concevoir le monde, et même de se concevoir soi-même en tant qu'individu (Freeman, 2014; Bröckling, 2016).

3.1 La dimension identitaire

Afin d'explorer ces enjeux, nous avons mis en lumière que la figure du travailleur autonome du savoir, d'une perspective socioprofessionnelle, peut être confrontée à un enjeu lié à l'identité entrepreneuriale (Alsos et al., 2016; Jones et al., 2019; Mmbaga et al., 2020; Radu-Lefebvre et al., 2021; Wagenschwanz, 2021), un type d'identité sociale (Ashforth & Mael, 1989; Brewer, 1991; Foss, 2004; Tajfel & Turner, 1986) associée aux personnes qui se considèrent comme des entrepreneurs (Alsos et al., 2016; Anderson et al., 2019; Bouncken et al., 2022; Lewis, 2016; Radu-Lefebvre et al., 2021; Watson, 2013). En adhérent à une perspective processuelle (Chia, 2010; Hernes, 2010, 2014; Nayak & Chia, 2011; Shotter, 2010; Steyaert,

2007; Weick, 2010), nous appréhendons le phénomène identitaire comme étant dynamique et en constant devenir (Jones et al., 2019; Mmbaga et al., 2020), ce qui nous permet de concevoir le travailleur autonome du savoir comme ayant une capacité de construction identitaire à l'égard de l'identité entrepreneuriale.

Ensuite, nous adoptons des éléments théoriques reliés à la notion de construction identitaire (Ashforth & Schinoff, 2016; Down & Warren, 2008; Nelson et al., 2016) afin d'étudier la construction de l'identité entrepreneuriale à travers le vécu quotidien des travailleurs autonomes du savoir engagés dans activités entrepreneuriales. Le premier élément conceptuel que nous mobilisons est la famille théorique du travail identitaire (Alvesson & Willmott, 2002; Aumais, 2021; Brown, 2017, 2022; Caza et al., 2018; Sveningsson & Alvesson, 2003), que nous définissons comme étant une approche impliquant des :

« processus mutuellement constitutifs par lesquels les gens s'efforcent de façonner une notion relativement cohérente et distinctive de l'identité personnelle et luttent pour accepter et, dans certaines limites, influencer les diverses identités sociales qui les concernent dans les différents milieux dans lesquels ils vivent leur vie » (Watson, 2008, p. 129, traduction libre).

Cette définition nous permet de concevoir le travail identitaire par rapport à une identité sociale particulière, celle de l'identité entrepreneuriale. Le travail identitaire est également un outil théorique qui peut nous habilitier à étudier comment les discours entrepreneuriaux et l'idéologie entrepreneurialiste travaillent d'une certaine manière les identités du travailleur autonome du savoir, et comment celui-ci réagit identitairement de son côté à ces discours perméables (Lubinski & Tucker, 2026).

À cette conceptualisation du travail identitaire nous enjoignons un second outil théorique pour étudier le phénomène de construction identitaire chez le travailleur autonome du savoir, celui du jeu identitaire (Cnossen & Stephenson, 2022; Ibarra & Obodaru, 2020; Ibarra & Petriglieri, 2010; Kelly & McAdam, 2023; Smith, Liu & Smith, 2023; Stanko et al., 2022). Fondé sur l'idée que les individus expérimentent des « moi potentiels » (Gergen, 1972), des « moi possibles » (Markus & Nurius, 1986) et des « moi provisoires » (Ibarra, 1999), le jeu identitaire est défini comme « l'engagement actif et provisionnel des individus dans des soi futurs et possibles » (Ibarra & Petriglieri, 2010, p.11, traduction libre). En effet, cette théorie nous permet de mettre la lentille de recherche sur l'exploration libre et créative des identités plutôt que sur les aspects prescrits et disciplinés qu'implique le travail sur l'identité (Ibarra & Petriglieri, 2010). Le jeu identitaire permet dès lors d'explorer les possibilités relatives au concept dynamique de soi (Markus & Wurf, 1987), ce qui constitue un outil théorique complémentaire au travail identitaire pour mettre en lumière la manière dont les travailleurs autonomes du savoir construisent l'identité entrepreneuriale. La

Figure 2 qui se trouve à la page 40 constitue ainsi un outil conceptuel très pertinent pour ce projet de connaissance.

3.2 La dimension spatiale

Nous pouvons maintenant transitionner vers l'espace et rappeler les outils conceptuels clés à conserver pour construire le cadre théorique de cette thèse. En partant de la perspective des géographes, qui comprend l'existence humaine comme un phénomène qui se déploie et se vit au quotidien en fractions d'espaces qui sont organisées afin que l'être humain puisse parvenir à ses fins (Altman, 1975; Lussault, 2007; Roux, 2002), nous adhérons à l'idée que l'espace est un produit d'interrelations constitué d'interactions, une sphère dans laquelle les trajectoires humaines distinctes et communes coexistent (Massey, 2005). Nous souscrivons à l'école de pensée qui voit une relationalité entre l'espace et l'identité (Bachelard, 1957; D'Mello & Sahay, 2007; Lussault, 2007; Tuan, 1977), et convenons que les lieux du quotidien humain sont constitutifs des personnes que nous sommes et devenons (Casey, 1993; Roux, 2002). Or, cette perspective relationnelle est cohérente avec l'ancrage ontologique de cette thèse, ainsi qu'avec les enjeux soulevés dans ce projet de recherche, ceux du travailleur autonome du savoir confronté à des tensions identitaires qui découlent d'un double défi identitaire et spatial, tout en étant confronté aux discours entrepreneuriaux et à l'idéologie de l'entrepreneuralisme qui tendent à façonner les identités.

Il y a tout de même plusieurs éléments que nous ne retrouvons pas dans la littérature en ce qui a trait à l'expérience de l'espace vécu au quotidien et la construction d'une identité entrepreneuriale (Hytti, 2005; Mmbaga et al., 2020; Wagenschwanz, 2021), et c'est face à ce manque que cette thèse trouve toute sa pertinence. Les processus sociospatiaux du quotidien (Steyaert et Katz, 2004; Trettin et Welter, 2011) demeurent sous-explorés dans la littérature portant sur l'identité entrepreneuriale et plusieurs appels ont été faits pour stimuler l'étude d'une variété de processus sociaux et spatiaux, et pas seulement des processus économiques, afin de produire une compréhension scientifique plus raffinée du phénomène qu'est l'identité entrepreneuriale (Anderson et al., 2019; Katila et al., 2019; Radu-Lefebvre et al., 2021). En effet, la recherche actuelle tend à privilégier le contexte distal, tel que le pays ou l'industrie des entrepreneurs, et ne s'attarde que très rarement à l'identité entrepreneuriale en relation au contexte spatial proximal, comme la famille, la communauté, ou encore le lieu de travail (Radu-Lefebvre et al., 2021). Cela m'amène donc à identifier un contexte spatial proximal particulier et un lieu de travail au sein duquel je propose d'étudier la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir : l'espace de *coworking* (Cnossen & Stephenson, 2022; Fabbri & Charue-Duboc, 2013; Gerdenitsch et al., 2016;

Rodriguez-Modrono, 2021; Tremblay & Scaillerez, 2020). Or, en constatant que ces lieux de travail sont en quelque sorte des véhicules pour les discours entrepreneuriaux et l'idéologie de l'entrepreneurialisme (Vidaillet et Bousalham, 2020) et qu'ils attirent de plus en plus de travailleurs autonomes œuvrant dans l'économie du savoir (Bouncken & Reuschl, 2018; Gandini, 2015; Kojo & Nenonen, 2017; Merkel, 2019; Sargent et al., 2020), et que notre connaissance des liens qui prévalent entre l'expérience vécue de ces lieux et la construction identitaire de leurs usagers demeure très limitée, l'étude des dynamiques spatiales et identitaires qui y sont vécues par les travailleurs autonomes du savoir me semble intéressante et fertile, voire essentielle au dialogue scientifique portant sur l'identité entrepreneuriale.

En concevant les ECW comme des contextes spatiaux et des environnements sociaux modernes de travail (Gerdenitsch et al., 2016) dans lesquels la relationalité qui prévaut entre l'espace et l'identité peut être étudiée, il nous est possible de documenter comment la spatialité vécue au quotidien par ses occupants engagés dans activités entrepreneuriales contribue à la construction de l'identité entrepreneuriale (Radu-Lefebvre et al., 2021). Pour ce faire, j'adopte une approche phénoménologique quant à l'étude de l'espace au sein des structures organisationnelles (Shortt, 2015), une approche qui nous permet d'appréhender une conception de l'espace comme expérience vécue (Taylor & Spicer, 2007). Dès lors, l'approche phénoménologique nous permet d'explorer comment les travailleurs autonomes du savoir vivent le coworking au quotidien, et comment cette expérience est vécue en relation au travail et au jeu identitaire qui sous-tendent la construction de l'identité entrepreneuriale. Cette approche nous permet également de considérer la présence de discours entrepreneuriaux au sein de l'espace et d'explorer comment ceux-ci travaillent les identités des travailleurs autonomes du savoir qui évoluent dans l'ECW.

Finalement, il me reste une dernière dimension conceptuelle à intégrer au cadre théorique de cette recherche. Tel que nous l'avons vu, il existe une certaine tension entre les notions d'espace et de place (Casey, 1993; D'Mello & Sahay, 2007). Le tableau 3 en page 66 présente des caractéristiques spécifiques qui distinguent l'espace et le lieu, des caractéristiques qui sont à la base d'une certaine 'tension' entre ces deux concepts. Comme nous l'avons vu dans la section 2.1.3. (L'espace et la place (*space and place*), le lieu représente de l'espace organisé et formaté, et il tend à réguler l'action et la pensée (Clegg & Kornberger, 2006; D'Mello & Sahay, 2007; Gherardi, 2023; Taylor & Spicer, 2007), tandis que l'espace est davantage libéré, brut, ouvert au changement et processuel (D'Mello & Sahay, 2007; Massey, 2005). Nous pouvons toutefois réfléchir à la relationalité qui prévaut entre ces deux 'opposés', cette 'binarité' et ce 'doublet inégal' (Casey, 1993) à partir des travaux de Massey (2005). C'est avec la notion processuelle de la spatialité (Lussault, 2007) que nous trouvons un outil théorique en cohérence avec la problématique soulevée dans

ce projet de recherche. En effet, la spatialité, soit 'l'action de faire espace', nous permet de penser la relation qui prévaut entre l'espace et le lieu, du point de vue subjectif de l'être humain. La spatialité réfère aux actions qui amènent l'individu à s'approprier l'espace et à faire du lieu sien. Or, puisque nous considérons l'ECW comme une syntopie (Vidaillet et Bousalham, 2020), un contexte qui juxtapose notamment l'hétérogénéité spatiale qui prévaut entre les espaces (ouverts et libérés) et les places (formatés et régulés) de travail et de socialisation (Ivaldi et al., 2022), la notion de spatialité nous habilite à étudier comment la figure du travailleur autonome du savoir expérimente quotidiennement l'ECW, et comment cette expérience de l'espace et du lieu agit sur la construction de l'identité entrepreneuriale.

Pour conclure cette synthèse du cadre théorique, j'ai développé une matrice d'observation qui illustre le 'point de mire' de la recherche proposée. La figure 5 qui se trouve à la page suivante présente les deux axes de recherche identifiés pour ce projet, soit l'identité, qui s'édifie sur l'axe de la construction identitaire et du continuum entre le travail identitaire et le jeu identitaire, ainsi que l'espace, qui s'établit sur l'axe de la spatialité reliant les notions du lieu et de l'espace, tel qu'elles viennent d'être présentées. Cette matrice vient en quelque sorte s'insérer dans le design conceptuel du projet de recherche proposé, illustré cette fois par la figure 6 à la page 90. Cette dernière est construite à partir de la revue de littérature et représente le processus de construction identitaire qui est à l'étude dans cette recherche. Elle s'analyse de gauche à droite en commençant avec le travailleur autonome du savoir pour aller vers l'identité entrepreneuriale, qui est étudiée à travers les pratiques identitaires et spatiales du travailleur autonome du savoir observées par le biais de son occupation de l'ECW. La temporalité n'est pas représentée dans cette figure, mais celle-ci est de douze mois. Ces représentations sont donc des outils théoriques importants pour répondre aux questions de recherche qui animent ce projet de thèse.

3.3 Questions de recherche et design conceptuel

Les questions de recherche qui découlent de la revue de littérature et des absences théoriques qui ont été décelées dans celle-ci donnent vie à un projet de recherche empirique qui se trouve au fondement de cette thèse. Élaborées à l'aide de notions clés des champs théoriques de l'identité et de l'espace, tout en conservant dans le sous-texte les enjeux reliés à la modernité liquide et aux discours entrepreneuriaux et à l'idéologie de l'entrepreneuralisme qui tendent à façonner et travailler les identités, mes questions de recherche sont les suivantes :

(I) Comment la présence au sein d'un espace de *coworking* influe-t-elle sur la construction de l'identité entrepreneuriale ?

(II) Comment l'expérience vécue de l'espace agit-elle sur la construction de l'identité entrepreneuriale au regard du travail identitaire et du jeu identitaire ?

(III) Comment les tensions entre les 'lieux conçus et planifiés' et les 'lieux appropriés et individualisés' au sein d'un espace de *coworking* agissent-elles sur la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir qui évoluent dans ces environnements de travail ?

Figure 5. Représentation visuelle du cadre théorique

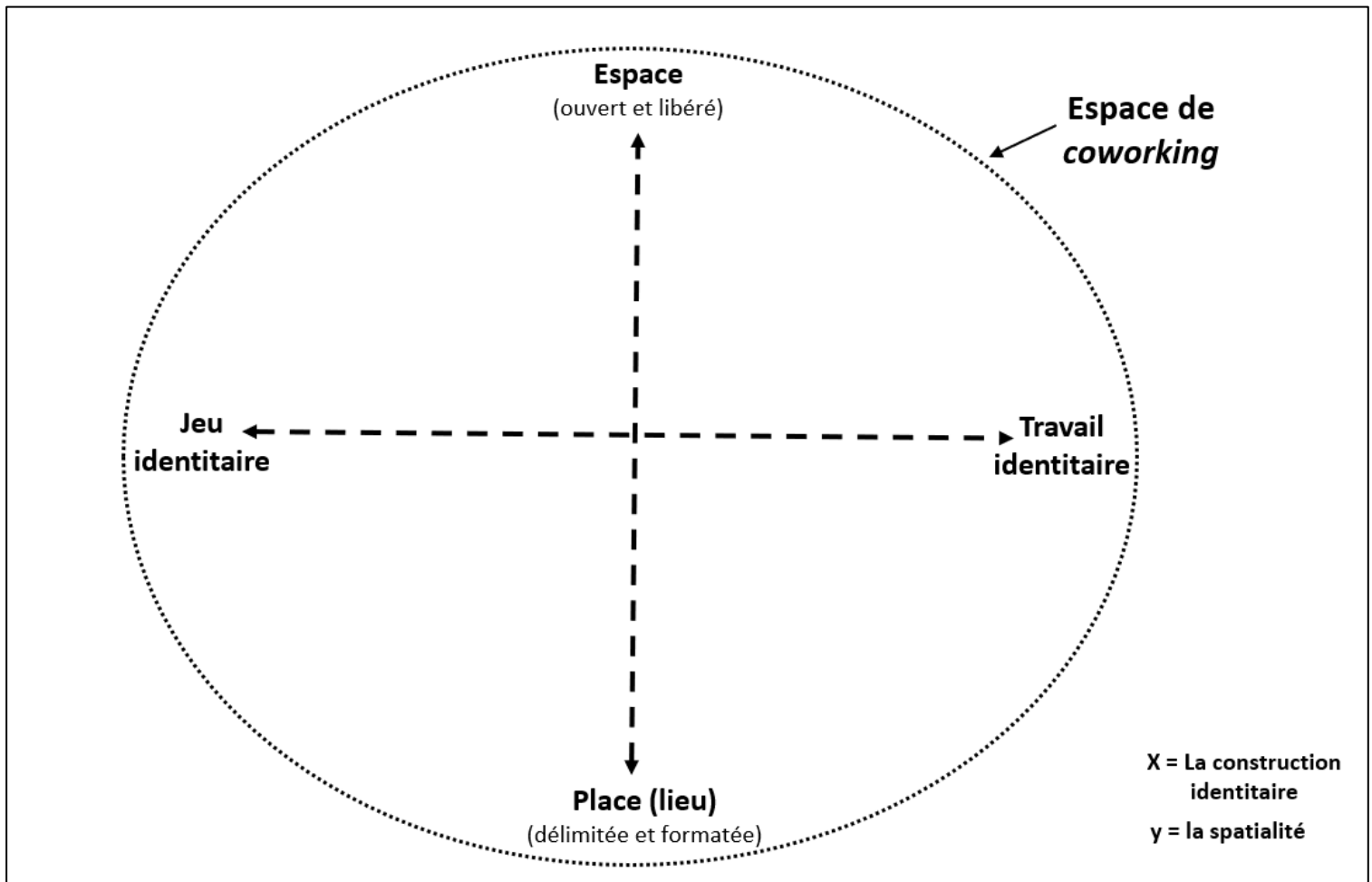
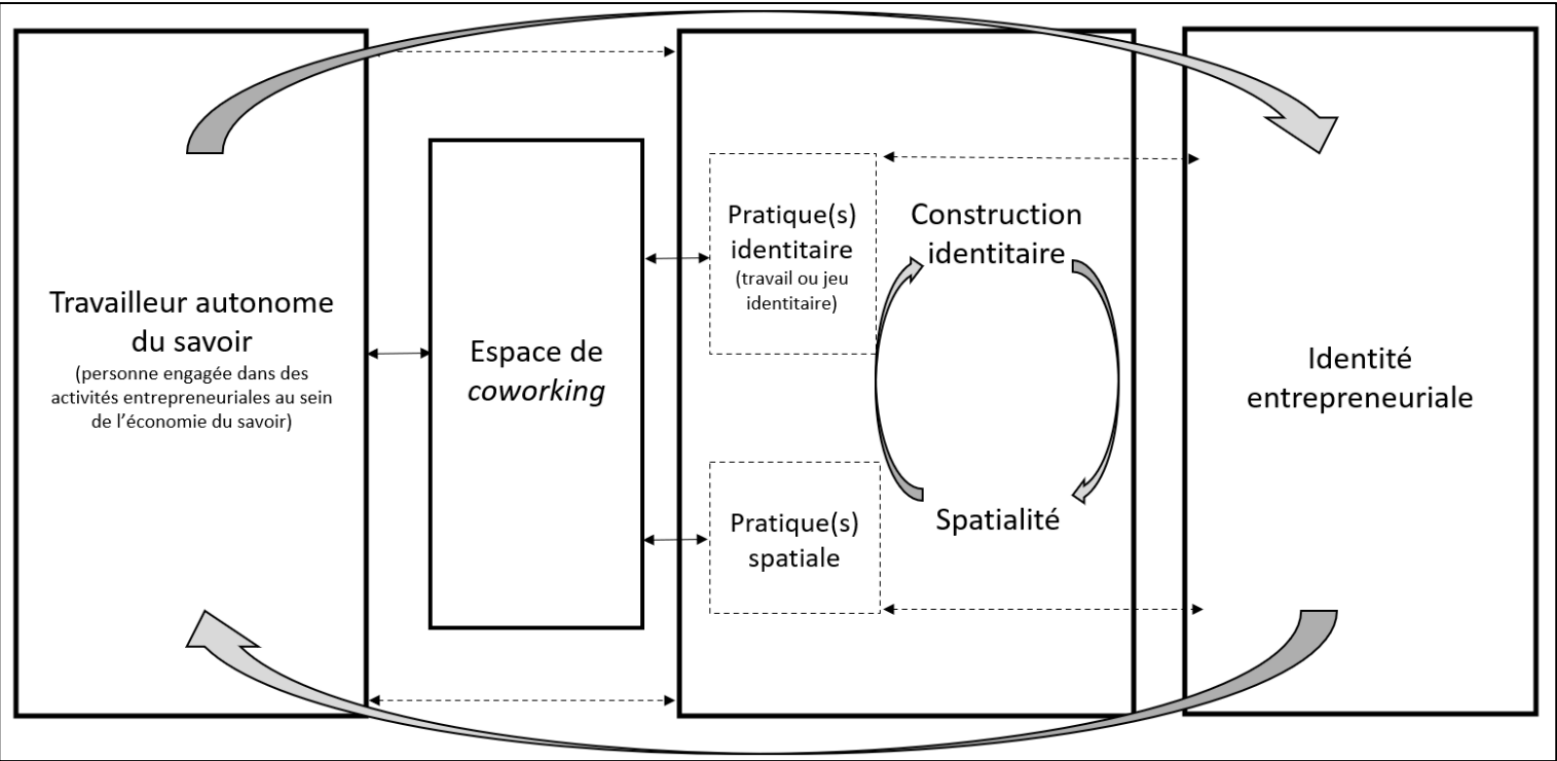


Figure 6. Design conceptuel du projet de recherche



CHAPITRE 4

CADRE MÉTHODOLOGIQUE

En partant d'une perspective processuelle et de la compréhension que l'identité se forme et évolue à travers l'expérience vécue du monde et de l'espace dans la vie quotidienne (Patriotta, 2020), l'approche phénoménologique s'avère essentielle pour cette thèse, car elle permet d'étudier conjointement l'espace, l'expérience subjective vécue des individus et l'identité (Bachelard, 1957; de Certeau, 1990). Étant donné que cette approche s'intéresse à la manière dont l'espace est produit et se manifeste dans l'expérience subjective des personnes (Taylor & Spicer, 2007), la démarche méthodologique qui semble la plus cohérente à mobiliser dans ce cadre est l'autoethnographie (Gill, 2020; Patriotta, 2020) ancrée dans une démarche de recherche éactive (*enactive research*), dont Bengt Johannisson est l'un des pionniers dans le champ de l'entrepreneuriat. En effet, s'inspirant de la perspective de Peter Drucker (1985), selon qui l'entrepreneuriat n'est ni un art ni une science, mais plutôt une pratique, Johannisson (2011) propose une approche de recherche – dite éactive – qui vise à mettre en lumière la savoir tacite incarné (*embodied tacit knowledge*) des praticiens de l'entrepreneuriat, ceux que l'on appelle les 'entrepreneurs'.

Selon Johannisson, la meilleure manière de mettre en lumière ce savoir tacite incarné est de soi-même, en tant que chercheur, se mettre en pratique en lançant un projet de nature entrepreneurial. Or, puisque les questions qui animent cette recherche s'intéressent principalement à l'expérience vécue de l'espace au sein du *coworking* et comment celle-ci contribue à la construction de l'identité entrepreneuriale, un phénomène difficilement observable de l'extérieur, la meilleure manière d'y répondre est de moi-même lancer un projet entrepreneuriale en tant que travailleur autonome du savoir tout en occupant un espace de coworking. L'approche de la recherche éactive me permet justement de faire cela, tout en mobilisant l'autoethnographie comme véhicule méthodologique.

Par conséquent, l'approche éactive, en tant qu'approche de recherche axée sur la pratique permettant entre autres de mettre l'accent sur la fabrication de sens et la construction identitaire (Johannisson, 2011), est une approche de recherche cohérente avec mon projet de thèse. De plus, la recherche éactive permet de saisir l'entrepreneuriat comme un mélange interrelié d'expériences personnelles, d'émotions, de sentiments, de sensations, et d'actions provenant d'une multitude d'acteurs (Fletcher, 2011), tous des éléments qui doivent être pris en compte dans une recherche sur la construction identitaire. Or, une approche méthodologique qui est en adéquation avec la recherche éactive doit être en mesure de capter,

d'une perspective endogène, les détails vécus dans l'expérience du quotidien du chercheur/entrepreneur (Johannisson, 2011), et c'est pourquoi j'ai identifié l'autoethnographie comme étant l'approche méthodologique la mieux adaptée pour réaliser ma recherche énaïve (Anderson, 2006; Cunliffe, 2010; Ellis et al., 2011; Fletcher, 2011; Johannisson, 2011; Marks, 2021).

4.1 L'autoethnographie : l'approche méthodologique idéale pour cette thèse

L'autoethnographie est une approche de recherche et d'écriture académique visant à décrire l'expérience personnelle relative à un phénomène donné afin de mieux saisir l'expérience vécue à l'égard de celui-ci (Ellis et al., 2011). L'autoethnographie est donc à la fois un processus de recherche et un produit découlant de l'effort de recherche. Elle se distingue des autres approches de la recherche par le fait qu'elle nécessite l'immersion et une forme de traduction entre le réel et le conceptuel. L'autoethnographie est une approche qui reconnaît, et priorise d'une certaine manière, la subjectivité et l'émotion du chercheur, ainsi que son impact sur le terrain de recherche étudié (Ellis et al., 2011, p.274). C'est également une approche qui permet de retranscrire la pratique du quotidien au sein du texte académique (Cunliffe, 2010, p.228). C'est donc pour cette raison que l'autoethnographie a été retenue pour cette recherche énaïve, car elle est désignée pour retranscrire, au quotidien, les pratiques identitaires et les pratiques spatiales vécues et observées à travers mon expérience de l'espace de *coworking*, en tant que travailleur autonome du savoir engagé dans activités entrepreneuriales.

De plus, l'autoethnographie est une méthode de recherche qui s'associe bien à une posture onto-épistémologique processuelle et relationnelle (voir Chia, 2010; Hernes, 2010, 2014; Nayak & Chia, 2011; Shotter, 2010; Steyaert, 2007; Weick, 2010), puisqu'elle met l'accent sur la nécessité d'étudier l'individu dans son contexte « naturel » afin de pouvoir saisir la complexité, la subtilité et la banalité de l'expérience vécue au quotidien (Cunliffe, 2010). En ce sens, l'autoethnographie est une approche qui s'inscrit également dans la temporalité, car elle permet d'observer des phénomènes et des processus dans la durée. Elle semble donc appropriée pour une étude scientifique sur l'identité, et surtout au niveau de la construction identitaire, puisque l'objectif de cette thèse, comme mentionné en introduction, vise la description et la compréhension d'un phénomène et non la conceptualisation d'un modèle prescriptif. En partant de l'idée selon laquelle les pratiques et processus qui sous-tendent la construction identitaire ne peuvent pas être observés directement, mais qu'ils engagent la subjectivité de l'individu engagé dans des activités au caractère entrepreneurial (Johannisson, 2011), mon positionnement méthodologique s'inscrit à travers le subjectivisme et l'interprétativisme. Ce positionnement permet de concevoir la socialisation

entre l'individu et son environnement de manière intersubjective, émergeant à travers les interactions, discursives et symboliques, des entités présentes au sein de l'environnement (Cunliffe, 2010).

Cependant, il est important de faire la distinction entre deux types d'autoethnographie qui sont abordés dans la littérature : l'autoethnographie évocatrice et l'autoethnographie analytique (Marks, 2021). D'un côté, l'autoethnographie évocatrice est une méthodologie profondément personnelle, introspective, avec une investigation de style expérimental. Ce type d'autoethnographie est parfois mobilisé pour des enjeux personnels très délicats (par exemple l'abus physique/psychologique). La manière de partager les « données » de cette forme d'autoethnographie tend à brouiller les frontières entre la littérature et les sciences sociales, en adoptant des styles littéraires comme la poésie, la fiction, les scripts dramatiques, et même parfois des performances théâtralisées (Marks, 2021). De l'autre côté, l'autoethnographie analytique est davantage orientée vers l'alliage entre le partage d'expérience personnelle et l'analyse explicite dans l'objectif de construire une compréhension théorique de phénomènes sociaux plus large (Marks, 2021). Ce type d'autoethnographie a été conceptualisé pour notamment privilégier un degré de réflexivité analytique important et une visibilité narrative du soi du chercheur dans la collecte de données sur le terrain (Anderson, 2006, p.378). Or, le type d'autoethnographie qui me semble le plus approprié à adopter pour ce projet de recherche est l'autoethnographie analytique, sur la base des préceptes mis de l'avant par Anderson (2006). En effet, l'alliage entre mes expériences personnelles vécues sur le terrain et l'analyse explicite appuyée sur des concepts théoriques tirés de la littérature me semble être la meilleure stratégie de recherche vue la nature de mon projet de recherche, puisque celui-ci consiste à documenter, de manière analytique, les pratiques identitaires (c.-à-d. le travail identitaire et le jeu identitaire) et les pratiques spatiales (c.-à-d. la spatialité) observées à travers mon expérience vécue de l'ECW au quotidien en tant que travailleur autonome du savoir engagé dans un projet entrepreneurial.

4.2 TRC³ : le projet entrepreneurial de cette recherche éactive

L'approche de la recherche éactive combinée à la méthode autoethnographique analytique m'a amené à vivre l'entrepreneuriat en lançant moi-même un projet entrepreneurial en tant que travailleur autonome du savoir. L'entreprise est enregistrée sous le nom de TRC³ et elle offre des services en coaching, consultation et conférences autour du thème de l'entrepreneuriat et de l'intrapreneuriat¹¹. Mon entreprise s'inscrit dans l'économie du savoir, puisque les services sont basés sur mes propres expériences,

¹¹ Voir Annexe A pour une description détaillée du projet entrepreneurial lancé et développé pour cette recherche éactive.

connaissances et compétences dans le monde des affaires, et sont principalement offerts via les plateformes de télécommunications. TRc³ vise une clientèle relativement diversifiée, que ce soient des individus ou des équipes engagées dans une activité entrepreneuriale, ainsi que des organisations de toutes sortes, telles que des multinationales, des PME ou des OBNL. Dans tous les cas, mon offre de service peut être considérée comme du B2B (*business to business*) en fonction de trois services clés offerts à mes clients.

Tout d'abord, le service de coaching offert par TRc³ s'adresse aux 'entrepreneurs' en phase de lancement qui se situent dans les 36 premiers mois de leur cheminement entrepreneurial. La structure de coaching proposée est de type personnalisé et les séances se déroulent en mode physique ou en mode virtuel via les plateformes numériques. Basé sur des préceptes philosophiques, tels que la posture socratique du « Connais-toi toi-même » et le modèle des trois stades de l'esprit de Nietzsche, TRc³ propose des outils qui sont développés afin d'aider les entrepreneurs à se comprendre, à se connaître, et essentiellement à se faire confiance. Inspiré des préceptes du coaching sportif, qui visent à développer les compétences et la confiance des athlètes sportifs de haut niveau, je propose une formule de coaching entrepreneurial pour développer les compétences et la confiance des 'athlètes économiques' du Québec, ces entrepreneurs qui créent la société d'aujourd'hui et de demain.

En second lieu, le service de consultation offert par TRc³ s'adresse principalement aux PME en phase de croissance qui ont deux à dix ans d'existence (quoique toute PME peut recourir à ce service de consultation entrepreneuriale). L'idée derrière ce service est d'offrir la possibilité de m'embaucher comme consultant pour un mandat prédéfini, et comme mon champ de compétence organisationnel est relativement large, le mandat peut être rattaché au marketing, à la vente et à la négociation, aux ressources humaines, aux opérations et à la logistique, ainsi qu'aux stratégies d'affaires. Ce service permet donc aux PME de bénéficier des services d'un consultant compétent dans une diversité de sphères organisationnelles pour une durée définie, et d'ainsi mener à terme des projets spécifiques ou obtenir des ventes et contrats à l'échelle régionale, nationale et internationale.

Finalement, le service des conférences formatives offert par mon entreprise s'adresse principalement aux organisations bien établies, ayant des bassins d'employés importants, par exemple Desjardins, Hydro-Québec, Metro Inc., la STM, etc. Ces conférences sont développées autour de la notion d'intrapreneuriat, soit la création d'initiative au sein même de l'organisation par les employés de celle-ci (Fisher et al., 2020; Hitt et al., 2011; Honig, 2011). C'est sur la base de l'expérience que j'ai cumulée chez Procter & Gamble, une championne de la culture intrapreneuriale, que ces conférences sont mises en valeur pour stimuler la

proactivité et la productivité des employés au sein d'une organisation donnée. Ces conférences formatives s'adressent à des groupes allant de 10 à 1000 employés, et divers programmes à durées différentes sont offerts aux organisations, disponibles en blocs d'heures variant entre deux, quatre (demi-journée) et huit heures (journée complète). Le contenu de ces trois différents programmes est sensiblement le même, mais il y a davantage de mise en pratique et de résultats concrets pour l'organisation dans les blocs de quatre et huit heures.

En somme, l'entreprise que j'ai lancée en tant que travailleur autonome du savoir est enregistrée au Registre des Entreprises du Québec (REQ) sous le nom de TRc³ et elle s'articule autour de trois services offerts en mode B2B à diverses catégories de clients. Ce projet d'affaires est donc le véhicule entrepreneurial qui m'a permis d'effectuer une recherche éactive en documentant la construction de mon identité entrepreneuriale, à l'aide de l'autoethnographie analytique, dans l'objectif de répondre aux questions de recherche qui animent cette thèse. En effet, puisque l'objet d'analyse qui m'interpelle est le processus de construction de l'identité entrepreneuriale, ce qui requiert une attention réflexive continue afin d'observer et documenter les diverses pratiques identitaires qui sont produites en moi tout au long de ce terrain de recherche, l'autoethnographie analytique constitue la méthode la plus stratégique pour réaliser une collecte de donnée particulièrement riche. Dès lors, il y a une interrelation entre mon expérience personnelle et l'analyse explicite de cette expérience dans l'objectif d'élaborer une compréhension théorique du phénomène étudié, soit la construction de l'identité entrepreneuriale au sein d'un ECW.

Ce type de stratégie est particulièrement pertinente pour une recherche sur la construction identitaire dans le domaine de l'entrepreneuriat, car comme le résumait Christensen et collègues (2023) : « la recherche éactive s'inspire principalement de l'autoethnographie et de la recherche-action, avec pour objectif principal de suivre un processus entrepreneurial à travers les expériences du chercheur » (p.325, traduction libre). Or, les expériences qui sont à l'avant-plan dans ma posture de chercheur sont celles reliées à la dimension spatiale de mon quotidien en tant qu'utilisateur d'un ECW, que j'ai occupé en parallèle au processus de création d'une entreprise en tant que travailleur autonome du savoir pendant une période de douze mois. L'espace de *coworking* a donc constitué le terrain de recherche pour ce projet de thèse. Cependant, certains critères devaient servir à l'identification d'un terrain approprié pour mener cette recherche, et ces critères, qui sont présentés dans la section suivante, m'ont amené à identifier Montréal CoWork comme l'espace de *coworking* idéal pour réaliser cette recherche éactive.

4.3 Montréal CoWork : le terrain de cette recherche énaactive

Le choix du terrain de recherche et de l'ECW au sein duquel j'allais évoluer pendant une année entière a été effectué selon des critères prédéfinis. Premièrement, l'ECW devait m'offrir la possibilité de rencontrer des 'collègues' entrepreneurs et travailleurs autonomes au quotidien, ainsi que la possibilité de participer à une communauté active et diversifiée. Ce critère était important, car la revue de littérature nous a démontré que l'identité entrepreneuriale peut être considérée comme une forme d'identité sociale qui se développe en partie à travers la socialisation avec les pairs (voir la section 1.4. L'identité et l'entrepreneuriat). J'ai identifié ce critère comme celui de la socialisation.

Deuxièmement, l'ECW devait me permettre de bénéficier de services et de ressources qui pouvaient favoriser ma démarche entrepreneuriale en tant que travailleur autonome du savoir. Parmi les services ou les ressources qui pouvaient répondre à ce critère, nous pouvons penser aux services appuyant l'entrepreneuriat, comme de la formation, des séances de codéveloppement d'affaires ou des événements de réseautage, ainsi qu'aux ressources comme des salles de conférences pour des rencontres clients ou un répertoire d'affaires au sein du *coworking*. J'ai identifié ce critère comme celui des ressources entrepreneuriales.

Troisièmement, l'ECW devait avoir une superficie globale suffisamment grande et une diversité d'espaces de travail au sein desquels je pourrais travailler et évoluer en tant qu'utilisateur du *coworking*. Ce critère était important, puisqu'une question de recherche de cette thèse porte sur la distinction entre les espaces et les lieux de travail au sein même du coworking, et ce n'est que dans un ECW suffisamment grand et spatialement diversifié que je pouvais espérer trouver une pluralité de lieux et d'espaces de travail distincts que je pourrais utiliser au quotidien, et de manière générale, pendant la durée de ma recherche. J'ai identifié ce critère comme celui de la diversité spatiale.

Finalement, le quatrième critère de sélection du terrain de recherche était son accessibilité par rapport à mon domicile de vie, car je ne voulais pas que la durée du déplacement pour aller et revenir à l'ECW à partir de chez moi soit un obstacle physique ou psychologique à ma fréquence d'utilisation du coworking. Étant donné que je voulais y travailler un minimum de trois jours par semaine, ce qui représente la moyenne observée chez les usagers de coworking, je voulais que l'ECW soit facilement accessible par transport en commun et par transport actif, ainsi que par voiture lorsque la température serait moins clémente. En termes de temporalité, je voulais que l'ECW soit à un maximum de 30 minutes de chez moi,

un temps de déplacement qui me semblait des plus raisonnables. Je jugeais que ma présence régulière et continue au fil des 52 semaines du terrain de recherche était cruciale pour obtenir une collecte de données suffisante pour cette thèse. J'ai identifié ce critère comme celui de l'accessibilité.

En somme, les critères de la socialisation, des ressources entrepreneuriales, de la diversité spatiale et de l'accessibilité avaient une importance relative aux objectifs de recherche de cette thèse et je me devais de trouver un ECW qui répondent à chacun d'eux. Je ne voulais pas faire de compromis et sacrifier l'un de ces quatre critères, et je n'avais pas de préférence quant à toute autre caractéristique concernant l'ECW que j'occuperais pendant une année. Après une quête qui s'est déroulée sur quelques mois, et qui s'est principalement effectuée à travers mon réseau de contact personnel, j'ai fini par identifier Montréal CoWork¹² comme l'ECW idéal pour mon terrain de recherche. Voici pourquoi et comment cet ECW rencontre chacun de mes quatre critères de sélection.

4.3.1 Le critère de socialisation

Tout d'abord, Montréal CoWork s'identifie comme un espace de travail innovant au cœur de l'île de Montréal ayant un « sens aigu de la communauté et des gens », et dont le but est « d'aider les entrepreneurs – des travailleurs autonomes aux grandes entreprises d'ici et d'ailleurs à s'établir et à se développer à Montréal grâce à des installations modernes, une communauté chaleureuse et un soutien adapté et sur mesure » (Site internet, Montréal CoWork). En tant que travailleur autonome du savoir, je trouvais cette description invitante, notamment parce qu'il semblait y avoir un effort particulier à mettre en valeur l'importance des gens et de la communauté.

Sur la base de ce projet de recherche qui s'intéresse à l'identité entrepreneuriale en tant qu'identité sociale, l'idée de côtoyer du monde et de faire partie d'une communauté au travail m'apparaissait pertinente pour documenter la manière dont mes interactions sociales affecteraient ma construction identitaire. Je sais qu'il y a des ECW qui ne sont peuplés que de quelques dizaines de personnes, et parfois il peut y avoir des journées où à peine dix personnes sont présentes dans ces espaces. Je voulais donc trouver un endroit qui avait une grande communauté, et Montréal CoWork affirmait avoir une communauté active d'environ 250 personnes au moment où je faisais mon choix. Par conséquent, je trouvais que ce nombre d'utilisateurs était intéressant pour m'assurer de pouvoir croiser des gens à chaque fois que j'irais travailler au cowork, en plus de pouvoir sentir un certain esprit de communauté lors des

¹² <https://www.montrealcowork.com/>

activités qui auraient lieu dans l'espace. Mon choix s'est avéré bénéfique pour cet aspect, puisqu'il y avait au-dessus de cinquante personnes en moyenne à chaque fois que j'allais travailler dans l'ECW, et il y avait une forte présence lors des activités de socialisation dont j'ai pu participer. Dans la figure 7, nous pouvons voir quelques exemples de ces activités, qui sont planifiés dans l'horaire hebdomadaire de l'ECW. Celles-ci sont tirées de la communication qui est présentée sur le site internet de Montréal CoWork.

Figure 7. Exemples d'activités hebdomadaires organisées chez Montréal CoWork



4.3.2 Le critère des ressources entrepreneuriales

Ensuite, je trouvais intéressant le fait que cet espace de collaboratif indique vouloir accompagner les créateurs d'entreprises, sans pour autant être une structure d'accompagnement entrepreneurial. Comme c'est écrit sur leur site internet, « nous souhaitons vous accompagner dans la création de votre entreprise et vous faciliter l'accès aux ressources dont vous avez besoin afin de faire de cette aventure une expérience positive » (Site internet, Montréal CoWork). Or, je trouvais pertinent d'inclure cet élément aux interactions socioprofessionnelles qui me seraient accessibles dans mon terrain de recherche. Je trouvais intéressant de pouvoir documenter comment les ressources et l'accompagnement proposé par l'espace de coworking s'articuleraient sur la construction de mon identité entrepreneuriale en tant que travailleur autonome. En effet, j'avais été intrigué par une phrase que j'avais trouvée sur leur site internet, et qui affirme « que vous soyez des entrepreneurs au stade de démarrage, en développement ou en croissance à la conquête des marchés locaux et internationaux, des immigrants investisseurs se lançant en affaires en Amérique du Nord ou des professionnels autonomes : vous avez votre place dans la mosaïque qu'est Montréal

CoWork! » (Site internet, Montréal CoWork) J'étais donc curieux de voir quelle serait MA place dans la mosaïque de Montréal CoWork, et surtout comment cela s'arrimerait avec l'objet de ma recherche, soit la construction de MON identité entrepreneuriale.

4.3.3 Le critère de la diversité spatiale

En troisième lieu, le critère de la diversité spatiale était très important dans ma sélection du terrain de recherche, puisque c'est une dimension que je voulais observer à travers mon autoethnographie analytique. Je sais qu'il y a de nombreux espaces de coworking qui sont relativement petits en superficie, et dont certains n'ont qu'un ou deux espaces de travail ouverts qui ne sont pas des bureaux fermés. Ces ECW étaient moins intéressants d'un point de vue spatial, car il y avait moins de diversité et de possibilité en termes de choix où travailler au sein de l'espace. Au contraire, Montréal CoWork offrait une variété intéressante, et cela a grandement contribué à sélectionner cet espace de coworking en guise de terrain de recherche. La figure 8, tirée de leur site internet, permet de voir la diversité des espaces de travail et de socialisation qui sont offerts chez Montréal CoWork, et dont j'ai pu bénéficier tout au long de mon terrain de recherche.

Figure 8. La diversité des espaces de travail chez Montréal CoWork



Dès lors, Montréal CoWork m'apparaissait comme un espace de coworking intéressant pour mon terrain de recherche dû à sa grande superficie (au-dessus de 3000 pieds carrés) sur deux étages, et par ce fait, la diversité des espaces de travail qui sont accessibles aux usagers. En effet, après avoir visité une première fois l'espace de coworking, j'ai remarqué qu'il y avait un grand lounge avec de nombreux divans individuels où l'on pouvait travailler, deux cafétérias dans lesquelles nous pouvions manger, mais également y travailler, un grand espace ouvert de travail silencieux avec près de cinquante places assises, ainsi qu'un plus petit espace ouvert de travail semi-silencieux, en plus d'une variété de petites salles fermées pour des rencontres d'équipes. Je trouvais donc que la variété des espaces de travail qui était offerte aux usagers me permettrait de naviguer à mon aise au sein de l'ECW, ce qui m'habiliterait d'efficacement documenter mes pratiques spatiales au fil du temps. La figure 9 permet de visualiser l'espace de Montréal CoWork.

Figure 9. Représentation visuelle du plan de l'espace Montréal CoWork



4.3.4 Le critère de l'accessibilité

Finalement, le dernier critère de sélection de l'ECW était son accessibilité par rapport à mon domicile, puisque je voulais m'assurer de pouvoir m'y rendre facilement plusieurs journées par semaine, et je ne voulais pas que la distance ou le temps de déplacement devienne un frein à mon utilisation du *coworking*. L'objectif que je visais quant au temps de déplacement était trente minutes, et après avoir fait le test à la fois en voiture et en transport en commun, Montréal CoWork se trouvait en deçà des 30 minutes de chez moi. En effet, Montréal CoWork se situe en plein cœur du Plateau Mont-Royal, un quartier lui-même assez central de la ville de Montréal, et il se trouve à quelques minutes de marche du métro Mont-Royal. Cela en faisait un lieu très accessible à partir de mon domicile, qui était situé dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. La figure 10 permet de visualiser le caractère central de Montréal CoWork au sein du Grand Montréal, tandis que la figure 11, qui se trouve à la page suivante, permet de constater que le temps de déplacement en voiture entre chez moi et le coworking était d'environ vingt minutes, lorsqu'il n'y avait pas de congestion au niveau du trafic, et que celui-ci était tout juste en deçà des trente minutes en transport en commun. De plus, étant donné que mon critère d'accessibilité visait également le transport actif, j'ai fait l'analyse que mon trajet à vélo m'amènerait à passer à travers le parc Lafontaine, ce qui me ravissait, et que le temps de celui-ci serait d'environ vingt-cinq minutes, ce qui respectait encore une fois mon critère d'accessibilité.

Figure 10. Localisation de Montréal CoWork au sein du Grand Montréal

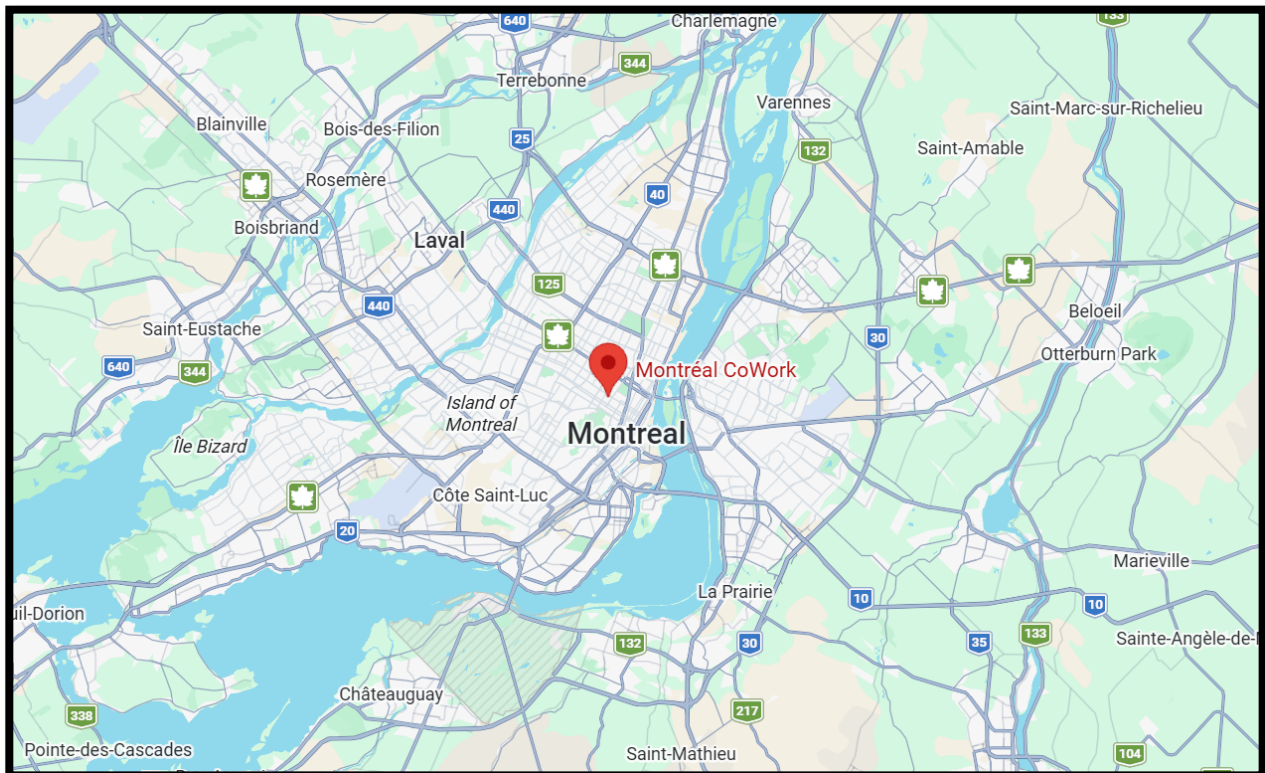
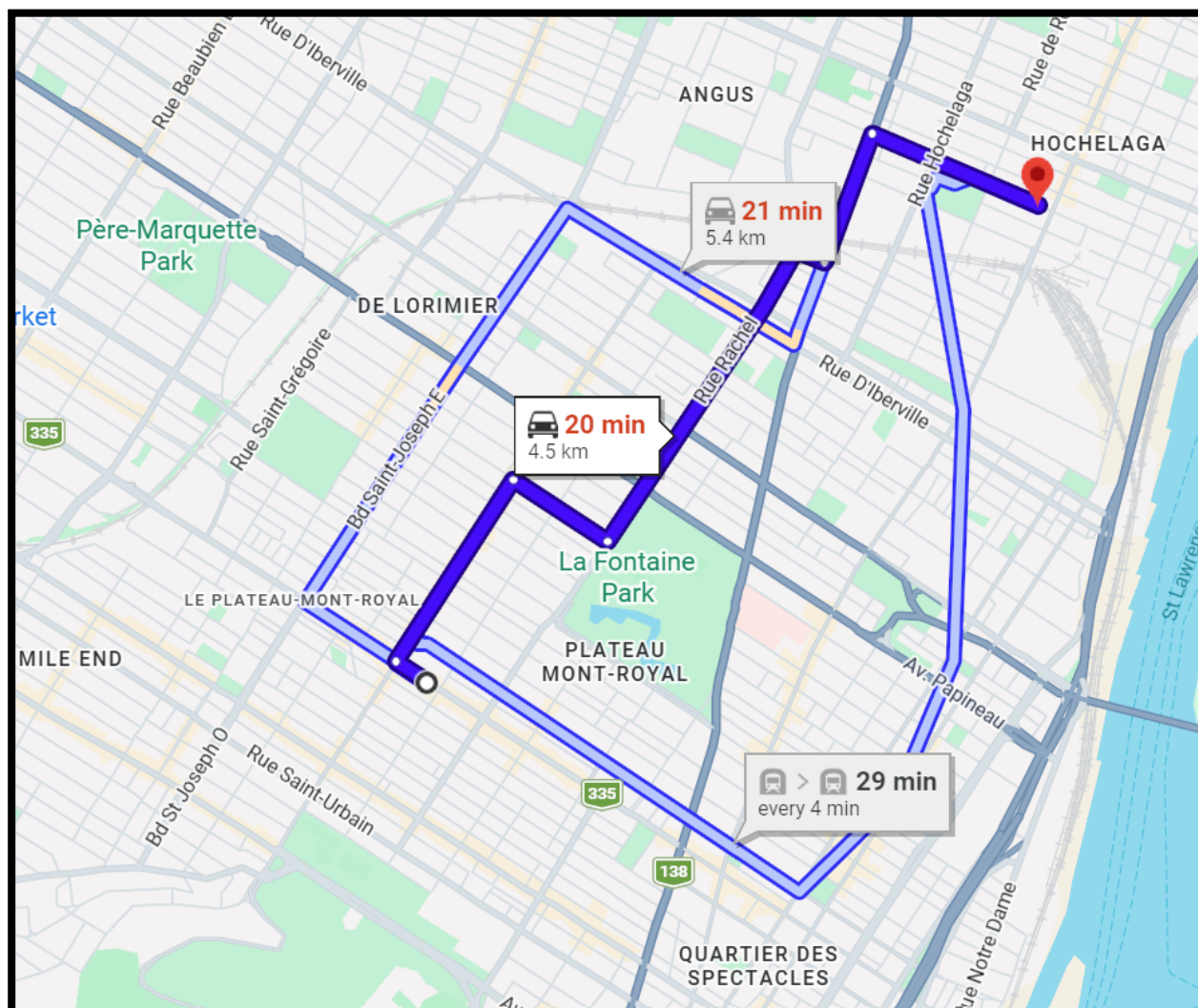


Figure 11. Trajet et distance entre mon domicile et Montréal CoWork au moment de choisir l'ECW



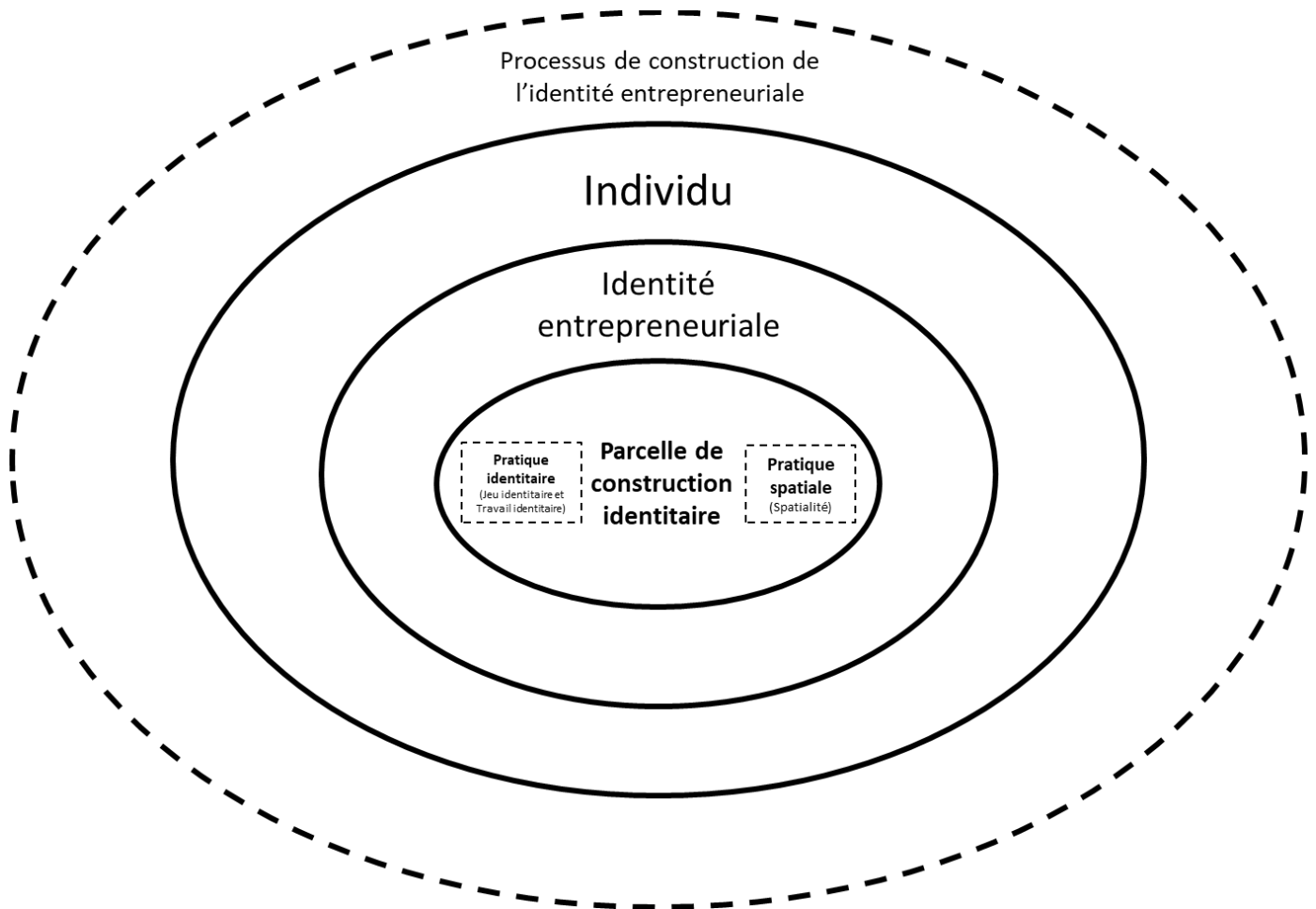
Somme toute, Montréal CoWork représentait un ECW idéal pour mon terrain de recherche, car il répondait positivement aux quatre critères de sélection à partir desquels j'effectuais mon choix. De plus, le gestionnaire de l'ECW, que j'avais connu lors d'une recherche avec l'Observatoire des milieux de vie urbains¹³ était enthousiaste à l'idée de ma présence au sein de Montréal CoWork et il m'a même proposé un tarif préférentiel pour m'appuyer dans ma démarche de recherche, étant donné qu'il comprenait ma réalité financière en tant qu'étudiant au 3e cycle universitaire. J'avais donc trouvé l'ECW idéal pour étudier mon objet de recherche, l'identité entrepreneuriale, au cours des douze prochains mois.

¹³ <https://omv.esg.uqam.ca>

4.4 Les parcelles de construction identitaire : l'unité d'analyse de cette recherche

L'objet d'analyse général de mon projet de recherche est le processus de construction de l'identité entrepreneuriale. Le niveau d'analyse macroscopique de ma recherche est par conséquent l'individu (Patton, 2002), précisément l'individu engagé dans la création d'une entreprise individuelle. De manière plus concrète, mon objet de recherche est un type d'identité particulière au sein de l'individu : l'identité entrepreneuriale (voir la section 1.4. L'identité et l'entrepreneuriat). De manière encore plus précise, l'unité d'analyse de mon projet de recherche est la parcelle de construction identitaire, comme la pratique identitaire (travail et jeu identitaire – voir les sections 1.4.1. La construction de l'identité entrepreneuriale et les enjeux de jeu et de travail identitaire et 1.4.2. Le jeu identitaire et la construction de l'identité entrepreneuriale) déployée par l'individu en fonction de la manière qu'il vit l'espace et du sens qui découle de son expérience vécue au quotidien, ainsi que la pratique spatiale (spatialité – voir la section 2.1.4. La spatialité : une notion processuelle clé) en tant qu'action qui amène l'individu à s'approprier l'espace. La figure 12 illustre comment se décline mon unité d'analyse méthodologique.

Figure 12. Unité d'analyse méthodologique



4.5 Les outils de recherche et les données collectées

Plusieurs outils de recherche ont servi à documenter ma recherche éactive et mon autoethnographie analytique, et chacun de ces outils a permis de collecter diverses données à l'égard de l'unité d'analyse de ce projet de connaissance. Les deux outils de recherche que j'ai mobilisés au quotidien sont une grille d'observation topoanalytique, que j'ai développée spécifiquement pour ce terrain de recherche, ainsi qu'un journal de bord, qui servait davantage à capturer mon expérience générale quant au terrain de recherche. En complément à ces deux outils principaux, j'ai eu recours à troisième outil de collecte de donnée sous la forme d'un enregistreur vocal pour documenter toutes les expériences et réflexions 'spontanées' qui se déroulaient pendant le terrain, ainsi qu'à certains moments où je ne me trouvais pas forcément sur le terrain, mais dont certains événements pertinents à documenter se produisaient. En plus de l'enregistreur vocal, j'avais également sur mon téléphone portable un appareil photo qui me permettait de prendre des photographies, dans l'objectif de capturer autant de supports visuels qui possible qui pourraient être utiles lors de l'étape d'analyse. Finalement, le dernier outil de collecte que j'ai mobilisé pour cette recherche est l'entretien réflexif, que j'ai mené avec divers travailleurs autonomes du savoir rencontrés au sein de l'ECW. Prenons donc un moment pour décrire de manière plus détaillée chaque outil de recherche mobilisé pendant le terrain, ainsi que les types et quantités de données qui ont été collectés.

4.5.1 La grille d'observation topoanalytique

Le premier outil de recherche est une grille d'observation topoanalytique que j'ai moi-même développée pour cette étude. Cette grille m'a permis de documenter les pratiques identitaires et les pratiques spatiales que j'ai vécues en parallèle aux activités entrepreneuriales que j'ai accomplies en lien avec la création de mon entreprise et en fonction de la manière dont j'ai expérimenté, d'un point de vue phénoménologique, l'espace que j'ai occupé au moment où j'ai accompli ces activités au sein de Montréal CoWork. Cette grille d'observation topoanalytique m'a permis d'inscrire et de recueillir les occurrences quotidiennes de mes activités effectuées au sein de l'ECW, et elle a été un outil utile pour conserver chacune des traces spatiales, sous forme de photographies, qui ont accompagné mes interprétations phénoménologiques (Gill, 2020).

Étant donné que ma recherche se penche à la fois sur la construction identitaire et sur l'expérience vécue de l'espace au quotidien, je me suis inspiré de la notion de topoanalyse imaginée par Gaston Bachelard (1884-1962) pour développer ma grille d'observation topoanalytique. La méthode d'analyse mise de l'avant par Bachelard (1957), la topoanalyse (Lussault, 2007; Roux, 2002), se définit comme « l'étude psychologique systématique des sites physiques de notre vie intime » (Casey, 1993, p.311, traduction libre).

Cette méthode vise à amplifier notre regard sur les lieux intimes de l'expérience humaine, qui se situent principalement à la maison, mais ceux-ci peuvent également être l'endroit où le travail est effectué, ou encore tout autre endroit dans lequel nous passons une quantité importante de temps. C'est en ce sens que cet outil de collecte de donnée m'a semblé en cohérence avec ce projet de recherche. La topoanalyse m'a permis de rendre compte de la dimension spatiale quant à ma construction identitaire parce que l'approche de Bachelard tente essentiellement d'ancrer nos expériences profondes au sein de l'intimité de nos vies, là où le poids psychique est dominant (Noormohammadi, 2018).

À travers la topoanalyse de Bachelard, l'intention est que le « sujet autonome puisse commencer à se reconcevoir au sein et à travers les lieux particuliers de son existence » (Casey, 1993, p.366, traduction libre). Comme l'affirme lui-même Bachelard (1957) :

« Pour un phénoménologue, la nuance doit être prise comme un phénomène psychologique de premier jet. La nuance n'est pas une coloration superficielle supplémentaire. Il faut donc dire comment nous habitons notre espace vital en accord avec toutes les dialectiques de la vie, comment nous nous enracinons, jour par jour, dans un « coin du monde ». Car la maison est notre coin du monde. Elle est - on l'a souvent dit – notre premier univers. Elle est vraiment un cosmos ... La topoanalyse serait donc l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime » (p.56 et 61).

Ainsi, il faut comprendre, à la suite de cette citation évocatrice, que mon « coin du monde » qui a été mis à l'étude à travers la topoanalyse est l'espace de *coworking* que j'ai occupé pour une durée de douze mois, et qui a par conséquent été mon espace de travail de prédilection pour créer et développer mon projet entrepreneurial. Un second élément important qui ressort de cette citation de Bachelard (1957) est le caractère phénoménologique d'une telle approche topoanalytique. Comme nous l'avons déjà explicité dans la revue de littérature portant sur l'espace, l'approche phénoménologique est une approche qui permet de documenter et de faire sens des expériences 'vécues' des individus (Shortt, 2015). Elle est orientée vers l'étude de l'expérience humaine au quotidien, mais de manière plus spécifique, l'approche phénoménologique vise à mettre en lumière les significations que les individus créent à partir de leurs concomitances avec le monde (Patriotta, 2020). Dès lors, c'est une approche qui permet de nous intéresser aux activités symboliques que les individus emploient pour non seulement faire sens du monde, mais également faire sens d'eux-mêmes (Bruner, 1990). Le terme 'phénoménologie' fait explicitement référence à l'étude des phénomènes, ce qui apparaît à quelqu'un dans sa propre expérience consciente (Gill, 2020). Ainsi, au cœur de la recherche phénoménologique, il y a un accent explicite qui est mis sur l'expérience de l'individu à l'égard de la composante du monde qui est à l'étude.

En bref, l'analyse phénoménologique est basée sur l'expérience vécue de l'espace, et en développant la topoanalyse, Bachelard (1957) s'intéresse à la relation de la personne et de la place, ainsi qu'à la manière que l'individu créer du sens à partir de son expérience de l'espace (Noormohammadi, 2018). Or, une manière efficace de 'capturer' l'expérience vécue de l'espace et de pouvoir la partager est d'employer des méthodes visuelles comme la photographie (Shortt, 2015). Le fait de capter un lieu, un moment spatial sur une photographie et de pouvoir la montrer tout en discutant de l'expérience qui a été vécue en lien avec l'image est une manière efficace de convier l'approche phénoménologique, car cela permet de partager la subjectivité du participant et de communiquer son expérience personnelle à l'égard d'un espace donné, notamment un espace de travail (Shortt, 2015). C'est donc pour cette raison que j'ai inclus une colonne dans ma grille d'observation topoanalytique pour insérer des photos de l'espace occupé lors de chaque entrée dans celle-ci, comme nous pouvons le constater avec la sixième colonne de la grille d'observation que j'ai développée, qui est représentée par la figure 13.

Figure 13. Grille d'observation topoanalytique

Date et heure :

Lieu :

Description visuelle de l'espace au sein duquel les événements de cette entrée se sont déroulés	Entrée au journal de bord	Activité entrepreneuriale effectuée	Affect ressenti lors des événements vécus dans cette entrée	Pratique identitaire déployée	Photo de l'espace

Finalement, cette grille d'observation topoanalytique m'a permis de collecter des données lors de chacune des journées passées sur le terrain, car après chaque occurrence de travail sur mon projet entrepreneurial au sein de l'ECW, je me suis assuré de remplir une entrée dans ma grille d'observation analytique. En effet, le court délai entre l'évènement vécu par le participant (c.-à-d. moi-même) et l'enregistrement de l'évènement que permet un journal ou une grille d'observation constitue un avantage important pour une autoethnographie (Radcliffe, 2019). Lorsque le délai est trop long, la rétrospection peut parfois entraîner des trous de mémoire en ce qui a trait aux détails spécifiques des expériences, des pensées et des sentiments vécus, ce qui serait clairement un inconvénient pour le type de données que je visais à collecter pendant mon autoethnographie (Radcliffe, 2019). La grille d'observation topoanalytique a donc été un outil de collecte plus ou moins 'instantané', car je me suis assuré de toujours faire une entrée immédiatement après un bloc spatiotemporel d'activités entrepreneuriales effectuées au sein de l'ECW. Chaque bloc spatiotemporel représentait une séance de travail unique, d'au minimum une heure (une seule séance de travail n'a duré que de 30 minutes), dans un endroit précis de l'espace de *coworking*. Il y a donc eu des journées lorsque j'étais sur le terrain à Montréal CoWork où plus d'un bloc spatiotemporel a été vécu et enregistré dans ma grille d'observation topoanalytique. Au total, 97 blocs spatiotemporels ont été effectués à travers cette collecte de donnée et la durée moyenne de ceux-ci a été de deux heures, ce qui signifie qu'un peu moins de deux cents heures au total ont été 'analytiquement' documentées.

4.5.2 Le journal de bord

Ensuite, pour compléter ma grille d'observation topoanalytique et pour capturer en profondeur mon expérience vécue à l'égard du terrain de recherche, j'ai eu recours à un journal de bord, une sorte de journal intime qualitatif (Radcliffe, 2019). Cet outil de collecte de donnée m'a permis, à la fin de chaque journée de travail sur mon terrain, au *minima*, de documenter mes expériences et réflexions vécues au sein de l'ECW, sans pour autant qu'elles aient un lien direct avec des activités entrepreneuriales et ma construction identitaire en tant que travailleur autonome du savoir. En effet, puisque j'ai passé beaucoup de temps dans l'ECW à faire des tâches qui n'avaient rien à voir avec mon projet entrepreneurial, comme des tâches reliées à mes rôles d'enseignant et de chercheur-doctorant, par exemple la préparation de cours, le recrutement d'étudiant pour des cours à mobilité internationale, la rédaction d'articles scientifiques, la préparation de présentations de nature académiques, des réunions de travail avec des collègues chercheurs, des tâches reliées à mes rôles d'assistant de recherche avec l'OMV et comme assistant éditorial aux réseaux sociaux de la Revue Internationale PME, je voulais tout de même avoir un outil qui me permettrait de documenter ce que je vivais sur le terrain.

Étant donné que j'ai réalisé ces tâches non reliées à mon travail entrepreneurial dans l'ECW, je ne sentais pas que c'était approprié de remplir ma grille d'observation topoanalytique lors de ces occurrences. J'avais donc besoin d'un autre outil de collecte de donnée pour documenter ce type d'expérience. C'est pourquoi le journal de bord, sous forme de journal intime qualitatif, m'a permis, pendant et à la fin de chaque journée de travail au *coworking* de prendre des notes détaillées et des mémos par rapport à ce que j'ai vécu et observé, et qui a eu une certaine pertinence avec mon projet de recherche. L'avantage du journal intime qualitatif a donc été de me permettre de documenter les événements et les expériences pertinentes vécues, selon ma propre perception, dans le contexte naturel et spontané du *coworking* au quotidien (Radcliffe, 2019). Cela m'a offert la possibilité de découvrir des sentiments et des pensées qui n'auraient pas été documentés sans ce journal de bord, et cela a eu le bénéfice de générer une grande quantité de détails qui aurait été difficile d'obtenir autrement (Radcliffe, 2019). Bref, pour une étude longitudinale comme celle de cette thèse, un journal de bord représentait un outil efficace pour accumuler une quantité d'expériences et de réflexions qui se déployaient et évoluaient à travers le temps. La richesse de ces données, sous forme de relations sociales, en tant qu'échanges directs et dialogues avec les autres usagers de l'ECW et en tant qu'échanges indirects et non verbaux comme la présence et l'évitement d'autres usagers, d'affects et d'émotions subjectivement vécues, ainsi que des pensées et réflexions de tout genre ont représenté un atout pour la phase d'analyse, puisqu'elles ont été un complément intéressant aux données qui ont été documentées dans la grille d'observation topoanalytique. Au total, 84 journées de travail ont été documentées dans mon journal intime, pour un total de 99 pages Word en police de type Calibri et en taille 10.

4.5.3 L'enregistreur vocal et l'appareil photo

En plus de la grille d'observation et du journal de bord, j'ai eu recours à un troisième outil de collecte de donnée sous la forme d'un enregistreur vocal pour documenter toutes les expériences et réflexions 'spontanées', et hors terrain (c.-à-d. ailleurs que dans l'ECW) qui bénéficiaient d'une explication détaillée sur le vif du moment. L'enregistreur vocal m'a donc servi à capturer les occurrences où je n'avais pas accès à mon ordinateur, comme pendant des événements spéciaux dans le *coworking*, tels que des célébrations ou des 5@7, ou encore des événements en lien avec mon activité entrepreneuriale qui ont eu lieu ailleurs que dans l'ECW, comme des soirées réseautage, des séances de coaching ou des visites chez des clients. Au total, 75 mémos vocaux ont été enregistrés pendant la recherche, et la durée moyenne de ceux-ci a été de 3,37 minutes, pour une somme de 252,81 minutes, soit un peu plus de 4 heures d'enregistrement vocal. Ces mémos vocaux ont ensuite été retranscrits pour faciliter la phase d'analyse des données.

En complément aux enregistrements vocaux, j'ai pris des photographies, autant que possible, pour procurer un support visuel qui pourrait être pertinent lors de l'étape de l'analyse. J'ai donc, dans une certaine mesure, tenté de capter les données visuelles qui me permettraient de 'reconstituer' l'évènement et la scène lors de la phase d'analyse. Cet outil de collecte m'a donc permis de documenter des éléments dans le vif de l'action, sans nécessairement devoir attendre et devoir m'installer pour écrire dans mon journal de bord, car cela aurait pu entraîner une perte d'information importante à ce qui a trait à mon expérience vécue du moment (Gill, 2020; Radcliffe, 2019). Au total, 399 photographies ont été prises pendant la recherche, soit 226 photos pour alimenter la grille d'observation topoanalytique, et 173 photos captées lors de dix-sept autres occasions, comme des évènements sociaux qui se déroulaient sur l'heure du midi ou en soirée dans l'ECW, ou encore des évènements qui se sont déroulés à l'extérieur de Montréal CoWork et qui avaient un lien avec cette recherche.

4.5.4 Les entrevues réflexives

Finalement, un dernier outil de collecte de données que j'ai trouvé pertinent à mobiliser dans l'objectif d'apporter plus de profondeur à mes réflexions finales lors de la phase d'analyse est l'entrevue réflexive (Cunliffe, 2003). Je précise cependant que ces entretiens ne constituent pas des données d'analyse en soi quant à mes propres pratiques identitaires et spatiales, mais plutôt des données qui m'ont permis de découvrir l'expérience et de bénéficier de la perspective de collègues entrepreneurs et travailleurs autonomes dont j'ai eu le plaisir de rencontrer pendant mon terrain de recherche au sein de l'ECW. Alvesson (2003) explique que l'entretien au caractère réflexif s'accomplit au sein d'un cadre qui stimule la réciprocité entre la production d'interprétations et la contestation de celles-ci. En d'autres mots, ce type d'entretien vise à mettre en lumière des phénomènes subjectifs (c.-à-d. la construction identitaire et l'expérience vécue de l'espace dans le cas de ma recherche) tout en mettant au défi ces interprétations afin de stimuler l'exploration de perspectives alternatives (Alvesson, 2003). Ainsi, une approche réflexive permet d'explorer l'agentivité des individus à travers la rencontre intersubjective du chercheur et du participant (Cunliffe, 2003). Cette démarche m'a donc paru fertile pour entrecroiser ma propre perspective et celle des individus dont j'ai eu l'opportunité de rencontrer à travers mon terrain de recherche. Avec l'objectif de documenter l'expérience vécue de l'espace et la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir travaillant dans un espace de *coworking*, il m'a effectivement semblé pertinent de mobiliser un outil me permettant de collecter des données qui émergeraient à travers le questionnement et la discussion réflexive avec d'autres personnes lors d'entrevues réflexives semi-dirigées et des entretiens en profondeur (Hennink et al., 2011). La réflexivité est l'habilité des personnes à se considérer

en relation à leur contexte social et vice versa (Cutcher, 2020), et c’est précisément ce que j’ai visé à travers les entretiens à caractère réflexifs. Je pense que ce fut un outil approprié pour ‘capter’ des réflexions intersubjectives sur le thème de l’identité et de la construction identitaire.

Pour ce faire, j’ai élaboré un guide d’entretien ouvert et construit autour de questions portant sur le vécu spatiotemporel spécifique de ces individus¹⁴. En effet, un guide d’entretien à caractère phénoménologique (Creswell, 2007), axé sur les perceptions des individus engagés dans des activités entrepreneuriales à l’égard des phénomènes identitaires qui se produisent en eux, notamment en lien à l’expérience vécue de l’espace, a permis d’accéder à un niveau d’information difficilement observable de l’extérieur puisque ce sont des informations qui requièrent un degré considérable d’auto-réflexivité (Cunliffe, 2003). La stratégie mise en œuvre pour ces entretiens réflexifs a été une combinaison d’échantillonnages ciblés, et cette stratégie m’a offert de la flexibilité et la capacité de satisfaire divers besoins de recherche (Patton, 2002). Le principe que j’ai considéré est l’échantillonnage délibéré. Il y a donc lieu d’affirmer qu’un échantillonnage relativement homogène a été utilisé, puisque ce qui m’intéresse est la construction de l’identité entrepreneuriale des travailleurs autonomes du savoir, en tant que groupe particulier (Patton, 2002, p.235). Une stratégie d’échantillonnage opportuniste a également fait partie de la combinaison mobilisée, car la sélection des individus pour les entretiens n’a été faite qu’après le début de ma recherche énaïve et de mon autoethnographie, et en fonction des interactions et du rapport que j’ai été en mesure d’établir avec mes ‘collègues’ au sein de l’ECW (Feldman et al., 2003). Au total, cinq participants ont été rencontrés pour ces entretiens réflexifs, et l’entretien moyen a duré 56 minutes. Ces entretiens ont ensuite été retranscrits pour faciliter l’analyse des données. Le tableau 4 ci-dessous présente les participants rencontrés dans le cadre de ces entretiens réflexifs.

Tableau 4. Liste des participants aux entretiens réflexifs

Code entrevue	Domaine d'activité	Genre	Tranche d'âge	Années chez Mtl Cowork	Fréquence hebdomadaire au cowork	Date de l'entretien	Durée de l'entretien
E1	Stratège en communication et directrice de création	Femme	25-30 ans	2 ans	3 à 4 jours	14 juin 2023	76 minutes
E2	Promotion touristique et locale (Guide touristique)	Homme	35-40 ans	5 ans	1 à 2 jours	15 juin 2023	55 minutes
E3	Multi-franchisée en entraînement en plein-air	Femme	40-45 ans	3 ans	2 à 3 jours	26 janvier 2024	48 minutes
E4	Services conseils, Recrutement & RH	Homme	30-35 ans	2 ans	4 à 5 jours	7 février 2024	41 minutes
E5	Facilitatrice de détente au travail	Femme	30-35 ans	3 mois	2 à 3 jours	27 mars 2024	58 minutes

¹⁴ Voir Annexe B pour le détail du guide d’entretien

Somme toute, les divers outils mobilisés m’ont permis de collecter des données à caractère phénoménologique via: (A) une grille d’observation topoanalytique; (B) un journal de bord, compris comme un journal intime qualitatif; (C) un enregistreur vocal pour des mémos pris sur le vif de l’action; (D) des photographies pour garder des traces visuelles; ainsi que (E) des entretiens semi-dirigés à caractère réflexif avec des collègues rencontrés au sein de l’ECW pour ajouter de la profondeur lors de ma phase d’analyse et d’interprétation des résultats. Le tableau 5 présente une synthèse des outils mobilisés pour cette recherche et l’ensemble des données collectées.

Tableau 5. Synthèse des outils de recherche et des données collectées

Outils de recherche	Données collectées
Grille d’observation topoanalytique	97 entrées (blocs spatiotemporels) 198 heures d’observation au total 83 pages de texte (Police d’écriture de type Calibri en taille 10, interligne simple)
Journal de bord	84 entrées (journées de travail) 99 pages de texte (Police d’écriture de type Calibri en taille 10, interligne simple)
Enregistrement vocal	75 mémos vocaux 252,81 minutes d’enregistrement total 68 pages de texte (retranscriptions) (Police d’écriture de type Calibri en taille 10, interligne simple)
Photographie	399 photos
Entretien réflexif	5 entretiens réflexifs 278 minutes d’enregistrement total 112 pages de texte (retranscriptions) (Police d’écriture de type Calibri en taille 10, interligne simple)

Finalement, une demande de certification éthique a été déposée auprès des instances de l’UQAM, et un certificat d’approbation éthique a été octroyé en date du 17 février 2023, et le renouvellement de celui-ci a été accordé le 17 février 2024¹⁵.

¹⁵ Voir Annexe C pour le certificat d’approbation éthique initiale et son renouvellement par l’UQAM.

4.6 Synthèse de mon cadre méthodologique

En résumé, sur la base d'une approche de recherche qualitative, mon terrain empirique a pris comme point d'ancrage le quotidien entrepreneurial d'un travailleur autonome du savoir œuvrant au sein d'un ECW. Une approche méthodologique qualitative a effectivement été privilégiée pour le projet de recherche proposé, puisque mes questions de recherches visaient notamment à comprendre (I) comment la présence au sein d'un ECW influe sur la construction de l'identité entrepreneuriale (II) comment l'expérience vécue de l'espace agit sur la construction de l'identité entrepreneuriale au regard du travail identitaire et du jeu identitaire, et (III) comment les tensions entre 'espace' et 'place' au sein d'un ECW agissent la construction identitaire des individus engagés dans des activités entrepreneuriales.

Étant donné que ces questions ont une essence qualitative, une méthodologie de nature qualitative est un choix cohérent afin de tenter de répondre le mieux possible à cette ligne de questionnement. Or, comme c'est le cas pour tout projet de recherche, il y a une multitude de choix méthodologiques qui s'entrecroisent et s'entrechoquent. J'aurais par exemple pu faire du profilage (*shadowing*) (Gill et al., 2014) et suivre des entrepreneurs dans leur vécu quotidien de l'espace, et m'intéresser à leurs dynamiques identitaires. J'aurais également pu me concentrer sur des questionnaires et sonder un large échantillon d'entrepreneurs qui occupent des ECW. Toutefois, dans ces deux cas, une limite évidente aurait été le fait qu'elles ne m'auraient pas permis d'accéder à l'essence même du phénomène qui anime ce projet de recherche, soit la construction de l'identité entrepreneuriale. En effet, puisque mon projet s'intéresse à la construction identitaire, un phénomène difficilement accessible de l'extérieur, car il est ancré dans la subjectivité individuelle, ces approches méthodologiques ne m'ont pas semblé optimales. J'ai donc opté pour une approche autoethnographique afin d'aller le plus en profondeur possible dans l'observation de la construction identitaire d'un travailleur autonome du savoir engagé dans un projet entrepreneurial. Pour ce faire, j'ai choisi mobilisé l'approche de la recherche éactive, telle qu'imaginée par Johannisson (2011), en créant une entreprise qui m'a permis de travailler dans un ECW pour une durée de douze mois en tant que travailleur autonome du savoir.

En guise d'outil de collecte de donnée, j'ai employé une grille d'observation inspirée de la topoanalyse bachelardienne, un journal de bord sous forme de journal intime qualitatif, un enregistreur vocal pour documenter certaines expériences dans le vif de l'action, des photographies pour conserver des traces visuelles des lieux et des espaces mentionnés dans mes données textuelles, ainsi que des entretiens réflexifs avec d'autres travailleurs autonomes du savoir et entrepreneurs que j'ai rencontrés au sein du

même ECW. Avec ce dernier outil de collecte, l'objectif était principalement de me donner du recul et de la profondeur par rapport aux observations que j'effectuais de ma propre expérience du phénomène, tout en me procurant une plus grande perspective d'analyse à l'égard des données recueillies à travers mon autoethnographie analytique.

En bref, j'estime que l'ensemble de cette stratégie méthodologique m'a permis de recueillir une quantité suffisante de données riches pour répondre à mes questions de recherche, qui vise à mettre en lumière la manière dont l'identité entrepreneuriale se construit en parallèle avec l'expérience vécue de l'espace au quotidien, tout en portant un regard attentionné sur un type d'espace en particulier, l'ECW.

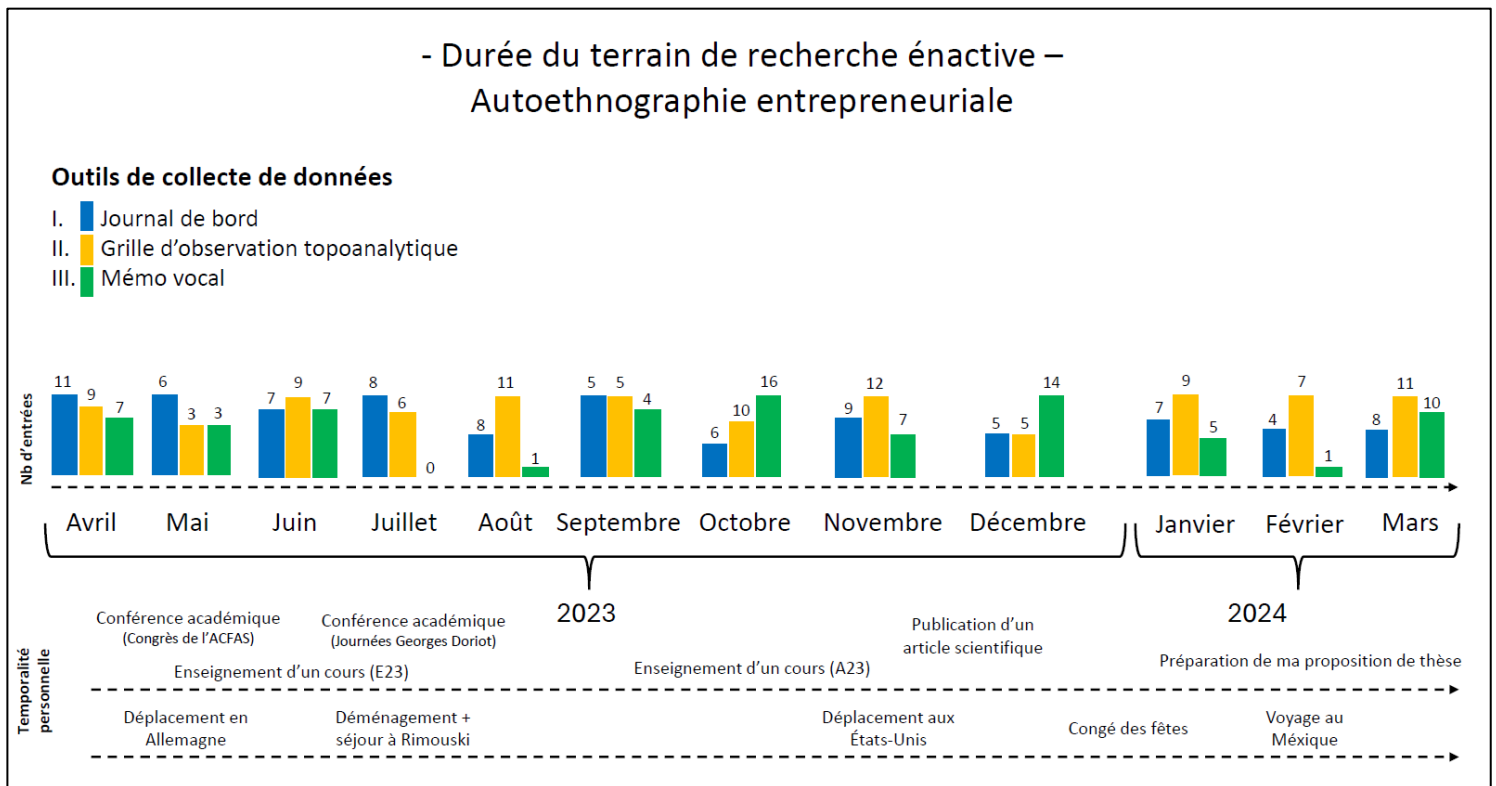
4.7 Analyse des données

La dernière étape de ma démarche méthodologique était l'analyse de mes données recueillies pendant mon terrain de recherche. À travers mes douze mois de terrain, j'ai passé un total de 84 journées sur le terrain au sein de Montréal CoWork. J'étais présent en moyenne deux journées et demie par semaine au coworking pendant l'ensemble de ma recherche, à l'exception d'environ vingt semaines où je ne suis pas allé à l'ECW à cause notamment de mon déplacement en Allemagne en mai 2023, de la rentrée académique très occupée en septembre et octobre 2023, des vacances de Noël et du Nouvel An à la fin 2023 et au début 2024, ainsi que de mon voyage au Mexique en février 2024. En termes de durée de visite, à chaque fois que j'allais passer une journée sur mon terrain de recherche au sein de l'ECW, j'y passais en moyenne sept heures. J'ai donc passé environ 588 heures au total sur mon terrain de recherche, et parmi ces heures passées à Montréal CoWork, j'ai pu documenter un total de 97 blocs de travail spatiotemporels au sein de ma grille d'observation topoanalytique.

La figure 14 à la page suivante illustre le nombre d'occurrences pour chaque outil de collecte de données, par mois passé sur le terrain de recherche, ainsi qu'une ligne temporelle en parallèle qui précise les événements importants qui se sont déroulés dans mes autres sphères de vie professionnelle et personnelle. Je trouve important de superposer la temporalité de mon activité entrepreneuriale pendant ma recherche éactive et la temporalité de mes autres sphères de vie, car ces sphères n'étaient pas indépendantes et coupées les unes des autres, et elles ont certainement exercé une influence mutuelle. Par exemple, lorsque j'ai commencé à donner mon cours d'été en mai 2023, en plus d'aller deux semaines en Europe dans le cadre de cette charge de cours, je n'ai pas été en mesure d'aller fréquemment sur mon terrain au sein de l'ECW. Ce fut un peu la même chose au mois de septembre et octobre 2023, parce que

j'enseignais un cours à la session d'automne et il y avait de nombreuses activités académiques prévues pour la rentrée universitaire. Cela s'illustre dans le cadre de ma recherche par un degré de présence sur mon terrain de recherche moins élevé pendant ces mois. Finalement, les vacances de deux semaines que j'ai prises en février 2024, dans l'objectif de me ressourcer mentalement et physiquement après une année chargée, ont eu un impact sur ma présence au coworking et mon engagement temporel dans mon entreprise à cette période.

Figure 14. Durée du terrain autoethnographique et détail de la collecte de données par outil



Avant d'initier la phase d'analyse des données, je trouvais important de prendre un bref moment pour réfléchir à ma propre posture de chercheur à l'égard de l'autoethnographie que j'ai menée à travers ma recherche éactive.

4.7.1 Ma position de chercheur par rapport à l'autoethnographie

En parallèle à l'autoethnographie que j'ai effectuée, il me semble important de proposer une certaine forme de réflexivité par rapport à ma propre position en tant que chercheur et ce qui a probablement orienté, en quelques sortes, mon parcours 'd'entrepreneur' tout au long de ma recherche éactive. En

tant qu'homme blanc, cisgenre et hétérosexuel, je suis conscient que je corresponds à certaines normes sociales qui peuvent caractériser l'univers entrepreneurial d'une société néolibérale et hyper capitaliste (Gonick & Kasser, 2018). En plus de cela, je possède un niveau de scolarisation assez élevé et je n'ai aucune charge familiale en soi ni aucun besoin financier particulier. Je parle également parfaitement français et anglais, et je n'ai aucune limitation physique ou psychologique de quelque nature que ce soit.

Ces éléments ne constituent donc pas des freins ou des limites à ma pratique entrepreneuriale dans le contexte montréalais et québécois, mais peuvent au contraire être considérés comme des privilèges pouvant faciliter ma démarche entrepreneuriale et me procurer un certain 'confort' que d'autres n'auraient pas forcément. Or, cette description représente de manière très illustrative l'idéal de startupper en tant que figure au sommet des hiérarchies sociales dans l'univers entrepreneurial (Flécher, 2019). En effet, comme le précise Flécher (2019) :

« Le monde des start-ups, par ses critères de sélection, ses logiques internes, ses codes et ses conventions, renforce et (re)produit des inégalités de classe et de genre. Si de nombreuses personnes cherchent à s'identifier à cette catégorie d'entreprise et d'entrepreneur, les chances de succès restent plutôt réservées à une population masculine, diplômée des grandes écoles, bien insérée sur le marché du travail et socialement favorisée, pouvant rebondir en cas d'échec et faire de cette expérience entrepreneuriale un accélérateur de leur carrière » (Flécher, 2019, p.65).

Je suis donc conscient que ces privilèges sociaux m'ont amené à vivre une expérience entrepreneuriale, comme travailleur autonome du savoir, très différente que ce qu'une personne au profil moins privilégié sur le plan sociodémographique aurait pu vivre. Je n'ai donc pas fait abstraction de ces éléments durant ma recherche dans le but d'assurer une réflexivité rigoureuse ainsi qu'une capacité critique à l'égard de ma manière de restituer ma construction d'une identité entrepreneuriale. De surcroît, je me suis assuré de garder présents ces éléments lors de l'analyse et de l'écriture des résultats, car la nature privilégiée de mes caractéristiques sociales n'est pas représentative de la réalité que vivent de nombreux travailleurs autonomes du savoir.

4.7.2 Les stratégies d'analyse de données

Pour amorcer ma phase d'analyse, je me suis inspiré des stratégies proposées par Langley (1999) pour analyser des données de nature processuelle. Parmi les sept stratégies principales qu'elle présente, il y en a quatre qui me semblaient être en adéquation avec ma démarche et qui me permettaient de créer du sens au sein de la multitude de données processuelles que j'avais quotidiennement récolté pendant mes

douze mois de recherche éactive. Dès lors, la première étape d'analyse que j'ai trouvé pertinente à réaliser a été celle de la stratégie narrative (Langley, 1999), dont l'objectif est de fournir une « expérience vicariante » du vécu quotidien dans toute sa richesse et sa complexité (Lincoln & Guba, 1985). La stratégie narrative m'a donc permis, dans un premier temps, d'ancrer mon analyse dans la temporalité de ma recherche éactive, tout en lui conférant un niveau élevé d'authenticité et de précision (Langley, 1999).

Cette phase a ainsi débuté avec un travail descriptif qui m'a permis de faire une première analyse, très indirecte, de l'ensemble des données que j'ai récolté pendant les douze mois de ma recherche éactive. En effet, j'ai amorcé cette phase en consolidant toutes mes données au sein d'un récit holistique de mon expérience entrepreneurial. Ce récit autoethnographique m'a permis de chronologiquement structurer l'ensemble de mes notes, mémos et observations effectués pendant mon terrain de recherche. Cet exercice narratif m'a ainsi permis de produire un récit de vie très détaillé quant à ma recherche éactive et à mon périple entrepreneurial²¹.

Pour parvenir à rédiger ce récit, j'ai d'abord relu l'intégralité de ma grille d'observation topoanalytique et de mon journal de bord, et j'ai pris le temps de retranscrire la totalité de mes mémos vocaux. Cette phase de lecture et de retranscription s'est étalée sur plusieurs semaines à l'été 2024. Une fois cette première étape terminée, qui consistait à replonger et revivre mon année de recherche sur le terrain, j'ai passé environ deux mois au début de l'automne 2024 à rédiger le récit narratif qui se trouve en Annexe D. La rédaction de celui-ci s'est faite à la fois à partir d'extraits de ma grille d'observation topoanalytique et de mon journal de bord, que j'ai simplement copié et collé, ainsi que par une contextualisation narrative sur la base de mes mémos vocaux. L'écriture de ce récit narratif a également nécessité d'apporter de nombreuses précisions que je tirais de mon souvenir vécu sur le terrain, car je voulais que mon récit puisse se lire comme une histoire et qu'il soit un miroir textuel de mon expérience vécue en tant que travailleur autonome du savoir engagé dans une recherche éactive.

Ce récit a ensuite été un outil très utile pour l'interprétation de mes données, puisque cette stratégie narrative m'a permis de produire une description détaillée des diverses activités effectuées dans le cadre de la création de mon entreprise et de la commercialisation de mes services. La figure 15 permet de visualiser l'ensemble des activités et des tâches accomplies dans mon processus de création d'entreprise, qui s'est principalement échelonné entre avril et septembre 2023, ainsi que dans la commercialisation des services que j'ai développés, qui s'est surtout déroulée entre les mois d'octobre 2023 et mars 2024.

²¹ Voir Annexe D pour l'intégral de mon récit entrepreneurial

- Durée du terrain de recherche énaactive – Temporalité des activités entrepreneuriales

The timeline illustrates various entrepreneurial activities organized by month from April 2023 to March 2024. The months are grouped under two years: 2023 (April to December) and 2024 (January to March). Activities are listed in three columns corresponding to these periods.

Mois	Activités
Avril 2023	Création du logo d'entreprise Développement mission et vision de l'entreprise Développement plan création de l'entreprise Première rencontre d'affaires (partenaire entrepreneuriale) Développement de l'offre de service (contenu de formation) Création de mes cartes d'affaires
Mai 2023	Développement de l'offre de service (coaching) Seconde rencontre d'affaires (partenaire entrepreneuriale) Développement de mon site web avec une agence Développement de la structure de mon site web
Juin 2023	Développement de l'offre de service (coaching) Développement de l'offre de service (conférence) Référencement marketing sur Google Création de mon site web
Juillet 2023	Référencement marketing sur Google Création de mon site web
Août 2023	Dévoilement de mon entreprise sur les réseaux sociaux Développement de l'offre de service (coaching) Finalisation de mon site web
Septembre 2023	Communication de mon entreprise sur les réseaux sociaux Développement de l'offre de service (coaching)
Octobre 2023	Développement de l'offre de service (coaching) Création d'outils marketing
Novembre 2023	Première relation d'affaire avec un client Réseautage (grande soirée des entrepreneurs) Développement de l'offre de service (Conférence) Création d'outils marketing
Décembre 2023	Première rencontre rémunérée avec une cliente Discussions téléphoniques avec une cliente Développement de l'offre de service (Conférence) Création d'outils marketings
Janvier 2024	Recherche de partenariats pour catalogue de formation Rencontre avec un client potentiel Rencontre de coaching avec un nouveau client Finalisation de l'offre de service (Conférence) Création d'outils marketings
Février 2024	Recherche de partenariats pour catalogue de formation Rencontre de coaching avec un client Réseautage virtuel (via LinkedIn)
Mars 2024	Recherche de clients pour service de conférences Rencontre de consultation avec un 'client' organisationnel Réseautage virtuel (via LinkedIn)

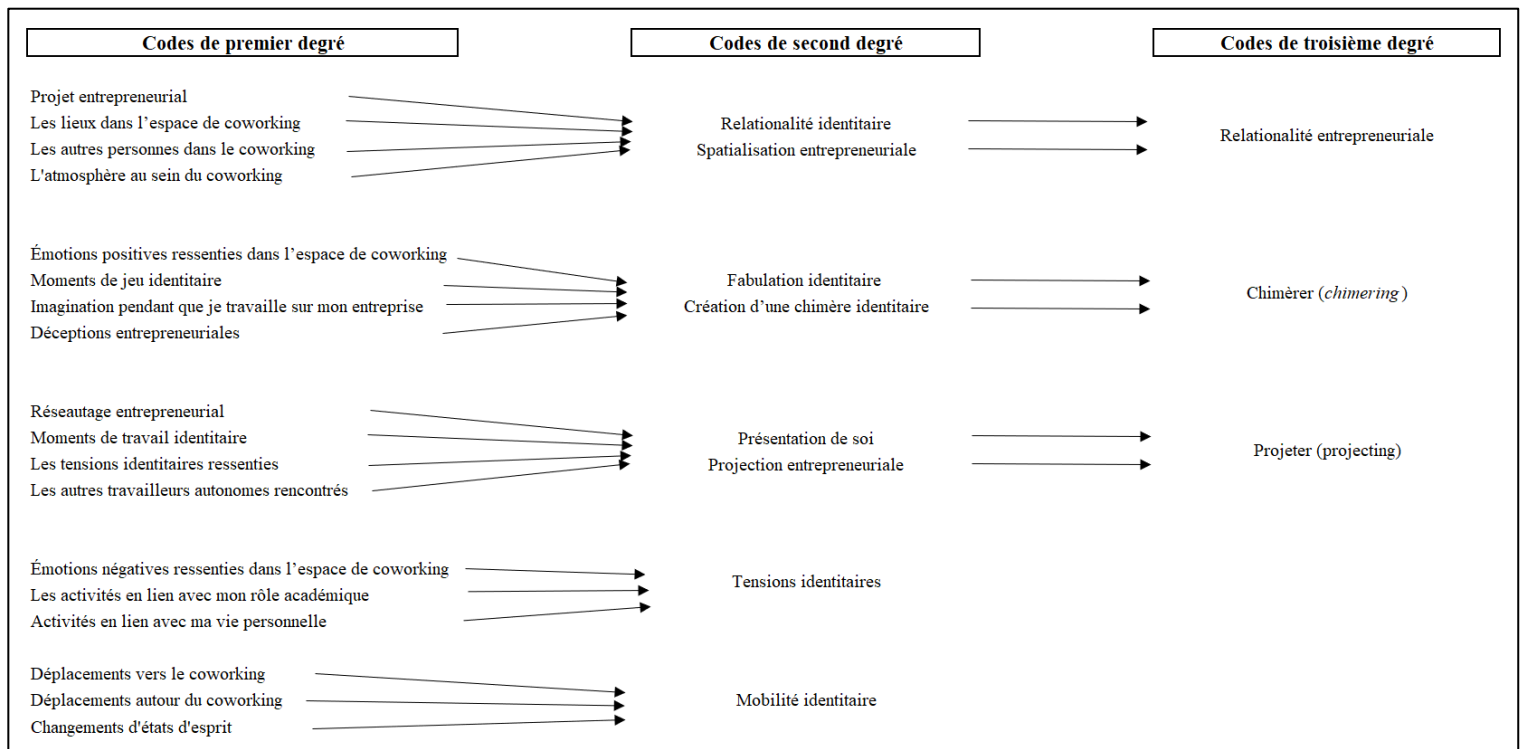
117

Cette seconde étape m’a donc permis d’aller plus en profondeur dans l’analyse des données à travers mon codage, et c’est sur la base des stratégies proposées par Langley (1999) que j’ai mobilisé une stratégie basée sur la théorie ancrée (*grounded theory*) (Gioia et al., 2013) pour réaliser une analyse systématique de petites unités de données dans l’objectif de construire une structure théorique « ascendante » de manière progressive (Langley, 1999). En effet, étant donné que mon objet de recherche et mes données collectées n’orientent pas vers une théorisation de processualité faible, davantage linéaire, mais plutôt vers une théorisation processuelle forte, davantage animé par la conjonction (Cloutier & Langley, 2020), la méthode d’analyse et de codage offerte à travers la théorie ancrée m’a semblé des plus pertinentes à mettre en œuvre. Puisque la théorie ancrée est une « stratégie qui tend à rester très proche des données originales et qui est très précise, car elle part des détails empiriques exprimés dans les transcriptions d’entretiens et les notes de terrain » (Langley, 1999, p.700, traduction libre), cette stratégie m’a permis de faire émerger des résultats théoriques intéressants, tout en demeurant au plus près des nombreuses données recueillies pendant ma recherche éactive. Pour ce faire, je me suis tout d’abord inspiré d’autres récits autoethnographiques qui se trouvent dans la littérature (voir Anicich, 2022; Bourgoin et al., 2020; Cameron, 2022; Fisher, 2023; Hibbert et al., 2021) pour déceler comment l’analyse des données avait été réalisée dans ces recherches et pour m’inspirer dans ma propre démarche.

Le premier palier de cette étape d’analyse a donc été de revisiter et d’analyser attentivement le contenu de mes diverses sources de données, qui avait préalablement été structuré et organisé à l’aide de la stratégie narrative. Cela m’a permis de créer une première catégorisation et d’identifier des éléments clés au sein de codes de premier ordre (Fisher, 2023). Dans ces codes de premier degré, je suis demeuré aussi près que possible des données brutes dans la manière de les caractériser. Près d’une vingtaine de codes de premiers ordres ont ainsi émergé, tels que l’atmosphère au sein du coworking, les autres personnes dans le coworking, le réseautage entrepreneurial, les moments de travail identitaire, les moments de jeu identitaire et les émotions ressenties. La figure 16 présente la liste détaillée des thèmes et l’arborescence des codes qui ont émergé lors de l’étape d’analyse selon la méthode de la théorie ancrée. Ces codes m’ont ensuite permis de générer une organisation et un assemblage en thèmes de second ordre en vue d’identifier des concepts plus généraux (Gioia et al., 2013). En effet, cette analyse m’a permis de « finalement aboutir à l’identification d’un petit nombre de « catégories de base », qui servent à étroitement intégrer tous les concepts théoriques dans un ensemble cohérent fermement ancré (enraciné) dans les données originales » (Langley, 1999, p.700, traduction libre). Parmi les codes de second degré qui ont été générés dans cette démarche, il y a la mobilité identitaire, les tensions identitaires, la présentation de soi et la projection entrepreneuriale, la fabulation identitaire et la création d’une chimère

identitaire, la relationalité identitaire et la spatialisation entrepreneuriale. À partir de ces codes de second ordre, j'ai été en mesure d'identifier trois grandes catégories conceptuelles en tant que codes de troisième degré, soit la relationalité entrepreneuriale, la chimérisation identitaire et la projection identitaire. Ces notions sont détaillées dans la section des résultats.

Figure 16. Arborescence des codes lors de la phase d'analyse selon la théorie enracinée



Il est important de préciser que lors de cette seconde étape de codage qui a été réalisée avec l'approche de la théorie enracinée, les dimensions temporelles et séquentielles de mon terrain de recherche n'ont pas forcément été des éléments d'analyse. En effet, les codes de premier, second et même de troisièmes degrés qui apparaissent à la figure 16 sont des catégories atemporelles qui m'ont permis de classifier et compartimenter la foule de données que j'avais recueillies pendant mon année de terrain. La dimension temporelle de ma construction identitaire s'est immiscée dans mon analyse à la troisième et quatrième étape d'analyse, comme nous le verrons sous peu. Les divers codes qui ont émergé à cette étape de l'analyse ne représentent pas non plus des notions reliées à des pratiques identitaires ou spatiales en soi, mais plutôt des amalgames conceptuels qui m'ont permis de catégoriser l'ensemble de mes données. Certains de ces amalgames conceptuels étaient inspirés de notions qui apparaissent dans la revue de littérature, et ceux-ci étaient davantage des supports analytiques que des produits conceptuels émergents

de la recherche. Finalement, plusieurs des codes de premier et de second ordre sont présentés dans le chapitre des résultats, mais en fonction des diverses phases temporelles de ma construction identitaire, et non en tant que notions théoriques en soi.

La théorisation ancrée que j'ai mobilisée pour cette seconde étape d'analyse fait partie d'une stratégie d'analyse plus globale, qui inclut quatre stratégies telles que présentées par Langley (1999), et ce ne sont pas les divers codes de premier et de second ordre de l'arborescence illustrée par la figure 16 qui orientent directement les résultats de cette thèse. Cependant, l'approche par la théorie ancrée et la stratégie de codage en différentes étapes d'analyse m'a permis de « spéculer, découvrir et documenter, ainsi qu'ordonner, expliquer et prédire (vraisemblablement) provisoirement des processus sociaux observables » (Van Maanen et al., 2007, p.1145, traduction libre) qui caractérisent la construction de l'identité entrepreneuriale en relation avec l'expérience vécue de l'ECW. Ce processus de codage et d'analyse s'est déroulé sur plusieurs mois à l'automne 2024, et il m'a amené à faire du va-et-vient entre mes données de recherche et les concepts qui émergeaient au fil du temps, notamment pendant que j'effectuais les troisième et quatrième étapes d'analyse, afin de m'assurer que ces concepts reflétaient bien les processus spatiotemporels captés dans les données (Langley, 1999; Van Maanen et al., 2007). Par conséquent, une logique abductive (Haig, 2005; Richardson & Kramer, 2006) m'a habilité à demeurer ouvert et flexible tout au long du processus d'analyse et d'écriture des résultats, avec l'espoir de produire des conceptualisations enrichissantes qui feront avancer le champ de l'entrepreneuriat et des études organisationnelles.

Finalement, pour les troisième et quatrième étapes d'analyse, j'ai trouvé pertinent d'utiliser les stratégies de cartographie visuelle (*visual mapping strategy*) et de découpage temporel (*temporal bracketing strategy*) pour me permettre de mieux analyser et conceptualiser certains éléments issus des données. Tout d'abord, puisque la stratégie de cartographie visuelle offre un moyen de synthétiser des données spécifiques de manière plus souple que d'autres stratégies de quantification (Langley, 1999), j'ai mobilisé cette stratégie pour tracer et représenter les relations d'influence entre les divers éléments entourant la construction de l'identité entrepreneuriale. Cette cartographie visuelle est particulièrement présente dans les sections traitant de la relationalité entrepreneuriale dans le chapitre des résultats. Ensuite, la stratégie de découpage temporel m'est apparue efficace pour identifier les phases clés du processus de construction identitaire, analysé en fonction d'une démarche de chimérisation identitaire. Cette stratégie m'a notamment permis de rassembler une multitude de données en blocs d'analyse afin d'examiner comment le contexte spatial du *coworking* a pu affecter ces processus identitaires, tout en explorant

comment certaines discontinuités spatiales au sein de l'ECW, comme le changement de mes pratiques spatiales ou des atmosphères dans le *coworking*, ou encore des discontinuités identitaires au sein de ma personne, comme un changement de perception subjective ou de nouvelles représentations identitaires pouvaient conduire à une nouvelle phase au sein d'un nouveau bloc d'analyse (Langley, 1999). Bref, la stratégie de découpage temporel m'a permis d'identifier quatre phases clés du processus de chimérisation identitaire que je présente dans le chapitre des résultats, et autour desquelles l'ensemble des résultats de recherche sont structurés.

4.7.3 Synthèse de la phase d'analyse des données

Somme toute, la combinaison de ces stratégies qui permettent de construire du sens (*sensemaking*) à partir des données processuelles est une approche encouragée par Langley (1999), qui propose d'ailleurs de considérer ces stratégies d'analyse en trois groupes séquentiellement conjugués. Ces groupes sont les familles stratégiques de l'ancrage (*grounding*), l'organisation (*organizing*) et la reproduction (*replicating*) (Langley, 1999, p.707). La stratégie de la théorie enracinée (*grounded theory strategy*) m'a permis d'identifier des catégories ancrées dans mes données brutes. Les stratégies du récit narratif (*narrative strategy*) et de la cartographie visuelle (*visual mapping strategy*) m'ont permis d'organiser mes données processuelles et de les représenter de manière descriptive sous une forme systématique. Étant donné que la stratégie narrative me permettait de demeurer au plus près des données brutes, c'est la première stratégie que j'ai mise en œuvre, avant d'aller plus loin dans l'organisation de mes données à l'aide de la cartographie visuelle. Finalement, la stratégie de découpage temporel (*temporal bracketing strategy*) m'a permis de décomposer une partie des données processuelles afin de répliquer certaines propositions théoriques par phase temporelle (Langley, 1999, p.707). C'est donc à travers une combinaison judicieuse et cohérente de ces quatre stratégies d'analyse des données processuelles que je suis en mesure de présenter des résultats à la fois authentique et intéressant, et même parfois contre-intuitif, dans le chapitre subséquent.

CHAPITRE 5

RÉSULTATS

5.1 Mise en contexte et clés de lecture de la section résultat

Les résultats présentés dans ce chapitre sont le fruit des douze mois que j’ai passés sur mon terrain à travers ma recherche énative. Mon aventure en tant que travailleur autonome du savoir œuvrant au sein d’un ECW, Montréal CoWork, et qui a alimenté l’autoethnographie au fondement de ces résultats a débuté mercredi 5 avril 2023 et s’est terminé à la fin du mois de mars 2024. Pendant cette année de recherche, j’ai connu des périodes de grande stimulation et de réalisation, tout comme des périodes de stagnation et de remise en question. Parfois, ces états d’esprit créateurs de tension se déroulaient au courant d’une même semaine, et dans certains cas, au courant d’une même journée. J’ai d’ailleurs constaté, après avoir effectué des entretiens réflexifs avec des entrepreneurs rencontrés pendant mon terrain, que c’est une réalité commune à plusieurs travailleurs autonomes du savoir et que la création de sa propre organisation de travail est un périple de longue haleine. Ce cheminement nécessite un engagement complet de la personne et requiert de la patience et de la résilience émotionnelle.

Dès ma première journée de terrain, je me suis retrouvé dans l’ECW à me demander comment j’allais créer mon entreprise, pendant que j’étais inquiet du feu qui ravageait les maisons voisines de ma rue Dézéry, et dont j’avais croisé le matin même mon voisin qui affichait un regard éteint, car il me disait avoir tout perdu dans le feu qui avait commencé durant la nuit²². Je n’ai évidemment pas réussi à créer grand-chose pendant cette première journée en tant que travailleur autonome du savoir. J’ai ainsi réalisé que la vie professionnelle du travailleur autonome est inséparable du reste de sa vie personnelle, et que son état d’esprit est intimement relié à tout ce qui se passe autour de lui.

Ensuite, les premiers mois de mon aventure entrepreneuriale ont généralement été entraînants et remplis de ‘petites’ réalisations à l’égard de la création de mon entreprise. J’étais fier d’arriver à créer une existence visuelle et une image de marque séduisante pour mon entreprise. J’étais également très investi à imaginer la structure commerciale de mon entreprise, ainsi qu’à donner vie à mon projet d’affaires en délimitant ses composantes organisationnelles. Ces divers éléments ont culminé à la création d’un site

²² Voir la référence du quotidien La Presse qui fait état de ce feu ravageur : <https://www.lapresse.ca/actualites/justice-et-faits-divers/2023-04-05/hochelaga-maisonnette/un-incendie-force-l-evacuation-de-dizaines-de-personnes.php>

internet²³ pour mon entreprise à la fin de l'été 2023. J'ai ainsi vécu une première étape entrepreneuriale caractérisée par l'avenir, le rêve, l'espoir, l'ambition et l'idéalisation. J'étais constamment projeté dans le futur pendant ces quatre premiers mois d'activités en tant que travailleur autonome qui, soit dit en passant, avait le confort financier de vivre sur une bourse MITACS, qui servait de fond de démarrage à mon entreprise, ainsi que sur mes propres économies. Pendant cette période, je considérais que mon entreprise était en phase de R&D, particulièrement dans la création du contenu que j'allais pouvoir ensuite vendre en tant que services de formation et de consultation.

La deuxième étape temporelle de mon expérience en tant que travailleur autonome du savoir s'est déroulée pendant les mois d'automne 2023. C'est pendant cette période que j'ai commencé à rechercher des clients et que j'ai vécu l'univers du réseautage entrepreneurial, tout en consacrant temps et énergie à un contrat de recherche et une charge d'enseignement à l'UQAM. Durant cette période, j'ai parfois ressenti des tensions entre mes différentes identités professionnelles, et cela m'a occasionné des conflits temporels et des situations de frustration, car je devais privilégier certaines tâches reliées à certains rôles au détriment d'autres tâches reliées à mon rôle de travailleur autonome du savoir. Encore une fois, je constatais que la vie du travailleur autonome ne peut être dissociée des autres occupations et opportunités professionnelles qui contraignent l'individu à un arbitrage constant dans ses décisions personnelles et ses priorisations temporelles. J'ai ainsi vécu une deuxième étape entrepreneuriale caractérisée par l'échange, la prospection, l'exploration, la négociation et la conciliation. J'étais beaucoup plus ancré dans le temps présent pendant ces quatre mois en tant que travailleur autonome qui, pour le mettre en évidence, avait le support financier relié à sa charge d'enseignement et son contrat de recherche à l'UQAM. Je considérais que mon entreprise terminait sa phase de R&D, puisque je continuais à développer mon contenu d'affaires, tout en amorçant la phase de commercialisation en recherchant mes premiers clients. J'ai d'ailleurs réussi à avoir ma première cliente au milieu de l'automne. C'était une travailleuse autonome que j'avais rencontrée lors d'une soirée de réseautage et qui a décidé de me faire confiance en tant que coach entrepreneurial. Cet événement m'a donné un élan de confiance et une forme de validation à l'égard de la vision que je préconisais à travers l'entreprise que j'étais en train de créer.

La troisième étape temporelle de mon processus entrepreneurial s'est déroulée à l'hiver 2024, et ce fut une période remplie de doutes et de remises en question. C'est pendant cette période que j'ai commencé

²³ <https://www.trc3.ca/>

à davantage sortir de l'espace de coworking, qui représentait une sorte de cocon sécuritaire jusqu'à ce point, et que j'ai fait mes premières visites dans les bureaux de clients potentiels avec l'espoir de leur vendre mes services. Ces expériences m'ont confronté à ce que j'ai compris être une dure réalité professionnelle et une situation financièrement précaire pour de nombreux travailleurs autonomes du savoir. J'en faisais l'expérience concrète, et malgré une relative autonomie spatiotemporelle quant au lieu et au moment où je décidais de travailler sur mon entreprise, une forme de liberté qui m'accompagnait depuis le début de mon aventure entrepreneuriale, je commençais à éprouver une certaine forme d'insécurité socioéconomique pendant cette dernière phase de mon terrain. J'ai ainsi vécu une dernière période entrepreneuriale caractérisée par l'incertitude, la remise en question, la déception et finalement, la réorientation. Malgré le fait que j'avais de nouveaux clients qui faisaient confiance à mon service de coaching, je constatais qu'une autre dimension socioprofessionnelle de ma personne prenait le dessus, celle d'enseignant-chercheur, notamment parce que je connaissais des succès et des accomplissements dans cette sphère de ma vie, comme la publication d'articles scientifiques et la participation à des conférences académiques. Pendant que j'augmentais en confiance et en détermination en tant qu'enseignant-chercheur, je constatais une diminution dans ces aspects en tant que travailleur autonome.

Finalement, tout au long de mon cheminement comme travailleur autonome du savoir, il y a un élément de mon quotidien qui est demeuré relativement constant : mon environnement de travail au sein de l'ECW à Montréal CoWork. En effet, même si les visages que je voyais changeaient, que mes interactions sociales fluctuaient et que les divers lieux de travail dans lesquels je me retrouvais variaient de configuration, l'environnement de l'ECW et son ambiance générale sont demeurés plutôt stables. L'ambiance et l'énergie générales que j'y retrouvais sont demeurées les mêmes tout au long de mon terrain. En effet, dès mes premières journées de travail à Montréal CoWork, j'ai ressenti une ambiance similaire à celle que j'avais retrouvée à maintes reprises dans des auberges de jeunesse : les gens se parlaient, ça bougeait un peu partout, il y avait de l'action, et tout ça créait une sorte de bulle dans laquelle je me sentais bien. Il y avait un dynamisme inhérent dans l'espace et cela m'était entraînant. J'ai donc passé mes premiers mois de terrain à ressentir l'environnement dynamique et stimulant de l'ECW, tout en sentant que je faisais partie de la communauté de Montréal CoWork en contribuant à son ambiance et à son énergie à travers mon propre travail entrepreneurial.

Ce sentiment a perduré plusieurs mois, jusqu'à la fin de l'année 2023, même s'il y a eu quelques moments au courant de l'automne où j'ai ressenti des frustrations par rapport à l'espace de coworking, car je devais

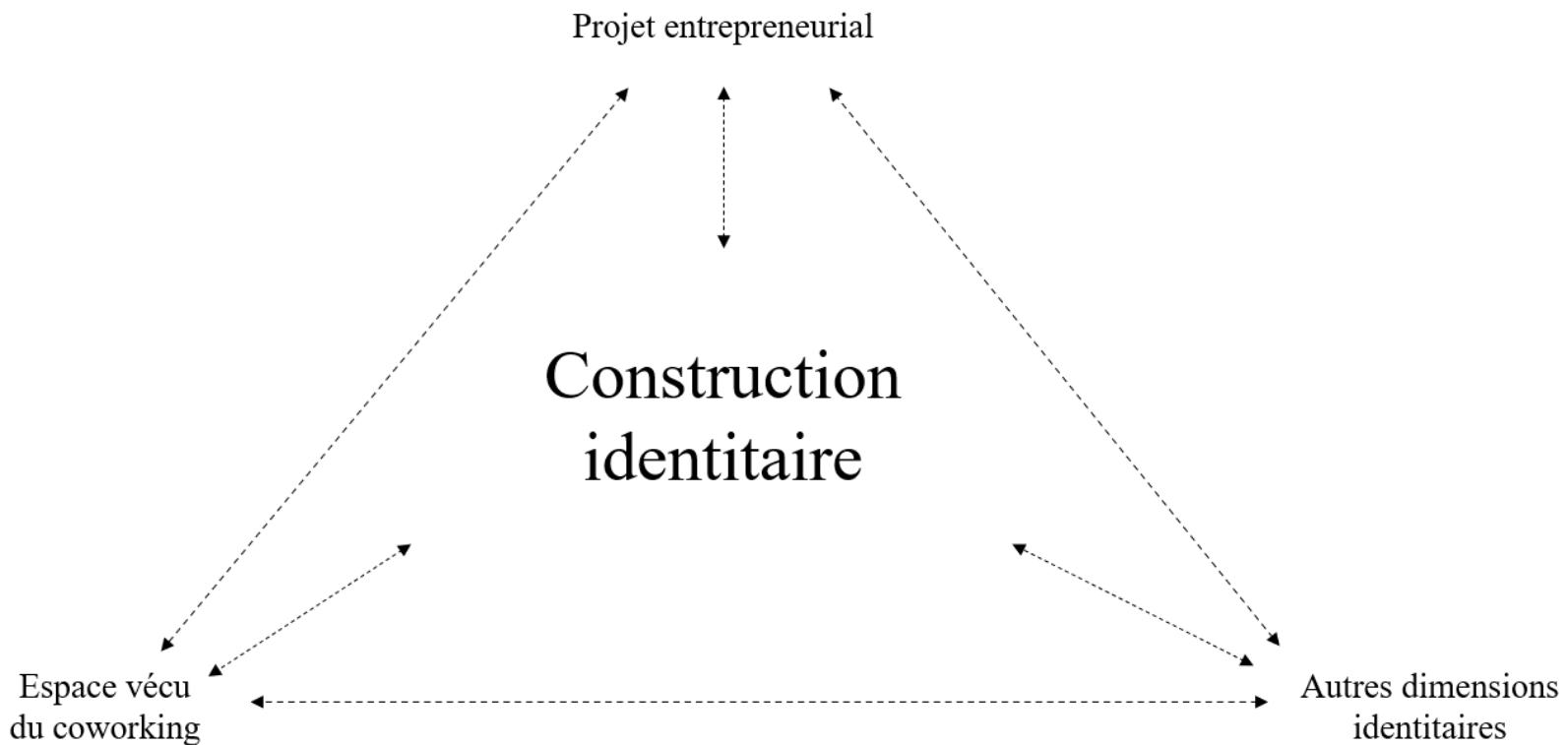
« migrer » d'un espace de travail à l'autre plusieurs fois au courant d'une même journée pour fuir certaines ambiances désagréables et pour harmoniser mon environnement de travail aux tâches que je voulais accomplir. J'ai ensuite commencé à constater un changement de perspective au sein de ma personne à l'égard de l'ECW lors de mon retour du congé des fêtes en janvier 2024. Dès lors, les derniers mois de mon terrain de recherche ont davantage été marqués par l'isolement et la fuite sociale au sein de l'espace de coworking. Je commençais à moins apprécier le dynamisme incessant de l'espace, qui ne semblait jamais vraiment s'atténuer. Je trouvais cela épuisant. Je constatais également un changement des visages autour de moi. J'avais l'impression que la nouvelle année avait entraîné le départ de plusieurs personnes que j'avais appris à visuellement reconnaître, ainsi que l'arrivée de nouvelles personnes qui donnaient l'impression de moins s'harmoniser aux autres. Ces nouveaux arrivants semblaient davantage imposer leur présence au sein de l'ECW, ainsi qu'aux individus autour d'eux. Conséquemment, j'ai commencé à me sentir un peu moins à ma place au sein de Montréal CoWork.

Somme toute, l'expérience de terrain longitudinal que j'ai vécu à travers cette recherche éactive m'a amené à constater certaines dynamiques relationnelles entre des éléments qui formaient une sorte de périmètre autour de la construction de ce que je croyais être l'identité entrepreneuriale. En effet, ce que je pourrais qualifier comme la construction de mon 'identité entrepreneuriale' a été intimement reliée à trois éléments qui l'ont encadré, ou en quelque sorte délimité. Ces éléments sont le projet d'affaires, l'espace vécu du *coworking*, notamment de ses usagers et nos interactions, ainsi que les autres dimensions identitaires qui me constituent.

La figure 17 illustre cette dynamique relationnelle autour de ce qu'a été la construction de mon 'identité entrepreneuriale' de travailleur autonome du savoir. Cette figure va nous accompagner à travers ce chapitre et elle sera un outil important pour représenter divers éléments de résultat. Je considère cette figure comme un outil simple qui me permet de produire un récit fondé sur une analyse, ainsi que de faire avancer le travail de conceptualisation des résultats de cette recherche. Cette figure est une interrelation dynamique entre trois éléments qui affectent la manière avec laquelle je me suis construit en tant qu'entrepreneur tout au long de mon aventure entrepreneuriale. Le projet d'affaires que j'étais en train de créer et de gérer, l'espace vécu du *coworking* dans lequel je baignais et les gens que j'y rencontrais au quotidien, ainsi que les autres dimensions identitaires qui s'activaient, notamment les dimensions reliées à mes rôles de doctorant et d'enseignant-chercheur ont tous été, d'une certaine manière, des frontières (*boundaries*) à la construction de ce que je percevais être mon 'identité entrepreneuriale'. Ainsi, comme

nous le constatons sur la figure 17, ces trois éléments sont interconnectés par des flèches allant dans les deux sens, car ces éléments ont une incidence les uns sur les autres, en plus d'être connectés à la construction de l'identité entrepreneuriale, puisqu'ils ont une relation directe avec cette construction identitaire, comme je vais tenter de le mettre en lumière à travers les résultats de cette recherche éactive. Les flèches hachurées représentent donc des relations ouvertes et fluides entre les éléments de cet outil analytique, dont le projet entrepreneurial qui représente mon entreprise TRC³, l'espace vécu qui représente la manière que j'ai subjectivement vécu l'espace de *coworking*, et les autres dimensions identitaires qui représentent les autres dimensions et rôles socioprofessionnels de ma personne, comme ceux de chargé de cours ou d'auxiliaire de recherche, et qui ont eu une incidence sur la construction identitaire de mon identité entrepreneuriale, élément central à cette figure.

Figure 17. La dynamique relationnelle autour de la construction identitaire



5.2 La fabulation identitaire et la création d'une chimère identitaire

Les stratégies d'analyse par la théorisation enracinée (*grounded theory*) et le découpage temporel (*temporal bracketing*) (voir la section 4.7.2. Les stratégies d'analyse de données) m'ont conduit à constater que l'identité entrepreneuriale que je pensais m'être construite et formée au sein de ma personne pendant ma recherche énative était plutôt une forme de mirage, une espèce d'illusion qui avait processuellement évolué à travers le temps. J'ai fini par conceptualiser cette 'entité' comme une *chimère*. L'une des définitions du terme *chimère* qui est proposé par le Larousse est celle d'une « une idée vaine qui n'est que le produit de l'imagination; une illusion »²⁴. Une *chimère* peut également être définie comme une sorte de monstre fabuleux et imaginaire dans la mythologie grecque, ainsi qu'un organisme créé artificiellement à partir de deux ou plusieurs variétés de cellules appartenant à des génotypes différents²⁵. Je comprends ainsi 'l'entité identitaire' qui s'est construite en ma personne, en lien avec mon rôle de travailleur autonome du savoir engagé dans la création de son entreprise, comme une forme d'organisme artificiellement produite par mon imagination. Ce que je pensais être une identité entrepreneuriale était plutôt une *chimère identitaire* reliée à mon rôle socioprofessionnel de travailleur autonome.

De plus, cette *chimère* a pris forme et s'est développée à travers une espèce de jeu identitaire que j'ai désigné comme la *fabulation identitaire* lorsque j'analysais mes données et je tentais d'en faire ressortir du sens. Or, le Larousse définit le terme 'fabulation' comme étant « l'action de présenter comme réels des faits purement imaginaires, de donner une version romanesque des faits »²⁶. Conséquemment, je définis la *fabulation identitaire* comme étant l'action de se présenter comme réelle une *chimère identitaire* artificiellement produite par son imagination. C'est effectivement par cette forme de jeu identitaire que l'identité entrepreneuriale semble s'être construite et développée au sein de ma personne, sous forme de *chimère identitaire* imaginée, tout au long de ma recherche énative dans laquelle je vivais mon activité entrepreneuriale en tant que travailleur autonome du savoir. Par conséquent, la *chimère identitaire* est un objet qui est subjectivement présenté comme réel à travers la pratique de la *fabulation identitaire*.

Mon analyse indique que ce processus de *fabulation identitaire* s'est échelonné de manière continue tout au long de mon terrain autoethnographique. La démarche stratégique d'analyse par découpage temporel

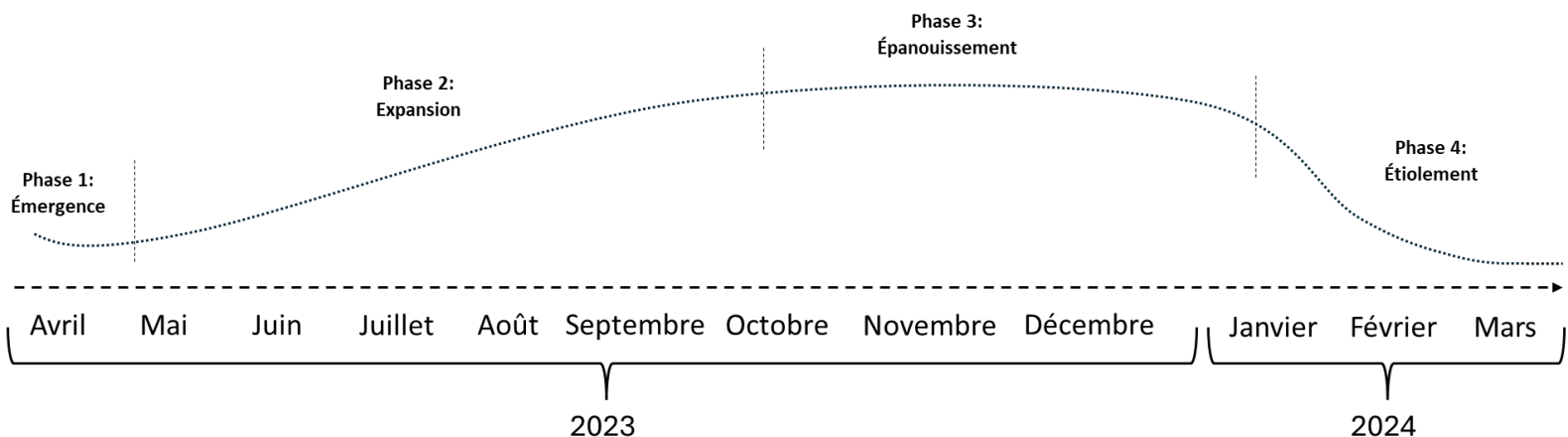
²⁴ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/chim%C3%A8re/15341>

²⁵ <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/chimere>

²⁶ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/fabulation/32554>

que j’ai emprunté a mis en lumière que la *chimère identitaire* qui a pris forme au sein de ma personne s’est développée à travers quatre phases principales. La première phase est celle de l’émergence, qui s’est déroulée au mois d’avril et mai. Ensuite, la seconde phase est celle de l’expansion, qui a été la phase la plus longue, entre les mois de mai et octobre. La troisième phase est celle de l’épanouissement, qui s’est manifesté entre octobre et décembre. Finalement, la quatrième phase de ma *chimère identitaire* est celle de l’étiolement, qui s’est produite à compter de la fin décembre jusqu’à la fin de mon terrain de recherche. Je trouve intéressant de constater que ces phases sont similaires à celles d’un feu, comme l’explique le chef pompier Hartin (2007) dans un article intitulé « Indicateurs de développement et de comportement du feu ». Dans celui-ci, une représentation visuelle des phases du feu est présentée et elle permet de discerner sa dynamique globale. Je me suis inspiré de cette représentation visuelle pour illustrer les phases de développement de ma *chimère identitaire* à travers la figure 18. Cette schématisation sera d’ailleurs un outil d’analyse pour expliciter chacune des quatre phases temporelles de ma *chimère identitaire*.

Figure 18. Les phases temporelles de ma chimère identitaire



5.2.1 Clés de lecture des schémas illustrant les quatre phases de ma chimère identitaire

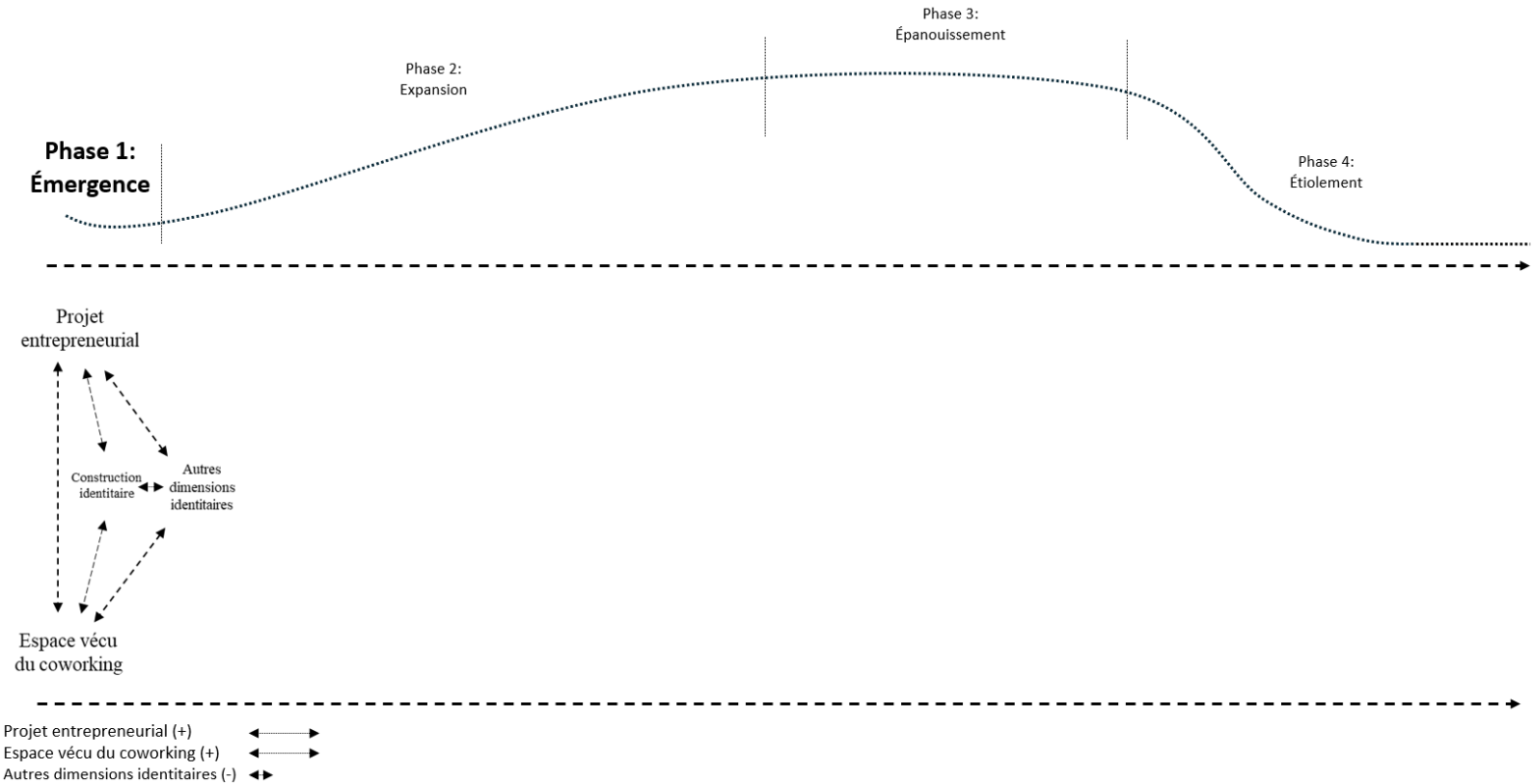
Chacune des phases de la chimère identitaire (voir la figure 19 (phase d’émergence), la figure 23 (phase d’expansion), la figure 31 (phase d’épanouissement) et la figure 36 (phase d’étiolement)) est illustrée à l’aide d’une figure qui superpose à la fois la figure 17 (la dynamique relationnelle autour de la construction identitaire) et la figure 18 (les phases temporelles de ma chimère identitaire) dans un seul schéma. Un premier élément explicatif concerne la taille des flèches hachurées qui illustrent les liens entre les trois

éléments autour de la construction de mon identité entrepreneuriale (projet entrepreneurial, espace vécu du *coworking* et autres dimensions identitaires) et ma construction identitaire. Or, la taille de ces flèches représente le degré de relationalité que chaque élément a eu avec ma construction identitaire pendant cette phase. Plus la flèche est grande, plus il y a eu 'interaction' entre l'élément et la construction de l'identité entrepreneuriale. Ensuite, un second élément explicatif se rattache aux informations qui se trouvent sous la représentation visuelle de la figure illustrant la dynamique relationnelle autour de la construction identitaire. Nous y retrouvons chacun des éléments avec la taille relative de la flèche représentant le degré de relationalité avec la construction identitaire pendant la phase donnée, et les icônes « + », « - » et « = » servent à illustrer si le lien avec la construction identitaire a été positif, négatif ou simplement neutre. Dans le cas où le lien a été positif, l'élément en question a favorisé la construction identitaire, et dans le cas où le lien a été négatif, l'élément a nui en quelques sortes à la construction identitaire. Dès lors, cette représentation schématique permet de visualiser si l'élément en question a eu une incidence positive ou négative sur la construction de l'identité entrepreneuriale.

Somme toute, la schématisation superposant la figure 17 (la dynamique relationnelle autour de la construction identitaire) et la figure 18 (les phases temporelles de ma chimère identitaire) permet d'avoir un aperçu synthétique de la construction identitaire qui s'est produite lors de la phase en question de la *chimère identitaire*. Cette schématisation est ainsi pensée comme un outil de synthèse des divers éléments qui se sont articulés autour de la construction identitaire pendant les quatre phases de développement de la *chimère identitaire*, soit les phases d'émergence, d'expansion, d'épanouissement et d'étiollement.

5.3 La phase d'émergence

Figure 19. Phase 1 - l'émergence de ma chimère identitaire



La première phase du développement de ma chimère identitaire a été celle de l'émergence. Pendant cette période d'émergence, ce qui me semblait être une identité entrepreneuriale s'est graduellement développé à travers une certaine *fabulation identitaire* qui s'articulait principalement dans le projet entrepreneurial que j'étais en train de créer, ainsi que dans la manière que je vivais l'ECW. Cette phase s'est échelonnée sur une période d'environ un mois et demi, à compter des premiers jours de mon terrain de recherche en avril jusqu'au moment où je suis parti pour mon séjour en Allemagne à la mi-mai, dans le cadre du cours d'été que j'enseignais.

Dès mes premières journées au sein de l'ECW, je me suis retrouvé dans un environnement de travail dans lequel j'étais entièrement libre de faire ce que je voulais et de m'installer où je voulais dans les espaces ouverts. En effet, ma posture de travailleur autonome du savoir me rendait libre, pour la première fois de ma vie professionnelle, de travailler dans un cadre où je n'avais aucun supérieur à qui je devais rendre des

comptes, que ce soit dans un contexte professionnel avec un « boss », ou encore dans un contexte académique avec un « prof » ou un directeur de mémoire ou de thèse. Je sentais ainsi que ma présence au sein de l'ECW me conférait une grande liberté de faire et d'imaginer mon projet entrepreneurial, ainsi que l'individu que je voulais devenir en tant qu'entrepreneur. L'expérience de l'espace vécu du *coworking* et les interactions que j'avais avec les autres personnes contribuaient positivement à l'émergence de ce que je percevais être mon identité entrepreneuriale. En effet, l'ECW était un environnement que je percevais comme étant 'contagieux' et dont je sentais qui pouvait m'accompagner autant dans mon développement que celui de mon entreprise, comme le met en lumière ce segment de données tirées du jour 2 du récit narratif de mon terrain de recherche :

Après cette première journée de travail sur mon projet entrepreneurial, je commençais à sentir une certaine motivation, confiance, et surtout une forme d'espoir que ma vision entrepreneuriale allait se réaliser. Je commençais à concrétiser ce qui n'avait été que des idées jusqu'à ce jour. Je commençais à voir la matérialisation de celles-ci, et je me sentais confiant que l'espace de travail dans lequel je me trouvais, avec son influence et sa forme de contagiosité, allait efficacement m'accompagner dans la création de mon entreprise. (Jour 2 – Phase d'émergence – 6 avril 2023)

Ce passage met également en évidence certains éléments portant sur le projet entrepreneurial. En constatant la 'matérialisation' de mes idées dans la naissance de mon entreprise, notamment à travers la création de l'image de marque et l'existence visuelle de celle-ci, j'ai commencé à me développer intérieurement une représentation identitaire en tant qu'entrepreneur. Je me voyais en train de créer quelque chose de réel à travers mon entreprise, et cela faisait écho sur ma propre manière de me voir moi-même. Même si rien d'autre n'avait vraiment encore été réalisé, le fait de créer quelque chose de visuellement palpable rendait mon projet entrepreneurial plus concret à mes yeux, et cela alimentait ma *fabulation identitaire*. Je commençais à m'imaginer être un entrepreneur, car j'avais commencé à créer quelque chose de réel que je pouvais montrer aux autres. C'est ce qui s'est d'ailleurs produit avec la création de mon logo d'entreprise et le design de mes cartes d'affaires.

5.3.1 La matérialisation du projet entrepreneurial

Le premier élément d'analyse clé qui ressort des données est le projet entrepreneurial et son rôle à l'égard de la construction de ce que je pensais être mon identité entrepreneuriale. Dans mon cas, l'entreprise que j'ai créée est TRc³, une entreprise axée sur le service-conseil aux entrepreneurs et aux PME, ainsi qu'à la formation des employés en contexte organisationnel (voir la section 4.2. TRc3 : le projet entrepreneurial de cette recherche énaactive). Une des premières choses que j'ai voulu réaliser, sans que j'y aie vraiment

réfléchi auparavant, était l'aspect visuel de mon entreprise. J'ai rapidement senti le besoin de matérialiser et de donner une existence visuelle à l'organisation que je voulais créer. Ce besoin s'explique par la nécessité, dans mon esprit, de donner un aspect concret à ce que j'avais en tête pour mon entreprise. Le fait de créer quelque chose de visuellement palpable rendait mon projet plus concret, même si rien d'autre n'avait encore été réalisé. Le passage ci-dessous, enregistré au jour 2 du récit narratif de ma recherche, met en évidence cette étape initiale de la création de mon projet entrepreneurial :

J'ai commencé à travailler sur mon projet d'entreprise. Mes premières tâches entrepreneuriales ont consisté, dans un premier temps, à imaginer et à créer le logo de mon entreprise. Je pense que j'avais besoin de définir une certaine identité visuelle à mon projet entrepreneurial avant de faire autre chose. C'était la première pierre à poser à mon édifice entrepreneurial. Ce fut donc la première chose que j'ai faite, dans le lounge principal, avec un café à la main. Je me suis mis à cet endroit pour ressentir le *buzz* et le *hype* qui régnait dans l'espace collectif du coworking. La musique d'ambiance et le brouhaha quotidien de ce lieu collectif m'ont donné une certaine énergie pour commencer à travailler sur mon projet, en ne commençant de rien. J'avais encore une certaine impression de me retrouver dans une sorte d'auberge de jeunesse, un sentiment qui me plaisait, car il me rappelait le voyage. (Jour 2 - phase d'émergence – 6 avril 2023)

La référence que je fais à « la première pierre à poser à mon édifice entrepreneurial » représente l'aspect matériel que prenait la création de mon logo d'entreprise. Autant au niveau des couleurs choisies que de l'esthétisme visuel, j'ai senti un besoin de m'attarder à ces composantes du projet entrepreneurial dès les premiers moments de sa création en tant que travailleur autonome du savoir. C'est également quelque chose qui était similairement important pour une travailleuse autonome avec qui j'ai mené un entretien réflexif quelques mois après le début de mon terrain de recherche. En effet, cette personne m'a raconté que son '*branding*', son image de marque était un élément qu'elle trouvait nécessaire pour amorcer son projet entrepreneurial, comme elle l'explique dans le segment ci-dessous :

J'avais besoin de confiance quand j'allais faire ma prospection, d'aller voir mes clients, de leur envoyer mes trucs et tout ça. J'avais besoin d'être bien outillé. Pour moi, le branding, c'était nécessaire. J'avais besoin d'avoir des documents de communication qui allaient bien refléter l'envergure que je souhaitais aussi pour mon offre de services (E1 – 14 juin 2023)

Cela montre l'importance des traces matérielles, tangibles et concrètes qui amènent le projet à sortir d'une certaine virtualité, comme le logo et l'image de marque de l'entreprise, et comment ces traces matérielles peuvent être une source de confiance pour le travailleur autonome du savoir. La création d'une image visuelle, notamment à travers le logo et les documents de communications de l'entreprise, a été une première étape identitaire importante pour moi et pour E1. En effet, cela a contribué à ma propre

prise de confiance entrepreneuriale et en mes capacités de communiquer et vendre mon projet d'affaires aux autres. L'aspect visuel de mon entreprise a donc été un élément qui m'a aidé à me sentir plus en confiance en tant que travailleur autonome du savoir. L'importance de l'aspect visuel et matériel de mon entreprise est une composante qui ressort à quelques reprises de mes données. Par exemple, au jour 8, j'ai complété les derniers détails de mon visuel d'entreprise et la première dépense que j'ai engendrée pour mon projet, après l'enregistrement de celui-ci auprès du Registre des Entreprises du Québec (REQ), a été la création de mes cartes d'affaires pour avoir un artefact matérialisant mon entreprise. Ainsi, avec une carte d'affaires sur laquelle mon logo d'entreprise était apposé, mon projet sortait de son statut conceptuel pour prendre une forme matérielle et concrète à la vue du monde, et de manière plus importante, à ma propre vue. En effet, la création de cartes d'affaires était davantage pour moi-même me convaincre que mon entreprise était en train de prendre forme et pour me sentir mieux 'habillé' lorsque j'allais rencontrer des gens et leur parler de mon projet d'affaires :

La musique ambiante m'a vraiment donné un vibe agréable. Je bougeais beaucoup la tête pendant que j'accomplissais mes tâches entrepreneuriales, de nature plutôt créative. Assis à côté des haut-parleurs, je me suis senti véritablement être dans une bulle. J'ai l'impression d'avoir été absorbé en ayant passé près de 3 heures à travailler sur les détails de mon visuel d'affaires. En effet, j'ai passé du temps à travailler sur mon marketing, notamment sur mon image de marque. J'ai passé une commande pour mes cartes d'affaires et quelques items promo. Après avoir passé la dernière semaine à travailler sur mon logo de manière virtuelle, j'avais hâte de finalement pouvoir le voir matérialisé sur mes cartes d'affaires. (Jour 8 – phase d'émergence – 19 avril 2023)

La figure 20 permet de visualiser le recto verso de la carte d'affaires que j'ai créée pour mon entreprise dès mes premières semaines d'activités.

Figure 20. Carte d'affaires de TRc³ (Recto-Verso)



Il est intéressant de constater que sans y réfléchir, j'ai affiché une autre dimension socioprofessionnelle et identitaire sur ma carte d'affaires, à savoir le fait que j'avais une maîtrise et que j'étais candidat au *Ph.D.* Je crois que j'ai fait cela inconsciemment pour m'ajouter de la crédibilité, comme si mon côté académique légitimait mon positionnement entrepreneurial. Plus tard, dans une phase subséquente de ma chimère entrepreneuriale, c'était la création du gabarit de ma facture d'affaires, à la suite de ma première séance de coaching rémunérée avec une cliente, qui a contribué à renforcer l'existence matérielle de mon projet. Puisque je n'avais pas encore eu besoin de remettre une facture à quiconque, je n'avais pas encore pris le temps d'accomplir cette tâche, mais dès que ce besoin s'est présenté, j'ai trouvé que c'était un élément important qui permettait de davantage concrétiser et matérialiser mon entreprise, et qui a conséquemment contribué à renforcer ma chimère identitaire dans sa phase d'épanouissement:

J'étais heureux d'accomplir la tâche entrepreneuriale que je m'étais fixée, qui consistait à créer le design et l'aspect visuel de ma facture. En effet, maintenant que j'avais offert mes services professionnels pour la première fois, je devais m'assurer d'avoir un système de facturation à l'image de mon entreprise. J'ai donc finalisé ce premier bloc de travail, dans une atmosphère qui a su stimuler ma productivité créative, en créant ma première facture pour les deux heures de coaching que j'avais passé avec S la veille. Je ne pouvais m'empêcher de sourire et de me sentir fier après avoir créé ce nouvel artefact d'affaires pour TRC³. (Jour 56 – phase d'épanouissement - 22 novembre 2023)

Ensuite, outre la création de l'image de marque et du logo, ainsi que la facture d'affaires, une autre composante de l'existence matérielle de mon projet a joué un rôle important dans la création de mon entreprise: le site internet. Je constate que c'était un morceau important de mon entreprise qui prenait forme à travers la conception d'un site internet, car c'était pour moi une forme de vitrine pour 'voir à l'intérieur' de mon projet entrepreneurial. En plus d'afficher mon image de marque et mon logo d'entreprise, c'était un outil qui permettait de communiquer et d'expliquer en quoi consistaient les différents services d'affaires que je me voyais offrir en tant que travailleur autonome. Au jour 16 de mon terrain, j'ai officiellement amorcé le processus de création de mon site internet en ayant une première réunion avec l'agence qui allait avoir le mandat de le créer. Comme soulevé dans le passage ci-dessous, cette discussion « stratégique » autour de cet outil d'affaires, que je considérais clé à ma réussite en tant qu'entrepreneur, m'a conférée un sentiment de confiance et de légitimité entrepreneuriale :

Puisque j'étais rendu au stade de la création de mon site web, j'avais demandé dans mon réseau de contacts pour avoir des références et le nom d'O était ressorti. Je me souvenais de ses présentations avec les cercles d'or et j'avais donc décidé de lui écrire directement via LinkedIn. Nous avons donc prévu une rencontre afin de discuter de mes besoins spécifiques

pour mon site web et comment je le voyais. Pour l'occasion, j'avais réservé une cabine téléphonique, car nous avions fixé une rencontre virtuelle via Google Meet. Pendant cette rencontre, O m'a parlé des services qu'il offrait avec son entreprise, ainsi que la fourchette de prix pour ce type de site web, qui pouvait varier entre 1500\$ et 2500\$. Nous avons passé 30 minutes à discuter de mon projet et de mes besoins, même si je n'y avais pas réellement pensé au préalable, j'avais une idée vague en tête que je lui ai partagé du mieux possible. Il semblait comprendre ce que je voulais [...] L'appel m'a rempli d'une belle énergie entrepreneuriale dans la poursuite de mes efforts de création de mon projet d'entreprise. Cela m'a donné le sentiment d'être sérieux et légitime dans mon processus. En effet, je me sentais très énergisé en sortant de cet appel 'stratégique' quant à la création de mon site web. C'était un pas de plus dans la direction voulue. J'avais ressenti une réelle stimulation de parler de mon projet d'entreprise, surtout que ça faisait plus de deux semaines que je n'y avais pas consacré de temps ou d'énergie. J'anticipais déjà positivement mon retour d'Allemagne, à la fin du mois, afin de pouvoir consacrer temps et énergie à la poursuite de la construction de mon entreprise et de mon site web. De plus, c'était la première fois que j'utilisais une cabine téléphonique dans l'espace de coworking. J'avais souvent vu des gens sortir de ces petits espaces après ce que je me doutais être des rencontres d'affaires. Or, lorsque j'y suis ressorti, à 13h30, je me sentais comme un 'vrai entrepreneur', car je venais d'avoir une réunion avec une agence dans la négociation d'un contrat d'affaires. C'était la première fois que j'étais dans la position du client qui allait avoir recours aux services d'un fournisseur. (Jour 16 – phase d'émergence – 19 mai 2023)

Après cette première rencontre durant laquelle nous avons pu discuter des paramètres de mon site internet, et pendant laquelle j'ai appris sur l'arborescence d'un site internet, avec la page d'accueil qui sert de racine et les autres pages liées qui agissent comme des branches, je me sentais outillé pour entamer le travail de création du contenu qui allait visuellement matérialiser mon projet entrepreneurial. La conception du contenu de mon site internet est une tâche qui s'est échelonnée sur environ dix journées de terrain, à coup de quelques heures par ci et par là. Cet exercice a été pour moi l'occasion de réellement structurer mon offre de service, en conceptualisant les divers éléments de chacun de mes trois services d'affaires (c.-à-d. le coaching, la consultation et les conférences de formation). C'est à cette étape de création du site internet que j'ai imaginé mes divers ateliers de coaching et les thèmes de mes conférences de formation, qui allaient subséquemment être développés. C'est également à partir de la conception de mon site internet que ma *chimère identitaire* a commencé à être dans sa phase d'expansion. En effet, le développement de mon site internet a été un moment phare de ma démarche entrepreneuriale quant à la structuration de mon offre de service et de l'élaboration du récit derrière la création de mon entreprise (c.-à-d. la mission, la vision et les valeurs de mon entreprise). À travers ce travail, c'est comme si je donnais vie à une entité extérieure à moi, indépendante de ma personne. Une entrée dans mes données au jour 27, au début de la phase d'expansion de ma *chimère identitaire*, met en évidence comment la création du

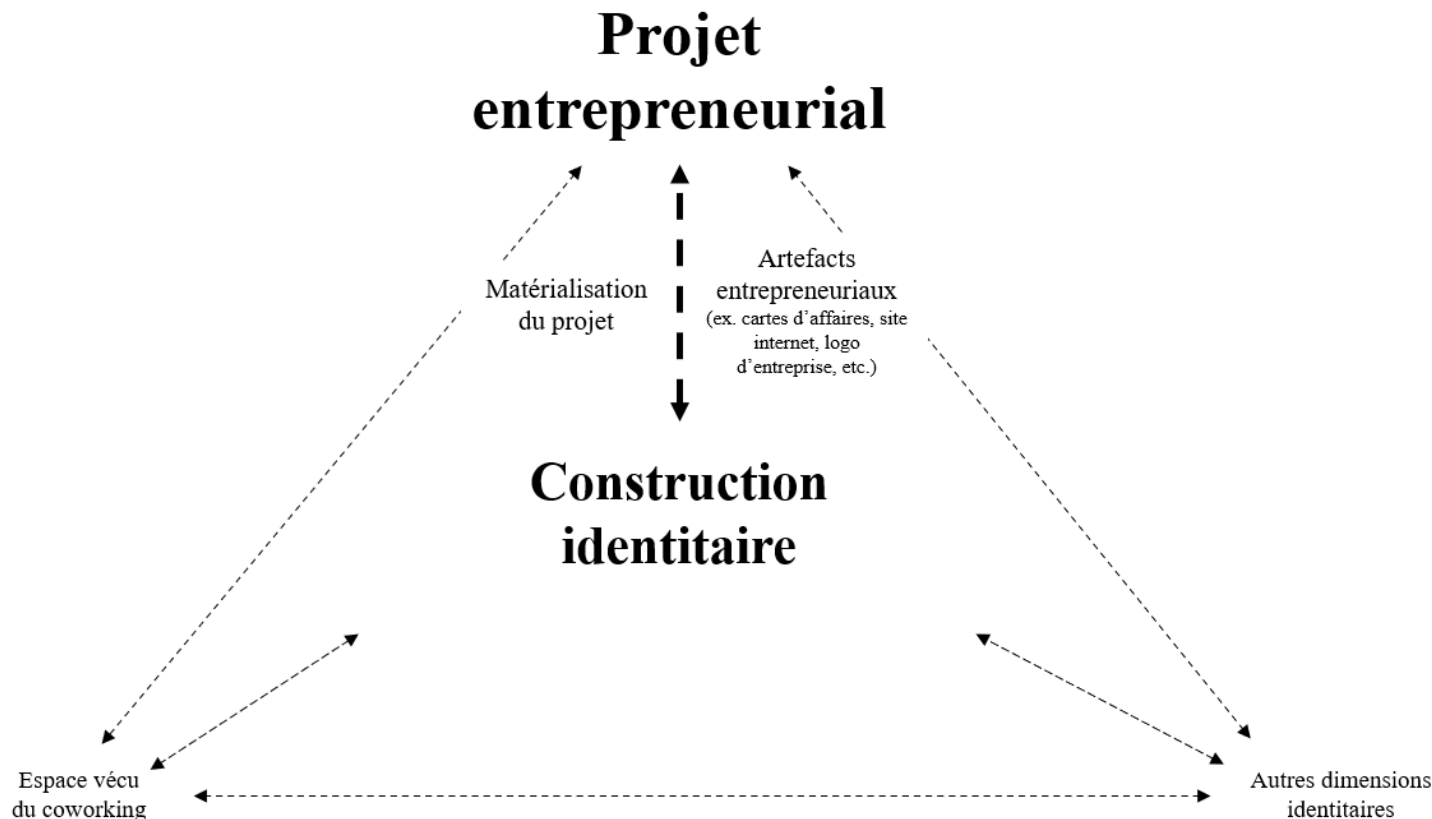
contenu de mon site internet me faisait sentir, et cela a probablement contribué au développement de ma capacité à me percevoir comme un entrepreneur :

J'ai passé le reste de l'après-midi à travailler sur le contenu de mon site web. C'était une des premières journées « complètes » à travailler sur mon projet entrepreneurial que je passais au coworking, et cela m'a vraiment fait sentir comme un entrepreneur tout au long de la journée [...] Après avoir passé la journée à développer du contenu pour mon site web, je ressentais un sentiment généralisé de fierté et légitimation qui prenait forme à travers la création de cet outil professionnel, tout comme j'éprouvais un certain sentiment de sérieux à l'égard de cette importante tâche entrepreneuriale (je trouvais que le site web était un outil marketing central pour mon entreprise). (Jour 27- phase d'expansion – 13 juillet 2023)

À la lumière du processus de création du site internet de mon entreprise, il y a une phrase qui m'a été dite lors du dernier entretien réflexif que j'ai effectué et qui fait écho au sentiment que je semble avoir éprouvé lors de la création de mon site internet. En effet, lorsque E5 m'a dit « je considère avoir une entreprise et ne pas être travailleuse autonome, parce que j'essaie de faire grandir et croître une entité qui est autre que moi », j'ai l'impression que c'est ce que j'éprouvais en développant mon projet à travers la création de mon site internet, car c'était effectivement une entité autre que moi que j'étais en train de façonner. Cela m'amenait à me concevoir davantage comme un entrepreneur et moins comme un travailleur autonome. Je créais quelque chose qui transcendait ma propre personne, et c'est à travers cette perspective que j'ai développé le contenu de mon site internet, qui était également un exercice de matérialisation de mon entreprise, au courant des premiers mois de mon parcours entrepreneurial.

La figure 21 à la page suivante permet de visualiser cette dynamique relationnelle entre le projet entrepreneurial et la construction identitaire.

Figure 21. La dynamique relationnelle entre le projet entrepreneurial et la construction identitaire



5.3.2 L'espace de coworking comme un refuge socioprofessionnel

Ensuite, l'émergence de ma *chimère identitaire* s'est faite dans un contexte où l'ECW, particulièrement dans les premiers temps que j'y allais, se révélait comme une sorte de « refuge » dans lequel je me sentais 'protégé' du monde. C'était un refuge dans lequel je pouvais me retrouver et travailler à mon rythme et de manière plutôt discrète. Dans ce refuge, je me sentais en sécurité pour créer l'entreprise que je désirais créer, sans ressentir le regard ou la pression d'autrui à faire certaines choses d'une certaine manière. Le passage suivant présente la première occurrence de mon utilisation du terme 'refuge' pour désigner l'ECW :

J'ai profité de ces quelques heures de travail dans « mon refuge » au coworking pour finaliser/continuer les diverses tâches entrepreneuriales que j'avais entamées au courant de la semaine. J'ai finalisé mon logo d'entreprise, en essayant notamment le logiciel Canvas pour créer des outils visuels avec mon logo (TRc³). (Jour 3 – phase d'émergence – 7 avril 2023)

Je me suis rapidement approprié la petite cafétéria à l'arrière de l'ECW, dont je reviendrai plus en détail prochainement, comme étant « mon » bureau au sein de Montréal CoWork. Or, cet espace est devenu un type de refuge intime pour moi, car je m'y retrouvais souvent seul et loin de la présence d'autrui. Je pouvais être seul dans ce refuge et laisser libre cours à mon imagination fabulatrice, une forme de jeu identitaire qui m'énergisait et me stimulait pendant que je commençais à développer mon projet d'entreprise. Le passage ci-dessous, tiré du jour 3 du récit narratif de mon terrain de recherche, démontre comment je percevais l'espace et pourquoi je le considérais d'entrée de jeu comme mon 'refuge' :

Je ne suis qu'arrivé à 11h00 au coworking, dans un état assez 'mollo'. Je suis allé me « réfugié » dans la petite cafétéria à l'arrière du coworking. Ce « refuge » allait donc devenir « mon » bureau de travail dans les mois à venir, et c'est dès mon deuxième jour dans le cowork que j'ai identifié ce lieu comme « refuge ». Je pense que c'est à cause de sa tranquillité pour travailler hors des heures du midi, ainsi que la stimulation sensorielle que j'y retrouve (odeur de la cuisine, lumière de l'extérieur, espace à moi dans lequel je peux m'étaler, discrétion sociale à travers laquelle je peux créer « ma bulle » avec de la musique notamment). (Jour 3 – phase d'émergence, 7 avril 2023)

Au fondement de l'émergence de ma *chimère identitaire*, mon analyse indique que mon imagination et ma capacité à me projeter dans le futur étaient clés à cette première phase d'émergence. Ma capacité imaginative nourrissait ma *fabulation identitaire* et ma façon de me concevoir en tant qu'entrepreneur face à des clients ou des partenaires fictifs. Je m'imaginais régulièrement en train de 'performer' mes services devant des clients que je me représentais, que ce soit en tant que coach ou en tant que conférencier. Je m'imaginais également en train de présenter mon contenu de formation en même temps que je le créais, et je me représentais ces moments d'imagination comme une forme de réalité future, ce qui alimentait le développement de ma *chimère identitaire*. Mon imagination était donc la source de ma *fabulation identitaire*, et l'ECW me procurait divers lieux et espaces dans lesquels je pouvais laisser mon imagination jouer à sa guise. Dans un bref passage tiré du jour 4 de mon récit narratif, je mentionne ne pas apprécier un lieu particulier de Montréal CoWork, la grande pièce de travail silencieux adjacent au lounge principal, car je trouvais ce lieu contraignant et inhospitalier à mon imagination :

Puisque ma tâche consistait à lire des textes de manière attentionnée, j'ai décidé d'aller m'installer dans la grande aire de travail silencieux adjacent au lounge principal [...] Je l'ai trouvé froid et contraignant, à la fois de manière physique que je pense, de manière identitaire. Cet espace restreignait ma capacité à imaginer et à me projeter dans le futur. Il me ramenait trop au présent et à la tâche immédiate à effectuer. (Jour 4 – phase d'émergence – 11 avril 2023)

Au cœur de ma capacité à imaginer le développement de mon projet entrepreneurial et de m'imaginer moi-même en tant qu'entrepreneur, l'analyse de mes données autoethnographiques révèle qu'il y avait un puissant sentiment de liberté qui l'animait. En effet, le sentiment de liberté que j'éprouvais à travailler où et quand je le souhaitais au sein de l'ECW nourrissait la fabulation derrière l'émergence de ma *chimère identitaire*. En me sentant libre, j'avais davantage la capacité à imaginer mon futur entrepreneurial et à fabuler quant à qui j'allais devenir en tant qu'entrepreneur. Le passage suivant illustre en partie comment ce sentiment de liberté pouvait nourrir mon esprit créatif et ma capacité imaginative :

Lorsque je suis revenu de ma petite pause, qui a joué le rôle de coupure temporelle entre mes deux blocs de travail en après-midi, j'ai passé un moment de créativité à jouer avec les éléments du logiciel Canvas pour configurer mon logo et mes cartes d'affaires, que j'allais faire avec la compagnie Vistaprint. J'ai également consacré du temps à identifier des thèmes de formation que je pourrais élaborer dans mon offre de contenu quant à ma première conférence formative, que j'avais décidé qui porterait sur l'intrapreneuriat. Je suis parvenu à identifier trois thèmes (naissance de l'idée, comment valider un marché, et la théorie de l'effectuation). Pendant que j'accomplissais ces tâches entrepreneuriales, une période qui a duré près de 90 minutes, je remarquais qu'il y avait beaucoup de mouvement devant moi, ainsi que de la musique house qui jouait dans l'espace, et plusieurs conversations autour de moi. J'avais l'impression d'intégrer, peu à peu, la communauté par ma présence dans l'espace commun. Je voyais les gens. Ils me voyaient aussi. Je sentais que je commençais à faire partie de la « force de travail » du lieu, de l'espace de coworking [...] Je me suis senti dans le vibe tout au long de cet après-midi passé au cowork. J'étais entouré de gens, de conversations, de mouvement, de sons, et de musique. J'ai ressenti que tout ce mouvement social et sensoriel contribuait à ma capacité créative, une capacité qui était nécessaire à la réalisation de mes activités du moment. Je me sentais très détendu, heureux de faire ce que je faisais. Je ne me sentais pas pressé par le temps. Je me sentais sur mon X spatiotemporel en ce jeudi après-midi du mois d'avril. (Jour 6 – phase d'émergence – 13 avril 2023)

Le sentiment de liberté que j'éprouvais à travailler où et quand je voulais au sein de l'ECW se répercutait sur la liberté que je ressentais à créer mon contenu d'affaires, dont mon image de marque et mes outils de communication. En même temps que j'imaginais et je créais l'identité de mon entreprise, je fabulais sur qui je voulais devenir comme entrepreneur. J'imaginais mon 'moi futur' et je me voyais déjà remettre mes cartes d'affaires à des partenaires fictifs. J'imaginais ces personnes fictives être impressionnées par l'originalité de mon logo d'entreprise et la perspicacité de mon offre d'affaires, et cela contribuait à faire émerger ma *chimère identitaire*. Le passage qui suit met en lumière comment je pouvais être absorbé par ce sentiment de liberté que j'éprouvais dans « ma » bulle entrepreneuriale, et qui me procurait l'espace cognitif pour imaginairement jouer:

J'ai été attiré par la musique 'funk' qui jouait dans le lounge principal, et j'ai fini par y passer la journée assis sur un divan individuel dans le coin sud-est de la grande pièce centrale. La musique ambiante m'a vraiment donné un vibe agréable. Je bougeais beaucoup la tête pendant que j'accomplissais mes tâches entrepreneuriales, de nature plutôt créative. Assis à côté des haut-parleurs, je me suis senti véritablement être dans une bulle entrepreneuriale. J'ai l'impression d'avoir été absorbé en ayant passé près de 3 heures à travailler sur les détails de mon visuel d'affaires. En effet, j'ai passé du temps à travailler sur mon marketing, notamment sur mon image de marque. J'ai passé une commande pour mes cartes d'affaires et quelques items promo. Après avoir passé la dernière semaine à travailler sur mon logo de manière virtuelle, j'avais hâte de finalement pouvoir le voir matérialisé sur mes cartes d'affaires. (Jour 8 – phase d'émergence – 19 avril 2023)

Ma manière de vivre l'ECW comme une forme de refuge socioprofessionnel et les premières traces de matérialisation de mon projet entrepreneurial ont donc été des vecteurs d'émergence de ma *chimère identitaire* dans cette première phase. Il y a toutefois des tensions identitaires qui n'ont pas eu le même effet au cours de cette phase d'émergence. En effet, les autres dimensions identitaires qui me constituent, notamment celles reliées à mes rôles professionnels de doctorant-chercheur et de professeur-enseignant étaient davantage des sources de tensions qui ont quelque peu limité la construction de mon identité entrepreneuriale, toujours interprétée comme une *chimère identitaire*. J'ai donc vécu certaines tensions identitaires lors de mes premiers mois de recherche éactive au sein de l'ECW, et ces tensions n'ont pas contribué de manière positive à l'expansion de ma chimère identitaire lors de cette première phase de son développement.

5.3.3 Les sources de tensions identitaires

Dans les premières semaines de mon terrain de recherche, j'ai éprouvé certaines tensions entre mes rôles reliés à l'université et mon rôle relié à mon nouveau statut de travailleur autonome du savoir. Ces tensions avaient notamment trait à la pression temporelle des diverses tâches à accomplir, ainsi qu'à la planification quotidienne de mon travail en tant que travailleur autonome et de mon travail relié à mes autres rôles. Ainsi, il y a deux dimensions identitaires principales qui ressortent de l'analyse des données, et elles sont toutes deux liées à ma sphère socioprofessionnelle. La première dimension est reliée au rôle que j'occupais en tant que doctorant-chercheur, puisque je travaillais parallèlement sur des articles de recherche, notamment en tant que coordonnateur de recherche au sein de l'Observatoire des milieux de vie urbains²⁷. La deuxième dimension identitaire est associée à mon rôle de professeur-enseignant. En effet, j'ai eu la responsabilité d'une nouvelle charge de cours à l'été 2023, lorsque j'ai donné pour la première fois le cours

²⁷ <https://omv.esg.uqam.ca/section-recherche/projet-cowork-mtl/>

MGT6251 (École d'été : gestion de startup interculturelle)²⁸, que j'avais d'ailleurs en partie conçu. Je m'imposais donc une certaine pression pour que ce cours fonctionne et qu'il soit un succès à la fois auprès des étudiants de l'ESG UQAM, ainsi qu'auprès de notre partenaire institutionnel avec qui nous l'avions monté, l'Université de Passau en Allemagne. Ce cours m'a dès lors demandé du temps et de l'énergie pour finaliser sa structure et son contenu pendant les mois d'avril et mai 2023, en même temps que j'amorçais mon terrain de recherche, comme je devais préparer notre séjour de dix jours en Allemagne vers le milieu du mois de mai 2023.

Mon analyse m'amène à concevoir la dynamique relationnelle entre mon projet entrepreneurial et ces autres dimensions identitaires à travers les notions du 'devoir-faire' et du 'vouloir-faire'. En effet, lorsque je me retrouvais dans l'ECW au courant des premières semaines de mon terrain, j'ai ressenti à plusieurs reprises une forme de tension interne entre ce que je devais faire et ce que je voulais faire, et cette tension prenait forme entre mes différentes dimensions identitaires. J'avais des responsabilités et des contraintes reliées à certains rôles socioprofessionnels qui m'imposaient un certain 'je dois faire', auquel je ressentais une tension avec mon rôle d'entrepreneur qui stimulait chez moi un certain 'je veux faire'. Cette tension s'est rapidement manifestée durant les premières journées de mon terrain, et comme le met en lumière le passage ci-dessous, cette tension était la source d'une forme de déchirement intérieur entre mon 'désir entrepreneurial' et mon 'devoir académique' :

[...] Je ressentais également une forme de frustration en moi, car je devais consacrer la totalité de ma journée à des tâches académiques. Je n'avais pas la liberté temporelle pour travailler sur mon projet entrepreneurial. En effet, j'étais déçu de me retrouver dans une position qui me forçait à privilégier des tâches reliées avec des projets de recherche, car j'aurais aimé continuer à m'investir dans mon projet d'entreprise. C'était une des premières fois que j'éprouvais une certaine difficulté de concilier mes différents rôles professionnels (académique VS entrepreneurial), notamment parce que j'éprouvais un désir sincère de continuer à avancer le développement de mon projet entrepreneurial. La réflexion que ce « déchirement » interne entraînait était celle que je reliais à la notion de contraintes de rôles socioprofessionnels. Je me rendais compte que je ne faisais pas des choses qui me tentaient (cela aurait été des tâches de nature entrepreneuriale), mais bien parce que je devais les faire (obligations et contraintes reliées à mes tâches académiques). Je percevais dès lors un conflit interne entre les notions de désir (*want*) et celle du devoir (*ought*), deux notions qui me semblent être impératives au jeu identitaire (désir) et au travail identitaire (devoir). (Jour 5 – phase d'émergence – 12 avril 2023)

²⁸ <https://etudier.uqam.ca/cours?sigle=MGT6251>

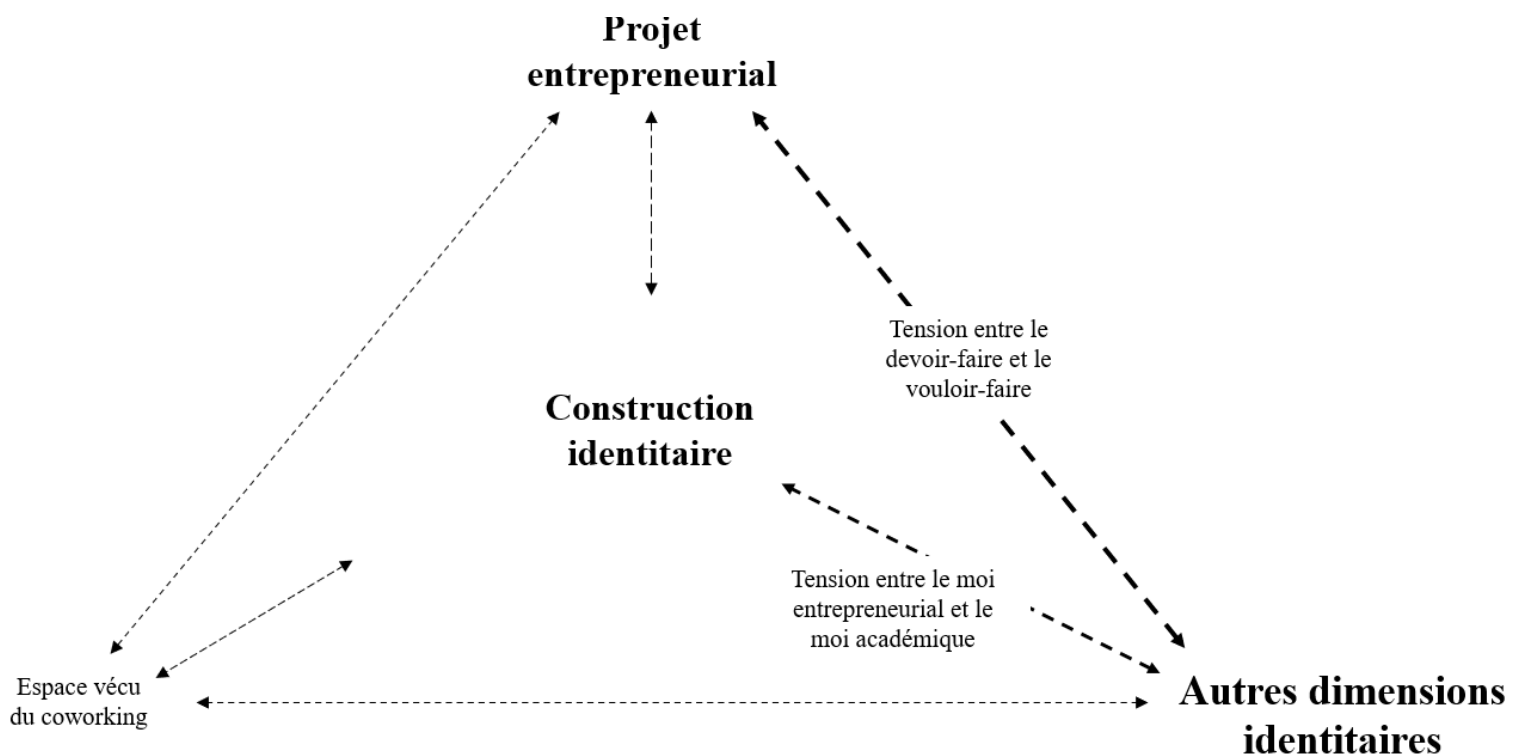
D'un côté, je ressentais une forme de liberté dans ma volonté à travailler sur mon projet entrepreneurial, mais de l'autre côté je me sentais contraint de travailler sur mes « impératifs » universitaires en tant que professeur-enseignant. La priorisation des tâches reliées à ces autres dimensions identitaires m'amenait parfois une petite source de déception et de frustration, car cette priorisation se faisait au détriment du travail que je désirais faire lorsque j'étais dans l'ECW en tant que travailleur autonome. Je désirais travailler de manière entrepreneuriale à la création de mon entreprise, et le fait que « je devais prioriser mes tâches professionnelles reliées à mon rôle de chargé de cours et de doctorant-chercheur » (Jour 6 – phase d'émergence – 13 avril 2023) était parfois une source de tension interne pendant les semaines que j'amorçais mon terrain de recherche tout en 'jonglant' avec la création d'un nouveau cours. J'étais certes très heureux de l'opportunité pédagogique qui se présentait à moi et qui affectait ma dimension identitaire de professeur-enseignant, mais cela générait également une tension entre mes dimensions identitaires quand j'avais des tâches à accomplir par rapport à ce rôle lorsque je me trouvais sur le terrain, comme ce fut le cas lors du jour 10 :

Ma quatrième semaine sur mon terrain de recherche a débuté mardi 25 avril avec une journée au coworking, mais à ma petite déception, elle devait être consacrée à la préparation de mon cours d'été (MGT6521) et à l'écriture d'un article académique sur Desjardins. En effet, je suis arrivé au coworking vers 10h00 et je me suis installé dans le lounge principal, puisque la musique qui y jouait était agréable et qu'il n'y avait pas beaucoup de personnes dans l'espace (4 seulement lorsque je suis arrivé, 7 en fin d'avant-midi). L'ambiance était 'relax', et le bruit de fond n'était pas très fort. J'ai dû consacrer ce bloc de travail à mes tâches académiques, car je devais répondre à quelques courriels, et je devais travailler sur les PPT pour mon cours (MGT6521) qui débutait la semaine suivante. Cette tâche a malheureusement dû occuper une bonne partie de cette journée, suivi de quelques heures investies sur mon article académique sur Desjardins et le transfert culturel. Je n'ai donc pas pu être en mesure de mettre de temps sur mon projet entrepreneurial, ce qui m'a désolé un peu. Je devais prioriser mes tâches professionnelles reliées à mon rôle de chargé de cours et de doctorant-chercheur. (Jour 10 – phase d'émergence – 25 avril 2023)

Finalement, outre la tension entre ce que j'ai identifié comme le 'devoir-faire' et le 'vouloir-faire', mon analyse met également en lumière une tension parallèle entre un *moi entrepreneurial* et un 'moi académique'. Je reviendrai plus en détail sur la notion du *moi entrepreneurial* dans une section subséquente de ce chapitre, mais mes premières semaines de terrain ont été caractérisées par une tension entre deux types de moi socioprofessionnels, chacun relié à une sphère distincte : la sphère entrepreneuriale de mon rôle en tant que travailleur autonome du savoir et la sphère académique de mes rôles de doctorant-chercheur et professeur-enseignant. La tension entre ces deux types de 'moi' se vivait principalement dans ma manière de prioriser les tâches à réaliser et dans ma manière d'organiser mon

quotidien en fonction de ces deux sphères d'activité professionnelle. Mon activité reliée à mon *moi entrepreneurial* était davantage associée à une posture de 'vouloir-faire', tandis que mon activité reliée à mon 'moi académique' était quant à elle associée à une posture du 'devoir-faire'. C'est ainsi que ces deux formes de tensions entre mon projet entrepreneurial et mes autres dimensions identitaires ont pris forme autour de ma construction identitaire de l'identité entrepreneuriale. La figure 22 permet de visualiser comment ces tensions s'articulent entre les divers éléments entourant mon processus de construction identitaire.

Figure 22. Les types de tensions principales entre les dimensions identitaires et la construction identitaire



5.3.4 Synthèse des éléments clés de la phase d'émergence de ma chimère identitaire

Somme toute, la phase d'émergence de ma *chimère identitaire* s'est déroulée sur une période d'environ un mois et demi, et elle a davantage été alimentée par la matérialisation de mon projet entrepreneurial et la manière dont je vivais l'ECW comme un refuge socioprofessionnel au quotidien. Tout d'abord, la matérialisation de mon projet entrepreneurial et la création d'artefacts entrepreneuriaux, comme mon logo d'entreprise, mes cartes d'affaires ou mon site internet m'ont donné l'impression de donner vie à une entité extérieure à ma propre personne. Cela a contribué positivement à ma construction identitaire

de l'identité entrepreneuriale et à l'émergence de ma *chimère identitaire*, puisque ces éléments ont alimenté la perception subjective que j'étais davantage un entrepreneur qui créait une entité d'affaires indépendante de sa propre personne qu'un travailleur autonome qui créait son propre travail.

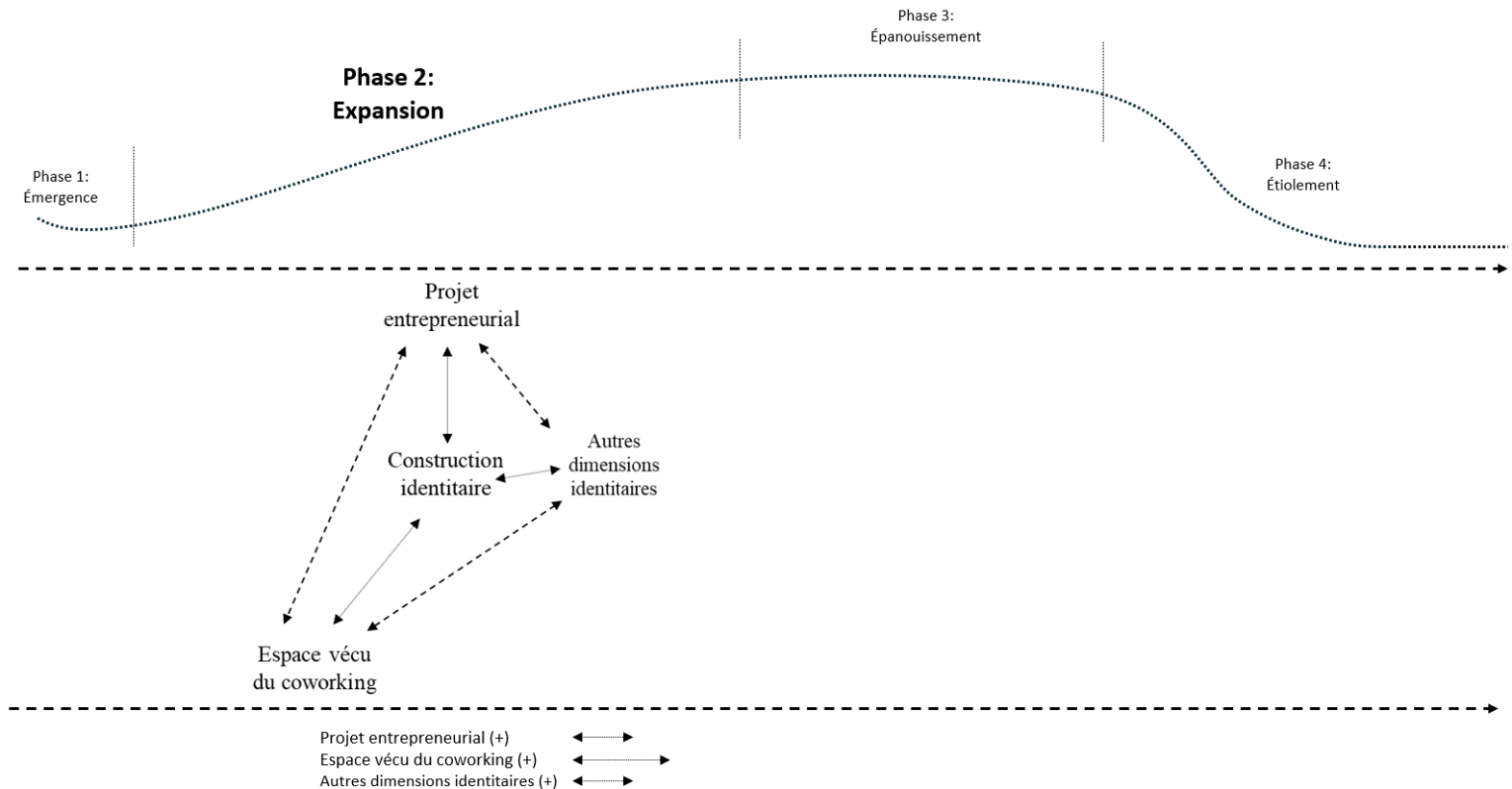
Ensuite, le fait de vivre l'ECW comme une sorte de refuge dans lequel je me sentais en quelque sorte protégé du monde extérieur a également contribué à l'émergence de ma *chimère identitaire*, puisque c'est au sein du refuge perçu du coworking que je pouvais évoluer et travailler à mon propre rythme pendant ces premiers mois d'activité entrepreneuriale. Cette manière de vivre l'ECW me procurait un sentiment de sécurité qui alimentait ma capacité à créer l'entreprise que je désirais créer, sans me sentir observé par le monde externe. De plus, ce sentiment de sécurité stimulait ma capacité à m'imaginer moi-même en tant qu'entrepreneur, à travers notamment la pratique de la *fabulation identitaire*, et c'est un puissant sentiment de liberté qui nourrissait ma capacité imaginative. Or, ce sentiment de liberté provenait de la manière que je vivais l'espace au quotidien pendant ces premiers mois d'activité, car je pouvais travailler pas mal où et quand je le souhaitais au sein de l'ECW, étant donné que je n'avais pas de bureau réservé ni d'habitudes de travailler bien établies. Bref, la manière avec laquelle j'ai vécu l'ECW pendant cette période a positivement contribué à l'émergence de ma *chimère identitaire*.

Cependant, la phase d'émergence de ma *chimère identitaire* a également été caractérisée par deux types de tensions identitaires ressenties entre, d'un côté, un *moi entrepreneurial* qui se rattachait à la posture du 'vouloir-faire' au sein de ma personne, et de l'autre côté, un moi académique qui correspondait à mes rôles de doctorant-chercheur et de professeur-enseignant, et ce moi académique se rattachait à la posture du 'devoir-faire'. Ces tensions prenaient forme à travers la pression temporelle que je ressentais à l'égard de certaines tâches à accomplir, ainsi que la planification quotidienne de ma charge de travail, séparée entre mon travail en tant que travailleur autonome et mon travail relié à mes autres rôles professionnels. De surcroît, ces tensions ont été des freins et ont eu un effet plutôt négatif sur ma construction identitaire de l'identité entrepreneuriale pendant cette phase d'émergence de ma *chimère identitaire*.

Finalement, à compter de la mi-mai et de mon séjour de dix jours en Allemagne, mes stratégies d'analyse par la théorisation enracinée et par le découpage temporel indiquent qu'une seconde phase temporelle de ma *chimère identitaire* a débuté : celle de l'expansion.

5.4 La phase d'expansion

Figure 23. Phase 2 – l'expansion de ma chimère identitaire



Lors de mon séjour en Allemagne en mai 2023 dans le cadre du cours que j'enseignais, j'ai observé une certaine transformation dans la construction de ce que je percevais être mon identité entrepreneuriale. Quelques jours avant mon départ pour l'Europe, j'avais reçu mes cartes d'affaires et je me suis observé être très énergique dans ma manière de les remettre aux autres personnes dès que le moment y était propice. De plus, ce voyage de dix jours était la première 'coupure' de mon quotidien entrepreneurial que je vivais depuis le début de mon terrain, et j'ai rétrospectivement constaté que cette 'pause' a permis de solidifier certaines conceptions imaginaires que j'avais à l'égard de mon entreprise, ainsi que de qui j'étais en tant qu'entrepreneur. Ce constat se rattache particulièrement à un évènement qui s'est produit pendant mon séjour et qui a en partie alimenté la phase d'expansion de ma *chimère identitaire*. Dans le filandieux extrait qui suit, tiré d'un mémo vocal enregistré pendant la semaine 8 de mon terrain de recherche lorsque j'étais en Allemagne, je raconte en détail comment l'évènement s'est produit et ce qu'il a entraîné chez moi :

Lors de notre trajet dans le train pour aller de Munich à Passau, mardi après-midi, je parlais de ma nouvelle entreprise avec C et S, qui organisaient la journée du Québec à Passau, et ils m'ont demandé si je voulais participer à la table ronde en tant qu'entrepreneur du Québec, ce qui les dépannerait grandement, car j'avais en effet ma propre entreprise. J'ai hésité, car je n'étais pas encore vraiment un entrepreneur, j'étais en processus de le devenir. J'ai tout de même fini par dire oui, surtout pour dépanner ces collègues et amis, puisque j'étais déjà sur place et que la table ronde n'aurait eu que deux participants. J'étais donc la troisième personne qui pouvait permettre à leur activité d'avoir une participation plus complète. Donc, la table ronde s'est déroulée comme prévu vendredi 26 mai, en après-midi, et c'était fort intéressant de jouer le jeu entrepreneurial. En effet, c'était vraiment ce que j'avais dit plus tôt dans la semaine lorsque j'avais accepté, j'avais dit « ah ben ouais, je vais jouer le jeu, pas de problème ». Ainsi, mon rôle lors de la table ronde a vraiment été de jouer le jeu de l'entrepreneur, en recevant des questions à l'égard de ce que je faisais et comment je le faisais, et j'ai été en mesure de bien répondre aux questions. J'ai l'impression que ça a très bien passée avec l'auditoire. Cependant, la manière que je répondais aux questions était tout le temps de ne pas trop aller dans les détails, de ne pas trop dévoiler que mon entreprise, en ce moment, était vraiment au stade de démarrage. Je n'ai pas dit que je n'avais pas encore de clients. Je n'ai parlé que de mes projets et de ce que je faisais à travers mon entreprise, mais je n'avouais pas que je ne faisais pas encore véritablement ces activités. Les questions qui m'étaient posées tournaient plus autour de ce qu'était l'entrepreneuriat pour moi, quels conseils je donnerais à de nouveaux entrepreneurs, et des trucs comme ça. En répondant aux questions, je me rendais compte que je me basais beaucoup sur toutes mes expériences d'enseignement et de coaching à travers mon cours d'entrepreneuriat social avec Cincinnati. J'ai ressenti la fameuse phrase « *fake it till you make it* », mais j'ai l'impression que dans mon cas, c'est plus « *fake it till you believe it* ». En somme, pour l'espace de quelques heures, en Allemagne, j'ai joué le jeu de l'entrepreneur, j'ai fait semblant d'être entrepreneur, et je me suis mis à y croire pendant que je le faisais. J'ai distribué mes cartes d'affaires après ma participation à la table ronde. De plus, comme j'en ai fait mention dans mon intervention, j'ai enlevé mon plus gros chapeau, celui d'enseignant-chercheur, et j'ai mis mon plus petit chapeau d'entrepreneur pendant l'espace temporel de quelques heures. En effet, j'ai constaté qu'on a divers chapeaux identitaires. Ils ont différentes grandeurs. Ils ont différents styles. Ils ont différents niveaux d'importance dans notre quotidien, dans nos semaines. En ce moment, je constatais que mon chapeau d'entrepreneur était encore tout petit, mais comme je l'avais également mentionné la veille, peut être que la prochaine fois que je les verrais, ce chapeau d'entrepreneur sera plus gros et plus important dans ma vie. (Semaine 8 – phase d'expansion – 20 au 27 mai 2023)

À travers ce panel où j'ai véritablement 'joué' à l'entrepreneur, le sentiment que j'étais en train de 'faire semblant jusqu'à ce que j'y crois' (c.-à-d. *Fake it till you believe it*) est ce qui m'a amené à constater, lors de l'analyse de mes données, que c'était une forme de *fabulation identitaire* qui avait projeté ma *chimère identitaire* dans sa phase d'expansion. Lorsque je suis revenu de ce séjour académique, et que la partie la plus intensive du cours d'été que j'enseignais était désormais derrière moi, je me suis pleinement immergé dans la création de mon contenu d'affaires à compter du mois de juin. Pendant cette période, ma préoccupation professionnelle principale était le développement de mon offre de service, et cette phase

intensive de travail sur mon entreprise au sein de l'ECW a stimulé l'expansion de ce que je percevais être mon identité entrepreneuriale. Vers la mi-juin, j'ai commencé à remarquer qu'il y avait moins d'achalandage sur les routes lorsque je me rendais à Montréal CoWork, tout comme il y avait moins de monde au sein même de l'ECW, et cela m'a fait réfléchir au fait que je profitais de la pause estivale d'une majorité de gens pour moi-même m'activer, entrepreneurialement parlant. Je m'imaginais dans le futur, au retour des 'vacances' en septembre, avec une offre de service bien ficelée et une entreprise séduisante pour des clients potentiels. Le passage suivant, tiré du jour 24 du récit narratif de mon terrain de recherche, met en lumière cette réflexion :

Ma réflexion portait sur le fait que les classes sont finies pour l'année, et que les enfants sont en congé (et de manière générale les étudiants sont en congé). L'école est donc fermée pour l'été. Cela veut dire que beaucoup de gens ont entamé leurs vacances pour l'été et ça se ressent sur les routes. Dès lors, je me suis dit que l'été était le meilleur moment pour développer mon projet entrepreneurial afin d'arriver à la fin des 'vacances' avec mon projet bien sur les rails et prêt à être commercialisé. Je me suis motivé en me disant que cet été serait le moment parfait pour développer mon contenu et mon offre d'affaires. Cette réflexion m'a amené une belle énergie, notamment parce que j'ai constaté que j'allais à contre-courant rythmique et énergétique de l'ensemble de la population pour les prochains mois. (Jour 24 – phase d'expansion – 30 juin 2023)

Je sentais que les vacances estivales me permettaient de créer mon propre rythme de travail, et je me sentais davantage dans ma propre bulle entrepreneuriale pendant cette période. J'étais heureux de pouvoir plonger dans la création de mon offre de service, après avoir passé quelques semaines à finaliser la création du contenu de mon site internet. Ma *chimère identitaire* prenait ainsi de l'expansion, puisqu'elle prenait de l'ampleur et se faisait plus importante au sein de ma personne, pendant que je me plongeais davantage dans mon rôle d'entrepreneur :

J'ai pris ce temps pour identifier ce qui me restait à construire comme contenu de coaching et de conférences, et j'ai fait une planification détaillée de mes prochaines tâches entrepreneuriales à réaliser. Je ressentais beaucoup de plaisir à me replonger dans mon projet entrepreneurial, notamment dans la création du contenu relié à mon offre de services, après ces dernières semaines de 'vacances' et de travail sur mon site web. Je retrouvais maintenant une tâche qui me stimulait grandement, soit la création de mon service d'affaires. (Jour 32 – phase d'expansion – 1 août 2023)

5.4.1 L'appropriation de l'espace de coworking

Un élément important qui ressort de l'analyse des données de cette seconde phase temporelle de ma *chimère identitaire* est relié à l'expérience de l'espace vécu, considéré à partir de ma propre expérience subjective en lien avec ma manière d'occuper l'espace de Montréal CoWork. Au cours de mes premiers mois à évoluer au sein de l'ECW, il y a une sorte de relation qui s'est développée entre ma personne et l'ECW, et celui-ci est graduellement devenu « miens » pendant cette période. Je commençais effectivement à identifier Montréal CoWork comme une forme de 'chez moi'. En effet, à travers l'accueil personnalisé que je recevais en arrivant dans l'ECW, j'éprouvais un sentiment de bien-être lorsque j'arrivais sur les prémisses du coworking et je ressentais une forme de sécurité cognitive lorsque je m'y installais pour travailler. Cela me permettait de m'abandonner dans mon travail de création d'entreprise et d'éprouver une forme de confort au sein d'un environnement qui me devenait de plus en plus 'propre et familier'. Pendant cette phase d'expansion de ma *chimère identitaire*, je m'appropriais de plus en plus l'ECW et Montréal CoWork devenait « mon » environnement de travail. Le passage suivant met en lumière comment je percevais l'ECW comme une forme de 'chez moi' à travers un sentiment d'appropriation subjectif de l'ECW :

En sortant de l'ascenseur, j'ai salué E, J et O comme si j'arrivais « chez moi », dans « mon » environnement. Je prenais de plus en plus mes aises quand j'arrivais au coworking. J'avais l'impression que chaque semaine, lorsque je remettais les pieds dans l'espace, je me sentais de plus en plus faire partie d'un environnement familier. Un endroit où j'avais l'impression que les gens me (re)connaissaient également de plus en plus. (Jour 50 – phase d'expansion – 31 octobre 2023)

L'impression qui m'habitait et qui grandissait, semaine en semaine, était celle de faire partie d'un environnement familier à travers mon appartenance à la communauté de Montréal CoWork. Un élément évocateur à la fin de ce passage touche à l'aspect social et communautaire de l'ECW, puisque la connaissance des gens et la reconnaissance de ceux-ci jouaient pour beaucoup dans mon impression de familiarité envers l'espace. En effet, la connaissance et la reconnaissance des autres gens au sein de Montréal CoWork semblent avoir été un élément important dans la façon dont j'ai fait « miens » l'ECW dans lequel je travaillais de manière quasi quotidienne. Cette idée est également ressortie lors d'un entretien réflexif mené avec l'une des travailleuses autonomes rencontrées pendant mon terrain :

J'avais vraiment cette impression-là d'être chez moi. Je me sentais accueilli ici. Je sentais que je faisais partie de la place. Ça, ça fait du bien. Est-ce que je parlerais de famille ? Non, pas nécessairement. J'ai gardé contact avec peu de gens ici. Puis c'est ça qui est triste, parce que

quand tu es dans un espace de coworking, tu t'attaches et les gens quittent rapidement, sans le voir venir. Alors, oui t'es bien, mais tout le monde, c'est éphémère, tout le temps [...] Tu sais, on a tissé des relations, on s'entend super bien. C'est sincère. Mais tu ne sais pas combien de temps ça va durer. C'est vraiment comme des flocons de neige, un peu, et tu ne sais juste pas combien de temps que ça va rester dans les airs et que ça va toucher le sol et s'effacer. Tu ne le sais jamais. (E1, 14 juin 2023)

La métaphore des flocons de neige qu'E1 formule à l'égard de la nature éphémère des relations sociales au sein de l'ECW est plutôt poétique. C'est également en ce sens que j'interprète les relations sociales que j'ai moi-même eues pendant mon terrain au sein du coworking. J'ai été immergé dans un doux hiver social constitué d'une soyeuse poudrière parsemée de flocons de neige qui sont restés suspendus dans les airs pendant un certain temps. C'est cette poudrière de flocons qui a donné, en partie, un aspect de communauté et de familiarité à l'expérience que j'ai vécu de l'ECW pendant mon terrain de recherche, notamment pendant cette phase d'expansion de ma *chimère identitaire*. Vers la fin du mois de juin 2023, après trois mois passés dans l'ECW, il y a un événement clé qui s'est produit et qui a amplifié ce sentiment d'appartenance que j'éprouvais à l'égard de « mon » espace de coworking. C'était lors de la semaine de festivité du 6^e anniversaire de Montréal CoWork qui s'est déroulée le 22 juin 2023. À l'occasion de cette fête, qui symbolisait également la fin de mes trois premiers mois de terrain, j'éprouvais un sentiment d'attachement considérable à l'égard de la communauté du coworking :

Je ressentais vraiment un sentiment de légèreté en moi, en partie dû à l'ambiance de fête qui régnait dans l'ECW. En voyant tout le monde s'activer et en partageant plusieurs bonjours du regard pendant que j'étais assis dans le carrefour du billard, je ressentais un sentiment de communauté qui s'installait davantage en moi, au fur et à mesure que je croisais les gens d'ici et que je partageais ces petits bonjours entrecroisés de moments d'échanges spontanés. Après 3 mois de terrain dans l'ECW, je constatais un réel sentiment d'appartenance à la communauté s'installer, et je trouvais que c'était un excellent moment pour moi de célébrer cela, avec la fête qui commençait à l'instant. Au coup de 17h, en voyant tout le monde qui se dirigeait peu à peu vers la terrasse extérieure du coworking, avec le chaud soleil qui plombait, j'ai décidé de faire de même. J'ai « fermé » mon bureau en rangeant mes effets personnels dans mon sac à vélo, que je suis allé mettre à l'abri dans le vestiaire, j'ai pris une bière dans le réfrigérateur prévu pour l'occasion, et je me suis rendu à la terrasse extérieure. (Jour 22 – phase d'expansion – 22 juin 2023)

La figure 24 présente quelques images prises lors de cette soirée festive célébrant le 6^e anniversaire de Montréal CoWork pendant laquelle je me suis promené un peu partout au sein de l'ECW et j'ai vécu plusieurs moments d'interactions sociales avec les autres coworkers, ainsi que des interactions spatiales avec les lieux du coworking.

Figure 24. Images du 6^e anniversaire de Montréal CoWork



Lors de ma journée de terrain subséquente à cette soirée de festivités, j'ai constaté un léger changement au niveau du lien affectif que j'éprouvais envers l'ECW. J'ai remarqué que mon occupation spatiale était rendue un peu plus intime, et comme j'en fais mention dans le passage ci-dessous, je me suis davantage subjectivement approprié l'espace et je l'ai également davantage 'incorporé' au sein de ma personne pendant cette soirée festive du 22 juin 2023 :

[...] C'était la première fois que je remettais les pieds dans le cowork depuis la soirée festive du 6^e anniversaire de Montréal CoWork, soirée durant laquelle je m'étais déplacé « festivement » un peu partout dans l'espace. J'ai constaté, en retrouvant l'espace avec beaucoup d'aise ce matin, que cette soirée avait été une occasion d'appropriation et d'incorporation de l'espace au sein de ma personne, et c'était un sentiment que j'éprouvais effectivement de plus en plus. (Jour 23 – phase d'expansion – 27 juin 2023)

Ces passages mettent en lumière comment je me suis en quelques sortes approprié l'ECW pour en faire un espace « miens ». À mesure que mon terrain avançait dans le temps, j'ai constaté une certaine forme de stabilisation quant à mes habitudes de travail au sein de Montréal CoWork. Il y a des environnements de travail que je me suis davantage approprié pendant cette seconde phase temporelle de ma *chimère identitaire*. Le premier de ces environnements dont je me suis approprié n'était pas vraiment conçu pour travailler, mais plutôt pour manger et socialiser. C'était une petite cafétéria qui se trouvait à l'arrière de l'ECW. Ce n'est qu'après plusieurs semaines de travail à Montréal CoWork que j'ai commencé à éprouver cette sensation lorsque je me trouvais dans ce lieu, et comme je l'ai identifié dans une vignette au jour 33, j'avais commencé à considérer cette cafétéria comme un « cocon » qui me protégeait du monde extérieur :

[...] En ne trouvant pas de bel endroit où manger dans le lounge principal, je suis allé voir dans la petite cafétéria à l'arrière et je me suis trouvé une place près d'une la fenêtre, isolée du monde social et dans une chaleur olfactive et corporelle qui émanait de la petite cuisine. Après avoir mangé, j'ai réalisé que les deux autres occupants de cet espace avaient quitté le lieu et que j'étais rendu seul. J'ai donc décidé d'aller chercher mes choses et j'ai réimmigré dans ce lieu de travail. En cette journée qui était devenue grise et pluvieuse, je trouvais l'ambiance agréable et chaleureuse dans ce petit cocon de travail. J'ai passé le reste de l'après-midi (14h00 à 17h00) à travailler seul dans ce qui m'a donné l'impression d'être « mon » bureau avec vue sur la montagne du Mont-Royal. En effet, puisqu'il n'y avait personne d'autre que moi dans la petite cafétéria, j'avais le sentiment que c'était mon propre espace de travail pour la journée, et à chaque fois que je sortais et revenais dans la pièce, j'avais le sentiment que je rentrais dans mon bureau. C'était très agréable comme sentiment. Étant donné que j'avais une tâche solitaire et assez mécanique à accomplir (je retirais des notes de lectures de livres d'Épictète afin de construire le contenu de mon atelier de coaching sur l'excellence individuelle basée sur les préceptes stoïciens), je trouvais que ce lieu calme, chaleureux, facilitant ma concentration et me permettant de faire jouer ma propre musique d'ambiance afin de me motiver à la tâche était un environnement parfait pour accomplir ce que j'avais à accomplir. (Jour 33 – phase d'expansion - 7 août 2023)

Ce qui m'attirait particulièrement à travailler dans cette petite cafétéria à l'arrière de l'ECW est le fait que c'était un des rares espaces ouverts et accessibles à la communauté du coworking dans lequel il y avait de grandes fenêtres qui donnaient vers l'ouest. Cela permettait à la lumière naturelle d'inonder la pièce pendant une majeure partie de la journée lorsque le soleil n'était pas caché par des nuages. De plus, pendant cette phase de ma *chimère identitaire*, c'est un espace qui était faiblement occupé mis à part sur l'heure du diner. Cela signifiait que je me retrouvais à travailler de manière solitaire pendant de nombreuses heures d'affilée, et comme c'était un espace à l'écart de l'espace central de Montréal CoWork, il y avait très peu de va-et-vient autour de cette petite pièce fermée à l'arrière de l'ECW. La figure 25

permet de voir quelques images de cette petite cafétéria prises pendant le terrain, et celles-ci nous offrent une représentation visuelle de l'espace que je me suis approprié pendant ma recherche.

Figure 25. Images de la petite cafétéria à l'arrière de l'ECW



Un autre espace que je me suis approprié pendant cette phase d'expansion de ma *chimère* est ce que j'ai affectueusement nommé le carrefour du billard. En effet, cet espace était un carrefour ouvert qui reliait l'espace principal du cowork et l'arrière de celui-ci, là où il y avait la petite cafétéria, des salles de réunion et un autre espace de travail semi-silencieux près de bureaux fermés. C'était donc principalement un lieu de passage pour les gens qui se rendaient d'un côté à l'autre de l'ECW. Dans ce carrefour, il y avait une table de billard qui avait été installée pour offrir un environnement de socialisation lors des 5 à 7. Or,

pendant les journées en semaine, il y avait quatre grands panneaux de bois massif qui étaient apposés sur la table de billard et cela lui donnait un air de table de conférence. Ce n'est qu'après mes deux premiers mois de terrain que j'ai remarqué que cet espace était constamment vacant pendant les heures normales de travail. La première fois que je m'y suis installé pour travailler, c'était pour fuir la commotion du lounge principal et pour éviter de me retrouver dans les lieux silencieux ou semi-silencieux conçus pour travailler. Après quelques occurrences où j'ai occupé cet espace pour travailler, j'ai commencé à constater que je m'appropriais ce lieu de passage dans lequel il y avait un va-et-vient relativement constant. J'aimais le fait de sentir du mouvement autour d'où je travaillais, sans que celui-ci s'arrête près de moi, ainsi que la posture 'importante' que me donnaient la table de bois massif sur laquelle je travaillais et la chaise sur laquelle j'étais assise. Je ressentais une ambiance de travail particulière lorsque j'étais installé dans cet espace, et celle-ci me stimulait professionnellement. Ainsi, comme relayé par ce segment de données enregistré au jour 23 de mon terrain, j'avais commencé à utiliser un vocabulaire d'appropriation à l'égard de ce carrefour du billard, dont je me représentais comme étant « ma » salle de conférence :

Je suis allé m'installer dans ma salle de conférence, sur la table de billard où j'avais justement joué pour la première fois jeudi soir lors de la fête. J'ai trouvé que ça ajoutait maintenant un élément de familiarité supplémentaire à cet espace de travail, puisque je ne faisais pas que travailler sur la table, j'avais également eu l'occasion de jouer dessus. Je trouvais que cette table était rendue plus personnelle à mes yeux. J'ai passé le reste de l'après-midi à travailler sur le contenu de mon site web et sur mon contenu de coaching. (Jour 23 – phase d'expansion – 27 juin 2023)

Avec ses imposantes chaises en cuir noir, parmi les plus confortables de l'ECW, j'ai rapidement remarqué comment l'environnement que m'offrait le carrefour du billard contribuait à une posture plus 'sérieuse' et, comme j'en fais mention dans le passage ci-dessous, une posture de travail plus 'exécutive' à l'égard de mon projet entrepreneurial:

[...] Je me suis confortablement installé sur une chaise d'exécutif, autour de la grande table de bois massif, au frais de l'air climatisé, et j'ai passé les prochaines heures à créer le contenu textuel qui me manquait pour compléter mon site web. Tout au long de ce bloc de travail, j'ai éprouvé un sentiment de bien-être qu'entraînait ma « posture exécutive », assis à ma table de conférence, au sein de l'espace de coworking. Cela m'a mis en confiance vis-à-vis mon offre de service et je trouvais que celle-ci était pertinente pour les organisations. Je me sentais extrêmement fier, soulagé, et heureux après avoir réussi à terminer cette tâche sur laquelle je travaillais déjà depuis quelques semaines, car cela m'a permis d'envoyer ce contenu à l'agence H avec qui je faisais affaire pour la création du site. (Jour 24 – phase d'expansion – 30 juin 2023)

La figure 26 présente quelques photos que j’ai prises lorsque je travaillais dans cet espace et elles nous donnent une représentation visuelle de ce carrefour au billard.

Figure 26. Images du carrefour du billard de l'ECW

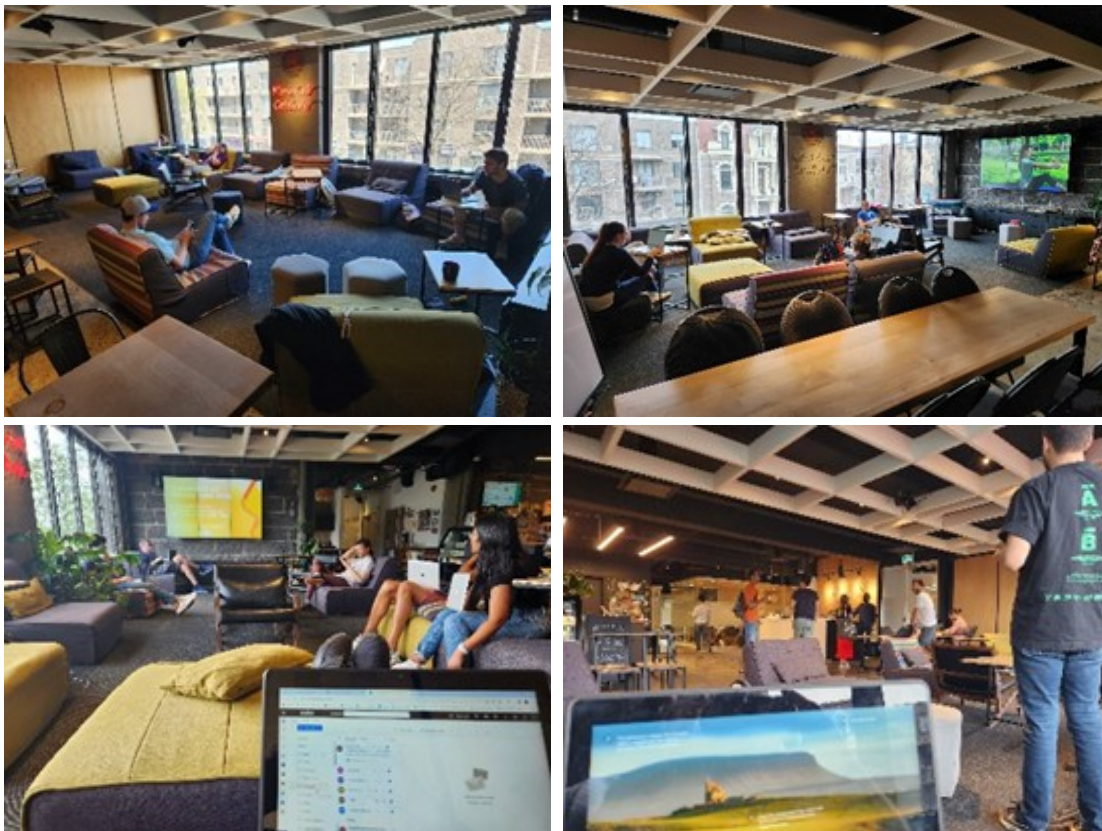


Finalement, un dernier espace dans lequel j’ai travaillé à de nombreuses reprises pendant cette phase d’expansion de ma *chimère identitaire* et qui a contribué à mon appropriation de l’ECW est le lounge principal de Montréal CoWork. Ce lounge constitue l’espace central de l’ECW. C’est un grand espace ouvert auquel les usagers accèdent directement en sortant de l’ascenseur, et dans lequel se trouvent la réception du coworking et le comptoir-café où les gens peuvent commander à boire ou à manger à toute heure de la journée. Il y avait un certain rythme social qui se faisait en partie ressentir par le mouvement des gens qui circulaient dans le lounge principal, comme l’explicite la vignette suivante tirée de ma grille d’observation topoanalytique et de mon récit narratif:

[...] Inspiré de cette réflexion, je me suis donc rendu à l'ECW et j'y suis arrivé vers 11h00. En arrivant, j'ai ressenti un sentiment de familiarité avec l'ECW. En effet, après une absence de 12 jours, je me suis senti familier avec l'espace en sortant de l'ascenseur et en retrouvant certains « points de repère ». J'ai senti que l'endroit faisait de plus en plus partie de ma personne, et un sentiment de familiarité et de confort semblait davantage s'installer en moi. Pour mon premier bloc de travail de la journée, j'avais prévu de travailler sur mon site web, car après douze jours 'd'absence entrepreneuriale', j'avais hâte de pouvoir retravailler dessus. Puisque je sentais que ce serait une tâche relativement créative (je devais parcourir les sept sites internet qu'OB m'avait partagés à la suite de notre rencontre du 19 mai), je voulais qu'il y ait une certaine ambiance autour de moi. Je me suis donc installé dans le lounge principal, car il y avait de la bonne musique qui y jouait, et il n'y avait que deux autres personnes qui travaillaient dans l'espace ouvert. Je me suis installé sur un divan gris individuel, en posant mes pieds sur un pouf et en utilisant une table d'appoint sur mon côté droit sur laquelle j'avais ma souris et mon agenda. Je me suis donc 'créer' un bureau de travail pour les deux prochaines heures en faisant face à l'espace central du coworking. Pendant ce bloc de travail entrepreneurial, j'ai réussi à mieux cerner les éléments que je voulais pour mon site web, et j'ai travaillé sur mon document de création de la structure de mon site en parallèle pour concrétiser ce que je voulais en tant que tel. J'ai vraiment senti que cet exercice a été bénéfique, car j'ai pu stimuler mes idées et valider le visuel et l'image que je voulais créer avec mon site web. (Jour 17 – phase d'expansion – 31 mai 2023)

La figure 27 permet de visualiser quelques images captées du lounge principal de Montréal CoWork et à travers lequel je me suis approprié l'ECW pendant ma recherche éactive.

Figure 27. Images du lounge principal de l'ECW



En somme, à travers ma manière d’occuper l’ECW et mon appropriation subjective de certains de ses lieux de vie et de travail, tels que la petite cafétéria à l’arrière du coworking, le carrefour du billard et le lounge principal, je me suis graduellement approprié l’ECW comme un environnement de travail entrepreneurial auquel j’associais la création de mon entreprise pendant cette phase d’expansion de ma *chimère identitaire*. C’était une sorte de point de repère entrepreneurial distinct des occupations reliées à mes autres rôles socioprofessionnels. Le coworking était ainsi un endroit au sein duquel j’étais en mesure de me retrouver ‘seul’ en compagnie de mon entreprise :

En sortant de l’ascenseur au 2e étage, je me suis immédiatement senti comme si j’étais « chez moi ». J’étais à l’aise, et personne ne m’a salué, ce qui me convenait parfaitement. J’arrivais dans mon univers, et je ne sentais pas que je devais forcément avoir des interactions avec d’autres gens pour me sentir dans « mon » environnement. J’avais la sincère impression que l’ECW était mon petit espace calme et zen qui me permettait de m’éloigner de tout le brouhaha académique (cours, thèse, recherche, séminaires, conférences, événements, etc.) et simplement me concentrer sur mon projet entrepreneurial. (Jour 56)

Au fur et à mesure que j’évoluais au sein de l’ECW et que je faisais « miens » cet espace pour travailler, je commençais à fortement l’associer à mon travail entrepreneurial. En effet, au courant de cette phase d’expansion, je me suis davantage approprié l’ECW et j’en ai fait un espace ‘miens’. À travers mes pratiques spatiales et la manière que j’apprenais à occuper les divers lieux et espaces de Montréal CoWork, je me suis graduellement créé une forme de territoire entrepreneurial, ce que je caractérise comme un *royaume entrepreneurial*, et mon analyse démontre que c’était un élément qui a contribué à l’expansion de ma *chimère identitaire*. Pendant cette période, l’ECW est devenu une sorte de royaume identitaire dans lequel mon *moi entrepreneurial* a davantage pris forme. C’est notamment à travers la présence des autres *coworkers*, que je commençais à mieux connaître, ainsi qu’à leurs regards portés sur moi et aux interactions quotidiennes que j’avais avec eux que ma manière de vivre l’ECW au quotidien a contribué à l’expansion de ma *chimère identitaire*. En effet, les autres *coworkers* étaient comme des miroirs sociaux qui me permettaient de voir le reflet que je désirais voir, et qui nourrissaient conséquemment mon *moi entrepreneurial*.

5.4.2 L’espace de coworking comme un *royaume entrepreneurial*

L’idée que l’ECW peut représenter un ‘territoire’ ou un ‘royaume’ entrepreneurial émerge de mes données écrites et de ma propre manière de vivre l’espace de coworking au quotidien. Étant donné que j’associais principalement le temps que je passais dans l’ECW à mon travail sur mon projet entrepreneurial, il y a une certaine dynamique relationnelle qui s’est développée entre la manière que je vivais l’ECW au quotidien

et mon projet entrepreneurial. C'est comme si j'avais associé l'ECW au sentiment que j'avais d'être un entrepreneur. Je sentais le besoin de faire une association entre l'espace dans lequel j'étais et le travail entrepreneurial que j'accomplissais. L'espace me fournissait un cadre pour me concevoir d'une certaine manière, en tant qu'entrepreneur. En effet, même si je devais parfois réaliser des tâches reliées à mes rôles académiques lorsque je me retrouvais à Montréal CoWork, je sentais généralement que ce n'était que momentané et que j'étais dans l'espace pour travailler sur mon entreprise. C'est en ce sens que l'ECW représentait à mes yeux « mon » *royaume entrepreneurial*. C'était là que mon *moi entrepreneurial* régnait en maître et qu'il pouvait circuler en toute souveraineté. Le passage suivant, recueilli au jour 27, représente la première fois pendant mon terrain de recherche que j'ai fait une distinction concrète de l'ECW comme étant une sorte de territoire singulier consacré à ma pratique entrepreneuriale :

[...] Cet échange informel fut mon seul véritable moment social de la journée à l'ECW, mais il s'est avéré très suffisant pour moi. Je me rendais compte que je ne venais pas au coworking pour socialiser. Ce n'était pas un besoin que j'éprouvais. Je venais au cowork pour avoir accès à un environnement de travail stimulant et générant de la créativité. Je venais au cowork pour avoir un autre environnement spatial dans mon répertoire hebdomadaire de lieux de travail, et puisque la maison et l'université étaient principalement consacrées à mes occupations académiques, le coworking était véritablement mon lieu de travail entrepreneurial. C'était comme ça que je voyais la chose. Il me faisait du bien cet espace de coworking, pas tant pour les gens et la socialité qu'il y avait, mais plutôt pour l'ambiance générale (ethos) qui me permettait de me mettre dans une « bulle professionnellement entrepreneuriale ». (Jour 27 – phase d'expansion – 13 juillet 2023)

Je commençais à observer une distinction dans ma manière de concevoir les espaces que j'occupais hebdomadairement pour travailler. Quelques mois plus tard, en octobre 2023, j'ai vécu un événement marquant qui m'a permis d'observer davantage la manière dont je percevais distinctement l'ECW des autres lieux dans lesquels je travaillais au cours d'une semaine typique. En effet, après m'être rendu à Montréal CoWork comme à l'habitude, il y a eu une subite panne de courant dans le secteur géographique de l'ECW et tous les occupants ont été forcés d'évacuer le bâtiment. En constatant que le secteur complet avait perdu l'électricité, et que ça prendrait quelques heures pour revenir, j'avais été contraint de retourner chez moi pour travailler et faire les tâches que je m'étais fixées à réaliser pendant la journée. Or, à la fin de cette journée de travail, j'ai enregistré le passage suivant dans mon journal de bord :

[...] J'associais mon chez-moi à mon univers académique, que ce soit au niveau de la lecture ou de l'écriture scientifique, ou bien la préparation de cours et la correction de travaux d'étudiants. L'ECW était associé à mon univers entrepreneurial et à mon entreprise. Lorsque je me déplaçais vers ce dernier, il y avait une forme de préparation mentale à l'égard des

tâches entrepreneuriales que je voulais accomplir. J'avais été très motivé à aller au cowork pour travailler plus tôt ce matin, et ma « balloune » avait été dégonflée à cause de la panne de courant et de l'évacuation. J'étais revenu travailler chez moi par défaut et je ressentais vraiment la différence. Je me suis senti seul toute l'après-midi, et j'ai senti que j'étais moins investi et productif à l'égard de mes tâches entrepreneuriales de la journée. Le fait saillant de mon après-midi fut un appel d'environ 40 minutes avec la responsable des communications de M, qui m'avait écrit à la suite de la mise en contact de F. Nous avons discuté du coworking et avons établi des possibilités de synergies professionnelles pour l'avenir. Je trouvais que c'était une rencontre qui avait le potentiel de m'ouvrir de belles portes professionnelles (elle n'aura jamais eu cet effet). Cet échange m'aura au moins donné un peu d'énergie. J'ai trouvé agréable le fait de présenter mon entreprise et de recevoir une rétroaction positive de la part de mon interlocutrice. (Jour 46 – phase d'expansion – 11 octobre 2023)

L'ECW me permettait d'incarner spatialement le travail entrepreneurial que j'effectuais en tant que travailleur autonome, et c'est en ce sens que l'ECW était devenu mon *royaume entrepreneurial*, une forme de territoire et un cadre spatial associé au sentiment que j'avais d'être un entrepreneur, et dans lequel mon *moi entrepreneurial* régnait sur mes autres dimensions identitaires. La manière de vivre le quotidien dans le *royaume entrepreneurial* du coworking est également quelque chose qui semble avoir marqué l'expérience de certains travailleurs autonomes que j'ai rencontrés pendant mon terrain. En effet, dans un cas particulier, E1 explique que l'ECW était arrimé avec son projet entrepreneurial pendant un certain temps (environ deux ans), mais qu'à compter du moment où la nature de ses projets entrepreneuriaux a changé, elle a senti le besoin de quitter l'ECW, puisque celui-ci ne représentait plus « son » *royaume entrepreneurial* :

J'ai quitté l'espace de coworking, ça fait un mois. La raison, c'est que la nature de mes projets a changé. Je suis beaucoup plus dans la création présentement. Les discussions que j'ai envie d'avoir, pour me changer les idées, c'est pour nourrir ce côté créatif là. Et là, les discussions que j'avais dans mon espace de coworking étaient plus en lien avec le business, mais ce n'était plus un environnement qui me nourrissait là où j'étais rendu. J'ai besoin, présentement, tant qu'à être entouré de gens, j'ai besoin d'être entouré de personnes qui peuvent nourrir ma créativité. Et là, l'environnement ne convenait plus où j'étais rendu. C'est pour ça que je l'ai quitté. Ça fait un mois. La solitude, c'est difficile, mais en même temps... J'ai l'impression que c'est comme temporaire. J'ai l'impression que c'est comme un bout à passer. (E1, 14 juin 2023)

De plus, cette travailleuse autonome du savoir explique que son expérience vécue de l'ECW a joué un rôle dans sa manière de se saisir et se définir comme une entrepreneure. C'est notamment à travers le côtoiement quotidien des autres et des diverses discussions que l'ECW peut contribuer à la construction de l'identité entrepreneuriale :

Mais tu vois, j'ai compris que non, je ne m'identifiais pas à une catégorie... D'un, comme entrepreneur, et comme CEO aussi. Je ne me vois pas comme ça, mais pas du tout [...] Ça m'a permis un peu mieux de saisir ma personnalité d'entrepreneur que j'étais aussi, là-dedans... Ça m'a juste permis de mieux définir comment je me situe là-dedans. C'est vrai qu'en côtoyant d'autres personnes, ça te stimule à avoir des discussions que tu n'as pas en temps normal [...] Ça m'a amené à mieux me comprendre, on va dire ça de même. À mieux me comprendre et ça a apporté de la clarté dans ce que je fais. (E1, 14 juin 2023)

Outre les échanges de nature entrepreneuriale avec les autres personnes au sein de l'ECW, la présence de collègues entrepreneurs permet également une forme de comparaison sociale qui peut nourrir la construction identitaire en facilitant la prise de confiance en soi et la légitimité entrepreneuriale. Ce serait dès lors une forme d'homologie basée sur les autres entrepreneurs, des collègues au quotidien, qui serviraient de repères identitaires. C'est un peu ce qu'ont mentionné E3 et E4 lors de nos entretiens réflexifs :

Ça me permet de me comparer beaucoup avec ce que d'autres personnes font. De rencontrer des gens qui sont dans tel domaine ou ce qu'ils font. Quels chapeaux ils réussissent à porter. Puis je sais que je porte beaucoup de chapeaux. Donc, c'est quand même important, c'est un gros aspect de l'entrepreneuriat. Il faut quand même que tu fasses beaucoup de choses. Oui, tout à fait. Par la comparaison, je pense. Bien, comparaison, échange, savoir ce que les autres font. C'est quoi leurs enjeux. Puis ça me donne confiance, quand même... Puis je sais que les gens ont confiance en moi aussi. J'inspire la confiance. Les gens n'ont pas peur d'embarquer [...] Les gens ont confiance en moi, c'est ça... Que ce soit à Montréal Cowork ou avec mes collègues franchisés, si je n'avais pas cet échange-là avec des pairs, ou des collègues, ou des gens que je croise, j'aurais plus de misère à me légitimer. (E3, 26 janvier 2024)

Je parle de moi comme entrepreneur. C'est sûr, je pense que beaucoup la confiance entrepreneuriale. Veut veut pas, pouvoir partager un peu ce qu'on fait. Les succès avec d'autres personnes. Parler à d'autres entrepreneurs. Je pense que ça aide beaucoup à forger une genre d'identité. Être constamment avec des gens qui partagent un peu les mêmes aventures d'une certaine façon. J'ai toujours adoré m'entourer d'entrepreneurs, parce que c'est ça qui me mène vers le haut, d'une certaine façon. Des gens qui sont visionnaires, optimistes, qui veulent avancer. C'est sûr que ça, ça m'a beaucoup aidé d'une certaine façon. Ça m'a beaucoup aidé aussi au travers des choses que je ne savais pas comment faire. (E4, 7 février 2024)

Ces extraits mettent en valeur l'importance de l'autre et de la socialisation dans ce qui est signifié par l'idée du *royaume entrepreneurial*, puisque c'est l'autre qui permet de se voir d'une certaine manière, et dans ce cas-ci, les autres *coworkers* me reflétaient l'image de l'entrepreneur qui alimentait mon *moi entrepreneurial*. Je vivais effectivement une certaine forme de socialisation entrepreneuriale au sein de l'ECW pendant cette phase d'expansion de ma *chimère identitaire*, et cette socialisation contribuait à

l'existence du *royaume entrepreneuriale* que je percevais chez Montréal CoWork. Je faisais l'expérience de moments de socialisation à caractère entrepreneurial qui pouvaient être spontanés et inattendus, et d'autres fois ils étaient planifiés et orchestrés avec des collègues travailleurs autonomes qui œuvraient également au sein de l'ECW. En effet, l'analyse de mes données m'amène à concevoir la socialisation entrepreneuriale qui se produit au sein de l'ECW principalement sous deux angles différents.

5.4.3 La socialisation entrepreneuriale

Le premier angle est celui de la socialisation davantage spontanée et généralement inattendue. Cette forme de socialisation entrepreneuriale se vivait comme de brefs échanges et discussions autour des projets entrepreneuriaux respectifs aux interlocuteurs. Ces échanges pouvaient se produire de manière spontanée et inattendue un peu n'importe où au sein de l'ECW, que ce soit dans l'ascenseur ou les escaliers, dans les cafétérias, dans les corridors ou encore dans l'aire centrale du coworking. Dans mon cas, ce type de socialisation m'amenait souvent une dose d'énergie supplémentaire à ma journée de travail, et me conférait également un sentiment de bien-être 'entrepreneurial'. Ces moments de socialisation me permettaient de parler succinctement de mon entreprise à d'autres entrepreneurs, et ceux-ci pouvaient me procurer une forme de légitimation à l'égard de mon projet, ainsi que de la confiance et de la motivation à poursuivre ma démarche entrepreneuriale. C'étaient souvent des moments de renforcement identitaire. Le passage tiré du jour 19 de mon terrain de recherche est un bel exemple de socialisation entrepreneuriale spontanée et des effets qu'elle pouvait entraîner sur moi :

Vers 12h10, pendant l'heure du midi, L, un ami que j'ai depuis longtemps, et un entrepreneur avec plusieurs années d'expérience (il a fondé Mtl guide et divers projets intéressants), m'a vu assis à ma place et il est venu me voir. Il s'est assis à côté de moi et nous avons discuté pendant 30 minutes. Nous avons bien reconnecté, car ça faisait environ un an que nous nous étions vus, et on a eu de belles discussions sur les affaires et la vie en général. Ce fût une interaction motivante avec un ami et collègue entrepreneur, ce qui m'a permis de parler de mon projet et de lui remettre ma carte d'affaires. (Jour 19 – phase d'expansion – 14 juin 2023)

Une constatation intéressante quant à ce type de socialisation est l'importance de démontrer une certaine forme d'ouverture à celle-ci lorsqu'on se trouve dans l'ECW. En effet, l'analyse de mes données démontre que ce type de socialisation se produisait principalement lorsque j'étais dans une posture sociale et spatiale ouverte sur les autres, notamment lorsque je travaillais dans l'espace ouvert du lounge principal. En effet, ma disposition spatiale avait une incidence sur ce type de socialisation spontanée, possiblement parce que les autres coworkers me voyaient 'ouvert' à d'éventuelles discussions avec eux. Le passage suivant est un bel exemple de socialisation entrepreneuriale spontanée et inattendue qui s'est produit

parce que j'étais dans une disposition spatiale invitant ce type d'interaction au sein du lounge principal de l'ECW :

[...] Je trouvais également que j'étais dans une disposition pour saluer les gens, puisque je faisais dos aux fenêtres et face aux autres personnes dans le lounge. Cela m'a d'ailleurs permis de saluer et discuter avec S, une entrepreneure avec qui j'avais fait la séance de codéveloppement au mois d'août [...] Ainsi, ma disposition m'avait permis d'être à la fois seul dans mon univers, sur mon ordinateur, et à la fois connecté à la communauté et aux gens qui déferlaient au sein de l'ECW. Je trouvais que c'était une combinaison qui me permettait de ne pas me sentir isolé tout en travaillant silencieusement et avec une relative concentration. Je pouvais ressentir une forme de connexion avec la communauté sans devoir concrètement interagir avec elle. (Jour 47 – phase d'expansion – 18 octobre 2023)

L'idée que les personnes sont des trajectoires spatiotemporelles qui se croisent au sein de l'espace prend beaucoup de sens dans ce contexte de socialisation spontanée au sein du coworking. En effet, c'est l'une des caractéristiques du *royaume entrepreneurial* que peut représenter l'ECW, puisque c'est un espace ouvert aux possibilités de rencontre et de socialisation entrepreneuriale. Ces croisements de trajectoires qui généraient des moments de socialisation entrepreneuriale pouvaient évidemment se produire un peu n'importe où dans l'ECW. Par exemple, étant donné que Montréal CoWork a un ascenseur qui relie le Rez-de-chaussée aux étages supérieurs, et que j'avais l'habitude de l'emprunter pour monter et descendre, j'ai vécu quelques moments de socialisation spontanée dans cette petite boîte métallique pendant mon terrain. Ces moments duraient généralement moins d'une ou deux minutes, mais pouvaient entraîner des répercussions inattendues dans le futur. Un des moments de socialisation entrepreneuriale spontanée les plus marquants que j'y ai vécu pendant mon terrain s'est produit à l'automne 2023, lors de la grande soirée des travailleurs autonomes qu'avait organisée Montréal CoWork. Cet échange inattendu dans l'ascenseur, qui a tout de même été généré par mon ouverture du moment, conduira la trajectoire rencontrée à devenir ma première cliente quelques semaines plus tard :

[...] J'ai d'abord décidé de descendre au rez-de-chaussée en me disant que j'allais faire comme si j'arrivais de l'extérieur, comme si j'étais un travailleur autonome qui arrivait pour la première fois à Montréal CoWork. J'ai donc rangé mon sac dans le vestiaire près de la réception et j'ai pris les escaliers pour descendre. Je me suis présenté à la table, j'ai récupéré la cocarde avec mon nom, et je suis entré dans l'ascenseur. Au même moment, il y avait une autre participante qui est arrivée dans l'ascenseur. On s'est salué, et de manière très automatique, je lui ai demandé si elle était travailleuse autonome. Elle m'a répondu : « ah, peut-être, oui, j'y pense, je veux faire le saut ». Elle me disait qu'elle était dans le domaine du marketing, et je lui ai dit que j'avais déjà travaillé avec P&G. Elle semblait impressionnée par cette expérience professionnelle. Pendant ces 30 secondes dans l'ascenseur, j'étais fier d'avoir réussi à créer un lien avec cette personne. En sortant de l'ascenseur, je lui ai dit qu'on

pouvait s'ajouter sur LinkedIn et je lui ai donné ma carte d'affaires. Je lui ai dit « si jamais tu veux faire le saut, communique avec moi, moi je suis coach, conférencier et je peux t'aider ». Ma soirée a donc commencé sur cette rencontre, et cela m'a mis dans un état d'esprit de 'vente', dans un mode où j'allais parler rapidement aux gens, leur donner une carte d'affaires, et voir s'ils allaient m'écrire et entrer en contact avec moi. J'avais une vingtaine de cartes d'affaires, et je voulais tenter de toutes les distribuer durant la soirée, en ayant des petites conversations avec des travailleurs autonomes ou des personnes qui songeaient à se lancer en affaires. (Jour 48 – phase d'expansion – 19 octobre 2023)

De plus, lors de mon entretien réflexif avec E3, elle m'a fait part du fait qu'elle aimait particulièrement prendre des pauses lorsqu'elle se trouve dans l'ECW, car ces moments créent de l'ouverture sociale et génèrent ce qu'elle appelle des 'pauses créatives'. Or, ces 'pauses créatives' peuvent être considérées comme le fruit de moments de socialisation entrepreneuriale spontanée, comme nous pouvons le constater dans le passage ci-dessous. Après avoir demandé à E3 s'il y avait des habitudes qu'elle avait développées à force de venir quotidiennement au coworking, elle a répondu :

Bien, l'efficacité... Je ne sais pas à quel point je suis plus efficace dans une journée, mais je suis plus efficace dans un moment précis. J'ai moins de distractions. Je prends de longues pauses. Je suis quelqu'un qui prend des pauses. Mais quand j'ai une tâche à faire, quand je suis au cowork, j'ai plus tendance à la finir avant de prendre ma pause. Tandis que quand je suis à la maison, si j'ai le goût de prendre une pause, je vais prendre la pause, et je vais comme couper ma tâche en deux. Puis on le sait que ce n'est pas efficace. Ce n'est pas la meilleure façon d'être efficace. Donc au cowork, mon temps est plus limité, dans le sens où je ne veux pas rester ici jusqu'à 8h le soir. Tandis que quand je suis à la maison, parfois je travaille jusqu'à 8h le soir. Ma journée a plus une fin, ça fait que ça me force à rentrer dans mon temps et à un petit peu moins m'éparpiller. Moins étirer. Si j'ai quelque chose que j'avais prévu faire aujourd'hui, je veux le faire avant de finir ma journée. Tandis que si je suis à la maison, je peux l'étirer un peu plus... Donc, je close plus de dossiers ici. Par contre, je prends aussi plus de pauses ici. Je pense que je suis plus efficace... C'est plus dense... Ce sont des pauses qui peuvent mener à quelque chose. Ce sont des pauses plus créatives. Je jase avec quelqu'un, un projet, ok. C'est plus intéressant que les pauses que je prends chez nous. (E3, 26 janvier 2024)

L'idée que l'ECW peut favoriser des 'pauses créatives' est intéressante pour expliquer l'existence d'une forme de socialisation entrepreneuriale spontanée et inattendue qui peut émerger lors du croisement de diverses trajectoires spatiotemporelles. En bref, la notion de socialisation entrepreneuriale spontanée permet de considérer l'ECW comme un territoire et un cadre spatial facilitant un certain type d'interaction sociale, et peut faire de ce genre d'espace une forme de *royaume entrepreneurial*.

Ensuite, il y a une seconde forme de socialisation entrepreneuriale qui peut se produire au sein de l'ECW, et celle-ci est davantage planifiée. Cette forme de socialisation est généralement anticipée, et dans mon

cas, elle m'a permis de travailler avec d'autres personnes sur le développement de mon projet entrepreneurial et d'offrir mes services d'affaires à des clients que j'invitais à venir me rejoindre dans l'ECW. De manière générale, ces moments de socialisation avec les autres avaient une incidence sur ma manière de me considérer en tant qu'entrepreneur, et ceux-ci contribuaient à l'expansion de ma *chimère identitaire*, puisqu'ils me permettaient de socialement jouer mon rôle d'entrepreneur en présence d'autrui. En effet, ces autres personnes me permettaient d'affirmer et de mieux définir mon identité en tant qu'entrepreneur, tout en alimentant mon *moi entrepreneurial*. Étant donné que ces moments de socialisation avec les autres étaient spécifiquement planifiés autour de mon projet entrepreneurial, ils me permettaient dès lors de recevoir et ressentir une sorte de projecteur social sur mon rôle d'entrepreneur que je percevais en tant que travailleur autonome. Dans le segment de données suivant, tiré du jour 21 de mon terrain de recherche, nous pouvons constater comment le temps passé en compagnie de M, une collaboratrice d'affaires que j'avais rencontrée au sein de l'ECW, a été une source de validation et de motivation pendant notre socialisation prévue et planifiée :

Pour commencer ma journée de travail au coworking, j'avais une rencontre prévue à 10h00 avec M afin de développer notre programme de conférences organisationnelles conjoint. [...] Nous nous sommes donc retrouvés vers 10h15, avec un peu de retard, dans le lounge central de Montréal CoWork, et avons ensuite choisi un endroit 'stratégique' pour travailler et collaborer. Nous avons évalué quel était le meilleur endroit pour travailler et avons identifié la table de conférence (la table de billard recouverte de bois massif), qui était déserte à ce moment. Nous avons ainsi un environnement professionnel pour développer nos modules de formation. Nous étions assis côte à côte sur des chaises noires en cuir de type 'exécutive' devant cette grande table de conférence. La première chose que nous voulions faire était d'identifier et de nommer notre concept à développer. Nous nous sommes entendus sur le concept du « leadership individuel et excellence organisationnelle » [...] De manière générale, la collaboration s'est super bien déroulée, nous sommes sur la même longueur d'onde et je vois en M une vraie partenaire d'affaires. Notre échange a été très bon, nous avons les deux (je crois) eu le sentiment de bien avancer et de développer quelque chose d'intéressant et de pertinent pour les organisations. À plusieurs reprises nous avons reconnu les bonnes idées et la vision originale de notre projet. J'étais très heureux de voir que nous étions en train de codévelopper un concept d'affaires et que nous réussissions à imaginer une stratégie de commercialisation et de développement de notre offre d'affaires. La présence de M et la collaboration entrepreneuriale que nous avons, qui était une première expérience de la sorte pour moi, ont été une grande source de motivation. (Jour 21 – phase d'expansion – 20 juin 2023)

Cet exemple met en lumière que l'activité entrepreneuriale est un travail quotidien qui est fait de rencontre et de collaboration, et comme ces rencontres se faisaient banalement dans l'ECW, elles contribuaient à en faire un *royaume entrepreneurial* à mes yeux. Durant la même période, j'ai eu un autre

échange orchestré avec un *coworker* rencontré quelques semaines plus tôt et avec qui un lien social s'était développé à travers nos interactions, souvent non verbales, lorsque nous nous croisions au quotidien à Montréal CoWork. Cette personne était un salarié d'une entreprise basée à Toronto et il m'avait 'accroché' pendant la matinée du jour 24 de mon terrain lorsque nos trajectoires s'étaient croisées. Il me disait vouloir parler de quelque chose, et sans trop savoir de quoi il voulait parler, je l'ai invité à venir me voir au courant de l'après-midi pour qu'on prenne un moment ensemble. En rétrospective, étant donné que je lui avais dit que j'étais coach et que j'aidais les entrepreneurs à développer leur entreprise, il s'est probablement dit que j'étais une bonne personne avec qui parler et recueillir de l'information pour alimenter son désir de créer sa propre entreprise :

[...] Vers 16h, A est venu me voir, comme convenu plus tôt dans la journée, et m'a demandé si nous pouvions prendre un moment pour parler. Je l'ai invité à s'asseoir à côté de moi et je lui ai demandé ce qui se passait. Il m'a alors dit « je suis en train de penser et j'ai le goût de me lancer en affaires, mais je ne sais pas trop comment m'y prendre ». Je lui ai demandé ce qu'il faisait en ce moment. Il m'a dit qu'il était développeur web et qu'il se voyait aller dans cette industrie. Je lui ai donc parlé de ce qu'était le *hybrid* entrepreneurship (quand tu as un pied dans l'entreprise et l'autre dans le projet d'affaires que tu lances). Il a semblé avoir trouvé cette notion très intéressante. Puisqu'il n'était pas trop sûr de ce qu'il voulait faire, entrepreneurialement parlant, je lui ai suggéré de penser à tout ça pendant qu'il serait en vacances au courant du mois de juillet, ainsi que d'alimenter un petit journal d'entrepreneur, comme le font les rappeurs avec leurs idées de rimes ou de couplets, ils les écrivent et à un moment donné ils en ont assez pour les mettre ensemble et composer une chanson. Je lui expliquais spontanément que les entrepreneurs étaient un peu comme ça, ils avaient plein d'idées, pas juste au niveau des entreprises, mais aussi au niveau des processus, des clients, des partenaires, etc. C'était une bonne habitude de garder en note ces idées dans un petit journal de bord. Je lui ai donc suggéré de commencer avec ça, et que ça lui donnerait peut-être une idée stimulante. Finalement, nous avons discuté pendant environ de 25 minutes, et après nous nous sommes dit bye en se souhaitant une belle fin de semaine. J'étais heureux, car je trouvais que c'était un bon lien qui venait de se solidifier avec A à travers notre discussion. J'étais content de sentir que je l'avais possiblement aidé dans son propre parcours à travers ma perspective entrepreneuriale. Je sentais que c'était ça mon rôle en tant que coach, donner confiance aux gens pour se lancer en affaires ou pour mener leurs projets à d'autres niveaux. À la fin de notre discussion, je lui ai dit « si ça te tente au mois d'août, viens me revoir, on s'en reparlera. Moi je suis là, et je vais t'aider, je vais t'accompagner là-dedans ». Je me rendais compte que je ne disais pas cela en pensant à l'argent, mais vraiment juste pour l'aider, comme si c'était un de mes étudiants (je ne travaillerai jamais avec A, et il ne lancera pas de projet entrepreneurial dans les mois subséquents, mais il aura au moins cultivé cette possibilité). Je me rendais compte que l'important pour moi n'était pas de faire de l'argent à travers mon service de coaching, mais vraiment d'aider les gens à s'épanouir et se faire confiance dans leur démarche entrepreneuriale. (Jour 24 – phase d'expansion – 30 juin 2023)

Ce moment d'échange orchestré au sein de l'ECW est un exemple de socialisation entrepreneuriale qui m'a aidé à mieux comprendre ma propre vision en tant que travailleur autonome du savoir. En effet, « je me rendais compte que l'important pour moi n'était pas de faire de l'argent à travers mon service de coaching, mais vraiment d'aider les gens à s'épanouir et se faire confiance dans leur démarche entrepreneuriale », et cette constatation aura contribué à l'expansion de ma construction identitaire pendant cette phase temporelle.

Il y a toutefois un moment de socialisation qui s'est démarqué de tous les autres pendant cette phase d'expansion de ma *chimère identitaire*. Ce moment s'est déroulé le 1er août 2023, et cette journée constituait le 32^e jour de mon terrain. L'ECW avait organisé, pour la toute première fois depuis que j'étais membre du coworking, une séance de codéveloppement d'affaires ouverte à tous. En voyant cette opportunité, je m'y suis inscrit sans hésiter. J'avais appris que la personne organisatrice de l'activité ne pouvait qu'accepter sept personnes au maximum, et j'ai été l'un des heureux choisis (je ne sais pas s'il y a eu de nombreuses inscriptions, mais j'étais heureux d'être parmi les participants). Ainsi, sur l'heure du midi, pendant près de 90 minutes, j'ai été en compagnie de six collègues de l'ECW au sein de la fameuse « *war room* » de Montréal CoWork, une pièce particulière dans laquelle je n'avais encore jamais pu mettre les pieds, puisqu'elle n'était qu'accessible sur réservation payante. Commençons par la première vignette enregistrée lors de ce moment de socialisation entrepreneuriale :

C'était la première fois que je participais à une séance de codéveloppement d'affaires et à une instance d'intelligence collective sous ce format. Ce fut une expérience hors-norme et extrêmement enrichissante. La séance était animée par E, une employée de Montréal CoWork qui avait la responsabilité de stimuler la communauté entrepreneuriale au sein de l'ECW. Pour l'occasion, elle avait préparé des feuilles explicatives quant au déroulement de l'activité. Lorsque j'ai rejoint les autres membres de la séance à 12h05, ils avaient déjà commencé à faire un tour de table pour rapidement se présenter, et je suis arrivé après les deux premiers participants (J et C). Après il y a eu L, J2 et S, avant que je ne conclue cette première ronde. Nous avons ensuite continué en inscrivant 2-3 enjeux, sous forme de question, sur les murs blancs autour de la pièce. Par après, nous avons tous pris quelques minutes pour présenter ce que nous avons écrit, et nous assurer que c'était clair pour tout le monde. L'étape suivante était de faire le tour de la pièce, individuellement, et de choisir trois questions qui nous interpellaient le plus et de « voter » pour elles sur le tableau blanc. À mon grand bonheur, c'est l'un de mes enjeux qui a été retenu ! Je voulais savoir comment me faire connaître au sein de l'écosystème d'affaires montréalais et comment développer ma clientèle. J'ai donc dû faire un pitch de 5 mins environ pour présenter mon entreprise et mes besoins spécifiques pour la consultation de groupe. Ce fut un exercice très difficile, mais extrêmement positif. Cela m'a aidé à visualiser et à vulgariser ce que je voulais faire et offrir. (Jour 32- phase d'expansion – 1 août 2023)

Un premier élément intéressant qui ressort de ce moment de socialisation a trait à la matérialité de l'espace dans lequel je me retrouvais, puisque ce dernier permettait une forme de connectivité entre le monde des idées et le monde physique. Nous étions encouragés à écrire directement sur les murs blancs de la pièce, comme l'animatrice de l'activité nous invitait à écrire des enjeux d'affaires que nous constations au sein de nos projets respectifs. L'objectif était de vulgariser nos enjeux entrepreneuriaux sur les murs pour que tout le monde puisse les voir. Il y avait donc une certaine intimité qui était créée par la disposition spatiale des éléments dans la pièce, dont les fauteuils individuels qui formaient un cercle. Le fait de se retrouver dans un petit cercle générait un effet de proximité sociale et favorisait l'échange et l'ouverture envers les autres. Continuons avec une seconde vignette tirée de ce moment de socialisation entrepreneuriale :

La consultation de groupe a ensuite duré 30 mins, et ce fut tellement bénéfique. Pendant celle-ci, le groupe de six (incluant E) m'a posé plein de questions pour mieux définir les solutions à me proposer, et ces questions m'ont amené à réfléchir à une multitude d'éléments que je n'avais pas encore identifiée. J'ai trouvé que c'était un moment de connectivité entrepreneurial très fort, une vraie forme de « réseautage » et de création de liens personnels et d'affaires à travers un échange humain. Je me suis senti très connecté à ces gens, et je me suis senti stimulé pendant l'entièreté de cette séance, en particulier à partir du moment où mon enjeu avait été sélectionné et que je me suis retrouvé au cœur du « spotlight ». Outre quelques réflexions au sujet d'enjeux clés reliés à ma problématique d'affaires (la commercialisation de mon offre de service), j'ai reçu plein d'idées et j'ai pris plein de notes avec lesquelles j'allais pouvoir travailler au moment de commencer ma phase de commercialisation entrepreneuriale. (Jour 32- phase d'expansion – 1 août 2023)

Comme nous pouvons le constater à travers cette rubrique, pendant ce moment de socialisation entrepreneurial, j'ai ressenti une très forte connexion avec mon projet et je me suis senti très investi dans mon entreprise pendant que cette séance se déroulait. À travers l'interaction avec les autres et leurs regards portés directement sur mon projet, j'ai senti que j'étais moi-même devenu un peu plus entrepreneur pendant ce moment. Je n'étais plus seul à 'imaginer' que j'étais un entrepreneur, j'étais entouré de gens qui me voyaient comme un entrepreneur. Ces personnes agissaient comme des miroirs sociaux qui me projetaient l'image de l'entrepreneur que je m'imaginais percevoir, et cela m'a donné beaucoup d'énergie et de confiance en mon *moi entrepreneurial*. Autrement dit, c'était une forme de validation sociale à l'égard de ma démarche d'affaires et de mon *moi entrepreneurial*, et l'impact a été fort puisque c'était la première fois que je recevais une telle validation sociale, de la part d'autant de personnes, depuis le début de ma recherche éactive. Terminons avec cette dernière vignette qui démontre le sentiment qui m'habitait au courant de l'après-midi après la séance de codéveloppement :

Je me sentais également stimulé et bien outillé pour attaquer ma prochaine phase à compter de l'automne, après avoir finalisé la création de mon contenu d'affaires. Je ressentais une connexion à mon projet entrepreneurial plus forte que je ne l'avais encore ressenti depuis le début de mon terrain de recherche, tout comme je me sentais encore plus investi dans mon entreprise, comme si elle prenait encore plus vie à travers l'échange que j'avais eu pendant cette séance de codev [...] Après cette séance dans le *war room* sur l'heure du midi, qui s'est conclue à 13h30, j'ai repris mes effets personnels et je me suis dirigé vers « ma » salle de conférence dans le carrefour du billard pour continuer à développer mon contenu d'affaires. Pendant ce bloc de travail qui a duré 90 minutes, j'ai continué à ressentir le high que j'éprouvais dans la séance de codev. C'était un sentiment qui m'énergisait beaucoup. Je réalisais qu'à travers cette activité, je me trouvais plus connecté à la communauté entrepreneuriale de l'ECW, tout comme je me sentais plus connecté à mon propre projet d'affaires. En plus, j'ai eu quelques échanges spontanés pendant l'après-midi, notamment avec S et C, deux collègues qui participaient à la séance de codéveloppement et qui sont venues me voir à des moments différents pour que je puisse leur donner les idées que j'avais eues à l'égard de leurs enjeux lorsqu'elles les avaient présentées [...] C'était la première fois que ça m'arrivait depuis le début de mon terrain, mais j'étais triste de conclure ma journée de travail et de quitter l'espace de coworking. J'aurais aimé demeurer dans cette bulle énergétique qui m'avait permis de me concentrer et de me motiver à développer mon projet entrepreneurial tout au long de la journée. Je considérais que j'avais vécu des occurrences de socioénergisation, sociomotivation, et socioprosocialité pendant cette journée unique au coworking. (Jour 32- phase d'expansion – 1 août 2023)

Comme j'en fais mention dans cette vignette, ce moment de socialisation et cette instance d'intelligence collective m'a procuré ce que j'ai ressenti comme étant de la « socioénergisation », de la « sociomotivation » et de la « socioprosocialité », et cela a certainement contribué à l'expansion de ma *chimère identitaire*. En effet, la présence des six autres personnes dans ce petit espace a généré beaucoup d'interactions stimulantes pendant les 90 minutes que j'ai passées avec eux. J'ai eu le sentiment de créer des liens très forts avec d'autres entrepreneurs pendant cette séance de codéveloppement d'affaires, surtout que c'était la première fois que je parlais à ces diverses personnes, à l'exception de E, une employée de Montréal CoWork, avec qui j'avais échangé à plusieurs reprises depuis le début de ma recherche énaïve. C'était la première fois que j'exposais autant le contenu à un « large » public, tout en étant confronté à diverses questions auxquelles je n'avais pas encore pris le soin de réfléchir. Le regard des autres sur mon entreprise en élaboration était à la fois malaisant, car je me sentais dévoiler une partie intime de moi-même, une certaine intimité que je n'avais pas encore vraiment dévoilée aux autres, et à la fois éclairant, puisque ce regard externe, et bienveillant, m'a aidé à apercevoir des subtilités et des éléments qui m'auraient possiblement pris du temps à personnellement constater.

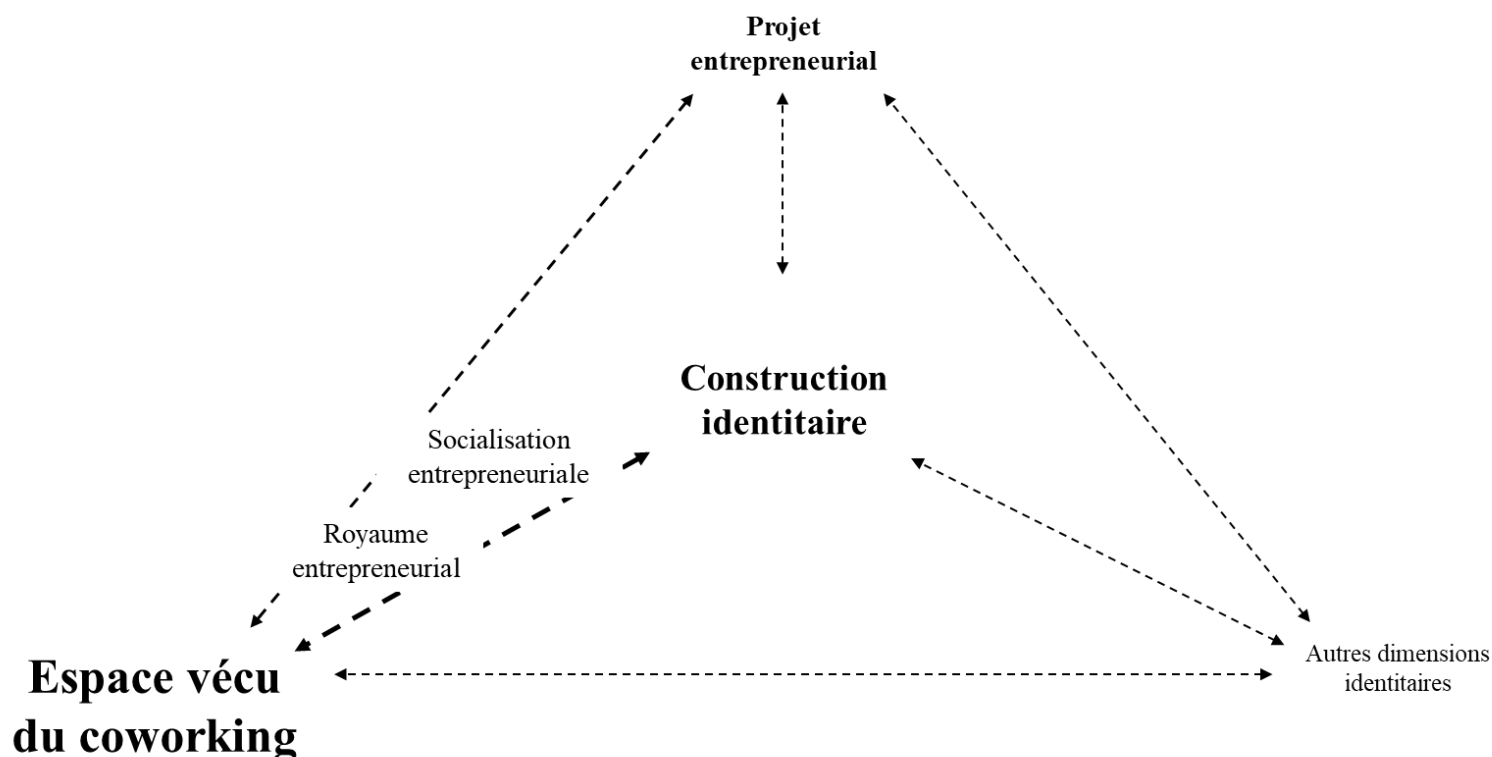
La figure 28 présente quelques photos qui ont été prises lors de cette séance de codéveloppement dans la ‘war room’ de Montréal CoWork, et celles-ci permettent d’avoir une représentation visuelle de l’espace dans lequel j’étais immergé pendant ce moment de socialisation entrepreneuriale.

Figure 28. Images de la séance de codéveloppement dans la ‘war room’ de l’ECW



En somme, l’ECW est devenu une espèce de *royaume entrepreneurial* à mes yeux pendant cette seconde phase temporelle de ma *chimère identitaire*, parce qu’il me permettait notamment d’incarner spatialement le travail entrepreneurial que j’effectuais en tant que travailleur autonome du savoir. C’était également là où je vivais presque toute ma socialisation entrepreneuriale pendant cette seconde phase, et cette socialisation a contribué à l’expansion de ma *chimère identitaire*. La figure 29 illustre comment la socialisation entrepreneuriale et l’idée du *royaume entrepreneurial* peuvent s’inscrire dans une certaine dynamique relationnelle entre l’espace vécu du coworking, le projet entrepreneurial et la construction identitaire.

Figure 29. La dynamique relationnelle entre l'espace vécu du coworking et la construction identitaire



5.4.4 Le sentiment de liberté et la fabulation identitaire

Finalement, il y a un dernier élément qui me semble pertinent à présenter quant à la phase d'expansion de ma *chimère identitaire*. Pendant cette seconde phase temporelle, je commençais également à éprouver un plus grand sentiment de liberté et de bien-être qu'auparavant lorsque j'étais sur mon terrain à travailler sur la création de mon entreprise. Ce sentiment de liberté était fondamental à ma *fabulation identitaire*, cette pratique qui consistait à me présenter comme réelle une *chimère identitaire*, ce qui contribuait de surcroît à l'expansion de la *chimère identitaire* au sein de ma personne. En effet, plus je me la représentait comme réelle, plus elle prenait de l'importance au sein de ma personne. Le sentiment de liberté et de bien-être qui m'habitait lorsque j'étais dans l'ECW me remplissait de confiance et d'espoir à l'égard de mon futur en tant qu'entrepreneur. Lors d'un trajet à vélo en direction de l'université au cours des dernières semaines de cette seconde phase de ma *chimère identitaire*, j'ai été frappé d'une réflexion à l'égard de ce que m'apportait, d'une perspective identitaire, le sentiment de liberté que je ressentais de manière générale. En effet, dans le passage ci-dessous capté via mon enregistreur vocal, je réfléchis à une distinction possible entre une forme d'identité générée par soi et nourrie par la liberté, et l'identité générée par autrui, qui peut être davantage alimentée par la contrainte :

En roulant à vélo par cette belle matinée ensoleillée, j'ai ressenti un grand bien-être intrinsèque et je me suis mis à réfléchir sur l'importance du bien-être, intérieur, émotionnel, quant au déploiement identitaire. Je me disais que lorsqu'une personne se sent bien, qu'elle est bien, et qu'elle ne se sent pas opprimée, elle possède alors une certaine posture de bien-être. Cette posture lui amène une forme de liberté qui lui permet de se construire, d'être qui elle veut, de prendre le temps de devenir, également, car c'est très important d'avoir ce temps-là. Dès lors, on se construit, on expérimente un déploiement identitaire qui vient de soi, on s'identifie, on se fait identité soi-même, davantage à travers une posture de bien-être. À contrario, je me disais que lorsqu'une personne se retrouve dans une posture davantage caractérisée par le mal-être, qu'elle est malheureuse, et qu'elle est peut-être opprimée, cette dernière ne fait pas l'expérience du déploiement identitaire, mais elle est plutôt dans une forme de contrainte identitaire. Je trouvais donc intéressant de considérer ces deux volets de l'identité : l'identité par soi et l'identité par autrui. Par soi, l'identité se déploierait davantage dans le bien-être et la liberté. Par autrui, elle est davantage contrainte, elle est imposée à travers une forme d'oppression. Je réalisais ainsi que mon projet de recherche s'inscrivait clairement dans une posture de bien-être et de déploiement identitaire, car j'avais ce privilège et ce luxe. Bref, cette constatation m'a amené à voir ma démarche de recherche et mon cheminement identitaire sous une nouvelle lumière. (Semaine 25 - phase d'expansion – 21 septembre 2023)

L'analyse de mes données révèle que la « posture de bien-être et de déploiement identitaire » qui caractérisait mon expérience entrepreneuriale est ce qui alimentait la *fabulation identitaire* au fondement de l'expansion de ma *chimère identitaire* et de ma capacité à me rendre réel ce mirage identitaire. C'était une illusion que j'entretenais, et qui continuait à se développer, quant à qui j'étais en tant que 'CEO' et en tant qu'entrepreneur. J'avais effectivement le luxe de m'isoler du reste du monde et d'œuvrer à la création de mon entreprise dans un environnement de *coworking* stimulant et sécuritaire. Cela favorisait ma *fabulation identitaire* et l'expansion de ma *chimère identitaire*, puisque je vivais une forme d'isolement social et professionnel au sein de l'ECW qui facilitait l'illusion que j'avais d'être le PDG de mon entreprise et dont je me représentais comme réelle. Pendant une grande partie de cette seconde phase temporelle de ma *chimère identitaire*, j'étais dans une bulle socioprofessionnelle qui me coupait de la 'réalité' et qui favorisait l'expansion de ce que je pensais être mon identité entrepreneuriale. La vignette suivante aide à mettre en lumière le sentiment de liberté et de bien-être que j'éprouvais de façon régulière pendant cette phase d'expansion de ma *chimère identitaire* :

[...] Cela m'a propulsé dans mon dernier bloc de travail de la semaine, qui consistait à continuer la création du contenu pour mes ateliers de coaching 4 et 5, portant sur l'excellence entrepreneuriale et l'art du samouraï-preneur. Pendant ces quelques heures de travail créatif, j'avais une musique d'ambiance de type house/EDM qui jouait avec un volume assez élevé (42%), puisque je me trouvais seul dans ce bel espace que je considérais comme « mon » bureau pour l'après-midi. J'avais le sentiment de me trouver dans une bulle de travail rythmique et créative. En effet, mon après-midi a passé très vite, au rythme de la musique, et

j'ai ressenti un superbe vibe en étant seul dans « mon » bureau sans distractions, à l'écart de la vie sociale qui se déroulait dans l'espace central de l'ECW, dans lequel j'avais pu créer l'ambiance de travail qui allait le mieux me servir pour mes tâches entrepreneuriales à accomplir. Je terminais ma semaine de travail avec la sensation d'avoir été productif, ce qui entraînait un grand sentiment de bonheur au moment de quitter Montréal CoWork pour entamer ma fin de semaine. (Jour 38 – phase d'expansion - 25 août 2023)

La manière que je m'étais approprié « mon bureau » au sein de l'ECW ressort de ce passage. Cette petite cafétéria à l'arrière de Montréal CoWork était symboliquement le quartier général du jeu identitaire qu'était la *fabulation identitaire*. En effet, au courant des mois de la phase d'expansion de ma *chimère identitaire*, je m'y retrouvais généralement seul à travailler pour de longs blocs spatiotemporels. J'étais dans un environnement spatial qui facilitait ma capacité imaginative, notamment parce que celui-ci m'offrait une protection sociale et un important sentiment de sécurité. Dans cet espace, je ne ressentais pas le regard d'autrui sur ce que je réalisais comme travail entrepreneurial, non plus sur la personne que j'étais. J'avais un regard sur le monde extérieur, notamment sur la montagne du Mont-Royal, ce qui pouvait parfois m'amener à rêvasser pendant une petite pause de travail, mais j'étais également à l'abri du regard des autres sur mon propre monde intérieur. De plus, la chaleur ambiante de la petite cafétéria, à la fois olfactivement stimulée par la cuisine et visuellement alimentée par le soleil qui rentrait par les grandes fenêtres, me faisait sentir comme dans un cocon (voir la section 5.4.1. L'appropriation de l'espace de coworking), et ce cocon enveloppant était une source de sécurité qui me permettait de 'm'évader' dans l'univers imaginaire que je me créais identitairement parlant. J'ai d'ailleurs observé mon « attachement spatioaffectif » envers cette petite cafétéria lors d'une entrée dans mon journal de bord, tout juste après la phase d'expansion et au début de la phase subséquente de ma *chimère identitaire*, et je pense que cette vignette mérite d'être exposée, car elle va dans le sens de l'analyse qui est présentement proposée :

[...] J'ai momentanément pensé m'y installer, mais avant, je suis allé voir dans « ma » cafétéria, qui se trouvait à côté, juste pour voir. J'ai ressenti un sentiment de bonheur immédiat dès que je suis rentré dans cet espace, car j'ai remarqué qu'il n'y avait absolument personne et surtout, j'ai retrouvé « mon » bureau qui était revenu à sa place (la table qui manquait la veille était revenue). J'ai donc pu m'installer dans le coin nord-ouest de la pièce, juste à côté de « ma » fenêtre et du petit comptoir qui me servait à déposer des effets personnels. Je constatais une forme d'attachement spatioaffectif qui se développait envers cette petite cafétéria, ce qui m'a fait réfléchir à l'idée qu'on pouvait développer une forme de sentiment affectif envers divers endroits, et que cette 'affection' contribuait à transformer l'espace en lieu. En effet, je me disais que la subjectivité humaine, nourrie d'affection spatiale, avait le pouvoir de transformer l'espace en lieu. (Jour 59 – phase d'épanouissement - 29 novembre 2023)

Le sentiment de liberté et de bien-être que j'éprouvais de plus en plus pendant cette phase temporelle découlait également de mes habitudes de mobilité pour me rendre vers l'ECW. Je crois que c'est une petite parenthèse intéressante à faire et qui peut aider à mieux saisir comment la mobilité active que je vivais m'aidait à créer un certain rythme au quotidien. La mobilité active que me permettait d'avoir mon vélo pour me rendre à l'ECW pendant la saison estivale était une grande source de bien-être et de liberté, ce qui résonnait également sur ma personne. Mon déplacement actif matinal, lors des journées où je me rendais sur mon terrain pour travailler sur mon entreprise, me propulsait dans une certaine trajectoire pour le reste de la journée. Je ressentais cette trajectoire prendre forme pendant ma transition active et j'observais à la fois une transition intérieure. Je ressentais que le déplacement actif qui amorçait ma journée de travail dans l'ECW avait une incidence sur mon organisme biologique. Il stimulait une forme de transition hormonale au sein de mon corps, et je me demandais si cela pouvait avoir un effet sur la transition intérieure entre mes dimensions identitaires. J'ai eu une réflexion allant en ce sens au jour 25 de mon terrain autoethnographique, lorsque je me dirigeais à l'ECW à bicyclette :

J'ai médité sur le fait que me mettre en mouvement et être physiquement actif le matin entraînait une modification de mon état organique en créant des endorphines et d'autres hormones, que je ne connais pas précisément (j'en ai l'intuition), ce qui entraîne un certain mouvement neuronal en parallèle. Je remarquais ainsi que j'étais amené à moi-même me « transformer » quelque peu lors de mon déplacement actif pour me rendre à mon lieu de travail, ce qui me permettait d'arriver au boulot dans un autre état hormonal et neuronal que celui que j'avais au départ de la maison. Dès lors, je n'étais plus exactement la même personne en fin de trajet qu'en début, car j'avais « subi » des modifications hormonales et biologiques pour le reste de la journée. Cette petite réflexion m'a un peu amusé, mais elle m'a également fait penser au lien qu'il y avait entre l'identité, en tant qu'état subjectif, et avec la composition hormonale, neuronale, et donc forcément biologique, du quotidien vécu.
(Jour 25 – phase d'expansion – 4 juillet 2023)

Le déplacement actif à vélo que j'avais le bonheur d'effectuer les matins où je me rendais sur mon terrain générait un changement de rythme interne au sein de ma personne. Je constatais que mon fil de pensée s'accroissait et que je transitionnais vers un autre 'mode' de travail, vers un autre 'mode' d'action. En changeant de rythme cognitif, facilité par un changement de rythme physique qui était stimulé par mon déplacement à vélo, je vivais une forme de *mobilité identitaire*, que je définis comme une forme de transition ou déplacement interne au sein de la personne entre différentes dimensions identitaires, et celle-ci peut être accompagnée ou facilitée par une forme de transition ou déplacement externe. Dans la vignette suivante, je décris comment mon déplacement à vélo m'amenait à arriver à l'ECW en 'mode entrepreneur' :

[...] J'étais vraiment content de retrouver mon vélo et de parcourir les rues de la ville pour me rendre à « mon » lieu de travail. Pendant ce déplacement d'environ 20 minutes, je ne pouvais m'empêcher de constater une forme de crescendo au niveau du « rythme de vie » qui m'accompagnait tout au long de ce trajet matinal (notamment au niveau du trafic et des voitures qui roulaient autour de moi). Or, et je ressentais en ma propre personne cette augmentation du rythme en parallèle à mon trajet cyclable, et quand je suis arrivé au cowork, je me sentais vraiment d'attaque pour travailler, car j'avais franchi une frontière mentale qui me mettait dans un état d'esprit de travail. Lorsque j'ai franchi la porte principale du bâtiment dans lequel se trouve le coworking, sur la rue Saint-Denis, et qui me conduisant vers l'ascenseur pour monter au cowork, j'ai commencé à me sentir en « mode » travail, j'ai physiquement ressenti une coupure avec le monde extérieur et l'intégration d'un nouveau mode de fonctionnement, celui de l'entrepreneur qui venait travailler sur son projet d'affaires. (Jour 19 – phase d'expansion – 14 juin 2023)

Je constatais que ces déplacements actifs entraînaient une forme de « flow » intérieur, un rythme interne, ce qui pouvait créer une sorte de 'momentum de soi' au sein de ma personne. Cette idée de « flow » intérieur apparaît à quelques reprises dans mes données écrites pendant la phase d'expansion de ma chimère, et elle aide à comprendre comment le mouvement et la transition interne pouvaient se manifester. Au jour 34 de mon terrain, j'ai eu une réflexion à ce sujet et celle-ci contribue au constat qui émerge des données quant à la mobilité identitaire :

J'étais assis sur la banquette dans ma cuisine tout en déjeunant et j'ai eu un petit moment de bonheur à penser à mon déplacement à vélo qui m'attendait, en cette belle journée qui débutait. J'avais hâte de sauter sur mon vélo et faire le trajet pour me rendre à Montréal CoWork. Pendant ce trajet, vers 8h45, j'ai eu une réflexion sur la nature du mouvement lorsque j'ai vu une dame qui marchait arrêter d'un coup dans le milieu de la rue lorsqu'elle m'a vu arrivé à vélo, au lieu de simplement ralentir et changer un peu sa trajectoire pour me laisser passer sans arrêter son flow. Dès lors, je me disais que le mouvement était un peu comme le blanc et le noir, et entre les deux il y avait naturellement le gris, ma couleur préférée. Le blanc pouvait représenter le mouvement et le noir l'arrêt (ou ça pourrait aussi être l'inverse), tandis que le gris était une combinaison des deux, une sorte de mouvement arrêté et modifié en fonction des circonstances. Je me disais qu'il y avait donc des gens qui opéraient principalement dans une dichotomie noir/blanc, le mouvement et l'arrêt, tandis que d'autres, comme moi, opéraient dans le gris, soit dans une forme de dialectique entre le noir et le blanc, entre le mouvement et l'arrêt, ce qui entraînait forcément une constante adaptation quant à l'intensité du mouvement et de sa direction (comme un retour à l'arrière pour ne pas perdre son momentum, une bifurcation sur un côté pour ne pas être forcé à s'arrêter, etc.). Bref, c'est une petite réflexion que j'ai eue sur la 13e avenue entre les rues Beaubien et Bellechasse après avoir vécu l'anecdote de la dame qui a figé devant moi comme si j'étais un train qui arrivait à toute vitesse. (Jour 34 – phase d'expansion – 10 août 2023)

Quelques jours plus tard, j'ai approfondi cette observation sur le flow et sur ma capacité à créer, ainsi qu'à conserver une forme de momentum. Je constatais que le momentum qui était créée pendant mon trajet à vélo se prolongeait au sein de ma personne une fois que j'arrivais à l'ECW :

En roulant en direction du coworking à vélo vers 9h15, j'ai eu une réflexion sur le flow (mouvement) et ma capacité à conserver le momentum de manière générale, et surtout dans ma vie entrepreneuriale. Cette réflexion a été entraînée par ma tentative de conserver un flow de mouvement tout au long de mon trajet à vélo, chose que j'ai quand même bien réussie. Je me disais que le flow du mouvement physique générait en quelque sorte un flow de l'esprit, ce qui pouvait nourrir la créativité et les idées de manière générale. Après m'être senti dans le flow tout au long de ma ride de vélo, en éprouvant un sentiment de légèreté et d'avancement dans la bonne direction, je suis arrivé à l'ECW sur ce mouvement de l'esprit stimulé par mon mouvement physique en tant que cycliste. (Jour 39 – phase d'expansion – 29 août 2023)

Une dernière observation que j'ai faite à ce sujet pendant cette phase se rattache davantage à ma manière de circuler et de me créer un flow urbain lorsque je me déplaçais à vélo. Cette observation permet de faire un certain parallèle à ma manière de circuler et de me créer un flow de travail lorsque je me trouvais dans l'ECW, comme je le résume dans cette vignette:

[...] J'ai pris conscience du fait que je n'aimais vraiment pas suivre les pistes cyclables en tant que cycliste, peut-être parce qu'elles étaient trop circonscrites et qu'elles entraînaient une densité de cyclistes désagréable. Je constatais que je préférais rouler dans les rues et les chemins davantage conçus pour les automobilistes, tout en faisant bien sûr attention à mes compagnons de chemin. Je trouvais ces voies de circulation plus ouverte, moins contraignantes, et m'accordant plus de liberté de mouvement. Ces routes me permettaient également des petites transgressions à l'égard des normes et codes prévues pour leur utilisation, puisque j'étais à vélo, ce qui me faisait parfois sauver du temps et qui me permettait également de continuer sur une trajectoire fluide. Cette pensée m'a amené à concevoir mon utilisation des routes dans le cadre urbain comme une forme de jeu mobilitaire, à contrario d'un travail mobilitaire, qui était davantage requis au sein des voies circonscrites et régulées pour le déplacement à vélo. Ma réflexion s'est ensuite déplacée vers mon utilisation de l'espace de coworking, qui était très semblable à mon utilisation des voies urbaines quant à mes déplacements en ville, et qui tendait vers le jeu mobilitaire. J'ai trouvé cette inspiration stimulante, et au moment où j'étais rendu à ces constatations, j'étais presque arrivé à l'UQAM. Il ne restait qu'à descendre la côte Saint-Denis et stationner mon vélo pour l'avant-midi. (Jour 37 – phase d'expansion – 23 août 2023)

Les notions de jeu et de travail mobilitaire qui sont brièvement soulevées dans cet extrait font un pont avec les notions de jeu et de travail identitaire qui sont au cœur de ce projet de thèse. Ce sont des notions qui interpellent davantage le champ des études urbaines que celui de l'entrepreneuriat, mais la réflexion permet tout de même de faire un certain parallèle entre la notion de mobilité identitaire et celles de jeu

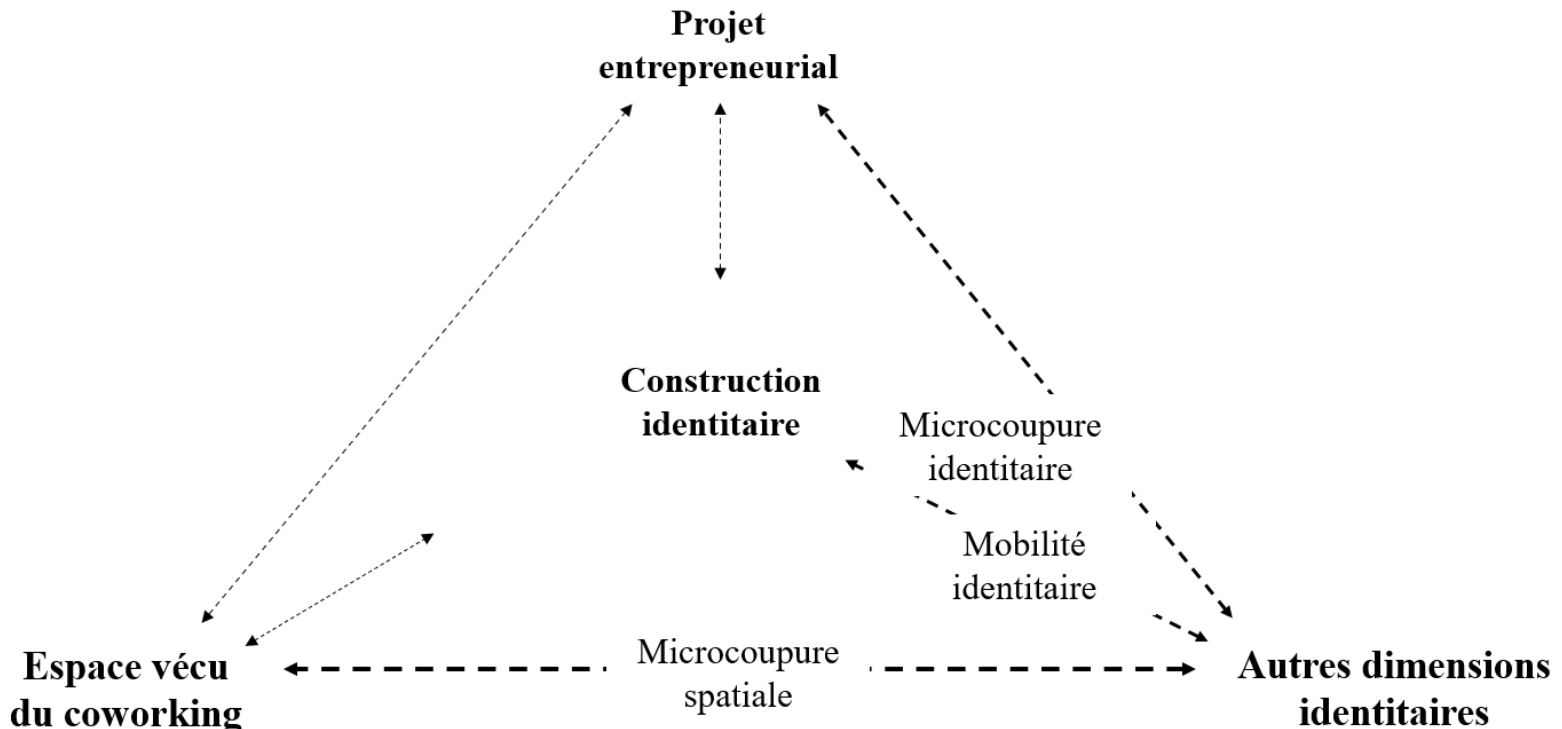
et travail identitaire, qui demeurent au fondement de cette thèse. Un élément qui semble faire un lien naturel entre ces notions est le phénomène que je vivais au quotidien sous forme de microcoupures spatiales et identitaires. En effet, je me retrouvais souvent au sein de l'ECW en train de travailler sur des tâches reliées à mes rôles d'enseignant ou de chercheur, et dans un infime laps de temps, je devais changer d'espace cognitif pour retrouver mon projet entrepreneurial, soit sous la forme de tâches à accomplir ou de rencontres à effectuer. Un exemple d'une telle occurrence s'est produit au jour 26, et ce passage expose comment ces microcoupures spatiales et identitaires pouvaient prendre forme :

Dès que j'ai mis les pieds dans « ma » salle de réunion, j'ai immédiatement eu l'impression de changer d'état d'esprit. J'ai déposé mon ordinateur et mon café sur la petite table de style bistro, et j'ai senti que je me préparais à « jouer » et à « être » un entrepreneur pour cette réunion qui portait sur la création de mon site web TRc3. Au courant de l'heure précédente, j'avais été dans la lounge principal à consulter mes courriels, davantage reliés à mon rôle académique au sein de l'université, et j'avais donc un chapeau professionnel davantage rattaché à mon rôle de chercheur et d'enseignant. J'ai donc ressenti un changement relativement instantané lorsque je me suis retrouvé dans la cabine téléphonique avec la porte fermée, et j'étais convaincu que c'était cette « coupure spatiale » qui avait entraîné ce changement de mindset. Ensuite, la réunion s'est relativement bien déroulée, j'aimais beaucoup le visuel qu'ils avaient développé pour mon site. Je leur ai offert mes commentaires, en mode entrepreneur, et nous nous sommes entendus sur les prochaines étapes du développement de mon site web. Je ressentais une réelle fierté de voir, pour une première fois, ce qu'allait avoir l'air mon site web, avec l'image de marque que je m'étais imaginé. Je me trouvais « sérieux » et dans un état d'esprit « d'affaires » pendant cette rencontre importante quant au développement d'un des outils entrepreneuriaux que je considérais comme le plus important pour faire connaître mon entreprise et mes services dans les mois et années à venir. J'ai donc quitté cet appel et la cabine téléphonique avec un sentiment de « mission accomplie » pour la journée, ainsi que pour le reste de ma semaine, qui allait être dévoué exclusivement à mon univers académique. (Jour 26 – phase d'expansion – 5 juillet 2023)

Comme l'illustre ce passage, la microcoupure spatiale me permettait de faire une coupure entre mes dimensions identitaires et le travail que je devais réaliser. Pendant la phase d'émergence de ma chimère, le changement d'environnement spatial était une stratégie que j'employais de manière très inconsciente lorsque je devais changer d'environnement mental et cognitif, en fonction des tâches que je devais réaliser. Cependant, au fur que mon terrain avait avancé dans le temps, j'avais pris conscience de cette stratégie et je la mettais en œuvre en fonction de mes besoins personnels et professionnels. La transition spatiotemporelle me permettait de faire une forme de coupure avec une dimension identitaire qui avait été à l'avant-plan dans l'accomplissement de certaines tâches. Je pouvais ensuite plus efficacement me retrouver au sein d'une nouvelle dimension professionnelle pour accomplir de nouvelles tâches. Ce type

de microcoupure spatiale avait pour effet de créer une certaine transition identitaire qui me permettait d’amorcer de nouvelles tâches dans un nouvel environnement de travail. La figure 30 illustre comment ces microcoupures s’articulent autour de la construction identitaire.

Figure 30. Les microcoupures et la mobilité identitaire autour de la construction identitaire



5.4.5 Synthèse des éléments clés de la phase d’expansion de ma chimère identitaire

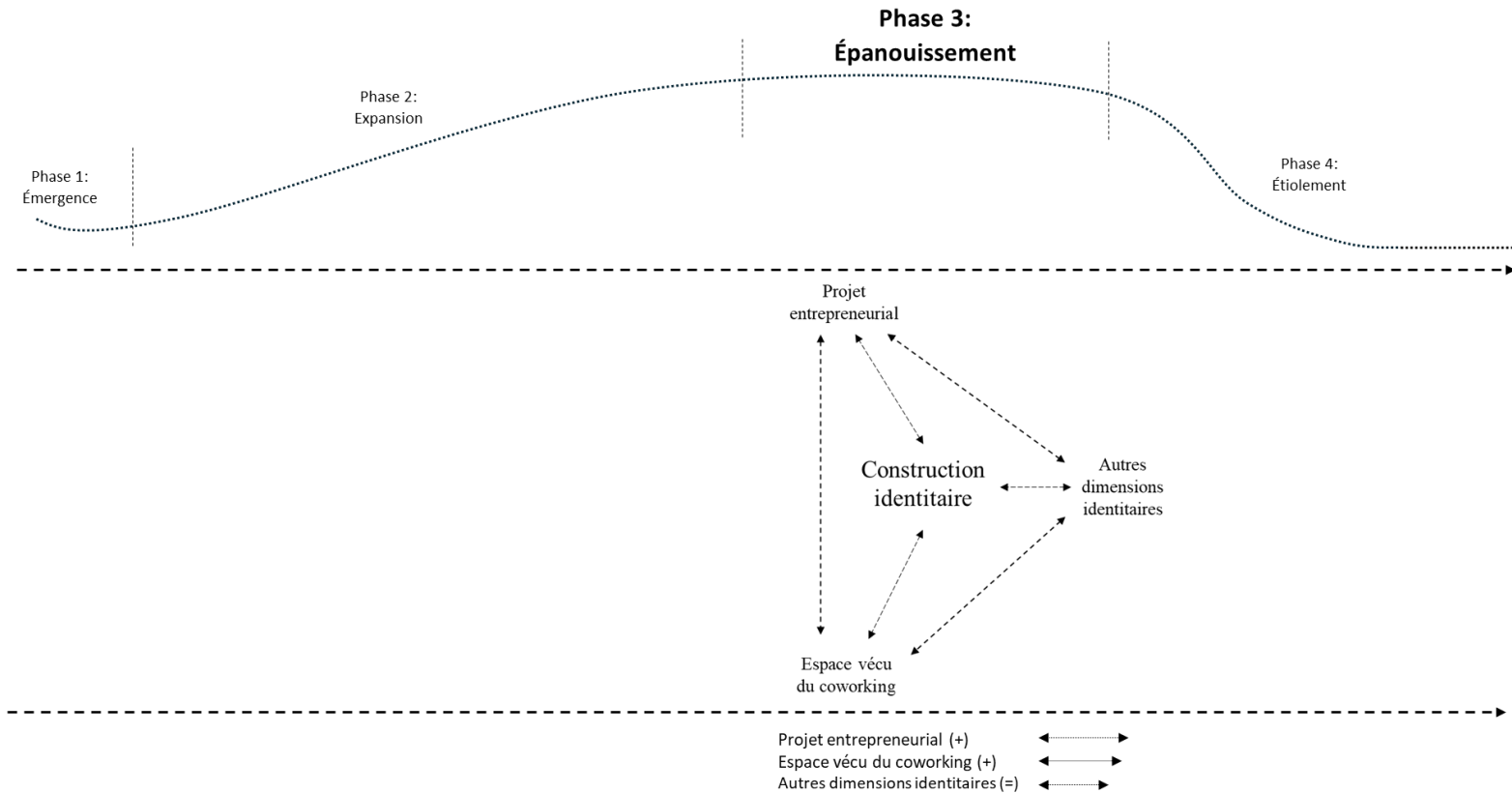
Somme toute, la phase d’expansion de ma *chimère identitaire* s’est déroulée sur une période d’environ cinq mois, principalement au courant de l’été 2023, et elle a été alimentée par quelques éléments qui ont stimulé ma *fabulation identitaire*. Tout d’abord, je me suis davantage approprié l’ECW pendant cette phase temporelle et celui-ci est graduellement devenu « miens » durant cette période. En effet, à travers ma manière d’occuper l’ECW, il y a eu une forme d’appropriation subjective de certains lieux au sein de l’espace de coworking, comme la petite cafétéria à l’arrière, le carrefour du billard et le lounge principal. À travers cette appropriation, l’environnement du coworking est devenu pour moi un environnement de travail entrepreneurial auquel j’associais la création de mon entreprise. L’appropriation de l’espace a donc contribué à l’expansion de ma *chimère identitaire*.

Ensuite, mes diverses pratiques spatiales et la manière avec laquelle j’occupais l’ECW pendant cette phase m’ont graduellement amené à concevoir l’ECW comme une forme de territoire entrepreneurial, ce que je percevais comme mon *royaume entrepreneurial*. Dans celui-ci, je vivais une certaine forme de socialisation entrepreneuriale qui contribuait à la perception que j’avais de Montréal CoWork comme un territoire entrepreneurial. Cette perception de l’espace comme un royaume dans lequel j’étais maître de mon travail entrepreneurial a ainsi contribué à la phase d’expansion de ma *chimère identitaire*.

Finalement, j’étais pleinement investi dans mon projet entrepreneurial au courant de cette période, et ma présence dans l’ECW était caractérisée par la liberté et la sécurité, notamment lorsque je travaillais dans « mon » bureau, la petite cafétéria à l’arrière de Montréal CoWork. En parallèle, les tensions identitaires que j’avais éprouvées entre mes rôles socioprofessionnels de professeur-enseignant et de travailleur autonome du savoir lors de la phase d’émergence de ma *chimère identitaire* s’étaient peu à peu dissipées pendant cette seconde phase. Cela s’explique notamment par le fait que pendant cette période, j’étais en mesure de pleinement me consacrer à mon entreprise lorsque je me retrouvais sur le terrain au sein de l’ECW. Je ressentais ainsi beaucoup moins de pression à accomplir d’autres tâches reliées à mes rôles de doctorant-chercheur ou de professeur-enseignant pendant cette phase, ce qui a contribué à l’expansion de ma *chimère identitaire*. De plus, la mobilité active qui me permettait de me rendre à l’ECW, ainsi que les microcoupures spatiales et identitaires que je vivais au quotidien dans l’ECW sont des éléments qui ont aussi stimulé cette phase temporelle. Étant donné que je réussissais à pleinement me dévouer à mon rôle de travailleur autonome du savoir lorsque je me trouvais à Montréal CoWork, sans ressentir de tension avec mes autres dimensions identitaires, je pouvais quotidiennement vivre l’ECW en me plongeant entièrement dans mon projet entrepreneurial. Dès lors, la phase d’expansion de ma *chimère identitaire* a éventuellement mené à une troisième phase au courant de l’automne 2023. Cette phase est caractérisée comme étant la phase d’épanouissement de ma *chimère identitaire*.

5.5 La phase d'épanouissement

Figure 31. Phase 3 – l'épanouissement de ma chimère identitaire



La troisième phase temporelle de ma *chimère identitaire* a été celle de l'épanouissement, qui s'est initiée au cours de l'automne 2023. Cette phase est en partie apparue avec l'acquisition d'une première cliente pour mon entreprise. En effet, le fait d'avoir une première cliente qui faisait le choix de me faire confiance et qui était prête à payer pour avoir recours à mes services a eu pour effet d'amplifier ma confiance entrepreneuriale et ma capacité à me percevoir comme un entrepreneur. Après avoir passé des mois à créer mon contenu d'affaires de manière solitaire et à m'imaginer en train de 'coacher' des entrepreneurs, je me voyais maintenant concrètement faire ce que j'avais imaginé. Je découvrais des choses sur moi-même et sur mes compétences en tant que coach. J'ai commencé à davantage me concevoir comme un entrepreneur lorsque je me suis retrouvé, pour la première fois, dans une situation de prestation professionnelle dans laquelle je devais en quelque sorte performer mon rôle d'entrepreneur. Cela m'a amené à découvrir comment j'offrais, en réalité, le service de coaching que j'avais imaginé au sein de mon projet entrepreneurial, ainsi que ce qui faisait de moi un 'bon' coach. Ces constatations ont contribué à

l'épanouissement de ma *chimère identitaire*, puisque je sentais que je me trouvais plus que jamais sur mon « X » en tant qu'entrepreneur. Le passage suivant, enregistré lorsque j'ai eu ma première rencontre avec ma première cliente à la toute fin de la phase d'expansion de ma chimère identitaire, met en lumière comment je me suis perçu après cette séance de coaching :

Je me rendais compte qu'une grande force que je possédais en tant que coach était le fait que j'étais fondamentalement un pédagogue dans l'âme et quelqu'un qui s'intéressait sincèrement à autrui et à sa trajectoire de vie (autant la trajectoire passée que future). J'avais éprouvé un sentiment très confortable et agréable tout au long de ma discussion avec S. Ça avait été une belle conversation et je me suis vraiment senti habilité à l'aider dans sa démarche. Je me rendais compte que mon niveau de connaissance tacite était très élevé, et que c'étaient davantage ce type de connaissances que je partageais à travers ma posture de coach. Ça me donnait beaucoup de confiance pour la suite des choses. Je trouvais également que le temps avait vraiment filé durant la rencontre et que le flow avait semblé très naturel. Je me disais que j'allais adopter la même approche dans le futur avec des clients potentiels : une première rencontre de 60 à 90 minutes pour partir du point auquel se trouve mon « client », et lui donner le goût d'officiallement faire affaire avec moi par la suite. J'avais l'intuition que c'était une approche qui allait bien fonctionner. J'imaginais que les gens allaient vouloir déboursier des sous pour simplement passer du temps avec moi et échanger autour de leurs projets, échanger autour de leur croissance personnelle et professionnelle, ainsi que développer des idées/concepts/stratégies d'affaires pour leurs ambitions entrepreneuriales. (Jour 50 – phase d'expansion – 31 octobre 2023)

À travers la relation professionnelle que j'ai pu établir avec cette première cliente lors des semaines suivantes, j'ai davantage pris conscience de la nature du service que j'offrais à travers mon entreprise. Je prenais conscience des diverses responsabilités humaines qui pouvaient être associées au service que j'offrais, ainsi qu'au rôle que je pouvais jouer en tant qu'entrepreneur dans le développement personnel et professionnel des clients qui prenaient la décision de me faire confiance. Cette prise de conscience a eu un effet très stimulant sur la perception que j'avais de moi-même en tant qu'entrepreneur, et elle a participé à l'épanouissement de ma *chimère identitaire*, comme nous pouvons le constater dans l'extrait des données tiré du jour 55, à la suite de ma première séance de coaching avec S :

[...] Je me suis également rendu compte qu'en tant que coach entrepreneurial, je n'aidais pas juste mes 'clients' à définir leur projet d'affaires, mais je les aidais aussi à se définir eux-mêmes, en tant qu'individu et en tant qu'entrepreneur. J'avais aidé S à mettre en valeur ses dimensions personnelles qu'elle n'avait pas eu l'idée de mettre en valeur dans son projet entrepreneurial, comme le fait qu'elle avait des études dans les beaux-arts. J'aimais beaucoup me retrouver dans cette dynamique de coaching, 1/1, que j'avais mis au monde avec mon projet entrepreneurial. Je faisais l'analogie avec les Olympiens ou les athlètes professionnels. Ceux-ci avaient besoin d'entraîneurs pour atteindre des niveaux supérieurs de performance et battre leurs records personnels. C'était un peu ça que je voulais faire avec les

entrepreneurs. Les aider à atteindre un autre niveau, à surpasser leurs propres limites. Je souhaitais partir du point de départ où l'autre se trouvait et donner de la rétroaction en fonction des questionnements et des réflexions qui émergeait chez l'autre. Je me voyais comme un accompagnateur dans une logique de développement de l'idée entrepreneuriale, l'exécution de cette idée, ainsi que dans le développement et l'exécution de l'entrepreneur en soi. Je voulais contribuer à créer une carte routière (*road map*) du chemin que j'emprunterais si j'étais cette personne. Je ne voulais pas dire quoi faire, mais plutôt donner des idées basées sur ma propre manière de comprendre le projet de l'autre. Je sentais que c'était là que mes connaissances tacites et mon expertise justifiaient ma posture entrepreneuriale en fin de compte. Je me disais que j'en avais vu beaucoup, je connaissais bien diverses industries. J'avais du vécu d'affaires. Il y avait des expériences professionnelles, comme mes années passées chez P&G qui faisaient partie de moi, elles faisaient partie de l'iceberg de ma personne. En dessous de l'eau, il y avait beaucoup de connaissances tacites. Tout était là. Je constatais que cela ne faisait que contribuer à ma légitimité aux yeux de l'autre, et cela a grandement contribué à ma confiance entrepreneuriale. (Jour 55 – phase d'épanouissement – 21 novembre 2023)

Maintenant que j'avais une expérience réelle et tangible à laquelle me rattacher, je pouvais m'en servir pour m'imaginer de manière plus précise dans le futur. Pendant cette phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, je me projetais effectivement davantage dans mon futur en tant qu'entrepreneur et je me voyais faire de grandes choses à travers mon entreprise. La manière avec laquelle j'occupais l'ECW, dont je m'étais davantage approprié au cours de l'été et de l'automne, avait également une certaine incidence sur ma capacité à imaginer le développement de mon entreprise dans le futur, ainsi qu'à 'visualiser' mes futurs clients. Mon occupation spatiale de l'ECW et le développement de mon projet entrepreneurial facilitaient d'une certaine façon ma pratique de *fabulation identitaire* et à travers celle-ci, l'épanouissement de ma *chimère identitaire*. Je me servais de mes premiers succès entrepreneuriaux pour me projeter dans le futur tout en m'imaginant aider de nombreuses personnes, comme S, dans leur propre cheminement entrepreneurial. La vignette suivante, tirée du jour 53 du terrain, met en lumière comment je me sentais de manière générale pendant cette phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, et comment mon appropriation de l'ECW m'amenait à me sentir :

Je désirais me retrouver dans un environnement qui allait me permettre d'être connecté avec les autres, sans nécessairement devoir socialiser pour obtenir ce sentiment. Je me suis donc installé dans le lounge principal en constatant qu'il n'y avait que cinq personnes qui y travaillaient et que la musique d'ambiance était agréable et stimulante. Je savais que ma charge de travail était de nature plutôt créative, je voulais donc un « vibe » approprié pour ce type de tâche. De plus, la luminosité artificielle et l'atmosphère chaleureuse de l'espace contrastaient agréablement avec le froid grisâtre et pluvieux de l'extérieur, ce qui a contribué à ma décision d'élire domicile dans le lounge pour la journée. Je me suis donc assis, en déplaçant un pouf afin de pouvoir y allonger mes pieds, et je me suis monté mon bureau de travail en installant un coussin sur mes cuisses pour y déposer mon ordinateur. Après ma

commission matinale, je me sentais heureux d’être installé dans « mon » bureau de la journée et d’avoir les prochaines heures pour travailler sur mon projet entrepreneurial. Ce sentiment de bien-être était alimenté par mon sentiment de liberté et d’indépendance temporelle. Je n’avais pas de compte à rendre à personne et je vivais en fonction de mes propres priorités de vie. J’étais parfaitement conscient que c’était un véritable luxe et un grand privilège dans la société actuelle [...] J’ai passé près de 90 minutes en étant assis comme si j’étais dans mon salon, mais je me trouvais dans un contexte professionnel qui m’incitait à me concentrer et à travailler sur mes tâches entrepreneuriales. Je ressentais une forme d’effet de mimétisme en voyant les autres installés sur leurs ordinateurs, tout comme je percevais le regard des autres sur ma personne. Cela m’a ‘motivé’, de manière inconsciente, à demeurer travaillant et productif. À chaque fois que je complétais une nouvelle page de mon contenu de conférence formative, je me disais que je venais de franchir un pas de plus vers ma destination, celle d’avoir complété l’ensemble de mon contenu d’affaires. Je sentais que cela allait me donner la capacité à me concentrer sur mon démarchage d’affaires et l’exploration d’opportunités commerciales. Après de nombreux mois à développer mon contenu d’affaires, en mode R&D, je commençais à me sentir prêt pour la prochaine étape de mon cheminement entrepreneurial. (Jour 53 – phase d’épanouissement – 7 novembre 2023)

5.5.1 L’atmosphère entrepreneuriale de l’ECW

Il y avait une certaine atmosphère entrepreneuriale au sein de l’ECW qui contribuait à alimenter cette troisième phase temporelle de ma *chimère identitaire*. Cette atmosphère exaltait ma capacité imaginative autant au niveau de la création des derniers éléments de mon contenu d’affaires qu’au niveau de la prestation future de mes services en tant qu’entrepreneur. Je sentais que je baignais dans un environnement qui m’encourageait à ‘rêver’ et imaginer un futur rempli de succès entrepreneurial. Le lien que j’avais avec l’ECW et l’association que j’y faisais à mon travail entrepreneurial, ce qui m’amenait à concevoir l’ECW comme mon territoire entrepreneurial, ou mon *royaume entrepreneurial*, avait continué à se solidifier pendant cette phase d’épanouissement de ma *chimère identitaire*. Lorsque je suis revenu à l’ECW après le congé des fêtes, pendant lequel je n’étais pas allé Montréal CoWork pendant près de trois semaines, j’ai pleinement ressenti l’attachement que j’avais développé avec l’ECW et l’appropriation que j’avais faite de certains de ses environnements spatiaux, comme l’illustre la vignette suivante :

Ma première journée de terrain de la nouvelle année s’est déroulée jeudi 11 janvier. C’était mon retour officiel au cowork après plus de vingt jours, et mon trajet à voiture a été empreint de nostalgie. J’étais très heureux, car j’avais l’impression de vivre des ‘retrouvailles’ avec mon ECW. En sortant de l’ascenseur au 2e étage de Montréal CoWork, j’ai eu un sentiment instantané de familiarité. Je me suis immédiatement dirigé vers « mon » bureau dans la petite cafétéria à l’arrière du cowork. Dès que je suis arrivé dans la pièce, j’ai eu un petit sentiment d’euphorie en voyant la luminosité et surtout, en sentant l’odeur des croissants chauds. Je me suis tout de suite senti ‘chez moi dans mon bureau de travail’. Puisque « ma » place principale était occupée, j’ai pris « ma » place secondaire, qui se trouvait à côté de la fenêtre sud-ouest. J’ai installé « mon » bureau et j’ai eu un moment de motivation en état fin prêt à

travailler. En effet, je sentais qu'après avoir parcouru le trajet jusqu'à ce point de travail, qui représentait environ une heure au total à partir du moment que j'avais commencé à me préparer à la maison et ce moment-ci, je ressentais une forme de satisfaction à me trouver dans « mon » environnement de travail entrepreneurial. (Jour 66 – phase d'épanouissement – 11 janvier 2024)

Pendant cette phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, je commençais également à recevoir des visiteurs externes au sein de l'ECW, notamment ma première cliente, et ces rencontres amenaient une nouvelle dimension entrepreneuriale à l'ECW. Ce n'était plus simplement un espace au sein duquel je développais mon entreprise, c'était devenu un espace au sein duquel je donnais vie à mon entreprise. Étant donné que je vivais maintenant mon projet entrepreneurial au sein de l'ECW, en 'performant' un des services que j'avais imaginé, il y avait une forme d'épanouissement de ma *chimère identitaire* qui se déroulait en même temps de la 'performance' spatiale de mon entreprise. La vignette suivante permet de saisir ce qui se produisait pendant mes premières rencontres de coaching entrepreneurial, lors de la transition temporelle entre la phase d'expansion et la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire* :

[...] À 13h30, je suis allé chercher S à la réception du coworking, après avoir installé mes affaires sur « ma » table de conférence, et en prenant soin de préparer une chaise pour ma 'cliente'. Nous avons déposé ses affaires à « sa » place et je lui ai proposé de prendre un thé ou un café pendant que je me servais un café. Nous nous sommes ensuite installés et avons rapidement engagé la discussion. Elle m'a parlé un peu de son histoire et de ce qui l'avait amenée à vouloir lancer son projet entrepreneurial. Elle m'a montré les services qu'elle pensait offrir, et je lui ai donné des idées comment elle pouvait organiser et présenter ses services. Je pense l'avoir aidé à mettre de l'ordre dans ses idées. Je lui ai d'ailleurs parlé de la théorie de l'effectuation et elle a trouvé ça super intéressant. J'ai même eu l'impression que lorsque je lui en parlais, je vivais moi-même une certaine effectuation dans ma propre approche. J'ai eu le sentiment d'être dans une scène du film Inception. Je lui ai également donné des idées très concrètes avec lesquelles elles pouvaient travailler, comme jouer avec le terme AI (AI (*Artificial Intelligence*) $\neq$ AI (*Artistic Intelligence*)). J'ai donc tenté de partir d'où elle était et je l'ai vraiment aidé à avancer à partir de ce point, sans lui imposer d'où moi je partais. Je lui faisais constater qu'il y avait eu un gros travail de prise de confiance de sa part depuis la première fois que je l'avais rencontré. Je lui disais qu'elle s'engageait dans une grande démarche de construction identitaire en tant qu'entrepreneure. Je lui ai ensuite présenté la matrice des fondamentaux du projet entrepreneurial que je venais de développer, et elle a semblé bien comprendre l'outil. Elle m'a dit trouver ça très simple et concret. Je lui ai dit que c'était la base de son projet et que c'était la prochaine chose qu'elle devait réaliser dans les jours et semaines à venir. Elle a semblé beaucoup appréciée et elle m'a dit vouloir travailler avec moi [...] Nous avons terminé notre rencontre vers 15h00 et je suis allé la reconduire à l'ascenseur. (Jour 50 – phase d'expansion – 31 octobre 2023)

Dès lors, les séances de coaching que j'organisais avec mes clients à Montréal CoWork m'amenaient à vivre l'espace de manière différente, car ces moments conféraient une dimension supplémentaire à l'ECW

dans lequel j'évoluais. En effet, je constatais que ces séances de coaching lui amenaient une dimension qui n'était plus juste rattachée au travail en soi, mais à mon activité commerciale à travers ma relation avec mes clients. C'est notamment ce que j'ai vécu à quelques reprises lors des visites d'un client en particulier, F, avec qui j'ai commencé à avoir des rencontres de coaching au sein de l'ECW en janvier 2024. La vignette suivante, même si elle est tirée de la dernière phase de ma *chimère identitaire*, mérite d'être présentée, car elle met en lumière comment ces moments pouvaient contribuer à ma construction identitaire en tant qu'entrepreneur. Ces moments me permettaient d'affirmer, de définir et de donner du sens à ce que je faisais en tant que travailleur autonome. C'était notamment à travers un jeu de 'miroir social' avec F que j'étais en mesure de voir le reflet de qui j'étais en tant que coach et comment l'aspect humain de ma pratique était fondamental à ma démarche entrepreneuriale :

[...] Je suis revenu à l'ECW à 13h pile, car je retrouvais F pour notre séance de coaching. Après nous être salués, nous nous sommes immédiatement rendus dans la petite salle que j'avais réservée pour l'occasion. Nous avons passé près de 1h15 à discuter de son projet entrepreneurial et avons eu un échange très constructif. Il semblait très satisfait de l'aide que je lui apportais. Il m'a même dit qu'il avait recommandé mes services à une de ses connaissances entrepreneures qui semblait être bloquée dans son projet entrepreneurial. Cela m'indiquait qu'il valorisait le support que je lui donnais, puisqu'il était prêt à le recommander autour de lui. À sa demande, nous avons fixé une prochaine rencontre le 19 mars, et je lui ai donné des éléments à travailler en vue de celle-ci. Il voyait cela comme une sorte de mission à accomplir au courant des semaines à venir. Il semblait emballé de notre approche. De mon côté, je me sentais vraiment comme un « professionnel de la consultation », tels un médecin ou un psychologue, pendant notre séance de coaching. C'était en partie à cause de la disposition spatiale de l'espace, car nous étions assis un en face de l'autre dans un espace restreint, mais également en partie à cause du rapport de 'force', très amical et professionnel, qui semblait s'installer peu à peu entre F et moi. J'avais l'impression qu'il me voyait un peu comme un 'sage manitou' de l'entrepreneuriat qui détenait beaucoup de connaissance et il semblait faire confiance à mon jugement et ma perspective. Il me posait des questions, un peu comme un étudiant en poserait à son enseignant. (Jour 76 – phase d'étiollement – 29 février 2024)

Ensuite, si dans la première phase temporelle de ma chimère identitaire je percevais l'ECW comme une sorte de refuge dans lequel je me sentais en sécurité (voir section 5.3.2. L'espace de coworking comme un refuge socioprofessionnel), je percevais alors dans cette troisième phase que certains lieux au sein de l'ECW étaient comme des *bulles entrepreneuriales* dans lesquelles je pouvais m'épanouir en tant qu'entrepreneur.

5.5.2 La bulle entrepreneuriale

La manière dont je m'étais approprié certains espaces à Montréal CoWork en a fait des *bulles entrepreneuriales* au sein desquelles j'ancrais mon travail en tant qu'entrepreneur. L'idée de *bulle entrepreneuriale* permet de penser à un environnement de travail 'fermé' et axé sur le travail entrepreneurial. J'ai souvent constaté que ces *bulles entrepreneuriales* formaient une sorte de protection sociale, et possiblement identitaire, à l'égard des autres personnes et du monde extérieur à la 'bulle'. Or, la notion de bulle spatiale n'est pas forcément novatrice lorsque nous nous intéressons à l'espace vécu, mais il y a un phénomène intrigant qui est rattaché à celle-ci qui a émergé de mon analyse des données. J'ai constaté qu'il pouvait y avoir un certain travail spatial, une forme de spatialisation, qui pouvait être réalisé pour se créer sa propre bulle au sein de l'ECW, et c'est quelque chose que je semble moi-même avoir fait à plusieurs reprises pendant ma recherche, sans que je m'en sois rendu compte. En effet, ma manière d'occuper l'espace se manifestait souvent à travers un effort de me créer un environnement dans lequel je pouvais me couper des autres et de la vie sociale qui animait l'ECW pour travailler sur mon entreprise. L'une des bulles importantes qui a contribué à l'épanouissement de ma *chimère identitaire* a été celle que j'ai identifiée comme « mon » bureau principal pendant cette phase. C'était la petite cafétéria qui se trouvait à l'arrière de l'ECW. En effet, ce lieu prévu pour manger est devenu pour moi un espace de travail qui me permettait de créer une coupure à l'égard du rythme et du mouvement parfois étourdissant qui régnaient dans l'environnement central de l'ECW. C'était un espace dans lequel je pouvais me perdre dans mon imagination et dans ma pratique de *fabulation identitaire*. Je sentais que j'étais à contre-courant de la vie sociale de l'ECW, comme j'en fais mention dans la vignette suivante, tirée à la toute fin de la phase d'expansion de ma chimère identitaire :

[...] Je me rendais compte que j'aimais beaucoup cet espace de travail, et qu'à travers celui-ci, je nageais socialement un peu à contre-courant, puisque c'était un lieu pour manger généralement occupé sur l'heure du midi, le moment que je sortais moi-même de l'ECW pour manger ailleurs, et quand j'y revenais pour travailler, après l'heure du midi, les autres avaient fini de l'utiliser selon sa nature prescrite (après tout, une cafétéria, c'était conçu pour y manger, pas y travailler). (Jour 49 – phase d'expansion – 24 octobre 2023)

Lorsque je choisisais de m'installer dans la petite cafétéria de Montréal CoWork pour travailler, je nageais ainsi à 'contre-courant social'. C'était une manière pour moi de me créer une *bulle entrepreneuriale* et de ressentir une forme de protection sociale et identitaire. Toutefois, il y a des journées où je souhaitais me retrouver immergé dans l'atmosphère sociale de l'ECW, et je m'installais dès lors dans le lounge principal tout en me créant une sorte de bulle par ma façon de m'installer, tout en déplaçant et en réaménageant

des meubles avoisinants, et qui faisait partie d'une forme de pratique spatiale de création d'un bureau. La vignette suivante, tirée de la toute dernière journée de la phase d'expansion de ma *chimère identitaire*, met en lumière cette spatialité dont je faisais preuve pour me créer une forme de bulle dans l'espace central de l'ECW :

En arrivant au cowork, j'ai franchi les portes de l'ascenseur dans l'espace avec toute mon aise, et j'avais envie de me sentir « dans l'action ». J'ai identifié une place où m'asseoir et travailler dans le lounge principal. L'atmosphère y était agréable. La musique d'ambiance était de type lounge-hiphop, et il n'y avait que quatre personnes dans l'espace central. Je ressentais une sorte d'atmosphère du vendredi matin qui m'était fort agréable. Je trouvais l'ambiance accueillante et invitante. J'ai donc voulu m'en imprégner et moi-même y participer. Je me suis donc installé sur un divan individuel, en prenant soin de déplacer quelques tables et un pouf afin de pouvoir créer « ma zone » de travail. Je me suis donc approprié l'espace et je me suis créé un environnement de travail adéquat pour la journée [...] Malgré l'achalandage qui prenait de l'importance sur l'heure du midi et en début d'après-midi, j'ai été en mesure de me créer une belle atmosphère de travail en mettant mes écouteurs et en me concentrant sur ma tâche de la journée, celle de continuer à créer le contenu de ma conférence formative sur l'intrapreneuriat. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas installé dans le lounge principal pour travailler, et j'ai trouvé le moment plutôt agréable. Je pouvais voir du monde à chaque fois que je levais les yeux, mais je pouvais également me replonger dans « mon » propre univers en remettant mes yeux sur l'ordi, tout en ayant la musique qui jouait dans mes écouteurs. Je me sentais comme « faisant » partie du gang à chaque fois que je levais les yeux et que je voyais les autres coworkers travailler comme moi sur leur ordi. Je ne me suis levé que pour aller me chercher à manger sur l'heure du midi, mais je suis revenu à « mon » bureau pour manger tout en appréciant l'atmosphère du lieu. (Jour 52 – phase d'expansion – 3 novembre 2023)

En somme, le fait de me retrouver dans une 'bulle spatiale' au sein d'un espace commun et collectivisé m'a amené à constater un certain phénomène de coprésence, puisque ma manière de vivre le coworking semblait davantage se dérouler dans une dynamique de coprésence avec les autres que dans une véritable dynamique de cotravail.

5.5.3 Le phénomène de coprésence dans l'ECW

Pendant cette troisième phase temporelle de ma *chimère identitaire*, ma manière d'occuper l'ECW était davantage isolée des autres. Lorsque je ne recevais pas la visite de quelqu'un de l'extérieur, j'avais tendance à occuper l'espace de manière individuelle et solitaire, et c'est également quelque chose que j'observais autour de moi. En effet, depuis le commencement de mon terrain de recherche, j'ai été amené à constater que le coworking pouvait être considéré comme un lieu qui permet d'être seul tout en étant entouré de gens. Dans mon cas, c'était rendu un lieu qui me permettait une certaine solitude sociale, ou

encore une forme d'isolement socialisé. Cette considération n'est pas anodine, car elle invite à réfléchir au coworking dans sa dimension sociale la plus élémentaire, et c'est une réflexion que j'ai entretenue dans mon journal de bord tout au long de ma recherche. En effet, à travers la simple présence des gens au sein de l'espace, il y a une sorte de 'force' sociale, voire une forme de contrôle qui émerge et qui imprègne la personne qui partage la présence du lieu avec les autres. Dans mon cas, la première fois que j'ai observé ce phénomène a été au tout début de ma recherche éactive, au jour 6 de mon terrain, et j'ai eu l'impression d'intégrer la communauté de Montréal CoWork par ma simple présence partagée à celle des autres au sein du lieu :

[...] Pendant que j'accomplissais ces tâches entrepreneuriales, une période qui a duré près de 90 minutes, je remarquais qu'il y avait beaucoup de mouvement devant moi, ainsi que de la musique house qui jouait dans l'espace, et plusieurs conversations autour de moi. J'avais l'impression d'intégrer, peu à peu, la communauté par ma présence dans l'espace commun. Je voyais les gens. Ils me voyaient aussi. Je sentais que je commençais à faire partie de la « force de travail » du lieu, de l'espace de coworking. (Jour 6 – phase d'émergence – 13 avril 2023)

Un des vecteurs de la coprésence au sein d'un ECW et la manière que celle-ci se fait ressentir par les usagers du lieu est la rythmicité sociale générée par le mouvement et le va-et-vient des autres. Il y a une sorte d'ambiance sociale qui est créée par la communauté, et c'est cette ambiance qui permet de penser à une forme de solitude sociale. On se sent moins seul quand il y a de l'action humaine autour de soi, et comme je l'avais constaté dans mon journal de bord lors des premières semaines de mon terrain de recherche :

[...] Je faisais donc face à toute l'action humaine et sociale qui se déroulait devant mes yeux dans l'espace commun du coworking. Il y avait une bonne musique d'ambiance qui jouait, assez rythmée, lorsque je me suis installé, et celle-ci m'a accompagné pendant les 5 heures que je suis resté à cette place et que je travaillais de manière créative sur ma présentation pour la journée du Québec à Passau, qui allait se dérouler la semaine suivante en Allemagne. Je me retrouvais donc dans un environnement qui stimulait ma créativité, avec tout le va et viens, la musique, les discussions environnantes, l'ambiance sociale, et la luminosité de l'espace, ce qui m'a permis d'accomplir cette tâche créative. (Jour 14 – phase d'émergence – 17 mai 2023)

L'ECW est effectivement un lieu dans lequel je pouvais travailler seul en collectivité tout en ressentant une certaine énergie sociale qui stimulait ma créativité et ma capacité à travailler. C'est une observation que j'ai été amené à faire au-delà de ma propre expérience subjective au fil du temps. En effet, au jour 75,

pendant les dernières semaines de mon terrain, j'ai enregistré des notes d'observations qui découlaient d'un ensemble de petites constatations que j'avais effectué depuis le début de mon terrain de recherche :

En rangeant « mon » bureau et en me dirigeant vers la voiture, je me suis rappelé quelque chose que j'avais entendu plus tôt dans le lounge principal, et cela m'a amené une réflexion quant à la nature très solitaire de l'ambiance collective qu'apportait le coworking. En effet, le coworking n'était dans le fond que le fait de travailler seul en collectivité. Cet environnement social générait un sens de communauté de travail qui permettait de se sentir moins isolé des autres, mais en réalité, chacun demeure relativement seul dans ce qu'il fait et dans ses nombreuses tentatives de ne pas rester seul, professionnellement parlant, à moyen et long terme, par exemple dans ses efforts de trouver des partenaires ou des clients. J'observais effectivement cette dynamique dans mon quotidien au cowork depuis le début de mon terrain. Les gens ayant un travail solitaire sont ceux qui viennent davantage au coworking, pour se sentir un peu moins seuls, mais la nature de leur travail leur impose justement d'être seuls devant leur ordinateur. Ceux-ci passent dès lors une partie de leur temps à tenter de créer des contacts sociaux et commerciaux dans l'univers virtuel, tout en se trouvant physiquement seuls devant un ordinateur entouré de gens qui font de même. Il y avait donc un paradoxe très intéressant entre la solitude et la socialité, l'individualité et la collectivité, soi-même et les autres, dans un environnement de coworking. Je partais pour mes vacances avec cette réflexion intéressante. J'étais maintenant prêt à me retrouver sur les plages du Mexique en mode déconnexion. (Jour 75 – phase d'étiollement – 14 février 2024)

De plus, le phénomène de coprésence est une réalité que j'ai été habilité à mieux ressentir lorsque je me suis retrouvé 'coupé', contre ma volonté, de l'ECW. Une première de ces incidences est survenue au jour 18 de mon terrain, qui a dû se dérouler dans mon domicile parce que je m'étais foulé une cheville en pratiquant un sport la veille au soir. Étant donné que j'avais prévu aller au coworking pour travailler sur mon projet entrepreneurial, je n'ai pas vraiment eu d'autre choix que de passer la journée chez moi à travailler sur mon entreprise, et ce fût une expérience très solitaire qui m'a davantage permis de constater le niveau d'énergie et de dynamisme que je ressentais lorsque je me retrouvais dans l'ECW :

[...] J'ai trouvé cela très difficile d'être « prisonnier » de chez moi et de mon bureau en cette journée que j'avais prévu aller au coworking et d'ensuite me déplacer vers le MT Lab. J'aurais aimé être dans l'action et en mouvement, et j'ai ressenti une certaine tristesse et déception de ne pas pouvoir me retrouver dans l'espace de coworking. J'aurais aimé pouvoir ressentir le dynamisme et la mise en mouvement de la communauté qui se trouve dans l'ECW. En effet, en ayant été contraint de demeurer chez moi, un environnement que je ne trouve pas très « entrepreneurial », puisqu'à part mon chien et mes deux chats, il n'y a aucune ambiance et aucun mouvement autour de moi. Cela m'a permis de constater qu'au cours des deux derniers mois, j'avais pris goût à cette « énergie » et ce « dynamisme » d'affaires que je retrouvais à Mtl CoWork. J'avais le sentiment d'avoir été coupé de mon « univers » entrepreneurial à cause de mon incapacité à me déplacer, et je n'ai pas ressenti la même énergie intérieure que quand je me trouvais au cowork. Le « buzz » du coworking ne m'a pas

accompagné en cette journée de travail, et je l'ai ressenti. D'autant plus, j'ai trouvé difficile de ne pas, moi-même, avoir été en mouvement, et j'ai senti que cela a joué sur mon humeur générale. J'ai ressenti une certaine solitude de me retrouver seul à la maison à penser et travailler sur mon projet, même si j'avais une rencontre virtuelle avec des 'collaborateurs' d'affaires. Mon contexte n'était pas aussi stimulant qu'à l'habitude. (Jour 18 – phase d'expansion – 7 juin 2023)

Le sentiment que j'avais ressenti au jour 18 était sensiblement le même que celui dont j'avais ressenti au jour 46, lorsque j'ai dû quitter l'ECW au milieu de l'avant-midi à cause d'une panne de courant importante dans le quartier de Montréal CoWork. Ce fut une autre occasion pour moi de constater à quel point le rythme et le mouvement collectif que je retrouvais dans l'ECW contribuaient à mon bien-être entrepreneurial par l'entremise de la coprésence :

[...] Après avoir pris une pause pour manger sur l'heure du midi, j'ai passé un après-midi réellement solitaire et 'plate'. Je constatais que j'aimais sentir la présence des autres autour de moi quand je travaillais sur mon projet entrepreneurial. J'aimais me sentir dans un environnement social et socialisant plutôt que d'être seul chez moi devant mon ordinateur. Je me rendais compte que l'ambiance de travail était significative sur l'énergie et le bien-être de ma pratique entrepreneuriale [...] En somme, cette journée inattendue m'aura permis de constater que le rythme et le mouvement collectif pouvaient être contagieux, et que la socialité de mon environnement de travail permettait de ne pas ressentir de la solitude. J'aimais mieux me retrouver seul au sein d'un ensemble que de me retrouver seul au sein de moi-même. La solitude sociale m'était plus agréable que la solitude individuelle lorsque je travaillais sur mon projet entrepreneurial. (Jour 46 – phase d'expansion – 11 octobre 2023)

Le phénomène de la coprésence au sein de l'ECW est également révélateur d'un autre type de phénomène social que j'ai pu constater à travers ma recherche éactive. Ce phénomène est ce que j'ai identifié, dans une note de terrain recueilli au jour 67 pendant la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, comme étant une forme de mimétisme spatial. En effet, j'ai remarqué qu'à travers la coprésence au sein du coworking, il y avait une sorte d'effet de mimétisme social qui pouvait se manifester entre les diverses personnes qui partageaient l'espace :

[...] Après environ deux heures de travail intensif et concentré sur mon ordinateur, j'ai constaté en me levant les yeux qu'il y avait maintenant cinq coworkers qui étaient venus s'installer autour de moi pour travailler. Je remarquais qu'ils avaient la même posture en étant assis sur un divan individuel avec leur ordinateur sur les jambes. J'ai trouvé intéressant de constater un effet de mimétisme, et je me suis dit que c'était peut-être justement ce qui attirait des personnes à aller dans un espace de coworking, car le travail des autres les encourageait eux-mêmes à travailler. C'était une forme de mimétisme spatial, et même possiblement une forme de mimétisme entrepreneurial. (Jour 67 – phase d'épanouissement – 17 janvier 2024)

De surcroît, l'idée qu'une forme de mimétisme social, voire entrepreneurial, puisse se manifester à travers la coprésence des diverses trajectoires au sein du coworking a également fait surface dans les entretiens réflexifs que j'ai menés avec des collègues travailleurs autonomes dans l'ECW. En effet, dans un premier cas, lorsque j'ai demandé à E2 comment il se sentait lorsqu'il arrivait dans l'ECW, il m'a répondu au tact :

Productivité. Ça me donne de la productivité de voir du monde du travail, de voir les filles au front desk. On prend un petit café, puis on travaille. C'est la productivité. C'est ça, parce que quand tu travailles de chez vous, tu ne l'as pas ça. Tu sais, t'es comme t'es tout seul. Il faut que tu te bottes le cul par toi-même. Je travaille de chez nous le soir pour faire de la production, mais le matin, j'aime ça rentrer. (E2, 15 juin 2023)

Il semble ainsi y avoir une forme d'effet d'entraînement social et collectif qui amène E2 à ressentir un accroissement de sa productivité lorsqu'il voit d'autres gens au travail. La coprésence peut ainsi entraîner une sorte de mimétisme spatial dans la manière de travailler. C'est un peu ce qu'affirme E4, en d'autres mots, lorsqu'il fait référence à un effet de mouvement similaire qu'il retrouvait lorsqu'il travaillait dans des startups et qu'il ressentait toute la vie autour de lui :

J'ai comme le même feeling que quand je travaillais pour des startups, par exemple. Cette espèce d'aspect communautaire... de vie aussi. Que même si tu ne parles pas à tout le monde, tu sens un peu la vie. Ça te donne un genre de regain versus toujours rester à la maison, d'une certaine façon. Ça donne ce feeling-là, de travailler pour une entreprise qui a 50 ou 100 employés, par exemple [...] Ça motive à se pousser un peu plus, d'une certaine façon. Quand tu vois le monde qui se pousse, veut veut pas. L'effet de mouvement, ça aide beaucoup j'ai l'impression. (E4, 7 février 2024)

Ce sentiment semble également être partagé par E5. Pour cette travailleuse autonome, le fait d'être entouré par des gens qui travaillent dans une dynamique de coprésence et par une forme de mimétisme social a une incidence sur sa propre capacité à travailler, ainsi qu'à structurer son travail :

Ça a aidé à structurer mon travail. À m'obliger à travailler et avoir un horaire un peu plus routinier. Puis à m'obliger, la veille à me dire "demain j'y vais". Donc je vais me lever le matin, je ne vais pas écouter la radio pendant 3 heures à prendre un café, ce que je peux faire des fois, parce que j'ai baigné dans pleins d'environnements artistiques, ça fait que j'ai tendance à laisser aller aussi cet espace-là, puis faire ce dont j'ai envie. Puis au final, il me reste juste peut-être 3-4 heures de travail parce que je ne suis pas capable de travailler le soir, puis je le sais. Ça fait qu'il faut que je me lève le matin pour réussir à avoir une journée complète de travail... le fait de me dire que je viens au cowork, de me déterminer des journées, ça m'aide à me lever le matin. Déjeuner. Me préparer. Sortir. Puis travailler... Si t'es entouré de gens qui travaillent, moi ça m'aide en tout cas personnellement à travailler. (E5, 27 mars 2024)

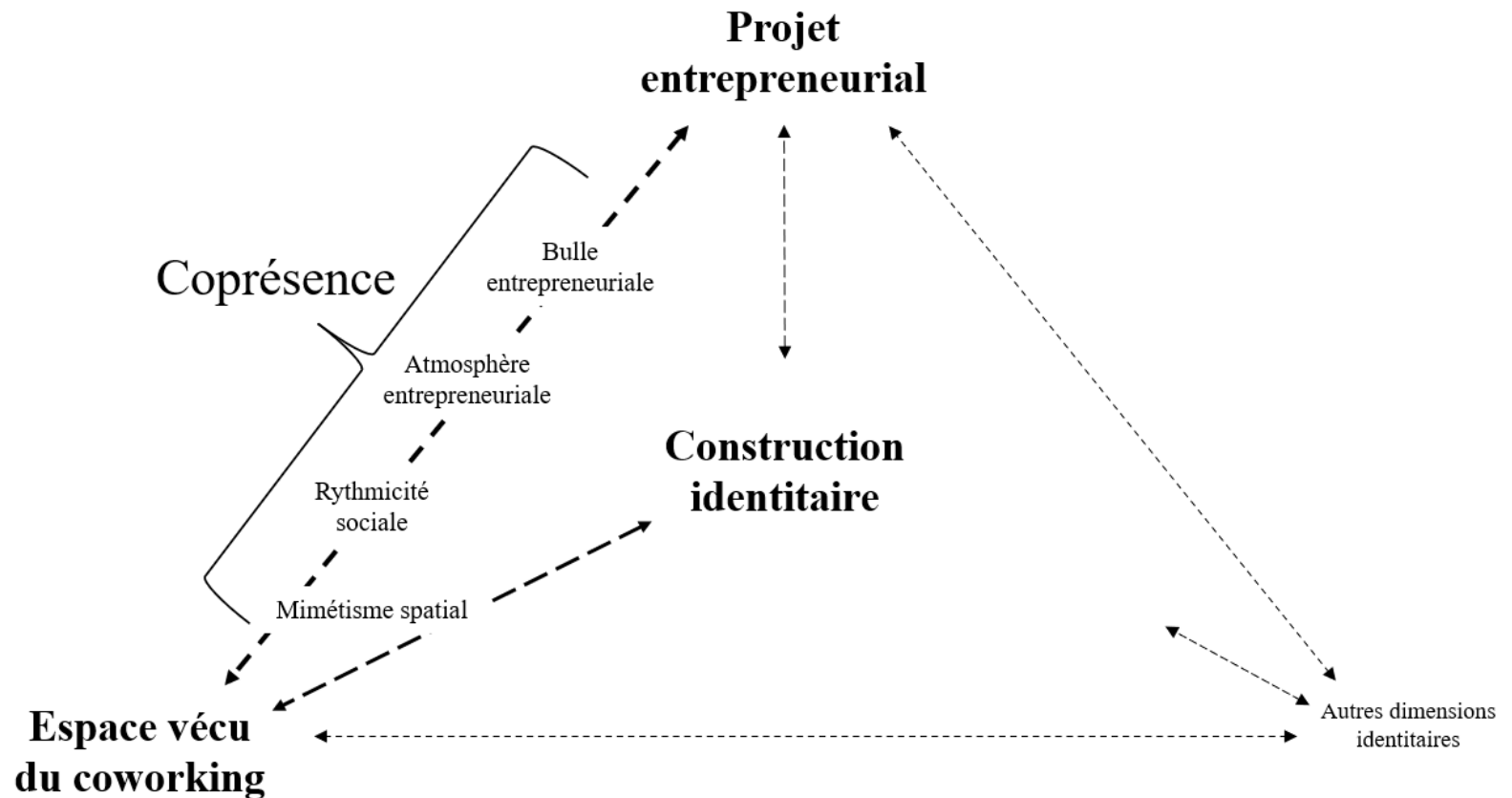
Ensuite, nous pouvons réfléchir à la coprésence à l'aide d'une idée qui fait référence à de plus petits 'groupes' de coprésence au sein des divers environnements de travail accessibles aux usagers du coworking. En effet, à quelques reprises pendant mon terrain, j'ai constaté que je me retrouvais à travailler dans certaines 'zones' de l'ECW et qu'il y avait une certaine atmosphère spécifique à ces zones, en partie à cause des différentes trajectoires qui partageaient l'espace par leur coprésence. Le passage qui suit fait référence à cette notion de 'zones' de travail au sein de l'ECW, et comment je vivais ma propre spatialité lorsque je me trouvais au sein de celles-ci:

J'ai vécu des moments de socialisation sympathique aujourd'hui au cowork, et ceux-ci ont été suffisants pour me faire sentir comme si j'appartenais à la communauté, sans pour autant prendre de mon temps ou mon énergie. Pour l'une des premières fois, je sentais davantage une forme de coprésence au sein de l'ECW. J'avais croisé des gens ici et là qui travaillaient dans « mes » zones de travail. Cela m'a amené à réfléchir au fait qu'il y avait des sections, voire des 'ghettos' de travail qui se constituaient avec les mêmes coworkers ayant les mêmes habitudes spatiales. Avec le temps, ceux-ci semblaient se reconnaître et développer des affinités sociales en fonction de leur « groupe » de coprésence. C'était quelque chose que je remarquais de plus en plus. En fonction de l'espace que j'occupais de manière principale (je m'installais généralement soit dans le lounge principal, la salle de conférence ou la petite cafétéria à l'arrière du cowork), je croisais davantage les personnes qui occupaient aussi ces aires de travail. Nous finissions par nous reconnaître et développer un air de familiarité les uns envers les autres. Je constatais que je ne croisais jamais 'la clique' des tables de travail silencieuse, qui me faisait penser à une forme de 'camp de travail' dans lequel on pouvait entendre les gens penser devant leur ordinateur. De plus, cette réflexion m'a amené à réaliser que ma propre occupation de l'espace au sein de Montréal CoWork s'était 'stabilisée' au cours des dernières semaines, lorsque j'avais recommencé à y aller régulièrement après le mois de septembre très occupé avec la rentrée universitaire. J'avais trouvé mes endroits de prédilection, ceux qui me faisaient sentir mieux que les autres, et ça adonnait que ces espaces étaient souvent libres, possiblement parce qu'ils étaient moins 'sexy' et attirants que les autres espaces ouverts. (Jour 58 – phase d'épanouissement – 28 novembre 2023)

Finalement, il est intéressant de remarquer que la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire* concorde d'une certaine manière avec le fait que, comme je l'avais enregistré dans mon journal de bord, « ma propre occupation de l'espace au sein de Montréal CoWork s'était 'stabilisée' au cours des dernières semaines, lorsque j'avais recommencé à y aller régulièrement après le mois de septembre très occupé avec la rentrée universitaire. J'avais trouvé mes endroits de prédilection, ceux qui me faisaient sentir mieux que les autres, et ça adonnait que ces espaces étaient souvent libres, possiblement parce qu'ils étaient moins 'sexy' et attirants que les autres espaces ouverts ». Or, mes endroits de prédilection au sein de l'ECW étaient les zones de coprésence que j'avais apprivoisées et qui me permettaient d'éviter certaines autres zones de Montréal CoWork, tout en choisissant quel type de 'présence' j'acceptais d'avoir

auprès de moi. La figure 32 permet de visualiser comment le phénomène de coprésence et les divers éléments qui s’y rattachent, comme démontré dans cette section, jaillissent de l’espace vécu du coworking et s’articulent autour de la construction identitaire.

Figure 32. La dynamique relationnelle de la coprésence dans l’ECW et la construction identitaire



En bref, la manière avec laquelle je vivais le coworking davantage à travers une dynamique de coprésence pendant cette phase d’épanouissement de ma *chimère identitaire* m’a amené à remarquer quelque chose de particulier. J’ai constaté que les journées passées sur mon terrain au sein de l’ECW se déroulaient à travers ce que je sentais être une certaine forme de performance de mon rôle en d’entrepreneur. J’avais l’impression que certaines zones du coworking étaient comme des scènes sur lesquelles je me voyais ‘jouer’, ou encore ‘performer’, comme si j’étais un acteur dans une pièce de théâtre.

5.5.4 L'espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée

La phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire* a aussi été caractérisée par ma manière de vivre l'ECW comme un lieu de performance théâtralisé dans lequel je me voyais évoluer de plus en plus sur la scène devant l'auditoire de Montréal CoWork. En effet, la troisième phase de ma *chimère identitaire* a été nourrie par ma manière de vivre l'ECW à travers une scène, sur laquelle je 'performais' mon rôle d'entrepreneur, ainsi qu'une arrière-scène, sur laquelle je me créais une 'bulle entrepreneuriale' dans laquelle je pouvais socialement m'isoler, et qui stimulait d'ailleurs ma pratique de *fabulation identitaire*. Voici comment j'ai vécu ces deux dimensions théâtrales au sein de l'ECW.

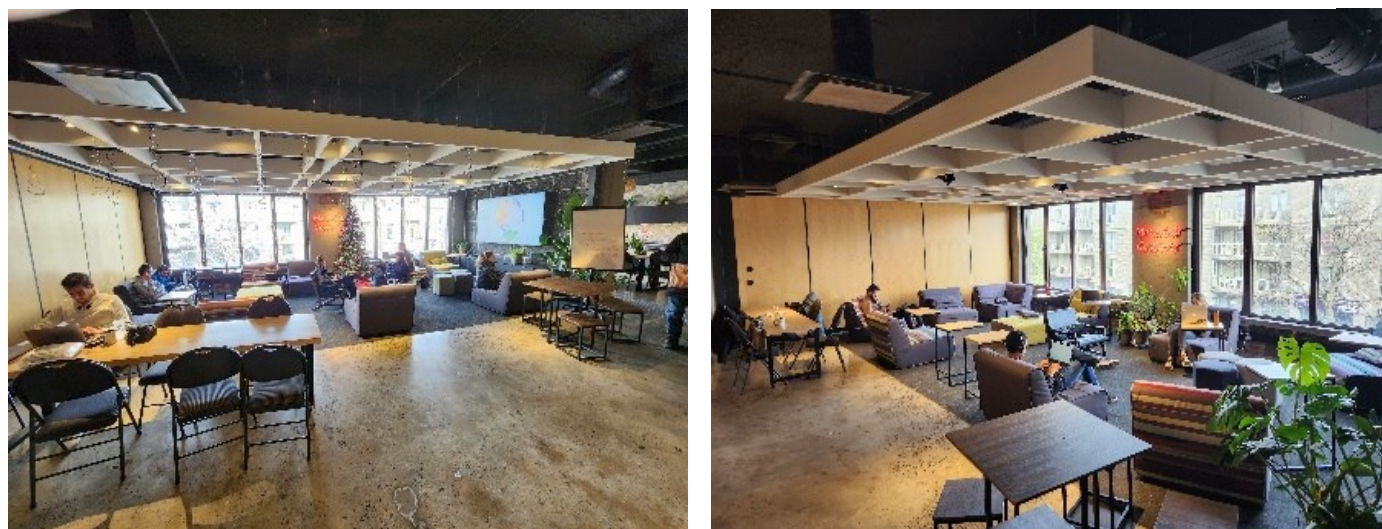
Tout d'abord, la scène de Montréal CoWork était constituée du lounge principal, un espace central et ouvert dans lequel se situaient la réception et le comptoir-café, ainsi que le grand environnement de travail silencieux adjacent au lounge principal qui en était séparé par un mur amovible. Cette scène était centrale à l'ECW d'un point de vue topographique, puisque tous les couloirs de l'ECW s'y rattachaient et y conduisaient. C'était le « cœur » de la vie sociale de l'ECW. Le lounge, qui prenait la forme d'un grand salon parsemé de divans et de places pour s'asseoir, était une aire de vie active. C'était là que les *lunch & learn* hebdomadaires se déroulaient et que toutes les festivités et occasions spéciales prenaient forme. En plus d'être une aire de vie, le lounge principal était une aire de travail importante, car il y avait toujours plusieurs personnes (dont moi pendant mon terrain de recherche) qui y travaillaient sur leur ordinateur portable. C'était également dans cet espace que les cafés se prenaient, en particulier au comptoir-café, autour duquel il y avait généralement quatre tabourets sur lesquels les gens pouvaient s'installer et discuter. C'était donc dans cet espace central que les coworkers se mettaient 'en scène' et s'activaient socialement en discutant ou en travaillant au sein de l'ECW. Les interactions étaient entendues par tous dans cet espace, et j'ai été témoin d'une panoplie d'appels téléphoniques ou de visioconférences de collègues coworkers qui parlaient suffisamment fort pour que tout le monde puisse assister à leur 'performance'. D'ailleurs, j'ai moi-même eu ce type de discussion téléphonique dans l'espace central du coworking. Au jour 63 de mon terrain de recherche, j'ai eu une discussion avec une cliente, et je me suis observé 'jouer' un certain rôle sur la scène, tout en offrant une forme de 'performance entrepreneuriale' à l'attention des 'spectateurs' qui se trouvaient dans le lounge :

[...] Je parlais au téléphone avec S. En effet, cette dernière m'a appelé pour me dire qu'elle n'allait pas pouvoir me voir avant son départ pour l'Australie. En début d'appel, elle se sentait un peu mal, et elle m'a dit « Je vais aller straight to the point, je ne pense pas que c'est une bonne idée avant que je ne parte, je suis un peu trop perdu, et je ne sais pas trop quoi faire.

Je ne pense pas que ce soit super efficace qu'on se voie, je n'aurai pas grand-chose à dire, je me concentre sur mes clients ». Je l'écoutais patiemment, et lorsque j'en ai l'occasion, je lui ai dit « ben, écoute, ça fait du sens, pas de soucis, moi je suis là pour t'aider ». En disant cela, je me rendais compte que j'avais cette approche davantage pull que push dans ma manière de travailler avec les clients. Je n'étais pas quelqu'un qui poussait l'autre, qui l'incitait à faire affaire avec moi. En effet, j'avais une approche de vente davantage pull que push. Je ne me voyais pas tenter de la convaincre que nous devrions nous voir. Si elle ne le sentait pas, c'était bien correct. J'ai senti qu'elle a apprécié ma manière d'être. On a discuté près de 15 minutes. Je l'ai un aidé à mettre des choses en perspective, tout en la rassurant dans certaines décisions qu'elle prenait. C'était la première fois que je prenais un appel dans le milieu du cowork, en pleine avant-scène de Montréal CoWork. Je revenais de manger au moment où elle m'a appelé, et je me suis senti confortable à rester dans l'espace central pendant notre discussion téléphonique. Je lui parlais en me déplaçant dans l'espace. Je suis allé me prendre un verre d'eau. J'étais dans un environnement de socialisation, je me disais donc que je pouvais parfaitement y demeurer pour socialiser avec ma cliente au téléphone. J'ai trouvé que ça avait été un beau moment pour moi. Je m'étais senti confiant à prendre l'appel au regard de tous. Je lui parlais en tant qu'entrepreneur, en tant que coach qui aide un autre entrepreneur. J'étais à l'aise de « jouer ce rôle » devant tout le monde dans l'ECW (même si personne ne devait véritablement me regarder). (Jour 63 – phase d'épanouissement – 12 décembre 2023)

La figure 33 permet de voir quelques images prises lors de cette journée sur le terrain, et qui permettent de visualiser à quoi pouvait ressembler la scène sur laquelle j'avais 'performé' en tant qu'entrepreneur.

Figure 33. Images de la 'scène' de l'ECW



Dès lors, le lounge principal de Montréal CoWork était une scène sur laquelle je souhaitais parfois me retrouver pendant cette phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, notamment parce qu'elle m'encourageait à travailler d'une certaine manière et à 'performer' devant un auditoire. Ce fut justement

le cas au jour 56 de mon terrain, comme le met en lumière cette vignette, qui est accompagnée de la figure 34 présentant une image de moi qui travaillait sur la scène à ce moment :

Lorsque je suis arrivé au cowork, j'avais le désir de me retrouver « dans » l'action, autant en termes d'ambiance sonore (musique et cacophonie ambiante) qu'en termes de présence aux yeux des autres (et leur présence à mes yeux également). Je voulais me sentir connecté, et c'est ce que cet emplacement me procure. Je fais partie de la gang en étant assis ici en train de travailler, au même rythme que les 4 autres personnes dans mon cercle immédiat (elles non plus n'ont pas encore diné) ... Nous semblons avoir une zone de travail bien à nous (nous formons un genre de cercle, et nous avons une sorte de frontière avec les tables à manger qui se trouvent juste en arrière des filles qui me font face. Il y a un heureux mélange de gens qui socialisent en mangeant, et d'autres (dont je fais partie) qui travaillent avec concentration dans cet environnement. J'ai senti un bon niveau de productivité créative pendant ce moment de travail. J'ai réalisé la tâche que j'avais à faire, et je l'ai fait dans un environnement chaleureux et stimulant qui a su me faire sentir bien ! (Jour 56 – phase d'épanouissement – 22 novembre 2023)

Figure 34. Image de moi qui travaillait sur la 'scène' de l'ECW



Finalement, j'en suis venu à catégoriser le lounge principal de l'ECW comme une scène sur laquelle il y avait une forme de travail identitaire particulière qui se pratiquait, notamment parce que les yeux et les oreilles de toutes et tous étaient tournés vers ceux qui y 'performaient'. C'est d'ailleurs sur cette scène que j'ai moi-même œuvré à maintes reprises pendant la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*. C'était sur cette scène que je 'jouais' le rôle de l'entrepreneur, et je m'efforçais de jouer le rôle

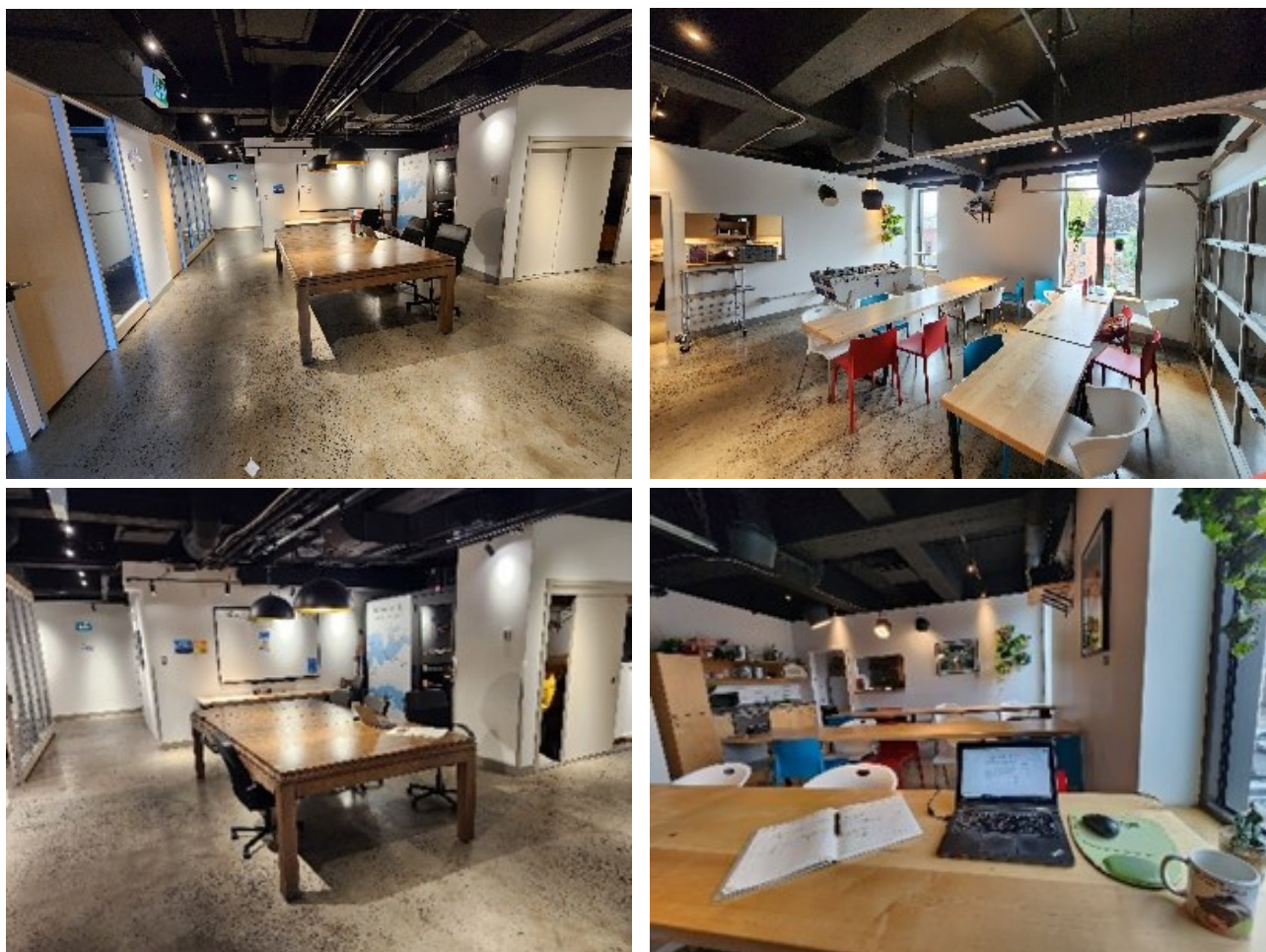
socialement construit que je percevais autour de moi dans l'ECW, dans les moments où j'étais davantage un spectateur qu'un acteur. Toutefois, lorsque je ne me retrouvais pas sur la scène de l'ECW, je me retrouvais généralement dans ce que j'en suis venu à identifier comme l'arrière-scène du coworking.

En effet, pendant la troisième phase temporelle de ma *chimère identitaire*, je me suis beaucoup retrouvé sur l'arrière-scène de l'ECW, et cela m'a donné la liberté de m'explorer et m'imaginer à travers une forme de jeu identitaire que j'ai identifié comme de la *fabulation identitaire*. Je me retrouvais souvent seul au sein des espaces de travail où je m'installais sur l'arrière-scène, et je sentais le temps filer pendant que je créais mon offre de service et mon contenu d'affaires. Je m'imaginais devenir de plus en plus 'entrepreneur' pendant cette période de création intensive de mon projet entrepreneurial. Les espaces particuliers du coworking au sein desquels je me retrouvais généralement sur l'arrière-scène étaient le carrefour du billard, qui faisait office de 'salle de conférence' ouverte avec une grande table de bois massif, ainsi que la petite cafétéria à l'arrière de l'ECW (voir la section 5.4.1. L'appropriation de l'espace de coworking). Cette arrière-scène était celle où je préférais travailler, car c'était beaucoup moins achalandé que la scène, mis à part de l'heure du diner peut-être. Dès lors, il y avait moins de regards et d'oreilles qui me côtoyaient lorsque j'y travaillais. C'était une atmosphère plus ouverte et dégagée, même s'il y avait du mobilier et des choses parfois dans le chemin (en particulier dans la petite cafétéria, il y avait régulièrement des chariots qui trainaient). La vignette suivante, tirée du jour 54 de mon terrain, présente de manière explicite comment je caractérisais l'arrière-scène qu'était la petite cafétéria à mes yeux :

En sortant de l'ascenseur, je me suis immédiatement dirigé vers « mon » bureau, dans la petite cafétéria à l'arrière de Montréal CoWork. À mon grand bonheur, il n'y avait personne et les rayons du soleil commençaient à pénétrer les fenêtres. En guise de bonus sensoriel, j'ai été frappé par la délicieuse odeur de croissants réchauffés qu'il y avait dans la pièce, à cause de la cuisinette dans laquelle une employée du cowork préparait les délicatesses de la journée pour vendre au café dans l'aire centrale. C'était donc comme si j'étais dans le back-store, dans l'arrière-scène du cowork, là où les préparatifs étaient faits pour la scène, et je bénéficiais des bonnes odeurs et du calme de l'arrière-scène. Un endroit pas très sexy dans lequel on ne vient pas vraiment pour travailler. Je me suis fait sourire en pensant qu'aujourd'hui, j'aimais mieux l'odeur des croissants et les rayons du soleil que les gens. J'ai ainsi passé le reste de l'avant-midi de manière solitaire à travailler sur des tâches. (Jour 54 – phase d'épanouissement – 8 novembre 2023)

La figure 35 permet de visualiser quelques images prises des deux espaces qui m'ont servi d'arrière-scène pendant mon terrain au sein de l'ECW, notamment pendant la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*.

Figure 35. Images de 'l'arrière-scène' de l'ECW



Finalement, après avoir occupé ces deux lieux spécifiques de manière hebdomadaire depuis le début de ma recherche éactive, j'en suis venu au constat pendant la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire* que l'arrière-scène du coworking stimulait davantage une forme de jeu identitaire au sein de ma personne, notamment parce qu'il y avait très peu de gens qui me regardaient et qui m'écoutaient lorsque je travaillais dans ces environnements. Je ressentais donc une plus grande liberté pour 'm'imaginer' en tant qu'entrepreneur, et ainsi me laisser aller dans ma pratique de *fabulation identitaire*. En effet, pendant que je travaillais sur mon projet entrepreneurial, je me projetais dans le futur et je m'imaginais en train de donner des conférences de formation dans les entreprises, ou encore coacher des entrepreneurs avec qui je bâtissais des relations enrichissantes et porteuses de sens. Ces moments de jeu identitaire et d'imagination nourrissaient ma motivation en tant qu'entrepreneur et me stimulaient à travailler, et par le fait même, contribuaient à l'épanouissement de ma *chimère identitaire*.

En revanche, je n’observais pas la même dynamique lorsque je me retrouvais sur la scène de l’ECW. Lorsque je travaillais dans le lounge principal et que je ‘jouais’ le rôle de l’entrepreneur aux yeux de tout le monde, incluant les miens, je constatais une forme de travail identitaire bien particulière au sein de ma personne. Je ne me projetais plus dans le futur en m’imaginant ‘être’ entrepreneur, je me projetais plutôt au sein de l’espace au moment présent en tant qu’entrepreneur. Le travail identitaire que j’observais consistait à projeter une version de mon *moi entrepreneurial* à travers l’espace pour que les autres personnes au sein de l’ECW me perçoivent comme un entrepreneur. Lorsque j’avais l’impression que je ‘jouais’ bien mon rôle, et que les autres me percevaient effectivement comme un entrepreneur, cela renforçait ma confiance et mon sentiment entrepreneurial. L’analyse de mes données m’a conduit à nommer ce type de travail identitaire, qui était ancré dans la dimension sociospatiale du coworking, comme de la *projection identitaire*. Le dictionnaire Larousse définit le terme ‘projection’ en faisant référence à l’action de projeter un film ou des photos, par exemple, sur un écran ou une surface qui agit comme un écran²⁹. Le terme peut également faire référence à l’action de projeter quelque chose vers quelque chose d’autre, ou quelqu’un d’autre. C’est en ce sens que je comprends ce qu’est la *projection identitaire*, puisque c’est l’action de projeter (c.-à-d. envoyer) une partie de soi-même vers quelqu’un d’autre à travers l’espace. Par conséquent, la *projection identitaire* est un type de travail identitaire qui se produisait au sein de ma personne lorsque je travaillais dans le lounge principal (c.-à-d. la scène de l’ECW) et que je me sentais ‘jouer’ le rôle de l’entrepreneur devant les ‘spectateurs’ du coworking.

5.5.5 Synthèse des éléments clés de la phase d’épanouissement de ma chimère identitaire

Somme toute, la phase d’épanouissement de ma *chimère identitaire* s’est déroulée sur une période d’environ trois mois, et au cours de cette troisième phase temporelle, lorsque je ne travaillais pas sur la scène de l’ECW et que je ne me projetais pas en tant qu’entrepreneur au sein de l’espace du lounge principal de Montréal CoWork, j’évoluais dans l’arrière-scène et j’imaginais diverses manières d’offrir mes services d’affaires et de ‘performer’ en tant qu’entrepreneur dans un temps futur. Je m’imaginais offrir mes services de coaching à une multitude d’entrepreneurs que j’imaginais venir sur mon site internet et être charmé par mes outils de coaching, tout comme je m’imaginais vendre mes services de consultation et de conférences de formation à toutes les organisations possibles. C’étaient des instances de pratique de *fabulation identitaire*.

²⁹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/projection/64230>

Pendant cette phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, ma manière de vivre l'ECW était caractérisée par divers éléments qui se regroupaient dans un phénomène plus large, celui de la coprésence. Parmi ces divers éléments, il y a notamment la notion de rythmicité sociale, à savoir tout le mouvement social qui donnait un rythme à l'ECW, ainsi que l'atmosphère entrepreneuriale du lieu qui ont contribué à ma construction identitaire de l'identité entrepreneuriale. De plus, l'atmosphère entrepreneuriale de l'ECW me permettait de vivre de la socialisation entrepreneuriale, et cette forme de socialisation était importante pour l'épanouissement de ma *chimère identitaire*. Il y a d'ailleurs un moment particulier de socialisation professionnel qui s'est produit vers la fin de cette phase, au mois de décembre 2023, et qui avait beaucoup alimenté ma pratique de *fabulation identitaire* à travers la 'vision' d'une nouvelle manière de vendre mes services de consultation et de conférences aux organisations. L'idée de monter un catalogue de formation avait émergé à travers ma discussion avec un ami entrepreneur, et cette idée avait été un vecteur pour l'épanouissement de ma *chimère identitaire* :

Je me voyais monter un catalogue de formation et le présenter aux organisations. C'était une des valeurs ajoutées que j'apportais et qui allait justifier la raison pourquoi elles allaient me donner un contrat. En revenant chez moi en voiture, j'imaginais déjà un répertoire de dix ou quinze grandes dimensions essentielles au monde organisationnel, comme le leadership, l'intrapreneuriat, les compétences molles (*soft skills*), la communication, l'écriture de mémos et de courriels, etc. Je me voyais recenser toutes les formations qui existent au Québec et faire un petit catalogue. Après, quand j'irais dans les organisations, je pourrais monter un petit questionnaire, prendre des notes, poser des questions, et ultimement, identifier quels sont les besoins spécifiques de l'organisation au niveau de la formation et du développement de leurs employés. (Jour 64 ½ – phase d'épanouissement – 19 décembre 2023)

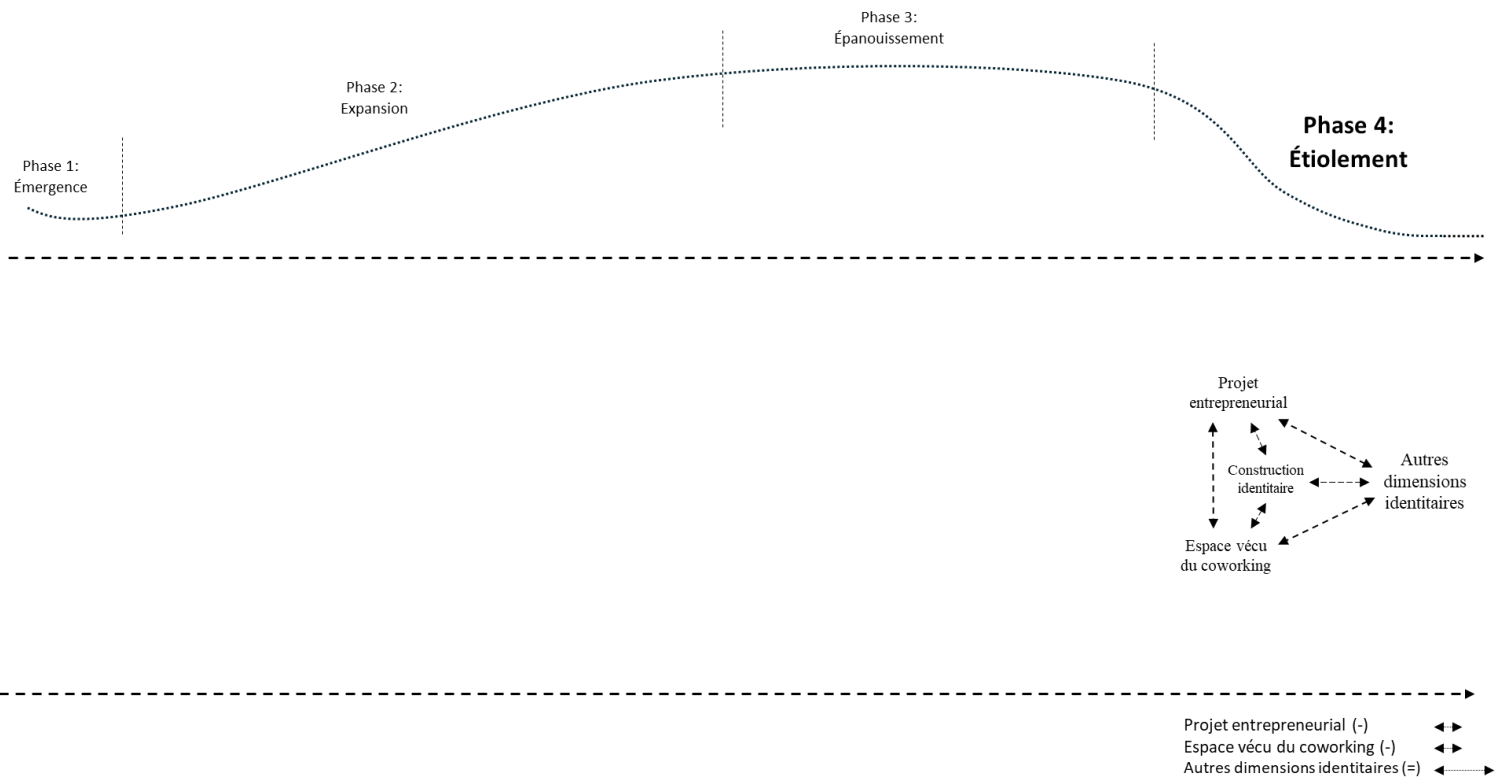
Ainsi, pendant les quelques mois de cette troisième phase temporelle, la manière dont j'ai vécu l'ECW et son atmosphère entrepreneuriale a contribué à l'épanouissement de ma *chimère identitaire* et de la perception que j'avais de moi en tant qu'entrepreneur. Je passais beaucoup de temps sur la scène de l'ECW et je me projetais davantage en tant qu'entrepreneur aux yeux des autres. Pendant cette phase, je terminais généralement mes journées de travail au sein de Montréal CoWork avec un sentiment de fierté et de satisfaction. Je m'imaginais constamment dans le futur en train de vendre mes services à de nouveaux clients, ainsi qu'à 'performer' mon rôle d'entrepreneur par la prestation de mes conférences ou de mes outils de coaching. Cela m'apportait de la motivation et m'entretenait dans un rythme de travail assez entraînant. J'avais régulièrement hâte de revenir sur mon terrain au sein de l'ECW pour continuer à développer mon entreprise et entretenir la vision de mon futur entrepreneurial, comme le met en lumière cette vignette enregistrée tout juste après la fin de la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire* :

Je terminais ma journée à l'ECW en ressentant une stimulation énergétique provenant du mouvement des gens au sein de l'espace). J'avais ressenti une certaine atmosphère *buzzante* qui avait alimenté mes dernières heures de travail sur mon projet entrepreneurial. Je m'étais senti dans une forme 'd'action entrepreneuriale' tout au long de la journée, depuis ma séance de travail matinale à la maison et mon déplacement vers le cowork, mon dîner dans le lounge et mes rencontres successives du début de l'après-midi, et finalement mon bloc de travail en fin d'après-midi. Ça avait été une journée dans laquelle je m'étais senti ancré dans ma quotidienneté entrepreneuriale, et c'était un sentiment à la fois sécurisant et stimulant. Je quittais le cowork avec une motivation liée au fait que je m'approchais de l'étape où je sentais avoir tous les outils de ventes nécessaires pour me faire sentir à l'aise de contacter des contacts à froid sur LinkedIn pour tenter de leur vendre mes conférences formatives. Cela me rendait très heureux. (Jour 71 – phase d'étiollement – 30 janvier 2024)

Cependant, après une période de quelques mois pendant lesquels ma *chimère identitaire* était dans sa phase d'épanouissement, j'ai commencé à ressentir un changement dans ma façon d'imaginer le futur de mon entreprise et dans ma conception de moi-même en tant qu'entrepreneur à compter de la fin du mois de janvier 2024. La nouvelle année semblait avoir amené de nouvelles entreprises et de nouvelles personnes à occuper l'ECW, et avec le départ de certaines personnes avec qui j'avais réussi à créer des liens personnels et professionnels, j'ai constaté un certain changement dans l'atmosphère du coworking. En plus de cela, j'amorçais une nouvelle étape importante de mon projet entrepreneurial en débutant la commercialisation active de mes services, ce qui me faisait passer d'une temporalité entrepreneuriale en quelque sorte fictive et ancrée dans le futur à une temporalité davantage effective et ancrée dans le présent. Dès lors, ces divers éléments m'ont amené à identifier ce moment transitoire comme étant le début d'une quatrième phase de ma *chimère identitaire*. C'était le début de sa phase d'étiollement.

5.6 La phase d'étiollement

Figure 36. Phase 4 – l'étiollement de ma chimère identitaire



La quatrième phase de ma *chimère identitaire* s'est amorcée vers la fin du mois de janvier 2024, en parallèle avec la transition de mon projet entrepreneurial de la création du contenu de mes services à l'élaboration de mes stratégies d'affaires et l'exécution de celles-ci pour pouvoir trouver des clients à qui offrir mes services. Les premières semaines de la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire* concordaient donc avec le début d'un effort soutenu de ma part pour rechercher des clients et tenter de commercialiser mon offre de services. Ainsi, cette nouvelle phase était en partie caractérisée par un investissement énergétique important au niveau de la recherche de clients et de partenaires d'affaires, notamment via l'univers numérique, et comme je commençais à constater la faible réceptivité des gens à l'égard de mes messages, probablement parce qu'ils avaient leurs propres enjeux et préoccupations, mes insuccès du présent devenaient des obstacles à ma capacité à m'imaginer dans le futur.

À travers cette phase d'étiollement, j'ai graduellement pris conscience du fait que malgré ma propre perception à l'égard des services que j'offrais, et dans lesquels j'avais investi beaucoup de temps et d'énergie à élaborer, les gens ne semblaient pas y percevoir la même chose que moi. Ils semblaient plutôt

se préoccuper de ce qui les impactait directement, et la formation ne paraissait pas être une priorité pour ces derniers. Cela me donnait l'impression que mes services ne réglaient pas leurs problèmes du présent et que ce n'étaient pas des solutions qui pouvaient les aider dans l'immédiat. Dès lors, j'ai commencé à ressentir une forme de découragement entrepreneurial, et peu à peu, je m'éloignais de mon *moi entrepreneurial* que j'avais senti vibrer et s'animer lors des phases précédentes. L'analyse des données enregistrées sur le terrain au cours des derniers mois de ma recherche dévoile une dissipation graduelle de ce que j'avais perçu être mon identité entrepreneuriale, cette *chimère identitaire* qui avait principalement été nourrie par ma pratique de *fabulation identitaire*.

5.6.1 Le découragement entrepreneurial

Sans trop savoir comment procéder pour trouver des clients potentiels, j'ai suivi les conseils de plusieurs personnes du coworking et de mon environnement immédiat, et j'ai mobilisé mon réseau personnel qui se trouvait sur le réseau socioprofessionnel LinkedIn. En tant que travailleur autonome du savoir, j'avais de la difficulté à identifier d'autres stratégies de prospection que de passer par l'univers numérique pour inviter les gens à consulter mon site internet et découvrir mon offre de services. Je n'avais pas l'énergie de courir après les événements de réseautage et les 5 à 7 à caractère entrepreneurial. Je me suis convaincu que c'était plus stratégique, d'un point de vue énergétique, de faire de la prospection via le réseau LinkedIn. Le passage ci-dessous, enregistré au jour 73, démontre l'importance que j'octroyais à la plateforme LinkedIn dans ma recherche de clients :

Ces dernières heures à faire de la projection et de l'exploration sur LinkedIn, en étant ainsi plongé dans l'univers socionumérique du web pendant que j'étais physiquement confortablement disposé dans l'ECW, marquaient la fin d'une journée caractérisée par la diversité spatiale et par la diversité de rôles. Malgré le fait que me sentais fatigué pendant ce bloc de travail entrepreneurial, car j'avais épuisé beaucoup d'énergie en étant en constant mouvement durant la journée et à faire plusieurs activités distinctes, j'étais entrepreneurialement motivé pour mes prochaines étapes. En effet, parce que j'utilisais de plus en plus LinkedIn pour mon démarchage d'affaires, je me rendais compte que cette plateforme virtuelle et socioprofessionnelle était vraiment clé pour mon type d'activité entrepreneuriale. Je sentais que c'était via celle-ci que je pouvais efficacement trouver des clients et des collaborateurs potentiels, et que c'était un bon outil pour activer mon entreprise. (Jour 73 – phase d'étiollement – 7 février 2024)

Au cours des premières semaines de la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, je 'sème' constamment des 'graines' potentielles dans mon 'champ d'affaires', mais je ressentais en parallèle un découragement grandissant lorsque je constatais que rien ne semblait pousser de ces semences. Cette

paradoxalité affective, entre la motivation à semer des possibilités d'affaires et le découragement de ne constater aucun succès d'affaires, est l'une des caractéristiques de la phase d'étiollement qui a émergé lors de mon analyse des données. L'effort de rester motivé à travers mes moments de découragement représentait une forme de travail identitaire, parce que je me répétais sans cesse que je devais passer à travers cette période plus difficile pour dénicher mes premiers clients organisationnels. Je me disais que ce serait plus facile et plus agréable lorsque j'aurai trouvé ces clients, car j'allais ainsi pouvoir me concentrer à faire ce que j'aimais faire, enseigner et former les autres à l'aide du contenu que j'avais soigneusement développé depuis le début de mon aventure entrepreneuriale. La vignette qui suit permet de constater ce mélange d'émotion entre la motivation à chercher des clients et le découragement à n'en trouver aucun :

Mon après-midi s'est rapidement déroulé, et j'ai quitté le cowork vers 17h avec un sentiment de bien-être généré par le sentiment du devoir et de la mission accomplie pour cette journée de travail. Je me sentais motivé et encouragé par l'avancement de mon projet. J'avais l'impression d'avoir planté de nombreuses semences dans mon champ d'affaires, et j'avais hâte de voir comment ces semences allaient pousser et de donner des 'légumes' professionnels (je ne recevrai quasiment aucune réponse à ces messages au cours des semaines suivantes, ce qui me découragea considérablement et qui aura peu à peu 'péter' ma balloune entrepreneuriale). (Jour 80 – phase d'étiollement – 13 mars 2024)

Le découragement que je ressentais en parallèle à mon incapacité de trouver des clients pour 'performer' mes services était un frein à mon épanouissement entrepreneurial. C'est d'ailleurs un élément qui est ressorti lors des entretiens réflexifs que j'ai mené avec des travailleurs autonomes du savoir rencontrés dans l'ECW. L'une d'entre elles a particulièrement été affectée par cette réalité, ce qui l'a conduit à faire un pivot d'affaires et même à changer sa propre perspective qu'elle avait d'elle en tant qu'entrepreneure, comme l'illustre ce passage tiré de l'entretien :

[...] Mais j'ai poussé pendant six mois pour entrer en entreprise, puis donner mes ateliers ou mes conférences aux entreprises. Zéro. Que des portes fermées. Puis j'en ai essayé beaucoup, beaucoup, beaucoup. J'ai eu beaucoup de leads. Puis j'ai eu des gens qui m'ont aidé à avoir de bons courriels, puis parler aux bonnes personnes. Je n'ai pas réussi. Est-ce que c'est ma faute ? Peut-être. Est-ce que c'est mon service qui est weird ? Est-ce que c'est le contexte économique ? Il y a tout ça en même temps en ce moment. Puis là, j'ai vraiment fait, je suis vraiment à bout en six mois de ne pas avoir réussi à rentrer à presque aucune place. Ce n'est pas viable. Je vais arrêter à un moment donné. Je vais continuer à peser sur ce bouton-là, mais pas à 100 %. Puis là j'ai fait le switch... Donc, en janvier j'ai fait comme "OK, ça fait six mois que j'essaie, je vais continuer mais ce ne sera pas 100 % de mon énergie". (E5, 27 mars 2024)

De plus, pendant cette phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, j'ai davantage pris conscience de la précarité et de la difficulté que la vie professionnelle du travailleur autonome du savoir pouvait représenter. Je me rendais compte que cette vie était exigeante et qu'elle imposait une quête constante de clients et de collaborateurs d'affaires pour assurer un revenu permettant de 'survivre' au quotidien. Les aléas de la réalité quotidienne de la vie entrepreneuriale que je vivais commençaient à peser sur l'idéalisation que je me faisais de moi-même et ceux-ci écrasaient progressivement le futur que je m'imaginais. C'est comme si mon présent l'emportait sur mon futur, et le résultat n'était pas à mon avantage. L'analyse des données enregistrées pendant cette phase m'a signalé une forme d'éloignement progressif de ce que j'appelais mon *moi entrepreneurial*, dont une journée de terrain en particulier où j'ai ressenti cet étiollement pratiquement en temps réel. En effet, la journée du 6 mars 2024 a été une journée marquante pendant laquelle ma réalité de travailleur autonome du savoir m'a 'sauté en pleine figure', et celle-ci a débuté de la manière suivante :

[...] Nous nous étions fixé un rendez-vous aujourd'hui à 11h au siège social sur la rue St-Jacques dans le Vieux-Montréal. Je me sentais fébrile à l'idée d'aller, pour la première fois, chez un 'client' pour présenter mon entreprise. J'avais tout imprimé la veille, sur des feuilles cartonnées que j'avais pris la peine d'aller acheter à la papeterie non loin de chez moi, et j'arrivais avec « mes forfaits » à présenter. En franchissant les portes de la tour à bureaux, je me suis senti intimidé par l'ampleur de l'espace dans lequel ma 'petite' personne, Tobi Rodrigue, avec sa 'petite' entreprise, TRc³, se trouvait immergée. Je tentais de me dire que ce n'était rien, que ça n'allait être qu'une petite conversation et que ça allait être agréable. J'avais juste à être « moi ». J'étais très curieux de voir comment cette expérience allait se dérouler. (Jour 78, phase d'étiollement, 6 mars 2024)

Ce premier extrait du 78^e jour de mon terrain nous dévoile la motivation et la fébrilité qui m'animait à l'idée d'aller à la rencontre d'un client potentiel. En plus, je me retrouvais dans le Vieux-Montréal dans l'une de ses grandes tours de bureaux. Je me sentais très 'petit' dans cet immense édifice, et malgré le sentiment d'intimidation que j'ai éprouvé lors de mes premiers instants dans le siège social de l'entreprise, je me sentais bien préparé pour cette rencontre, même si je me retrouvais 'inconfortablement' assis dans le lounge au rez-de-chaussée de l'immeuble :

En arrivant, je me suis 'inconfortablement' installé dans le 'Pom Lounge', une espèce d'espace ouvert qui se veut rassembleur au rez-de-chaussée, et j'ai attendu Rémi pendant quelques minutes. Il est arrivé et m'a vivement serré la main. Il m'a demandé si je voulais un café au comptoir, et je lui ai dit non merci. J'en avais pris un avant de partir de la maison. Il m'a ensuite demandé si je préférais présenter dans une petite salle ou dans l'espace ouvert. Il m'a demandé si je voulais projeter quelque chose. Je ne savais pas trop comment répondre. Il m'a dit qu'après tout, c'était « mon » call, c'était « ma » présentation. Je lui ai donc dit qu'on

serait mieux dans une petite salle, et que je n'avais rien à projeter puisque j'avais imprimé le nécessaire. Nous allions pouvoir échanger autour de ces documents. Je lui expliquais que ce n'était pas tant une présentation en soi que j'étais venu faire, mais plutôt discuter de ce que je faisais et de ce que lui faisait chez Pomerleau. Il m'a donc invité à le suivre et nous avons pris l'ascenseur pour monter à « son » étage. Il me disait avoir réservé une salle pour notre rencontre au cas où j'en voulais une. Je trouvais spécial le fait de le suivre en sentant que je venais pour lui vendre mes services professionnels. Je trouvais l'ambiance très formelle, et je n'étais pas très confortable. (Jour 78, phase d'étiollement, 6 mars 2024)

Nous pouvons déceler dans cette vignette un certain décalage entre ma personne, habituée à travailler de manière solitaire dans un 'petit' ECW, et mon interlocuteur, un gestionnaire dans une grande entreprise habitué à ce type de rencontre d'affaires. C'était l'une des rares fois depuis le début de ma recherche énaactive que je me retrouvais dans ce que je qualifiais d'une 'ambiance formelle', dans un cadre d'affaire que plusieurs qualifieraient sûrement de typique, mais je ressentais tout de même un grand contraste avec le quotidien sociospatial auquel je m'étais habitué depuis le début de mon terrain. Lorsque nous avons fini de naviguer les couloirs et les étages de l'immeuble nous menant à la petite salle de rencontre que mon interlocuteur avait réservée, j'ai immédiatement senti la différence :

Mon ressenti professionnel a changé lorsque nous sommes arrivés dans la petite salle qu'il avait réservée. C'était comme un petit lounge dans une salle fermée. Nous étions assis sur des petits divans avec les jambes croisées. Je trouvais que c'était une ambiance informelle, comme si nous étions dans un salon. L'espace favorisait la proximité, et je trouvais cela très agréable. Dans les premiers instants de notre échange, comme nous ne nous étions pas vus depuis longtemps, nous avons *catch up* en nous parlant de nos parcours personnels et professionnels respectifs. Après cela, je lui ai parlé de mon projet d'entreprise en lui présentant les documents que j'avais préparés. Je sentais que mon approche était professionnelle et qu'il appréciait ma perspective [...] À travers notre échange, nous tentions de vulgariser ce qu'il voyait autour de lui chez P. Je trouvais que c'était riche d'un point de vue académique et scientifique. À travers ça, je lui parlais un peu de mes services et ce que je pouvais faire pour son entreprise. Il semblait être sincère dans son effort de voir comment je pourrais travailler avec lui. Je lui disais que je pouvais faire des conférences sur la base de ce que j'avais déjà développé, ou encore l'aider à développer des formations à l'interne. Ainsi, je pouvais davantage agir comme un consultant. Vers la fin de notre discussion, nous avons même commencé à parler de la possibilité de faire de la recherche ensemble [...] Il disait que la recherche en milieu organisationnel avait vraiment de la valeur à ses yeux. Je lui disais que c'était quelque chose que j'aimerais éventuellement faire. On discutait d'un angle de recherche potentiel sur la culture et l'identité organisationnelle, car il disait que chez P, 'on se disait avoir le « sang bleu »'. C'était une position identitaire très forte. Cependant, nous nous demandions ce que ça voulait dire exactement. C'était donc autour de cette question que nous avons soulevé un potentiel de recherche intéressant. (Jour 78, phase d'étiollement, 6 mars 2024)

Cet extrait dévoile deux éléments intéressants. Tout d’abord, la dimension spatiale de la petite salle de rencontre me conférait un sentiment de proximité et elle invitait à l’échange informel. Je crois notamment que c’est parce que nous nous retrouvions assis comme dans un petit salon que nous avons longuement parlé de nos vies personnelles avant de rentrer dans le ‘vif du sujet’. Ensuite, et cela est l’aspect le plus intéressant de cet extrait de données, puisqu’il met en lumière comment une autre dimension identitaire s’est manifestée pendant cette rencontre d’affaires. En effet, ma dimension identitaire en tant que chercheur dans la sphère académique a pris une place dans la conversation avec mon interlocuteur pendant que ma dimension identitaire en tant qu’entrepreneur était en rencontre d’affaires pour vendre ses services. Cet échange m’a d’ailleurs aidé à davantage me rendre compte que ma dimension identitaire en tant que chercheur académique était importante au sein de ma personne et qu’elle s’était beaucoup développée au courant de la dernière année, notamment avec quelques projets de recherche ayant abouti à des publications scientifiques. Je constatais dès lors qu’il y avait de nombreuses cordes à mon arc professionnel en tant que travailleur autonome du savoir :

[...] Il m’a dit qu’il allait en parler à la vice-présidente et qu’elle pourrait être intéressée, mais que c’était une possibilité davantage à moyen long terme. J’étais très stimulé par ce potentiel de recherche en collaboration avec cette grande entreprise canadienne. Je constatais qu’il y avait de nombreuses ‘cordes à mon arc’ que je pouvais utiliser lors de ces rencontres avec des organisations, en fonction des besoins et des intérêts. Je venais de découvrir à travers cet échange la forte prégnance de la recherche au sein de ma perspective professionnelle. Je me sentais quasiment plus excité à l’idée de faire un projet de recherche que de vendre mes services professionnels. En quittant les bureaux de P et en me dirigeant vers ma voiture au Vieux-Port, je ressentais un mix d’émotion. D’un côté, j’étais content et j’avais hâte de voir ce qui allait émerger de cette rencontre. S’il y avait un contrat de consultation ou de conférences, j’en serais certainement très heureux. En même temps, je pensais à mon rôle de chercheur et d’enseignant, et ça me réconfortait de savoir que je ne dépendais pas de l’obtention de ce contrat pour ‘vivre’, contrairement à d’autres travailleurs autonomes qui n’ont que cette option. Je me réjouissais d’avoir un salaire à l’université à travers des contrats de recherche et d’enseignement. Je sentais que cette sécurité d’emploi avait une plus grande valeur à mes yeux que je ne l’avais anticipé. Je commençais à sentir la pression subie par les travailleurs autonomes à se trouver des contrats et des sources de revenus. J’étais content de me retrouver dans une situation où je n’étais pas forcé à pousser à vendre et à devoir décrocher un contrat sur le coup. Je sentais que c’était une grande pression qui ne me rendait pas à l’aise. J’étais avant tout un penseur, un chercheur, un pédagogue, et moins un ‘vendeur’ en tant que tel [...] J’avais ressenti ce rôle prendre plus de force à travers la rencontre que je venais d’avoir, et bizarrement, mon rôle d’entrepreneur (vendeur) avait perdu un peu de sa force en moi. (Jour 78, phase d’étiolement, 6 mars 2024)

Le mix d’émotion que j’ai ressenti lorsque la rencontre fût terminée et que je marchais vers ma voiture démontre un certain enthousiasme quant à ma dimension identitaire de chercheur académique, qui a été

stimulée par l'échange que je venais d'avoir, mais également une certaine forme d'inquiétude et de remise en question quant à ma dimension identitaire d'entrepreneur, qui éprouvait certains doutes à l'égard de mon aventure entrepreneuriale comme travailleur autonome du savoir. En effet, cette rencontre qui avait comme objectif de vendre mes services d'affaires m'a amené à ressentir la forte pression financière qui vient avec le statut de travailleur autonome, cette pression de constamment trouver des clients pour s'assurer du travail et s'assurer des rentrées de revenus. De surcroît, cette visite d'affaires chez un client organisationnel a été marquante dans le processus d'étiollement de ma *chimère identitaire*. En plus de prendre conscience de la précarité de l'univers entrepreneurial dans lequel je me retrouvais, je me rendais compte que la quête constante de clients et de collaborateurs d'affaires était une tâche plus exigeante que je me l'étais représenté. Cette prise de conscience à l'égard des aléas et de l'incertitude de la réalité entrepreneuriale que je vivais au quotidien affectait l'idéal entrepreneurial que j'avais activement cultivé via ma pratique de *fabulation identitaire*, et j'avais constaté que lors de la rencontre d'affaires que je venais d'avoir, je m'étais avant tout affirmé comme un penseur, un chercheur, un pédagogue, et moins comme un entrepreneur en tant que tel. Bref, cette rencontre a eu comme effet de générer des doutes et des remises en question quant à ma position identitaire en tant qu'entrepreneur. Conséquemment, ce mix d'émotion avait entraîné une baisse d'énergie considérable au sein de ma personne à la suite de ma rencontre d'affaires, et sans m'en apercevoir sur le coup, ce sentiment avait contribué à l'étiollement de ma *chimère identitaire*, comme le démontre ce passage enregistré plus tard au courant de la même journée sur mon terrain de recherche :

[...] Cependant, mis à part répondre à quelques messages et faire le suivi sur quelques dossiers de nature académique, je n'ai pas eu la 'force' ni le 'courage' d'entamer de nouvelles tâches [...] Je constatais que je m'étais rarement senti de cette manière depuis que j'avais commencé cette aventure entrepreneuriale. Je me suis senti vidé d'énergie et vraiment pas motivé à travailler pendant ce dernier bloc spatiotemporel de la journée. Je me sentais seul et isolé pendant cette séance de travail, et même si j'étais au cowork, je ressentais de la solitude et un certain *blues* du travail. J'ai quitté le cowork en me disant que j'allais revenir en force demain. Je m'encourageais à l'idée de passer toute la journée au même endroit et de remettre mon projet entrepreneurial sur les 'rails' à ce moment. Pour le moment, je n'avais envie que de rentrer à la maison et me reposer. (Jour 78, phase d'étiollement, 6 mars 2024)

Finalement, ce dernier extrait des données documentées au jour 78 de mon terrain de recherche démontre une baisse d'énergie et de motivation importante au sein de ma personne. J'avais ressenti une certaine solitude pendant mon bloc de travail de l'après-midi dans l'ECW, et cette solitude avait entraîné une forme de morosité qui se répercutait dans mon travail entrepreneurial. Ce sentiment de solitude que j'éprouvais dans l'ECW était assez nouveau, car je n'avais pas encore ressenti cette sensation depuis le

début de mon terrain. J'avais toujours ressenti la présence et l'énergie des autres personnes au sein de l'ECW, même si je travaillais plutôt dans une dynamique de coprésence (voir section 5.5.1. Le phénomène de coprésence dans l'ECW), tout comme j'avais toujours ressenti l'atmosphère entrepreneuriale de l'espace et celle-ci m'avait entraîné dans mon périple entrepreneurial. Cependant, je ne semblais plus ressentir l'atmosphère du lieu ni la présence des autres lors de cette quatrième phase de ma chimère identitaire. C'est comme si j'avais vécu une perte d'attachement à l'égard de l'ECW, et cette perte d'attachement par rapport à l'espace dé-ancrait et déstabilisait d'une certaine manière mon travail entrepreneurial, ainsi que mon 'identité entrepreneuriale', dont tous les deux avaient été incarnés de manière importante au sein de l'ECW depuis le début de ma recherche énaactive.

5.6.2 La perte d'attachement à l'ECW

Pendant la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, j'ai observé une certaine perte d'attachement envers Montréal CoWork, car je ressentais notamment de moins en moins la stimulation que j'avais jadis ressentie à l'égard de l'atmosphère entrepreneuriale qui animait l'ECW. Je ne retirais plus l'énergie que j'absorbais auparavant lorsque je passais mes journées à travailler dans les divers espaces et lieux du coworking. Le lounge principal de l'ECW ne me stimulait plus comme avant, et je n'avais plus le désir d'y 'jouer' mon rôle d'entrepreneur devant les 'spectateurs' de la scène. Les arrières-scènes dans lesquelles je m'étais auparavant senti si libre de m'explorer et m'imaginer ne m'étaient plus aussi agréables, en partie parce que les gens qui étaient en coprésence avec moi n'étaient plus les mêmes, et que la disposition spatiale de ces lieux avait été modifiée. En effet, la petite cafétéria dont je m'étais appropriée et dans laquelle je m'étais senti comme 'chez moi' depuis le début de mon terrain avait été changé, notamment par l'ajout d'une table de babyfoot, et cela changeait complètement la dynamique sociospatiale de l'endroit. La figure 37 présente deux images qui illustrent comment l'espace de la petite cafétéria a été modifié par l'ajout de ce nouvel élément de mobilier, qui changeait la configuration planifiée du lieu et lui conférait une ambiance très différente, puisque le reste de l'espace devait maintenant s'adapter à ce nouvel élément sociospatial. En effet, avant c'était un espace calme et en retrait de l'ECW, tandis qu'avec l'ajout de cette table de babyfoot, l'espace devenait maintenant rapidement achalandé et cacophonique, parce que c'était devenu davantage un lieu de pause et de socialisation pour les autres coworkers (qui pour la majorité occupaient des bureaux fermés).

Figure 37. La modification sociospatiale de la petite cafétéria de l'ECW avec l'ajout de la table de babyfoot



  tant donné que la petite cafétéria de l'ECW avait été un lieu clé pour moi pendant mon terrain de recherche et que sa nature sociospatiale avait maintenant changé, tout comme le fait que j'étais constaté un changement important dans les gens et l'atmosphère générale du coworking, la phase d'étiolement de ma chimère identitaire concordait avec une remise en question par rapport à l'environnement de coworking en soi. En effet, je commençais à me demander si ne je n'éprouvais pas une forme de « saturation spatiale » à l'égard de l'ECW et de l'expérience de l'espace que j'en faisais, comme le met en lumière la vignette suivante tirée du jour 83 de mon terrain de recherche :

[...] J'étais l'impression que la communauté et l'atmosphère de Montréal CoWork me stimulaient moins qu'avant, voire quasiment plus du tout. Je ne sentais donc plus que j'étais vraiment besoin d'être au coworking, et je me suis mis à me questionner si c'était une forme de 'saturation spatiale'. Bref, j'ai terminé ma semaine de terrain sur cette réflexion, et sans le savoir, je terminais ma dernière journée de terrain 'officielle' sur ce questionnement à l'égard du sentiment d'avoir saturé mon expérience de l'espace vécu à Montréal CoWork, puisque mon ordinateur allait crasher le lendemain matin, ce qui allait avoir une répercussion majeure sur la dernière semaine prévue de mon terrain de recherche. (Jour 83 – phase d'étiolement – 21 mars 2024)

En fin de compte, la perte d'attachement et de stimulation que je ressentais à l'égard de l'ECW, en tant que travailleur autonome du savoir, contribuait d'une certaine manière à l'étiolement de ma *chimère identitaire*, qui elle-même avait été fortement ancrée au sein de l'ECW. D'ailleurs, mon ancrage au sein de l'ECW avait été une source quasi quotidienne du jeu identitaire qu'est la *fabulation identitaire* pendant les

trois premières phases de ma *chimère identitaire*, et c'est comme si ma perte d'ancrage sociospatial au sein l'ECW avait entraîné une perte de capacité au sein de ma personne quant à ma pratique de *fabulation identitaire*. Ce phénomène s'amplifiait en quelque sorte par lui-même, car ma perte de capacité fabulatrice quant à l'identité entrepreneuriale alimentait également ma perte d'ancrage sociospatial dans l'ECW. J'étais pris dans une sorte de spirale autoportante qui entraînait une double perte d'attachement, à la fois spatiale quant à l'ECW dans lequel j'avais évolué depuis près d'une année, et identitaire quant à l'illusion de l'identité entrepreneuriale que je rendais réelle à mes yeux à travers la pratique de la *fabulation identitaire*. Dès lors, la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire* a en partie été caractérisée par la dissipation graduelle de ma capacité à m'imaginer dans le futur en tant qu'entrepreneur, ce qui abrogeait ma *fabulation identitaire* lorsque je me trouvais dans l'ECW, ainsi que la dissipation graduelle de mon attachement à l'ECW et de la stimulation que j'éprouvais lorsque je me trouvais dans le coworking. Pendant cette phase, j'ai d'ailleurs continué à remarquer une 'distanciation' grandissante entre ma personne et ce que je qualifiais de mon *moi entrepreneurial* au cours des semaines qui ont suivi la fin de mon terrain. Lors de l'analyse de mes données, j'ai été amené à interpréter ces formes de 'coupure' et de 'distanciation' quant à l'identité entrepreneuriale comme le prolongement temporel de l'étiollement de ma *chimère identitaire*. Le passage ci-dessous, enregistré à la mi-avril 2024 via mon enregistreur vocal, quelques semaines après la fin de mon terrain au sein de l'ECW, met en lumière à quel point j'avais pris de la distance avec mon *moi entrepreneurial* et comment ma *chimère identitaire* avait continué à s'étioler:

[...] Je me suis dit que ce serait bien que j'anime un peu ma page d'entreprise sur LinkedIn, puisque ça faisait quelques semaines que je n'avais rien fait. Assis à mon bureau à la maison, je suis passé d'une décision spontanée à réaliser cette tâche entrepreneuriale à une perte de motivation immédiate pour l'exécuter. En ouvrant LinkedIn, je ne me sentais plus inspiré. Je ne trouvais pas qu'une publication sur ma page d'entreprise serait vraiment utile. Mis à part des messages que j'avais échangés avec les entrepreneurs que je coach, puisqu'il y avait davantage un lien humain qui s'était installé entre nous, j'avais complètement laissé de côté mon projet entrepreneurial depuis la fin de mon terrain au cowork. En étant assis à mon bureau à la maison, un espace de travail très académique, j'avais perdu ma motivation à travailler sur mon entreprise. Je ne ressentais plus la stimulation de bâtir mon projet entrepreneurial. Je voyais un peu moins la pertinence, voire le besoin de le faire. Je me consacrais plutôt à mes rôles de doctorant, chercheur et enseignant. Je me rendais compte que ma priorité professionnelle se situait à ce niveau [...] Étant donné que je n'allais plus au coworking, que je ne me retrouvais plus dans cet espace qui me donnait une forme d'énergie entrepreneuriale, et qui orientait d'une certaine manière ma trajectoire, mon travail, ma manière d'être et ma manière d'opérer professionnellement, je réalisais que mon entreprise avait été complètement délaissée au cours des dernières semaines. Je n'avais pas envie de faire de la prospection de client et de la commercialisation de mon offre de service. Ça ne m'intéressait plus du tout. Je ne sentais aucune motivation à accomplir ces tâches. Mon intérêt était désormais rendu ailleurs. (Épilogue – phase d'étiollement – 18 avril 2024)

Ce dernier extrait traite explicitement du fait que mon travail entrepreneurial était enraciné dans l'ECW et que le fait de m'être éloigné de cet espace et d'avoir rompu avec ces racines sociospatiales semblait avoir fragilisé mon travail entrepreneurial, ainsi que mon 'identité entrepreneuriale'. De plus, cette vignette met également en lumière qu'il y avait une certaine forme d'harmonisation entre mes différentes dimensions socioprofessionnelles qui se produisait pendant la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*. En effet, c'est comme si en m'éloignant de l'ECW, j'avais graduellement brisé les liens qui avaient restreint une dimension identitaire (ma dimension entrepreneuriale) en la rattachant à l'ECW, ce qui permettait à mes autres dimensions reliées à mes rôles académiques et à mon rôle entrepreneurial de s'amalgamer et se libérer de toutes contraintes spatiales (que je m'étais d'ailleurs possiblement imposées).

5.6.3 L'harmonisation de mes dimensions identitaires

Pendant la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, j'ai également commencé à constater une certaine forme d'harmonisation entre la dimension identitaire reliée à mon rôle d'entrepreneur et celles reliées à mes rôles académiques. Je remarquais que ces différentes dimensions identitaires s'étaient en quelque sorte amalgamées au sein de ma personne, et je ne ressentais plus vraiment de distinctions entre ces dimensions socioprofessionnelles, comme j'en fais mention dans cet extrait des données :

[...] Pendant ce dernier bloc de travail de la journée, j'ai pris conscience que mon rôle d'entrepreneur, depuis les dernières semaines, semblait se démarquer de moins en moins de mes autres rôles professionnels (doctorant, chercheur et enseignant). Je sentais qu'il y avait une forme d'entrecroisement et d'entrelacement de ces rôles qui commençait à s'opérer en moi. Je sentais que mon entreprise faisait de plus en plus partie de ma personne et que la séparation entre moi et mon projet entrepreneurial était de moins en moins grande. En effet, mon entreprise TRC³ semblait faire de plus en plus partie d'un « tout » socioprofessionnel, et j'avais l'impression que cela me rendait heureux. J'avais l'impression qu'il y avait une forme d'harmonisation de rôles qui s'opérait au sein de ma personne. Je n'avais plus l'impression d'opérer 'uniquement' en tant qu'entrepreneur lorsque je travaillais sur mon projet entrepreneurial. Il y avait une forme de 'fluidité' de rôles qui semblait se produire, et un amalgame socioprofessionnel semblait se construire, hors de ma volonté consciente. J'observais que cet amalgame rassemblait mon rôle entrepreneurial et mes rôles de chercheur et d'enseignant, mais pas forcément celle de doctorant. J'avais ainsi l'impression que ces trois rôles fusionnaient peu à peu, et que les éléments qui les distinguaient 'fondaient' peu à peu. Je me demandais si c'était peut-être dû à ma présence et mon utilisation plus prononcée de la plateforme LinkedIn, sur laquelle je performais de plus en plus mes activités entrepreneuriales, ainsi que mes activités professionnelles reliées à mes rôles de chercheurs et d'enseignant. (Jour 82 – phase d'étiollement – 19 mars 2024)

Cette vignette met notamment en lumière que l'utilisation que je faisais des réseaux sociaux, en particulier la plateforme LinkedIn, semblait contribuer à ce que j'ai identifié comme étant une harmonisation

identitaire entre mes diverses dimensions socioprofessionnelles. J'ai observé cette dynamique de manière graduelle au courant des derniers mois de ma recherche énaactive, et c'est comme si l'image de moi-même que je projetais sur LinkedIn, aux yeux de tous, scindait de moins en moins mes dimensions identitaires. J'étais sur une scène virtuelle qui m'amenait à socialement performer sans distinction de mes activités professionnelles ou de mes dimensions identitaires. En effet après quelques mois d'interaction professionnelle sur la plateforme de LinkedIn, j'observais de moins en moins de distinction entre moi, en tant que personne, et mon entreprise, en tant que travailleur autonome. Je constatais que ces deux 'entités' n'étaient pas séparées l'une de l'autre, et qu'elles s'amalgamaient dans ma façon d'utiliser le réseau social pour entrer en contact avec les autres, en tant qu'individus, et de socialement performer devant les autres, en tant qu'auditoire. Cette réalisation m'est venue pour l'une des premières fois au jour 67 de mon terrain, à la toute fin de la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, à la suite d'une interaction sociale au sein de l'ECW :

[...] E est venue s'asseoir directement devant moi sur le pouf et s'est mise à me parler. Je trouvais cela amusant. Nous avons échangé pendant près de 15 minutes en discutant de possibles partenariats d'affaires entre mon entreprise et le cowork. Comme elle me disait avoir vu ma publication LinkedIn, pour laquelle elle m'avait d'ailleurs félicité de manière virtuelle, elle a pris le temps de me féliciter une nouvelle fois, de vive voix cette fois, pour la création de mon site web et mon entreprise. Cela m'a fait plaisir. Lorsqu'elle est repartie, je me suis confortablement réinstallé pour travailler sur mon projet entrepreneurial, notamment en échangeant des messages avec de possibles partenaires d'affaires. J'ai pris le temps de planifier mes prochains mois de collecte de données dans le cadre de ma recherche, et j'ai également pris un moment pour créer une page LinkedIn pour TRc³, en plus de pimper ma propre page LinkedIn. Je me rendais de plus en plus compte que virtuellement parlant, sur LinkedIn en particulier, ma propre identité et celle de mon entreprise avaient tendance à se mêler. Les deux étaient intimement liés. Je sentais que j'étais mon entreprise aux yeux des autres, et je voulais donc qu'il y ait le plus de cohérence et crédibilité possible entre ces deux entités virtuelles et matérielles : 'moi' comme une personne et 'mon' entreprise comme une organisation. (Jour 67 – phase d'épanouissement – 17 janvier 2024)

Dès lors, à travers ma présence professionnelle sur la plateforme LinkedIn, je me rendais compte que mes diverses dimensions identitaires ne se distinguaient pas forcément les unes des autres et qu'elles étaient plutôt reliées de manière complémentaire. Lors de la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, je constatais ainsi que ma dimension identitaire en tant qu'entrepreneur ne se dissociait plus de mes autres dimensions identitaires. Elles formaient désormais un tout socioprofessionnel. En fin de compte, si les premiers mois de mon terrain de recherche étaient davantage caractérisés par une distinction entre mes diverses dimensions identitaires socioprofessionnelles, la dernière phase de mon terrain était davantage caractérisée par une forme d'harmonisation identitaire entre ces mêmes dimensions identitaires.

5.6.4 Le renversement temporel de ma pratique entrepreneuriale

Ensuite, j'ai remarqué que la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire* était caractérisée par une forme de renversement temporel de ma pratique entrepreneuriale en tant que travailleur autonome du savoir, puisque j'opérais désormais principalement au présent, sans constamment m'imaginer dans le futur en tant qu'entrepreneur comme je l'avais fait jusqu'à maintenant à travers ma recherche énaïve. Or, ce renversement temporel de ma pratique entrepreneuriale avait des effets sur ma manière de me concevoir en tant qu'entrepreneur, puisque je n'étais plus ancrée dans le futur que j'imaginai, mais plutôt dans le présent que je tentais de concrétiser. Je ne me concevais effectivement de moins en moins comme un entrepreneur en tant que tel, car ma *chimère identitaire* se dissipait graduellement. À la place, je me concevais comme ce que je faisais réellement en tant que travailleur autonome. J'étais un coach et un accompagnateur entrepreneurial. C'est ce que je tentais de faire concrètement au quotidien à travers mon entreprise, et c'est comme ça que je me percevais désormais.

Ma 'nouvelle' identité en tant que coach et en tant qu'accompagnateur entrepreneurial, relié à ce que je faisais concrètement comme travailleur autonome du savoir, faisait écho à ce que m'avait dit une travailleuse autonome que j'avais rencontrée dans le cadre de mes entretiens réflexifs. En effet, E1 m'avait expliqué qu'elle ne se voyait pas du tout comme une entrepreneure, mais plutôt comme une stratège, parce que c'est ce qu'elle faisait concrètement et c'est de même qu'elle aidait véritablement ses clients. L'extrait suivant, tiré de notre entretien réflexif, met en lumière la conception qu'E1 avait par rapport à qui elle était, professionnellement parlant, et ce fragment de conversation résonne avec la conception socioprofessionnelle que j'avais désormais de moi-même et qui s'était graduellement formée pendant la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire* :

Intervieweur: Les différentes identités qui orientent ta vie, ça serait quoi selon toi ?

E1: Est-ce que ça traduirait bien la question si je pouvais parler de dimensions... Les différentes dimensions chez moi, évidemment, c'est à un niveau personnel aussi. Moi, je suis aussi une créatrice, artiste. Je parlais de musique. Je suis une personne qui danse. Je suis une raveuse. Tout ça me nourrit beaucoup. Ça apporte de l'oxygène à mes projets. Ça me permet aussi d'explorer différentes dimensions de ma personnalité...

Intervieweur: Vraiment fascinant. Et puis, à travers ces différentes dimensions, la dimension entrepreneuriale de ta personne, c'est où que tu la mettrais en termes de... C'est difficile à grader, mais occupe-t-elle une place importante dans ton quotidien ?

E1: Pantoute. Non, vraiment pas. Tu sais, des fois tu regardes sur les applications de rencontres, tu sais, décrire votre poste, il y a du monde qui écrivent 'entrepreneur', et je fais comme "Pfffffffffffffffff". Moi, c'est fondatrice. Ce n'est même pas vrai, j'écris Stratège en com. Parce que c'est tellement... Tu sais, entrepreneur, tu peux entreprendre n'importe quoi. Je veux dire, tu peux entreprendre de... Vendre de la limonade sur le coin de la rue, et tu peux entreprendre aussi d'avoir une entreprise de 600 employés. Tu comprends. Pour moi, ça ne veut rien dire. Être entrepreneur, c'est quelqu'un qui bâtit. C'est une personne de projet. Puis en même temps, tu as un projet ou tu en as dix, c'est la même chose. Pour moi, je trouve que c'est rendu un terme très confus, qu'est-ce que ça veut dire. Alors non, moi je ne m'identifie pas comme entrepreneur, je ne me présente pas comme une entrepreneure.

Intervieweur: Toi c'est plus stratégie ?

E1: Oui, c'est ça. J'aime dire concrètement ce que je fais. Comment j'aide le monde (E1, 14 juin 2023)

En somme, la perspective de cette stratégie est très éclairante quant à la manière dont j'en suis venu à moi-même m'identifier à l'égard de ce que je faisais concrètement au quotidien en tant que travailleur autonome du savoir. Lors de la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, je ne m'imaginais plus dans un temps futur à travers ma pratique de *fabulation identitaire*, je me concevais plutôt à travers ce que je faisais avec régularité dans mon quotidien professionnel. J'étais avant tout un coach entrepreneurial, ou dit autrement, un accompagnateur entrepreneurial. De plus, pendant cette période d'étiollement, j'ai observé une certaine forme d'inflexion identitaire entre qui j'étais en tant qu'entrepreneur et qui j'étais en tant que chercheur et professeur-enseignant. D'une certaine manière, ces dimensions identitaires s'étaient harmonisées et je ne ressentais plus de tensions entre ces dimensions socioprofessionnelles.

À cet effet, il y a un ultime moment marquant qui s'est produit quelques semaines après la fin de mon terrain et qui permet de davantage mettre en lumière l'étiollement de ma *chimère identitaire*. Ce moment fut mon second séjour en Allemagne dans le cadre du cours MGT6251 que je donnais, et ce qui rend ce moment particulièrement intéressant est le contraste marqué dans ma manière de me présenter versus mon premier séjour pour ce cours. En effet, lors de mon séjour précédent, un an pratiquement jour pour jour, c'était le début de la phase d'expansion de ma *chimère identitaire* et j'avais activement distribué mes cartes d'affaires, tout en annonçant fièrement que j'étais un 'entrepreneur' qui venait de lancer son entreprise. Cependant, j'ai observé que la situation était très différente lors de ce second séjour, même si celui-ci m'avait amené à vivre sensiblement les mêmes choses en termes d'activités et d'interactions sociales. Pendant ce second séjour, j'ai constaté une grande différence dans ma manière de me concevoir en tant qu'entrepreneur, notamment lorsque je parlais à des collègues allemands. Si je m'étais fortement

conçu comme un entrepreneur lors de mon premier séjour en mai 2023, je me suis alors faiblement conçu comme un entrepreneur lors de ce second séjour. La vignette suivante permet d'illustrer l'étiollement grandissant de ma *chimère identitaire* lors de cette quatrième phase:

[...] L'année précédente [...] J'étais très fier d'avoir lancé mon entreprise, et pendant ce voyage, j'avais donné de nombreuses cartes d'affaires à des personnes que j'avais rencontrées, notamment lors de la journée du Québec à Passau. J'interagissais avec le monde, on échangeait le contact, et hop, je donnais ma carte d'affaires. Toutefois, cette année ça n'avait pas été le cas. J'avais eu le même type d'activité et d'interactions avec les gens, mais au lieu de remettre ma carte d'affaires, un réflexe que je semblais avoir perdu, nous nous ajoutions directement sur LinkedIn. En effet, même si j'avais fait exprès d'amener des cartes d'affaires avec l'objectif d'en distribuer, je n'en avais pas encore donné une seule après une semaine complète à Munich et à Passau [...] Je me sentais de moins en moins connecté à ma propre entreprise. Cette année, j'avais parlé de ma thèse, de mes projets de recherches, de mon enseignement, mais jamais de mon entreprise. C'étaient ces dimensions qui ressortaient de ma personne lorsque je parlais de moi et de ce que je faisais. C'étaient ces dimensions que j'avais envie de mettre de l'avant et de communiquer [...] Je constatais que mon projet d'entreprise était là, il existait, et que j'avais moi-même ce côté entrepreneurial, mais j'avais moins envie de mettre ce côté de l'avant et le communiquer aux gens. Était-ce parce que j'étais dans un environnement davantage académique ? Pourtant, l'année précédente je me trouvais dans le même environnement et je n'hésitais pas à mettre mon « moi » entrepreneurial de l'avant. Cette fois-ci, je mettais davantage l'accent sur mon rôle d'enseignant et de chercheur [...] Mon aspect entrepreneurial, en tant que fondateur et CEO de ma petite entreprise, il était désormais beaucoup moins fort qu'il ne l'avait été. Je sentais qu'il était toujours là, au sein de ma personne, mais qu'il occupait une place amplement réduite. Il avait perdu tout son poids face à mon autre aspect socioprofessionnel, celui que j'associais à mon rôle académique de professeur-enseignant-chercheur. (*Épilogue*)

À la fin de cette vignette, lorsque je fais référence à mon aspect entrepreneurial et que j'observe qu'il était désormais moins fort qu'il ne l'avait été, tout en sentant qu'il était toujours au sein de ma personne, cette idée fait directement référence à l'étiollement de ma *chimère identitaire*. En effet, j'étais revenu de mon premier séjour en Allemagne avec la certitude que j'étais un entrepreneur, et cela concordait avec la phase d'expansion de ma *chimère identitaire*, mais cette fois, j'étais revenu de mon séjour en Allemagne avec la compréhension que je n'étais pas vraiment un entrepreneur, mais plutôt un professeur-enseignant qui avait le désir de coacher et d'accompagner des entrepreneurs dans leurs cheminements respectifs.

5.6.5 La danse de la startup

Finalement, lors des semaines qui ont suivi la fin de mon terrain de recherche, je ne suis retourné qu'une seule fois dans l'ECW et c'était pour une soirée de réseautage à laquelle j'avais été invité. À cette occasion, j'ai pu observer la prolongation de l'étiollement de ma *chimère identitaire* à travers une constatation bien

précise. En effet, lors de cet évènement de réseautage auquel je participais, j'ai pris conscience du fait que j'étais immergé dans ce que j'identifiais comme *la danse de la startup*, une forme de bal ritualisé dans lequel chacun semblait jouer son rôle et danser ses pas. Or, même si mon entreprise n'était pas une startup en soi, je m'étais comporté depuis le début de mon terrain un peu comme si elle l'était, et je m'étais moi-même vu comme ce genre d'entrepreneur pendant les trois premières phases de ma *chimère identitaire*. D'ailleurs, cette conception avait certainement contribué à ma pratique de fabulation identitaire qui était au fondement de l'émergence, l'expansion et même l'épanouissement de ma *chimère identitaire*. Cependant, lors de cette soirée de réseautage du 18 avril 2024 au sein de l'ECW, comme nous pouvons le constater dans la vignette suivante, j'ai pris conscience de la *danse de la startup* et cette prise de conscience a davantage nourri l'étiollement de ma *chimère identitaire* :

[...] J'avais observé, pendant le déroulement de la 'cérémonie' et du moment de réseautage, qu'il y avait vraiment une sorte de jeu de l'entrepreneuriat qui se déroulait pendant ce type de soirée [...] C'était un véritable jeu de la startup. Dans le jeu de la startup, il y a la grande danse du réseautage. Tout le monde semble avoir quelque chose à se dire. Le monde est *hype*. Tout le monde semble avoir quelque chose à demander et à offrir. J'observais une réelle performance théâtralisée, à la Goffman, lors de cette soirée. J'ai été rebuté par cette dynamique et ce jeu de la startup. Je sentais que cela renforçait mon désir à ne pas faire partie de cet univers. De plus, lors de ces soirées dansantes de la startup, dont le réseautage était le type de danse par excellence, l'alcool semblait jouer un rôle important [...] et elle semblait mettre les gens dans un état et une énergie ouverte vers les autres. Cette substance réduisait les inhibitions des gens, et je percevais cette réduction inhibitrice un peu partout autour de moi [...] Les gens se vendaient. Les gens vantaient leurs projets. Ils vendaient également leur vision, car après tout, c'était ça l'objectif de la startup : accrocher les gens à notre vision du monde, à ce que nous voulons qu'ils adhèrent et qu'ils investissent. Tout semblait être axé sur le futur. Très peu sur le présent. Encore moins sur le passé. On consomme ainsi, au moment présent, de l'alcool, mais pas tant de nourriture, car il ne semble jamais avoir beaucoup de nourriture dans ce type d'évènement. On consomme aussi les gens, plus particulièrement les contacts, car ce sont les contacts qu'on veut consommer lors de ce type de soirée. Je constatais ainsi que dans la danse de la startup, les gens semblent consommer au présent dans l'objectif de vendre leur vision de l'avenir. C'est une dynamique intéressante celle du jeu de la startup. En fait, c'est une danse ritualisée. Les investisseurs et les donateurs d'un côté, tous d'un certain âge. Les entrepreneurs, plus jeunes, de l'autre côté. D'un côté, il y a l'expérience du passé. De l'autre côté, il y a la promesse du futur. Au milieu, tout le monde se rencontre au sein du présent de la consommation [...] Ce n'était pas une danse dans laquelle je voulais continuer à participer. (*Épilogue*)

Cet extrait met en évidence que la *danse de la startup* ne représentait pas une dynamique sociale qui m'interpellait, bien au contraire, et cette réalisation a contribué à amplifier l'étiollement de ma *chimère identitaire*. Cette sorte de bal ritualisée dans lequel chaque participant jouait un rôle et dansait les pas qu'il ou elle avait appris à danser était formule qui me semblait 'programmée et normalisée', et dans ce

cadre j'ai ressenti une forme d'inconfort identitaire quant à mon propre rôle d'entrepreneur. Je me suis en quelque sorte éloigné de cette dimension identitaire. D'ailleurs, l'analyse de mes données m'a permis d'identifier un autre moment pendant mon terrain où j'avais ressenti la dynamique de ce que j'ai nommé la *danse de la startup*, une dynamique sociale qui m'avait laissé un goût amer à l'égard de l'expérience que j'avais vécue. Étant donné que cette expérience était survenue lors des premiers jours de ma recherche énaactive et que ma *chimère identitaire* était dans sa phase d'émergence, je n'y avais pas donné beaucoup d'importance. Cependant, lors de l'analyse de mes données, j'ai vu un lien étroit avec cette notion de la *danse de la startup*. C'était au jour 7 de mon terrain, dans les premières semaines de ma recherche énaactive, et je m'étais rendu à l'incubateur de la Maison Notman pour un 5 à 7 auquel je m'étais fait inviter. Il s'agissait d'un concours de pitch et on m'avait fait comprendre que ce serait une belle opportunité de rencontrer de jeunes entrepreneurs qui pourraient vouloir bénéficier de mes services de coaching. Or, la vignette suivante met en lumière comment je m'étais senti à l'égard de ce que j'avais constaté être une soirée de « bal » typique de ce que j'en suis venu à nommer la *danse de la startup* :

[...] Mis à part le fait que je n'ai eu aucune opportunité de « bien » réseauter, j'ai trouvé que la formule des pitches entrepreneuriaux devant public était très ritualisée. Il y avait des rangées de chaises assez tassées. Tout le monde se retrouvait collé les uns sur les autres [...] Les juges se trouvaient sur le côté. Ils étaient assis derrière des tables qui avaient des nappes noires. Leurs noms étaient écrits devant eux, et ils étaient assis sur des tabourets surélevés. Ainsi, les juges se trouvaient assis plus haut que les gens dans la salle, parmi lesquels il y avait forcément des présentateurs qui se préparaient à faire leur pitch. Je trouvais que c'était une atmosphère très théâtralisée, et qu'il y avait de nombreux petits éléments qui instaurent une certaine hiérarchie sociale dans ce contexte [...] Les gens offraient une performance. Tout était relativement rodé, il n'y avait aucune place à l'improvisation. C'était très formaté. Il y a eu cinq présentations de jeunes entrepreneurs qui semblaient à peine être sortis de l'université (je crois que plusieurs y étaient encore). Ils étaient là, devant cinq juges, qui leur posaient des questions pendant cinq minutes après qu'eux n'avaient eu que 2 minutes pour faire leur pitch. On pouvait constater, encore une fois, que le pouvoir était détenu par les juges, figures toutes puissantes du pitch entrepreneurial. Ce sont eux qui détiennent la connaissance entrepreneuriale, et surtout, le pouvoir monétaire derrière le prix accordé (l'évènement était commandité par la Banque Nationale, et il y avait naturellement un juge de la Banque Nationale dans le panel des 5 juges) [...] La formule est froide et formatée. Cela ne me parlait pas du tout. (Jour 7 – phase d'émergence – 18 avril 2023)

Cet extrait démontre que l'aspect théâtral de la *danse de la startup* m'avait le plus sauté aux yeux lors de ce 5 à 7 à la Maison Notman, et c'est quelque chose qui m'avait définitivement éloigné de ce type de soirée pour la suite de mon cheminement entrepreneurial. Dès lors, ma prise de conscience à l'égard de ce que je caractérise comme la *danse de la startup* a contribué à l'étiollement de ma *chimère identitaire* lors de sa quatrième phase temporelle.

5.6.6 Synthèse des éléments clés de la phase d'étiollement de ma chimère identitaire

Somme toute, la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire* s'est déroulée sur une période d'environ deux mois, et cette phase a été caractérisée par quelques éléments clés. Tout d'abord, j'ai constaté une certaine forme de découragement entrepreneurial relié à la difficulté de trouver des clients pour faire vivre mon entreprise. Cela m'a amené à prendre conscience de la réelle précarité, à la fois sociale et économique, dont font face les travailleurs autonomes du savoir. En effet, je constatais que la vie du travailleur autonome du savoir était émotionnellement épuisante, notamment parce qu'elle imposait une quête constante et sans relâche de clients et de collaborateurs pour garantir un certain salaire. Ainsi, le découragement entrepreneurial que j'ai ressenti au sein de ma personne a eu un impact négatif sur ma pratique de *fabulation identitaire*, car le futur imaginé faisait place au présent réel, et cela a contribué à l'étiollement de ma *chimère identitaire*.

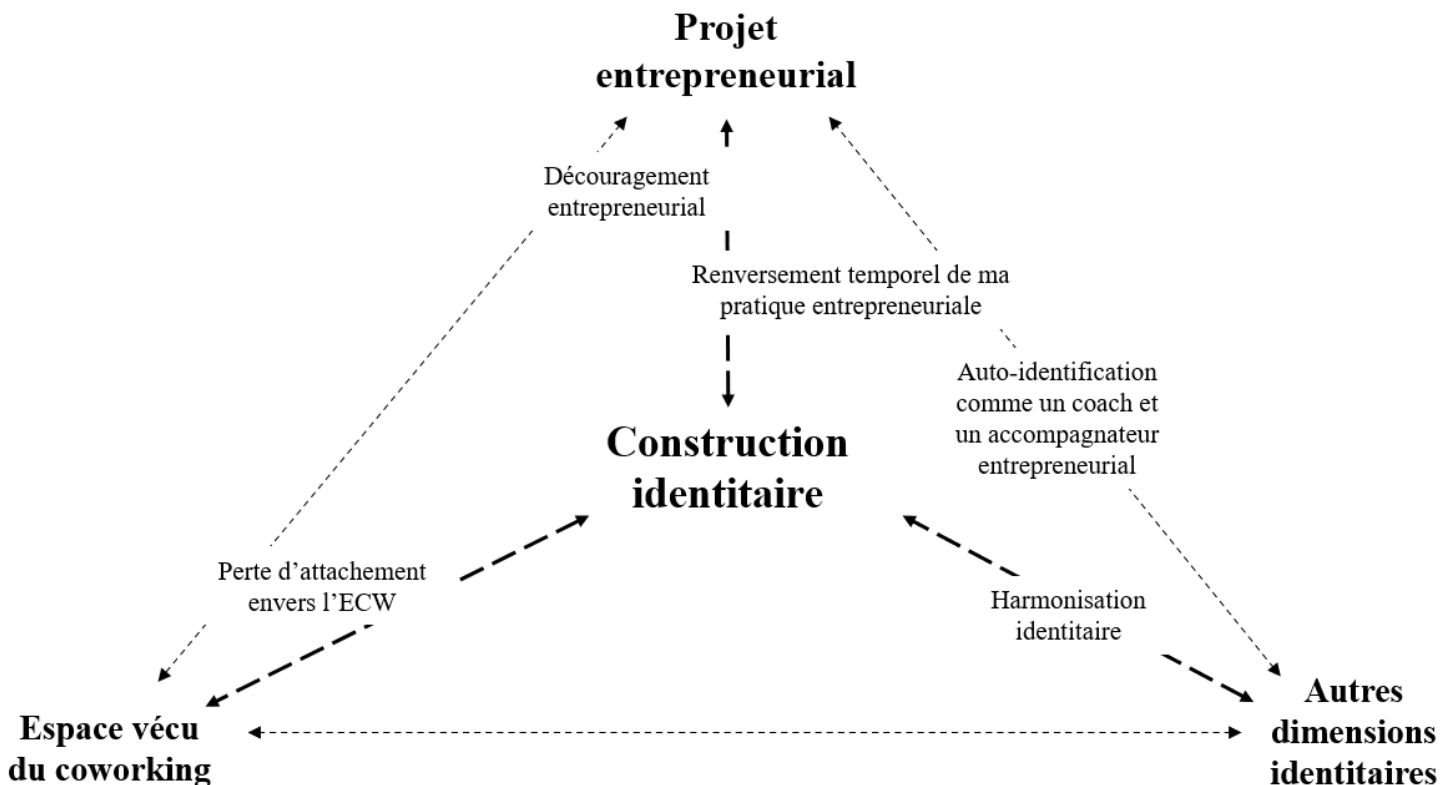
Ensuite, cette quatrième phase a également été caractérisée par une perte d'attachement à l'ECW et une perte de stimulation quant à mon expérience vécue du coworking. En effet, mon ancrage sociospatial à l'ECW avait été une source importante pour ma pratique de la *fabulation identitaire* pendant les trois phases précédentes de ma *chimère identitaire*, et ma perte d'attachement à l'égard de l'ECW au courant de cette phase avait entraîné l'étiollement de ma *chimère identitaire* via une perte de capacité à pratiquer le jeu identitaire de la *fabulation identitaire*. De plus, ce phénomène s'alimentait en quelque sorte de lui-même, car j'étais pris dans une sorte de spirale qui entraînait une double perte d'attachement, autant spatiale qu'identitaire. Je perdais à la fois mon ancrage au sein de l'ECW, qui était étroitement lié à ma *chimère identitaire*, et mon ancrage identitaire, qui était étroitement lié à ma manière de vivre l'ECW et mon attachement à celui-ci. Dès lors, l'étiollement de ma *chimère identitaire* a été caractérisé par la baisse graduelle de ma capacité à m'imaginer dans le futur en tant qu'entrepreneur, et la dissipation de la stimulation que j'éprouvais lorsque j'étais à Montréal CoWork et ultimement, mon attachement à l'ECW.

En troisième lieu, j'ai également remarqué une certaine forme d'harmonisation entre la dimension identitaire reliée à mon rôle d'entrepreneur et les autres dimensions identitaires reliées à mes rôles académiques pendant cette quatrième phase temporelle de ma recherche énaïve. Je remarquais que ces différentes dimensions identitaires s'étaient en quelque sorte amalgamées au sein de ma personne, et cela a contribué à l'étiollement de ma *chimère identitaire* et à l'affaiblissement de ma construction identitaire de l'identité entrepreneuriale.

Finalement, la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire* a été marquée par une forme de renversement temporel de ma pratique entrepreneuriale en tant que travailleur autonome du savoir. En effet, comme j'opérais désormais principalement au présent, sans constamment m'imaginer dans le futur en tant qu'entrepreneur, ce renversement temporel avait des effets sur ma manière de me concevoir en tant qu'entrepreneur, puisque je n'étais plus ancrée dans le futur que j'imaginais, mais plutôt dans le présent que je tentais de concrétiser. Je me concevais désormais davantage à travers ce que je faisais réellement en tant que travailleur autonome au temps présent. Dès lors, je me concevais comme un coach et un accompagnateur entrepreneurial.

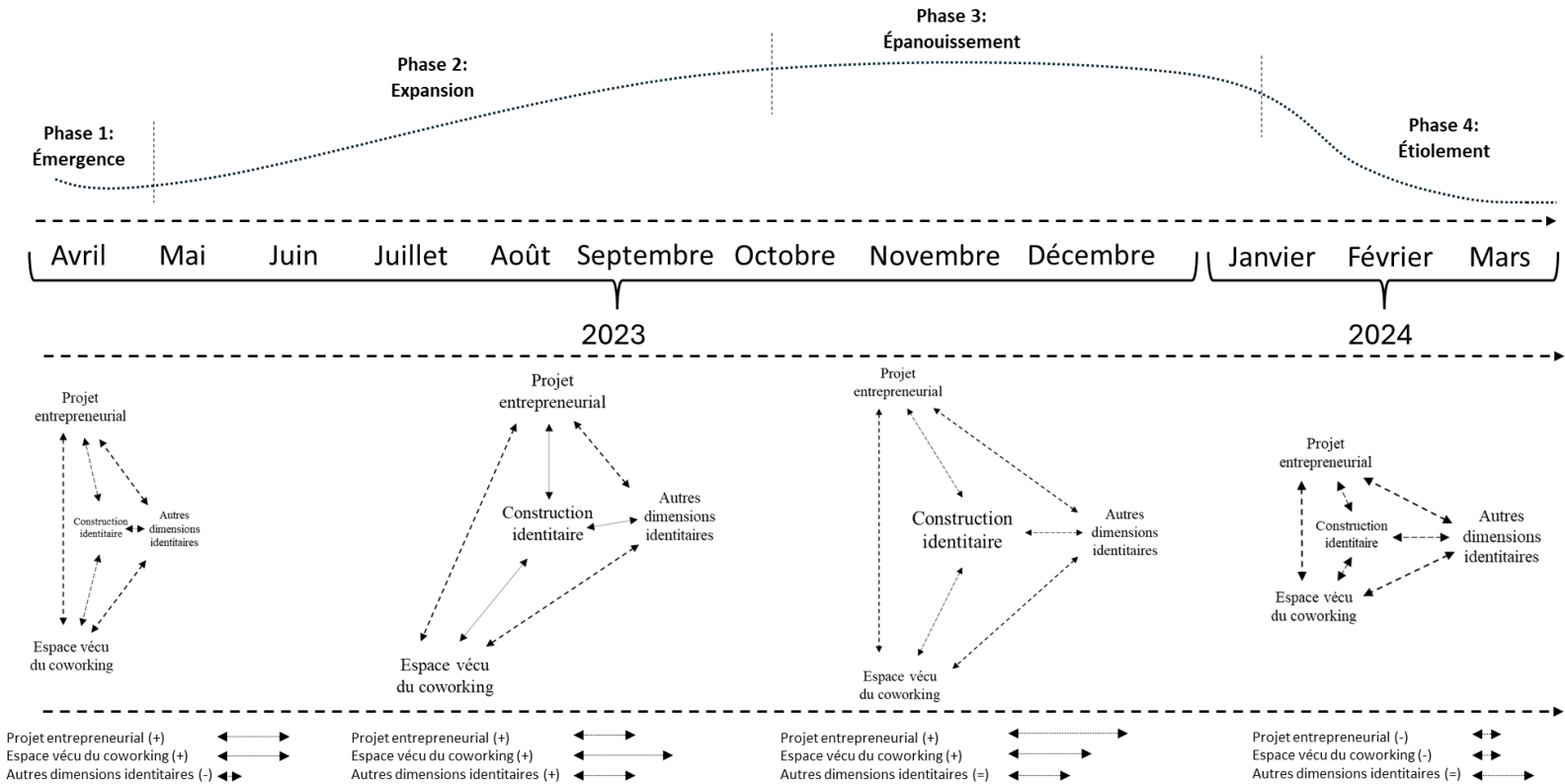
En bref, la figure 38 permet d'illustrer les divers éléments qui ont contribué à l'étiollement de ma *chimère identitaire* pendant cette quatrième phase, que ce soit au niveau du découragement entrepreneurial qu'entraînait mon incapacité de trouver des clients pour 'performer' mes services, la perte d'attachement à l'ECW et la perte de stimulation quant à mon expérience vécue du coworking, de l'harmonisation identitaire avec mes autres dimensions identitaires, ou encore du renversement temporel de ma pratique entrepreneuriale. Ces éléments ont tous eu un effet d'entraînement négatif sur ma construction identitaire de l'identité entrepreneuriale, et de surcroît, sur l'étiollement de ma *chimère identitaire*.

Figure 38. Les éléments qui ont contribué à la phase d'étiollement de ma chimère identitaire



5.7 Synthèse des phases de ma chimère identitaire

Figure 39. Synthèse des phases temporelles de ma chimère identitaire



En définitive, ma *chimère identitaire* a connu quatre phases temporelles distinctes. La première était celle de l'émergence, pendant laquelle ce qui me paraissait être l'identité entrepreneuriale a pris forme à travers ma pratique de la *fabulation identitaire* qui était nourrie par le projet entrepreneurial que j'étais en train de créer en lui donnant une existence matérielle, ainsi que dans la manière que je vivais l'ECW. En effet, cette phase d'émergence s'est déroulée sur une période d'un mois et demi. Elle a principalement été alimentée par la matérialisation initiale de mon entreprise TRC³ à travers la création d'artefacts entrepreneuriaux, ainsi que ma manière de vivre l'ECW comme une sorte de refuge socioprofessionnel au quotidien, notamment à travers mes moments de socialisation entrepreneuriale. Ces éléments ont positivement contribué à ma construction identitaire de l'identité entrepreneuriale et à l'émergence de ma *chimère identitaire*, car ils ont alimenté ma perception subjective d'être un entrepreneur créant une entité indépendante de sa personne plutôt que d'être un travailleur autonome créant son propre travail.

Ensuite, la seconde phase temporelle de ma *chimère identitaire* était celle de l'expansion, et celle-ci a été affectée de manière importante par la manière dont je me suis davantage approprié l'ECW pendant cette période. En effet, au cours de cette phase d'expansion de ma *chimère identitaire*, j'ai développé des pratiques spatiales qui ont fait de l'ECW une sorte de *royaume entrepreneurial* dans lequel je me sentais libre et en sécurité pour m'investir pleinement dans mon projet entrepreneurial. En parallèle, j'ai passé beaucoup de temps à développer le contenu de mon entreprise en œuvrant sur l'arrière-scène de l'ECW, et j'étais ainsi dans une disposition spatiale qui favorisait le jeu identitaire de la *fabulation identitaire* et mon imagination qui nourrissait l'expansion de ma *chimère identitaire*.

Une troisième phase a suivi au milieu de l'automne 2023, et celle-ci était l'épanouissement de ma *chimère identitaire*. Cette phase a initialement été stimulée par l'acquisition d'une première cliente qui voulait payer pour les services que j'offrais à travers mon entreprise. À travers cette première 'transaction commerciale', je me voyais véritablement devenir entrepreneur. En effet, mon projet entrepreneurial n'était plus un projet fictif, c'était maintenant une entreprise réelle et concrète. De plus, l'atmosphère entrepreneuriale que je vivais au sein de l'ECW alimentait également la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, car j'avais trouvé le « rôle » que j'aimais jouer sur la scène de Montréal CoWork et c'était pour moi un environnement qui encourageait ma *projection identitaire* en tant qu'entrepreneur. Pendant cette phase, je m'imaginais constamment dans un temps futur en train de vendre mes services aux autres, tout comme je m'imaginais performer mon rôle d'entrepreneur à travers mes conférences de formation.

Finalement, la quatrième phase a été celle de l'étiollement de ma *chimère identitaire*. Cette phase est caractérisée par une perte d'attachement de l'ECW et une expérience moins stimulante de l'espace vécu au quotidien. Cette perte d'attachement à l'espace entraînait à la fois une perte d'ancrage au sein de l'ECW et une perte d'ancrage identitaire envers ma *chimère identitaire*. Elle était en train de s'étioler. Quant à la nature de mon projet entrepreneurial, j'ai été frappé par la dure réalité du travailleur autonome du savoir qui doit se battre au quotidien pour sécuriser son travail et son salaire, notamment à travers l'impératif de constamment devoir trouver des clients pour réussir à (sur)vivre. Le poids du présent pesait lourdement sur ma capacité à imaginer mon futur entrepreneurial.

Le tableau 6 présente l'ensemble des construits conceptuels clés qui ressortent de ce chapitre et qui sont associés à au moins l'une des quatre phases temporelles de ma *chimère identitaire* : que ce soit au niveau

de l'émergence (moi entrepreneurial), de l'expansion (royaume entrepreneurial et mobilité identitaire), l'épanouissement (bulle entrepreneuriale et projection identitaire) et l'étiollement (la danse de la startup).

Tableau 6. Tableau sommatif des construits conceptuels clés du chapitre des résultats

Termes conceptuels	Définitions
<i>Chimère identitaire</i>	Une forme d'organisme identitaire artificiellement produite par l'imagination de l'individu. La chimère identitaire peut être considérée comme un objet identitaire.
<i>Fabulation identitaire</i>	L'action ou la pratique de se présenter comme réelle une chimère identitaire. La fabulation identitaire peut être considérée comme une forme de jeu identitaire.
<i>Moi entrepreneurial</i>	Une dimension subjective de la personne associée à la sphère professionnelle de son rôle comme entrepreneur.
<i>Royaume entrepreneurial</i>	Un territoire et un cadre spatial associé au sentiment d'être un entrepreneur, et dans lequel le moi entrepreneurial règne en maître sur les autres dimensions identitaires. Le royaume entrepreneurial est également un territoire et un cadre spatial dans lequel le moi entrepreneurial circule et opère en toute souveraineté, comme un roi dans son royaume.
<i>Mobilité identitaire</i>	Une forme de transition ou déplacement interne au sein de la personne entre ses différentes dimensions identitaires. La mobilité identitaire peut être accompagnée ou facilitée par une forme de mobilité, transition ou déplacement externe.
<i>Bulle entrepreneuriale</i>	Un environnement de travail 'fermé' et axé sur le travail entrepreneurial qui forme une sorte de protection sociale à l'égard des autres personnes et du monde extérieur à l'environnement de travail.
<i>Projection identitaire</i>	L'action de projeter (c.-à-d. envoyer) une partie de soi-même vers quelqu'un d'autre à travers l'espace.
<i>La danse de la startup</i>	Une forme de bal ritualisé qui prend la forme de soirées de réseautage entrepreneurial dans lequel chacun semble jouer son rôle et danser ses pas, que ce soit en tant que <i>start-uppeur</i> , d'investisseur ou de simple spectateur.

CHAPITRE 6

DISCUSSION

La discussion qui est proposée dans ce chapitre s'articule autour des éléments conceptuels clés qui émergent des résultats présentés dans le chapitre 5. Un effort de contextualisation dialogique est réalisé afin de mettre ces éléments en relation avec les littératures au sein desquelles ils s'inscrivent, en plus de celles qu'ils peuvent enrichir. Les éléments qui sont discutés dans ce chapitre peuvent être compris comme des produits conceptuels de cette thèse, et chacun de ceux-ci contribue à fournir des voies de réponse aux trois questions de recherche qui ont orienté ce projet de recherche et son cadre méthodologique.

Tout d'abord, la première question au fondement de cette recherche avait l'objectif de mettre en lumière comment les espaces de coworking influent la construction de l'identité entrepreneuriale pour les usagers qui occupent ce type d'espace, en particulier les travailleurs autonomes du savoir. Ensuite, la seconde question de recherche avait quant à elle l'objectif de mieux comprendre comment l'expérience vécue de l'espace agit sur la construction identitaire de l'identité entrepreneuriale, avec la lentille spécifique des théories du travail et du jeu identitaire. Finalement, la troisième question qui caractérise ce projet de recherche était davantage ancrée dans les dimensions spatiales du coworking, et elle visait à mieux comprendre comment les tensions entre les notions d'espace (*space*) et de lieu (*place*) agissent sur la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir. Les résultats ont mis en évidence certains éléments qui fournissent des pistes de réponse à ces questions, et ceux-ci amènent de nouvelles perspectives au sein du champ théorique et de la sphère académique de l'entrepreneuriat.

Parmi ces éléments, je vais d'abord approfondir la notion de *chimère identitaire* et comment celle-ci peut donner l'illusion d'être une identité entrepreneuriale. Cette notion est l'une des contributions majeures de cette thèse, et c'est un construit conceptuel très fertile pour le champ conversationnel portant sur l'identité au sein de la sphère académique de l'entrepreneuriat. Je discuterai notamment d'une forme de jeu identitaire que j'ai présenté tout au long du chapitre des résultats et que j'ai identifié comme de la *fabulation identitaire*. Finalement, je tenterai de montrer comment celle-ci nourrit la *chimère identitaire* et lui donne les nutriments nécessaires à son émergence, son expansion et son épanouissement, en m'appuyant notamment sur une figure processuelle synthétisant les phases temporelles de mon terrain de recherche et les diverses pratiques spatiales et identitaires qui ont caractérisé ces phases.

J'enchaînerai ensuite avec une réflexion conceptuelle sur le coworking en considérant ce phénomène comme une atmosphère entrepreneuriale et comme un lieu d'entrepreneurialisation des identités. Dans cette seconde section, nous réfléchirons entre autres aux notions du jeu et du travail identitaire au sein de l'ECW, ainsi qu'aux manières de vivre l'espace au quotidien dans le contexte du coworking à travers la notion goffmanienne de la scène et de l'arrière-scène. Les concepts de la coprésence entrepreneuriale et des pratiques de spatialisation au sein de l'ECW permettront alors de formuler des pistes conceptuelles enrichissantes et éclairantes pour répondre aux questions de recherche de cette thèse.

Finalement, j'aborde une troisième section en réfléchissant aux dynamiques d'occupation spatiale dans l'ECW, ainsi qu'au phénomène identitaire d'une perspective spatiale, en considérant notamment l'identité comme un espace intérieur. Je terminerai cette réflexion en effectuant un retour réflexif sur le caractère critique de certaines des contributions théoriques de cette thèse, dont celle qui nous amène à concevoir l'identité comme un espace au sein de la personne et la construction identitaire comme une forme de spatialisation de l'être.

Entamons donc cette discussion avec la première section qui nous permettra d'explorer plus en profondeur le produit conceptuel central de cette thèse, celui de la *chimère identitaire*, afin de mettre un peu plus de lumière sur cette notion, ainsi que sur la notion de *fabulation identitaire*, la pratique identitaire principale qui alimente la *chimère identitaire*.

6.1 La chimère identitaire : l'illusion d'une identité entrepreneuriale

Pour revenir rapidement sur ce qui a préalablement été présenté dans le chapitre des résultats, notamment dans la section 5.2 (La fabulation identitaire et la création d'une chimère identitaire), une chimère est une forme de monstre fabuleux et imaginaire dans la mythologie grecque. C'est une idée sans fondement qui est le produit de l'imagination humaine. Une chimère est donc une illusion. Or, la recherche énaïve que j'ai réalisée en tant que travailleur autonome du savoir m'a amené à construire une 'entité' identitaire au sein de ma personne que je croyais être l'identité entrepreneuriale. L'analyse rétrospective des données observées sur le terrain a toutefois dévoilé que cette 'entité' identitaire avait davantage une essence illusoire et artificielle. Ce n'était pas quelque chose qui était ancré dans la réalité, mais plutôt dans mon imaginaire. Autrement dit, l'identité entrepreneuriale que je pensais posséder en tant que travailleur autonome du savoir n'a été qu'une *chimère identitaire* qui n'a jamais réellement existé. Elle n'aura été qu'un mirage. En effet, le chapitre des résultats présente cette *chimère identitaire* à travers ses phases

temporelles qui se déclinent selon quatre étapes : l'émergence, l'expansion, l'épanouissement et l'étiollement (voir la Figure 18. Les phases temporelles de ma chimère identitaire, p.128).

La notion de chimère n'est pas foncièrement nouvelle dans la littérature traitant de l'identité. Par exemple, le philosophe Henry Rosemont (1934-2017) soutenait que le moi indépendant (*independent self*) de la personne est une chimère qui conduit à une éthique individuelle problématique, car la relation entre soi et les autres s'en trouve forcément artificiellement minée (Bockover, 2018). Pour ce dernier, qui avait une philosophie ancrée dans le confucianisme, l'identité personnelle n'est pas réelle. Elle n'est qu'une idée ou, pour reprendre la perspective empiriste de David Hume (1711-1776), elle n'est qu'une « fiction de l'imagination » qui découle directement de l'expérience humaine (Hume, 2009 (1740), partie IV-VI).

L'école de pensée empiriste à l'égard de l'identité personnelle, largement influencée par Hume, conçoit l'identité comme une chose sans fondement; une fabuleuse illusion; une forme de chimère. La contribution conceptuelle du présent projet de recherche ne va pas en ce sens, puisque la discussion ne porte pas sur l'identité personnelle en soi. Cela est un débat que je laisse aux philosophes. Toutefois, c'est l'identité entrepreneuriale, que nous avons préalablement définie comme une identité sociale associée au rôle de l'entrepreneur (voir la section 1.2. L'identité et l'entrepreneuriat), qui se trouve ici caractérisée comme une forme de *chimère identitaire*. Il est important de préciser que je ne qualifie pas catégoriquement l'identité entrepreneuriale comme une *chimère identitaire*, car il se peut très bien qu'elle soit réelle et non chimérique dans certains cas. C'est plutôt dans mon cas particulier, en tant que travailleur autonome du savoir qui a fortement incarné son travail entrepreneurial au sein d'un espace de coworking, que ce type d'identité sociale a pris la forme d'une *chimère identitaire*.

Par exemple, lors de mes premières semaines sur le terrain, que j'ai identifié comme la phase d'émergence de ma *chimère identitaire*, la manière avec laquelle je me blottissais spatialement au sein de l'ECW, que je percevais comme « une sorte de 'refuge' dans lequel je me sentais 'protégé' du monde [et] dans ce refuge, je me sentais en sécurité pour créer l'entreprise que je désirais créer, sans ressentir le regard ou la pression d'autrui à faire certaines choses d'une certaine manière » (5.3.2. L'espace de coworking comme un refuge socioprofessionnel, p.137) me 'protégeait' spatialement et socialement d'autres usagers du *coworking*. Cela me permettait notamment de m'imaginer en tant qu'entrepreneur au même rythme que je matérialisais mon projet entrepreneurial et que je créais mes premiers artefacts entrepreneuriaux, tels que mon logo d'entreprise, mes cartes d'affaires ou mon site internet (voir la section 5.3.1. La

matérialisation du projet entrepreneurial, pp.131-137). Dès lors, à travers la pratique spatiale du blotissement, je me créais un contexte qui stimulait ma capacité imaginative et je me créais ainsi ma propre illusion entrepreneuriale dans laquelle je me voyais comme un entrepreneur. Conséquemment, la contribution conceptuelle avancée dans cette thèse est plutôt de concevoir que l'identité entrepreneuriale peut, dans certains cas, comme dans le mien, prendre la forme d'une illusion ou d'un mirage produit par l'imagination. Parfois, l'identité entrepreneuriale peut tout simplement n'être qu'une *chimère identitaire*.

Il est cependant pertinent de nous demander ce qu'une *chimère identitaire* apporte à l'individu et ce qu'elle permet concrètement. Mon expérience phénoménologique m'a amenée à observer que la *chimère identitaire* permet de vivre une certaine forme de confort subjectif à travers l'illusion d'identité et de stabilité au sein de la complexité de ce que nous avons identifié dans l'introduction comme la modernité liquide ou l'hypermodernité (Bauman, 2000; Lipovetsky, 2005). La *chimère identitaire* procure un certain havre de paix subjectif et une forme de tranquillité identitaire. C'est un ancrage identitaire artificiellement produit. En effet, avec la 'violence psychologique et sociale' et l'instabilité qui caractérisent en partie l'hypermodernité (Lipovetsky, 2005), nous avons besoin de chimères pour survivre subjectivement. Les chimères permettent de rendre le monde vivable et endurable. Du moins, c'est ce que j'ai ressenti en tant que travailleur autonome du savoir. Je me suis retrouvé seul, face à moi-même et au monde, et ma *chimère identitaire* a été source de sécurité et de stabilisation subjective.

À titre d'exemple, dans les premiers mois de ma recherche éactive, que j'ai identifiés comme les phases d'émergence et d'expansion, ma *chimère identitaire* a en quelques sortes nourri mon processus entrepreneurial, qui consistait à développer mon offre de service et mes stratégies d'affaires. Elle m'aidait à avancer dans ma démarche entrepreneuriale, et cette démarche était spatialement ancrée dans l'ECW. En effet, à travers ma pratique d'appropriation spatiale du coworking, comme la manière de 'transformer' la petite cafétéria à l'arrière de l'ECW ou le carrefour du billard en mon propre bureau de travail (voir la section 5.4.1. L'appropriation de l'espace de coworking, pp.148-156), je faisais l'espace 'miens' et j'enracinais ma pratique entrepreneuriale au sein de l'ECW. En parallèle aux pratiques spatiales d'appropriation et d'enracinement, je créais un royaume entrepreneurial d'une perspective identitaire, une sorte de « territoire singulier consacré à ma pratique entrepreneuriale » (5.4.2. L'espace de coworking comme un royaume entrepreneurial, p.157) dans lequel mon *moi entrepreneurial* pouvait régner en maître, circuler en toute souveraineté et « régner sur mes autres dimensions identitaires » (5.4.2. L'espace de coworking comme un royaume entrepreneurial, p.158). Mon *moi entrepreneurial* était d'une certaine

manière protégé et fortifié face au monde extérieur, et face à moi-même. Ainsi, en plus de pratiquer la *fabulation identitaire* en m'imaginant entrepreneur et en me rendant réelle ma *chimère identitaire*, je déployais une autre pratique identitaire sous la forme de la création d'un royaume entrepreneurial, ou ce que je me permets de nommer de la 'royaumisation' entrepreneuriale (*entrepreneurial kingdoming*). Cette pratique identitaire a contribué à renforcer l'illusion de l'identité entrepreneuriale au sein de ma personne et à faire grandir ma *chimère identitaire*. Elle lui a fait prendre de l'expansion.

Finalement, ma *chimère identitaire* a de manière générale permis une forme de réconciliation entre mon statut de travailleur autonome du savoir et la 'médiocrité' socioprofessionnelle de la modernité liquide (Bauman, 2000), en me procurant une ataraxie subjective et une stabilité identitaire, même si celles-ci étaient artificiellement produites. Cependant, la *chimère identitaire* recèle une tension fondamentale, car elle enferme et libère à fois. D'un côté, elle enferme l'individu face à soi-même à travers son aspect illusoire, irréel et fantasmagorique. C'est un mirage subjectif, comme une oasis dans le 'désert de l'hypermodernité'. De l'autre côté, elle libère l'individu face au monde à travers son aspect ataraxique, sécurisant et stabilisateur. C'est un allié subjectif qui permet d'entrer en interaction et de socialiser avec le monde extérieur. Bref, la *chimère identitaire* est à la fois libératrice et astreignante, et elle procure à l'individu une sorte de confort subjectif et une tranquillité identitaire.

Dans mon cas particulier, la *chimère identitaire* qui a pris la forme de l'identité entrepreneuriale au sein de ma personne a d'abord été libératrice et sécurisante. Elle s'est initialement enracinée dans mon imaginaire en parallèle avec la matérialisation même de mon projet entrepreneurial à travers notamment les artefacts entrepreneuriaux que je créais. Cela me permettait de 'visualiser' et de percevoir l'existence matérielle de mon entreprise, et cette aperception se manifestait par la construction de l'identité entrepreneuriale, sous la forme d'une *chimère identitaire*. Pendant les phases d'expansion et d'épanouissement, il y a également quelques petits événements de matérialisation de cette chimère qui se sont produits. Un de ces événements marquants a été la séance de codéveloppement entrepreneurial qui s'est déroulée dans la *war room* de l'ECW, et celle-ci constitue une instance de socialisation entrepreneuriale importante pour l'expansion de ma *chimère identitaire*. En plus de la dimension sociomatérielle de la pièce dans laquelle je me retrouvais pour cette séance de codéveloppement, qui « permettait une forme de connectivité entre le monde des idées et le monde physique » (5.4.3. La socialisation entrepreneuriale, p.166) à cause des murs en tableau blanc qui ornaient l'espace, et de l'intimité spatiale qui était créée par la disposition circulaire du mobilier, la socialisation entrepreneuriale

que j'ai vécue avec les autres participants m'a amené à sentir que « j'étais moi-même devenu un peu plus entrepreneur pendant ce moment » (5.4.3. La socialisation entrepreneuriale, p.166) et que « ces autres personnes agissaient comme des miroirs sociaux qui me projetaient l'image de l'entrepreneur que je m'imaginais percevoir » (5.4.3. La socialisation entrepreneuriale, p.166). Ainsi, à travers une certaine forme de validation sociale à l'égard de mon projet entrepreneurial et de mon *moi entrepreneurial*, ma *chimère identitaire* s'était davantage matérialisée et avait pris de l'expansion.

Un autre évènement marquant qui a entraîné une plus forte matérialisation de ma *chimère identitaire* a été l'arrivée d'une première cliente au sein de mon entreprise lors de la phase d'épanouissement. En effet, cette première relation professionnelle et transactionnelle m'a permis de concrètement faire et de me voir faire ce que j'avais jusqu'à ce jour imaginé. J'offrais réellement une prestation d'affaire que j'avais élaborée, et cela me permettait de 'performer' le rôle d'entrepreneur que j'avais jusqu'alors imaginé. Cette 'performance' entrepreneuriale m'a ainsi amené à « davantage me concevoir comme un entrepreneur » (5.5. La phase d'épanouissement, p.178), et à partir du moment où j'ai eu une première expérience réelle et tangible à laquelle me rattacher, j'ai pu m'en servir pour m'imaginer de manière plus concrète dans le futur. De plus, en parallèle à l'arrivée d'une première cliente au sein de mon entreprise, la manière avec laquelle j'occupais l'ECW, dont je m'étais davantage approprié au cours des mois précédents en y ressentant une forme d'atmosphère entrepreneuriale, stimulait « ma capacité à imaginer le développement de mon entreprise dans le futur, ainsi qu'à 'visualiser' mes futurs clients » (5.5. La phase d'épanouissement, p.180), car « je sentais que je baignais dans un environnement qui m'encourageait à 'rêver' et imaginer un futur rempli de succès entrepreneurial » (5.5.1. L'atmosphère entrepreneuriale de l'ECW, p.181). À travers un plus grand ancrage spatial et une plus forte appropriation de certains lieux de l'ECW, je me créais des bulles entrepreneuriales dans lesquelles ma pratique de *fabulation identitaire* était facilitée et stimulée, et je me servais de mes premiers succès d'affaires pour me projeter dans un temps futur en m'imaginant aider de nombreuses personnes, comme ma première cliente, dans leur création d'entreprise et leur propre cheminement entrepreneurial. Dès lors, la pratique spatiale de création de bulles entrepreneuriales au sein de l'ECW, que je me permets de caractériser comme une pratique de bouillonnement entrepreneurial, était ainsi interconnectée avec une pratique identitaire de *fabulation identitaire* et ensemble, ces pratiques contribuaient à une plus grande matérialisation de ma *chimère identitaire*, toujours en tant qu'illusion de l'identité entrepreneuriale.

6.1.1 Les affordances identitaires : des éléments clés pour la construction identitaire

Une approche conceptuelle qui me permet d'expliquer comment les artefacts entrepreneuriaux et les moments de matérialisation de ma *chimère identitaire* ont nourri l'univers imaginaire derrière mon identité entrepreneuriale est celle des affordances. La théorie des affordances a initialement été développée par Gibson (1986) au sein de sa psychologie écologique pour expliquer comment les individus perçoivent les possibilités comportementales d'un contexte ou d'un objet. L'auteur explique que les affordances d'un objet, d'un lieu ou d'un environnement sont les possibilités actionnables signalées à un sujet percevant, par exemple une poignée qui affine l'empoignement, une source d'eau qui affine l'hydratation, un vêtement qui affine l'habillement, etc. Cette théorie a ensuite été mobilisée par Fayard et Weeks (2007) pour l'étendre aux comportements sociaux, dont les auteurs postulent la théorie des affordances sociales dans l'objectif de conceptualiser la dynamique relationnelle qui prévaut entre l'environnement et le comportement, en se distanciant du principe de causalité et en intégrant le principe d'affordance. De plus, il est important de préciser qu'une affordance présuppose toujours un agent qui perçoit, et que différents acteurs peuvent percevoir différentes affordances au sein d'un même environnement (Fayard et Weeks, 2007, p.627). Dès lors, même si cette théorie a trouvé sa place dans la littérature des études organisationnelles à travers le courant de la sociomatérialité, je pense qu'elle est utile pour expliquer les diverses phases temporelles de ma *chimère identitaire*. En effet, les divers artefacts entrepreneuriaux et moments de matérialisation ont été des affordances pour mon imagination et ceux-ci ont alimenté certaines pratiques identitaires et spatiales qui ont contribué à la construction de l'illusion de l'identité entrepreneuriale en tant que *chimère identitaire*. Nous pouvons dès lors penser à l'idée d'une affordance spatiale, qui nourrirait des pratiques spatiales comme le blotissement, l'appropriation, l'enracinement, et la création de bulles entrepreneuriales au sein de l'ECW, tout comme nous pouvons penser à l'idée d'une affordance identitaire qui nourrirait certaines pratiques identitaires comme la *fabulation identitaire* ou la royaumisation entrepreneuriale.

L'histoire de Don Quixote de la Mancha m'apparaît intéressante pour illustrer ce que peut être une affordance identitaire. Je me permets de faire référence à ce récit, car c'est l'un des plus connus de l'histoire humaine (c'est la 7^e histoire qui a le plus façonné le monde selon une étude de la BBC)³⁰, en plus d'être un récit qui aborde intrinsèquement la notion de *chimère identitaire*, puisque l'identité chevaleresque de Don Quixote est une forme de *chimère identitaire* produite par son imagination. Or, en

³⁰ <https://www.bbc.com/culture/article/20180521-the-100-stories-that-shaped-the-world>

référence à ce récit, nous pouvons proposer l'argument que les moulins à vent sont des affordances identitaires pour Don Quixote. En effet, ces moulins à vent ont nourri l'imagination de Don Quixote, qui en a fait des chevaliers ennemis attaquant et menaçant son territoire, et dont il lui fallait absolument défendre son royaume de cette menace envahisseuse. Les moulins à vent ont donc été des affordances identitaires pour son imagination créatrice d'une *chimère identitaire*; son identité de chevalier. Une analyse détaillée du récit historique de Miguel de Cervantès permettrait sans doute de mettre en lumière d'autres affordances identitaires pour son protagoniste, et même des affordances spatiales, mais l'exemple des moulins à vent (un exemple vraisemblablement très connu) me semble efficace et pertinent pour illustrer le concept et démontrer comment ce personnage s'est créé un univers subjectif autour de lui (Schütz, 2014 [1976]). En s'appuyant sur les préceptes de la philosophie subjectiviste de William James (1890), Alfred Schütz analyse le « sous-univers » chevaleresque que Don Quixote s'est construit. Face au sous-univers fermé auquel le chevalier de la Mancha confère le caractère d'une réalité indiscutable, Schütz se questionne quant à la capacité du chevalier à se créer un univers subjectiviste. Un des éléments importants de son analyse fait référence aux livres et aux histoires imprimées qui traitent de l'histoire des chevaliers et avec lesquelles Don Quixote nourrit son propre sous-univers de chevalier. Ces livres lui donnent les 'faits' et décrivent minutieusement l'époque, le lieu, la famille et les actions 'héroïques' des divers chevaliers historiques qui lui servent d'affordance à la construction de sa *chimère identitaire*. Il intègre ces récits au sein de sa propre personne et c'est en partie à travers ceux-ci que Don Quixote se construit un univers subjectiviste en lequel il investit son labeur et son honneur. Bref, il tient ces récits comme une « preuve infaillible » de l'existence des chevaliers, et par surcroît, sa propre existence de chevalier (Schütz, 2014 [1976], p.12).

En ce qui concerne ma recherche éactive et mon propre récit entrepreneurial, mes résultats démontrent que je me suis créé un univers subjectivisé autour de moi notamment en ancrant ma réalité de travailleur autonome du savoir au sein de l'ECW. Je me nourrissais notamment de ce que je voyais et ce que j'entendais autour de moi, et cela était en quelque sorte teinté des discours entrepreneuriaux et de l'idéologie de l'entrepreneuriat. Par exemple, lors de la séance de codéveloppement entrepreneurial qui a contribué à l'expansion de ma *chimère identitaire*, les impératifs d'innovation, de créativité et de productivité revenaient constamment dans les échanges. D'ailleurs, ces termes 'flottaient' dans les airs pas mal tous les jours dans le coworking, car je les entendais régulièrement être prononcés dans des discussions qui me semblaient informelles au sein des lieux collectifs de l'ECW, comme le comptoir-café, le lounge principal ou la cafétéria principale. Il y a également les artefacts entrepreneuriaux qui ont permis

de concrétiser mon entreprise, et qui ont également nourri la construction de mon « sous-univers » entrepreneurial. De plus, mon univers subjectiviste dans lequel ma *chimère identitaire* a pris forme s'est construit à l'aide de moments de matérialisation de ce que je croyais être mon identité entrepreneuriale, et ceux-ci étaient généralement des moments de socialisation entrepreneuriale, tels qu'un pitch de vente lors de la grande soirée des entrepreneurs pendant laquelle j'ai rencontré ma première cliente, une présentation de mon projet lors de la séance de codéveloppement entrepreneurial ou une discussion autour de la stratégie d'affaires d'un client. Tels des moulins à vent de la campagne espagnole, nous pouvons qualifier ces divers moments d'affordances identitaires à mon imagination et à ma pratique de *fabulation identitaire* qui se trouvaient au fondement de l'existence de ma *chimère identitaire*.

Par ailleurs, il y a une tension intéressante qui sous-tend l'idée d'affordance identitaire, qui dans mon cas a nourri ma *chimère identitaire*, mais qui pourrait très bien nourrir une 'réelle' identité entrepreneuriale (ou toute autre forme d'identité sociale). Cette tension est celle qui prévaut entre la virtualité et l'actualité, ou ce qu'Aristote désigne comme le potentiel et l'actuel (voir le livre III de la physique d'Aristote, 2002). Or, les affordances permettent de passer de la sphère potentielle à la sphère actuelle, et en ce qui a trait au champ de l'identité, les affordances identitaires permettent de passer du potentiel à l'actuel identitaire. C'est ainsi que j'interprète mon expérience identitaire en tant que travailleur autonome du savoir, à travers laquelle une *chimère identitaire* a été façonnée (c.-à-d. actualisée) par mon imagination et dont celle-ci m'a donné l'impression d'être un entrepreneur et de posséder une réelle identité entrepreneuriale. En effet, c'est précisément ce que les divers moments de matérialisation précédemment discutés ont permis de faire, soit d'actualiser au sein de ma personne la *chimère identitaire* qui existait en virtualité et en potentialité. Par exemple, les moments de socialisation entrepreneuriale que j'ai vécus pendant ma recherche éactive, que ce soient des moments de socialisation spontanée ou planifiée, avaient comme effet d'actualiser ma *chimère identitaire* en la renforçant à travers une forme de légitimation identitaire qui se produisait à travers le reflet que je percevais chez mes interlocuteurs qui agissaient à mes yeux comme des miroirs sociaux. Ce fut le cas lors de la séance de codéveloppement entrepreneuriale avec des 'collègues entrepreneurs', qui a été marquante pour l'expansion de ma *chimère identitaire*, précisément parce que cette séance a contribué à actualiser ce qui existait en virtualité, ou en potentialité pour reprendre le terme d'Aristote, soit l'illusion de l'identité entrepreneuriale via ma *chimère identitaire*.

Finalement, il y a un autre élément qui a nourri mon imaginaire entrepreneurial en se manifestant comme une affordance identitaire et c'est un élément qui était omniprésent au sein de l'ECW et auquel j'étais

quotidiennement confronté. Cet élément est ce que nous avons préalablement identifié comme les discours entrepreneuriaux ou l'idéologie de l'entrepreneurialisme (Bröckling, 2016; Bromley et al., 2022; Caliskan & Lounsbury, 2022; Eberhart et al., 2022; Lubinski & Tucker, 2026, Vogel, 2022), que je caractérise moi-même à ce stade comme l'éthos de l'entrepreneurialisme. Cette perspective s'illustre également par la métaphore de la Silicon Valley et de la célébration universelle du modèle d'entreprise que l'on y retrouve, celle de la startup (Baker & Welter, 2024). Nous reviendrons sur cet élément spécifique un peu plus loin dans ce chapitre au sein d'une sous-section dédiée à l'atmosphère entrepreneuriale du coworking, mais en guise de rappel, Caliskan et Lounsbury (2022) définissent le discours de l'entrepreneurialisme comme un :

Style hégémonique de pensée et d'intervention économique matérielle qui invite les acteurs à poursuivre leurs intérêts en s'appuyant sur une notion limitée de l'agence qui se situe dans un univers économique imaginaire indépendant des institutions, des contextes sociaux généraux et des considérations identitaires. Associé à l'essor mondial du néolibéralisme, l'entrepreneurialisme fournit aux acteurs des outils et des compétences pour imaginer des organisations autour d'une telle notion idéalisée de l'agence. (p.47, traduction libre)

Ce passage évoque un élément précis qui permet de faire un retour sur la notion de *chimère identitaire* et du processus mental à son fondement : l'imagination. En effet, le discours de l'entrepreneurialisme est constitué d'un ensemble de schémas cognitifs, d'articulations conceptuelles, d'images et de mythes, et ceux-ci façonnent le sens et structurent le champ des possibles de l'imagination et de la pratique (Caliskan & Lounsbury, 2022). Dès lors, le discours, l'idéologie ou l'éthos de l'entrepreneurialisme 'impose' une certaine manière de voir le monde, ainsi qu'une certaine manière de soi-même se concevoir en tant qu'individu. Le discours de l'entrepreneurialisme imprègne et irrigue la capacité imaginative des personnes, surtout celles qui évoluent directement dans l'univers entrepreneurial, comme les travailleurs autonomes du savoir, et cette idéologie représente ainsi une affordance identitaire. Ce fut notamment le cas pour moi. L'éthos de l'entrepreneurialisme a été une forme d'affordance identitaire qui a nourri mon imagination et qui a irrigué ma *chimère identitaire*. Or, cet éthos était omniprésent dans l'ECW au sein duquel j'évoluais pendant mon terrain de recherche, et celui-ci se dégageait de l'atmosphère générale qui caractérisait mon quotidien entrepreneurial. Cette atmosphère se faisait le plus sentir au sein du lounge principal, dont j'avais régulièrement fait mon bureau en m'appropriant subjectivement le lieu pendant la phase d'expansion et d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, et dans lequel je voyais et j'entendais les impératifs d'innovation, de productivité, et surtout de réseautage dans la vie sociale qui bouillonnait autour de moi. J'entendais des fragments de discussion qui portaient sur les astuces de productivité et de

réseautage, j’assistais de loin à des rencontres d’affaires dans lesquels les uns vendaient leurs services innovateurs et les autres leurs compétences créatives. Je passais à côté du comptoir-café et j’étais témoin de mises en relation d’affaires et de négociations au niveau d’échanges de services autour d’un espresso. Lorsque je me trouvais dans le carrefour du billard ou la petite cafétéria à l’arrière de l’ECW, mes bureaux de travail de prédilection pendant la phase d’expansion et d’épanouissement de ma *chimère identitaire*, j’étais régulièrement témoin de rencontres virtuelles dans lesquelles les notions de croissance, de KPI (*key performance indicator*), de productivité ou de rentabilité parfumaient l’air auditif de l’espace. Ainsi, toutes ces occurrences quotidiennes auxquelles j’assistais dans l’ECW contribuaient à lui donner une forme d’éthos de l’entrepreneuralisme qui devenait une sorte d’affordance identitaire pour moi et ma capacité imaginative. Cela m’a dès lors amené à concevoir le coworking comme une atmosphère entrepreneuriale au sein duquel je me suis construit un univers subjectiviste nourri par mon imagination, notamment à travers une forme de jeu identitaire que j’ai identifié comme la *fabulation identitaire*.

6.1.2 La fabulation identitaire : un type de jeu identitaire au service de la chimère identitaire

La notion de fabulation, de manière générale, fait référence à l’action de présenter comme réels des faits qui sont essentiellement imaginaires, ou encore de produire des faits de manière fictive. La *fabulation identitaire* fait donc référence, plus particulièrement, à l’action de se présenter comme réels des éléments relatifs à son identité qui sont le fruit de sa propre imagination. C’est une forme de jeu identitaire, comme le mettent en lumière les résultats de cette recherche, et celle-ci a contribué à ma construction identitaire en tant que travailleur autonome du savoir via l’émergence et le développement d’une *chimère identitaire*.

Il est pertinent de préciser que cette forme de jeu identitaire a été nourrie par ma présence au sein de Montréal CoWork, notamment à travers la manière dont j’ai vécu l’espace au quotidien et la présence d’une arrière-scène importante au sein de l’ECW. En effet, l’arrière-scène du coworking, qui pour moi était composée du carrefour du billard et de la petite cafétéria de l’ECW, a constitué un havre de sécurité et de liberté important pour moi lors des phases d’expansion et d’épanouissement de ma *chimère identitaire*. Je me retrouvais très souvent seul dans ces espaces pendant ces phases, et « je sentais le temps filer pendant que je créais mon offre de service et mon contenu d’affaires. Je m’imaginais devenir de plus en plus ‘entrepreneur’ pendant cette période de création intensive de mon projet entrepreneurial » (5.5.4. L’espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée, p.195). Comme il y avait moins de gens, de regards et d’oreilles qui partageaient l’espace avec moi sur l’arrière-scène, je trouvais que l’atmosphère qui y régnait était socialement plus ouverte et dégagée, en particulier dans la petite cafétéria

de l'ECW. Ce lieu de vie prévu pour la socialisation, qui n'était pas vraiment configuré pour travailler, est en quelque sorte devenu le quartier général symbolique de ma *fabulation identitaire* à travers mon appropriation subjective de l'espace. Cet environnement spatial « facilitait ma capacité imaginative, notamment parce que celui-ci m'offrait une protection sociale et un important sentiment de sécurité. Dans cet espace, je ne ressentais pas le regard d'autrui sur ce que je réalisais comme travail entrepreneurial, non plus sur la personne que j'étais. J'avais un regard sur le monde extérieur, notamment sur la montagne du Mont-Royal, ce qui pouvait parfois m'amener à rêvasser pendant une petite pause de travail, mais j'étais également à l'abri du regard des autres sur mon propre monde intérieur » (5.4.4. Le sentiment de liberté et la fabulation identitaire, p.171). Dès lors, cette arrière-scène était comme un cocon enveloppant qui me procurait une forme de sécurité sociale face au monde extérieur et m'habilitait à 'm'évader' dans l'univers imaginaire que je créais via la *fabulation identitaire*. Bref, la *fabulation identitaire* est une forme de jeu identitaire par lequel je me suis construit une réalité identitaire comme entrepreneur et qui émanait de mon imagination, un peu comme les moulins à vent de Don Quixote qui représentaient des 'repères imaginaires' pour son identité chevaleresque (de Cervantes, 1992).

Une analyse attentionnée de la littérature en entrepreneuriat nous permet de constater que le concept de fabulation n'a pas vraiment été abordé dans le domaine académique, mais il y a toutefois un article clé de Hjorth (2013) qui s'articule pleinement autour de cette idée. En effet, il propose la fabulation comme une conceptualisation processuelle permettant de réfléchir aux agencements (voir Deleuze) ou aux dispositifs (voir Foucault) à travers lesquels la subjectivation de l'individu en tant 'qu'entrepreneur' se produit. Dans son article conceptuel, l'auteur définit la fabulation comme une performance narrative processuelle de l'imagination (Hjorth, 2013, p.206), et il s'inspire de l'œuvre deleuzienne pour créer un lien entre la fabulation et le désir humain, compris comme une force qui stimule l'action. En effet, Hjorth (2013) nous rappelle que chez Deleuze, le désir représente une connexion entre soi et ce qui est plus que soi. Le désir est ainsi au cœur du devenir (Hjorth, 2013, p.210). La fabulation fait ainsi référence à cette capacité d'invention, plutôt que celle de représentation, de la pensée et du langage humain. Or, la posture processuelle nous permet de saisir la vie comme une multitude de devenirs et d'appréhender les êtres humains comme des êtres qui peuvent devenir plus que ce qu'ils sont en eux-mêmes. En effet, à travers des processus de 'devenir autre' stimulés par ce qui dépasse les frontières de qui ils sont, la pensée deleuzienne nous amène à concevoir ces mouvements de 'devenir autre' comme des « lignes de fuites » (Hjorth, 2013, p.211).

Cette idée de « ligne de fuite » est très intéressante, et il m'apparaît cohérent de nous en inspirer pour créer un parallèle avec l'idée de « trajectoire potentielle » ou encore de « trajectoire alternative » pour nous rapprocher de la pensée processuelle de Massey (2005). Ainsi, les « trajectoires potentielles » de la personne seraient tous les mouvements de 'devenir autre' qui s'ouvrent à elle, et la *fabulation identitaire* serait la capacité de la personne à s'aventurer sur l'une de ses « trajectoires potentielles ». C'est ce que j'ai moi-même vécu d'un point de vue identitaire, en tant que travailleur autonome du savoir, car mon désir de devenir un entrepreneur à travers cette démarche a certainement nourri ma capacité à m'imaginer en fonction de cette « trajectoire potentielle ». C'était notamment à travers une certaine « posture de bien-être et de déploiement identitaire » (5.4.4. Le sentiment de liberté et la fabulation identitaire, p.170) que je pouvais m'imaginer ma « trajectoire potentielle » d'entrepreneur et que je pouvais me rendre réelle, via la *fabulation identitaire*, ce mirage identitaire et cette illusion de 'CEO' que j'entretenais à travers les diverses affordances identitaires que je retrouvais dans l'ECW, dont l'éthos de l'entrepreneuralisme. Je vivais une forme de « ligne de fuite » quand, lorsque je travaillais sur mon projet entrepreneurial et que j'en développais le contenu, « je me projetais dans le futur et je m'imaginais en train de donner des conférences de formation dans les entreprises, ou encore coacher des entrepreneurs avec qui je bâtissais des relations enrichissantes et porteuses de sens » (5.5.4. L'espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée, p.197). Ainsi, cette forme de jeu identitaire s'exprimait à travers mon imagination et elle nourrissait ma motivation entrepreneuriale et me stimulait à travailler, et de ce fait, elle contribuait à me rendre réelle la « trajectoire potentielle » que représentait ma *chimère identitaire*.

En bref, l'imagination est fondamentale à la capacité fabulatrice de l'être humain, et Deleuze suggère qu'elle constitue une synthèse du temps et nous permet d'anticiper et surtout, de créer l'avenir. L'imagination est avant tout une force créatrice de vie, et cette formule permet de penser que « la fabulation serait alors cette expression narrative de la tendance créatrice de la vie à produire des images et des futurs » (Hjorth, 2013, p.212, traduction libre). Par conséquent, la *fabulation identitaire* est une expression imaginative créatrice et productrice de possibles identités. C'est en ce sens que nous pouvons caractériser la *fabulation identitaire* comme une forme de jeu identitaire. Or, cette contribution conceptuelle enrichit la conversation au sein du champ à travers la considération qu'elle fait de la dimension spatiale quant à la capacité fabulatrice des individus, puisque les résultats de cette thèse démontrent que la *fabulation identitaire* est une pratique identitaire qui trouve son ancrage dans l'expérience vécue de l'espace, notamment au niveau de l'arrière-scène de l'ECW comme démontré à

travers les données recueillies via mon autoethnographie analytique. Ainsi, la notion de *fabulation identitaire* permet d'intégrer la dimension spatiale au sein de la conversation sur la fabulation dans la sphère entrepreneuriale et elle permet de considérer comment l'expérience subjective de l'espace vécue peut trouver une certaine articulation autour du processus de construction identitaire.

Finalement, tel que nous l'avons vu dans le chapitre portant sur l'identité, Ibarra et Petriglieri (2010) affirment que le jeu identitaire vise à explorer des identités possibles et qu'il est contextualisé au seuil entre la réalité actuelle et les potentialités futures. En effet, le jeu identitaire est orienté vers l'avenir et se concentre sur la découverte ou la création de soi possibles, puisque c'est un processus prospectif caractérisé à la fois comme fantaisiste et non instrumental (Cnossen & Stephenson, 2022). Or, la *fabulation identitaire* est une pratique de construction identitaire qui s'inscrit parfaitement dans cette description, et c'est ce qui nous permet d'affirmer qu'elle constitue une 'nouvelle' forme de jeu identitaire, étant donné qu'elle n'a pas encore de trace au sein de la littérature traitant de l'identité. La contribution conceptuelle de cette thèse est en quelque sorte ses premiers pas dans le champ académique, et elle doit ses chaussures à Daniel Hjorth (2013) et à l'œuvre philosophique de Gilles Deleuze. La *fabulation identitaire* est une contribution au champ théorique qui intègre la dimension spatiale de l'expérience subjective vécue, et elle s'inscrit dans le dialogue de la construction identitaire et plus précisément, dans celui qui porte sur le jeu identitaire. De plus, cette contribution apparaît en réponse à l'appel formulé par Ibarra et Petriglieri (2010), qui affirment que :

De futures études sont nécessaires pour découvrir l'étendue de la manière dont les identités possibles sont créées, embellies, redéfinies et ajustées. Si le travail sur l'identité et le jeu tendent à se dérouler dans des contextes différents, il pourrait être utile de poursuivre les recherches sur les caractéristiques temporelles et spatiales qui favorisent le jeu identitaire. (p.20, traduction libre)

Cnossen et Stephenson (2022) ont d'ailleurs répondu à cet appel. Dans leur recherche ancrée dans les ECW (voir le chapitre 2, pp.80-81), elles démontrent que ce type d'espace est généralement propice au jeu identitaire. Mon projet de thèse vient appuyer ce constat, mais il ajoute aussi une nuance en indiquant que ce n'est pas l'ECW en soi qui est foncièrement propice au jeu identitaire, mais davantage certains des lieux et des espaces que l'on y retrouve, notamment ceux que nous retrouvons dans l'arrière-scène du coworking. Or, cette nuance est en cohérence avec l'appel fait par ces deux chercheuses pour mieux documenter les mécanismes spatiaux qui se déroulent dans les ECW et qui permettent de concevoir ces environnements de soutien (*holding environments*) comme des phénomènes processuels uniques à

chaque occupant, plutôt que des cadres statiques (Cnossen & Stephenson, 2022). C'est effectivement ce qui ressort des résultats de cette recherche et de la manière dont j'ai vécu l'ECW à travers les douze mois de mon terrain de recherche. L'arrière-scène de l'ECW a été un environnement spatial dans lequel je me suis socialement senti en sécurité pour laisser libre cours à ma capacité imaginative et à ma *fabulation identitaire*. Comme précédemment discuté, l'arrière-scène de l'ECW était un havre de liberté au sein duquel je pouvais m'imaginer en tant qu'entrepreneur tout en travaillant sur le développement de mon projet entrepreneurial, et c'était un environnement spatial qui prenait la forme d'un cocon social qui m'habilitait à accéder à une « ligne de fuite » ou une « trajectoire potentielle » à travers mon imagination.

Somme toute, les résultats de ma recherche énative tendent à dévoiler que c'est en partie à travers une forme de jeu identitaire, désignée comme de la *fabulation identitaire*, que l'illusion éphémère de l'identité entrepreneuriale sous la forme d'une *chimère identitaire* semble s'être construite au sein de ma personne pendant le terrain de douze mois que j'ai mené en tant que travailleur autonome du savoir dans un ECW. Cela répond en partie à deux de mes questions de recherche, qui consistaient à mieux comprendre, dans un premier temps, comment la présence au sein d'un espace de coworking influe sur la construction de l'identité entrepreneuriale et dans un second temps, comment l'expérience vécue de l'espace agit sur la construction de l'identité entrepreneuriale au regard du travail identitaire et du jeu identitaire. La *fabulation identitaire*, en tant que jeu identitaire, nourrie par l'expérience spatiale de l'arrière-scène au sein de l'ECW est un élément de réponse important à ces questions. Cependant, je me dois d'approfondir cette discussion avec la constatation qu'en fin de compte, j'aurais très bien pu entretenir ma *chimère identitaire* et ne jamais constater sa phase d'étiollement lors de la quatrième phase temporelle de mon terrain de recherche. Pourquoi est-ce que moi, au bout du compte, j'ai refusé et dit « non » à la *chimère identitaire* ?

Avec du recul, je pense que ma capacité à me créer des alternatives professionnelles et identitaires, comme celles de docteur, professeur et chercheur, a été déterminante dans mon cheminement et dans ma capacité à dire « non » à la *chimère identitaire*. Étant donné que j'avais le privilège d'avoir ces autres options, notamment à cause de ma positionnalité d'homme blanc scolarisé en occident, qui a l'immense chance de n'avoir aucune contrainte cognitive ou physique, et qui n'a pas de responsabilité familiale ni financière particulière, j'ai été en mesure de me créer des alternatives identitaires. Or, ces alternatives socioprofessionnelles m'ont été possibles en grande partie parce que j'avais accès à des espaces imaginaires parallèles, qui m'étaient permis d'explorer à travers mes autres dimensions identitaires. Cela

révèle notamment la nécessité à l'ère hypermoderne d'avoir des espaces imaginaires parallèles qui permettent de mieux supporter le monde et sa complexité. Ces espaces imaginaires sont le fruit d'une capacité individuelle et subjective à créer des multiples et des alternatives, ce qu'Aristote appellerait des potentialités, ou pour reprendre le vocabulaire de Massey, des trajectoires potentielles. Toutefois, les raisons derrière mon refus de la *chimère identitaire* se situent fondamentalement au niveau de sa phase d'étiollement.

6.1.3 L'étiollement de la chimère et l'idée d'une non-construction identitaire

L'idée d'une *chimère identitaire* renvoie à l'illusion et au mirage d'une identité, comme ça a été le cas pour moi en ce qui a trait à l'identité entrepreneuriale. En constatant une non-construction identitaire au terme de mon terrain de recherche, j'étais initialement consterné. Avais-je failli dans ma démarche ? Est-ce que mon terrain et mes données n'apportaient pas de réponses à mes questions de recherche ? Ce questionnement m'a habité pendant quelques semaines, si ce n'est pas quelques mois, et j'étais déconcerté par le fait qu'au final, après douze mois d'activité entrepreneuriale via ma recherche énaïve, je n'étais pas 'devenu un entrepreneur' à travers la construction de l'identité entrepreneuriale. Ce n'est que pendant la phase d'analyse de mes données que j'ai pris connaissance de l'existence de ma *chimère identitaire*, et ce n'est qu'à travers l'analyse de sa phase d'étiollement que j'ai pu constater la possibilité d'une non-construction identitaire. Je trouve important de préciser que l'idée d'une non-construction identitaire ne revêt pas tout à fait la même signification que la déconstruction identitaire, car la déconstruction existe en contrepartie à la construction d'une identité. La non-construction fait quant à elle référence à ce qui n'a jamais réellement été, ce qui est demeuré au stade potentiel, ou encore ce qui n'a été qu'illusion et chimérique.

En comprenant que je n'avais pas nécessairement failli dans ma démarche de recherche, je me suis alors demandé pourquoi je n'avais pas cultivé une 'réelle' identité entrepreneuriale, en adhérant notamment au discours de l'entrepreneuriat qui avait en quelque sorte façonné mon expérience dans l'ECW. Pourquoi n'y croyais-je pas au bout du compte ? J'avais passé les trois premières phases temporelles de mon terrain de recherche à faire (*doing*) l'identité, sous la forme d'une *chimère identitaire*, tandis que je défaisais (*undoing*) cette chimère au cours de la dernière phase (Butler, 2004). En effet, pendant les phases d'émergence, d'expansion et d'épanouissement, j'étais principalement en train de faire la *chimère identitaire* à travers mes pratiques de fabulation identitaire et de création d'un royaume entrepreneurial (royaumisation entrepreneuriale), et ces pratiques identitaires étaient ancrées dans mes pratiques

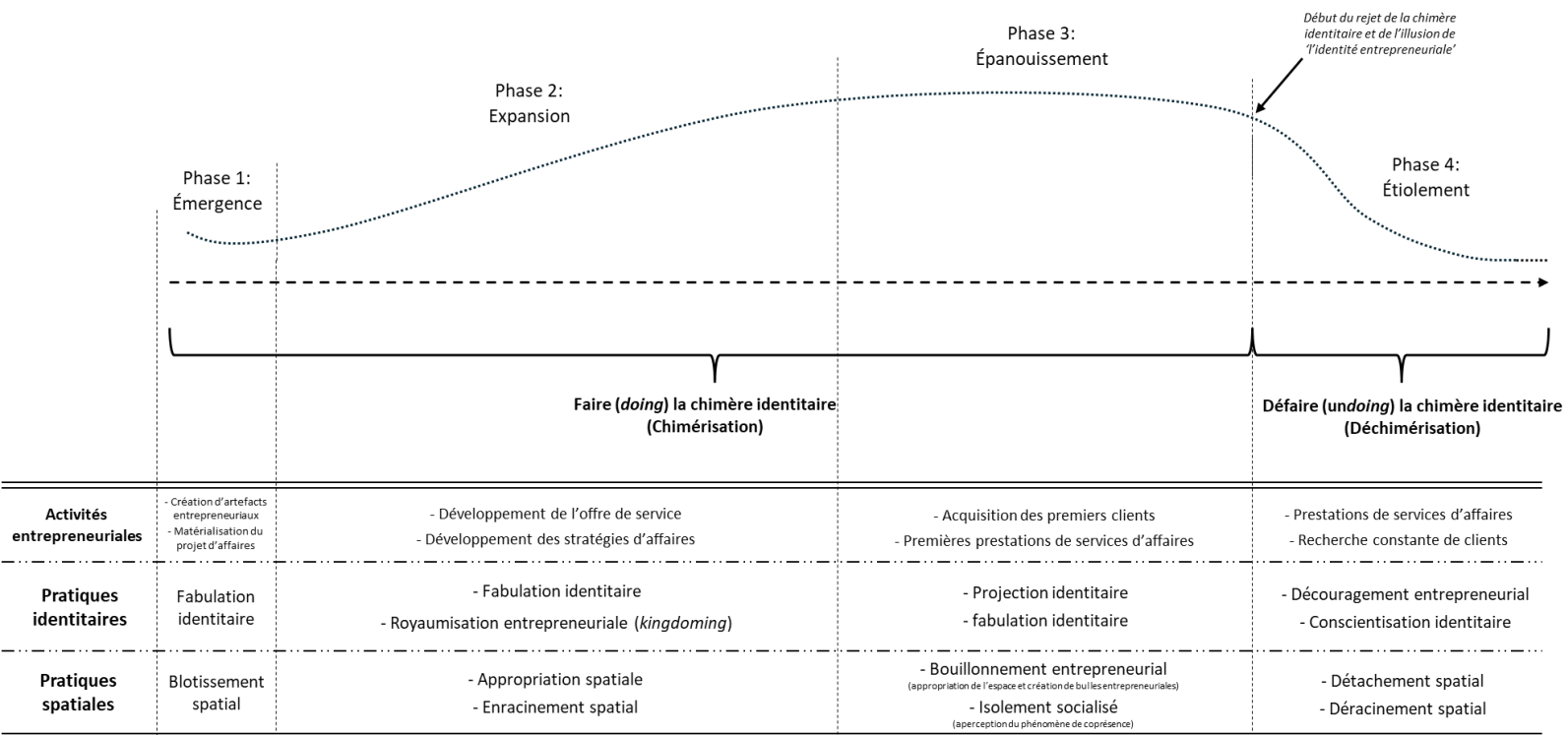
spatiales de blotissement, d'appropriation et d'enracinement spatial, ainsi que de création de bulles entrepreneuriales (bouillonnement entrepreneurial). Toutefois, pendant la phase d'étiollement, j'étais en train de défaire la *chimère identitaire* à travers deux formes de pratique identitaire.

La première est celle que je désigne comme le découragement entrepreneurial, une forme d'abattement identitaire à l'égard de mon activité entrepreneuriale et une perte d'énergie à accomplir mes tâches entrepreneuriales. En effet, « le découragement que je ressentais en parallèle à mon incapacité de trouver des clients pour 'performer' mes services était un frein à mon épanouissement entrepreneurial » (5.6.1. Le découragement entrepreneurial, p.202), et cette forme de découragement contribuait à l'étiollement de ma *chimère identitaire*. La seconde pratique qui a participé au processus de déchimérisation est ce qui émerge des résultats comme de la conscientisation identitaire, un processus de prise de conscience à l'égard de ma posture identitaire en tant qu'entrepreneur. D'une certaine manière, ma pratique de *fabulation identitaire* m'avait en quelque sorte instrumentalisé et avait agi comme un dispositif qui me faisait croire en l'identité entrepreneuriale, à travers la *chimère identitaire*, et cette forme de jeu identitaire avait fini par travailler ma propre identité. C'est donc à travers une pratique de conscientisation identitaire à l'égard du jeu identitaire, qui était devenu une forme de travail identitaire en soi, que j'ai pris conscience de la *fabulation identitaire* et que je me suis défait de cette forme d'instrumentalisation de ma dimension identitaire en tant que travailleur autonome du savoir. De plus, cette prise de conscience s'est manifestée à travers un certain sentiment de solitude spatial et social que j'éprouvais pendant la phase d'étiollement, ainsi que dans le fait que « j'ai davantage pris conscience de la précarité et de la difficulté que la vie professionnelle du travailleur autonome du savoir pouvait représenter. Je me rendais compte que cette vie était exigeante et qu'elle imposait une quête constante de clients et de collaborateurs d'affaires pour assurer un revenu permettant de 'survivre' au quotidien. Les aléas de la réalité quotidienne de la vie entrepreneuriale que je vivais commençaient à peser sur l'idéalisation que je me faisais de moi-même et ceux-ci écrasaient progressivement le futur que je m'imaginais » (5.6.1. Le découragement entrepreneurial, p.203).

Finalement, ces deux pratiques identitaires qui se trouvaient derrière l'étiollement de la *chimère identitaire* étaient interreliées à des pratiques spatiales de détachement et de déracinement à l'égard de l'ECW. J'avais vécu une perte d'attachement vis-à-vis des espaces et des lieux que je m'étais précédemment appropriés et dans lesquels j'avais ancré mon activité entrepreneuriale, et « je ne retirais plus l'énergie que j'absorbais auparavant » (5.6.2. La perte d'attachement à l'ECW, p.207) de mon expérience spatiale

de l'ECW. Ce fût notamment le cas pour l'arrière-scène du coworking, dans laquelle je m'étais jadis senti libre de m'explorer et de m'imaginer, mais dont j'avais commencé à pratiquer une forme de déracinement spatial pendant la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, ce qui faisait en sorte que « ma perte d'ancrage sociospatial au sein l'ECW avait entraîné une perte de capacité au sein de ma personne quant à ma pratique de *fabulation identitaire* » (5.6.2. La perte d'attachement à l'ECW, p.208). Mon détachement et mon déracinement spatial ont ainsi entraîné une dissipation de ma capacité à m'imaginer dans le futur en tant qu'entrepreneur, en partie parce que ma *chimère identitaire* avait été étroitement attachée et enracinée au sein de l'ECW, en particulier au sein de son arrière-scène. La figure 40 illustre le processus de chimérisation identitaire dans son ensemble et elle permet de visualiser à quel moment s'amorce le rejet de l'identité entrepreneuriale sous sa forme chimérique.

Figure 40. Le processus de la chimérisation identitaire en contexte entrepreneuriale dans un ECW



Cette frise conceptuelle montre plusieurs choses, notamment que le théâtre entrepreneurial s'effondre au cours de la quatrième phase. Cependant, avant cet effondrement et mon rejet de la *chimère identitaire*, les premières phases montrent le développement de celle-ci. J'étais d'une certaine manière en train de faire (*doing*) l'identité (Bruni et al., 2004) via la construction d'une *chimère identitaire*. En effet, lors des

phases d'émergence et d'expansion, j'avais pratiqué une forme de blotissement spatiale et je m'étais approprié divers lieux de l'ECW, et cela avait stimulé ma pratique de *fabulation identitaire* et la création d'un royaume identitaire pour mon *moi entrepreneurial*. La création d'un royaume entrepreneurial se rattachait en partie aux divers éléments du discours de l'entrepreneuralisme qui conféraient une certaine charge significative à l'ECW, et je me suis initialement adapté à cette surcharge de significations. En m'appropriant certains lieux du coworking, comme la petite cafétéria, le carrefour du billard et le lounge principal de l'ECW, j'avais incarné ma pratique entrepreneuriale au sein même de l'ECW. L'espace avait eu un effet d'attraction sur ma personne, et en tant que travailleur autonome du savoir, j'avais eu un ancrage entrepreneurial au sein de l'ECW qui prenait forme à travers notamment l'éthos de l'entrepreneuralisme qui caractérisait l'environnement de coworking.

Toutefois, lorsque j'ai commencé à me distancer cognitivement et émotionnellement de l'ECW pendant la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, à travers les pratiques spatiales de détachement et de déracinement, c'était en partie dû au fait que je ressentais de plus en plus le fardeau symbolique de l'espace. L'espace avait une sorte d'effet d'aversion sur ma personne. Je prenais conscience d'une certaine surcharge de significations qui me faisaient baigner dans un environnement teinté de l'éthos de l'entrepreneuralisme, et je constatais un rejet graduel de cette idéologie au sein de ma personne. Je rejetais ce qui m'était suggéré, voire imposé à travers l'idéologie de l'entrepreneuralisme, et je ne désirais plus forcément être innovateur, créatif et productif. Je ne valorisais plus le réseautage stratégique pour faire croître ma 'startup'. Il y avait une attente que je performe quelque chose qui m'était suggéré dans le discours de l'entrepreneuralisme, et après avoir performé pendant un certain temps en faisant (*doing*) l'identité via la *chimère identitaire*, j'avais commencé à rejeter ce que je percevais de plus en plus comme étant des attentes imposées et je défaisais (*undoing*) ainsi ma *chimère identitaire*.

Finalement, en me désidentifiant de l'identité entrepreneuriale et en défaisant ma *chimère identitaire*, tout en rejetant la surcharge de significations provenant de l'éthos de l'entrepreneuralisme de l'ECW, la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire* m'a amené à vivre une forme de rejet de l'entrepreneuriat. D'un point de vue idéologique, j'avais vécu une sortie de l'entrepreneuriat pendant cette période, même si j'étais encore engagé dans mon activité entrepreneuriale en tant que travailleur autonome du savoir et que je coachais activement un client. J'accompagnais effectivement une personne dans son cheminement entrepreneurial, et je tentais quotidiennement de développer des partenariats avec des organisations pour offrir mes conférences de formation. Dès lors, ce constat me rappelle l'idée fondamentale de Gartner

(1988) qui affirme que ce qui compte foncièrement lorsque nous nous intéressons à l'entrepreneuriat, ce n'est pas l'entrepreneur en soi, mais plutôt ce que fait l'entrepreneur. En rejetant l'entrepreneuriat, je ne rejetais pas ce que je faisais dans mon quotidien en tant que travailleur autonome du savoir, mais plutôt l'univers entrepreneurial surchargé de significations dans lequel je baignais, et la perception de moi-même en tant qu'entrepreneur que cet univers spatial empreint de symboles m'encourageait à entretenir. Ce qui comptait au bout du compte, ce n'était pas qui j'étais comme entrepreneur, mais ce que je faisais concrètement en tant que travailleur autonome du savoir.

Somme toute, mon aventure entrepreneuriale a été caractérisée par une non-construction identitaire qui s'est finalement manifestée à travers une expérience vécue de l'ECW comme étant trop chargée de significations et de symboles provenant du discours de l'entrepreneuriatisme. Ma *chimère identitaire* a pris forme et s'est ancrée dans l'ECW à travers ceux-ci, ainsi que dans l'arrière-scène propice à la *fabulation identitaire* que je me suis spatialement appropriée, et dans le royaume entrepreneurial que j'ai créé pour mon *moi entrepreneurial* au sein du coworking. À travers mon détachement et mon déracinement de l'ECW, je me suis distancié de ma *chimère identitaire* qui avait pris la forme illusoire de l'identité entrepreneuriale. Ce constat répond à ma première question de recherche, car il permet d'affirmer que la présence au sein d'un ECW influe sur la construction de l'identité entrepreneuriale à travers les pratiques d'appropriation, d'attachement et d'enracinement spatial, et celles-ci nourrissent à leur tour les pratiques de fabulation identitaire et de royaumisation entrepreneuriale. En ce sens, nous pouvons considérer que l'ECW est un lieu d'entrepreneuralisation des identités.

6.2 L'espace de coworking comme lieu d'entrepreneuralisation des identités

La présence au sein d'un ECW influe sur la construction de l'identité entrepreneuriale à travers la capacité du coworking à travailler les identités d'une certaine manière, et afin de saisir comment nous arrivons à qualifier l'ECW comme un lieu d'entrepreneuralisation des identités, il faut d'abord faire un retour sur la notion d'entrepreneuriatisme et de ce que certains nomment le discours de l'entrepreneuriatisme. Cette idéologie s'est d'abord manifestée lorsque les réformes néolibérales des années 70 et particulièrement celles des années 80 ont commencé à transformer l'univers politico-économique des sociétés occidentales (Gamage & Wickramasinghe, 2012). Au cours des dernières décennies, cette idéologie est devenue significative pour le développement des sociétés postmodernes, car elle a créé une « frénésie mondiale qui transforme l'éducation, les médias, la littérature du champ organisationnel, les services de conseil et même les structures réelles des organisations » (Bromley et al., 2022, p.71, traduction libre). Les résultats

de ma recherche énaïve tendent à démontrer comment la dynamique sociale et symbolique de ce que je nomme l'éthos de l'entrepreneuralisme a caractérisé une partie de mon expérience vécue de l'ECW. En effet, j'ai perçu ce modèle d'action sociale (Lubinski & Tucker, 2026) dans la manière dont les comportements socioprofessionnels, dont le mien, étaient orientés au sein de l'ECW.

Dès la phase d'émergence de la *chimère identitaire*, je ressentais une énergie ambiante que je trouvais stimulante et entraînante, et j'ai constaté que « l'ECW était un environnement que je percevais comme étant 'contagieux' » (5.3. La phase d'émergence, p.131). Or, ce que je trouvais contagieux était justement le modèle d'action sociale véhiculé par les discours de l'entrepreneuralisme, et je tirais de cela de grandes doses de « socioénergisation », de « sociomotivation » et de « socioproductivité » (5.4.3. La socialisation entrepreneuriale, p.167). À travers les phases d'expansion et d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, j'avais régulièrement le sentiment de baigner dans un environnement sociospatial qui m'encourageait à être productif, à faire preuve d'innovation, à sauter sur les opportunités, à prendre des risques, à socialiser et réseauter, ainsi qu'à être un leader avec une vision d'affaires claire. Ces éléments sont présents dans la littérature qui porte sur les discours de l'entrepreneuralisme et sur les idéaux entrepreneuriaux, et vers lesquels l'idéologie de l'entrepreneuralisme oriente les aspirations et les actions des individus (Lubinski & Tucker, 2026). À cela s'ajoute un élément clé du discours de l'entrepreneuralisme et dont je ressentais au quotidien dans l'ECW, l'impératif de la créativité. Effectivement, je percevais l'impératif de créativité un peu partout dans l'ECW, surtout lorsque je m'installais dans le lounge principal de Montréal CoWork et que « je remarquais qu'il y avait beaucoup de mouvement devant moi, ainsi que de la musique house qui jouait dans l'espace, et plusieurs conversations autour de moi. J'avais l'impression d'intégrer, peu à peu, la communauté par ma présence dans l'espace commun. Je voyais les gens. Ils me voyaient aussi. Je sentais que je commençais à faire partie de la « force de travail » du lieu, de l'espace de coworking [...] Je me suis senti dans le *vibe* tout au long de cet après-midi passé au cowork. J'étais entouré de gens, de conversations, de mouvement, de sons, et de musique. J'ai ressenti que tout ce mouvement social et sensoriel contribuait à ma capacité créative, une capacité qui était nécessaire à la réalisation de mes activités du moment (5.3.2. L'espace de coworking comme un refuge socioprofessionnel, p.139). Par conséquent, l'ECW est un lieu dans lequel mon identité de travailleur autonome du savoir était travaillée par l'idéologie de l'entrepreneuralisme et elle était en quelque sorte entrepreneurialisée par celle-ci (Bröckling, 2016).

Finalement, la notion du soi entrepreneurial (*entrepreneurial self*) semble être un excellent parallèle à faire avec le constat que nous faisons de l'ECW comme un lieu d'entrepreneurialisation des identités,

puisque le soi entrepreneurial est une sorte de produit de l'idéologie entrepreneurialiste, et c'est une identité qui est vouée à constamment s'améliorer et s'auto-optimiser (Scharff, 2016). En effet, le soi entrepreneurial est une dimension identitaire qui doit continuellement viser l'amélioration et l'évolution, indépendamment des structures pouvant favoriser ou limiter les capacités agentielles des individus (Lubinski & Tucker, 2026). Dès lors, le soi entrepreneurial est un projet identitaire flexible qui ne peut jamais vraiment être pleinement atteint ou réalisé. C'est un projet identitaire éternellement en devenir (Bröckling, 2016). En ce sens, l'ECW peut être conçu comme un cadre spatial pour la construction du soi entrepreneurial et un lieu d'entrepreneurialisation des identités pour les individus qui baignent dans son contexte sociospatial et qui évoluent dans son environnement, un environnement que nous pouvons d'ailleurs qualifier comme une atmosphère entrepreneuriale.

6.2.1 Le coworking comme une atmosphère entrepreneuriale

L'utilisation courante de la notion 'd'atmosphère' revêt une multitude de significations, mais une manière dont elle peut être définie est comme « un milieu dans lequel on vit, considéré par rapport à l'influence qu'il exerce sur les êtres qui y vivent »³¹. L'atmosphère est ainsi une forme d'ambiance dans laquelle les individus se retrouvent et dans laquelle ces derniers peuvent évoluer. Dès lors, considérer l'ECW comme une atmosphère entrepreneuriale implique de penser ce type de lieu en fonction d'une ambiance particulière et d'un milieu qui exerce une influence spécifique sur la manière que les usagers ont d'y socialiser, d'y travailler, et de façon générale, d'y évoluer.

Les travaux de Deleuze et Guattari (1987) nous permettent de réfléchir à la notion d'atmosphère à travers les multiples formes de 'corps' qui la génèrent, et qui s'affectent mutuellement en produisant une sorte d'enveloppe ou 'd'enveloppement'. En effet, l'atmosphère ne flotte pas en dehors des corps qui s'assemblent et qui se séparent pour les composer (Anderson, 2009). Parmi les 'corps' auxquels nous pouvons penser pour parler de l'atmosphère entrepreneuriale de l'ECW, il y a notamment la lumière, les sons, les symboles, les textes, les êtres humains, le mobilier, les œuvres d'art, etc. qui contribuent à « former », « façonner » et « intensifier » cette dernière (Böhme, 2006). De plus, Deleuze et Guattari (1994) nous rappellent que nous ne pouvons pas réfléchir à la notion d'atmosphère sans y faire une association avec la notion d'affect, considérée comme les intensités 'transpersonnelles' ou 'prépersonnelles' qui

³¹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/atmosph%C3%A8re/6126>

émergent lorsque les corps s'affectent mutuellement (Massumi, 2002). Pour ces penseurs, les intensités qui émergent prennent les qualités dynamiques et cinétiques de l'*atmos*, ce qui implique que « les affects ne sont plus des sentiments ou des affections; ils dépassent la force de ceux qui les subissent » (Deleuze & Guattari, 1994, p.164). Il y a dès lors des qualités affectives qui émanent de l'assemblage des corps (humains, discursifs, matériels, symboliques, etc.) et qui composent l'atmosphère au quotidien (Stewart, 2007). Nous pouvons donc concevoir l'ECW comme une atmosphère de travail et de vie animée par des qualités affectives singulières, et ce sont ces qualités affectives que je tends à caractériser comme étant entrepreneuriales. Anderson (2009) réfléchit au lien qui prévaut entre l'affect et la subjectivité humaine en proposant la notion 'd'atmosphère affective' pour discuter de la manière dont l'expérience affective, au sein d'une atmosphère donnée, se produit au-delà, autour et à côté de la formation de la subjectivité. Pour l'auteur,

les atmosphères affectives sont une classe d'expériences qui se produisent avant et parallèlement à la formation de la subjectivité, à travers les matérialités humaines et non humaines [...] les atmosphères sont le terrain commun d'où émergent les états subjectifs, les sentiments et les émotions qui les accompagnent. (Anderson, 2009, p.78, traduction libre)

L'atmosphère entrepreneuriale de l'ECW est ainsi en partie formée par les subjectivités qui l'animent, et elle contribue à son tour à former les subjectivités qui l'habitent. C'est ce que ma recherche énaïve et mon expérience ethnographique mettent en lumière, en particulier lors de la phase d'expansion de ma *chimère identitaire* et la manière avec laquelle je me suis subjectivement approprié divers lieux de l'ECW. En effet, pendant cette période qui a duré plusieurs mois, l'atmosphère entrepreneuriale de Montréal CoWork a contribué à former ma subjectivité, puisque « j'éprouvais un sentiment de bien-être lorsque j'arrivais sur les prémisses du coworking et je ressentais une forme de sécurité cognitive lorsque je m'y installais pour travailler. Cela me permettait de m'abandonner dans mon travail de création d'entreprise et d'éprouver une forme de confort au sein d'un environnement qui me devenait de plus en plus 'propre et familier' » (5.4.1. L'appropriation de l'espace de coworking, p.148). Il y avait une certaine intimité dans ma manière d'occuper l'ECW et de ressentir l'atmosphère entrepreneuriale du lieu, notamment parce que « je me suis davantage subjectivement approprié l'espace et je l'ai également davantage 'incorporé' au sein de ma personne » (5.4.1. L'appropriation de l'espace de coworking, p.150) pendant la phase d'expansion de ma *chimère identitaire*.

De plus, ma pratique identitaire de *royaumisation entrepreneuriale*, considérée comme une forme de façonnement de ma subjectivité, était significativement nourrie par l'atmosphère entrepreneuriale de

l'ECW, étant donné que « j'avais associé l'ECW au sentiment que j'avais d'être un entrepreneur [et] je sentais le besoin de faire une association entre l'espace dans lequel j'étais et le travail entrepreneurial que j'accomplissais » (5.4.2. L'espace de coworking comme un royaume entrepreneurial, p.157). Autrement dit, l'ECW et son atmosphère entrepreneuriale me permettaient de spatialement incarner le travail entrepreneurial que j'effectuais comme travailleur autonome du savoir. Dès lors, autant que les subjectivités qui animaient l'ECW ont contribué à former ma subjectivité, ma propre subjectivité a également dû contribuer à former l'atmosphère entrepreneuriale de Montréal CoWork, notamment parce que j'y avais construit mon propre royaume entrepreneurial, « une forme de territoire et un cadre spatial associé au sentiment que j'avais d'être un entrepreneur, et dans lequel mon *moi entrepreneurial* régnait sur mes autres dimensions identitaires (5.4.2. L'espace de coworking comme un royaume entrepreneurial, p.158). Ainsi, ma subjectivité caractérisée par mon *moi entrepreneurial* contribuait également à former l'atmosphère entrepreneuriale de l'ECW pendant les phases d'expansion et d'épanouissement de ma *chimère identitaire*.

Ensuite, il y a aussi un élément rythmique qui caractérise l'atmosphère entrepreneuriale du coworking, et c'est une forme d'expérience temporelle de l'ECW qui crée une espèce de coupure subjective avec le monde externe. C'est comme si au sein de l'atmosphère entrepreneuriale de l'ECW, il y a une possibilité de contrôler l'espace-temps, une forme d'isolement subjectif qui annule le monde extérieur et qui réduit au silence le tumulte du monde. Cette atmosphère produit une coupure temporaire du monde 'réel' pour produire une sorte de monde 'artificiel', comme j'en faisais l'expérience lorsque je sentais que j'étais dans un « cocon enveloppant » (5.4.4. Le sentiment de liberté et la fabulation identitaire, p.171) ou un « refuge socioprofessionnel » (5.3.2. L'espace de coworking comme un refuge socioprofessionnel, p.137). Katila et al. (2020) proposent le concept de l'ordre affect rythmique (*affecto-rhythmic order*) pour rendre compte de la manière dont la multitude de rythmes et d'affects interagit dans le flux quotidien du monde organisationnel. En comprenant les affects comme des intensités (ou des énergies) qui fonctionnent selon des rythmes et des résonnances qui peuvent générer du mouvement, à la fois dans les corps et entre les corps, les dynamiques affects rythmiques peuvent caractériser une atmosphère organisationnelle (Katila et al., 2020). Dès lors, les auteurs affirment qu'une plus grande attention critique devrait être accordée aux diverses pratiques affects rythmiques qui marquent les espaces entrepreneuriaux tels que les accélérateurs et les incubateurs, puisque ceux-ci peuvent fonctionner comme des 'usines' rythmant les intensités affectives de leurs usagers-entrepreneurs (Katila et al., 2020). Je reviendrai d'ailleurs sur cette voie de recherche future en ce qui a trait à la recherche sur le coworking et sur la construction identitaire

dans la conclusion de la thèse. Pour l'instant, nous pouvons simplement avancer que l'ECW, de manière générale, est un lieu composé de certaines dynamiques affectives rythmiques qui peuvent contribuer à son atmosphère entrepreneuriale.

Finalement, il est possible de caractériser l'ECW comme un commun affectif (*affective commons*) au sein duquel un produit atmosphérique se crée et à travers lequel une communauté prend forme (Waters-Lynch & Duff, 2021). La notion de commun affectif permet de décrire l'immatérialité du coworking comme un « mélange de forces, d'objets, de relations et de qualités humaines et non humaines qui convergent et s'affectent au sein de ce type d'espace » (Waters-Lynch & Duff, 2021, p.384, traduction libre). Cette perspective permet de penser aux ECW comme étant constitués et soutenus par des 'atmosphères collaboratives' (Jørgensen & Beyes, 2023), une forme de spatialité collective qui peut cultiver un sentiment d'appartenance à travers des dynamiques affectives rythmiques. Ainsi, ce type d'atmosphère collaborative peut être compris comme une 'force organisationnelle' conditionnant les corps et les choses, tout en déterminant ce qui est socialement possible (Jørgensen & Beyes, 2023). Ces éléments solidifient le constat que je fais du coworking comme une atmosphère entrepreneuriale, une ambiance particulière conçue comme une 'force organisationnelle' façonnée par l'éthos de l'entrepreneuriat. L'ECW est un milieu qui exerce une influence spécifique sur la manière que les usagers ont d'y travailler et d'y socialiser, et en tant qu'atmosphère entrepreneuriale, elle réunit un ensemble de corps et de subjectivités qui s'affectent mutuellement à travers un éthos commun, l'éthos de l'entrepreneuriat. Comme précédemment discuté, cet éthos se révèle notamment à travers les impératifs d'innovation, de créativité, de productivité, d'efficacité, de réseautage et de croissance, que ce soit d'une perspective organisationnelle ou personnelle, et ces impératifs travaillent les identités des usagers du coworking et leur imposent une forme de travail identitaire, car ils doivent naviguer les paradoxes inhérents de ces impératifs (Lubinski & Tucker, 2026). Bref, l'atmosphère entrepreneuriale du coworking est une 'force organisationnelle' qui travaille les identités et qui façonne les subjectivités.

Somme toute, ma capacité à formuler ce constat se fonde sur l'approche autoethnographique de mon cadre méthodologique et surtout, sur la 'syntonie' (*attunement*), une méthode phénoménologique qui permet de « décrire une humeur fondamentale et la manière dont celle-ci conditionne notre être dans le monde » (Jørgensen & Beyes, 2023, p.9, traduction libre). Sans connaître cette méthode particulière au moment d'initier ma recherche éactive, je constate après coup que j'ai mené mon terrain au sein de l'ECW à travers une 'syntonie atmosphérique' (Stewart, 2011), une approche phénoménologique qui m'a

permis d'être attentif au processus de formation de mondes (*worlding*) au sein de l'ECW, ainsi qu'aux rythmes et aux forces qui transforment, et qui se font transformer, par l'environnement spatial du lieu et son atmosphère (Jørgensen & Beyes, 2023). Dès lors, c'est via l'approche de la 'syntonie atmosphérique', que j'ai effectuée sans vraiment savoir que c'est ce que je faisais, que les observations phénoménologiques menées à travers ma recherche éactive m'outillent à concevoir le coworking comme une atmosphère entrepreneuriale. D'ailleurs, cette approche de syntonie atmosphérique que j'ai incarnée à travers ma démarche topoanalytique m'a également permis de constater la dynamique théâtrale du coworking et d'observer les zones de cet espace théâtralisé au sein de l'ECW, dont la scène et l'arrière-scène.

6.2.2 L'ECW comme un espace théâtralisé

Il est possible de réfléchir au coworking à travers la théorie goffmanienne et aux dimensions spatiales de l'avant-scène et de l'arrière-scène. Les travaux d'Alistair Anderson sont pertinents pour créer un premier parallèle entre l'approche théâtrale et l'entrepreneuriat. En effet, Anderson (2005) mobilise l'approche théâtrale, en se basant sur Goffman, comme un outil conceptuel pour réfléchir à l'entrepreneuriat et aux processus entrepreneuriaux, et il affirme notamment que l'entrepreneuriat, en tant que construit social, peut être considéré comme « une performance, l'interprétation de la rhétorique d'un rôle socio-économique » (Anderson, 2005, p.599, traduction libre). L'entrepreneur peut donc être conçu comme un acteur performant un rôle prescrit pour un public ayant certaines attentes face à ce rôle. Dès lors, il y a une forme de théâtralité de la pratique pour donner l'impression de sa capacité à jouer le rôle (Baron & Marksman, 2000). C'est ce qui amène Anderson (2005) à considérer l'entrepreneuriat comme une performance créative comparable à la performance que nous retrouvons sur les planches d'un théâtre, un lieu qui montre comment les intrigues de l'entrepreneuriat peuvent se dérouler dans le temps. Ainsi, l'ECW peut prendre la forme d'un théâtre dans lequel les usagers sont à la fois des acteurs et des spectateurs, en reprenant la perspective de Goffman (1959).

L'ECW peut être considéré comme un espace théâtralisé avec diverses scènes qui peuvent susciter diverses performances, notamment l'avant-scène (la scène) et l'arrière-scène, que j'ai identifiées lors de la phase d'épanouissement de ma *chimère identitaire*. En effet, pendant cette phase temporelle, ma *chimère identitaire* « a été nourrie par ma manière de vivre l'ECW à travers une scène, sur laquelle je 'performais' mon rôle d'entrepreneur, ainsi qu'une arrière-scène, sur laquelle je me créais une 'bulle entrepreneuriale' dans laquelle je pouvais socialement m'isoler, et qui stimulait d'ailleurs ma pratique de *fabulation identitaire* » (5.5.4. L'espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée, p.192).

Dans un premier temps, la scène de l'ECW était constituée du lounge principal, un espace central et ouvert dans lequel on retrouvait la réception et un comptoir-café, en plus d'un grand espace de travail silencieux adjacent qui était séparé par un mur amovible. Topographiquement parlant, cette scène était au cœur du coworking, puisque tous les couloirs de l'ECW s'y rattachaient, et c'était l'épicentre de la vie sociale de Montréal CoWork. Or, cette scène suscitait une forme de performance entrepreneuriale qui était stimulée par une pratique identitaire particulière, celle de la *projection identitaire*, un type de travail identitaire ancré dans l'espace et conçu comme une interprétation du rôle de l'entrepreneur et la projection d'une image de soi dont l'interprète souhaite que les 'spectateurs' reçoivent. En effet, dans mon cas particulier, « lorsque je travaillais dans le lounge principal et que je 'jouais' le rôle de l'entrepreneur aux yeux de tout le monde, incluant les miens, je constatais une forme de travail identitaire bien particulière au sein de ma personne. Je ne me projetais plus dans le futur en m'imaginant 'être' entrepreneur, je me projetais plutôt au sein de l'espace au moment présent en tant qu'entrepreneur. Le travail identitaire que j'observais consistait à projeter une version de mon *moi entrepreneurial* à travers l'espace pour que les autres personnes au sein de l'ECW me perçoivent comme un entrepreneur » (5.5.4. L'espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée, p.197). Ainsi, la *projection identitaire* est une forme de travail identitaire qui se manifestait sur la scène de l'ECW, notamment parce que les yeux et les oreilles des 'spectateurs' étaient tournés vers ceux qui y 'performaient'. C'est sur cette scène que j'ai moi-même 'performé' le rôle de l'entrepreneur et que « je m'efforçais de jouer le rôle socialement construit que je percevais autour de moi dans l'ECW, dans les moments où j'étais davantage un spectateur qu'un acteur » (5.5.4. L'espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée, p.195).

Conséquemment, la *projection identitaire* est l'action de projeter ou d'envoyer une partie de soi-même vers quelqu'un d'autre qui se trouve dans son environnement spatial, et en ce sens, c'est une forme de travail identitaire, car elle a lieu à l'intersection de la personne et de son contexte spatial. Elle lui permet de 'gérer' une certaine continuité de son identité de manière interpersonnelle et dans un contexte social (Alvesson & Willmott, 2002; Caza et al., 2018). De plus, la *projection identitaire* est une forme de travail identitaire orienté vers l'extérieur (*outward-facing*), puisque c'est une pratique qui s'effectue à travers la façon dont l'individu se présente aux autres de manière externe (Hirst & Humphreys, 2020; Sveningsson & Alvesson, 2003). Dans le cadre de cette thèse, la *projection identitaire* de mon *moi entrepreneurial* s'est manifestée à travers l'attente que je me faisais moi-même de mon rôle perçu en tant qu'entrepreneur, en juxtaposition à la représentation que je me faisais de l'attente que les autres avaient de cette forme d'identité sociale. Ce type de travail identitaire était donc une projection de l'identité entrepreneuriale en

fonction de ce qui me semblait être attendu des autres personnes, que je percevais pour la plupart comme des entrepreneurs, et qui se trouvaient dans mon environnement spatial proximal du coworking. Dès lors, la projection entrepreneuriale peut être conçue comme une forme de *projection identitaire* et de travail identitaire en cohérence avec la théorie de l'identité sociale, car le rôle que j'occupais en tant qu'entrepreneur et qui marquait socialement mon identité entrepreneuriale était associé à des attentes sociales (Gecas, 1982 ; Markus & Wurf, 1987) que je percevais dans mon environnement spatial, et que je m'imposais également à moi-même dans ma conception de ma propre identité. Je projetais ainsi une identité entrepreneuriale que je désirais sentir être validée par les autres personnes que je côtoyais au sein de l'ECW dans une boucle de rétroaction interpersonnelle quotidienne et continue.

De surcroît, la théorie goffmanienne nous permet d'approfondir la réflexion à l'égard de cette forme de travail identitaire, puisque celle-ci stipule que « lorsqu'un individu apparaît en présence d'autres personnes, il y a généralement une raison pour que celui-ci mobilise son activité de manière à transmettre aux autres une impression qu'il a intérêt à transmettre » (Goffman, 1959, p.4, traduction libre). Or, ce passage offre une avenue cohérente pour expliquer ce qu'est la *projection identitaire*, car les notions d'avant et d'arrière-scène explicitées dans les travaux de Goffman permettent de concevoir l'ECW comme un lieu de performance théâtralisée dans lequel l'individu peut se retrouver dans un cadre (*setting*) au sein duquel il peut projeter une partie de lui-même, une identité sociale par exemple, en étant socialement considéré comme l'interprète (*performer*) du rôle associé à l'identité sociale projetée, telle que l'identité entrepreneuriale. En effet, le sociologue canado-américain nous rappelle que pour considérer la performance d'une personne dans un cadre donné, il faut nécessairement considérer la présence des autres participants, car :

si l'on admet que l'individu projette une définition de la situation lorsqu'il se présente devant les autres, il faut également comprendre que les autres, aussi passifs que leur rôle puisse paraître, projeteront eux-mêmes une définition de la situation en vertu de leur réponse à l'individu et en vertu de toute ligne d'action qu'ils initieront à son égard. (Goffman, 1959, p.9, traduction libre)

Ainsi, la réaction des autres, sous forme d'approbation ou de rejet, est un élément crucial à la *projection identitaire*, car cette réaction opère un peu comme un miroir social qui renverrait une forme de reflet à l'interprète derrière la performance. Dès lors, la coopération sociale des autres est importante pour que la projection identitaire se produise, puisque c'est cette forme d'approbation et d'encouragement des autres qui contribuera au maintien d'une scène en tant que cadre (*setting*) de la performance de l'individu.

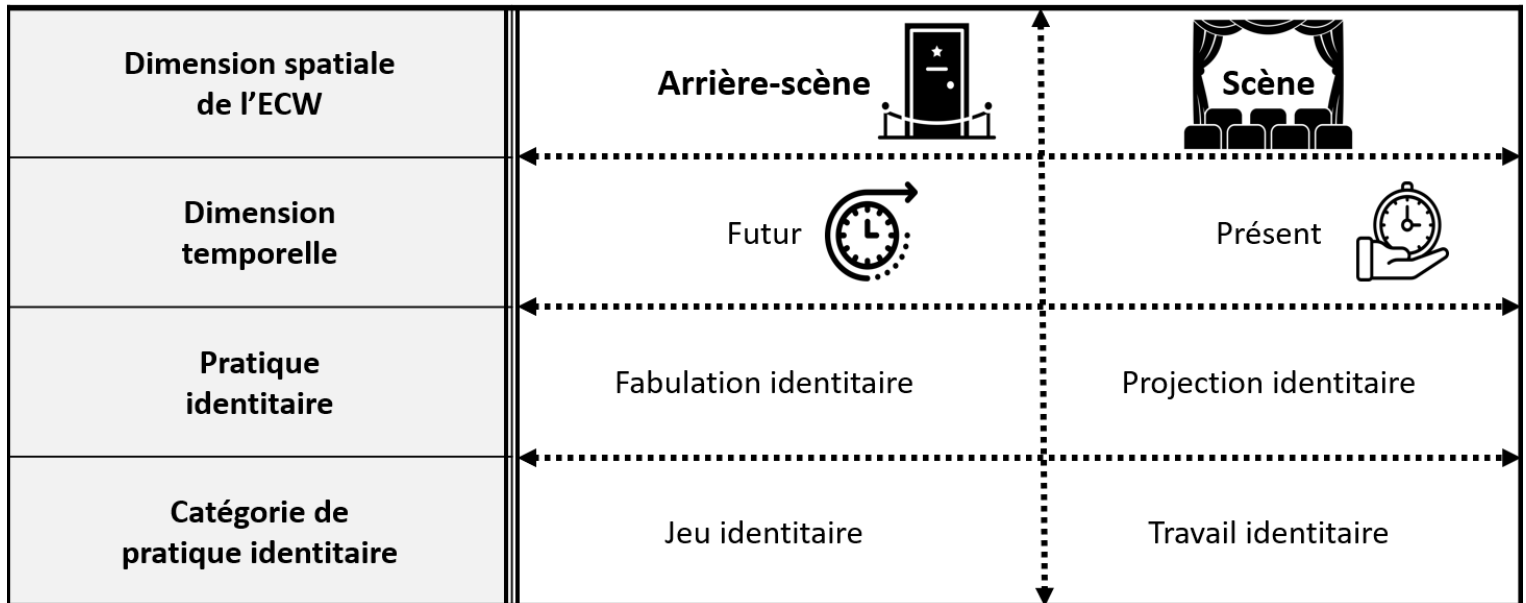
Cela explique pourquoi le contexte sociospatial du coworking est très intéressant à considérer selon la théorie goffmanienne. L'ECW, sa scène et son atmosphère entrepreneuriale procurent un auditoire réceptif et sensible aux performances de rôles et à la *projection identitaire* des individus évoluant dans ce type d'espace.

Ensuite, la théorie goffmanienne est également pertinente pour discuter de ce qui se produit sur l'arrière-scène, une forme de coulisse spatiale dans laquelle l'individu peut abandonner son rôle public et ainsi être plus naturel et spontané. Étant donné que la notion d'arrière-scène a été discutée précédemment en lien avec la pratique de la *fabulation identitaire* dans la section portant sur la *chimère identitaire*, je vais éviter trop de répétition. L'arrière-scène de Montréal CoWork, dans l'expérience que j'ai moi-même faite de l'ECW, était constituée du carrefour du billard et de la petite cafétéria adjacente. C'était un contexte spatial dans lequel je me sentais en sécurité et en liberté, notamment parce que je m'y retrouvais régulièrement seul, et conséquemment, il n'y avait pas de gens, de regards, ni d'oreilles qui pouvaient assister à ce qui se passait sur cette arrière-scène. Je percevais une ambiance socialement plus ouverte et dégagée dans ces coulisses scéniques et « cela m'a donné la liberté de m'explorer et m'imaginer [et] je m'imaginais devenir de plus en plus 'entrepreneur' pendant cette période de création intensive de mon projet entrepreneurial » (5.5.4. L'espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée, p.195). L'arrière-scène était un espace de liberté identitaire, dans lequel je ne sentais aucune pression à 'performer' quelconque rôle. Je ne ressentais aucune attente sociale quant à ma présence au sein de l'ECW, et je pouvais m'évader dans mon propre univers subjectif. C'est précisément cela qui a stimulé ma capacité imaginative et ma *fabulation identitaire*, car « pendant que je travaillais sur mon projet entrepreneurial, je me projetais dans le futur et je m'imaginais en train de donner des conférences de formation dans les entreprises, ou encore coacher des entrepreneurs avec qui je bâtissais des relations enrichissantes et porteuses de sens » (5.5.4. L'espace de coworking comme un lieu de performance théâtralisée p.196-197).

Dès lors, la temporalité qui caractérisait l'arrière-scène et ce que j'y vivais identitairement parlant était le futur, puisque j'étais très souvent en train de me projeter dans un temps futur. À contrario, la temporalité du temps présent caractérisait plutôt la scène et ce que j'y vivais identitairement à travers la projection identitaire. Le figure 41 permet de synthétiquement représenter ces liens et distinctions entre ce qui se produit sur la scène et sur l'arrière-scène au sein de l'ECW en termes de jeu et de travail identitaire, en considérant le continuum et l'effet de va-et-vient qui prévaut entre la scène et l'arrière-scène, la

temporalité présente et future, ainsi qu'entre la fabulation et la projection identitaire (symbolisé par les flèches dans la figure).

Figure 41. Synthèse des liens et distinctions entre la scène et l'arrière-scène de l'ECW



Cette figure contribue à répondre à la troisième question de recherche de ce projet, qui visait à mieux comprendre comment les tensions entre 'espace' et 'place' au sein d'un ECW agissent sur la construction de l'identité entrepreneuriale. Or, l'arrière-scène est un type d'espace ouvert et libéré qui favorise une pratique de construction identitaire bien particulière, celle de la *fabulation identitaire*, tandis que la scène peut être considérée comme une 'place' davantage planifiée et formatée qui entraîne une autre forme de pratique de construction identitaire, celle de la projection identitaire.

Finalement, mis à part la conceptualisation théâtrale du coworking, avec son avant-scène qui alimente la projection identitaire dans une temporalité présente et son arrière-scène qui stimule la *fabulation identitaire* dans une temporalité future, cette recherche met également en lumière des pratiques de spatialisation qui prennent forme au sein de l'ECW, en partie à cause des dynamiques liées à la perspective goffmanienne, mais il y a un phénomène social bien particulier qui semble caractériser l'expérience vécue du coworking : la coprésence.

6.2.3 Le phénomène de coprésence et les pratiques de spatialisation au sein de l'ECW

La coprésence est un phénomène abordé dans la littérature en tant qu'expérience subjective et contextualisée de la présence de l'autre et de l'influence réciproque des individus (Grabher et al., 2018; Pfeffer, 2024). Le phénomène de la coprésence se rattache à « l'idée que la présence d'autres acteurs façonne le comportement individuel » (Campos-Castillo & Hitlin, 2013, p.168, traduction libre). La coprésence implique donc des interactions sociales immédiates situées dans un environnement physique partagé et dont une proximité spatiale est nécessaire à la perception réciproque des objets et des personnes (Goffman, 1966). La coprésence est un phénomène qui relie directement l'identité et l'espace, car elle implique de « rassembler dans un même espace, en contiguïté physique, des entités et des objets spatialisés afin de rendre possibles leurs relations » (Lussault, 2007, p.56). Toutefois, la coprésence ne se réduit pas à la présence physique et à la proximité entre les entités, puisqu'elle reflète davantage une dynamique relationnelle interindividuelle dans laquelle chaque entité est disponible, accessible et attentive aux autres (Goffman, 1966). Autrement dit, à travers la coprésence, chaque individu est à la fois un acteur et un spectateur au sein de l'espace. C'est effectivement ce que j'ai vécu pendant ma recherche énactive au sein de Montréal CoWork, puisqu'à travers la coprésence, l'ECW était devenu « un lieu dans lequel je pouvais travailler seul en collectivité tout en ressentant une certaine énergie sociale qui stimulait ma créativité et ma capacité à travailler » (5.5.3. Le phénomène de coprésence dans l'ECW, p.186). En effet, l'ECW est un contexte spatial dans lequel on peut être seul tout en étant entouré de gens, qui font sensiblement la même chose que nous, et qui performant à la fois comme des acteurs et observent comme des spectateurs. Ainsi, la coprésence permet de vivre une forme de solitude sociale et une espèce d'isolement socialisé, quelque chose que j'ai constaté à plusieurs reprises pendant ma recherche énactive, comme « j'avais tendance à occuper l'espace de manière individuelle et solitaire, et c'est également quelque chose que j'observais autour de moi » (5.5.3. Le phénomène de coprésence dans l'ECW, p.185).

De plus, la coprésence dans l'ECW se caractérise également par une colocation physique spatiotemporelle des individus et une proximité spatiale qui facilite les interactions et les rencontres (Pfeffer, 2024), puisqu'un « des vecteurs de la coprésence au sein d'un ECW et la manière que celle-ci se fait ressentir par les usagers du lieu sont la rythmicité sociale générée par le mouvement et le va-et-vient des autres. Il y a une sorte d'ambiance sociale qui est créée par la communauté » (5.5.3. Le phénomène de coprésence dans l'ECW p.186). Dès lors, la coprésence a stimulé chez moi une certaine forme de socialisation entrepreneuriale, et cela m'amène à émettre l'idée qu'il existe possiblement une forme de coprésence entrepreneuriale dans les ECW. Cette forme de coprésence peut ainsi alimenter l'expérience subjective

des diverses personnes qui partagent l'espace et peut les influencer réciproquement dans leurs activités socioprofessionnelles. Cette coprésence entrepreneuriale peut aussi entraîner une sorte de performance sociale à *la Goffman* de la part des coworkers et encourager la projection entrepreneuriale sur la scène de l'ECW, comme discuté dans la sous-section précédente. Bref, les notions clés qui se rattachent à la coprésence au sein de l'ECW, à savoir la relation, l'attention, la disponibilité et l'accessibilité, sont en partie imprégnées de l'atmosphère entrepreneuriale du lieu, et par conséquent, ces éléments contribuent au phénomène de la coprésence entrepreneuriale.

Ensuite, il y a un autre élément intéressant à soulever lorsque nous nous intéressons spécifiquement aux dynamiques spatiales qui prévalent dans l'ECW. À travers une forme d'isolement socialisé, la coprésence permet aux coworkers de se créer une 'bulle' dans laquelle ils peuvent vivre et travailler au sein de l'ECW, et celle-ci leur offre la possibilité de s'ouvrir ou se fermer à la rythmicité générée par les multiples trajectoires qui affectent les lieux de vie et de travail du coworking. Cette pratique d'isolement socialisé est une manière de ressentir le temps comme cyclique, répétitif et sécuritaire. La 'bulle' n'est pas juste une question d'espace, mais bien d'espace-temps, car elle donne le sentiment de temporairement se protéger du monde extérieur. À travers une certaine forme de contrôle de l'espace-temps, par l'entremise de cette pratique spatiale consistant à s'isoler socialement, un sentiment de protection de soi, voire de protection identitaire est généré.

Cette pratique ancrée dans l'espace-temps peut ainsi être conçue comme une forme de travail spatial, et c'est ce que j'ai identifié comme des pratiques de blotissement spatial, d'appropriation spatiale et d'enracinement spatial. En effet, la manière avec laquelle je me suis approprié certains lieux de l'ECW m'a amené à créer un territoire dans lequel je pouvais me 'réfugier', physiquement et identitairement, pour travailler et me 'protéger' de la vie sociale qui animait mon environnement proximal. L'espace que je me créais au quotidien à l'aide de cette bulle individuelle devenait en quelque sorte un espace identitaire dans lequel je pouvais opérer en tant que travailleur autonome du savoir, et c'était un espace sécuritaire (*safe space*) à travers lequel je pouvais m'imaginer et identitairement jouer via la *fabulation identitaire*. Je créais ainsi une espèce de bulle entrepreneuriale à travers la pratique que j'ai nommé le bouillonnement entrepreneurial, et c'est de cette manière que je vivais une certaine coprésence entrepreneuriale au sein de l'ECW. De surcroît, la spatialisation individuelle m'apparaît comme un phénomène qui émerge en fonction de la coprésence, et je pense que de futures recherches sur la manière dont les individus engagés

dans des activités entrepreneuriales spatialisent leur quotidien et créent de l'espace, physique et symbolique, représentent une avenue fertile au champ de l'entrepreneuriat.

Par exemple, nous pouvons nous inspirer de la science du sport pour faire un lien entre la notion de spatialisation entrepreneuriale et celle qui découle des dynamiques de création d'espace (*space creation dynamics (SCD)*) dans la littérature académique portant sur l'étude scientifique du basketball et du soccer. En effet, des chercheurs se sont penchés sur la nature non déterministe du basketball et ont modélisé une partie de basketball comme un système dynamique, avec deux sous-systèmes composés des équipes opposées dans des situations d'attaque et de défense. Ces situations d'attaque et de défense sont conçues comme des transitions, ou des dynamiques pour passer d'un état à l'autre, et ce sont ces dynamiques qui créent des occasions de faire des points (à l'offensive) ou de bloquer les attaques (à la défensive). Ainsi,

les états les plus importants pour l'attaque sont ceux qui produisent une rupture de la défense, créant des espaces vides pour des opportunités de marquer. Ces classes sont définies comme des dynamiques de création d'espace (SCD). (Lamas et al., 2011, p.72, traduction libre).

Étant donné que les situations d'attaque au basketball nécessitent de gérer d'importantes contraintes spatiales et temporelles afin de générer des occasions offensives, les dynamiques de création d'espace (SCD) représentent des actions, individuelles ou collectives, réalisées par les joueurs pour créer des occasions de marquer des points (Santana et al., 2019). De manière concrète, les dynamiques de création d'espace au basketball sont « (a) la création d'espace avec le ballon driblé (b) la création d'espace avec le ballon non driblé (c) l'isolation du périmètre (d) l'isolation près du panier (e) la création d'espace sans le ballon (f) l'écran sur le ballon, et (g) l'écran hors du ballon » (Bredt et al., 2018, p.166, traduction libre). Ces SCD ont également été empruntés par des chercheurs qui s'intéressent à la création de valeur spatiale au soccer, un sport qui se joue sur une plus grande surface de terrain. Ces chercheurs identifient deux types d'occupations spatiales: l'occupation active, lorsqu'un joueur se déplace à la vitesse de la course pour gagner de l'espace, et l'occupation passive, lorsqu'un joueur est en dessous de la vitesse de la course (c.-à-d. jogging ou marche) et qu'il tente d'attirer des adversaires hors de leur position pour ouvrir et générer de l'espace pour leurs coéquipiers (Fernandez & Bornn, 2018). La génération d'espace se définit donc comme « l'action de faire sortir les adversaires de certaines zones pour créer de nouveaux espaces disponibles dans des zones précédemment couvertes » (Fernandez & Bornn, 2018, p.2, traduction libre). Par conséquent, je trouve qu'il y a un parallèle intéressant à faire entre la manière dont les joueurs de basketball et de soccer génèrent et créent de l'espace sur leur surface de jeu respective, à la fois pour eux-

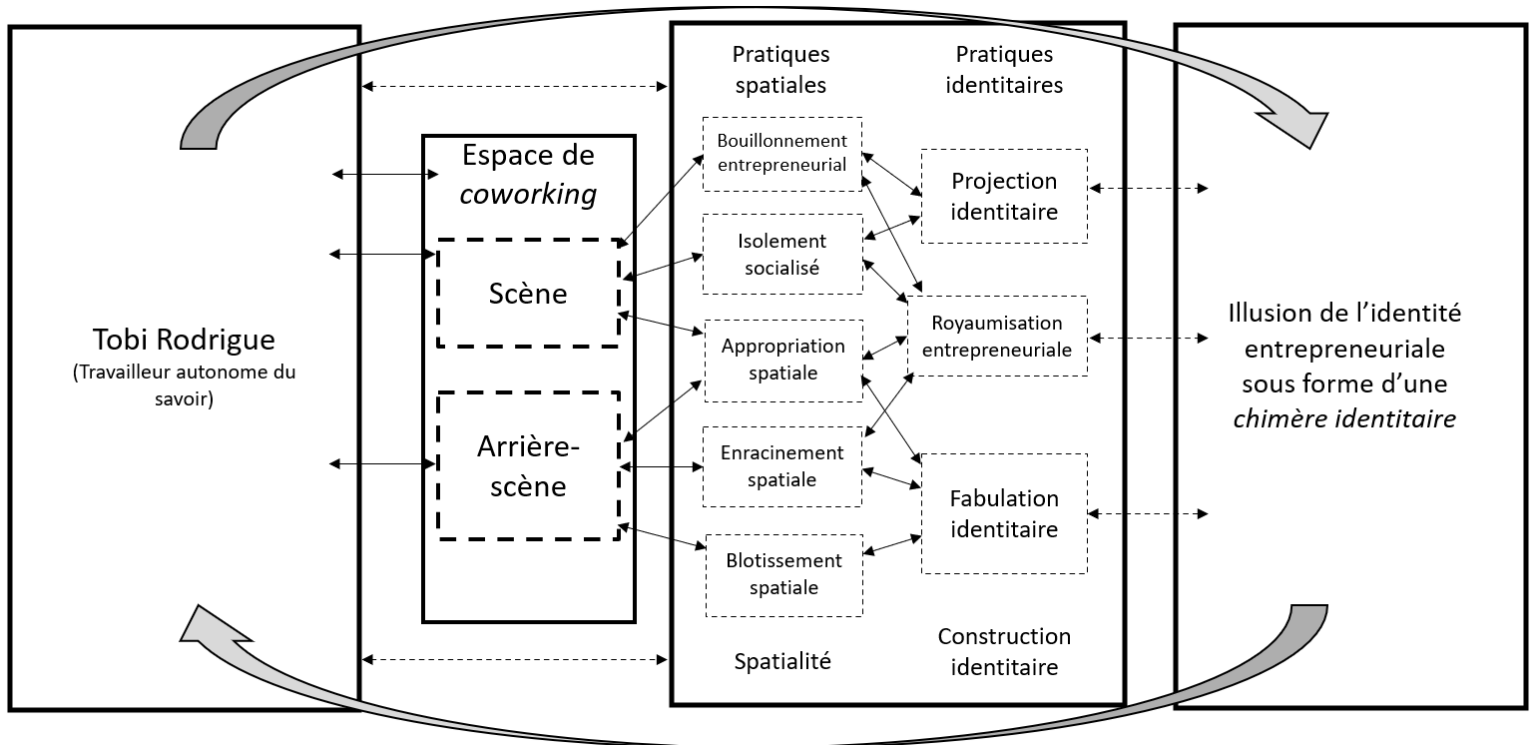
mêmes et pour leurs coéquipiers, et la manière dont les entrepreneurs spatialisent leurs activités entrepreneuriales au quotidien (c.-à-d. créent et génèrent de l'espace), à la fois pour eux-mêmes et pour leurs partenaires ou collaborateurs. En effet, si les différentes dynamiques de création d'espace (*SCD*) permettent de mieux conceptualiser la pratique du sport, elles nous procurent possiblement une clé intéressante pour étudier la pratique de l'entrepreneuriat en fonction d'une perspective spatiale.

D'ailleurs, il y a une étude qui vient tout juste de paraître qui s'intéresse justement à la manière dont les entrepreneurs 'créent du lieu' (*place-making*) au sein des ECW pour en faire des 'lieux entrepreneuriaux' (*places-of-entrepreneurship*) (Dey et al., 2025). Les auteurs introduisent la notion de 'création de lieux' (*place-making*) à la littérature entrepreneuriale et identifient trois approches de création de lieux que les entrepreneurs mettent en œuvre pour (1) socialement construire un sens du lieu (2) manipuler et adapter la matérialité du lieu pour répondre à des besoins spécifiques, et (3) former une identité basée sur le lieu (Dey et al., 2025, p.3). Dès lors, la notion de 'création de lieux' (*place-making*) est une théorisation sensible qui permet de mieux comprendre comment les nouveaux espaces de travail collaboratif, tels que les ECW, peuvent être transformés en lieux entrepreneuriaux, et ce concept permet d'appréhender « la spatialité existentielle de l'entrepreneuriat en tant que relations processuelles, intentionnelles, continues et imprégnées de sens relié au lieu » (Dey et al., 2025, p.7, traduction libre). Or, cette notion s'apparente en quelque sorte à l'idée de spatialisation entrepreneuriale qui émerge de cette thèse, ainsi qu'au concept qui sous-tend les dynamiques de création d'espace (*SCD*), tel qu'elles viennent d'être explicitées. Outre la 'création de lieux' à travers la manipulation et l'adaptation matérielle de l'espace pour répondre à des besoins spécifiques, un élément clé de la conceptualisation de Dey et collègues (2025) qui apparaît dans mes résultats et qui résonne le plus avec le projet de connaissance de ma thèse est celui relié à la formation d'une identité basée sur le lieu. En effet, cette forme particulière de construction identitaire s'intéresse à la manière dont les perceptions mentales et sensorielles des personnes engagées dans des activités entrepreneuriales deviennent un 'matériel' symbolique sur lequel ces personnes peuvent s'appuyer pour donner un sens à leur entreprise naissante et à leur concept de soi émergent (Dey et al., 2025).

En somme, les notions de coprésence, de 'création de lieux' (*place-making*), et des dynamiques de création d'espace (*space creation dynamics*) permettent de conceptualiser la dynamique relationnelle qui prévaut entre l'identité et l'espace. Pour le travailleur autonome du savoir, le royaume entrepreneurial au sein du coworking peut se développer et se définir en fonction de sa manière individuelle et subjective (c.-à-d. phénoménologique) de vivre l'espace, la présence des autres personnes et ses interactions avec elles, ainsi

que le regard qu'elles portent sur sa propre personne. Au-delà de la perspective identitaire, la coprésence entrepreneuriale et les dynamiques de création d'espace (SCD) peuvent amener le travailleur autonome du savoir à développer des manières de travailler et des pratiques entrepreneuriales incarnées dans l'ECW. Les pratiques de réseautage au quotidien et la participation à des séances de codéveloppement d'affaires sont de tels exemples. En plus de personnellement vivre ces éléments, le phénomène de coprésence m'a amené à me créer des 'bulles' de travail dans lesquelles je sentais que j'évoluais en tant qu'entrepreneur. À travers les pratiques spatiales du blotissement, de l'appropriation et de l'enracinement, j'ai ancré ma pratique entrepreneuriale au sein du coworking et de ce fait, les pratiques identitaires de la fabulation identitaire, de la royaumisation entrepreneuriale et de la projection identitaire se sont interconnectées à mes pratiques spatiales pour construire ma *chimère identitaire* lors de ses phases d'émergence, d'expansion et d'épanouissement. La figure 42, fondée sur le design conceptuel de cette recherche (voir la figure 6, p. 90), illustre ces divers éléments à travers le processus conceptuel de la chimérisation identitaire. Cette figure permet également de répondre de manière graphique et synthétique aux trois questions de recherche au fondement de cette thèse, à savoir comment les ECW influent sur la construction de l'identité entrepreneuriale, comment l'expérience vécue de l'espace agit sur la construction de l'identité entrepreneuriale via les lentilles du travail et du jeu identitaire, et troisièmement, comment les tensions entre les notions d'espace et de lieu agissent sur la construction identitaire

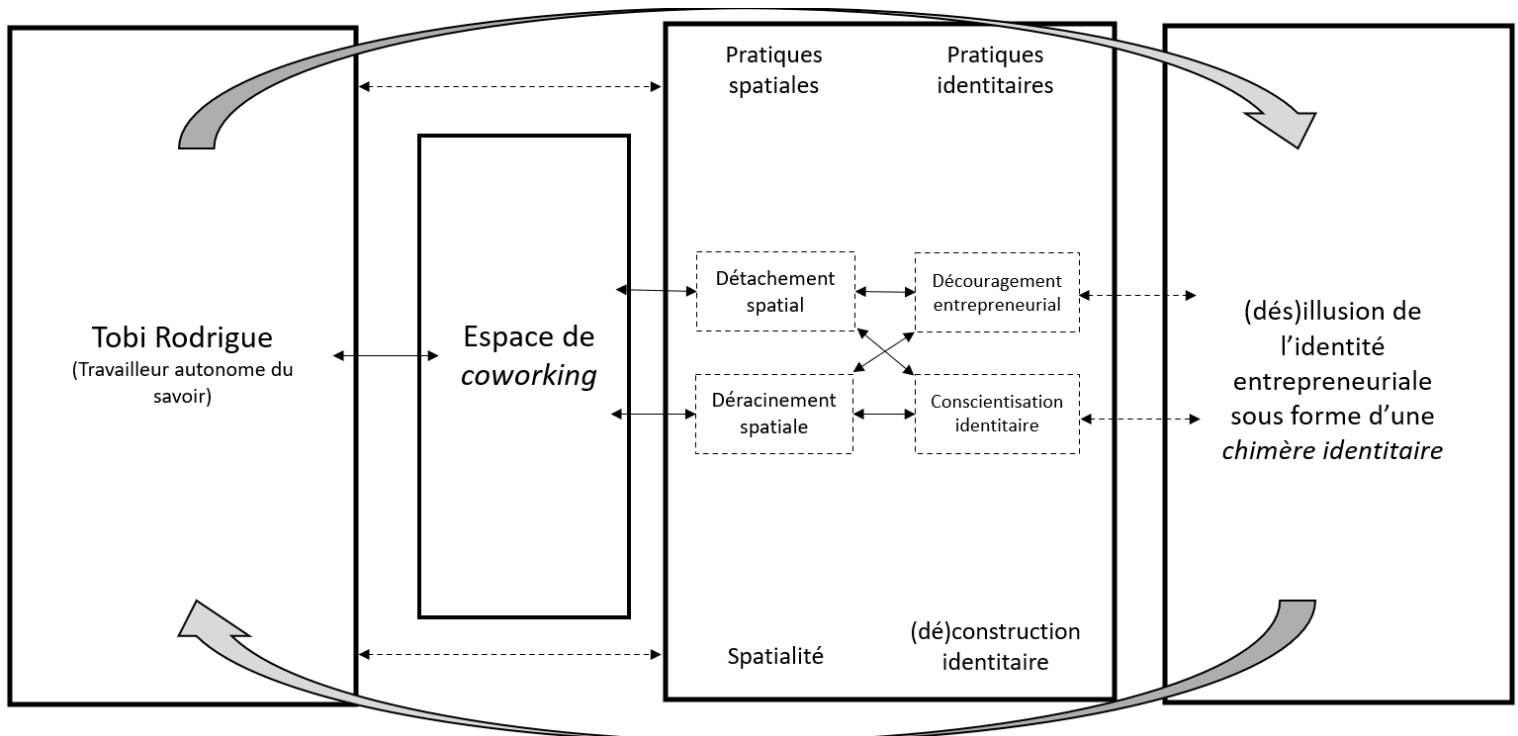
Figure 42. Le processus conceptuel de la chimérisation identitaire



Toutefois, le théâtre entrepreneurial s'est effondré lors de la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*, entre autres parce que l'atmosphère entrepreneuriale de l'ECW, caractérisée par l'éthos de l'entrepreneuralisme, ainsi que la théâtralité du coworking et la coprésence entrepreneuriale que j'y ai vécues semblent avoir eu un effet inverse sur ma personne. J'ai effectivement vécu une forme de rejet du lieu entrepreneurial, dans lequel j'avais imbriqué ma pratique entrepreneuriale, et ce rejet s'explique par le fait que j'avais fini par trouver qu'il était surchargé de significations et de symboles, notamment ceux des discours de l'entrepreneuralisme.

À travers mes pratiques du détachement spatial et du déracinement spatial, adjointes à mes pratiques identitaires du découragement entrepreneurial et de conscientisation identitaire, j'ai cessé de nourrir ma *chimère identitaire* et celle-ci s'est graduellement étiolée. La figure 43, également fondée sur le design conceptuel de cette recherche, permet d'illustrer ces divers éléments à travers le processus conceptuel de la déchimérisation identitaire, tel que je l'ai vécu à travers ma recherche énative et mon approche autoethnographique.

Figure 43. Le processus conceptuel de la déchimérisation identitaire



6.3 L'occupation spatiale dans l'ECW et l'identité conçue comme un espace intérieur

En dernier lieu, il y a un autre phénomène que j'ai observé avec une certaine régularité pendant mon terrain de recherche et je crois qu'il mérite d'être abordé dans cette discussion. C'est le phénomène des déplacements quotidiens au sein de l'ECW et la manière avec laquelle je me suis approprié l'ECW. En effet, les dynamiques de déplacements qui ont caractérisé ma manière de vivre l'ECW permettent d'expliquer comment je traversais quotidiennement des 'frontières' qui séparaient les lieux prescrits et les espaces adjugés du coworking, comme la scène du lounge principal ou l'arrière-scène du carrefour du billard et de la petite cafétéria. À cela s'ajoute la manière avec laquelle je créais des microcoupures spatiales qui me permettaient de transitionner entre divers rôles socioprofessionnels lorsque j'étais dans l'ECW, en particulier lors des phases d'expansion et d'épanouissement de ma *chimère identitaire*. En effet, les microcoupures spatiales que j'effectuais au quotidien dans l'ECW, notamment en changeant de lieux au sein de l'ECW ou même en me déplaçant à l'intérieur d'un même espace, par exemple en déménageant de fauteuil dans le lounge principal, me permettaient de faire une sorte de coupure entre mes dimensions identitaires et le travail que je devais produire.

D'une certaine manière, en changeant d'environnement spatial, je pouvais changer d'environnement mental et cognitif, et cela produisait une microcoupure identitaire. Cela se produisait entre autres lorsque je devais rapidement transitionner d'un travail relié à mon rôle d'enseignant à un travail relié à mon rôle de travailleur autonome, comme la participation à une rencontre d'affaires prévue à mon agenda. Ainsi, « la transition spatiotemporelle me permettait de faire une forme de coupure avec une dimension identitaire qui avait été à l'avant-plan dans l'accomplissement de certaines tâches [et] je pouvais ensuite plus efficacement me retrouver au sein d'une nouvelle dimension professionnelle pour accomplir de nouvelles tâches. Ce type de microcoupure spatiale avait pour effet de créer une certaine transition identitaire qui me permettait d'amorcer de nouvelles tâches dans un nouvel environnement de travail » (5.4.4. Le sentiment de liberté et la fabulation identitaire, p.175). Cette mobilité physique au sein de l'ECW, sous forme de microcoupure spatiale, entraînait une sorte de mobilité identitaire au sein de ma personne, comprise comme une forme de déplacement ou transition interne entre mes différentes dimensions identitaires. La mobilité identitaire était accompagnée d'un changement de rythme cognitif, qui lui-même était entraîné par un changement de rythme physique via la mobilité au sein de l'espace, et ces éléments entraînaient à leur tour « une forme de "flow" intérieur, un rythme interne, ce qui pouvait créer une sorte de 'momentum de soi' au sein de ma personne » (5.4.4. Le sentiment de liberté et la fabulation identitaire,

p.173). Ainsi, la pratique de microcoupage spatial pouvait entraîner une forme de mobilité identitaire, et celle-ci pouvait à son tour entraîner un changement de rythme interne et une forme de « flow » intérieur.

De plus, étant donné que l'ECW est constitué de rythmes et de logiques contradictoires, notamment celle de 'travailler seul, mais ensemble' (Waters-Lynch & Duff, 2021), l'occupation spatiale de ce type d'environnement est démunie de neutralité pour ses usagers. Certains chercheurs s'intéressent même aux ECW comme des sites de pouvoir social, et une analyse via la notion de territorialité humaine démontre que ces environnements ont des 'limites' et des 'frontières' qui servent à inclure certains individus ou groupes d'individus tout en excluant d'autres (Fast & Jansson, 2024). En effet, pour ces auteurs, l'ECW est un lieu où les individus peuvent se côtoyer de manière conflictuelle, car l'organisation spatiale peut générer des injustices, des discriminations ou de la marginalisation, et les interactions sociales des usagers passent avant tout par des rapports de proximité physique et par une dynamique spatiale qui produit une certaine forme d'empreinte physiologique sur les corps de ces derniers (Bussy-Socrate et al., 2022). Dès lors, même si mon projet de thèse n'avait pas cette visée de recherche quant au dévoilement des injustices et des inégalités spatiales qui existent au sein des ECW, mes observations phénoménologiques permettent tout de même de constater que face à la proximité physique et au contexte spatial particulier que nous retrouvons au sein des ECW, les dynamiques de déplacements au quotidien représentent des pratiques spatiales qui permettent de créer des microcoupures spatiales et des bulles individuelles.

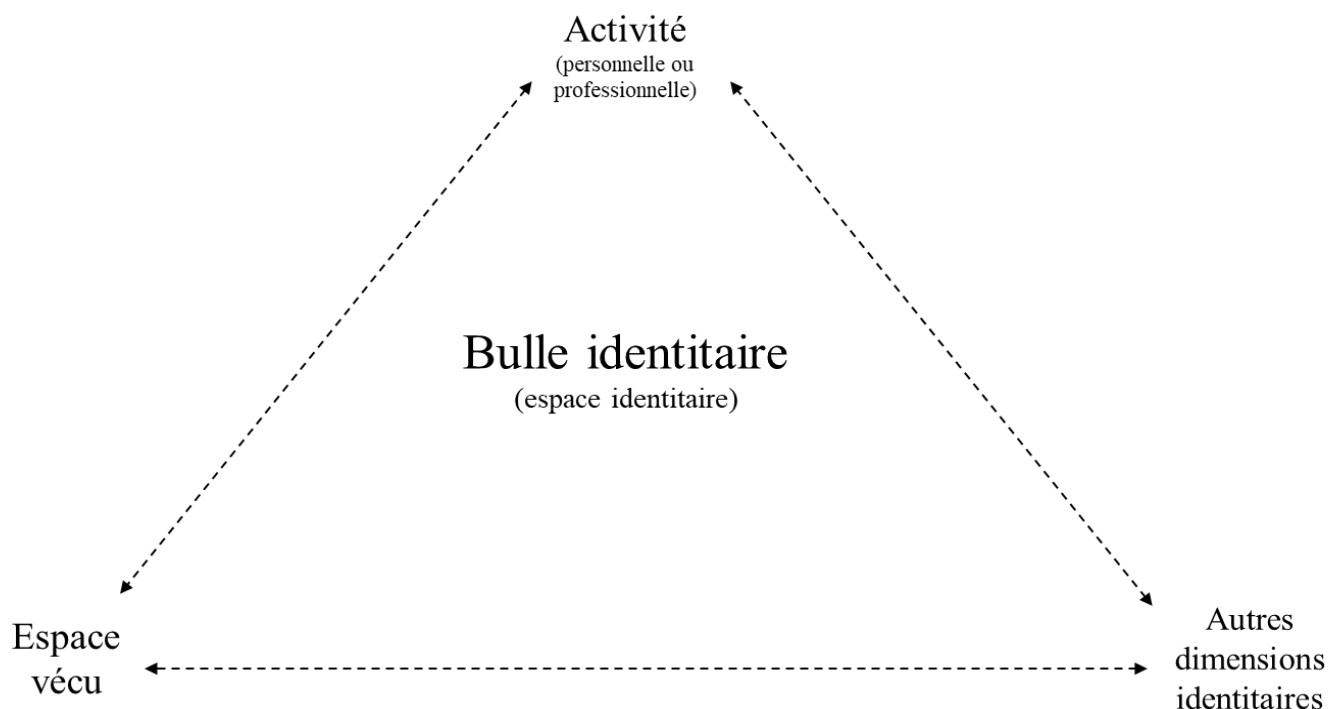
La notion de bulle individuelle est un produit conceptuel intéressant à considérer à l'égard de cette thèse, car elle permet une conceptualisation sur deux niveaux, à la fois d'une perspective spatiale et d'une perspective identitaire. Tout d'abord, la perspective spatiale de la bulle individuelle est mieux saisissable, puisqu'elle se rattache à l'occupation spatiale de la personne et à la manière que celle-ci s'approprie matériellement un 'morceau' de l'espace. C'est d'ailleurs ce que Dey et collègues (2025) nomment l'approche de la 'création de lieux' (*place-making*) par la manipulation et l'adaptation de la matérialité du lieu pour répondre à des besoins spécifiques.

Dans mon cas, je créais du lieu en déplaçant du mobilier et en adaptant la matérialité de l'espace, puisque la façon dont j'occupais l'ECW se manifestait souvent à travers un effort actif de me créer un environnement dans lequel je me sentais confortable pour travailler sur mon entreprise. Par exemple, cet effort pouvait se produire lorsque je m'installais dans l'arrière-scène, au sein de la petite cafétéria ou du carrefour du billard, des lieux prévus pour manger ou socialiser, ou lorsque je m'installais dans le lounge

principal et que je m’y créais « une sorte de bulle par ma façon de m’installer, tout en déplaçant et en réaménageant des meubles avoisinants, et qui faisait partie d’une forme de pratique spatiale de création d’un bureau » (5.5.2. La bulle entrepreneuriale, p.184). Ainsi, à travers mon appropriation spatiale, l’espace avait un effet sécurisant pour moi. Ma bulle spatiale devenait une sorte de ‘zone de confort’ se concevant à double sens, puisqu’elle se caractérisait à la fois comme un endroit matériellement et socialement confortable, et comme « un lieu de promesse dans lequel les gens peuvent se retirer pour atteindre un sentiment de confort émotionnel, voire existentiel, dans une société fragmentée qui s’accélère » (Fast & Jansson, 2024, p.10, traduction libre).

La bulle spatiale peut donc être conçue comme un environnement spatial proximal à la personne dans laquelle celle-ci peut se sentir physiquement et identitairement protégée des forces sociales et de la dynamique sociale qui l’entoure. Cette considération m’amène à la seconde conceptualisation possible de la notion de bulle individuelle, sa conceptualisation identitaire. Cette idée d’espace intérieur représente en quelque sorte la dynamique d’être avec soi-même, à l’intérieur de soi-même. Je pense qu’il y a un parallèle intéressant à faire entre l’idée d’une bulle identitaire et la figure analytique que j’ai mobilisée pour illustrer divers éléments dans le chapitre des résultats. La figure 44 est une représentation conceptuelle de la bulle identitaire, comprise comme un espace identitaire qui se trouve délimité par l’activité (personnelle ou professionnelle), l’espace vécu et les autres dimensions identitaires.

Figure 44. La dynamique relationnelle autour de la bulle identitaire



De ce point de vue, la *chimère identitaire*, en tant qu'illusion d'une identité donnée, ou encore l'identité entrepreneuriale, en tant qu'identité sociale, peut être représentée par une sorte d'espace intérieur au sein de la personne (comme pour toute autre identité sociale). C'est un espace vide qui se dilate et qui se contracte en fonction de ses éléments périmétraux et de leurs dynamiques relationnelles. Cette bulle identitaire serait ainsi une sorte de lieu interne dans lequel la personne pourrait se retrouver en fonction de ses activités socioprofessionnelles, de son expérience de l'espace vécu, et de ses autres dimensions identitaires. De ce point de vue, la bulle identitaire serait un espace intérieur au sein duquel la personne peut se retrouver ou même se réfugier. L'espace interne qu'est la bulle identitaire peut conséquemment se former, se déformer et se reformer. C'est un espace interne en constante fluctuation qui n'est jamais figé ou immobile. Parfois, la bulle identitaire connaît une forme d'expansion spatiale et elle devient plus importante au sein de la personne, et d'autres fois, elle connaît une forme de contraction et perd de son importance, souvent au profit des autres dimensions identitaires et des autres bulles identitaires au sein de la personne. Or, cette réflexion m'amène à concevoir l'importance non pas de l'espace intérieur vide en soi, mais plutôt des frontières (*boundaries*) qui délimitent la bulle identitaire. En effet, ce sont ces frontières qui sont derrière l'expansion ou la contraction d'une identité sociale, telle que l'identité entrepreneuriale. Comme nous avons pu le constater à travers le chapitre des résultats et des phases temporelles de la chimère identitaire (voir les figures 19 (p.130); 23 (p.145); 31 (p.178) et 36 (p.200)), ma chimère a connu des phases et d'expansion et des moments de contraction. Ceux-ci étaient influencés par les frontières qui délimitaient ma construction identitaire, comme l'illustre la figure synthèse 39 (p.219), qui permet de visualiser le mouvement de ma propre 'bulle identitaire' à travers le temps.

Somme toute, la contribution conceptuelle qui découle de cette thèse suggère l'idée que les identités sociales, comme l'identité entrepreneuriale, peuvent être considérées comme des espaces intérieurs au sein desquels les êtres humains évoluent. Ce sont des espaces intérieurs qui permettent aux personnes d'être avec elles-mêmes, au sein d'elles-mêmes. Ces espaces internes et ces bulles identitaires sont délimités par des éléments périmétraux qui interagissent de manière dynamique. Dès lors, si nous considérons que l'identité peut être conçue comme une sorte d'espace intérieur à la personne, est-ce que nous pouvons penser à la construction identitaire comme une forme de spatialisation de l'être humain ? Cette question n'est à ce stade qu'une graine conceptuelle pour fertiliser notre champ de connaissance quant aux phénomènes identitaires, et notamment en ce qui a trait à l'identité entrepreneuriale.

6.3.1 Retour réflexif sur le caractère critique de certaines des contributions théoriques

Avant d'achever ce chapitre de discussion, je constate que certaines contributions théoriques discutées dans ce chapitre ont un caractère critique, que ce soit à l'égard du phénomène identitaire de manière générale, à l'égard de la notion plus particulière de l'identité entrepreneuriale, ou encore en ce qui a trait au coworking comme phénomène sociétal du 21^e siècle. Je souhaite ainsi prendre un moment pour revenir sur certains de ces éléments et offrir quelques réflexions de contextualisation.

Dans un premier temps, proposer une conception de l'identité comme un espace relationnel intérieur à la personne remet en question une diversité de postulats qui fourmillent au sein des sciences humaines. Cette thèse considère que l'identité n'est ni quelque chose que nous pouvons posséder, en tant que substance, ni quelque chose qui n'existe pas en soi, mais plutôt un espace relationnel circonscrit au sein de la personne. L'identité n'est donc pas une chose, une essence ou une substance. L'identité est plutôt un lieu. L'identité est un type d'espace intérieur au sein duquel la personne peut se retrouver, se réfugier, ou encore se dissocier. En d'autres termes, une identité sociale particulière, comme l'identité entrepreneuriale, est une dimension spatiale qui fait partie d'une constellation identitaire au sein de la personne. Chacune de ces dimensions spatiales (c.-à-d. les identités sociales et personnelles d'un individu) représente une espèce de système solaire peuplant la galaxie d'un être humain. Les identités peuvent dès lors se former et se déformer, et elles ne sont jamais figées ni immobiles. Elles sont en constantes transformations, et parfois elles connaissent des phases d'expansion, et d'autres fois elles éprouvent des phases de contraction. À travers une illustration en 2D, nous pourrions concevoir les diverses identités sociales et personnelles qui se retrouvent au sein d'un individu comme des pièces de différentes tailles d'un même casse-tête, et lorsque rassemblées et imbriquées les unes aux autres, nous aurions une représentation visuelle de la personne. En bref, cette manière de concevoir l'identité comme un phénomène processuel au sein de la personne prenant l'aspect d'un espace relationnel interne représente une perspective originale qui conteste le statu quo au sein de la littérature académique, notamment les perspectives substantialistes et essentialistes de l'identité (voir par exemple Hanson & Blake, 2009; Jain et al., 2009; Newbery et al., 2018; Shepherd & Haynie, 2009; Smith & Woodworth, 2012; Shoemaker, 2008).

Ensuite, lorsque j'examine les contributions à l'égard du phénomène identitaire qui était au cœur de ma recherche (c.-à-d. l'identité entrepreneuriale), je constate que ces apports à la littérature académique peuvent également être considérés comme critiques (Adler et al., 2007; Alvesson et al., 2009). Déjà, penser à l'identité entrepreneuriale comme une forme de *chimère identitaire* met en évidence le caractère

illusoire et éphémère pouvant caractériser ce type d'identité sociale. En effet, cette thèse produit l'idée que l'identité entrepreneuriale n'est pas forcément une identité en soi, puisqu'elle peut plutôt être considérée comme une *chimère identitaire*, un mirage donnant l'illusion de l'identité entrepreneuriale. À cela s'ajoute la *fabulation identitaire*, en tant que processus de création identitaire par voie de l'imagination, et présentée comme une forme de jeu identitaire à la base de l'émergence chimérique. Or, la réflexion critique qui sous-tend cette conceptualisation peut nous amener à nous questionner quant à la possibilité que notre époque socioéconomique soit peuplée d'une multitude de Don Quixote entrepreneuriaux agissant d'une certaine manière parce que cette 'armée' est nourrie d'affordances identitaires alimentant la fabulation derrière leurs *chimères identitaires*. Est-ce que cette considération constitue une mauvaise chose en soi ? Je ne saurais répondre par l'affirmative ou la négative. Ce n'est pas un jugement de valeur que je me sens autorisé à faire, car cette question se confronte à la perspective individuelle de chaque personne. Néanmoins, ces éléments conceptuels stimulent tout de même une réflexion critique à l'égard de l'idéologie et de l'éthos de l'entrepreneurialisme qui se répand activement au sein des sociétés à l'échelle planétaire (Bröckling, 2016; Bromley et al., 2022; Caliskan & Lounsbury, 2022; Eberhart et al., 2022; Lubinski & Tucker, 2026, Vogel, 2022). Sommes-nous collectivement subjugués par des discours qui alimentent une armée d'entrepreneurs chimériques parcourant le monde à la recherche de moulins à vent ? J'ai l'intuition qu'il y a un programme de recherche intéressant avec une perspective critique qui se dissimule derrière l'idée de la *chimère identitaire* en ce qui a trait au phénomène de l'identité entrepreneuriale (voir Mmbaga et al., 2020; Radu-Lefebvre et al., 2021; Wagenschwanz, 2021)

Finalement, cette recherche met en lumière certains éléments sur le coworking, en tant que phénomène sociétal, qui peuvent être considérés sous une lentille critique. Le premier de ceux-ci est la caractérisation de l'ECW comme une atmosphère entrepreneuriale axée sur des impératifs particuliers pouvant orienter les subjectivités. Empreints d'un éthos entrepreneurialiste, les ECW peuvent être des lieux où une forme de pensée de groupe (*groupthink*) émerge et se structure autour des valeurs présentes dans le discours de l'entrepreneurialisme, telles que l'innovation, la créativité, la productivité, le réseautage, la croissance et le dépassement de soi (Lee, 2024; Lubinski & Tucker, 2026). Ces valeurs peuvent dès lors influencer la façon de réfléchir et de travailler des individus qui sont confrontés à cette pensée de masse. En ce sens, l'ECW peut être considéré comme un lieu de performances identitaires, comme démontré dans cette thèse, notamment à travers la projection identitaire. Cette forme de travail identitaire ancrée dans l'espace et tournée vers l'externe fait partie des dynamiques de construction identitaire des individus, et

nous pouvons imaginer un argument soutenant que cette forme de construction identitaire est relativement ‘fragile’, car elle est principalement nourrie par le regard et la rétroaction d’autrui. Que se passe-t-il lorsque les autres cessent regarder l’individu qui se projette devant eux? Et si la manière des autres de regarder l’individu change, est-ce que cela amène l’individu à changer lui-même? Ce sont des interrogations légitimes à nous poser lorsque nous nous intéressons au travail identitaire externalisé (Hirst & Humphreys, 2020) et à la construction identitaire nourrie par les autres, notamment au sein des ECW.

En somme, je réalise que certaines des contributions qui émergent de ma thèse peuvent être considérées à travers une lentille critique, non pas de manière radicale (Parker, 2021; Spicer & Alvesson, 2025), mais tout de même en marge de quelques conventions établies et acceptées. Je trouve intéressant de constater que même si je n’avais pas de visées critiques et que je n’ai pas mobilisé ce type de littérature dans le cadre de ma thèse, il y a tout de même une dimension critique qui émerge des résultats et de certaines contributions présentées dans ce chapitre de discussion, dont les éléments qui traitent du phénomène identitaire, ainsi que de l’identité entrepreneuriale et du coworking.

6.4 Synthèse de la discussion et des contributions clés de la thèse

En guise de synthèse, les contributions théoriques de cette thèse s’articulent principalement autour de quelques éléments. Tout d’abord, la contribution centrale de ce projet de connaissance est la notion de *chimère identitaire* et la possibilité de la concevoir comme une forme d’illusion en ce qui a trait à l’identité entrepreneuriale. Comme l’illustre la Figure 40 (Le processus de la chimérisation identitaire en contexte entrepreneuriale dans un ECW), la *chimère identitaire* est un concept qui permet non seulement d’expliquer le phénomène de la construction identitaire à travers les phases d’émergence, d’expansion et d’épanouissement, des cycles où la *chimère identitaire* est faite (*doing*), mais également à l’effondrement du théâtre de la chimère et du démantèlement (*undoing*) qui survient lors de la phase d’étiollement, ce qui mène à la déchimérisation identitaire, et ultimement à une non-construction identitaire. Ainsi, cette thèse dévoile la possibilité de considérer l’identité entrepreneuriale comme une forme de *chimère identitaire*, une illusion identitaire produite par l’imagination.

De plus, une autre contribution théorique de cette thèse réside dans la notion d’affordance identitaire, qui se manifeste entre autres, dans le cadre de cette étude, à travers les artefacts entrepreneuriaux et les moments de matérialisation entrepreneuriale de la *chimère identitaire*. L’exemple des moulins à vent dans le récit de Don Quixote est utile pour illustrer comment concevoir la notion d’affordance identitaire et

comment elle peut nourrir une *chimère identitaire*, l'identité chevaleresque dans le cas de Don Quixote. Une affordance identitaire qui a été fondamentale à la construction de ma chimère a pris forme dans l'idéologie de l'entrepreneuralisme, un type de discours qui a façonné ma manière de me concevoir et d'évoluer dans l'ECW.

Ensuite, cette recherche contribue également à la conversation scientifique portant sur le coworking et les ECW de manière générale. Une idée produite par cette thèse est de penser à l'ECW comme un lieu d'entrepreneuralisation des identités et une atmosphère entrepreneuriale, ce qui nous permet de réfléchir à ce type de lieu en fonction d'une ambiance et d'un milieu qui exerce une certaine influence sur la manière que les usagers ont d'y évoluer, que ce soit à travers le travail ou la socialisation. C'est via un éthos particulier, celui de l'entrepreneuralisme, que l'atmosphère entrepreneuriale s'imprègne au sein de l'ECW, notamment par l'entremise d'une multitude de corporéités et de subjectivités. Le coworking peut donc être conçu comme une 'force organisationnelle' qui s'articule autour d'impératifs comme l'innovation, la créativité, la productivité, le réseautage, l'efficacité, le développement et la croissance, tous constitutifs du discours de l'entrepreneuralisme.

La notion de coprésence entrepreneuriale et les pratiques de spatialisation au sein de l'ECW sont des éléments conceptuels qui s'ajoutent aux contributions de cette thèse. La coprésence entrepreneuriale est un type de coprésence qui peut alimenter l'expérience subjective des personnes qui occupent un espace commun tout en ayant le pouvoir de les influencer dans leurs activités socioprofessionnelles. Cette forme de coprésence peut ainsi stimuler un type de performance sociale en encourageant une espèce de performance de soi. Le coworking est un contexte qui permet une forme d'isolement socialisé, et à travers des pratiques de spatialisation, tels que le blotissement spatial, l'appropriation spatiale et l'enracinement spatial les usagers peuvent notamment se créer une 'bulle' dans laquelle se situer et travailler. Cette zone proximale permet dès lors l'ouverture ou la fermeture de l'individu en ce qui a trait à la dynamique sociale qui est générée par les diverses trajectoires qui affectent les nombreux lieux de vie et de travail dans l'ECW. La manière d'occuper l'espace peut ainsi amener l'utilisateur du coworking à se créer une forme de territoire spatial dans lequel celui-ci peut évoluer dans son quotidien socioprofessionnel, à la fois d'un point de vue physique que d'un point de vue identitaire.

Finalement, cette thèse présente la possibilité de concevoir de 'nouvelles' formes de jeu et de travail identitaire qui sont ancrées dans l'espace et qui s'ajoutent à la conversation scientifique. Il s'agit de la

fabulation identitaire et de la projection identitaire. Tout d’abord, la *fabulation identitaire* est comprise comme l’action de se présenter comme réels des éléments relatifs à son identité qui sont le produit de sa propre imagination. La *fabulation identitaire* est une expression imaginative créatrice et productrice de possibles identités, et c’est en ce sens que nous pouvons la caractériser comme une forme de jeu identitaire. L’imagination est fondamentale à la capacité fabulatrice humaine, et en tant que force créatrice de vie elle donne naissance à des soi possibles. Ensuite, la projection identitaire représente l’action d’envoyer une partie de soi-même vers quelqu’un d’autre qui se trouve dans son environnement spatial. Elle constitue une forme de travail identitaire ancrée dans l’expérience spatiale, car elle a lieu à l’intersection de la personne et de son contexte spatial en lui permettant d’assurer une certaine continuité de son identité dans un contexte social. La projection identitaire peut être conceptualisée comme un ensemble d’activités physiques, comportementales et discursives menées par une personne dans l’objectif de projeter une signification de soi dans l’espace et à l’intérieur des limites d’un contexte social.

En bref, ces contributions théoriques permettent de répondre aux trois questions de recherche qui se trouvent au fondement de cette thèse et elles permettent ainsi de mettre un peu de lumière sur le phénomène de la construction identitaire en contexte entrepreneurial et dans l’environnement sociospatial du coworking. Elles peuvent outiller les chercheuses et chercheurs qui voudront s’aventurer sur des terrains de recherche similaires. Nous voilà désormais équipés pour entamer le dernier segment de cette thèse, la conclusion.

CONCLUSION

Ce projet de thèse a pris son envol avec une volonté d'explorer les processus de construction de l'identité entrepreneuriale dans le contexte du coworking. Toutefois, en cours de route, c'est plutôt l'idée d'une non-construction de l'identité entrepreneuriale qui est devenue centrale au projet de connaissance proposé par cette thèse, via l'analyse de ma *chimère identitaire* et de ses quatre phases temporelles. Dès lors, cette recherche contribue à la littérature sur l'identité entrepreneuriale en mettant en lumière qu'une forme possible de l'identité entrepreneuriale est celle de la *chimère identitaire*, une espèce de non-identité. Ainsi, cette thèse porte davantage sur la construction d'une *chimère identitaire* que sur la construction identitaire en soi. Par conséquent, c'est en cohérence avec ce premier constat que nous sommes en mesure d'identifier certains apports empiriques et conceptuels au champ de l'entrepreneuriat.

Synthèse des contributions conceptuelles de la thèse

Premièrement, la littérature traitant de l'identité entrepreneuriale évoque le besoin d'avoir une compréhension plus raffinée de ce phénomène identitaire, notamment parce qu'il y a plusieurs éléments que nous ne saisissons pas encore très bien quant à l'expérience vécue de l'espace au quotidien et la construction identitaire (Hytti, 2005; Mmbaga et al., 2020; Radu-Lefebvre et al., 2021; Wagenschwanz, 2021). Cette recherche répond à cet appel en se penchant au contexte spatial proximal (Radu-Lefebvre et al., 2021) de la construction de l'identité entrepreneuriale à travers une étude des processus sociospatiaux du quotidien (Steyaert et Katz, 2004; Trettin et Welter, 2011) dans un espace de coworking. En effet, les notions de coprésence entrepreneuriale et les pratiques de spatialisation qui ont été mises en lumière sont des contributions théoriques qui répondent directement à cet appel. La coprésence entrepreneuriale est une forme de coprésence (Grabher et al., 2018; Pfeffer, 2024) qui peut alimenter l'expérience subjective des personnes qui occupent un espace commun tout en ayant le pouvoir de les influencer dans leurs activités socioprofessionnelles. Elle peut ainsi stimuler un type de performance sociale en encourageant une forme de performance de soi, et le coworking est un contexte qui favorise ce type de performance entrepreneuriale. Or, la manière d'occuper l'espace peut amener l'utilisateur du coworking à se créer une sorte de territoire spatial dans lequel celui-ci est immergé dans son quotidien socioprofessionnel. C'est notamment ce que certains penseurs nomment les dynamiques de création d'espace (*space creation dynamics*) (Bredt et al., 2018; Fernandez & Bornn, 2018; Lamas et al., 2011; Santana et al., 2019) ou encore la 'création de lieux' (*place-making*) (Dey et al., 2025). Ces outils conceptuels, qui trouvent ancrage dans

les résultats de ce projet de recherche, permettent de conceptualiser la dynamique relationnelle qui prévaut entre l'identité et l'espace en ce qui a trait à la construction de l'identité entrepreneuriale, ou dans ce cas particulier, à la construction d'une *chimère identitaire*.

Deuxièmement, il y a également eu des appels dans la littérature portant sur le coworking soulignant notre besoin de mieux comprendre les dynamiques sociales et identitaires qui se manifestent au sein des espaces de coworking (Bouncken et al., 2020; Cnossen & Stephenson, 2022). Comme nous l'avons vu dans la revue de littérature au chapitre 2, certains chercheurs se sont intéressés à la dimension identitaire des usagers du coworking (Barrett & Vershinina, 2017; Bouncken et al., 2022; Cnossen & Stephenson, 2022; Marti et al., 2013), et cette thèse contribue à cette littérature à travers diverses idées et constats.

Tout d'abord, une idée produite par cette recherche est de penser à l'ECW comme une atmosphère entrepreneuriale. Cela nous habilite à réfléchir à ce type de lieu en fonction d'une ambiance et d'un milieu qui exerce une certaine influence sur la manière que les usagers ont d'y évoluer, que ce soit à travers le travail ou la socialisation. Le chapitre 6 discute de cette atmosphère en fonction d'une idéologie particulière, celle de l'entrepreneurialisme (Bröckling, 2016; Bromley et al., 2022; Lee, 2024; Lubinski & Tucker, 2026). Or, c'est à travers un éthos particulier, celui de l'entrepreneurialisme, que l'atmosphère entrepreneuriale s'imprègne au sein de l'ECW notamment par l'entremise d'une multitude de corporéités et de subjectivités. Le coworking peut donc être conçu comme une 'force organisationnelle' qui s'articule autour d'impératifs comme l'innovation, la créativité, la productivité, le réseautage, l'efficacité, le développement et la croissance, tous constitutifs de l'idéologie de l'entrepreneurialisme.

Ensuite, cette thèse produit également l'idée selon laquelle le coworking peut prendre la forme d'un espace théâtralisé dans lequel les usagers sont à la fois des acteurs et des spectateurs, en reprenant la perspective de Goffman (1959). En effet, l'analyse des résultats démontre qu'il nous est possible de réfléchir à l'ECW à travers la théorie goffmanienne et aux dimensions spatiales de l'avant-scène et de l'arrière-scène, et ces diverses scènes peuvent susciter diverses formes de performances sociales et identitaires de la part des usagers du coworking, comme la *fabulation identitaire* dans le cas de l'arrière-scène et la projection identitaire dans le cas de la scène.

Finalement, cette thèse met en lumière comment les déplacements quotidiens au sein du coworking permettent de créer des microcoupures spatiales facilitant la transition de rôles socioprofessionnels, ainsi que la manière dont l'appropriation spatiale des divers lieux et espaces du coworking permet de créer une

forme de ‘bulle individuelle’. Cette notion de ‘bulle individuelle’ fait référence à un environnement spatial proximal dans lequel l’individu peut se sentir physiquement et identitairement protégé de la dynamique sociale qui l’entoure, comme une sorte de ‘zone de confort’ qui confère à l’espace un aspect sécurisant.

Contributions pour la pratique

Cette thèse revêt également quelques contributions pour la pratique, à commencer pour les gestionnaires et les fondateurs d’espaces de coworking. À travers les résultats et la discussion de cette recherche, nous sommes en mesure de mieux comprendre comment les ECW travaillent les identités de leurs usagers, notamment à travers les affordances identitaires, ainsi que les affordances spatiales que l’espace procure. Cela peut amener les gestionnaires et fondateurs d’ECW à configurer leurs espaces d’une certaine manière, par exemple en prévoyant la scène sur laquelle les projecteurs sont placés, mais surtout, en planifiant l’arrière-scène du coworking pour permettre des espaces en marges dans lesquels les usagers peuvent se sentir plus libres et moins sous les projecteurs sociaux. D’un point de vue pratique, il y a donc une notion de configuration et de planification spatiale qui émerge de cette thèse, en lien avec ce qui se produit identitairement sur le théâtre du coworking. De plus, nous pouvons penser à une forme de planification sociale de l’espace, à travers notamment la configuration spatiale, mais également à travers l’animation d’activités particulières au sein du coworking. Un exemple qui est sorti du lot quant à ma recherche est la séance de codéveloppement entrepreneurial, qui ne s’est produit qu’une seule fois pendant mes douze mois de terrains. À mon sens, ce type de socialisation entrepreneuriale a beaucoup de valeur aux yeux des usagers du coworking, en particulier aux yeux des travailleurs autonomes du savoir, pour qui ce moment de socialisation entrepreneuriale permet de sortir d’un certain isolement identitaire au sein du coworking. Les gestionnaires d’ECW pourraient donc très bien intégrer ce type de socialisation entrepreneuriale dans le calendrier mensuel des activités qui se déroulent au sein du coworking, par exemple, pour venir compléter les moments de réseautage classique sur l’heure du dîner ou en formule 5 à 7. Bref, les notions de planification spatiale de la scène et de l’arrière-scène, d’affordances identitaires et de socialisation entrepreneuriale au sein du coworking sont des contributions pratiques intéressantes pour les gestionnaires et fondateurs d’ECW.

Nous pouvons également penser aux contributions pratiques de cette thèse pour les usagers du coworking, notamment pour les travailleurs autonomes du savoir qui adoptent ce type d’environnement socioprofessionnel pour travailler. En plus de mieux informer sur ce qui peut se produire d’un point de vue

identitaire dans un ECW, cette thèse outille les travailleurs autonomes du savoir à possiblement mieux se préparer quant à leur utilisation du coworking pour leur pratique professionnelle. En effet, les résultats et la discussion de cette thèse offrent des avenues stratégiques à mettre en œuvre pour les utilisateurs du coworking en fonction de ce qu'ils souhaitent expérimenter à travers leur présence dans un ECW. D'une perspective spatiale, est-ce qu'il y a des pratiques d'appropriation de l'espace qui peuvent être mises en œuvre dans certains lieux du coworking ? Est-ce que la prise de conscience de la scène et l'identification de l'arrière-scène peuvent permettre une expérience plus fluide du coworking pour ces usagers ? D'une perspective identitaire, est-ce qu'il y a des affordances identitaires au sein de l'ECW qui peuvent être repérées et mobilisées ? Est-ce qu'une plus grande attention envers les moments de socialisation entrepreneuriale, qu'ils soient planifiés ou spontanés, peut amener les travailleurs autonomes du savoir à enrichir leur propre pratique, ainsi qu'à créer de plus forts liens sociaux avec des collègues du coworking ? Ces questions sont des exemples de mises en pratique des diverses contributions de cette thèse pour les usagers du coworking. De manière générale, nous pouvons convenir qu'une meilleure compréhension des divers phénomènes spatiaux et identitaires qui se produisent dans le coworking peut contribuer à de meilleures pratiques sur une base quotidienne pour les usagers du coworking, et c'est véritablement en ce sens que cette thèse contribue d'un point de vue pratique aux travailleurs autonomes du savoir qui font le choix de travailler et d'évoluer professionnellement dans un ECW.

Finalement, cette thèse propose des contributions pour la pratique qui s'adressent aux diverses structures d'accompagnement entrepreneurial, que ce soient des incubateurs, des pépinières, des accélérateurs, des mentors ou encore des coachs. Pour ces divers acteurs de l'accompagnement, une planification réfléchie et structurée de l'espace dans lequel les services d'accompagnements sont offerts peut permettre une meilleure opérationnalisation de certains mécanismes, notamment en ce qui a trait à la dimension sociale de l'accompagnement et au caractère performatif de celui-ci. Par exemple, une plus grande attention à la manière dont l'éthos de l'entrepreneurialisme s'imisce dans les structures et les divers mécanismes d'accompagnement peut rendre l'expérience plus humaine pour certains, et ainsi peut être un peu moins 'managérialisée'. Dès lors, cela peut permettre une plus grande conscientisation quant à la manière dont l'accompagnement entrepreneurial travaille les identités socioprofessionnelles, notamment à travers les espaces dans lesquels l'accompagnement s'effectue, ou encore à travers les artefacts d'accompagnement qui suggèrent et propagent possiblement des éléments du discours de l'entrepreneurialisme, et qui deviennent subséquemment des formes d'affordances identitaires pour les personnes accompagnées.

Généralisabilité des contributions de la thèse

Il est maintenant pertinent de prendre un moment pour identifier comment les contributions de cette thèse peuvent être généralisées et être appliquées dans des contextes plus larges que ceux du coworking et du champ de l'entrepreneuriat. Tout d'abord, la notion de *chimère identitaire*, en tant qu'illusion d'une identité sociale donnée, peut être un concept très fertile pour une multitude de contextes et de domaines socioprofessionnels. Est-ce qu'il y a d'autres types d'identités socioprofessionnelles qui peuvent prendre la forme d'une *chimère identitaire* et qui permettraient à certaines personnes de se trouver des points d'ancrage subjectifs dans un monde de plus en plus instable et complexe ? Nous pouvons notamment penser aux travailleurs de l'ombre sur les plateformes informatiques, comme l'armée de travailleurs qui codent et qui 'entraînent' ce que nous appelons l'intelligence artificielle (Morreale et al., 2023; Zhang, 2023).

Nous pouvons également penser à des professions reliées au monde des arts et du sport, au sein desquelles l'ancrage identitaire peut s'avérer important pour optimiser les performances, sur lesquelles les individus dépendent pour générer du revenu et vivre leur vie. Par exemple, le cas du Hip-Hop, ou du Rap, des industries artistiques maintenant devenues *mainstream*, mais dans lesquelles les artistes mobilisent des personnages et des masques, souvent inventés, dans l'objectif de résister aux contraintes du marché et aux normes d'authenticité attendues par la « rue », le « ghetto », et bien souvent, au sein même de l'industrie (Hess, 2005a, 2005b; Reddi et al., 2021). Bref, la notion de *chimère identitaire* ne se limite pas seulement à l'univers entrepreneurial et à l'identité entrepreneuriale, elle peut être appliquée à une diversité de domaines et permettre de mettre en lumière d'autres processus de construction identitaire. Ensuite, la notion d'affordances identitaires élaborées dans cette thèse peut également être généralisable dans une multitude de contextes et servir de concept pour mettre en lumière des dynamiques identitaires de tout genre. En effet, l'affordance identitaire est un concept très fertile pour mieux comprendre les processus de construction identitaire, peu importe le domaine d'activité ou le champ d'études. Je dirais même que c'est un concept universalisable en ce qui a trait à la recherche sur l'identité, en particulier dans une perspective processuelle du travail identitaire et de la construction identitaire.

Finalement, les contributions conceptuelles rattachées à la dimension spatiale de cette recherche peuvent également trouver une application plus large qu'au contexte du coworking ou de l'entrepreneuriat. Nous

pouvons légitimement nous demander s'il y a d'autres types d'endroits ou de contextes dans lesquels nous retrouvons des pratiques spatiales interconnectées à des pratiques identitaires. En effet, que ce soient des pratiques de blotissement, d'appropriation ou d'enracinement spatial, ainsi que des pratiques de fabulation, de royaumisation ou de projection identitaire, celles-ci peuvent très bien être mises à l'étude dans d'autres environnements que le coworking. Je pense notamment au contexte scolaire, dont les universités, dans lesquels nous retrouvons des scènes et des arrière-scènes, ainsi qu'une panoplie de pratiques spatiales et identitaires (Verhoeven et al., 2018; Lannegrand-Willems & Bosma, 2006). Nous pouvons aussi penser à une diversité de lieux comme des salles d'entraînement, des clubs de tennis, des terrains de basketball, des librairies ou des *skate parks*. Est-ce que les individus qui fréquentent ce type d'endroits mobilisent des pratiques spatiales et des pratiques identitaires pour s'attribuer certaines identités, comme celles d'auteur, de basketteur ou encore de skateur ? Ce questionnement peut sembler anodin et sans importance, mais cela démontre que les diverses pratiques spatiales et identitaires qui ont été mises en lumière dans cette recherche peuvent prendre se matérialiser et prendre forme dans une diversité de contextes autre que celui du coworking et le champ de l'entrepreneuriat.

Avenues de recherches futures

Revenons au champ d'études de cette thèse pour réfléchir aux avenues de recherches possibles qu'ouvrent les résultats et les contributions de cette recherche doctorale. La première avenue qui apparaît intéressante est celle de l'occupation spatiale et des pratiques de spatialisation au quotidien des individus engagés dans des pratiques entrepreneuriales, que ce soient des entrepreneurs, des travailleurs autonomes ou toute autre catégorie de professionnels. De futures recherches sur la manière dont ces individus spatialisent leur quotidien et créent de l'espace, à la fois de l'espace physique et de l'espace symbolique, représentent une avenue fertile au sein du champ de l'entrepreneuriat. Ce type de recherche pourrait se faire sur la base du concept des dynamiques de création d'espace (*space creation dynamics* (SCD)) emprunté de la sphère d'étude du basketball et du soccer (Bredt et al., 2018; Fernandez & Bornn, 2018; Lamas et al., 2011; Santana et al., 2019), ou sur la base du concept de 'création de lieux' (*place-making*) qui a été développé au sein du champ entrepreneurial (Dey et al., 2025). Cette avenue de recherche pourrait notamment contribuer à mettre davantage de lumière sur les dynamiques spatiales du travail entrepreneurial et sur les processus sociospatiaux du quotidien entrepreneurial (Steyaert et Katz, 2004; Trettin et Welter, 2011).

Il y a une seconde avenue de recherche intéressante qui émerge en parallèle à celle susmentionnée, et c'est celle des rythmes du travail entrepreneurial, de manière générale, ainsi que la rythmicité du coworking de manière plus particulière. Dans un premier temps, l'outil lefebvrien de la rythmanalyse (Lefebvre, 2013) pourrait permettre de mieux dévoiler les divers rythmes du processus entrepreneurial et de l'entrepreneuriat comme champ d'activité, une avenue qui avait été suggérée par Verduyn (2015) et récemment explorée par Dey et Teasdale (2026). La rythmanalyse est d'ailleurs un outil méthodologique qui pourrait être mobilisé à la place de la topoanalyse pour un projet de recherche similaire à celui-ci, et cet outil permettrait de dévoiler de nouveaux éléments quant à l'expérience vécue du coworking et à la construction identitaire des travailleurs autonomes du savoir. Ainsi, il semble se développer une voie très intéressante pour la recherche ancrée dans cette perspective processuelle au sein du champ entrepreneurial. Dans un second temps, de futures recherches sur la rythmicité du coworking pourraient mobiliser le concept d'ordre affect rythmique (*affecto-rhythmic order*) pour dévoiler les divers rythmes du coworking (Katila et al., 2020). En effet, cette approche pourrait permettre d'étudier les divers temps, lieux et rythmes qui caractérisent l'expérience vécue du coworking par les usagers, que ce soient des travailleurs autonomes ou des employés de diverses organisations. Ce genre de recherche contribuerait dès lors à mieux comprendre ce qui se produit dans les ECW en ce qui a trait à l'expérience sociale, spatiale, temporelle et affective des usagers de ce cadre de travail en rapide émergence à travers la planète (Kraus et al., 2022).

Ensuite, la troisième avenue de recherche qui ressort de cette thèse est reliée au concept d'atmosphère entrepreneuriale. Il y a effectivement de belles études à réaliser pour mieux développer ce concept, notamment en ce qui a trait au coworking, et une approche par la syntonie atmosphérique (Stewart, 2011) pourrait permettre de mieux saisir comment la corporéité et la subjectivité des individus travaillent et se font travailler par l'atmosphère entrepreneuriale des ECW. Ce type de recherche pourrait également être réalisé dans d'autres contextes sociospatiaux au sein desquels les entrepreneurs ou les travailleurs autonomes du savoir évoluent, comme des incubateurs ou des accélérateurs, et même dans des universités. De plus, la notion d'atmosphère entrepreneuriale pourrait aussi être explorée dans un contexte organisationnel avec un cadre théorique construit autour de l'intrapreneuriat, soit l'approche entrepreneuriale à l'intérieur même de l'organisation, une approche qui permet entre autres de créer de la valeur au sein de l'organisation, et de manière simultanée, au bénéfice des parties prenantes de l'organisation (Fisher, Stevenson & Burnell, 2020).

Finalement, il y a une quatrième avenue de recherche future qui émerge de cette thèse et elle porte sur les notions de l'identité conçue comme un espace intérieur et des dynamiques de spatialisation de l'être. Ces notions conceptuelles plutôt abstraites qui sont présentées dans le chapitre de discussion gagneraient à être développées à travers de futures recherches empiriques, car ces concepts sont fertiles pour l'étude de l'identité en fonction d'un ancrage ontoépistémologique processuel. Ainsi, toute future recherche portant sur l'identité et sur la construction identitaire gagnerait à mobiliser un cadre théorique intégrant la notion d'identité comme espace intérieur, ainsi qu'une perspective processuelle de la spatialisation de l'être. Cela contribuerait à ouvrir un nouveau champ de compréhension à l'égard des phénomènes identitaires et des mystères qui continuent à caractériser l'univers subjectif de l'être humain.

Limites de la thèse

Toute thèse qui vise à être authentique et rigoureuse dans ses résultats et ses contributions se doit d'identifier des limites à la recherche présentée, non pas pour invalider le travail effectué, mais plutôt pour démontrer sa capacité à déterminer les frontières de la recherche. Dans cet objectif, une première limite à signaler pour cette thèse est le fait que d'un point de vue professionnel et identitaire, pendant toute la durée du terrain de recherche, j'avais des alternatives à mon rôle de travailleur autonome du savoir, notamment celles de professeur-enseignant et de chercheur-étudiant qui me permettaient de générer du revenu et de m'ancrer subjectivement. Étant donné que j'avais le privilège d'avoir ces autres options professionnelles, je ne dépendais pas de mon rôle de travailleur autonome du savoir pour survivre et joindre les deux bouts financièrement parlant. Cela a possiblement contribué à une certaine résistance, et possiblement même un refus de ma personne quant à l'identité entrepreneuriale, notamment lorsque j'ai commencé à vivre de l'adversité professionnelle en lien avec ce rôle lors de la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire*. Cependant, il y a une chose certaine quant à cette limite de recherche, c'est que j'avais une espèce de soupape spatiale reliée à mes autres dimensions identitaires, celle de l'université. En effet, puisque j'avais un autre contexte spatial que je pouvais mobiliser lorsque j'en éprouvais le besoin, je n'étais pas dépendant du coworking pour sortir de mon isolement socioprofessionnel en tant que travailleur autonome. Dès lors, la possibilité d'avoir des alternatives identitaires à travers mes autres rôles socioprofessionnels, ainsi qu'une alternative spatiale à travers l'université, je n'étais pas quotidiennement 'contraint' à mon rôle de travailleur autonome du savoir et à l'ECW, et cela a pu avoir une incidence sur ma manière de vivre le coworking et ma réalité de travailleur autonome du savoir pendant l'année que j'ai passée sur mon terrain de recherche.

Une seconde limite à cette recherche peut être identifiée en parallèle à la première, et c'est la tension sous-jacente entre le projet entrepreneurial que j'ai créé pour cette recherche éactive et le projet de recherche doctoral en soi qui l'a motivé. En effet, même si ce n'est pas une tension que j'ai consciemment observée, c'est possible que cette tension inhérente à mon rôle d'étudiant au doctorant qui a choisi d'effectuer une recherche éactive, et donc de créer une entreprise dans l'objectif d'y étudier certains phénomènes, ait eu une incidence sur ma manière de vivre mon terrain en tant que travailleur autonome du savoir. Mon entreprise TRC³ a été mise sur pied pour cette recherche éactive dans le cadre de mon projet de recherche doctorale, et c'est possible que ma positionnalité étudiante soit demeurée dans l'arrière-scène de ma subjectivité tout au long de mon activité entrepreneuriale en tant que travailleur autonome du savoir. D'ailleurs, j'ai tenté de me distancier autant que possible de ma qualité d'étudiant pour vivre autant que possible la réalité du travailleur autonome, afin de me rapprocher autant que possible du phénomène à l'étude, mais il se peut que cette approche ait également été une limite à cette thèse. Est-ce possible d'effectivement distinguer et compartimenter nos réalités personnelles et professionnelles à ce point ? Cette question se pose ainsi à la limite de cette recherche doctorale et de cette thèse.

Ensuite, nous pouvons soulever une autre limite dans la dimension relationnelle en ce qui a trait au phénomène de la construction identitaire qui a été à l'étude dans cette thèse. En effet, mon attention de chercheur était fixée sur ma propre personne et ce qui s'y produisait identitairement parlant, et je n'ai pas prévu dans mon cadre méthodologique de recueillir la perspective des autres coworkers qui partageaient mon environnement spatial pour obtenir leur propre perception à mon égard. Est-ce que les autres coworkers, dont plusieurs devaient eux-mêmes se considérer comme des entrepreneurs, me percevaient comme un entrepreneur ? C'est une question à laquelle je n'ai aucune piste de réponse, et cela représente une limite à cette thèse. J'aurais effectivement pu inclure cette dimension relationnelle de l'identité dans ma cueillette de données, de même que j'aurais pu inclure la perspective de mes propres clients et collaborateurs d'affaires. C'est effectivement une dimension de mon identité qui aurait pu être explorée, surtout parce qu'il y en a plusieurs qui m'ont 'vu' évoluer à travers le temps, et leur perspective aurait pu être éclairante quant à comment ils m'ont perçu évoluer en tant qu'entrepreneur, s'ils ont pu avoir une telle perception bien entendu. Cela aurait été un aspect intéressant à inclure dans cette thèse.

Finalement, il y a une limite additionnelle qui s'esquisse en lien avec la temporalité de mon occupation de l'espace de coworking et de ce que j'ai pu y vivre, surtout lors des dernières semaines de terrain. Étant

donné que mon terrain prenait fin après douze mois, est-ce qu'en sentant la fin approcher, j'ai subjectivement 'lâcher-prise' de mon activité entrepreneuriale, et aussi de l'identité entrepreneuriale qui avait été construite à travers le temps ? Est-ce qu'avec la fin imminente de mon terrain de recherche, j'ai graduellement diminué le niveau d'énergie que j'investissais dans mon entreprise en tant que travailleur autonome du savoir ? Ces questions permettent de questionner la baisse de motivation que j'ai éprouvée face à mon projet et le découragement entrepreneurial que j'ai ressenti lors de la phase d'étiollement, qui elle-même pouvait être reliée à la fin imminente de mon terrain de recherche. Quoique ces éléments représentent une limite à cette recherche, car ils demeurent en suspens aux yeux du lecteur, je ne crois pas que ce soit réellement le cas. En effet, j'avais prévu terminer mon terrain initial après huit mois, à la fin de l'année calendrier 2023, mais sur la base d'une invitation du fondateur de l'ECW à revenir au coworking après le temps de fêtes, j'ai décidé au début du mois de décembre de continuer pour plusieurs mois à l'hiver 2024.

Dès lors, ce que j'ai ultimement vécu au courant des mois de février et mars 2024, j'aurais très bien pu le vivre lors des dernières semaines du terrain initialement prévu au sein du coworking. Cela n'a pas été le cas. De plus, même si mon entreprise a été mise sur pied aux fins de la recherche éactive, à aucun moment du processus de recherche je n'ai pensé terminer mon activité d'affaires à la fin du terrain de recherche. Je n'associais donc pas la fin de ma démarche de recherche avec la fin de mon entreprise en soi, ce qui à mon sens n'a pas eu d'incidence sur ma construction identitaire. Au contraire, j'espérais pouvoir vivre de mon entreprise après ma recherche éactive et pendant les phases d'expansion et d'épanouissement de ma *chimère identitaire*, je m'imaginais devenir une 'star' dans le domaine des conférences formatives dans les organisations du Québec et ainsi générer d'importants revenus. Lorsque la réalité m'a frappée de plein fouet, et que j'ai compris que mes 'fantasmes entrepreneuriaux' ne se concrétiseraient probablement jamais, cela a contribué à l'étiollement de ma chimère identitaire. En bref, la temporalité de mon occupation du coworking, entrecroisée à la temporalité de ma recherche éactive et du projet d'affaires que j'ai créé en lien avec elle peuvent être considérées comme des limites aux observations que j'ai effectuées quant à ma construction identitaire, mais je ne crois pas que cette limite s'avère être une réelle frontière de recherche à cette thèse et aux contributions qui en découlent.

Avant de définitivement conclure cette thèse, il m'apparaît important de faire un dernier retour sur la démarche autoethnographique que j'ai vécue à travers ma recherche éactive, car je crois qu'il y a certains éléments qui méritent d'être mis en valeur avant de mettre un terme à l'itinéraire de cette thèse. Avant

toute chose, je me dois de préciser que les idées formulées dans les mini-sections qui suivent sont étroitement liées aux douze mois que j'ai passés investi, corps et âme, dans mon terrain de recherche. Elles découlent de mon propre contexte et sont présentées dans l'objectif de fournir des lampes de poche et un peu de luminosité aux lectrices et aux lecteurs qui aimeraient s'aventurer dans des sentiers de recherche similaires.

Retour méthodologique sur la démarche autoethnographique

La démarche autoethnographique que j'ai empruntée pour vivre mon terrain de recherche a été un véhicule qui m'a transporté pendant une année entière, du mois d'avril 2023 au mois de mars 2024. Ce véhicule de recherche m'a permis de vivre beaucoup de choses, mais sans prétendre avoir pleinement vécu l'expérience du travailleur autonome du savoir, je peux néanmoins affirmer que j'ai temporairement fait l'expérience de cet univers. C'est effectivement ce que cette approche méthodologique permet de faire, approcher temporairement une réalité à laquelle on aspire à mieux comprendre, sans nécessairement pouvoir la vivre de manière intégrale. Ce contraste entre le fait d'approcher quelque chose et de vivre quelque chose est rapporté dans plusieurs ouvrages de terrain, dont ceux du journalisme ethnographique et d'immersion (Aubenas, 2011). Par exemple, la journaliste Florence Aubenas s'est davantage approchée de la vie des plus démunis et des personnes confrontées au travail précaire à travers son observation participante qui a duré six mois dans la région de Caen, dans le Nord-Ouest de la France, et du petit bourg de Ouistreham sur la côte Atlantique à la base de son récit « Le quai de Ouistreham », sans nécessairement avoir pu véritablement vivre la réalité de ces personnes (Jacomard, 2016). Malgré son immersion qui lui a momentanément fait changer de situation sociale pour s'insinuer dans ce milieu socioéconomique, elle n'a pu que s'approcher de cette réalité, sans toutefois pouvoir la vivre authentiquement. Comme l'explique Jaccomard (2016) :

Même placé au cœur de la misère, on ne peut totalement abolir les privilèges d'éducation et de culture. Ce sont ses capitaux culturels, sociaux, symboliques qui à la fois entravent l'abolition complète de la distance socioculturelle et permettent à Aubenas de choisir de vivre cette expérience. Une partie de la distance est franchie [mais pas son intégralité] (p.103)

De surcroît, la démarche autoethnographique qui a servi de véhicule de recherche pour mon projet de thèse m'a permis de m'approcher de la réalité quotidienne du travailleur autonome du savoir, sans toutefois avoir pu la vivre concrètement, notamment à cause de ma position située et des privilèges socioculturels qui me caractérisent. En effet, comme relaté à travers cette thèse, j'avais d'autres options

socioprofessionnelles qui me permettaient de gagner un salaire et de m'assurer un revenu confortable, tel que des charges de cours et des contrats de recherche universitaires. C'est possiblement pour cette raison que j'ai choisi de mobiliser une autoethnographie analytique comme véhicule de recherche, et non une autoethnographie évocatrice (Marks, 2021), ce qui semble souvent être le type autoethnographique employé dans les récits journalistiques, comme dans le cas du récit d'Aubenas (2011). Puisque l'autoethnographie évocatrice est profondément personnelle, expérimentale et traite la plupart du temps d'enjeux délicats, je ne me suis pas senti 'autorisé' à mobiliser cette approche. De plus, je ne me percevais pas une ouverture personnelle pour aller en ce sens, car je désirais conserver une certaine protection subjective et un horizon objectif pour approcher la réalité des travailleurs autonomes du savoir. C'est pourquoi j'ai préféré l'autoethnographie analytique, davantage orientée vers le partage d'expérience personnelle dans un effort d'analyse explicite (Anderson, 2006; Marks, 2021). C'est un alliage qui permet une certaine retenue subjective, tout en misant sur l'analyse davantage objective afin de faire sens de la réalité vécue, ou devrais-je dire, de la réalité approchée. Est-ce que cette démarche a fait en sorte que je reste à la surface du phénomène subjectif de la construction identitaire ? Est-ce que c'est pour cela qu'au lieu d'une 'réelle' identité entrepreneuriale c'est une *chimère identitaire* qui s'est construite et développée au sein de ma personne ? Ces questions sont de circonstances, et même si je ne pense pas qu'elles remettent en doute les contributions de cette thèse, elles peuvent certainement stimuler une réflexion quant à ce que permet réellement l'autoethnographie analytique ancrée dans une démarche de recherche éactive en contexte entrepreneurial.

Finalement, la réalité que j'ai eu l'opportunité d'approcher pendant les douze mois de mon terrain est une réalité également située, car c'est une réalité d'un espace de coworking du Plateau Mont-Royal, un quartier de classe moyenne supérieure au cœur de l'île de Montréal. Les usagers de cet ECW étaient majoritairement comme moi, des hommes blancs âgés de 25 à 40 ans possédant des études universitaires. Je me 'fondais' donc très bien au sein de cette réalité, et jamais je n'ai eu l'impression d'être un intrus ou un membre externe de la communauté. Je me rappelle une anecdote qui permet de mettre ma position située davantage en évidence. Au jour 29 de mon terrain, le 19 juillet 2023, mon directeur de thèse est venu passer quelques heures avec moi à l'espace de coworking, afin de discuter des premiers mois de mon terrain et de faire le point sur un article sur lequel nous collaborions. Lorsque nous avons fait le tour de l'espace pour qu'il puisse prendre connaissance du lieu, nous avons aperçu une femme noire (l'une des rares au sein de l'ECW) qui travaillait au niveau Rez-de-chaussée (l'étage principal du coworking est au 2^e étage) dans un espace qui était encore en construction et qui était par ce fait non fini. Or, mon directeur

de thèse m’a fait la remarque qu’il trouvait cela étrange que cette femme travaille seule dans un espace non fini dans ce qui pouvait être considéré le ‘sous-sol’ du coworking. Cela m’a fait réfléchir à mes propres habitudes au sein du coworking, car je n’ai jamais, pendant mes douze mois de terrain, travaillé au RDC de Montréal CoWork. Comme présenté dans le chapitre des résultats (chapitre 5) et dans la discussion (chapitre 6), je me suis rapidement approprié certains lieux et espaces liminaux de l’étage principal du coworking, dont la petite cafétéria et le carrefour du billard. Était-ce dû à mon privilège économique et sociodémographique inconsciemment ancré dans mon être que j’ai eu la « confiance » de m’approprier l’espace comme je l’ai fait ? Était-ce parce que je ressemblais à la majorité des coworkers que je me suis permis, du début à la fin de mon terrain, d’occuper l’espace comme je le désirais, sans jamais me poser des limites quant au regard des autres ? Dès lors, les pratiques d’occupation spatiales de la femme noire et de moi-même, homme blanc, au sein de l’espace de coworking font ressurgir une certaine dynamique centre-périphérie qui serait intéressante à mettre davantage en lumière dans de futures recherches portant sur le coworking, en s’appuyant notamment sur la littérature qui traite de ces dynamiques au sein du champ entrepreneurial (Ivaldi et al., 2022; Korsgaard et al., 2021; Notais & Tixier, 2020; Tixier & Notais, 2015; Vidaillet & Bousalham, 2020).

Ensuite, un autre élément autour duquel je trouve pertinent de faire une brève parenthèse est la manière avec laquelle j’ai vécu la démarche autoethnographique en ce qui a trait à l’observation identitaire, ainsi que ce que révèle cette expérience quant à la recherche d’un point de vue identitaire. La notion de syntonie (*attunement*) qui a été précédemment discutée dans le chapitre 6 m’apparaît être au cœur de la démarche autoethnographique quant à l’identité, car celle-ci implique une certaine harmonie interne au sein de la personne qui observe de ‘haut’ ce qui se produit en ‘bas’. À travers mon autoethnographie analytique, il y avait une forme d’observation objective au sein de ma personne qui était requise pour observer attentivement l’émergence subjective qui pouvait survenir à tout moment. Il y a dès lors un impératif syntonique pour ce type d’observation intérieure, et cet impératif requiert à la fois une préparation et une adaptation constante. En effet, j’ai vécu quelques moments qui pouvaient s’apparenter à une forme de claustrophobie pendant mes douze mois de terrain. Pendant ces moments, je me sentais un peu trop à l’intérieur de moi-même dans mon effort d’auto-observation, et je ressentais certaines formes d’inconforts. Je me sentais parfois prisonnier de mon propre regard, et je me surprénais à vouloir me fuir et prendre une certaine distance subjective quant à mon regard objectif. Je constatais ainsi un certain déséquilibre et une espèce de déconnexion intérieure. Je vivais ensuite des moments d’adaptation pour récupérer une forme de syntonie en m’imposant une coupure du terrain et des pauses qui me

permettaient de retrouver une certaine liberté subjective. Ces moments ont nourri ma démarche autoethnographique, car ils permettaient à des observations et à des idées de cogiter dans mon esprit, et lorsque je revenais de manière active sur le terrain, elles se matérialisaient parfois en réflexion plus soutenue que je pouvais enregistrer à l'écrit dans mon journal de bord ou sous forme de mémo vocal.

Malgré ces défis, je pense tout de même que l'étude des phénomènes identitaires révèle des idées particulièrement fertiles lorsque celle-ci est basée sur l'approche autoethnographique, car elle permet d'accéder à un univers intime et invisible. C'est un peu ce que la méthode du *Cogito* de Descartes a amené à la pensée scientifique qui se trouvait au fondement des lumières. Je n'épouse évidemment pas les conclusions philosophiques ni le rationalisme dualiste de René Descartes (1596-1650), mais l'approche cartésienne a ouvert grandes les portes de l'exploration de soi pour les siècles subséquents. Cette approche a contribué à nous faire collectivement (c.-à-d. les descendants de l'occident catholique) sortir des ténèbres religieuses du catholicisme médiéval, et nous délier de la domination de l'individu par l'autre religieux, que ce soit la figure autoritaire du clergé ou celle du Dieu tout puissant. La méthode du *cogito* a été la source d'une grande libération pour l'être humain, et l'approche autoethnographique que nous mobilisons dans les sciences humaines aujourd'hui pour étudier les phénomènes identitaires semble avoir une généalogie qui remonte à cette méthode.

L'approche autoethnographique à l'égard des phénomènes identitaires requiert du temps, de l'énergie et un investissement complet de soi, ce qui peut représenter une limite méthodologique et lui conférer une facette parfois énergivore et épuisante. Elle demeure toutefois une méthode privilégiée pour rendre visible et mettre en lumière ce qui est par nature invisible et plutôt mystérieux. Ma propre démarche autoethnographique dans le cadre de cette thèse m'a permis de révéler des choses que je n'aurais jamais pu initialement imaginer, et c'est par une position de vulnérabilité et d'inconfort volontaire que j'ai pu contribuer, de manière positive je l'espère, à notre réflexion collective sur l'identité et les phénomènes identitaires en contexte entrepreneurial.

En somme, j'épouse l'école de pensée selon laquelle la recherche sur l'identité reçoit des nutriments indispensables à sa croissance via l'approche autoethnographique, et malgré sa complexité d'exécution, je pense que davantage de chercheuses et chercheurs qui s'intéressent aux phénomènes identitaires devraient l'emprunter pour alimenter leur propre recherche et nourrir la conversation scientifique. Cette

approche m'a d'ailleurs donné l'occasion de vivre une forme d'échec entrepreneurial (Khelil et al., 2018; Khelil et al., 2020), tout en m'amenant à observer comment cet échec a résonné au sein de ma personne.

L'échec entrepreneurial et l'échec identitaire

Lors de ma proposition de thèse, qui s'est déroulée le 9 mai 2024, à peine deux mois après la fin de mon terrain et de ma collecte de données, certaines questions qui m'ont été posées par mon comité de thèse m'ont confronté à ce que je n'avais pas encore osé m'avouer. Après tout cet effort de recherche, je ne me considérais pas comme un entrepreneur. Je n'avais pas d'identité entrepreneuriale. Comment pouvais-je prétendre raconter quoi que ce soit sur la construction d'une identité que je n'avais ultimement pas réussie à moi-même me construire ? J'étais confronté à ce qui me semblait être un grand dilemme. J'avais honte de dévoiler ce constat lors de ma proposition de thèse, et j'espérais même pouvoir le dissimuler. Toutefois, la rétroaction encourageante de mon comité m'a amené à voir la non-possession de l'identité entrepreneuriale non pas comme quelque chose de fataliste pour mon projet de thèse, mais plutôt comme quelque chose d'intéressant à mettre en lumière. Les membres de mon comité m'ont dès lors encouragé à replonger dans l'ensemble des données recueillies au courant de mon année sur le terrain et ainsi retracer mon cheminement entrepreneurial en tant que travailleur autonome du savoir sans avoir en tête quelconque concept épistémologique prédéfinie. Il fallait laisser les données parler d'elles-mêmes. C'était la clé qui me permettrait de comprendre ce qui s'était produit en cours de route, à savoir pourquoi 'mon' identité entrepreneuriale avait 'cessée' d'exister malgré sa 'construction' que j'avais observée jusqu'à la toute fin de mon terrain de recherche.

Comme démontré à travers les chapitres de résultats (chapitre 5) et de discussion (chapitre 6), l'analyse de mes données a dévoilé le caractère chimérique de ce que j'avais pensé être l'identité entrepreneuriale, notamment son développement en quatre phases temporelles. Cela m'a permis de comprendre comment la phase d'étiollement de ma *chimère identitaire* permettait de faire sens quant à la manière dont je m'étais senti lorsque j'avais commencé à constater quelque chose d'inattendu se produire à l'égard de ce que je croyais être mon identité entrepreneuriale. Toutefois, pendant la période estivale qui a suivi ma proposition de thèse, et avant que je ne puisse plonger dans mes données pour en faire l'analyse intégrale au courant de l'automne 2024, je ne cessais de me questionner quant à ce qui avait pu se produire. Je me demandais sincèrement si mon projet de recherche avait été un échec. Est-ce que j'avais échoué à identitairement me construire en tant qu'entrepreneur ? Est-ce que cela invalidait mon projet de thèse ?

Ces questions me trottaient dans l'esprit et ont entraîné une réflexion, encore en suspens à ce jour, quant au caractère relationnel qui prévaut entre l'échec et l'identité. Après tout, un échec identitaire est ce que je semblais avoir vécu.

Étant le produit du contexte sociodémographique dans lequel je suis foncièrement entrelacé, l'échec est valorisé dans mon contexte sociétal comme quelque chose de productif pour le succès futur. En effet, dans la société occidentale et néolibérale contemporaine, l'échec n'est qu'une étape logique et nécessaire vers la réussite (Khelil et al., 2020). C'est donc ce que je me répète mécaniquement, de manière générale, lorsque je vis des situations d'échecs. L'échec n'est qu'une composante du succès. Cependant, nous semblons parfois avoir de la difficulté à accepter l'échec pour ce qu'il est. Nous avons encore plus de difficultés à apprécier l'échec en tant que tel, sans qu'il nourrisse un futur empreint de succès. J'ai fait l'expérience de ces difficultés lorsque je contemplais mon échec identitaire. Je m'étais donné une mission de recherche et j'avais échoué à la respecter. Je n'avais pas réussi à construire l'identité entrepreneuriale au sein de ma personne. Cependant, je ne pouvais pas me servir de cet échec comme une étape nécessaire à la réussite. Mon projet de thèse, dans sa conception holistique, dépendait d'un non-échec identitaire pour exister et être légitime. J'ai été contraint d'accepter l'échec dans ce qu'il était. Ce fut un travail intérieur plutôt éprouvant, et heureusement que j'avais des moments de bonheur dans mes autres sphères de vie personnelle et professionnelle pendant l'été 2024, puisque ceux-ci agissaient comme un baume sur ma 'blessure' de jeune chercheur. Ce qui rendait cet échec particulièrement difficile à accepter, c'était le fait qu'il touchait à quelque chose de très intime à ma personne et qu'il était invisible à l'œil d'autrui. Il ébranlait mon univers identitaire.

L'identité n'est pas une dimension de l'expérience humaine avec laquelle nous avons l'habitude 'd'échouer', surtout pas dans le contexte nord-américain empreint de néolibéralisme. L'identité est célébrée, de manière générale, et c'est quelque chose qui permet de définir les gens. Comment pouvais-je me définir comme un entrepreneur si je n'avais pas réussi à me construire une identité entrepreneuriale ? Comment est-ce que ma recherche doctorale pouvait être légitime si j'avais échoué à devenir ce que j'avais moi-même tenté d'observer ? Ces questions m'ont hanté pendant plusieurs mois, et la tension réflexive entre l'échec et l'identité m'a habité tout au long de l'été 2024. Or, ce n'est qu'après avoir passé de longs moments à codifier et analyser mes données que j'ai commencé à voir 'la lumière au bout de ce tunnel identitaire', et j'ai pris conscience de la distinction fondamentale qui prévaut entre l'activité et l'identité.

Le travail autonome et l'entrepreneuriat

Un élément final sur lequel je trouve intéressant de faire un retour est la distinction qui s'est illustrée à mes yeux, sur la base de mon expérience et des discussions que j'ai eues avec des collègues au sein du coworking, entre le travail autonome et l'entrepreneuriat. Je constate rétrospectivement que le travail autonome est une pratique professionnelle qui s'articule généralement autour d'un savoir ou d'une compétence particulière. C'est une manière de gagner sa vie de manière autonome en se fondant sur ce qu'on sait généralement faire. Dans mon cas, c'est une pratique qui s'est articulée autour de ma compétence de pédagogue et de formateur, et j'ai compris en cours de route qu'en tant que travailleur autonome du savoir, j'étais essentiellement un accompagnateur entrepreneurial. En parallèle, j'ai aussi compris que je n'étais pas vraiment un entrepreneur, même si cette idée m'alimentait et que c'était quelque chose que j'avais initialement désiré. De plus, c'est une idée qui flottait toujours un peu autour de moi dans l'ECW. Cependant, la seule chose que je créais vraiment, d'une perspective entrepreneuriale, était mon propre travail. Je pense que c'est également le cas pour de nombreux travailleurs autonomes du savoir. Nous créons notre propre travail que nous produisons ensuite de manière autonome. En revanche, cette création de travail, ou plutôt d'opportunités de travail, sur la base de clients qui 'achètent' nos services, requiert un effort considérable et c'est possiblement en cela que certains travailleurs autonomes du savoir en viennent à se considérer comme des entrepreneurs, puisqu'ils créent de l'organisation dans leur vie en se créant du travail. Dès lors, j'en suis venu à considérer le travail autonome davantage comme l'exécution de tâches que la création d'organisation en tant que telle.

Je crois également que l'étiollement de ma *chimère identitaire* s'est déroulé en parallèle à un certain épuisement que j'ai ressenti pendant la période où je tentais de me créer des opportunités de travail à travers la phase de commercialisation de mes services. Je me rappelle une formule qui a émergé lors d'un entretien réflexif mené avec un travailleur autonome (E2, 15 juin 2023) et qui illustre sa vision de l'entrepreneuriat. Il disait qu'à ses yeux, l'entrepreneuriat était une forme d'harmonie entre les idées de la tête, la passion du cœur, et l'exécution des mains. Je constate rétrospectivement que la passion que j'éprouvais pour mon projet d'entreprise s'est graduellement estompée au même rythme que ma *chimère identitaire* s'est étiolée. Cela m'amène à me demander si la passion peut être une forme de colle identitaire. Je me pose foncièrement la question à cette étape terminale de mon projet de thèse, et j'ai l'impression que oui. La passion est la partenaire du désir, et le désir stimule la fabulation (Deleuze, 1998; Hjorth, 2013). La chimère illusoire qui émerge de la fabulation identitaire peut se coller à la personne et devenir 'identité'

si la passion est suffisamment forte et demeure à travers le temps. Du moins, c'est la naïve intuition qui m'habite après avoir vécu ces divers éléments pendant mon terrain de recherche en tant que travailleur autonome du savoir.

En fin de compte, j'ai réalisé que l'identité n'est pas nécessaire à l'activité, dans le sens où l'action commise par l'être n'est pas dépendante de qui l'être est. En effet, je me suis rendu compte que je n'avais pas besoin d'être un entrepreneur pour faire des actions entrepreneuriales, et je pouvais très bien agir de manière entrepreneuriale en tant que travailleur autonome du savoir sans forcément me considérer comme un entrepreneur. Je pense que cette réalisation rétrospective relève d'un réel enjeu humain, celui de distinguer l'activité de l'identité et de comprendre que le monde en est un de mouvement et non de substance. C'est ce que de nombreux penseurs processuels ont compris et tentent d'expliquer, et c'est d'ailleurs ce que Gartner (1988) explique lorsqu'il affirme que l'important pour étudier le champ de l'entrepreneuriat n'est pas en soi de comprendre qui l'entrepreneur est, mais plutôt de comprendre ce que l'entrepreneur fait. En ce sens, l'activité précède l'identité.

Dès lors, ce que mon terrain de recherche m'a amené à comprendre, en ce qui me concerne, c'est que je n'ai pas besoin d'une identité entrepreneuriale pour prétendre agir de manière entrepreneuriale, et donc je peux me considérer comme un travailleur autonome du savoir qui agit de manière entrepreneuriale sans jamais toutefois devoir aspirer être un entrepreneur. Je pense que c'est un sentiment qui peut être partagé par d'autres travailleurs autonomes qui se questionnent quant à leur identité socioprofessionnelle. Je pense également que cette idée peut accompagner les travailleurs autonomes du savoir dans leur prise de conscience face à la possible existence d'une *chimère identitaire* qui procure l'illusion de l'identité entrepreneuriale au sein de leur personne. De manière générale, je pense que le fait de constater que l'activité précède l'identité est une prise de conscience très libératrice pour l'individu, peu importe son domaine d'activité personnelle ou professionnelle, et collectivement parlant, ce constat peut nous amener à nous délier de la contrainte de l'être et nous épanouir dans le simple enchantement de faire.

ANNEXE A

La création de mon entreprise pour effectuer une recherche énaactive : TRc³

J'ai lancé pour ce projet de recherche une entreprise en tant que travailleur autonome du savoir. L'entreprise offre des services en coaching, consultation et conférences sur le thème de l'entrepreneuriat. Elle s'inscrit dans l'économie du savoir, puisque les services sont basés sur mes connaissances et compétences dans le monde des affaires, et sont principalement offerts via les plateformes de télécommunications. Ainsi, le projet entrepreneurial que j'ai créé dans le cadre d'une démarche de recherche énaactive porte le nom de TRc³. Les lettres TR sont mes propres initiales (Tobi Rodrigue), et le c³ signifie coaching, consultation et conférences formatives. Cette entreprise est donc un projet entrepreneurial qui s'inscrit dans une économie du savoir, car elle offre des solutions de coaching et de consultation orientées sur l'entrepreneuriat, en plus de conférences destinées aux organisations qui traitent de l'entrepreneuriat au sein des organisations, ce que la littérature qualifie d'intrapreneuriat (Fisher et al., 2020; Hitt et al., 2011; Honig, 2011). Mon projet d'entreprise vise donc une clientèle relativement diversifiée, que ce soient des individus ou des équipes engagées dans une activité entrepreneuriale, ou des organisations de toutes sortes, telles que des multinationales, des PME, des OBNL, etc. Dans tous les cas, mon offre de service peut être considérée comme du B2B (business to business).

Tout d'abord, le service de coaching offert par mon entreprise s'adresse principalement aux entrepreneurs en phase de lancement, et qui se situent dans les 36 premiers mois de leur cheminement entrepreneurial. La structure de coaching proposée est de type personnalisé (1/1), se déroulant soit en mode physique ou en mode virtuel via les plateformes numériques. Basé sur des préceptes philosophiques, tels que la posture socratique « Connais-toi toi-même » et le modèle des trois stades de l'esprit de Nietzsche, je propose des outils que j'ai développés afin d'aider les entrepreneurs à se comprendre, à se connaître, et essentiellement à se faire confiance. En effet, la confiance en soi, non pas en superficie, mais en profondeur, est véritablement le « produit » que j'offre à travers ce service de coaching. Un peu sur les préceptes du coaching sportif, qui vise à développer les compétences et la confiance des athlètes sportifs de haut niveau, je propose une formule de coaching entrepreneurial pour développer les compétences et la confiance des 'athlètes économiques' québécois (et éventuellement à l'échelle canadienne et internationale), ces entrepreneurs qui créent la société d'aujourd'hui et de demain. Pour ce service, je vise notamment les espaces de coworking afin d'interagir avec un bassin de clientèle important. J'ai tenté de trouver du

financement auprès des autorités publiques pour rendre ce coaching accessible autant que possible à tout entrepreneur et travailleur autonome en phase de lancement.

En second lieu, le service de consultation offert par TRC³ s'adresse principalement aux PME en phase de croissance, et qui ont entre 2 à 10 ans d'existence (quoique toute PME peut recourir à mon service de consultation entrepreneuriale). L'idée derrière ce service de consultation est d'offrir la possibilité de m'embaucher comme consultant pour un mandat prédéfini. Mon champ de compétence organisationnel est relativement large, le mandat peut donc être rattaché au marketing, à la vente et à la négociation, aux ressources humaines, aux opérations et à la logistique, ainsi qu'aux stratégies d'affaires. Ce service permet donc aux PME de bénéficier des services d'un consultant compétent dans une diversité de sphères organisationnelles pour une durée définie, et d'ainsi mener à terme des projets spécifiques ou obtenir des ventes et contrats à l'échelle régionale, nationale et internationale. En effet, le réseau de contact personnel que j'ai développé un peu partout dans le monde au cours des quinze dernières années peut être bénéfique pour de nombreuses PME qui voudraient profiter de mes services de consultation.

Finalement, le troisième service offert par mon entreprise est au niveau des conférences formatives et il s'adresse principalement aux organisations bien établies, ayant des bassins d'employés importants. Ces organisations sont par exemple Desjardins, Hydro-Québec, Metro Inc., la STM, etc. Ces conférences sont développées autour de la notion d'intrapreneuriat, soit la création d'initiative au sein même de l'organisation par les employés de celle-ci. La riche expérience que j'ai cumulée chez Procter & Gamble, une championne de la culture intrapreneuriale, est ici mise en valeur dans l'objectif de stimuler la proactivité et la productivité des employés au sein d'une organisation donnée. Ces conférences formatives s'adressent à des groupes allant de 10 à 1000 employés, et divers programmes à durées différentes sont offerts aux organisations, disponibles en blocs d'heures variant entre 2 heures, 4 heures (demi-journée) et 8 heures (journée complète). Le contenu de ces trois différents programmes est sensiblement le même, mais il y a plus de mise en pratique et de résultats concrets pour l'organisation dans les blocs de 4 et 8 heures. La conférence de 2 heures présente diverses notions reliées à l'entrepreneuriat et à l'intrapreneuriat, avec l'objectif que chaque employé prenne conscience de son potentiel intrapreneurial pour le bien-être de l'organisation, ainsi que pour son bien-être personnel. Il est notamment question d'épanouissement personnel à travers la création et l'innovation, en plus de démontrer qu'il est possible de pratiquer ces formes d'activités humaines (créativité et innovation) dans n'importe quel contexte, notamment leur propre contexte professionnel. La conférence de 4 heures amène les employés à développer une idée concrète à développer au sein de leurs organisations. Une activité impliquant

l'intuition, l'innovation et la créativité, trois composantes à la base de toute idée entrepreneuriale permet de faire émerger les idées et les projets à développer au sein du contexte organisationnel des employés. En dernier lieu, la conférence de 8 heures conduit les employés, en petites équipes, à développer un 'modèle d'affaire' autour d'un projet concret applicable à leur département et/ou organisation. J'ai développé à cet effet un 'modèle de projet organisationnel', basé sur le modèle d'affaires, mais adapté à la réalité organisationnelle. Chacune des conférences proposées aux organisations est personnalisée avec des données et des exemples pertinents tirés de leur propre histoire.

L'opportunité et le potentiel commercial de TRC³

Lorsque nous considérons qu'il y a près de 150 000 entrepreneurs dans la province du Québec (Statistiques Canada, 2021), et qu'il y a un fort engouement pour l'entrepreneuriat chez les jeunes de 18 à 35 ans (GEM, 2021), nous sommes en mesure de comprendre le potentiel qu'une entreprise comme TRC3 peut avoir sur le marché québécois. En effet, comme l'affirme Rina Marchand, directrice principale, contenus et innovation au réseau Mentorat de la fondation de l'entrepreneuriat, « la culture entrepreneuriale s'est encore développée (au Québec). L'entrepreneuriat représente un choix de carrière susceptible d'intéresser tout le monde, même si tous ne se lancent pas avec les mêmes objectifs ni pour les mêmes raisons ». Or, avec la forte croissance des plateformes virtuelles et de l'économie du savoir, les individus n'ont d'ores besoin que d'un ordinateur, d'une connexion internet, d'une idée et des compétences dans un domaine afin de lancer leurs entreprises. C'est ce qui explique en partie pourquoi nous voyons apparaître un nombre important de lieux entrepreneuriaux, notamment les espaces de coworking. De plus, le nombre croissant de jeunes entrepreneurs au sein de l'économie du savoir, et des entrepreneurs issus de la diversité, qui travaille dans des lieux entrepreneuriaux comme le groupe 3737 (<https://groupe3737.com/fr/>), ainsi que la croissance des PME œuvrant dans une diversité de domaines reliés aux technologies et à l'économie tertiaire sont un bon indicateur du potentiel commercial d'une entreprise de service comme celle que je veux créer.

En outre, une attention portée au plan québécois en entrepreneuriat 2022-2025 nous permet de constater l'ampleur du phénomène entrepreneurial sur notre territoire, appuyée par un parti politique (CAQ) qui valorise énormément l'esprit entrepreneurial. Dans ce plan, il y a cinq grands principes qui sous-tendent sa création, et trois de ceux-ci sont directement liés à la mission de mon entreprise. En effet, « valoriser la profession d'entrepreneur.e pour accroître le désir d'entreprendre », « inciter les entrepreneur.es à s'approprier et à intégrer les principes de développement durable dans leurs projets et leurs modes de gestion », et « favoriser l'innovation en entreprise » sont trois des cinq grands principes qui ont servi à bâtir

le plan québécois en entrepreneuriat, et qui sont au cœur de l'offre de service proposée par TRC³. En regardant de plus près le plan québécois en entrepreneuriat, nous pouvons constater des axes et des mesures avec des enveloppes budgétaires associées, ce qui nous permet d'inférer le niveau d'importance accordée à ces mesures. Or, 30% du budget (36M\$) vise à mettre en place un parcours d'accompagnement inclusif des entrepreneurs, ce que mon service de coaching propose. À cela s'ajoute une mesure d'optimisation des services aux entrepreneurs, de l'ordre de 7M\$, ainsi qu'une bonification de l'offre de soutien pour le repreneuriat s'élevant à 43M\$. Ces deux mesures sont en harmonie directe avec le service de consultation que je souhaite offrir. Somme toute, les données tirées du plan québécois en entrepreneuriat 2022-2025 ne sont que des indicateurs de la volonté sociétale de faire de l'entrepreneuriat une priorité économique, une tendance que nous voyons un peu partout dans la société, que ce soit dans la sphère académique, sportive ou médiatique. Ainsi, TRC³ se positionne comme un partenaire stratégique au développement de cet éthos entrepreneurial de la belle province.

Mon projet d'entreprise est pertinent à plusieurs niveaux. Tout d'abord, j'ai développé une échelle de prix pour les services offerts sur la base d'une stratégie d'interfinancement afin de rendre accessible le service de coaching aux jeunes entrepreneurs en phase de lancement. Le tarif est de 50\$/heure, puisqu'il est financé par les tarifs des conférences formatives offertes aux organisations. De plus, le tarif pour les services de consultation est de 100\$/heure, une posture tarifaire beaucoup plus accessible que ce qui est typiquement offert aux organisations. L'idée est donc de rendre disponible un service que les PME n'ont généralement pas les moyens de s'offrir, ce qui a le potentiel de contribuer à leur performance économique. Ensuite, mon entreprise véhicule, dans tout ce qu'elle fait auprès des entrepreneurs, des PME et des organisations, des valeurs fondamentalement sociales dans la manière de considérer le système économique dans lequel nous sommes ancrés, en prônant un capitalisme social inspiré des pays scandinaves, et en gardant toujours au cœur de son message les divers objectifs de développement du millénaire tels que présentés par l'ONU. De surcroît, l'entrepreneuriat social est un type d'activité dont j'aimerais contribuer, par l'entremise des services offerts par mon entreprise, à davantage développer au Québec, au Canada, et dans le monde entier. Pour ce faire, j'offre des services et des mandats pro bono à ce type d'entrepreneurs et d'entreprises. Aussi, je souhaiterais éventuellement offrir un format de conférence gratuite, en tant que bénévole, aux différentes écoles primaires et secondaires de la région montréalaise, afin de stimuler l'esprit entrepreneurial des étudiants, en plus de les conscientiser à l'entrepreneuriat social et aux objectifs de développement du millénaire de l'ONU. L'idée est de renforcer le sentiment qu'ils peuvent jouer un rôle important pour l'avenir de la planète, et une manière inspirante de le faire est à travers l'entrepreneuriat social.

En dernier lieu, TRC³ a une pertinence culturelle non négligeable, puisque je relie des préceptes philosophiques, compétences entrepreneuriales, et proactivité organisationnelle afin de rendre chaque individu qui croise mon chemin professionnel davantage conscient de sa propre personne, et par conséquent, plus confiant en ses capacités entrepreneuriales. L'impact de mon entreprise sur l'écosystème entrepreneurial et organisationnel québécois sera perceptible à plusieurs égards, je l'espère sincèrement, après les premières années d'activités de TRC³.

ANNEXE B

Guide d'entretien semi-dirigé à caractère réflexif

Introduction

Je m'appelle Tobi Rodrigue et je suis étudiant au doctorat en administration. Je mène cette étude afin de comprendre comment les individus construisent leur identité entrepreneuriale en relation à l'espace occupé au quotidien, notamment au sein d'un espace de coworking. Je pense que c'est intéressant pour la communauté du *coworking* de comprendre comment les personnes qui occupent ces lieux construisent leur identité entrepreneuriale. Soyez assuré que tout ce que vous me direz lors de cette conversation demeurera strictement confidentiel, comme votre nom et toute information liée à votre occupation entrepreneuriale. Ces éléments seront traités avec grand respect et discrétion.

De plus, j'aimerais enregistrer notre entretien afin de ne rien perdre de notre discussion. Me donnez-vous la permission de commencer à enregistrer dès maintenant ?

Avant de commencer notre entretien, avez-vous des questions quant au déroulement ou à tout autre chose ?

Questions d'ouverture

- I. Parlez-moi un peu de ce que vous faites ?
(**Sonder**: votre entreprise, activité entrepreneuriale, depuis combien de temps)
- II. Est-ce que c'est votre premier projet entrepreneurial ?
- III. Qu'est-ce qui vous a amené à devenir entrepreneur ?

Questions principales

- IV. Qu'est-ce qui vous a attiré à travailler dans un site de coworking ?
(**Sonder**: ce qui explique votre choix)
- V. Depuis quand travailliez-vous dans un site de *coworking* ? À quelle fréquence ?
(**Sonder**: sur une base hebdomadaire, mensuelle)

- VI. Comment concevez-vous en tant qu'entrepreneur ? (Si besoin de clarifier, comment concevez-vous votre identité entrepreneuriale ?
- VII. Comment l'espace de coworking a-t-il contribué à votre construction identitaire en tant qu'entrepreneur ?
- VIII. Quel type de sentiment éprouvez-vous lorsque vous êtes dans l'espace de coworking ? Comment ce sentiment contribue-t-il à votre identité entrepreneuriale ?
- IX. Expérimentez-vous ce sentiment dans d'autres lieux ? (Maison, café, autres lieux de travail, etc.) Si oui, lesquels ? Et pourquoi ?
- X. Comment qualifieriez-vous le lien entre votre identité en tant qu'entrepreneur et l'espace que vous occupez au quotidien pour travailler (les lieux de votre quotidien) ? Pourquoi ?

Questions de conclusion

- XI. Quel rôle donnez-vous à l'espace de coworking dans votre cheminement entrepreneurial?
- XII. Si vous aviez à recommander l'espace de coworking à une personne désirant se lancer en affaire, que lui diriez-vous ?

Voilà, nous avons fait le tour des questions que je voulais vous poser. Je vous remercie infiniment pour votre précieux temps et votre généreuse participation à mon projet de thèse.

Avant que nous nous laissions, auriez-vous autre chose à rajouter par rapport à ce dont nous avons discuté? Avez-vous quelque question ?

En vous souhaitant une bonne continuation, j'espère que vous aurez apprécié ce moment passé à discuter.

Portez-vous bien.

ANNEXE C

Certificats d'approbation éthique

No. de certificat : 2023-5263

Date : 2023-02-17

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE plurifacultaire) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains(2020) de l'UQAM.

- Titre du projet : La construction identitaire en contexte entrepreneurial : l'expérience de l'espace vécu au quotidien et son rôle dans la construction d'une identité entrepreneuriale
- Nom de l'étudiant : Tobl Rodrigue
- Programme d'études : Doctorat en administration (3451)
- Direction(s) de recherche : Olivier Germain

Modalités d'application

Toute modification au protocole de recherche en cours de même que tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité de la recherche doivent être communiqués rapidement au comité.

La suspension ou la cessation du protocole, temporaire ou définitive, doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat est valide pour une durée d'un an à partir de la date d'émission. Au terme de ce délai, un rapport d'avancement de projet doit être soumis au comité, en guise de rapport final si le projet est réalisé en moins d'un an, et en guise de rapport annuel pour le projet se poursuivant sur plus d'une année au plus tard un mois avant la date d'échéance (2024-02-17) de votre certificat. Dans ce dernier cas, le rapport annuel permettra au comité de se prononcer sur le renouvellement du certificat d'approbation éthique.



Caroline Coulombe
Professeure, Département de management
Présidente du CERPE plurifacultaire

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE RENOUVELLEMENT

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERP É plurifacultaire) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (janvier 2016) de l'UQAM.

Titre du projet : La construction identitaire en contexte entrepreneurial : l'expérience de l'espace vécu au quotidien et son rôle dans la construction d'une identité entrepreneuriale

Nom de l'étudiant : Tobi Rodrigue

Programme d'études : Doctorat en administration (3451)

Direction(s) de recherche : Olivier Germain

Modalités d'application

Toute modification au protocole de recherche en cours de même que tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité de la recherche doivent être communiqués rapidement au comité.

La suspension ou la cessation du protocole, temporaire ou définitive, doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat est valide pour une durée d'un an à partir de la date d'émission. Au terme de ce délai, un rapport d'avancement de projet doit être soumis au comité, en guise de rapport final si le projet est réalisé en moins d'un an, et en guise de rapport annuel pour le projet se poursuivant sur plus d'une année au plus tard un mois avant la date d'échéance (**2025-02-17**) de votre certificat. Dans ce dernier cas, le rapport annuel permettra au comité de se prononcer sur le renouvellement du certificat d'approbation éthique.



Raoul Graf, M.A., Ph.D.

Professeur titulaire, département de marketing

Président du CERPÉ plurifacultaire

ANNEXE D

Récit autoethnographique de ma recherche éactive

Prologue

Qui suis-je

Qui suis-je ? Voilà une question que je me pose depuis fort longtemps. Cette semaine, je m'apprête à vivre une aventure entrepreneuriale que je n'ai jamais encore vécue. Quand je pense à la personne que je suis, je ne peux pas dire que je suis un entrepreneur. J'ai certes une passion pour cette pratique socioéconomique, mais je ne l'ai pas encore moi-même vraiment pratiqué. Je l'ai enseigné, certes, et à plus d'une reprise. En réalité, je me considère comme un enseignant de l'entrepreneuriat depuis que j'ai commencé à m'impliquer dans le cours d'entrepreneuriat social, avec Jocelyn Desroches, en 2012. Dès le début, je me suis considéré comme un « pédagogue » de la discipline, et mettant en valeur mon expérience chez P&G et mes diverses expériences micro-entrepreneuriales du passé (aucune n'avait véritablement fonctionné). Le premier rôle professionnel qui me vient à l'esprit aujourd'hui lorsque je me pose la question est celui de l'enseignant, du chargé de cours, du prof en entrepreneuriat. J'ai également une forme d'identité reliée à mon ancien rôle exécutif chez P&G, cette expérience de vie, qui aura duré 5 ans et qui m'aura amené à vivre à Toronto et vivre ce rythme de vie corporatif est toujours ancrée en moi. Je crois qu'elle fait encore partie de ma perspective professionnelle, et j'anticipe qu'elle ressortira à plus d'une reprise dans mes efforts de lancement d'entreprise.

Le second rôle qui me vient en tête lorsque je pense à la personne que je suis aujourd'hui est à la fois personnel et professionnel. C'est celui du doctorant, ou plutôt devrais-je dire du candidat au Ph.D., une appellation que j'utilise fièrement depuis l'accomplissement de mon examen de synthèse doctoral. Cette forme d'identité est constamment mise en valeur lors des divers congrès et colloques que j'ai eu l'occasion de participer dans les 12 derniers mois. C'est la première forme d'identité sociale qui ressort lorsque je parcours les corridors de l'UQAM, comme quoi la présence au sein d'un environnement spatial pourrait mettre le projecteur sur une identité de rôle particulière. Celle-ci semble moins ressortir lorsque je suis à l'extérieur d'un contexte académique. Est-ce que c'est par stratégie relationnelle ? Peut-être n'est-elle pas encore assez intégrée à l'extérieur du contexte académique. Je ne pourrais dire en vérité.

Une troisième force identitaire qui vibre en moi à certains moments est celle du philosophe et de l'auteur. Ces deux termes ne semblent pas se dissocier quand je pense à cet aspect de ma personne. Écrire et réfléchir semblent pour moi être intimement interreliés, surtout lorsque je pense d'un point de vue identitaire. La Maîtrise que j'ai effectuée en philosophie porte un poids considérable quant à ma capacité à me considérer comme un philosophe. La quantité de livres philosophiques que j'ai lus, avant et pendant ma maîtrise, et même quelques-uns par la suite, contribuent à solidifier ce positionnement identitaire. Quant à l'auteur que je suis, c'est en fonction des trois livres que j'ai menés à publication en 2020, 2021 et 2022 (Voyage poétique, le manifeste pour muscler sa conscience, et Voyage philosophique). La saillance de ce

statut d'auteur n'est pas très forte, pour tout dire, mais par moment, surtout en contexte relationnel et social, ce volet de ma personne est davantage mis en lumière, peut-être lorsque les autres m'adressent en fonction de ce rôle, notamment lorsqu'ils m'achètent un livre et m'en parlent. La majorité du temps, cette composante identitaire est davantage anecdotique. Je dois avouer que c'est assez rare que je mette l'accent sur ce volet, car mon rôle socioprofessionnel au sein de l'université est beaucoup plus saillant.

Je me tourne maintenant vers les aspects plus intimes et personnels de l'ensemble identitaire propre à ma personne. Le premier élément qui me saute à l'esprit est ma qualité de Montréalais, fier citoyen urbain de cette entité géographique et culturelle. Le fait que j'ai grandi dans cette ville, à la fois dans les quartiers du Plateau Mont-Royal (1 à 12 ans), Rosemont (13 à 24 ans), Outremont (25 à 34 ans) et Hochelaga-Maisonneuve (35 à 38 ans) fait de moi un réel Montréalais. Je me sens 514. Je dirais que cette caractéristique géographique est plus saillante que mon aspect de Québécois, assez forte pour dire vrai. Je suis une personne qui s'identifie fortement au Québec, et tant que territoire géographique, social, économique et culturel. Je crois profondément à la possibilité indépendantiste de cet état, même si cette posture (indépendantiste) n'est pas très saillante au sein de ma personne. Beaucoup moins qu'elle l'a été dans mon début vingtaine. Finalement, d'un point de vue géographique et culturel, je me considère davantage comme un être humain de la terre, un terrien, qu'un Canadien en soi. Peut-être est-ce dû à mon côté voyageur, très saillant dans ma personne. En effet, j'ai une carte géographique de la terre tatouée sur ma jambe gauche, et j'ai voyagé dans 61 pays à ce jour (je les ai contés, et j'ai également une carte format géant à la maison sur laquelle je mets des punaises sur les endroits que j'ai visités). Cette composante de ma personne me donne une forte confiance de manière générale. Elle me permet de voir ma ville comme plus petite qu'elle ne l'est peut-être en réalité. Je la mets en perspective face aux divers endroits où j'ai séjourné et de manière relative, elle m'est beaucoup plus chaleureuse et intime qu'elle ne l'est sûrement pour d'autres. Bref, même si je dis que je suis canadien lorsque je suis à l'étranger, étant donné le statut démontré par mon passeport, je me sens et me considère plus comme un terrien qu'un canadien. Je pense que c'est une forme d'identité sociale et géographique qui devrait davantage primer chez nous les humains, afin de trouver plus rapidement un point de rassemblement idéologique et une raison de collaborer à la préservation de notre environnement commun, celui de la petite planète dans l'univers que nous nommons la terre. Voilà toutefois une discussion pour un autre contexte que celui-ci.

J'arrive maintenant aux volets les plus intimes de ma personne, qui me demandent une introspection plus profonde que mes volets périphériques et intermédiaires. J'ai malheureusement beaucoup de misère à me considérer comme un enfant (fils) de ma mère et mon père, car j'ai perdu ma mère à l'âge de 9 ans, et je

n'ai jamais eu une relation très intime avec mon père. Elle n'est toujours que restée en surface. Je me suis considéré pendant longtemps comme le petit-fils de ma grand-mère paternelle, mais à la suite de son décès en 2021, ce volet a tristement disparu. Je me considère avant tout comme un ami de diverses personnes avec qui je suis très proche (Pab, Seb, Moreau, Xav et Sush de manière principale), ainsi que le conjoint de ma copine, avec qui j'habite depuis 2019. C'est avec elle que j'ai envie de développer mon aspect familial, à la fois comme un conjoint (partenaire de vie) et un parent. En effet, c'est la prochaine composante que j'ai vraiment envie de développer, celle d'être un père, et dont j'espère sincèrement sera présente, de manière saillante, pour le reste de mes jours. En toute confiance, je souhaite que ce volet émerge en même temps que ce terrain autoethnographique a lieu. Ma conjointe et moi essayons en ce moment de concevoir un premier enfant, et nous croisons les doigts pour qu'une souche prenne vie dans les mois à venir.

Une dernière composante qui me vient à l'esprit lorsque je pense à ma personne est celle de propriétaire immobilier. Elle est certes moins fondamentale que celle de l'ami ou du conjoint, mais elle est saillante à ma personne à cause du fait que j'ai toujours été locataire durant mon enfance. Nous n'avons jamais eu de maison à nous, et étions régulièrement en mode déménagement. Avec mon père, nous vivions une relative pauvreté, et j'ai toujours rêvé d'avoir un confort et une stabilité financière à la maison, dont un chez-moi propre à moi-même. Je vis cela depuis quelques années, avec l'achat de mon premier immeuble, mais je m'apprête à vivre cela de manière encore plus forte, je crois, en déménageant cet été avec ma conjointe dans la propriété que nous venons de nous acheter dans Rosemont, quartier de mon adolescence. L'immeuble en soi fait davantage penser à une véritable maison, avec des dimensions spatiales généreuses et un design intérieur plutôt luxueux. J'anticipe que ce volet de ma personne, celui de propriétaire, deviendra de plus en plus fort à mesure que j'habite cet espace de vie. À suivre.

Chapitre I

L'émergence

Jour 1 (semaine 1)

Mon terrain de recherche a débuté le 5 avril 2023. C'était la première journée que j'allais à Montréal CoWork et que je faisais le tour de l'espace. C'est Emma, une employée de l'espace de coworking (ECW), qui a fait la visite avec moi. Quoique j'aie découvert un bel espace de coworking, mon esprit n'était pas disposé à amorcer le travail de création de mon entreprise, car il y avait un gros feu qui se déroulait sur ma rue depuis la nuit précédente. Je savais que mon voisin avait tout perdu à cause de ce feu, et nous avons subi une coupure de courant le matin avant que je ne parte pour l'ECW. Je n'étais donc pas mentalement et émotionnellement disposé à œuvrer sur mon projet entrepreneurial. En plus, il y avait de la forte grêle à l'extérieur qui contribuait à ce cocktail émotionnel. « Une belle manière de commencer mon terrain de recherche », répétais-je à moi-même au courant de la journée.

J'ai trouvé « refuge » dans mes tâches académiques lors de cette première journée de travail. Après quelques heures passées dans l'espace de coworking, je commençais à ressentir que l'ambiance que j'y retrouvais était celle d'une auberge de jeunesse, communément appelé un « hostel ». Il y a un phénomène similaire à l'auberge de jeunesse qui semble se produire dans l'espace de coworking : les gens se parlent, ça bouge, il y a de l'action, et tout ça crée une sorte de bulle dans laquelle on se sent bien et qui nous 'coupe' en quelques sortes du reste du monde. On oublie tout ce qui se passe à l'extérieur de la bulle. On oublie les inégalités sociales. On oublie même la température assis au chaud avec un café entre les mains, l'ordinateur devant soi, et tout le brouhaha social qui se déroule autour de nous dans l'espace de coworking. C'est vraiment une auberge de jeunesse axée sur le travail que j'ai eu l'impression de retrouver à Montréal CoWork. Il y a un niveau de « hypeness » assez contagieux dans l'ECW. C'est une de mes premières constatations que j'ai fait suite à ma première journée au cowork, même si je n'ai pu consacrer aucun temps à mon projet entrepreneurial lors de ma première journée.

Jour 2

Le lendemain de ma première visite au coworking, j'ai commencé à travailler sur mon projet d'entreprise. Mes premières tâches entrepreneuriales ont consisté, dans un premier temps, à imaginer et à créer le logo de mon entreprise. Je pense que j'avais besoin d'ores définir une certaine identité visuelle à mon projet entrepreneurial avant de faire autre chose. C'était la première pierre à poser à mon édifice entrepreneurial. Ce fut donc la première chose que j'ai faite, dans le lounge principal, avec un café à la main. Je me suis mis à cet endroit pour ressentir le « buzz » et le « hype » qui régnait dans l'espace collectif du coworking. La musique d'ambiance et le brouhaha quotidien de ce lieu collectif m'ont donné une certaine énergie pour commencer à travailler sur mon projet, en ne commençant de rien (pratiquement – j'avais déjà imaginé

mon projet d'entreprise au courant du mois précédent, en identifiant un nom et un domaine d'activité). J'avais encore une certaine impression de me retrouver dans une sorte d'auberge de jeunesse, un sentiment qui me plaisait, car il me rappelait le voyage. Je me sentais un peu comme dans une aventure de travail, un périple professionnel, et cet espace de travail était mon lieu de résidence pendant ce voyage entrepreneurial.

Pour la deuxième journée, je ressentais tout de même le besoin de sortir de l'espace pour l'heure du diner. J'avais besoin de quitter cette « bulle » pour aller me reconnecter sur la « vie normale ». C'était à la fois une pause du travail, mais de manière plus importante, je pense, une pause de l'espace de coworking en tant que telle.

Lorsque je suis revenu dans l'ECW après avoir mangé, je me suis installé pour la première fois dans la petite cafétéria à l'arrière du cowork, sans savoir que ce lieu allait devenir « mon » bureau de travail de prédilection au cours des prochains mois. Je m'y suis installé près de la fenêtre et j'y ai passé un bel après-midi à travailler à mon rythme. J'ai commencé à planifier les prochaines étapes de création de mon entreprise, et pour la première fois, j'ai regardé pour me procurer un nouveau téléphone, car je me disais que ce serait un bon « outil » d'affaires que d'avoir un téléphone à jour. Était-ce par souci de faire impression avec un « beau » et « nouveau » téléphone que j'en voulais un neuf ? Était-ce pour donner cette impression à moi-même ? Dans tous les cas, je me suis mis dans la tête que ça me prenait un nouveau téléphone cellulaire pour accompagner mon nouveau projet professionnel, la création de MON entreprise. Je pense qu'après cette première journée de travail sur mon projet entrepreneurial, je commençais à sentir une certaine motivation, confiance, et surtout une forme d'espoir que ma vision entrepreneuriale allait se réaliser. Je commençais à concrétiser ce qui n'avait été que des idées jusqu'à ce jour. Je commençais à voir la matérialisation de celles-ci, et je me sentais confiant que l'espace de travail dans lequel je me trouvais, avec son influence et sa forme de contagiosité, allait efficacement m'accompagner dans la création de mon entreprise.

Jour 3

Ce troisième jour de terrain était le Vendredi saint de la longue fin de semaine de Pâques. J'ai profité du fait qu'il y aurait supposément très peu de gens à l'espace de coworking pour aller y travailler, tranquillement, pour terminer ma première semaine en tant « qu'entrepreneur ». J'étais revenu d'une conférence en Allemagne lundi soir, et après avoir passé mardi à la maison à reprendre le rythme montréalais, j'ai passé les 3 jours subséquents à travailler dans l'espace de coworking. Je pense que je voulais me donner un certain rythme de travail entrepreneurial avec ces 3 journées consécutives pour

commencer mon terrain de recherche. Ces journées n'étaient pas reposantes, car elles étaient caractérisées d'un feu sur ma rue, de grêle hivernale assez importante, de forts vents hivernaux, de pannes de courant pour l'ensemble du territoire montréalais, du retour d'un mois de mars de voyage (14 jours en Colombie + 10 jours en Allemagne), et du début d'une nouvelle aventure à la fois professionnelle et académique (projet entrepreneurial et terrain de recherche de thèse). Je me sentais assez déboussolé lors de cette première semaine de terrain. Heureusement que je commençais avec un capital énergétique intéressant que j'eusse accumulé lors de mes 2 séjours à l'étranger du mois de mars.

J'avais pris mon temps pour commencer ma journée en ce Vendredi saint, puisque je m'étais levé vers 9h00 et j'avais pris le temps de marcher le chien et préparer un diner pour l'heure du midi. Je ne suis qu'arrivé à 11h00 au coworking, dans un état assez 'mollo'. Je suis allé me « réfugié » dans la petite cafétéria à l'arrière du coworking. Ce « refuge » allait donc devenir « mon » bureau de travail dans les mois à venir, et c'est dès mon 2^e jour dans le cowork que j'ai identifié ce lieu comme « refuge ». Je pense que c'est à cause de sa tranquillité pour travailler hors des heures du midi, ainsi que la stimulation sensorielle que j'y retrouve (odeur de la cuisine, lumière de l'extérieur, espace à moi dans lequel je peux m'étaler, discrétion sociale à travers laquelle je peux créer « ma bulle » avec de la musique notamment). J'ai profité de ces quelques heures de travail dans « mon refuge » au coworking pour finaliser/continuer les diverses tâches entrepreneuriales que j'avais entamées au courant de la semaine. J'ai finalisé mon logo d'entreprise, en essayant notamment le logiciel Canvas pour créer des outils visuels avec mon logo (TRc³). J'ai également fait mon choix de forfait et téléphone intelligent pour remplacer mon ancien et avoir un « nouvel outil » entrepreneurial pour m'accompagner dans cette nouvelle aventure.

En somme, après ma première semaine de travail à Montréal CoWork, je trouvais que l'ambiance faisait beaucoup penser à une auberge de jeunesse. Il y a des petites cliques de gens qui se connaissent bien, et tout le monde est bienvenu à parler à tout le monde, mais il faut le vouloir. Il faut être prêt à aller vers l'autre et se présenter, lui poser des questions, initier la conversation. Je sentais que je n'avais pas encore eu le goût de faire cela. Je suis resté dans ma « bulle » toute la semaine dans l'espace de coworking, même si j'ai travaillé à divers endroits. J'avais l'impression que le coworking représentait un bon moyen d'être seul tout en étant entouré de gens. C'est un lieu qui semblait me permettre une forme d'isolement socialisée.

Jour 4 (semaine 2)

Ma deuxième semaine au coworking a débuté le lendemain du lundi de Pâques. J'ai commencé la journée en m'installant sur le comptoir dans la cafétéria principale qui donnait sur la rue St-Denis (ce fut une des

rares fois pendant mon terrain que je me suis installé à cet endroit). Je voulais simplement prendre un café en consultant mes courriels et mon activité sur LinkedIn, en attendant une rencontre à 11h30 que j'avais prévue avec Marine Vincent, une coach et formatrice entrepreneuriale que j'avais rencontrée il y avait cela quelques mois. En sachant que je commençais à travailler dans le même espace de travail qu'elle, je lui avais lancé l'invitation de nous rencontrer et de voir si de possibles collaborations étaient envisageables. Cette rencontre s'est déroulée dans le lounge principal, assis chacun sur un divan individuel (à la manière de gros poufs). Il y avait des gens partout autour de nous, mais nous avons fait ce que tant de *coworkers* semblaient faire dans ces circonstances : se créer une bulle relationnelle pour « isoler » la conversation. Cet échange m'a beaucoup stimulé, entrepreneurialement parlant, car c'était la première fois que je parlais à quelqu'un de mon projet d'affaires, surtout que c'était une entrepreneure déjà bien implantée et elle faisait ce que je me projetais faire : du coaching et de la formation entrepreneuriale. J'avais éprouvé un réel sentiment de légitimation quand je lui avais partagé ma vision pour mon entreprise et qu'elle avait acquiescé en disant que c'était super intéressant.

Sur l'heure du diner, j'ai participé à ma première activité de nature sociale au sein du coworking. C'était un lunch & learn, qui se déroulait tous les mardis dans le lounge principal du cowork et qui permettait à des entrepreneurs/entreprises de faire une présentation sur un sujet donné. Ce lunch & learn portait sur l'alimentation et la productivité au travail. Un terme m'a marqué lors de cette activité, celui de la bioindividualité (ce terme fait référence aux habitudes alimentaires individuelles et propres à chacun). Je me suis dit que ça pourrait être une idée intéressante d'explorer la notion de spatioindividualité (terme qui ferait référence aux habitudes spatiales individuelles et propres à chacun).

Ce lunch & learn fut ma première activité au sein de la communauté de Montréal CoWork, et j'ai ressenti que je commençais à « faire partie du groupe social » de l'espace de coworking. J'avais éprouvé un sentiment de bien-être. Par après, j'ai dû consacrer le reste de l'après-midi à de la lecture académique en lien avec un projet de recherche sur lequel je travaillais (*street entrepreneurship*). Puisque ma tâche consistait à lire des textes de manière attentionnée, j'ai décidé d'aller m'installer dans la grande aire de travail silencieux adjacent au lounge principal (ce fut également une des rares fois que j'allais m'installer dans cet espace pour travailler, car je l'ai trouvé trop froid et contraignant, à la fois de manière physique que je pense, de manière identitaire. Cet espace restreignait ma capacité à imaginer et à me projeter dans le futur. Il me ramenait trop au présent et à la tâche immédiate à effectuer.)

Jour 5

En ce mercredi 12 avril, je suis venu à l'espace de coworking seulement en après-midi, car j'avais plusieurs rencontres de travail reliées à mes tâches académiques en avant-midi. Après plus d'une semaine à venir à l'ECW, je commençais à ressentir que l'arrivée à l'espace de coworking se faisait de plus en plus fluidement. Je me sentais arriver très naturellement au bâtiment du lieu et je prenais aisément l'ascenseur pour débarquer au 2^e étage. Lorsque la porte ouvre, je commençais à me sentir arrivé dans un endroit familier. Cependant, je ressentais également une forme de frustration en moi, car je devais consacrer la totalité de ma journée à des tâches académiques. Je n'avais pas la liberté temporelle pour travailler sur mon projet entrepreneurial. En effet, j'étais déçu de me retrouver dans une position qui me forçait à privilégier des tâches reliées avec des projets de recherche, car j'aurais aimé continuer à m'investir dans mon projet d'entreprise. C'était une des premières fois que j'éprouvais une certaine difficulté de concilier mes différents rôles professionnels (académique VS entrepreneurial), notamment parce que j'éprouvais un désir sincère de continuer à avancer le développement de mon projet entrepreneurial.

La réflexion que ce « déchirement » interne entraînait était celle que je reliais à la notion de contraintes de rôles socioprofessionnels. Je me rendais compte que je ne faisais pas des choses qui me tentaient (cela aurait été des tâches de nature entrepreneuriale), mais bien parce que je devais les faire (obligations et contraintes reliées à mes tâches académiques). Je percevais dès lors un conflit interne entre les notions de désir (*want*) et celle du devoir (*ought*), deux notions qui me semblent être impératives au jeu identitaire (désir) et au travail identitaire (devoir).

Jour 6

Pour une deuxième journée consécutive, j'ai décidé de travailler de mon bureau à la maison en avant-midi, encore parce que j'avais une rencontre reliée à un cours d'été que je me préparais à enseigner. Je devais également consacrer du temps à préparer le contenu de ce cours. J'ai quitté la maison en fin d'avant-midi et je suis allé faire gonfler mes pneus de vélo. C'était la première fois de l'année que je me déplaçais à vélo, et cela m'a procuré un immense sentiment de bien-être. Depuis que je suis jeune, je me déplace à vélo en ville dès que le printemps arrive. Ce fut donc la première fois que je faisais le trajet à vélo entre chez moi et le coworking (j'avais pris le transport en commun et la voiture jusqu'à maintenant). Pour le reste de l'été, jusqu'à la fin du mois d'octobre, le vélo allait être mon moyen quasi exclusif de déplacement vers le coworking (mis à part quelques jours de pluie qui m'auront fait déplacer en voiture). Dès lors, j'éprouvais un grand sentiment de bien-être et de liberté lorsque je roulais sur mon vélo en direction de l'espace de coworking. Je ressentais une liberté de mouvement et une flexibilité spatiotemporelle dans mon quotidien.

professionnel, et cela me remplissait de bonheur. Je commençais à ressentir que cette liberté spatiotemporelle constituait un élément du mode de vie entrepreneurial qui me plaisait au plus haut niveau depuis le début de mon périple entrepreneurial. Je dois préciser que c'est davantage la liberté du travailleur autonome (solopreneur), qui détient d'autres sources de revenus que son entreprise, qui semble me donner la capacité à me sentir aussi libre, sans trop de pression et de contraintes externes. La plus grande pression que je ressentais, en parallèle au sentiment éprouvé la veille, c'est celle causée par les impératifs universitaires, en lien avec l'enseignement de mes deux charges de cours (MGT6251 et MGT6221). Je devais passer un peu de temps sur ces cours aujourd'hui, mais je me prévoyais, parce que je le désirais, aussi un bloc d'heure sur mon entreprise. Je voulais finaliser mon logo d'entreprise et commencer à regarder pour mes cartes d'affaires.

Après être arrivé à l'espace de coworking, sur l'heure du midi, je me suis fait rappeler par Emma, la gestionnaire du coworking avec qui j'allais forger le plus grand lien social parmi les employés de Montréal CoWork au fil du temps, que c'était jour de potluck communautaire pour dîner au coworking. Je lui ai dit que je n'avais pas prévu la chose, et elle m'a dit que ce n'était pas grave et que je pouvais mettre ce que je voulais au milieu de la table. J'y ai donc déposé 2 clémentines et un petit pot de noix que je m'étais amené comme collation, et cela m'a donné le droit de me faire une assiette avec la nourriture commune. Cela m'a également donné l'occasion de participer à ma deuxième activité communautaire au sein de l'espace de coworking. Je n'ai pas réussi à parler à de nombreuses personnes, mis à part quelques « bonjour » ici et là, car je trouve que beaucoup de gens se retrouvent en gang, en clique (c'est un sentiment qui se renforcera au fil du temps – les gens se retrouvaient en groupe de collègue au sein de leur entreprise ou avec des amis qui participent aux mêmes types d'activités sociales au sein de l'espace (course sur l'heure du midi, yoga les vendredis, etc. – la grande majorité de ces « cliques » étaient composés de Français qui semblaient se composer des réseaux sociaux importants à travers l'espace de coworking, chose qui ne m'intéressait pas du tout.)

J'ai passé l'après-midi assis dans le lounge principal sur un divan individuel, avec mes pieds installés sur un pouf, entouré de quelques personnes assises sur d'autres divans autour de moi. Il y avait une ambiance décontractée. Ça parlait. Les gens venaient et repartaient devant moi dans l'espace commun (la table du potluck est restée plusieurs heures au milieu de l'espace). C'est un *vibe* que j'apprécierais bien. Quoique j'ai séparé mon horaire de travail de l'après-midi en deux, avec un premier bloc de 12h30 à 14h15 consacré à mes tâches de nature académique (je travaillais sur la préparation de mon cours d'été), et un deuxième bloc de 14h45 à 17h00 consacré à mon projet entrepreneurial, je suis resté assis à la même place dans le

lounge (malgré une petite pause de 20 minutes pendant laquelle je suis allé prendre de l'air et marcher sur la rue St-Denis). Il n'y a donc pas eu de coupure spatiale en soi pour séparer mes deux blocs de travail professionnel.

Lorsque je suis revenu de ma petite pause, qui a joué le rôle de coupure temporelle entre mes deux blocs de travail en après-midi, j'ai passé un moment de créativité à jouer avec les éléments du logiciel Canvas pour configurer mon logo et mes cartes d'affaires, que j'allais faire avec la compagnie Vistaprint. J'ai également consacré du temps à identifier des thèmes de formation que je pourrais élaborer dans mon offre de contenu quant à ma première conférence formative, que j'avais décidé qui porterait sur l'intrapreneuriat. Je suis parvenu à identifier trois thèmes (naissance de l'idée, comment valider un marché, et la théorie de l'effectuation). Pendant que j'accomplissais ces tâches entrepreneuriales, une période qui a duré près de 90 minutes, je remarquais qu'il y avait beaucoup de mouvement devant moi, ainsi que de la musique house qui jouait dans l'espace, et plusieurs conversations autour de moi. J'avais l'impression d'intégrer, peu à peu, la communauté par ma présence dans l'espace commun. Je voyais les gens. Ils me voyaient aussi. Je sentais que je commençais à faire partie de la « force de travail » du lieu, de l'espace de coworking.

En somme, je me suis senti dans le *vibe* tout au long de cet après-midi passé au cowork. J'étais entouré de gens, de conversations, de mouvement, de sons, et de musique. J'ai ressenti que tout ce mouvement social et sensoriel contribuait à ma capacité créative, une capacité qui était nécessaire à la réalisation de mes activités du moment. Je me sentais très détendu, heureux de faire ce que je faisais. Je ne me sentais pas pressé par le temps. Je me sentais sur mon X spatiotemporel en ce jeudi après-midi du mois d'avril.

Jour 7 (semaine 3)

Ma troisième semaine de terrain a débuté le mardi 18 avril, avec une journée bien remplie. Celle-ci a débuté chez moi, avec un premier « bloc » davantage personnel pendant lequel je prenais le temps de me réveiller en déjeunant et en consultant mes courriels, installé sur mon îlot dans la cuisine. Ce moment de 'démarrage quotidien' est quelque chose qui m'aura accompagné tout au long de ma pratique entrepreneuriale au sein de l'espace de cowork. En effet, puisque j'ai cette flexibilité de prévoir mes déplacements en fonctions de mes besoins, j'ai pris l'habitude de déjeuner en regardant mes courriels et en planifiant ma journée en fonction de ceux-ci, tout en prenant le temps de promener mon chien, qui revêt d'une posture personnelle qui s'apparente au « parent » de ce petit animal de compagnie, petite bête complètement dépendante de moi et de ma copine. Après cette routine matinale, qui durait habituellement 1h30, je me suis mis en route pour le coworking vers 10h15, et j'ai choisi d'y aller à vélo,

car je voulais activer mon organisme pendant mon déplacement, et je voulais avoir un moyen de déplacement rapide et flexible pour l'activité que j'avais prévu faire après la journée au coworking.

Lors de mon déplacement à vélo, ma trajectoire pour aller vers le coworking a commencé à se stabiliser (c'était la seconde fois que je m'y rendais à vélo), et je me suis rendu compte que je passais devant des lieux clés de mon enfance (logement que j'ai habité pendant 2 ans et mon école primaire qui m'a accueilli pendant 6 ans). Or, le fait de passer devant ces lieux en me rendant à mon lieu de travail actuel m'a amené à réfléchir à l'interconnectivité des lieux de vie à travers le temps et leur rôle sur notre développement personnel et identitaire, lors des épisodes de vie qui nous amène à occuper quotidiennement ces lieux. Je me disais que la personne est une collection d'expériences et de souvenirs, mais elle est également un amalgame de lieux qui lui ont permis d'évoluer. Des lieux qui ont fait partie de la personne à un moment dans le temps, et qui continuent à avoir une existence au sein de celle-ci, une existence dans les souvenirs et dans les construits identitaires qui se produit au sein de la personne. Je me suis surpris, en roulant sur la rue Gauthier, à éprouver un sentiment de joie dans le fait de me retrouver « connecté » à mon passé par le passage à travers des lieux clés de mon passé. En arrivant au parc Lafontaine, mon fil de pensée a subitement changé et j'ai commencé à réfléchir au bénéfice d'avoir une destination entrepreneuriale à laquelle je me dirigeais afin de pouvoir y accomplir les tâches entrepreneuriales nécessaires afin de monter mon projet d'entreprise.

Lorsque je suis arrivé à l'espace de coworking, vers 10h45, je me suis fait saluer par mon prénom dans la rue en face de l'ECW par Olivier (gestionnaire au sein de Montréal CoWork). Ce petit geste n'était pas anodin, puisque cette salutation personnalisée m'a fait sentir comme si j'arrivais « chez moi ». Il y a eu un sentiment d'appartenance qui a scintillé en moi. Ce sentiment s'est amplifié lorsque je suis arrivé en haut, dans le lounge, en sortant de l'ascenseur, car j'ai vu et salué les 2 réceptionnistes (Emma et Nathalie), qui m'ont à leur tour salué avec mon prénom. Je commençais à vraiment me sentir dans « mon » environnement de travail, puisque les gens me connaissaient et me faisaient sentir comme si j'étais « chez moi ».

Après avoir travaillé sur des tâches de nature académique pendant la dernière heure de l'avant-midi, je suis resté assis dans le lounge sur l'heure du midi pour assister au *lunch & learn*. J'avais pris le soin de me préparer un diner, j'ai donc pu manger en assistant à la présentation. Cependant, je n'ai pas beaucoup apprécié l'expérience sociale de ce moment communautaire. Je trouvais qu'il y avait une atmosphère de cafétéria d'école. En effet, je trouvais que ça faisait un peu juvénile, car j'avais l'impression que les gens autour de moi se parlaient de choses vides. Ça riait fort. Ça faisait un vacarme. J'avais l'impression que tout

le monde voulait s'attirer l'attention des autres. Et tout cela pendant que la personne tentait de présenter son contenu devant la foule d'une trentaine de personnes. Je crois que c'est à ce moment, de manière très inconsciente, que j'ai décidé que je ne présenterais jamais de contenu lors d'un lunch & learn, même si j'y ai souvent pensé pendant mon année à Montréal CoWork.

En réaction à ce sentiment d'aversion sociale envers ce juvénisme collectif, j'ai décidé de prendre mes choses et de « migrer » au sein de l'ECW. Je me suis ainsi retrouvé, pour la première fois de mon terrain de recherche, sur la table de billard qui deviendra « ma » table de conférence chez Montréal CoWork. Il s'agissait d'une grande table de conférence, créé à partir de quatre panneaux de bois massif installé sur la table de billard qui se trouve un peu à l'arrière du coworking. La table se trouvait dans une grande pièce ouverte au point de jonction entre la petite cafétéria à l'arrière du coworking (à l'ouest), une aire de travail avec des tables et bureaux fermés (au sud), une grande salle de conférence (au nord), et le lounge principale et l'autre section du coworking (à l'est). C'était donc un petit hub au sein duquel les gens passaient, mais peu semblaient décider de s'y installer pour travailler. Il y avait une dizaine de chaises sur roulettes noires à caractère professionnel qui se trouvait autour de la table de billard, et qui donnait l'impression d'être une grande table de conférence en bois massif lorsque les panneaux la recouvraient. Dès lors, je trouvais que c'était beaucoup plus calme à cet endroit. De plus, le fait d'être assis sur une chaise d'affaires autour d'une grande table en bois massif me donnait un aspect exécutif. Ça me faisait sentir sérieux ! Je sentais que je faisais quelque chose de sérieux lorsque j'étais assis à cette table, même si ce que je faisais ne l'était pas en soi (réseautage virtuel, analyse de contenu reliée au développement de mon offre d'affaires, consultation de courriels, etc.).

J'ai passé l'après-midi assis à cette table de conférence, et j'ai discrètement socialisé avec les gens qui passaient, puisque nous nous disions bonjour en hochant de la tête. Je me sentais « connecté » avec tous ces gens, même si nous ne nous connaissions aucunement. La seule personne avec qui j'ai eu une interaction, c'est Joanie Bouffard, une connaissance que j'avais préalablement rencontrée lors d'un projet de recherche sur le coworking. Elle est venue s'asseoir à côté de moi et a lancé la discussion en me demandant « quoi de neuf, ou quoi de vieux ? ». Nous avons parlé pendant environ 15 minutes, et cet échange a mené à une entente informelle de nous rencontrer pour un entretien réflexif dans les prochaines semaines, en lien avec mon projet de thèse (Joanie aura été une des rares entrepreneures de l'ECW avec qui j'aurai réussi à créer un lien 'amical' pendant mon terrain de recherche). Ça a été un bel échange impromptu, qui est arrivé parce que j'étais assis dans un espace commun à vue de tous ceux qui passaient par là. Ce fut un moment de socialité qui m'a donné de l'énergie, surtout de savoir qu'elle acceptait de me

rencontrer pour parler de sa réalité entrepreneuriale et de la manière qu'elle vivait l'espace de coworking au quotidien. Je sentais que cet échange allait contribuer davantage à mon projet de recherche qu'à ma propre entreprise. Outre cette interaction, je n'ai pas beaucoup avancé mon projet d'entreprise en cette journée de terrain. Je pense que j'étais plus en mode planification de mes affaires et je tentais d'anticiper les prochaines étapes de mon projet entrepreneurial.

À la fin de ma journée de travail au coworking, je me suis dirigé à vélo vers la Maison Notman, un espace de coworking situé sur la rue Sherbrooke à côté de la rue St-Laurent. Il y avait un événement qui s'appelle « pitch4good » qui s'y déroulait en formule 5@7. J'avais reçu l'invitation de leur part, car je m'étais abonné à leur infolettre après avoir rencontré la gestionnaire de communauté lors d'un événement de réseautage l'année d'avant. Je trouvais que ce serait intéressant d'aller « baigner » dans l'univers entrepreneurial maintenant que moi-même j'étais en train de devenir un entrepreneur. Je pense que j'y allais aussi avec l'objectif de voir quelles ressources possédaient la Maison Notman à l'égard de l'entrepreneuriat (à savoir que cet espace de coworking a aujourd'hui fermé définitivement ses portes). J'espérais également réseauter et rencontrer des entrepreneurs ou des organisations avec qui je pourrais éventuellement collaborer ou offrir mes services (même si mon offre n'était pas encore bien développée et définie). Dans l'ensemble, j'ai été relativement déçu de cette expérience. Mis à part le fait que je n'ai eu aucune opportunité de « bien » réseauter, j'ai trouvé que la formule des pitch entrepreneuriaux devant public était très ritualisée. Il y avait des rangées de chaises assez tassées. Tout le monde se retrouvait collé les uns sur les autres (moi j'étais resté debout à l'arrière de la salle). Les juges se trouvaient sur le côté. Ils étaient assis derrière des tables qui avaient des nappes noires. Leurs noms étaient écrits devant eux, et ils étaient assis sur des tabourets surélevés. Ainsi, les juges se trouvaient assis plus haut que les gens dans la salle, parmi lesquels il y avait forcément des présentateurs qui se préparaient à faire leur pitch. Je trouvais que c'était une atmosphère très théâtralisée, et qu'il y avait de nombreux petits éléments qui instaurent une certaine hiérarchie sociale dans ce contexte professionnel et entrepreneurial. En effet, j'ai observé qu'il y avait vraiment une grosse mise en scène. C'était très théâtralisé. Les gens offraient une performance. Tout était relativement rodé, il n'y avait aucune place à l'improvisation. C'était très formaté. Il y a eu cinq présentations de jeunes entrepreneurs qui semblaient à peine être sortis de l'université (je crois que plusieurs y étaient encore). Ils étaient là, devant cinq juges, qui leur posaient des questions pendant cinq minutes après qu'eux n'avaient eu que 2 minutes pour faire leur pitch. On pouvait constater, encore une fois, que le pouvoir était détenu par les juges, figures toutes puissantes du pitch entrepreneurial. Ce sont eux qui détiennent la connaissance entrepreneuriale, et surtout, le pouvoir monétaire derrière le prix accordé (l'événement était commandité par la Banque Nationale, et il y avait naturellement un juge de la

Banque National dans le panel des 5 juges). Ce fut l'une des rares soirées de pitch que j'ai assisté pendant mon terrain de recherche. J'ai trouvé la formule inintéressante sur de nombreux éléments. Il n'y a pas de place au réseautage. La formule est froide et formatée. Cela ne me parlait pas du tout. Et en plus, il n'y avait aucune nourriture d'offerte pendant la soirée. J'avais tellement faim à la fin des pitch que je me suis rapidement dirigé vers mon vélo et mon chez-moi pour manger après cette soirée. Je constatais que la formule du 5@7 entrepreneurial était mal conçue, car après la journée de travail, tu es là, tu écoutes, et après tu réseautes, mais tu n'as pas vraiment mangé (peut-être quelques petites bouchées juste pour dire). Tu puises dès lors dans tes ressources énergétiques. Je me suis donc dit que cette vie de « l'entrepreneur » pouvait être assez prenante d'un point de vue énergétique, car si tu désires être connecté, être présent lors des événements « entrepreneuriaux », il y a une certaine jeunesse qui est requise pour être dans cette dynamique. C'est assez taxant sur l'énergie personnelle. C'est ainsi que ma journée de terrain s'est terminée, en roulant à vélo vers chez moi à 19h30 avec la faim comme accompagnatrice.

Jour 8

Au lendemain da me longue journée de terrain, qui s'est conclue avec l'évènement « pitch4good » à la Maison Notman, j'avais en pensée latente mon projet entrepreneurial depuis la veille au soir. J'avais hâte d'arriver au coworking pour travailler sur quelques idées que j'avais eues. En arrivant au cowork, j'ai cependant entendu beaucoup de *small talk* dans les aires communes, et cela m'a donné, une fois de plus, l'impression que l'ECW est un type de club social, un lieu où le travail ne semble finalement qu'être une excuse pour se retrouver dans un environnement à fort caractère social. Or, ce n'est pas vraiment ce que je recherche à travers mon expérience entrepreneuriale dans un espace de coworking.

J'ai été attiré par la musique 'funk' qui jouait dans le lounge principal, et j'ai fini par y passer la journée assis sur un divan individuel dans le coin sud-est de la grande pièce centrale. La musique ambiante m'a vraiment donné un *vibe* agréable. Je bougeais beaucoup la tête pendant que j'accomplissais mes tâches entrepreneuriales, de nature plutôt créative. Assis à côté des haut-parleurs, je me suis senti véritablement être dans une bulle entrepreneuriale. J'ai l'impression d'avoir été absorbé en ayant passé près de 3 heures à travailler sur les détails de mon visuel d'affaires. En effet, j'ai passé du temps à travailler sur mon marketing, notamment sur mon image de marque. J'ai passé une commande pour mes cartes d'affaires et quelques items promo. Après avoir passé la dernière semaine à travailler sur mon logo de manière virtuelle, j'avais hâte de finalement pouvoir le voir matérialisé sur mes cartes d'affaires.

Lorsque deux personnes sont venues s'asseoir directement à côté de moi pour discuter dans le lounge principal, vers 15h20, j'ai décidé de « migrer » et d'aller m'installer sur la grande table de conférence en

bois massif que j'avais adopté la veille. J'ai réussi à y travailler efficacement pendant 1h30, tout en croisant une nouvelle fois Joanie, à qui j'ai pu demander conseil rapidement pour mon logo. Après être partie, elle est revenue pour me dire qu'elle allait regarder pour des caractères informatiques « qui iraient mieux avec ma personnalité », selon elle. Encore une fois, j'ai réalisé qu'être là où les gens passent pouvait porter fruit de manière spontanée. J'ai fini ma journée de travail en travaillant un peu sur le formatage du contenu de mon offre de service, et j'ai mis à jour un document pour le recrutement relié à mon cours d'été. J'ai ainsi combiné mes différents chapeaux lors de cette dernière heure de travail au sein de l'ECW.

À travers cette journée de recherche sur mon terrain, j'ai eu une réflexion qui ne m'a pas vraiment quitté de la journée. Je commençais à me rendre compte que la construction identitaire représente un long processus, et qu'il y a de nombreuses étapes à cette construction, comme dans la métaphore d'une maison. Il y a le coffrage, la mise en place des fondations, la charpente et la structure, après la plomberie et l'électricité. Ensuite le gypse et le plâtre. Ensuite la peinture, et toute la décoration intérieure. Cependant, avant tout, il y a le plan d'architecte, la vision de ce qu'on veut construire, ainsi que la faisabilité 'technique' du projet. Je me rendais compte, à ce huitième jour de terrain, que je n'en étais qu'encore à l'étape du coffrage et de la fondation, après avoir fait valider mon 'plan d'architecte' dans les semaines subséquentes.

Jour 9

Lors de cette troisième journée de terrain de la semaine, jeudi 20 avril 2023, je me suis réveillé avec une réflexion entrepreneuriale des plus intéressantes. Après avoir écouté le film *Le Hobbit* la veille au soir, dans lequel il y a une compagnie de 14 personnes qui est formée (13 nains et Bilbo), et dont les gains effectués lors de cette quête seraient séparés en 14, cela a fait émerger la réflexion suivante chez moi. Pendant longtemps, l'Homme entreprend le territoire, les chemins inconnus en quête de richesses diverses. En parallèle, l'Homme entreprend également ses besoins, tout simplement. À un moment de l'histoire, au sortir du moyen âge pourrait-on dire, la révolution scientifique amène l'Homme à entreprendre ses idées. C'est l'âge de la technique et des inventions qui a conduit l'être humain dans la modernité. Après les idées et les besoins, les principaux éléments entrepris par l'Homme, il y a eu un tournant crucial avec la Seconde Guerre mondiale. L'émergence de la psychologie, en tant que science, et du marketing, comme discipline commerciale, l'Homme a commencé à entreprendre ses désirs. Ce n'était donc plus qu'une question de besoins, qui sont limités, mais de désirs, qui eux peuvent être illimités. En contrepoids à l'entreprise du désir, qui a dominé la seconde moitié du 20^e siècle, une nouvelle forme d'entrepreneuriat a émergé, en conséquence aux pressions environnementales et sociales causées par l'entreprise du désir, et c'est

l'entreprise des valeurs. En effet, l'Homme entreprend aujourd'hui ses valeurs, et je ne crains que ce ne soit une lutte importante entre l'entreprise du désir (hypercapitalisme) et l'entreprise des valeurs (capitalisme social) qui décide de notre avenir collectif sur cette pauvre petite planète qui subit les soubresauts de nos instincts entrepreneuriaux. En somme, cette réflexion à nature historique m'a fascinée lors de mon réveil. Je me suis rendu compte que j'ai une réelle curiosité quant à la capacité entrepreneuriale de l'être humain. J'ai envie de comprendre comment cette force, cette capacité humaine, a émergé et évolué à travers le temps. Je pense que des réflexions, assez spontanées comme celle-ci, contribuent à renforcer mon désir de poursuivre une voie académique à long terme.

Lorsque je suis arrivé à l'ECW, vers 10h20, j'ai fait un petit tour de l'espace pour trouver un endroit calme, car il y avait beaucoup de monde sur place (je crois que c'était en partie à cause du fait que c'était le 5@7 ce soir). Il y avait une dizaine de personnes au moins dans le lounge principal, et les tables de travail étaient pleines dans l'espace calme. Je suis donc allé vers l'arrière dans la petite cafétéria, où il n'y avait personne, et je me suis installé près de la fenêtre. Je devais travailler sur un article académique pour le reste de l'avant-midi. Cependant, quand l'heure du diner est arrivée, j'ai décidé de prendre mes affaires et de « migrer » vers chez moi, afin de travailler dans ma cour arrière. En effet, puisque je devais, dans tous les cas, sortir de l'ECW pour me chercher quelque chose à manger, vu tout le bruit de construction que j'entendais dans mon lieu de travail, ainsi que le haut niveau d'achalandage autour de moi (il semblait y avoir une conférence d'une vingtaine de personnes dans la grande pièce à côté), je me suis dit que j'allais rentrer manger et travailler dans le calme de ma cour arrière au soleil. Malgré le fait que ça aura été une courte journée de travail dans l'ECW, j'ai voulu privilégier ma capacité productive, en plus de me sentir plus heureux et libre de travailler chez moi, à l'extérieur au soleil. C'est effectivement un des grands avantages du travail autonome, c'est qu'on n'a pas de compte à rendre à personne et on peut décider de travailler où on veut quand on le veut.

Conséquemment, j'ai passé un après-midi très agréable à savourer la chaleur du soleil. Ces quelques heures ont vite passé, car j'ai été très concentré dans la préparation du contenu d'un premier module de coaching pour mon entreprise. Le module en question s'intitule « connais-toi toi-même », et il porte sur une théorie identitaire que j'ai développée, sur la base d'un visuel de Brewer (1991) et de sa théorie de l'identité sociale. La théorie que j'ai imaginée et que je présente visuellement dans ce module s'appelle la « concentricité identitaire ». Je pense qu'elle me permettra de partager une compréhension assez originale du phénomène identitaire. En somme, je me suis senti très libre tout au long de l'après-midi. Je me suis senti libre d'être chez moi à l'extérieur dans la sérénité de ma cour personnelle. Je me suis également senti

libre de pouvoir investir du temps à développer des idées sur la notion d'identité et diverses manières de les expliciter visuellement. Je me suis ainsi senti libre de faire ce qui me passionne, et libre de croire pouvoir aider les gens à mieux se comprendre et mieux se sentir à l'aide de la conceptualisation que j'ai développé dans ce module de coaching. Le sentiment de liberté a donc caractérisé cet après-midi de terrain, qui s'est déroulé dans le calme de ma cour à la maison, après m'être senti un peu contraint dans l'espace de coworking, entouré de gens et de construction, lors de mon avant-midi à Montréal CoWork.

Jour 10 (*semaine 4*)

Ma quatrième semaine sur mon terrain de recherche a débuté mardi 25 avril avec une journée au coworking, mais à ma petite déception, elle devait être consacrée à la préparation de mon cours d'été (MGT6521) et à l'écriture d'un article académique sur Desjardins. En effet, je suis arrivé au coworking vers 10h00 et je me suis installé dans le lounge principal, puisque la musique qui y jouait était agréable et qu'il n'y avait pas beaucoup de personnes dans l'espace (4 seulement lorsque je suis arrivé, 7 en fin d'avant-midi). L'ambiance était 'relax', et le bruit de fond n'était pas très fort. J'ai dû consacrer ce bloc de travail à mes tâches académiques, car je devais répondre à quelques courriels, et je devais travailler sur les PPT pour mon cours (MGT6521) qui débutait la semaine suivante. Cette tâche a malheureusement dû occuper une bonne partie de cette journée, suivi de quelques heures investies sur mon article académique sur Desjardins et le transfert culturel. Je n'ai donc pas pu être en mesure de mettre de temps sur mon projet entrepreneurial, ce qui m'a désolé un peu. Je devais prioriser mes tâches professionnelles reliées à mon rôle de chargé de cours et de doctorant-chercheur.

Cependant, en me rendant au coworking vers 9h30, j'ai eu une réflexion que je trouvais intéressante à propos de la topographie et de ma mobilité urbaine. Lors du début de mon terrain de recherche, entre les mois d'avril et juillet, j'habitais le quartier d'Hochelaga-Maisonneuve, qui se trouve près du fleuve St-Laurent, donc au plus bas niveau topographique de la ville. Je commençais dès lors mon trajet à vélo en « bas » de la ville et pédalais environ 10 minutes avant d'arriver à la rue des Érables, via la rue de Rouen, ce qui me faisait monter la côte menant à la rue Sherbrooke, et par conséquent, au « plateau Mont-Royal ». Cette côte nécessitait un léger effort physique à monter, qui durait 2-3 minutes environ. Il y avait donc un réel changement topographique qui s'opérait à ce moment, et une coupure topographique entre ma résidence et mon lieu de travail. Ce n'était pas quelque chose que je ressentais lorsque je prenais le transport en commun ni lorsque je prenais la voiture, car je n'y mettais pas d'effort physique. À vélo, lorsque mon effort physique était accompli, je ressentais une certaine sécrétion d'hormones dans mon système, en parallèle à une circulation sanguine accrue, ce qui réveillait mon organisme et me stimulait.

Dans son ensemble, le temps de déplacement à vélo était d'environ 20 minutes, une durée que je trouvais idéale, car elle n'était ni trop longue, ni trop courte. Elle me permettait d'activer mon organisme, tout en me permettant de bien respirer tout en restant « déconnecter » de mes tâches professionnelles. Ceci était aussi vrai mon pour me chemin du retour. Cette balade à vélo me permettait de « déconnecter » du travail avant d'arriver chez moi pour la soirée, et de retrouver d'autres sphères identitaires de ma personne. En somme, je sentais un changement de perspective subjective lors de mon changement topographique en montant la côte à vélo. Cette réflexion était accompagnée d'une nouvelle compréhension de mon positionnement topographique dans la ville. En haut de la côte, c'était le travail entrepreneurial, et en bas de la côte, c'était davantage la vie personnelle et mon travail universitaire, puisque l'UQAM se situait au même palier topographique qu'où j'habitais à ce moment.

Ainsi donc, après cette réflexion matinale et mon bloc de travail dans le lounge principal, cette journée de terrain s'est caractérisée par un *lunch & learn* sur l'heure du midi, qui ne m'a pas trop marqué. Je n'ai pas fait de nouvelles rencontres, et je trouvais que c'étaient souvent des présentations pour « habiller » le temps et « habiter » l'espace commun. J'avais l'impression que ça permettait de dire aux employeurs que Montréal CoWork assurait une vie sociale à leurs employés. C'était bien, mais sans plus. En tant que travailleur autonome, je n'y voyais pas réellement une valeur ajoutée à mon temps consacré au coworking. J'ai tout de même assisté à la présentation, qui portait sur le festival vélocité, fondé par un membre de Montréal CoWork. C'est un évènement axé sur le cyclisme et inspiré d'un festival en France, et la version montréalais se déroule au circuit Gilles-Villeneuve. Vers 12h45, j'avais faim et j'ai décidé de sortir de l'espace de coworking pour m'offrir une pause et un moment de déconnexion. Après un mois sur le terrain, je commençais à trouver que la coupure du midi était un moment important pour mon équilibre personnel, et je pense aussi pour mon équilibre identitaire en tant que travailleur autonome. Ce moment me permettait de bouger et de couper le travail. Je suis donc sorti à l'extérieur sans trop savoir où aller. J'ai commencé par aller voir au petit café Tuyu, sur Marie-Anne, mais rien ne m'y inspirait réellement. Cette première visite aura été ma dernière dans ce petit café végan tout juste à côté du cowork. Je n'aurai jamais eu le goût d'y retourner dans les mois subséquents. Je me suis rendu compte que j'avais une petite envie de manger une poutine, et à ce moment, j'ai comme eu un 'flash'. Je me suis rappelé un petit restaurant que j'adorais quand j'étais plus jeune, mais que je n'avais pas revisité depuis au moins 10 ans : Patati patata, situé sur St-Laurent et Rachel. Puisqu'il faisait beau, et que je voulais prendre une petite marche, je me suis donc dirigé vers cette institution culinaire de Montréal. C'était à environ 10 minutes à pied du cowork, et la marche traversait le parc de Leonard Cohen. Ce fut vraiment une pause diner agréable. En effet, en plus de manger un excellent repas, j'étais assis à côté de la vitrine au soleil et j'entendais une bonne

musique dans le fond. L'ambiance était très stimulante. Je trouvais que c'était une excellente coupure d'environ une heure à ma journée, ça m'a donné une certaine énergie. Je me suis dit que ce petit restaurant faisait désormais partie de la topoanalyse de mon ressourcement énergétique quand je me trouvais au coworking (je n'y serai retourné qu'une seule autre fois finalement...). Au final, je trouvais que le simple fait de sortir de chez moi pour aller travailler et me rendre à l'espace de coworking situé en plein cœur du Plateau Mont-Royal, cela me procurait quelque part où aller avec densité humaine et sociale, avec une multitude d'options en termes de lieux, d'endroits, et d'espace où aller manger et créer une coupure dans la journée. Je trouvais ça génial!

Je suis revenu à l'espace de coworking vers 13h50 et je me suis installé près de la fenêtre de la petite cafétéria à l'arrière du cowork, car il n'y avait personne dans cet espace et le soleil de l'ouest frappait dans la fenêtre. Ce lieu devenait par la force des choses « mon » bureau de travail dans l'espace de coworking, peu importe la nature de mon travail (académique ou entrepreneurial). J'y ai passé le reste de l'après-midi à travailler sur le contenu de mon premier cours de la session. J'ai continué mon travail du matin sans me faire déranger et sans avoir de contact social pour les heures subséquentes, jusqu'à 17h15, moment auquel j'ai décidé de quitter le coworking pour retourner chez moi, à vélo, sous un soleil printanier.

Jour 11

En ce jeudi 27 avril, le trajet à l'espace de coworking fut agréable ce matin. J'ai roulé pendant 20 minutes à vélo sous un soleil levant avec un air frais qui permettait à tous mes sens de s'activer. Quel bonheur c'était! En côtoyant les nombreuses voitures sur la route à l'heure de pointe, j'ai eu un moment d'appréciation pour ma traversée du parc Lafontaine, qui me prenait environ 5 minutes, et qui culminait à la statue de Felix Leclerc, ce géant de la culture québécoise. Je sentais que cette petite visite quotidienne, lorsque je me rendais au coworking à vélo à partir de mon ancien logement, entre les mois d'avril et juillet, remplissait mon être de poésie et inspirait ma personne d'une écriture fluide et rythmée pour la journée.

Ce matin avait lieu la première édition du petit déjeuner pour les nouveaux arrivants chez Montréal CoWork. Toutes les personnes arrivées depuis le 1er janvier 2023 dans l'espace étaient conviées à ce petit échange informel autour de croissants, chocolatinas, salades de fruits, et du café bien sûr. Je suis donc arrivé à 8h55 à l'espace de coworking, puisque l'évènement débutait à 8h45. À mon arrivée, le lounge principal était bondé d'environ 25 personnes. Tout le monde se trouvait en petits groupes, et ce que j'ai déduit de la situation c'est que les gens se regroupaient dans leurs petites équipes organisationnelles, car je voyais les mêmes gangs que je vois à l'habitude sur l'heure du midi. De plus, au moins 90% des gens que j'entendais parler étaient français. Je me rendais vraiment compte qu'il y avait beaucoup de jeunes

professionnels français qui travaillaient pour des petites boîtes ayant leurs bureaux chez Montréal CoWork. Il semblait y avoir une certaine homogénéité dans cet espace de coworking : des jeunes Français.e.s qui travaillaient pour des petites compagnies, plusieurs étant certainement des startups. Dès lors, j'ai ressenti un petit moment d'isolement ce matin au coworking, entouré de tous ces petits groupes de collègues français, positionnés en cercles, et donc formant une certaine frontière sociale avec le monde extérieur de leur groupe social.

Après avoir pris une assiette au buffet déjeuner et l'avoir déposé sur la petite table dans le coin gauche du lounge principal, à côté du seul divan en coin de l'espace, que j'avais 'flairé' deux semaines auparavant, mais qui était toujours occupé. J'ai donc sauté sur l'occasion de l'occuper pour mon bloc de travail matinal. Je suis allé me servir un verre de jus d'orange, et j'ai tenté d'écouter un peu les conversations des petits groupuscules gravitant autour des tables du buffet. Emma, la gestionnaire communautaire de l'espace m'a dit de venir de l'autre côté, et nous avons parlé quelques minutes. Par après, ne voyant pas vraiment d'opportunités de briser les frontières sociales avec les petits groupes circulaires, je me suis résigné à venir m'installer dans mon coin pour finaliser la préparation de mon cours d'été (MGT6521), qui débutait la semaine suivante. Je devais donc envoyer le plan de cours à mon groupe aujourd'hui.

Lorsque l'heure du midi est arrivée, j'ai pris mes effets personnels et je me suis dirigé vers le bâtiment de la TELUQ, car j'allais assister à une présentation d'une doctorante sur l'ergonomie des espaces de coworking. Par hasard, cette étudiante était sous la charge de Diane-Gabrielle Tremblay, une collègue avec qui je travaillais au sein de l'OMV. J'ai profité du déplacement à vélo et du beau temps pour aller manger un sandwich falafels à l'espace commun situé sur la rue St-Hubert et Bellechasse, car le bâtiment de la TELUQ est situé à l'angle des rues Rosemont et St-Denis. Je me suis donc rendu à la présentation de Marlène Chebouz pour 14h00. C'est une postdoctorante qui s'intéresse à l'ergonomie dans les espaces ouverts, notamment dans les espaces de coworking. Ce fut une présentation que j'ai trouvée bien intéressante. J'ai pris quelques photos des diapositives qui se trouvaient sur son PPT. En écoutant le contenu de sa présentation, j'ai eu l'idée de sonder le potentiel de la notion d'ergonomie identitaire. En effet, en voyant les notions d'ergonomie, en tant que science, à différents échelons (voir photos dans le fichier dans ma collecte de données terrain), je me posais alors la question suivante : est-ce que l'ergonomie identitaire est quelque chose qui existe ? Si oui, qu'est-ce que c'est ?

La présentation parlait des stratégies utilisées en termes de lieu de travail et les préférences par rapport aux tâches à accomplir. Cependant, c'est vraiment cette idée d'ergonomie identitaire que j'ai eu le goût d'éventuellement creuser. Je me disais que l'ergonomie identitaire pouvait être un phénomène qui émerge

quand on veut être et devenir travailleur autonome et entrepreneur. Cette réflexion concluait mon premier mois de terrain, et je n’y ai pas encore fait suite, mais je sens que c’est possiblement quelque chose à explorer lors d’un prochain essai ou papier conceptuel.

Jour 12 (*semaine 5*)

Mon second mois de terrain s’est amorcé en milieu de semaine, le mercredi 3 mai. Après une semaine à ne pas venir au coworking (6 jours), à cause de mes engagements académiques, j’ai beaucoup hésité à venir ce matin. Il y avait de la pluie, et je savais que je n’allais devoir travailler qu’exclusivement sur des tâches reliées à l’université aujourd’hui. J’ai quand même décidé de venir, car je voulais me mettre en mouvement et sortir de la maison. Je voulais vivre l’expérience d’aller au bureau pour travailler, de manière générale, et pas nécessairement sur mon projet entrepreneurial. Je voulais être entouré de gens et ressentir le « *buzz* » social qu’il y a dans l’espace de coworking.

Lors de ma venue à Montréal CoWork ce matin, j’ai eu une réflexion intéressante dans ma voiture sur la nature du mouvement et du déplacement physique au sein du quotidien. Je me disais que le changement d’environnements physiques contribue à une diversité des atmosphères sociales dans lesquelles nous baignons en tant que poissons humains socialisants. En effet, je me disais que lorsque je travaille de la maison, je me lève et je me change parfois à peine d’habillements. J’ai tendance à m’installer et à rentrer dans l’univers virtuel, à travers mon ordinateur, très rapidement. Après cela, je passe ma journée dans cet univers virtuel sans jamais avoir d’interactions ‘humaines’. Je trouve cela assez confortable, mais le contact relationnel me manque parfois (j’ai surtout le souvenir des années passées pendant la Covid-19, lorsque je travaillais de la maison tous les jours). Cependant, quand je suis en déplacement physique, il y a tout un processus qui initie ma journée. Je m’habille, je prépare mes choses pour la journée en faisant mon sac et parfois en me confectionnant un lunch pour dîner. Si j’ai quelque chose en soirée, je prépare mes choses d’avance (entraînement sportif ou autre). Je prends également le temps de déjeuner. Et donc, ce processus fait partie du quotidien, et avant de partir, je m’assure que je n’oublie rien, car je quitte d’environnement physique pour toute la journée. Par après, il y a le moment dans la voiture à écouter de la musique. Dans mon cas, la musique permet une sorte de maintien identitaire, car il y a des souvenirs qui surgissent lorsque j’écoute de la musique. Il y a des émotions qui sont générées. À cela s’ajoute le déplacement physique en ville, le changement de topographie. Bref, je me rendais compte que ce déplacement m’était très bénéfique, surtout parce que j’ai eu la liberté de le choisir. Personne ne me l’a imposé. Encore là, c’est la liberté du travailleur autonome.

Ensuite, juste comme j'arrivais au coworking, j'ai fait la rencontre de Nicolas dans l'ascenseur en montant vers le deuxième étage. Je lui ai dit bonjour et lui ai demandé s'il travaillait avec une boîte ici ou s'il avait sa propre entreprise. Il m'a dit qu'il était associé dans sa boîte, C3PH. À son tour, il m'a demandé ce que je faisais et je lui ai dit que j'étais entrepreneur et que ma boîte s'appelait TRc3, en lui faisant remarquer la ressemblance du nom avec la sienne. Je lui ai précisé que je faisais du coaching, de la consultation et des conférences. Il a trouvé cela intéressant et nous nous sommes dit que nous allions nous recroiser et rediscuter (dans les 11 mois subséquents, nous nous sommes croisés à l'occasion dans l'espace de coworking, en nous disant bonjour, mais sans jamais reparler de ce que nous faisons). Nous nous sommes souhaités une belle journée et je me suis dirigé vers le vestiaire, et lui vers son bureau. Cette brève interaction dans l'ascenseur me fut agréable. Je me suis senti comme « un entrepreneur » à ce moment, même si je ne venais pas faire de tâches entrepreneuriales aujourd'hui. Juste le fait de présenter informellement mon entreprise et dire ce que je fais à un inconnu, et de recevoir un intérêt et une validation fut une belle manière de débiter ma journée. J'ai ressenti une petite énergie positive à ce moment-là !

Par la suite, j'ai travaillé à quatre lieux différents dans l'espace de coworking au courant de la journée. J'ai commencé en prenant mon café sur une table commune dans le coin sud-ouest du lounge principal, avant que quelqu'un ne vienne s'installer avec un 2e écran directement devant moi. De toute manière, j'avais un appel à 11:00h avec Rosanna pour discuter de notre présentation lors de la journée du Québec à Passau, le 26 mai prochain. Je me suis ainsi dirigé vers la grande table de conférence dans le carrefour du billard pour cet appel. Cependant, immédiatement après mon appel avec Rosanna j'ai changé de place, car il y avait une téléconférence dans la salle adjacente et c'était très dérangeant. Je me suis donc dirigé vers les tables de travail en silence à l'avant du coworking, qui donnent sur la rue St-Denis. J'y ai travaillé pendant les deux prochaines heures, principalement sur l'envoi de courriels pour des invitations à la table ronde du 16 mai de l'OMV. J'ai également envoyé des courriels pour le recrutement de mon cours MGT6221 à l'automne 2023. Ce fut donc deux tâches de nature académique que je devais faire afin de respecter mes autres engagements professionnels.

Vers 13h30, je suis allé me faire réchauffer mon lunch, tout en « migrant » vers la petite cafétéria à l'arrière (ouest) du coworking. Je m'y suis installé pour manger et travailler en même temps. J'ai passé le reste de l'après-midi installé à « mon » bureau, et j'ai travaillé sur l'article que j'écrivais avec Christoph sur Desjardins et le transfert culturel des idées coopératives de l'Europe vers le Québec. J'ai été seul dans la petite cafétéria pour le reste de la journée, jusqu'à 17h00 environ. Somme toute, la seule interaction

sociale de la journée que j'ai eue à l'espace de coworking fut le bref échange du matin avec Nicolas, mais celui-ci a été suffisant pour me donner un sentiment de socialisation lors de cette journée de travail. De manière plus importante, je pense que la valeur ajoutée de cette journée de travail se trouve dans mon déplacement physique hors de la maison pour venir travailler dans un autre environnement de travail.

Jour 13

Ma première semaine de terrain du mois de mai s'est conclue le vendredi 5 mai. En mangeant mon petit déjeuner et en me préparant à me diriger vers l'espace de coworking, j'ai ouvert le colis que j'avais reçu la veille et dans lequel se trouvaient mes cartes d'affaires que j'avais commandées auprès de Vistaprint. Je n'étais pas nécessairement excité à l'idée, mais une fois que j'avais une carte entre mes mains, avec son allure élégante et professionnelle, j'ai eu un réel sentiment de fierté en moi. J'étais très fier d'aller en remettre une copie à ma copine, Catherine. J'en ai d'ailleurs remis trois à différentes personnes aujourd'hui. Une à Krystel Drouin, une amie que j'ai rencontrée par hasard sur la voie cyclable pendant que je verrouillais mon vélo sur la rue St-Denis. Une à Christophe Verhelst, lorsqu'il est venu me parler dans le lounge du coworking. Et une à Marine avec qui nous avons un échange d'affaires prévu à 10h30 au coworking. Bref, je sentais que la nouvelle possession de mes cartes d'affaires m'amenait un certain sentiment de confiance et de légitimité à l'égard de mon projet entrepreneurial. Je trouvais que ça se concrétisait et que mes idées devenaient bien « réelles ». J'avais vraiment cette impression que mon idée se matérialisait et qu'elle prenait de l'autonomie. Je trouvais que la carte d'affaires était un puissant outil d'affirmation et de légitimation entrepreneuriale, et la fierté d'en remettre aux gens était quand même assez palpable, surtout de voir le regard des autres lorsque je leur ai remis ma carte. Je sentais une forme de légitimation à partir du regard des autres à l'égard de mon projet entrepreneurial et de ma propre posture professionnelle (ce sentiment aura duré quelques semaines environ, par après je n'éprouvais plus cette excitation de donner mes cartes d'affaires).

Lorsque je suis arrivé à l'espace de coworking, vers 9h45, après avoir fait le trajet à vélo, j'éprouvais un sentiment de bien-être et de légèreté. Je me suis immédiatement installé dans un divan individuel dans le coin sud-ouest du lounge principal de l'espace de coworking. Je voulais être près de la musique et de l'action ce matin, car je **voulais** travailler sur la structure de mon site web et j'avais une rencontre avec Marine Vincent à 10h30 pour discuter de synergies d'affaires potentielles. Vers 10h15, Christophe Verhelst, le co-initiateur de l'espace de coworking et fondateur de l'entreprise immigration à la carte, est venu s'asseoir directement à côté de moi, sans trop demander s'il me dérangeait, et il m'a demandé ce que je faisais ici (il m'avait vu la semaine dernière à la présentation de Marlène sur l'ergonomie du coworking). Je

lui ai expliqué que j'enseignais à l'université et que je faisais un doctorat sur l'entrepreneuriat, et que j'étais ici en lien avec mon terrain de thèse puisque je lançais mon entreprise. Il m'a beaucoup parlé de ce qu'il faisait lui-même et j'ai eu l'impression que c'était un bon contact à avoir et qu'il pouvait potentiellement m'ouvrir des portes de coaching avec des entrepreneurs qu'il soutient et qu'il aide à s'installer au pays (cela ne s'est finalement jamais produit. Christoph est demeuré une bonne connaissance au sein du coworking, mais nous n'avons jamais concrètement collaboré sur quoi que ce soit). Nous avons donc discuté pendant près de 15 minutes, devant les 3 ou 4 personnes qui se trouvaient dans le lounge, avant que Marine ne vienne pour me demander quand j'étais prêt pour notre rencontre. Christophe s'est alors empressé de terminer et nous nous sommes échangé nos cartes d'affaires. Il m'a ajouté sur LinkedIn et avons échangé un message plus tard dans la journée (je l'ai invité à la table ronde de l'OMV qui se déroulait le 16 mai).

Lorsque Marine s'est assise, nous avons commencé par discuter de son voyage (2 semaines à Cuba), et nous avons discuté longtemps des potentialités de collaboration entre nos deux approches entrepreneuriales. Nous avons convenu que nous voulions développer une offre de conférence destinée aux organisations basées sur les préceptes de l'intrapreneuriat et du leadership. Nous avons convenu de nous rencontrer le 20 juin prochain pour codévelopper, à partir de contenu respectivement développé chacun de notre côté, notre conférence conjointe. De manière générale, c'était un échange en mode 'startup', très fluide et créatif, au milieu de la musique et des gens qui parlaient dans le lounge principal, et qui allaient et venaient au coworking. Pendant cette heure d'échange et de socialisation dans le lounge, je me suis senti sérieux et 'hot' en parlant ces collègues entrepreneurs. Je sentais une certaine confiance en moi et mon projet entrepreneurial se développer en parallèle à ces échanges. En effet, ces deux conversations à nature entrepreneuriale m'ont fait sentir légitime dans mon rôle et dans ce que je faisais à Montréal CoWork en lien avec mon projet entrepreneurial.

Après cette dernière heure à discuter, je sentais qu'il y avait un peu trop de bruit autour de moi dans le lounge principal pour continuer à y travailler de manière individuelle. J'ai donc décidé de « migrer » vers la grande table de conférence en bois massif dans le carrefour du billard. J'y ai ensuite passé le reste de ma journée à travailler sur diverses tâches de nature académique.

(Semaine 6)

Je ne suis pas allé au coworking une seule fois de cette sixième semaine de terrain, car je donnais un cours le mardi à l'UQAM, et les journées de mercredi et jeudi se déroulaient à l'UdeM dans le cadre du colloque de l'ACFAS. Lundi était réservé à mes tâches académiques, et j'ai choisi de travailler de la maison pour être

plus efficace dans la réalisation de ces activités professionnelles. Vendredi, j'avais un atelier/conférence avec le carrefour entrepreneuriat à impact de l'ESG UQAM.

Jour 14 (semaine 7)

Après une absence de 10 jours de l'espace de coworking, cette septième semaine de terrain a débuté mercredi 17 mai. J'éprouvais un sentiment de bonheur de retrouver Montréal CoWork et son *vibe*. C'était ma plus longue absence de l'ECW depuis le début de mon terrain, et j'ai senti que ce moment 'd'éloignement spatiotemporel' de l'espace a généré un affect positif lorsque j'ai retrouvé « mon » lieu de travail. En arrivant vers 10h00, je me suis installé dans le lounge principal, sur un divan individuel qui faisait dos à la fenêtre donnant sur la rue St-Denis. Je faisais donc face à toute l'action humaine et sociale qui se déroulait devant mes yeux dans l'espace commun du coworking. Il y avait une bonne musique d'ambiance qui jouait, assez rythmée, lorsque je me suis installé, et celle-ci m'a accompagné pendant les 5 heures que je suis resté à cette place et que je travaillais de manière créative sur ma présentation pour la journée du Québec à Passau, qui allait se dérouler la semaine suivante en Allemagne. Je me retrouvais donc dans un environnement qui stimulait ma créativité, avec tout le va et viens, la musique, les discussions environnantes, l'ambiance sociale, et la luminosité de l'espace, ce qui m'a permis d'accomplir cette tâche créative. Vers 13h00, après avoir passé l'heure du midi complètement concentré sur ma tâche, malgré la pause du midi qui a amené près d'une vingtaine de gens à manger autour de moi, j'ai décidé de prendre ma propre pause diner. J'ai ainsi préparé mon lunch que j'ai mangé sur une petite table de l'aire commune, tout en faisant face à mon ordinateur qui était resté branché sur mon divan. Je comptais retourner y travailler dès que j'aurais fini de manger.

Après cette pause diner, je suis retourné à « mon » divan pour terminer la création de ma présentation. J'ai éprouvé un réel sentiment de concentration et de stimulation créative pendant ces dernières heures de travail dans le lounge principal du coworking. Vers 15h15, après avoir achevé cette tâche, je me suis dit qu'il était temps de prendre un café. Je me suis dirigé pour prendre une tasse de café dans l'armoire de la cafétéria, mais il n'y en avait plus. Je suis donc allé voir Emma à la réception pour lui demander si je pouvais en prendre une au petit café de l'espace de coworking. Elle a dit oui sans broncher. De plus, lorsque je quittais la cuisine pour la première fois, j'avais aperçu du coin de l'œil une personne (un homme noir aux cheveux en 'dreadlocks') qui ouvrait la même armoire que moi, sûrement pour prendre une tasse. Au moment où je prenais une tasse transparente au café de l'ECW, je revoyais cette même personne qui retournait à son espace de travail, et je lui ai demandé s'il cherchait également une tasse à café. Il m'a dit oui, et je lui ai tendu une des tasses du café. Nous sommes retournés vers la cuisine pour nous servir un

café, dans nos tasses que nous venions de récupérer au café du lounge principal, et je lui ai demandé son nom. Il m'a dit Alex. Après lui avoir demandé ce qu'il faisait au coworking, il m'a expliqué qu'il travaillait pour une startup de Toronto dans le domaine de la restauration. Il a ajouté qu'il travaillait en mode *remote* et qu'il était au coworking entre 3 et 5 jours/semaines. Il m'a semblé très sympathique. Il m'a ensuite questionné à son tour. Cela m'a donné l'occasion de lui expliquer ce qu'était mon entreprise et ce que je faisais à l'université. Je n'arrivais pas (et je ne pense jamais avoir réussi à le faire) à ne présenter qu'une seule sphère socioprofessionnelle de ma personne. Je me suis toujours présenté comme un entrepreneur ET un doctorant qui faisait de la recherche en entrepreneuriat et qui enseignait la matière à l'ESG UQAM. Bref, il a eu une réaction très approuvative et impressionnée à l'égard de ce que je lui ai dit, et cela m'a donné confiance. Ce fut le seul véritable moment de socialisation que j'ai eu en cette journée de terrain dans l'espace de coworking. J'ai éprouvé un sentiment agréable lors de ce moment de socialisation avec Alex. J'ai senti que je m'étais fait un nouvel « ami » au sein de l'ECW.

Finalement, j'ai profité de cette « transition occupationnelle », puisque j'allais me mettre à travailler sur le cours avec Cincinnati, notamment pour faire le recrutement des étudiants, ainsi que sur l'article que j'écrivais avec Christophe sur le transfert culturel de Desjardins, pour changer de place et migrer vers la grande table de conférence en bois massif au carrefour du billard. J'ai donc accompagné ma transition occupationnelle par une transition spatiotemporelle. À ce nouvel espace de travail, il n'y avait qu'une seule personne, assise face au mur, et donc personne d'autre dans le grand carrefour du billard. Cette journée de terrain s'est ainsi terminée, en me retrouvant seul à travailler sur un article scientifique, pendant les dernières 2 heures de la journée, sur « ma » table de conférence.

Jour 15

Ce jeudi 18 mai a d'abord débuté avec mon trajet à vélo de la maison au coworking. Je n'avais pas fait ce déplacement depuis 14 jours, à la fois à cause de la pluie et mon absence du coworking, et j'ai trouvé cela très agréable de retrouver mon itinéraire de voyage, avec mes nombreux points de repères tout au long de celui-ci. Je réfléchissais d'ailleurs à l'impact que tous ces petits endroits ou moments du déplacement quotidien pouvaient avoir sur la personne, de manière générale. J'ai également pensé au fait que la régularité du déplacement, avec un même itinéraire, pouvait générer une certaine dimension identitaire du quotidien vécu. Dans mon cas, mon itinéraire pouvait se décrire de la manière suivante. Après avoir passé sous le viaduc Rouen, où il y a une panoplie de graffitis, je circule sur la rue Rouen avec les nombreux oiseaux qui peuplent les arbres et arbustes devant les maisons. Par après, je passe à travers le parc Médéric-Martin et ses terrains de tennis, pour ensuite traverser le parc Walter Stewart et ses jardins

communautaires. Je bifurque à l'école primaire pour continuer vers la rue Des Érables, et je tourne au parc où je jouais au basketball lorsque j'étais enfant. Je monte alors la côte vers la rue Sherbrooke. Je traverse cette grosse artère, souvent à travers le trafic automobile qui se dirige vers le pont Jacques-Cartier, et je passe ainsi devant mon chez moi de quand j'avais 10 à 12 ans. Je tourne ensuite le coin sur la rue Gauthier vers l'ouest, et je parcours alors le même chemin que j'empruntais pour aller à mon école primaire, Élan, quand j'étais en 5^e et 6^e années. Je passe devant l'épicerie Metro, à l'angle de Gauthier et Bordeaux, et je continue vers le parc Lafontaine. Je traverse les terrains de baseball de mon enfance, ainsi que la grande structure de jeu où je jouais à la tague et au roi de la montagne lorsque j'étais jeune. J'arrive à la statue de Felix Leclerc et je fais une brève pause poétique de 30 secondes, avant de bifurquer au nord vers la rue Marie-Anne. Je tourne ensuite dans la direction ouest, et je passe à côté du magasin Millenium où j'achetais mes cartes Magic à l'époque. J'arrive finalement à la rue St-Denis et je tourne brièvement vers le nord pour barrer mon vélo avant de traverser la rue pour monter dans l'espace de coworking. Ce trajet me prend dès lors environ 20 minutes à accomplir, mais il me fait voyager à travers le temps et les souvenirs à chaque fois.

Je suis arrivé au coworking vers 10h30, et ma journée de travail fut très chargée, même épuisante. Je n'ai pas arrêté de travailler sur divers dossiers reliés à mes tâches académiques, dont la diffusion pour la RIPME sur ses réseaux sociaux, la communication pour l'OMV à la suite de la table ronde organisée plus tôt dans la semaine, l'analyse des candidatures étudiantes pour le cours MGT6221, l'envoi de courriels à ces candidats et la planification des entrevues de sélection pour le cours MGT6221, et finalement, un peu d'écriture sur mon article scientifique portant sur le *street entrepreneuring*. Or, à chaque 'transition occupationnelle', lorsque je changeais de tâche à réaliser, j'en profitais pour faire une transition spatiotemporelle dans l'espace de coworking. J'ai ainsi changé quatre fois d'endroit pour travailler, toujours dans l'objectif de trouver une nouvelle 'zone' de confort qui favoriserait ma concentration pour la tâche que je devais accomplir. En effet, en arrivant au coworking, j'ai constaté que le lounge principal était plein. J'ai donc fait le tour de l'ECW pour trouver un endroit où m'installer pour accomplir mes premières tâches de la journée. Je me suis ainsi assis sur les tables de travail dans le coin sud-ouest du coworking. J'y ai travaillé pendant environ deux heures, avant que deux personnes ne viennent s'asseoir à la table commune où j'étais assis et dérange mon calme. De toute manière, me disais-je, il était rendu 13h00 et c'était l'heure de manger. Je me suis donc dirigé vers la terrasse pour manger mon lunch que je m'étais apporté, et surtout, pour profiter du soleil. J'y ai passé près de 30 mins avant de revenir à l'intérieur et me trouver un nouveau lieu de travail, cette fois dans « ma » petite cafétéria à l'arrière du coworking, près de la fenêtre où le soleil plombe. J'ai passé près d'une heure à ma première place assise dans cet espace de travail, avant

de changer pour la « meilleure » place, encore près de la fenêtre, mais avec une prise de courant directement à côté. J'ai fini ma journée de travail assis à cet endroit à travailler sur mon papier sur le *street entrepreneuring*. Cette journée de terrain s'est donc conclue sur une petite réflexion à l'égard du « flow spatial » qu'on recherche pour se mettre dans le « flow cognitif » afin accomplir certaines tâches. C'est un peu ce que j'ai tenté de faire tout au long de la journée, et ma pensée gravitait autour du fait que c'est ce que nous tendons effectivement à faire, lorsque nous avons diverses options spatiales pour travailler, afin de maximiser notre niveau de productivité.

Jour 16

Vendredi 19 mai concluait ma septième semaine de terrain. Je suis arrivé vers 9h45 au coworking avec l'idée d'aller travailler sur une grande table de travail dans la zone silencieuse, qui fait face à la rue St-Denis et où le soleil matinal pénètre les grandes fenêtres. J'y suis donc arrivé et j'y ai déposé mes trucs, mais j'ai constaté qu'il y avait un silence net qui régnait dans l'aire de travail, malgré le fait qu'il y avait une dizaine de personnes qui y étaient assises. Je suis ensuite allé porter mon lunch dans le réfrigérateur dans la cuisine, et en passant par le lounge principal, j'ai remarqué qu'il y avait une musique d'ambiance avec seulement cinq personnes qui y travaillaient. J'ai également remarqué un petit divan individuel qui faisait face aux fenêtres et j'ai instantanément décidé de déménager mes trucs pour m'y installer. Ma logique initiale de ce matin était que je voulais travailler sur mon article sur le *street entrepreneuring*, donc je voulais m'installer à un endroit calme pour faire cela. Toutefois, je devais également répondre à mes courriels et gérer les candidatures de mon cours MGT6221, tout comme finaliser les préparatifs du voyage en Allemagne avec mon cours MGT6251, puisque je prends l'avion demain. Je voulais donc une petite ambiance musicale pour m'accompagner dans ces tâches légères. J'ai donc interchangé mes tâches et j'ai commencé ma journée en travaillant pendant près d'une heure et demie sur ces tâches qui demandaient moins de concentration, dans le lounge principal accompagné par la musique d'ambiance, avant de migrer vers la grande table de conférence en bois massif pour me mettre à travailler sur mon article sur le *street entrepreneuring*.

Après avoir passé près de deux heures à travailler sur mon article, ce qui incluait une pause diner éclair de 15 minutes, pendant laquelle j'ai mangé sur le comptoir dans la cuisine faisant face à la rue St-Denis, j'avais un appel prévu à 13h00 avec Olivier Briand, co-fondateur de l'entreprise Handshake aide aux entreprises, une agence de création de sites web. J'avais initialement fait la connaissance d'Olivier à travers le regroupement étudiant des cercles d'or, lorsque ce dernier était venu présenter à deux reprises dans mes cours en Culture entrepreneuriale (MGT4123). Or, puisque j'étais rendu au stade de la création de mon site

web, j'avais demandé dans mon réseau de contacts pour avoir des références et le nom d'Olivier était ressorti. Je me souvenais de ses présentations avec les cercles d'or et j'avais donc décidé de lui écrire directement via LinkedIn. Nous avons donc prévu une rencontre afin de discuter de mes besoins spécifiques pour mon site web et comment je le voyais. Pour l'occasion, j'avais réservé une cabine téléphonique, car nous avions fixé une rencontre virtuelle via *Google Meet*. Pendant cette rencontre, Olivier m'a parlé des services qu'il offrait avec son entreprise, ainsi que la fourchette de prix pour ce type de site web, qui pouvait varier entre 1500\$ et 2500\$. Nous avons passé 30 minutes à discuter de mon projet et de mes besoins, même si je n'y avais pas réellement pensé au préalable, j'avais une idée vague en tête que je lui ai partagé du mieux possible. Il semblait comprendre ce que je voulais. Nous avons convenu qu'il m'envoie quelques exemples de site web que son entreprise a créé, afin que je puisse m'en inspirer et prendre des notes. Par la suite, nous avons convenu que je devais revenir vers lui pour lui donner le *go* afin d'aller de l'avant avec le contrat. À partir de ce moment, nous avons convenu que nous allions avoir des échanges réguliers sur une période d'un mois pour la co-construction de mon site web.

L'appel de 30 minutes m'avait rempli d'une belle énergie entrepreneuriale dans la poursuite de mes efforts de création de mon projet d'entreprise. Cela m'a donné le sentiment d'être sérieux et légitime dans mon processus. En effet, je me sentais très énergisé en sortant de cet appel 'stratégique' quant à la création de mon site web. C'était un pas de plus dans la direction voulue. J'avais ressenti une réelle stimulation de parler de mon projet d'entreprise, surtout que ça fait plus de deux semaines que je n'y avais pas consacré de temps ou d'énergie. J'anticipais déjà positivement mon retour d'Allemagne, à la fin du mois, afin de pouvoir consacrer temps et énergie à la poursuite de la construction de mon entreprise et de mon site web. De plus, c'était la première fois que j'utilisais une cabine téléphonique dans l'espace de coworking. J'avais souvent vu des gens sortir de ces petits espaces après ce que je me doutais être des rencontres d'affaires. Or, lorsque j'y suis ressorti, à 13h30, je me sentais comme un vrai 'entrepreneur', car je venais d'avoir une réunion avec une agence dans la négociation d'un contrat d'affaires. C'était la première fois que j'étais dans la position du client qui allait avoir recours aux services d'un fournisseur. Cela m'a fait sentir 'important' et 'sérieux' d'être en position de client pour un contrat d'environ 2000\$.

Chapitre II

L'expansion

(Semaine 8)

Je ne suis pas allé à l'espace de coworking pendant la huitième semaine de mon terrain de recherche, car j'étais en Allemagne dans le cadre du cours MGT6521. Cependant, après la journée du Québec à l'université de Passau, qui s'est déroulée le 26 mai, j'ai ressenti le besoin de faire un mémo vocal samedi matin (27 mai) lorsque je me suis réveillé. Cette note expliquait que plus tôt dans la semaine, il y avait un entrepreneur québécois qui était censé participer à la table ronde de la journée, mais qui a dû se désister. Lors de notre trajet dans le train pour aller de Munich à Passau, mardi après-midi, je parlais de ma nouvelle entreprise avec Christoph et Sina, qui organisaient la journée du Québec à Passau, et ils m'ont demandé si je voulais participer à la table ronde en tant qu'entrepreneur du Québec, ce qui les dépannerait grandement, car j'avais en effet ma propre entreprise. J'ai hésité, car je n'étais pas encore vraiment un entrepreneur, j'étais en processus de le devenir. J'ai tout de même fini par dire oui, surtout pour dépanner ces collègues et amis, puisque j'étais déjà sur place et que la table ronde n'aurait eu que deux participants. J'étais donc la troisième personne qui pouvait permettre à leur activité d'avoir une participation plus complète.

Donc, la table ronde s'est déroulée comme prévu vendredi 26 mai, en après-midi, et c'était fort intéressant de jouer le jeu entrepreneurial. En effet, c'était vraiment ce que j'avais dit plus tôt dans la semaine lorsque j'avais accepté, j'avais dit « ah ben ouais, je vais jouer le jeu, pas de problème ». Ainsi, mon rôle lors de la table ronde a vraiment été de jouer le jeu de l'entrepreneur, en recevant des questions à l'égard de ce que je faisais et comment je le faisais, et j'ai été en mesure de bien répondre aux questions. J'ai l'impression que ça a très bien passée avec l'auditoire. Cependant, la manière que je répondais aux questions était tout le temps de ne pas trop aller dans les détails, de ne pas trop dévoiler que mon entreprise, en ce moment, était vraiment au stade de démarrage. Je n'ai pas dit que je n'avais pas encore de clients. Je n'ai parlé que de mes projets et de ce que je faisais à travers mon entreprise, mais je n'avouais pas que je ne faisais pas encore véritablement ces activités. Les questions qui m'étaient posées tournaient plus autour de ce qu'était l'entrepreneuriat pour moi, quels conseils je donnerais à de nouveaux entrepreneurs, et des trucs comme ça. En répondant aux questions, je me rendais compte que je me basais beaucoup sur toutes mes expériences d'enseignement et de coaching à travers mon cours d'entrepreneuriat social avec Cincinnati. J'ai ressenti la fameuse phrase « *Fake it till you make it* ». Mais j'ai l'impression que dans mon cas, c'est plus « *fake it till you believe it* ».

En somme, pour l'espace de quelques heures, en Allemagne, j'ai joué le jeu de l'entrepreneur, j'ai fait semblant d'être entrepreneur, et je me suis mis à y croire pendant que je le faisais. J'ai distribué mes cartes

d'affaires après ma participation à la table ronde. De plus, comme j'en ai fait mention dans mon intervention, j'ai enlevé mon plus gros chapeau, celui d'enseignant-chercheur, et j'ai mis mon plus petit chapeau d'entrepreneur pendant l'espace temporel de quelques heures. En effet, j'ai constaté qu'on a divers chapeaux identitaires. Ils ont différentes grandeurs. Ils ont différents styles. Ils ont différents niveaux d'importance dans notre quotidien, dans nos semaines. En ce moment, je constatais que mon chapeau d'entrepreneur était encore tout petit, mais comme je l'avais également mentionné la veille, peut être que la prochaine fois que je les verrais, ce chapeau d'entrepreneur sera plus gros et plus important dans ma vie (je constaterai, une année plus tard, que ce chapeau n'était pas devenu plus grand, et peut-être même qu'il avait rétréci, même si j'avais désormais des clients et que mon opération était toute montée. Je ne m'investissais plus autant dans mon projet entrepreneurial. En effet, une année plus tard, je m'investissais à fond dans mes rôles académiques, et ces chapeaux avaient pris beaucoup plus d'importance que l'année d'avant, au moment que je vivais ce premier voyage en Allemagne dans le cadre du cours MGT6521).

Jour 17 (*Semaine 9*)

En revenant lundi soir de mon voyage en Allemagne, je voulais me donner la journée du mardi pour reprendre le dessus sur mes courriels. Ma neuvième semaine de terrain a donc débuté mercredi 31 mai (ça aura été la seule journée que j'aurai été au cowork cette semaine). Avant d'arriver à l'ECW, j'ai eu une réflexion lors de ma routine matinale à la maison. Contrairement aux matins que je ne vais pas au coworking et que je travaille de mon bureau à la maison en ayant tendance à m'installer directement devant mon ordinateur dans le bureau et commencer assez « brusquement » ma journée de travail (tout en étant confortable dans cette posture), lorsque je prévois aller à l'ECW, je prends le temps de m'asseoir sur mon îlot de cuisines et manger mon petit déjeuner tout en ouvrant mon ordinateur pour regarder mes courriels. Cela me permet d'identifier les suivis que j'aurai à faire plus tard lorsque je serai au cowork, et si je n'en ai pas ou peu, cela me permet d'arriver au cowork et d'immédiatement commencer ma 'journée de travail' et plus rapidement entrer dans mes tâches entrepreneuriales (ou académiques). C'est une espèce de zone spatiotemporelle « tampon ». Cette pratique était inexistante de mon quotidien avant de commencer à aller travailler dans l'espace de coworking, et je me suis rendu compte que le fait d'avoir une trajectoire, pour l'ensemble de la journée, en fonction des lieux que je prévois occuper, ça influençait en quelque sorte ma posture. En effet, lorsque je travaille de la maison et je commence à travailler immédiatement dans mon bureau, j'ai davantage une posture de nature « académique », tandis que lorsque je vais au coworking, et que je prends le temps de m'asseoir sur mon îlot et consulter mes courriels

tout en déjeunant (chose que je ne fais jamais lorsque je travaille de la maison), je me trouve dans une posture « *on the go* », que je qualifie davantage comme étant de nature « entrepreneuriale ».

Inspiré de cette réflexion, je me suis donc rendu à l'ECW et j'y suis arrivé vers 11h00. En arrivant, j'ai ressenti un sentiment de familiarité avec l'ECW. En effet, après une absence de 12 jours, je me suis senti familier avec l'espace en sortant de l'ascenseur et en retrouvant certains « points de repère ». J'ai senti que l'endroit faisait de plus en plus partie de ma personne, et un sentiment de familiarité et de confort semblaient davantage s'installer en moi. Pour mon premier bloc de travail de la journée, j'avais prévu de travailler sur mon site web, car après douze jours 'd'absence entrepreneuriale', j'avais hâte de pouvoir retravailler dessus. Puisque je sentais que ce serait une tâche relativement créative (je devais parcourir les sept sites internet qu'Olivier Briand m'avait partagés à la suite de notre rencontre du 19 mai), je voulais qu'il y ait une certaine ambiance autour de moi. Je me suis donc installé dans le lounge principal, car il y avait de la bonne musique qui y jouait, et il n'y avait que deux autres personnes qui travaillaient dans l'espace ouvert. Je me suis installé sur un divan gris individuel, en posant mes pieds sur un pouf et en utilisant une table d'appoint sur mon côté droit sur laquelle j'avais ma souris et mon agenda. Je me suis donc 'créer' un bureau de travail pour les deux prochaines heures en faisant face à l'espace central du coworking. Pendant ce bloc de travail entrepreneurial, j'ai réussi à mieux cerner les éléments que je voulais pour mon site web, et j'ai travaillé sur mon document de création de la structure de mon site en parallèle pour concrétiser ce que je voulais en tant que tel. J'ai vraiment senti que cet exercice a été bénéfique, car j'ai pu stimuler mes idées et valider le visuel et l'image que je voulais créer avec mon site web.

Pendant ce bloc de travail, il s'est produit un moment de socialisation qui mérite d'être mentionné. J'étais assis dans mon petit divan dans le lounge adjacent au comptoir de la réception, et un individu anglophone est arrivé et a mentionné avoir réservé un studio. Après avoir été présenté à Jordan, la personne responsable du podcast, cet individu est venu s'asseoir à côté de moi, et je l'ai entendu demander à une employée de l'espace si elle connaissait des agences de marketing qui travaillent au sein de Montréal Cowork. En entendant cela, je n'ai pu résister à engager le contact et lancer la conversation. Nous avons discuté environ 15 minutes, en partageant ce que nous faisons respectivement (c'est davantage lui qui m'a parlé de ce que son entreprise, TAG – The Agency Guide, basée à Philadelphie et San Diego, faisait). Ils se spécialisent à élaborer des stratégies marketing avec des startups, PME et grosses organisations, et ensuite les mettre en contact avec des agences marketing partenaires à eux. Après notre discussion, nous avons échangé nos cartes d'affaires. Ce fut un échange impromptu qui m'a « forcé » une pause de ma tâche entrepreneuriale du moment, mais qui m'a donné un sentiment de confiance et de légitimité

entrepreneuriale. En effet, en ayant cet échange « d'affaires » avec quelqu'un qui a sa propre firme et qui œuvre dans le domaine depuis 10 ans, qui est basé aux É.-U. et qui a des opérations à l'international, et surtout de me sentir à un niveau « conversationnel d'affaires » similaire à lui m'a conféré un sentiment de confiance et de légitimité. J'ai ainsi perçu une forme de légitimation identitaire à travers l'échange et le reflet (miroir) conversationnel d'affaires que j'ai eue avec cet individu (dont le nom et la carte d'affaires ont été égarés par la suite). Il m'a dit vouloir rester en contact et éventuellement regarder pour trouver des clients potentiels. J'ai joué le jeu et je lui ai dit que nous connecterions sur LinkedIn, afin qu'il me fasse savoir la prochaine qu'il viendrait en ville (il n'a jamais donné suite à cet échange, et moi non plus d'ailleurs).

Lorsque l'heure du midi a sonné, le lounge est devenu bruyant et il y avait beaucoup de va-et-vient. Cela m'a dérangé, mais j'étais déjà dans ma zone et mon environnement de travail. J'ai donc continué à travailler jusqu'à 13h00, et après avoir terminé ma tâche entrepreneuriale de la journée (tout en ayant pris le temps de manger en travaillant), j'ai décidé de changer de place pour mon prochain bloc de travail, puisque je voulais notamment ressentir un peu de soleil et je voulais une table sur laquelle je pouvais installer mon ordinateur pour écrire. J'ai donc migré vers la petite cafétéria à l'arrière du coworking, lieu qui commençait à devenir « mon » bureau de travail. J'ai pris une heure pour lancer la soumission de mon article sur Desjardins au *Journal of Management History*. Cependant, pendant ce bloc de travail, à mon grand désarroi, il y a une femme qui s'est installée au même moment que j'arrivais dans la zone de travail, et elle n'a fait que parler en visioconférence, avec au moins 4 personnes différentes (si mon analyse est adéquate). Elle n'a jamais semblé s'être arrêtée de parler, et j'ai vraiment ressenti une pollution sonore dans « mon » petit espace de travail. Une autre femme est venue s'installer à côté d'elle, tout juste sur le bord de l'autre fenêtre pour être au soleil, mais elle avait des écouteurs. Je me suis dit que je devrais commencer à m'apporter des petits écouteurs pour ce genre de situation embêtante.

Vers 15h, mon ordinateur était assez rechargé, et j'étais prêt à commencer un nouveau bloc de travail (sur mon article sur le *street entrepreneuring*). J'ai donc décidé de quitter la petite cafétéria, et surtout sa pollution sonore, et puisqu'il faisait beau à l'extérieur, je me suis dirigé vers la terrasse. Cependant, après y avoir passé environ 20 minutes, il faisait trop chaud pour continuer à y travailler. J'ai donc repris mes affaires et j'ai remigré vers la petite cafétéria, où j'avais laissé mes effets personnels (sac et prise électrique). En m'y rendant, j'ai constaté que la grande table de conférence en bois massif au carrefour du billard, ainsi que ses environs étaient vacantes. De manière spontanée, j'ai décidé de m'y installer et de continuer à travailler sur mon article. J'ai donc conclu ma journée de travail à cet endroit, mon quatrième lieu de travail différent de la journée. Mis à part ma conversation spontanée du matin, je n'ai pas eu d'autres échanges

au courant de la journée. Je suis reparti chez moi avec le sentiment d'avoir accompli toutes les tâches que je m'étais fixées pour la journée, et j'avais hâte de rentrer sous ce soleil d'été et retrouver mon chien.

Jour 18 (Semaine 10)

Ma dixième semaine de terrain ne s'est vraiment pas déroulée comme je l'espérais, en grande partie parce que mardi soir, pendant une partie de balle molle, je me suis fait une blessure sévère à la cheville droite qui m'a contraint à passer le reste de la semaine chez moi (j'avais prévu aller au cowork mercredi, jeudi et vendredi) ... Je n'ai donc pas été en mesure de me déplacer, et à mon grand regret j'ai dû travailler de la maison. J'ai trouvé cette situation angoissante, car je ressentais une pression de bien accomplir mon terrain de recherche, puisque mon projet de thèse est un morceau de mon quotidien qui prend une grande place. J'ai ressenti une pression à ne pas manquer une journée de collecte qui était prévue à mon calendrier. Je trouvais que je laissais passer des données qui auraient pu m'être utiles plus tard en m'absentant du coworking aujourd'hui, ainsi que du 5 à 7 prévu au MT Lab pour le dévoilement des gagnants du concours Mon Entreprise du centre d'entrepreneuriat. Cela aurait été une belle occasion de « réseauter » et d'interagir avec des membres de la communauté entrepreneuriale de l'ESG UQAM. J'ai tenté de me consoler en me disant que cela faisait partie des inconvénients d'un accident et d'une blessure, et que c'était normal que ça entraîne un changement de plan et provoque ce sentiment de manquer une opportunité « d'affaires ».

Toutefois, puisque j'avais tout de même des tâches entrepreneuriales à réaliser en ce mercredi 7 juin, j'ai donc fait une journée de 'terrain' en travaillant dans mon bureau à la maison. Ce bureau a été aménagé pour des fonctions principalement académiques, et de nombreux diplômes sont notamment accrochés au mur ouest. Il y a également une grande bibliothèque remplie de livre qui jonche le mur sud de la pièce, et des tableaux de Che Guevara sont accrochés au mur nord de la pièce. Cet espace de travail a véritablement été configuré pour mes tâches d'écriture, de recherche, de planification pédagogique et d'enseignement. J'ai donc passé l'avant-midi à travailler sur des tâches académiques, dont la correction des travaux de mes étudiants du cours MGT6251 et la rédaction de mon texte pour la conférence dans le cadre des journées Georges Doriot. Ensuite, j'avais une rencontre prévue à 13h avec Olivier et Alex de l'agence avec qui je faisais affaire pour la création de mon site web. La rencontre s'est bien déroulée, malgré mon manque d'énergie et de motivation ressenti. J'ai tout de même senti que j'ai pu « jouer le jeu » et nous avons eu un échange relativement productif. Je leur ai partagé ma vision du site, et nous avons discuté du contenu qui allait s'y retrouver et comment nous allions procéder. J'ai toutefois ressenti un petit moment de vertige lorsque nous avons parlé de Google Business, parce que je trouvais que c'était complexe et ça me sortait

de ma zone de confort. Après cette rencontre, j'ai passé l'heure suivante à créer du contenu textuel pour le site web. Les dernières heures de ma journée de travail ont été investies sur l'avancement d'un projet avec l'OMV, ainsi que la réalisation de certaines tâches reliées à mon rôle avec la RIPME.

De manière générale, j'ai trouvé cela très difficile d'être « prisonnier » de chez moi et de mon bureau en cette journée que j'avais prévu aller au coworking et d'ensuite me déplacer vers le MT Lab. J'aurais aimé être dans l'action et en mouvement, et j'ai ressenti une certaine tristesse et déception de ne pas pouvoir me retrouver dans l'espace de coworking. J'aurais aimé pouvoir ressentir le dynamisme et la mise en mouvement de la communauté qui se trouve dans l'ECW. En effet, en ayant été contraint de demeurer chez moi, un environnement que je ne trouve pas très « entrepreneurial », puisqu'à part mon chien et mes deux chats, il n'y a aucune ambiance et aucun mouvement autour de moi. Cela m'a permis de constater qu'au cours des deux derniers mois, j'avais pris goût à cette « énergie » et ce « dynamisme » d'affaires que je retrouvais à Mtl CoWork. J'avais le sentiment d'avoir été coupé de mon « univers » entrepreneurial à cause de mon incapacité à me déplacer, et je n'ai pas ressenti la même énergie intérieure que quand je me trouvais au cowork. Le *buzz* du cowork ne m'a pas accompagné en cette journée de travail, et je l'ai ressenti. D'autant plus, j'ai trouvé difficile de ne pas, moi-même, avoir été en mouvement, et j'ai senti que cela a joué sur mon humeur générale. J'ai ressenti une certaine solitude de me retrouver seul à la maison à penser et travailler sur mon projet, même si j'avais une rencontre virtuelle avec des 'collaborateurs' d'affaires. Mon contexte n'était pas aussi stimulant qu'à l'habitude.

Jour 19 (Semaine 11)

Après avoir laissé une semaine passer pour permettre à ma cheville de guérir, chose qui était à moitié faite, j'ai mis une orthèse de support afin de faire mon retour au cowork en ce mercredi 14 juin. J'étais vraiment content de retrouver mon vélo et de parcourir les rues de la ville pour me rendre à « mon » lieu de travail. Pendant ce déplacement d'environ 20 minutes, je ne pouvais m'empêcher de constater une forme de crescendo au niveau du « rythme de vie » qui m'accompagnait tout au long de ce trajet matinal (notamment au niveau du trafic et des voitures qui roulaient autour de moi). Or, et je ressentais en ma propre personne cette augmentation du rythme en parallèle à mon trajet cyclable, et quand je suis arrivé au cowork, je me sentais vraiment d'attaque pour travailler, car j'avais franchi une frontière mentale qui me mettait dans un état d'esprit de travail. Lorsque j'ai franchi la porte principale du bâtiment dans lequel se trouve le coworking, sur la rue St-Denis, et qui me conduisant vers l'ascenseur pour monter au cowork, j'ai commencé à me sentir en « mode » travail, j'ai physiquement ressenti une coupure avec le monde

extérieur et l'intégration d'un nouveau mode de fonctionnement, celui de l'entrepreneur qui venait travailler sur son projet d'affaires.

En arrivant à l'ECW vers 11h00, je me suis assis dans le lounge principal, les deux pieds allongés sur un pouf, avec du bon reggae d'ambiance qui jouait en arrière-fond, tout en buvant un café en faisant dos à la fenêtre principale, ce qui me permettait d'un peu ressentir les rayons de soleil sur le haut de mon dos. J'étais dans un bon *mood* ! Je me suis assis à cet endroit, car j'avais des tâches entrepreneuriales créatives à accomplir, et j'avais également le goût de me retrouver « au milieu de l'ambiance », entouré de gens, mais pas trop, ainsi que de la musique. J'ai préféré m'asseoir face à l'espace, au lieu de m'asseoir face aux fenêtres et dos à l'ambiance, afin de voir et de pouvoir mieux ressentir le va-et-vient social. Cela devait en partie être à cause du fait que ça faisait longtemps que je n'avais pas passé de temps au coworking, à cause de mon voyage et de ma blessure à la cheville. L'ambiance et le *vibe* de l'ECW me manquait.

Vers 12h10, pendant l'heure du midi, Louis-Alexandre, un ami que j'ai depuis longtemps, et un entrepreneur avec plusieurs années d'expérience (il a fondé Mtl guide et divers projets intéressants), m'a vu assis à ma place et il est venu me voir. Il s'est assis à côté de moi nous avons discuté pendant 30 minutes. Nous avons bien reconnecté, car ça faisait environ un an que nous nous étions vus, et on a eu de belles discussions sur les affaires et la vie en général. Ce fût une interaction motivante avec un ami et collègue entrepreneur, ce qui m'a permis de parler de mon projet et de lui remettre ma carte d'affaires. J'ai ressenti un certain travail de légitimation entrepreneurial à travers ce moment de socialisation amical. De plus, notre rencontre spontanée a permis de prévoir une rencontre le lendemain à 10h00 pour effectuer un entretien réflexif dans le cadre de mon projet de thèse.

Mis à part ce moment de socialisation soutenu (30 minutes), mon premier bloc de travail dans le lounge principal a porté sur la création de mon contenu de formation et de mon site web. Encouragé et stimulé de me remettre à créer du contenu d'affaires, j'ai été en mesure de terminer la création de mes modules de coaching, et j'ai commencé à développer mon atelier de conférence formative portant sur l'intrapreneuriat. Mon après-midi de travail s'est déroulé autour de mon entretien réflexif avec Joanie. Nous avons échangé pendant près de deux heures et ce fut super !

Jour 20

Malgré le fait que j'avais un peu les 2 yeux dans le même trou, car j'étais allé aux francos la veille (mercredi 14 juin) et que je m'étais couché à 12h30 après avoir été stimulé par la musique de Loud, je me suis rendu à l'ECW pour 10h00. J'avais une rencontre prévue avec Louis-Alexandre (que nous avons fixé la veille) afin

d'avoir un entretien réflexif en lien avec mon projet de thèse. À mon arrivée, j'ai été surpris de constater qu'il y avait au moins 100 personnes dans le lounge pour un événement organisé par Montréal International. Il y avait donc un gros *buzz* à mon arrivée. Je me considérais chanceux d'avoir réservé une cabine téléphonique pour notre entretien réflexif, ce qui nous a permis d'avoir un peu d'intimité. L'entretien avec Louis-Alex s'est super bien déroulé, et nous avons vraiment eu un bel échange. J'ai eu le sentiment qu'il y avait plusieurs formules intéressantes qui avaient émergé de cette conversation et que je pourrais certainement en utiliser quelques-unes dans mes cours ou dans d'autres contextes pédagogiques. L'entretien a duré jusqu'à 11h15 et je suis resté dans la petite salle par après, car j'avais une rencontre Zoom prévue avec Hugues dans le cadre du projet de recherche OMV. Après notre appel, j'ai décidé de quitter la petite cabine téléphonique, après y avoir passé 1h40 d'affilé.

Vers l'heure du dîner, il y avait beaucoup de gens et de bruit dans l'espace commun de l'ECW. Je suis donc allé voir dans la petite cafétéria à l'arrière du coworking pour me trouver un endroit tranquille où travailler, mais il y avait de nombreuses personnes qui y travaillaient et qui y parlaient. J'ai ensuite considéré d'aller sur la terrasse, mais là aussi il y avait plusieurs personnes qui y mangeaient. J'ai ensuite *spotté* une table disponible dans une autre pièce au sud-ouest du coworking et je m'y suis confortablement posé pour la prochaine heure et demie. J'y ai mangé un petit plat acheté au comptoir-café du coworking et j'ai travaillé sur le codage de mon projet de recherche avec l'OMV. Une fois la pause dîner passée, vers 13h15, j'ai décidé d'aller à contre-courant et j'ai migré vers la terrasse pour tenter de travailler à l'extérieur. J'ai pu m'y poser pour environ 20 minutes, mais j'ai été contraint de rentrer à l'intérieur à cause de l'orage qui s'en venait rapidement. J'ai donc pris mes choses et profité du fait que l'espace de travail collectif silencieux venait d'être réinstallé, après avoir été 'confisqué' pour la formule-conférence de Montréal International. J'étais heureux de me retrouver seul dans ce bel espace pour le restant de l'après-midi (seulement quelques personnes sont venues travailler dans cet espace au cours des prochaines heures, car je pense que tout le monde qui travaille habituellement à cet endroit avait dû se trouver un autre endroit pour la journée). J'ai donc passé un bel après-midi, assis à côté des grandes fenêtres qui donnaient sur la rue St-Denis, à travailler sur le codage de l'OMV, dans un premier temps, et sur mon projet d'entreprise, dans un second temps, tout en appréciant la pluie qui tombait et qui résonnait sur les grandes fenêtres de la pièce.

Pendant mon second bloc temporel de l'après-midi, mes tâches entrepreneuriales ont tourné autour de l'analyse de la soumission que l'agence m'a envoyée pour la création de mon site web, qui me chargeait 1700\$ + taxes (ce qui me semblait raisonnable – j'ai envoyé un courriel pour donner le « go » au projet. Ce fut une première grande décision d'affaires !), ainsi que la création du contenu textuel de celui-ci. En plus

de cela, j'ai fait de derniers ajustements sur mes modules de coaching, tout en créant un nouveau module basé sur les préceptes stoïciens. J'ai également travaillé un peu sur le contenu de ma conférence formative au sujet de l'intrapreneuriat. En somme, pendant ces quelques heures de travail entrepreneurial dans cette pièce spacieuse et silencieuse de l'ECW, j'ai éprouvé une joie et une fierté d'avoir donné mon « go » et d'aller de l'avant avec le contrat de création de mon site web. Je me suis senti motivé par l'avancement du contenu de mon site et de mes modules de coaching, tout en éprouvant une certaine confiance quant à la formulation « vendeuse » du contenu de mon site web.

Jour 21 (*Semaine 12*)

Ce mardi 20 juin amorçait ma douzième semaine de terrain, et je commençais à vraiment me sentir à mon aise dans l'ECW, notamment parce que j'avais pu passer deux journées consécutives au coworking la semaine d'avant (après n'avoir pu y aller que deux fois dans les trois semaines précédentes). Pour commencer ma journée de travail au coworking, j'avais une rencontre prévue à 10h00 avec Marine afin de développer notre programme de conférences organisationnelles conjoint, mais je n'avais pas beaucoup d'énergie au réveil, car j'avais fait de l'insomnie durant la nuit. J'ai la certitude que si ça n'avait pas été de la rencontre avec Marine à mon agenda, j'aurais opté pour rester à la maison et y travailler plus calmement. Cet engagement a donc été une source de « motivation » à me rendre au lieu de travail ce matin. L'objectif de cette réunion était pour nous de développer notre contenu de conférence formative conjointe, à la suite de notre rencontre initiale du mois de mai. Nous nous sommes donc retrouvés vers 10h15, avec un peu de retard, dans le lounge central de Montréal CoWork, et avons ensuite choisi un endroit 'stratégique' pour travailler et collaborer. Nous avons évalué quel était le meilleur endroit pour travailler et avons identifié la table de conférence (la table de billard recouverte de bois massif), qui était déserte à ce moment. Nous avons ainsi un environnement professionnel pour développer nos modules de formation. Nous étions assis côte à côte sur des chaises noires en cuir de type 'exécutive' devant cette grande table de conférence.

La première chose que nous voulions faire était d'identifier et de nommer notre concept à développer. Nous nous sommes entendus sur le concept du « leadership individuel et excellence organisationnelle ». Nous avons ensuite discuté de ce que pourrait ressembler ce type de formation, et nous avons convenu de faire des blocs en trois temps : théorie, action et rétroaction. Ces blocs devront durer entre 30 à 45 minutes chacun. En puisant dans nos outils et contenus respectifs, nous avons identifié 4 blocs de formation complémentaire. C'est donc en combinant nos blocs (nous avons convenu d'en créer 8 au total) que nous allons pouvoir proposer différents *packages* : 1 heure, 2 heures, 3 heures ou 4 heures. Nous avons également discuté des éléments de stratégies et de marketing à éventuellement déployer. De manière

générale, la collaboration s'est super bien déroulée, nous sommes sur la même longueur d'onde et je vois en Marine une vraie partenaire d'affaires. Notre échange a été très bon, nous avons les deux (je crois) eu le sentiment de bien avancer et de développer quelque chose d'intéressant et de pertinent pour les organisations. À plusieurs reprises nous avons reconnu les bonnes idées et la vision originale de notre projet. J'étais très heureux de voir que nous étions en train de codévelopper un concept d'affaires et que nous réussissions à imaginer une stratégie de commercialisation et de développement de notre offre d'affaires. La présence de Marine et la collaboration entrepreneuriale que nous avons, qui était une première expérience de la sorte pour moi, ont été une grande source de motivation.

Après avoir travaillé de manière efficace pendant 1h30, mon ordinateur a commencé à manquer de batterie vers 11h50 et nous avons décidé de retourner dans le lounge principal du cowork, là où nous étions restés à côté des divans individuels que nous avions initialement pris à notre arrivée au coworking. Nous avons réussi à continuer notre *brainstorm* pendant une vingtaine de minutes avant d'être interrompues par le lunch & learn de la semaine. Celui-ci n'était pas affiché sur la programmation et nous a pris un peu par surprise. J'ai eu l'impression qu'il avait été improvisé. Cependant, le thème de ce lunch & learn était la diversité, et ce fut une activité très agréable. Marine avait décidé de se lever et de quitter l'espace lorsque celle-ci commençait, tandis que j'ai décidé de rester à ma place et d'y participer (tout en prenant le temps de silencieusement répondre à mes courriels). Les organisateurs de l'activité avaient préparé un jeu-questionnaire amusant sur la diversité culinaire, tout en prévoyant un échange sur la diversité au sein de Montréal Cowork. Le lunch & learn s'est terminé avec une distribution de papiers afin de proposer des idées autour de la diversité à Montréal Cowork. J'ai écrit plusieurs idées ludiques et j'ai déposé mes papiers dans la boîte à la réception. Quelques minutes avant la fin de l'activité, je me suis levé et je suis allé me chercher à manger au Thai express. Je suis ensuite revenu à ma place avec ma nourriture et j'ai mangé tout en préparant mon bloc de travail de l'après-midi. Vers 13h30, j'ai migré vers la pièce climatisée qui se trouve dans la section sud-ouest de l'ECW, là où il y a des tables surélevées qui permettent de travailler de manière semi-silencieuse. Puisque j'avais un rendez-vous au dentiste à 16h00, j'ai profité de ces 2h30 de travail pour finaliser mon codage des entrevues menées dans le cadre du projet de recherche avec l'OMV. Après avoir eu un avant-midi consacré à mon rôle d'entrepreneur, mon après-midi a été consacré à mon rôle de doctorant et de coordonnateur de recherche au sein de l'OMV.

Jour 22

Jeudi 22 juin était une journée festive à Montréal CoWork, en grande partie parce que c'était la soirée de fête du 6^e anniversaire d'existence de l'ECW. Dès que je suis arrivé au cowork, vers 11h00, je ressentais une

ambiance de fête, notamment parce que tout l'espace avait été décoré et préparé pour l'occasion. Je m'y étais inscrit, en partie parce que c'était gratuit pour les membres actifs, et je prévoyais y aller, car je sentais que ce serait une belle occasion de faire des rencontres et découvrir davantage la communauté de Montréal CoWork. Avant la soirée de festivités, j'avais tout de même une journée de travail à accomplir.

Ma journée avait commencé à la maison, comme à l'habitude, vers 8h00, en faisant mon mini entraînement matinal, tout en me préparant un petit déjeuner et en mangeant devant mes courriels quotidiens. Avec un esprit relativement détendu, j'ai quitté mon domicile vers 10h30 à vélo, après être allé faire une longue marche avec ma petite Gypsie. Pendant mon trajet matinal, j'ai pris conscience qu'il ne me restait que 3-4 trajets matinaux à passer par mes anciens points de repère de jeunesse, car au début du mois de juillet, j'allais déménager dans le nouvel immeuble que Cath et moi avions acheté plus tôt dans l'année. J'allais donc revenir vivre dans Rosemont, mon quartier d'adolescence. Je me rendais compte que j'aimais beaucoup ce petit trajet de 20 minutes, et j'ai médité sur le fait que ce trajet faisait en quelque sorte 'parti de moi'. Je l'avais intégré et internalisé à ma propre personne, et d'une certaine manière, à qui j'étais en tant qu'entrepreneur, puisque c'est en rapport avec ce rôle que je parcourais ce trajet matinal pour me rendre à mon lieu de travail. J'ai également médité sur le fait que je faisais ce trajet à des heures diverses, mais souvent en milieu d'avant-midi, entre 10h et 11h, après l'heure de pointe du matin. J'avais donc mon propre horaire pour parcourir mon propre trajet. Je réfléchissais au fait que ces éléments s'intégreraient bien dans une rythmanalyse à la Lefebvre, car cet « agencement spatiotemporel » était devenu une partie constituante de moi-même. J'ai donc ressenti un petit moment de tristesse en réalisant que cette trajectoire tirait à sa fin dans mon quotidien entrepreneurial, notamment parce que celui-ci m'avait permis de quelque peu reconnecter avec mon 'moi' d'enfance en passant devant des points de repère importants de cette époque de ma vie.

Après ce trajet empreint de nostalgie, je suis arrivé à l'ECW vers 11h00, et j'ai constaté que le lounge principal était occupé parce que les employés finalisaient les préparatifs pour la soirée à venir. Je me suis donc dirigé vers l'arrière du coworking, là où je pressentais un moins grand achalandage. Puisqu'il n'y avait personne assise autour de la grande table de conférence dans le carrefour du billard, en plus du fait que l'air climatisé était plus fort ici qu'ailleurs (il y avait un conduit d'aération qui débouchait directement au-dessus de cette pièce), j'ai décidé d'y déposer mes choses et d'ouvrir mon ordinateur, afin de « prendre possession » de cette place. Je suis ensuite allé me chercher de l'eau et un café afin de débiter ma journée de travail en mode TRC3. Pendant les 2 heures qui ont suivi, j'ai travaillé sur mon projet d'affaires en créant du contenu pour ma conférence formative sur l'intrapreneuriat et en planifiant la création du contenu pour

mon atelier de coaching sur l'excellence entrepreneuriale. J'ai ressenti une forme de confiance qui s'installait en moi lorsque je validais ma structure de présentation pour ma conférence formative sur l'intrapreneuriat. Pendant ce bloc de travail entrepreneurial, j'ai constaté un peu de va-et-vient lors de la première heure. Il y avait des gens qui passaient pour aller aux toilettes ou se chercher à boire, mais cela ne me dérangeait aucunement. C'est à midi que les choses ont un peu changé, car un grand groupe d'environ 30 personnes est sorti de la salle de conférence adjacente et ces gens ont fait du bruit en attendant de récupérer leur diner dans la petite cafétéria à côté. Ce « chaos » m'a dérangé et m'a sorti de ma « zone » cognitive de travail, mais j'ai tout de même réussi à garder suffisamment de concentration pour accomplir ce qu'il me restait à faire avant d'aller manger. Pendant cette incidence, je réfléchissais au fait que mon horaire n'était pas aligné avec celui de la majorité des gens, car ceux-ci allaient manger vers 12h00, tandis que j'avais un décalage d'une heure, comme j'avais l'habitude de manger vers 13h00. Cela était causé, je me disais, par le fait que je commençais ma journée de travail au coworking (même si j'avais déjà fait des choses à la maison avant de la quitter) vers 10h30-11h00, et je voulais travailler au moins un bloc de 2 heures avant de prendre une pause pour manger. J'allais donc à contre-courant de la majorité des gens dans mon espace de travail, ce qui pouvait occasionner des moments de dérangement, comme c'était le cas ce midi.

Après être allé me chercher un *Poke Bowl* à côté du cowork et l'avoir mangé dans la petite cafétéria, qui était désormais vacante, tout en consultant mes courriels, j'avais une rencontre à 14h00 sur Zoom avec l'équipe des logistiques pour les journées Georges Doriot, qui allaient se dérouler dans deux semaines. J'avais donc pris le soin de réserver une cabine téléphonique pour l'occasion, car je voulais être certain de ne pas me faire déranger. Par la suite, je suis revenu à « ma » place dans la petite cafétéria, où j'avais laissé mes effets personnels afin de m'assurer de pouvoir récupérer cette place lorsque j'aurais fini ma rencontre, et j'ai finalisé quelques petites tâches de nature académiques jusqu'à environ 16h. Puisqu'il commençait à y avoir beaucoup de bruit dans la petite cafétéria, à cause des préparatifs de la soirée, j'ai migré une dernière fois de la journée et je suis retourné là où ma journée avait commencé, dans « ma » salle de conférence (carrefour du billard) adjacente à la petite cafétéria. Mon ordinateur avait refait le plein d'énergie dans la petite cafétéria, je pouvais donc travailler sans être branché au mur pour la dernière heure de la journée.

Comme la journée tirait à sa fin, je ressentais vraiment un sentiment de légèreté en moi, en partie dû à l'ambiance de fête qui régnait dans l'ECW. En voyant tout le monde s'activer et en partageant plusieurs bonjours du regard pendant que j'étais assis dans le carrefour du billard, je ressentais un sentiment de

communauté qui s’installait davantage en moi, au fur et à mesure que je croisais les gens d’ici et que je partageais ces petits bonjours entrecroisés de moments d’échanges spontanés. Après 3 mois de terrain dans l’ECW, je constatais un réel sentiment d’appartenance à la communauté s’installer, et je trouvais que c’était un excellent moment pour moi de célébrer cela, avec la fête qui commençait à l’instant. Au coup de 17h, en voyant tout le monde qui se dirigeait peu à peu vers la terrasse extérieure du coworking, avec le chaud soleil qui plombait, j’ai décidé de faire de même. J’ai « fermé » mon bureau en rangeant mes effets personnels dans mon sac à vélo, que je suis allé mettre à l’abri dans le vestiaire, j’ai pris une bière dans le réfrigérateur prévu pour l’occasion, et je me suis rendu à la terrasse extérieure.

Lorsque je suis arrivé, j’ai aperçu Joanie (avec qui j’avais eu un bel échange réflexif la semaine d’avant) qui était assise seule autour d’une table. Je me suis dirigé vers elle et lui ai demandé si je pouvais me joindre. Nous avons discuté de tout et de rien, et puisqu’il y avait des chaises encore vacantes autour de la table, il y a des gens qui connaissaient également Joanie qui sont arrivés et se sont assis. Joanie a pris la peine de nous présenter. Il y avait Brian et ses employés d’une compagnie en RH, ainsi qu’une fille du nom de Catherine. C’était une entrepreneure sociale qui avait une compagnie de microfinancement en Afrique de l’Est. Je trouvais cela super intéressant. Ça faisait ressortir mon expérience d’enseignement des derniers 10 ans dans le cours d’entrepreneuriat social. On a fini par passer près de 1h30 à discuter de son projet, de son parcours, d’entrepreneuriat social, etc. On se disait que ce serait super intéressant de pouvoir avoir des événements pour les travailleurs autonomes et les entrepreneurs de Montréal CoWork, afin que l’on puisse se rencontrer et échanger de nos réalités respectives, car dans notre cas c’était la première fois qu’on se parlait, même si les deux on travaillait au même endroit. On ne se croisait juste pas et on n’avait pas de mise en contact pour initier l’échange. On se disait donc qu’Emma, qui s’occupe du volet entrepreneurial chez Montréal CoWork, devrait organiser quelque chose pour les travailleurs autonomes/entrepreneurs de l’ECW, et qu’il faudrait lui en parler si on en avait l’occasion.

Vers la fin de notre discussion, je me disais que c’était quand même intéressant de constater que dans ces événements sociaux, hors des heures de travail et lorsque l’ordinateur est fermé, on pouvait faire des rencontres stimulantes autour d’un verre et d’un esprit libéré des contraintes du travail et ouvert à la nouveauté. À travers ces moments d’échanges, il y a des idées qui peuvent émerger et de vrais liens qui peuvent se créer. Je sentais que je venais de vivre un de ces moments, et je trouvais ça trippant. J’étais persuadé que c’était le début d’une belle relation professionnelle et entrepreneuriale qui commençait. En lui donnant ma carte d’affaires, je lui ai même demandé si elle serait intéressée de venir parler dans un de mes cours en entrepreneuriat social, afin de partager ce qu’elle fait à mes étudiants. Elle me disait que ce

serait super. (Malgré quelques messages échangés sur LinkedIn dans les mois subséquents, cela aura été la seule fois que j'aurai eu l'occasion de voir Catherine.)

Lorsque je me suis levé pour rentrer à l'intérieur du cowork et me prendre quelque chose à manger, à ma grande surprise j'ai vu Emma qui était debout près de la porte. Je lui ai dit que nous venions de parler d'elle et je lui ai rapidement partagé ce que Catherine et moi avions soulevé au sujet des événements pour les travailleurs autonomes/entrepreneurs de Montréal CoWork. Elle m'a répondu « justement, je reviens de vacances, mais ce que je veux faire ce sont des activités de codéveloppement, des activités d'intelligence collective, du codéveloppement pour les entrepreneurs et qu'on puisse travailler ensemble, et qu'on puisse interagir ». Je trouvais cette coïncidence très amusante, et j'ai dit à Emma que j'avais déjà hâte au premier événement de ce genre (qui aura eu lieu au début du mois d'août...).

Les heures suivantes passées sur la terrasse m'ont permis de rencontrer plusieurs personnes clés du coworking, dont les membres de la famille de Francis (le fondateur). Outre Marie-Ève, la sœur de Francis, qui dirige les éditions de la courte échelle (que son père avait racheté de la faillite en 2014), il y avait justement Raymond, le patriarche familial, avec qui j'ai eu une conversation d'environ 30 minutes sur son parcours entrepreneurial. Il me disait avoir fondé la librairie Champigny et après avoir racheté la compagnie d'édition Flammarion. Il me disait également faire partie d'un club de dirigeants d'entreprise, ainsi qu'il avait été un étudiant de la première cohorte de l'UQAM en 1972 (après que je lui ai mentionné que j'y enseignais). Nous avons parlé du fait que ce serait le fun qu'il y ait un réseau de mentorat entrepreneurial entre des vieux de l'UQAM et des plus jeunes. Bref, ces échanges avec les membres de la famille Talbot, dont le père qui est à la base du projet de Montréal CoWork, m'ont amené à me sentir davantage dans la « gang » du coworking, dans l'univers intime de cet espace de coworking. J'ai trouvé que ce moment avait été très riche et stimulant.

Par après, je suis retourné à l'intérieur du coworking, car le soleil était en train de se coucher et je voulais me prendre quelque chose à manger, et j'ai eu le bonheur de croiser Louis-Alexandre, l'ami et entrepreneur que j'avais rencontré la semaine précédente pour un entretien réflexif. Il parlait avec une autre personne que je ne connaissais pas vraiment. Je les ai poliment interrompus, puis j'ai dit bonjour à Louis-Alexandre, qui m'a présenté à l'autre personne, Jade. Nous avons eu un bel échange. Jade m'expliquait qu'il avait racheté une compagnie française dans le domaine du web qui avait tenté de lancer sa filiale au Canada, et que ça faisait maintenant quatre ans qu'il était installé à Montréal (et qu'il travaillait à Montréal CoWork). Après avoir échangé un peu, je suis allé près du DJ et je me suis mis un peu dans l'ambiance de manière solitaire. Je réfléchissais au fait que j'avais rencontré deux nouveaux entrepreneurs du coworking, à cause

de deux entrepreneurs que je connaissais déjà et qui m'avaient mis en contact. Je me disais que c'est de cette manière que le réseau entrepreneurial se construit organiquement, souvent lors d'événements sociaux informels qui nous amènent à rencontrer les connaissances de nos connaissances, ou les amis de nos amis. J'avais donné deux cartes d'affaires au courant de la soirée, une à Catherine, et une à Jade, et je croyais vraiment que ça pourrait mener à de futurs échanges (malheureusement, dans les deux cas, cela aura été les seules discussions que j'aurai eues avec eux, malgré le fait que je recroiserai Jade à quelques reprises dans les 9 mois à venir, nous nous dirons que bonjour sans jamais plus se parler).

Je réfléchissais à la métaphore de l'agriculteur ou du jardinier social, qui plantent des graines (relations) et qui deviennent quelque chose avec le temps, à force de se croiser, à force de se voir et de se dire bonjour, à force d'entretenir ces relations (graines). Celles-ci finissent par pousser et devenir des tournesols, des pommiers, des arbres à fruits, etc. En effet, la nature des liens sociaux et du réseautage entrepreneurial revient à l'idée que nous sommes des jardiniers sociaux avant tout. Nous cultivons nos relations. Et c'est dans les moments de socialisation que nous pouvons arroser et entretenir ces liens, qui en profitent pour pousser et éventuellement nous donner des fruits (contrats, partenariats, etc.). De plus, je pensais à la comparaison entre le réseautage organique, que j'expérimentais ce soir, et le réseautage plus superficiel, mécanique, qui se faisait de manière plus formatée. Je me disais qu'il y avait différentes formes d'approches sociales quand on pense au réseautage, et que certaines de ces approches pouvaient être plus fertiles que d'autres.

Cependant, je me suis rendu compte lors des dernières heures de la soirée, lorsque les personnes un peu plus âgées étaient parties, que l'ambiance générale de Montréal CoWork était assez juvénile, avec beaucoup de jeunes employés d'organisations françaises qui étaient installés dans l'ECW. Ce n'étaient pas tant des travailleurs autonomes ou des entrepreneurs, comme ceux que j'avais rencontrés plus tôt dans la soirée, qui constituaient la population du coworking, mais plutôt de jeunes professionnels français qui étaient venus travailler au Québec avec des organisations françaises qui les embauchaient. Vers 11h, je sentais que je n'étais plus trop à ma place ici. J'avais fait les rencontres que j'espérais faire et j'avais eu de très belles discussions plus tôt. J'avais maintenant le goût de rentrer à la maison, rejoindre ma copine et revenir dans mon calme quotidien. J'ai donc repris mes affaires, sans même dire au revoir à personne, et je suis reparti discrètement dans la nuit à vélo pour rentrer chez moi.

Jour 23 (Semaine 13)

Ma treizième semaine de terrain a débuté mardi 27 juin, et c'était la première fois que je remettais les pieds dans le cowork depuis la soirée festive du 6^e anniversaire de Montréal CoWork, soirée durant laquelle

je m'étais déplacé « festivement » un peu partout dans l'espace. J'ai constaté, en retrouvant l'espace avec beaucoup d'aise ce matin, que cette soirée avait été une occasion d'appropriation et d'incorporation de l'espace au sein de ma personne, et c'était un sentiment que j'éprouvais effectivement de plus en plus. En arrivant dans l'ECW vers 10h15, j'hésitais entre m'installer sur la table de billard qui faisait office de table de conférence, principalement à cause du degré plus élevé d'air climatisé à cet endroit, et entre un divan individuel dans le lounge principal pour être dans un environnement plus lumineux et actif, avec une belle musique d'ambiance « jazzy ». Comme j'avais une rencontre à 11h avec Marine pour continuer à cocréer notre contenu de formation destiné aux organisations, je n'avais que 45 minutes pour ce petit bloc de travail. Lorsque je me suis rendu compte que je devais brancher mon ordinateur pour le recharger, le choix s'est fait par défaut et j'ai priorisé le divan dans le lounge qui était situé près d'une prise électrique (contrairement à la table de billard). Je m'y suis confortablement posé et j'ai commencé ma journée de travail accompagné d'une belle ambiance visuelle causée par la luminosité et les autres personnes qui occupaient l'espace, ainsi qu'une belle ambiance sonore causée par le bruit de fond et surtout la musique « jazzy » qui jouait. J'ai consulté mes courriels et payé deux factures associées à l'agence de création de sites web avec qui je faisais affaire. J'ai donc sorti ma carte de crédit une troisième fois pour payer des frais reliés à l'entreprise (les deux autres fois, c'était pour l'achat de mes cartes d'affaires et l'enregistrement de mon entreprise).

Vers 11h00, j'ai aperçu Marine du coin de l'œil qui allait se prendre un café au comptoir de l'espace central. Nous avons fait contact visuel et elle est venue me rejoindre là où j'étais assis. Nous avons convenu d'aller nous installer ailleurs, et après avoir réalisé qu'une personne était sur un appel zoom dans la « salle de conférence » de la table de billard, nous avons décidé de continuer vers la petite cafétéria à l'arrière du coworking. Nous y avons pris place et avons agréablement travaillé pendant 1h40. Nous avons développé les modules 5 et 6 de notre conférence (après avoir développé les modules 1 à 4 le mardi précédent). Nous avons également clarifié notre vision, et on s'est entendu qu'on débiterait avec le thème du leadership individuel pour aboutir au thème de l'excellence organisationnelle, mais que les deux thèmes allaient respectivement s'alimenter. Nous avons eu de bonnes idées pour structurer les modules 3 et 4 sur l'intelligence collective, qui sont axés sur le *design thinking* et la cocréation organisationnelle. Nous avons terminé en partageant de bonnes idées pour développer notre dernier module (6), celui qui allait porter sur l'excellence organisationnelle. Nous avons conclu notre rencontre en fixant une prochaine rencontre le 1er août pour échanger les contenus que nous allions respectivement développer au cours du mois de juillet. J'étais moi-même responsable de développer les modules 2, 5 et 6.

Vers 12h40, nous nous sommes dit au revoir et j'en ai profité pour retourner m'installer sur « mon » divan individuel de la journée, sur lequel j'avais laissé mes effets personnels. J'en ai profité pour consulter une autre fois mes courriels et terminer la lecture du livre *l'art du samouraï*, qui me servait pour un atelier de coaching que j'étais en train de développer en parallèle. J'avais justement partagé mon idée à Marine et elle avait trouvé cela super intéressant, ce qui m'avait beaucoup encouragé et qui m'avait même conféré une certaine validation à l'égard de cette idée d'affaires. Après avoir terminé les dernières pages du livre, j'ai décidé de prendre une pause pour aller dîner sur la terrasse. C'était la première pause que je m'octroyais de la journée, après un bloc de 3h30 de travail continu. Lorsque j'ai fini de manger, je suis retourné à l'intérieur du cowork et je suis allé m'installer sur « ma » salle de conférence, la table de billard où j'avais justement joué pour la première fois jeudi soir lors de la fête. J'ai trouvé que ça ajoutait maintenant un élément de familiarité supplémentaire à cet espace de travail, puisque je ne faisais pas que travailler sur la table, j'avais également eu l'occasion de jouer dessus. Je trouvais que cette table était rendue plus personnelle à mes yeux. J'ai passé le reste de l'après-midi à travailler sur le contenu de mon site web et sur mon contenu de coaching, tout en étant au frais sous la conduite de climatisation qui se trouvait au-dessus de la table de billard/conférence.

En somme, c'était la première journée depuis que j'ai commencé mon terrain dans l'ECW que je consacrais autant de temps à mon projet entrepreneurial, et cela m'a permis de travailler à plus d'un endroit dans la même journée sur mon entreprise. J'ai constaté que j'aimais beaucoup ce sentiment de pouvoir me consacrer 'pleinement' à mon projet, et de pouvoir également adapter mon occupation spatiale en fonction de mes tâches entrepreneuriales au cours d'une même journée. J'ai vraiment éprouvé un sentiment d'aise et de bien-être tout au long de la journée, et je me suis davantage senti « chez moi », surtout après avoir joué sur « ma » table de conférence jeudi soir et festoyé un peu partout dans l'espace de coworking.

Jour 24

Ce vendredi 30 juin a débuté avec des travaux manuels à la maison. En effet, vers 8h15 j'ai décidé à l'improviste, puisque j'étais debout et qu'il faisait beau dehors, de fixer les tapis antidérapants sur les escaliers extérieurs de mon immeuble sur la rue Dézéry, en sachant que je déménageais au cours des prochaines semaines et que je voulais que l'immeuble soit en ordre pour les nouveaux locataires. Cette tâche m'a pris une bonne heure, et j'étais très content de l'avoir complété. J'ai ensuite pris une bonne douche et pris le temps de déjeuner avant de prendre la route à vélo pour me rendre au cowork. J'ai quitté la maison vers 9h50. Lors de mon trajet à vélo, une réflexion a émergé en moi lorsque je passais à côté de

la première cour d'école primaire que je croise sur mon chemin (j'en croisais quatre au total). Ma réflexion portait sur le fait que les classes sont finies pour l'année, et que les enfants sont en congé (et de manière générale les étudiants sont en congé). L'école est donc fermée pour l'été. Cela veut dire que beaucoup de gens ont entamé leurs vacances pour l'été et ça se ressent sur les routes. Dès lors, je me suis dit que l'été était le meilleur moment pour développer mon projet entrepreneurial afin d'arriver à la fin des 'vacances' avec mon projet bien sur les rails et prêt à être commercialisé. Je me suis motivé en me disant que cet été serait le moment parfait pour développer mon contenu et mon offre d'affaires. Cette réflexion m'a amené une belle énergie, notamment parce que j'ai constaté que j'allais à contre-courant rythmique et énergétique de l'ensemble de la population pour les prochains mois.

En arrivant à l'ECW vers 10h15, je me suis immédiatement installé sur « ma » table de conférence, et je n'ai pas voulu perdre de temps avant de commencer à travailler sur mon contenu textuel pour mon site web (TRc3). Je désirais effectivement m'installer rapidement avec un bon café afin de pouvoir finaliser l'écriture du contenu pour mon site, que je voulais finaliser la veille. J'avais initialement prévu venir au coworking jeudi 29 juin pour accomplir cette tâche, mais après avoir passé l'avant-midi à gérer une réparation dans un de nos nouveaux logements dans Rosemont, en plus d'avoir dû aller au RONA et au Betonel pour acheter des matériaux de construction et de la peinture pour les logements, je n'avais pu revenir chez moi que vers midi et à cause de la pluie, j'avais préféré demeurer à la maison pour terminer certaines tâches académiques. En rétrospective, je suis content d'avoir pris cette décision, car cela m'a permis de récupérer les clés du logement de Rosie, mon ancienne locataire, et de les remettre à ma nouvelle locataire au 2036, Chloé. J'ai donc pu me diriger vers l'espace de coworking ce matin avec la tête tranquille à l'égard de mon rôle de propriétaire, et ainsi avoir un esprit concentré sur mes tâches entrepreneuriales à réaliser.

Dès lors, lorsque je suis arrivé dans « ma » salle de conférence, là où l'air climatisé se ressent davantage qu'ailleurs à Montréal CoWork, j'ai vu Alex, un développeur web que j'avais initialement rencontré il y a quelques semaines, qui travaillait sur le petit bureau face au mur de ce carrefour du billard. Nous nous sommes amicalement donné la main et avons convenu de nous retrouver plus tard au courant de l'après-midi pour discuter de quelque chose qu'il voulait partager avec moi. Déjà la semaine dernière il m'avait demandé si j'avais du temps pour échanger autour d'une idée qu'il avait. Ce petit moment de socialisation spontané a contribué à débiter ma journée dans la socialité dans l'ECW. Après ce petit échange informel, je me suis confortablement installé sur une chaise d'exécutif, autour de la grande table de bois massif, au frais de l'air climatisé, et j'ai passé les prochaines heures à créer le contenu textuel qui me manquait pour

compléter mon site web. Tout au long de ce bloc de travail, j'ai éprouvé un sentiment de bien-être qu'entraînait ma « posture exécutive », assis à « ma » table de conférence, au sein de l'espace de coworking. Cela m'a mis en confiance vis-à-vis mon offre de service et je trouvais que celle-ci était pertinente pour les organisations. Je me sentais extrêmement fier, soulagé, et heureux après avoir réussi à terminer cette tâche sur laquelle je travaillais déjà depuis quelques semaines, car cela m'a permis d'envoyer ce contenu à l'agence Handshake avec qui je faisais affaire pour la création du site. C'était un gros morceau que je venais de terminer, et cela tombait le dernier jour du mois de juin, la date à laquelle je m'étais fixé cet objectif.

Après avoir travaillé plus de deux heures sur la table de conférence, mon ordinateur m'a signalé qu'il avait besoin de s'énergiser, j'ai donc profité de cette contrainte forcée pour migrer vers le lounge principal et m'installer sur un divan individuel qui faisait face à l'espace commun. Il y avait une bonne musique de type « afrobeat » qui jouait, et je suis parvenu à me créer une belle « bulle » pour travailler. J'ai instantanément ressenti un grand bien-être de me retrouver assis sur le divan dans cette nouvelle ambiance plus lumineuse et chaleureuse, autant au niveau de la vue, du toucher pour les fesses avec une certaine ergonomie du confort, ainsi qu'au niveau de l'ouïe avec la musique. J'avais mes deux pieds déchaussés installés sur le pouf devant moi, et je me sentais comme si j'étais dans un grand salon, où il y avait d'autres gens qui y circulaient et y 'vivaient'. J'ai travaillé de cette manière tout au long de l'après-midi, et ce bloc de travail portait essentiellement sur des tâches académiques (élaboration du PPT sur le pitch entrepreneurial dans le cadre du cours L'Allemagne et nettoyage de la base de données pour l'OMV).

Vers 16h, Alex est venu me voir, comme convenu plus tôt dans la journée, et m'a demandé si nous pouvions prendre un moment pour parler. Je l'ai invité à s'asseoir à côté de moi et je lui ai demandé ce qui se passait. Il m'a alors dit « je suis en train de penser et j'ai le goût de me lancer en affaires, mais je ne sais pas trop comment m'y prendre ». Je lui ai demandé ce qu'il faisait en ce moment. Il m'a dit qu'il était développeur web et qu'il se voyait aller dans cette industrie. Je lui ai donc parlé de ce qu'était le *hybrid entrepreneurship* (quand tu as un pied dans l'entreprise et l'autre dans le projet d'affaires que tu lances). Il a semblé avoir trouvé cette notion très intéressante. Puisqu'il n'était pas trop sûr de ce qu'il voulait faire, entrepreneurialement parlant, je lui ai suggéré de penser à tout ça pendant qu'il serait en vacances au courant du mois de juillet, ainsi que d'alimenter un petit journal d'entrepreneur, comme le font les rappeurs avec leurs idées de rimes ou de couplets, ils les écrivent et à un moment donné ils en ont assez pour les mettre ensemble et composer une chanson. Je lui expliquais spontanément que les entrepreneurs étaient un peu comme ça, ils avaient plein d'idées, pas juste au niveau des entreprises, mais aussi au niveau des

processus, des clients, des partenaires, etc. C'était une bonne habitude de garder en note ces idées dans un petit journal de bord. Je lui ai donc suggéré de commencer avec ça, et que ça lui donnerait peut-être une idée stimulante. Finalement, nous avons discuté pendant environ de 25 minutes, et après nous nous sommes dit bye en se souhaitant une belle fin de semaine. J'étais socialement heureux, car je trouvais que c'était un bon lien qui venait de se solidifier avec Alex à travers notre discussion. J'étais content de sentir que je l'avais possiblement aidé dans son propre parcours à travers ma perspective entrepreneuriale. Je sentais que c'était ça mon rôle en tant que coach, donner confiance aux gens pour se lancer en affaires ou pour mener leurs projets à d'autres niveaux. À la fin de notre discussion, je lui ai dit « si ça te tente au mois d'août, viens me revoir, on s'en reparlera. Moi je suis là, et je vais t'aider, je vais t'accompagner là-dedans ». Je me rendais compte que je ne disais pas cela en pensant à l'argent, mais vraiment juste pour l'aider, comme si c'était un de mes étudiants (je ne travaillerai jamais avec Alex, et il ne lancera pas de projet entrepreneurial dans les mois subséquents, mais il aura au moins cultivé cette possibilité). Je me rendais compte que l'important pour moi n'était pas de faire de l'argent à travers mon service de coaching, mais vraiment d'aider les gens à s'épanouir et se faire confiance dans leur démarche entrepreneuriale.

Après notre discussion, je suis resté encore près de 30 minutes à finaliser ma journée de travail, et puisqu'il y avait un 5 à 7 prévu par Montréal CoWork, je me disais que ça valait la peine d'y participer. Cependant, je ne voyais personne dans le lounge principal, mais j'ai aperçu quelques personnes se diriger vers la terrasse, je me suis donc dit que c'était là que ça devait se passer, sous ce chaud soleil de juin. En ouvrant la porte, j'ai découvert une dizaine de personnes assises en rond (les mêmes petits groupes d'employés que je vois ici et là dans l'ECW), et je n'ai vraiment pas senti le désir de me joindre à eux. J'ai donc pris une bière, je les ai très discrètement salués du regard, et je suis retournée à l'intérieur du coworking. Je constatais que Montréal CoWork était finalement assez socialement hermétique, car c'étaient toujours un peu les mêmes gens qui participaient aux divers événements et que je voyais dîner ensemble sur l'heure du midi. Ils étaient jeunes, français, et employés d'organisations françaises. Je me disais que c'était bien pour eux d'avoir cet environnement social qui leur permettait de ne pas trop se sentir seul à Montréal, mais pour moi, ce n'était vraiment pas le type d'environnement social qui me stimulait. J'ai donc quitté l'ECW vers 17h30, et comme je retournais vers la maison à vélo sur l'avenue Mont-Royal (qui est fermé à la circulation automobile pour l'été), j'ai croisé par pur hasard Ophélie, une entrepreneure que j'avais connue à travers le réseau des cercles d'or, un regroupement de jeunes entrepreneurs qu'avaient fondé certains de mes anciens étudiants de l'ESG UQAM. Or, j'avais récemment vu sur LinkedIn qu'Ophélie s'était jointe à l'équipe du Tiers-lieu, un espace de coworking à Laval. Je l'ai félicité pour cela, et elle me disait qu'elle avait aussi récemment lancé son entreprise, dans le milieu de l'évènementiel. Elle m'a également

demandé ce que je faisais, ce qui m’a permis de lui parler de mon entreprise. En parlant de ce que je faisais et en discutant du rôle de coach entrepreneurial, elle m’a donné l’idée de davantage m’identifier au terme d’entraîneur, et non à celui de coach, qui à son avis avait plutôt une connotation péjorative. Je me rendais compte que je pouvais me positionner davantage comme un entraîneur d’entrepreneur, inspiré des entraîneurs sportifs qui accompagnent les athlètes professionnels. Dans mon cas, je voyais les entrepreneurs comme des athlètes économiques, je pouvais donc me positionner comme un entraîneur d’entrepreneur, et non comme un « coach » en soi, terme qui fait davantage penser aux coachs de vie. Notre discussion a duré près de 20 minutes, mais j’ai beaucoup aimé la vision qu’elle m’a permis de voir quant à la manière de me présenter en tant qu’entraîneur d’entrepreneur (c’est une formule que j’aurai utilisée à quelques reprises dans les mois subséquents, et qui aura contribué à obtenir quelques clients, je pense). Je trouvais que c’était une belle coïncidence qui venait de se produire, car j’avais décidé de quitter un environnement social qui ne m’inspirait aucunement, et cela m’avait permis de croiser par hasard cette jeune entrepreneure avec qui j’ai eu un échange très stimulant et qui m’aura permis à raffiner la définition de ce que je faisais à travers mon entreprise, et donc qui j’étais en tant qu’entrepreneur. Je me rendais compte que j’étais un entraîneur d’athlètes économiques. C’était une belle manière de terminer la semaine de travail et mon premier bloc de trois mois de terrain. Je commençais la longue fin de semaine avec beaucoup de satisfaction entrepreneuriale.

Jour 25 (Semaine 14)

Mardi 4 juillet amorçait ma quatorzième semaine de terrain, une semaine qui s’annonçait chargée en grande partie à cause des journées Georges Doriot, qui se déroulaient les 6 et 7 juillet, ainsi que de mon déménagement personnel, qui allait s’étaler sur les dix prochains jours. Cette journée au coworking a donc été relativement courte, et folle, puisque j’ai passé l’avant-midi à travailler à Montréal CoWork, et mon après-midi a été passée sur la route et dans les locaux de l’UQAM, pour la préparation des journées Doriot.

Ma journée a donc commencé avec mon trajet à vélo entre la maison et le cowork (10h00-10h30), pendant lequel j’ai eu une réflexion plutôt marquante. J’ai médité sur le fait que me mettre en mouvement et être physiquement actif le matin entraînait une modification de mon état organique en créant des endorphines et d’autres hormones, que je ne connais pas précisément (j’en ai l’intuition), ce qui entraîne un certain mouvement neuronal en parallèle. Je remarquais ainsi que j’étais amené à moi-même me « transformer » quelque peu lors de mon déplacement actif pour me rendre à mon lieu de travail, ce qui me permettait d’arriver au boulot dans un autre état hormonal et neuronal que celui que j’avais au départ de la maison. Dès lors, je n’étais plus exactement la même personne en fin de trajet qu’en début, car j’avais « subi » des

modifications hormonales et biologiques pour le reste de la journée. Cette petite réflexion m'a un peu amusé, mais elle m'a également fait penser au lien qu'il pouvait y avoir entre l'identité d'une personne, en tant qu'état subjectif ressenti, et avec la composition hormonale, neuronale, et donc forcément biologique, du quotidien vécu.

En arrivant au coworking vers 10h30, je me suis installé dans « mon » bureau dans la petite cafétéria pour travailler sur mon document de proposition de thèse, que je souhaitais terminer ce matin afin de l'envoyer à mon comité de recherche. Quoique je n'ai pas réussi à le compléter comme j'espérais, j'ai tout de même bien avancé et j'étais content de ce que j'avais fait. À 11h30, j'avais rendez-vous avec Stéphanie, une collègue doctorante de la France en *visiting* au Québec pour deux mois, et qui venait me rejoignait au Cowork pour que l'on puisse aller diner et discuter de nos projets respectifs. Nous avons passé près de deux heures à manger et à échanger sur nos projets de recherche, et nous nous sommes dit à très bientôt, car nous allions nous retrouver à l'UQAM pour la conférence plus tard cette semaine.

Lorsque je suis revenu au Cowork, vers 13h20, je devais immédiatement partir pour me rendre au PK (UQAM) pour une rencontre de préparation aux Journées Georges Doriot. En plus de tout cela, il y avait une grosse pluie, et j'étais à vélo. J'ai donc dû me déplacer sous la pluie, mais ce moment aura été un des plus agréables de ma journée. Pendant ce court moment, je n'avais qu'une chose à faire et à penser: rouler pour me rendre à destination, sous une pluie battante qui rendait l'expérience unique. Après avoir eu la rencontre préparatoire aux journées Georges Doriot, qui a finalement débuté à 14h (et non 13h30 comme prévu, ce qui m'a permis d'appeler Vidéotron et d'activer mon nouvel abonnement à leur service internet/télévision dans mon nouveau logement) et qui a duré jusqu'à 16h, je suis retourné à la maison à toute vitesse pour commencer à préparer mon PPT pour ma présentation de vendredi dans le cadre des journées Georges Doriot. J'ai réussi à travailler dessus de 16h30 à 17h45, car après je devais me diriger à ma partie de balle molle au Parc de la Louisiane, qui commençait à 19h. Somme toute, cette journée a été très mouvementée, trop mouvementée à mon goût, et j'ai ressenti un niveau de stress important tout au long de celle-ci, mis à part mon petit moment de bonheur à vélo sous la pluie à traverser le carré Saint-Louis en plein cœur de l'après-midi.

Jour 26

La seconde et dernière journée de terrain de ma semaine se déroulait mercredi 5 juillet. Après un réveil assez tôt, causé par une mauvaise nuit de sommeil et une journée qui s'annonçait (encore) trop remplie, j'ai pris le temps de déjeuner et me préparer. Je suis parti de la maison vers 8h45, et c'était la dernière fois que j'allais faire le trajet à vélo séparant le coworking de mon (ancien) domicile. J'avais vraiment le

sentiment que c'était la fin d'une première phase de ma collecte de donnée, qui avait duré 3 mois, et que j'en entamais une nouvelle. J'éprouvais ce sentiment autant au niveau de la toporythmie (une notion que j'inventais en combinant la topoanalyse de Bachelard et la rythmanalyse de Lefebvre) de mes déplacements du quotidien qu'au niveau de l'avancement même de mon projet entrepreneurial et à mon *feeling* de prendre l'habitude d'accomplir mes tâches de collecte de données quotidienne avec régularité. Dès lors, autant je me sentais un peu nostalgique depuis les dernières semaines, autant je me sentais prêt à vivre ce changement et j'avais hâte d'amorcer cette nouvelle phase du développement de mon projet d'affaires et de ma collecte de donnée, en parallèle à ma nouvelle phase de vie qui débutait plus haut dans la ville, au sommet du quartier Rosemont.

En arrivant au cowork vers 9h15, j'ai éprouvé un sentiment assez relaxant lorsque je travaillais dans le lounge principal du cowork, assis dans un divan individuel, en écoutant la musique *hip-hop (old school)* qui jouait en arrière-fonds, le bruit de la machine à café qui opérait, et une discussion sur le foot européen qui résonnait sur la table pas loin de moi. Il y avait trois personnes assises en face de moi dans le lounge, et un certain va-et-vient dans l'espace central du coworking. Je me disais que les gens devaient se mettre en marche pour leur journée de travail, puisque nous étions autour de 9h30. Ainsi, après avoir pris un café et consulté mes courriels dans le lounge principal, je me suis dirigé vers « ma » cabine téléphonique pour ma rencontre prévue à 10h00 avec l'agence Handshake pour la création de mon site web. En effet, j'avais un appel via *Google meets* avec Olivier et Alex pour qu'ils puissent me présenter la première ébauche visuelle de mon site web. J'avais donc pris soin de réserver cette cabine téléphonique, précisément la numéro 2, car la préférais à la numéro 1. J'avais l'impression de me « l'approprier » au fur et à mesure que je l'utilisais. J'ai donc quitté mon divan du lounge principal à 9h59, en amenant seulement mon ordinateur, ma souris, ma bouteille d'eau et mon café (j'avais laissé mes autres effets personnels à « ma » place afin de pouvoir y retourner par après).

En arrivant à la cabine, il y avait quelqu'un d'assis à l'intérieur, et je lui ai fait signe que j'avais la réservation pour la prochaine heure. Il a pris ses choses, a ouvert la porte pour quitter ce petit espace, et dès que j'ai mis les pieds dans « ma » salle de réunion, j'ai immédiatement eu l'impression de changer d'état d'esprit. J'ai déposé mon ordinateur et mon café sur la petite table de style bistro, et j'ai senti que je me préparais à « jouer » et à « être » un entrepreneur pour cette réunion qui portait sur la création de mon site web TRc³. Au courant de l'heure précédente, j'avais été dans le lounge principal à consulter mes courriels, davantage reliés à mon rôle académique au sein de l'université, et j'avais donc un chapeau professionnel davantage rattaché à mon rôle de chercheur et d'enseignant. J'ai donc ressenti un changement

relativement instantané lorsque je me suis retrouvé dans la cabine téléphonique avec la porte fermée, et j'étais convaincu que c'était cette « coupure spatiale » qui avait entraîné ce changement de *mindset*. Ensuite, la réunion s'est relativement bien déroulée, j'aimais beaucoup le visuel qu'ils avaient développé pour mon site. Je leur ai offert mes commentaires, en mode entrepreneur, et nous nous sommes entendus sur les prochaines étapes du développement de mon site web. Je ressentais une réelle fierté de voir, pour une première fois, ce qu'allait avoir l'air mon site web, avec l'image de marque que je m'étais imaginé. Je me trouvais « sérieux » et dans un état d'esprit « d'affaires » pendant cette rencontre importante quant au développement d'un des outils entrepreneuriaux que je considérais comme le plus important pour faire connaître mon entreprise et mes services dans les mois et années à venir. J'ai donc quitté cet appel et la cabine téléphonique avec un sentiment de « mission accomplie » pour la journée, ainsi que pour le reste de ma semaine, qui allait être dévoué exclusivement à mon univers académique.

Je suis retourné m'asseoir à « ma » place de la journée, dans le lounge principal, et peu de temps après j'ai reçu la visite d'Abby, une collègue doctorante de Concordia dont Charlotte avait mis en contact avec moi, car elle envisageait également de se lancer dans une autoethnographie autour du lancement de son propre projet d'entreprise. Nous avons commencé par faire le tour du coworking, et pendant que je lui montrais les différents espaces de Montréal CoWork, elle semblait épatée tout au long de la visite. Pendant ce temps, nous avons parlé un peu de ce que je faisais, et nous avons poursuivi notre chemin vers l'extérieur pour aller dîner et continuer notre échange. Nous nous sommes dirigés vers la Panthère verte, à la suite de ma recommandation pour un bon repas végan, mais le restaurant était fermé. Ce fait pouvait paraître anodin à ce moment, mais il aura été très marquant pour la suite de mon expérience à Montréal CoWork, car cela m'aura permis de découvrir le restaurant 'Trip de bouffe', un superbe petit resto à saveur libanaise à côté du coworking sur la rue Mont-Royal. Je me suis régalé !!! J'étais également heureux d'avoir trouvé un nouvel endroit qui allait faire partie de mes semaines de travail près de l'ECW. Ce dîner avait donc été une belle occasion de manger et de discuter avec Abby, avec qui nous avons imaginé le terme « réflexion participative » pour parler de la recherche énaïve. Nous sommes ensuite revenus au cowork pour 13h, et cela aura été la dernière fois que j'aurai vu Abby, nous ne nous sommes jamais reparlés par après.

En sortant de l'ascenseur à 13h01, je suis allé récupérer mon ordinateur à « ma » place et je me suis dirigé vers une petite cabine téléphonique (l'une de celles qu'on pouvait prendre sans réservation), car j'avais une rencontre avec Hugues pour le projet OMV. Cette rencontre a duré 40 minutes, et je suis retourné m'asseoir à « ma » place (j'avais encore laissé mes effets personnels à côté de « mon » divan individuel dans le lounge central). Francis, le fondateur du cowork, s'était assis à côté. Nous nous sommes donc

salués, et avons un peu parlé de nos vies en général. Je lui parlais de mon déménagement, du fait que j'étais propriétaire d'immeubles, et il me disait que lui aussi était propriétaire dans Villeray. Après environ dix minutes de conversation informelle autour de la réalité immobilière, pendant laquelle c'était mon « moi » de propriétaire qui avait mis son chapeau, j'ai pris toutes mes choses et je suis allé m'installer à « ma » table de conférence, car je voulais avoir accès à une table pour mieux m'installer et travailler sur mes tâches académiques. J'étais très heureux parce que ce bloc de travail m'a permis de finaliser mon PPT pour ma présentation dans le cadre des journées Doriot, et après j'ai réussi à terminer mon PPT pour mon cours de la semaine suivante qui portait sur le pitch entrepreneurial. Je terminais donc ma journée de travail vers 16h15, car je devais rapidement aller acheter de la peinture et rejoindre Xavier à mon nouveau logement à 17h pour qu'on puisse passer la soirée à peindre. Ma deuxième journée ne faisait que commencer.

Jour 27 (Semaine 15)

Lors de ma quinzième semaine de terrain, je n'ai été au coworking qu'une seule journée, celle du jeudi 13 juillet. J'avais planifié y aller plus tôt en semaine, mais après avoir passé la fin de semaine précédente à déménager de mon ancien logement dans Hochelaga-Maisonneuve vers mon nouveau logement dans Rosemont, j'étais très fatigué lors des premiers jours de la semaine. En plus, il y avait beaucoup de pluie depuis lundi, ce qui ne m'a pas motivé à me rendre à l'ECW. J'ai donc pris la décision de travailler à la maison lors de la première moitié de la semaine, ce qui me permettait de passer du temps dans ma nouvelle maison et de plus rapidement créer et aménager les espaces de vie utiles à mon quotidien. Je trouvais assez spéciale la sensation de changer de quartier, de me retrouver dans un nouvel environnement sociospatial au quotidien. L'ambiance dans Rosemont était très différente de celle que je retrouvais dans Hochelaga-Maisonneuve, et je sentais que j'en étais rendu à une nouvelle étape de vie en 'nivelant vers le haut' mon quartier de vie. Le simple fait de changer de rue et de me retrouver sur la 13e avenue dans Rosemont, une rue plus résidentielle avec beaucoup plus de verdure et d'espace que mon ancienne rue (Dézéry) m'amenait un certain changement de configuration et d'atmosphère au quotidien. Le changement quant à la maison même était également notable. Je passais d'un logement de jeune professionnel qui se frayait une place dans la vie (mon logement sur Dézéry était bien, avec un petit sous-sol et une cour arrière permettant de belles soirées entre amis) à un logement « d'adulte » à caractère familial avec beaucoup plus d'espace. Les pièces du nouveau logement étaient très larges, les plafonds étaient très hauts, et il y avait une belle lumière naturelle qui entrait dans la maison. Je ressentais déjà certaines différences au sein de ma propre personne (de manière générale) en lien avec la nouvelle spatialité de mon environnement vie.

Je me sentais tout de même assez mal de prendre la décision de ‘canceller’ ma présence au coworking lors des premiers jours de la semaine, car j’étais déchiré à l’idée de « perdre » des journées de recherche sur le terrain. Je ressentais une tension interne entre ce que je devais faire, professionnellement parlant, et ce que je pensais être le mieux à faire, personnellement parlant. J’ai fini par écouter mon ‘moi profond’, mais cette pression de continuellement accomplir mon terrain de recherche, malgré toutes mes contraintes personnelles de la vie (dont une grosse étape avec ce déménagement, que j’accomplissais depuis quelques semaines déjà avec des rénovations à mon ancien logement et l’aménagement dans mon nouveau logement), a été une constante tout au long de mon terrain de recherche. À ce moment-ci, je constatais que mon projet de thèse était également une opportunité d’avoir une réflexion de nature existentielle quant à l’expérience sociospatiale du quotidien, sous toutes ces formes, quoiqu’axée autour de la construction identitaire en tant qu’entrepreneur, mais également sur les autres dimensions sociospatiales de la vie humaine. Avec ce déménagement (je n’en avais pas fait depuis 5 ans, après avoir passé ma jeunesse à constamment déménager), je sentais que c’était une occasion privilégiée pour réfléchir à la dimension spatiale de mon existence. Je me rendais davantage compte que mon espace de vie intime (maison) était central à la personne que j’étais et à la manière que je me définissais moi-même à l’égard de la personne que j’étais.

En me levant, j’avais hésité à me rendre au coworking à vélo ou en voiture, car il y avait une prévision pour de la pluie importante au courant de la journée. En plus, c’était la première fois que j’allais me rendre au cowork à partir de mon nouveau logement dans le quartier Rosemont. Je devais dès lors m’approprier un nouvel itinéraire. J’ai finalement opté pour la voiture (ce qui s’avéra une excellente décision, car il y a eu une forte tempête de pluie qui m’aurait empêché de revenir à la maison à vélo avant très tard en soirée). Comme à chaque fois que je m’étais rendu à Montréal CoWork en voiture, j’appréhendais le stationnement, mais j’ai réussi à trouver une belle place sur la rue Villeneuve à travers mon jeu de « trouver une place gratuite sur le Plateau Mont-Royal ». À chaque fois que j’en trouvais une, dans un rayon de 5-10 minutes de marche de l’ECW, j’éprouvais un grand sentiment de satisfaction, et ça n’avait pas été différent cette fois-ci. Lorsque je suis arrivé au 2^e étage du coworking, vers 10h, je me suis installé dans un divan du lounge principal, car j’avais prévu y consulter mes courriels, mais surtout travailler sur le contenu de mon site web (j’avais reçu un courriel de l’agence Handshake avec la première version du site) et je devais le survoler, prendre des notes et faire des ajouts textuels à certains endroits. Je souhaitais donc me retrouver dans un environnement créatif pour faire cette tâche, mais après environ 40 minutes, j’ai constaté un changement dans la musique (au début c’était plus ‘hip-hop instrumental’ et après c’est devenu un style ‘Céline Dion

vocal'), ce qui m'a beaucoup déplu (et je pense que les six autres *coworkers* aussi, car j'ai remarqué qu'ils avaient quitté le lounge principal à ce moment).

J'ai donc décidé de me lever et d'aller voir si « ma » place de prédilection du coworking des dernières semaines, la salle de conférence dans le carrefour du billard à l'arrière du coworking, était disponible. Il n'y avait personne dans la salle, à mon grand bonheur. Je suis ainsi allé récupérer « mon bureau » (tous mes effets personnels) et j'ai migré à cet endroit en prenant soin de me verser mon premier café de la journée. J'ai travaillé de manière très concentrée jusqu'à midi, car il y avait un potluck mensuel organisé par Montréal CoWork qui se déroulait dur l'heure du diner, et j'avais planifié y participer. J'avais à cet effet préparé quelques petits trucs à manger, mais lorsque je me suis dirigé vers le lounge principal à 12h, j'ai constaté une très faible participation à l'évènement, et j'ai décidé de revenir travailler sur le contenu de mon site dans « ma » salle de conférence. Vers 12h30, je suis retourné voir le niveau de participation au potluck dans le lounge principal, j'ai aperçu la même petite « clique » de Français qui travaillent à tous les jours au cowork, et j'ai été refroidi par cette ambiance sociale. Je me rendais compte que je n'avais pas le goût de socialiser juste pour le fait de socialiser, en faisant « semblant » d'apprécier les autres. Mon temps avait une plus grande valeur à mes yeux, et je me rendais compte que j'avais une certaine réserve sociale qui caractérisait possiblement un peu comment j'étais en tant qu'entrepreneur. Je ne parlais pas aux gens simplement pour leur parler, ni de manière accessoire ni de manière superficielle. Je parlais plutôt aux gens de manière intentionnée et attentionnée, et je ressentais que cette « clique » de personnes, centrale à la communauté sociale de Montréal CoWork, ne me donnait pas vraiment le goût de faire l'effort et d'aller à leur rencontre. J'ai donc choisi de me soustraire au potluck et d'aller me chercher un *poke bowl* au Sushi royal, juste à côté sur Mont-Royal. Cela me donnait également la possibilité de sortir et prendre un moment d'air frais. Malgré le fait que je me sentais un peu mal d'éviter l'évènement social de l'ECW, car je n'avais pas trop l'envie de fournir un effort pour intégrer socialement ce groupe d'employés français qui parlait relativement fort, qui prenait assez de place dans le cowork, et qui avait déjà de forts liens sociaux entre eux, j'ai été heureux de sortir de l'ECW, me changer un peu les idées, et revenir avec un plat fraîchement préparé que je pouvais manger tout en continuant à travailler.

Juste avant d'aller me chercher à manger, vers 13h15, j'ai croisé Emma qui passait par le carrefour du billard, et nous nous sommes demandé comment nous allions respectivement. Elle s'est arrêtée et a pris un moment pour discuter avec moi. Nous nous sommes rendu compte que tous deux jouions au basketball et elle m'a parlé des mardi et mercredi soir à l'aréna Saint-Louis, qui n'était plus une patinoire, mais un gymnase avec des paniers de basketball. Elle m'a invité à y aller un de ces quatre, chose que j'avais le goût

de faire (j'y suis allé pendant l'automne sur l'invitation d'autres amis qui jouaient au même endroit. Je n'ai toutefois jamais eu le plaisir d'y croiser Emma). Cet échange informel fut mon seul véritable moment social de la journée à l'ECW, mais il s'est avéré très suffisant pour moi. Je me rendais compte que je ne venais pas au coworking pour socialiser. Ce n'était pas un besoin que j'éprouvais. Je venais au cowork pour avoir accès à un environnement de travail stimulant et générant de la créativité. Je venais au cowork pour avoir un autre environnement spatial dans mon répertoire hebdomadaire de lieux de travail, et puisque la maison et l'université étaient principalement consacrées à mes occupations académiques, le coworking était véritablement mon lieu de travail entrepreneurial. C'était comme ça que je voyais la chose. Il me faisait du bien cet espace de coworking, pas tant pour les gens et la socialité qu'il y avait, mais plutôt pour l'ambiance générale (*ethos*) qui me permettait de me mettre dans une « bulle professionnellement entrepreneuriale ».

Après être allé me chercher à manger, je suis revenu à « ma » place (j'y avais laissé tous mes effets personnels, dont mon ordinateur grand ouvert) et j'ai continué à y travailler jusqu'à 14h, heure à laquelle j'ai encore migré, cette fois en direction de la petite cafétéria à l'arrière adjacente au carrefour du billard. J'avais un appel Zoom avec Christoph pour parler de l'horaire de visite des Allemands en septembre dans le cadre de notre école d'été sur la gestion d'une startup internationale. Notre rencontre a duré jusqu'à 15h, et après je suis revenu à ma place (j'y avais laissé mon sac). J'ai passé le reste de l'après à travailler sur le contenu de mon site web. C'était une des premières journées « complètes » à travailler sur mon projet entrepreneurial que je passais au coworking, et cela m'a vraiment fait sentir comme un entrepreneur tout au long de la journée. De manière générale, je trouvais cela difficile d'éprouver ce sentiment si je ne passais que deux heures dans une journée à travailler sur mon projet et que je devais rapidement changer de chapeau professionnel, afin d'accomplir des tâches reliées à un article scientifique, un projet de recherche, ou un cours universitaire. En terminant la journée et en observant ce sentiment, j'avais déjà hâte de pouvoir revivre ce même type de journée entrepreneuriale « complète » au coworking dans les temps à venir. Après avoir passé la journée à développer du contenu pour mon site web, je ressentais un sentiment généralisé de fierté et légitimation qui prenait forme à travers la création de cet outil professionnel, tout comme j'éprouvais un certain sentiment de sérieux à l'égard de cette importante tâche entrepreneuriale (je trouvais que le site web était un outil marketing central pour mon entreprise).

En fin de journée, vers 17h30, lorsque j'ai rangé « mon bureau de la journée » et que j'ai quitté « ma » salle de conférence, j'ai été très surpris de voir que l'ECW avait monté un écran géant dans le lounge principal sur lequel un film était projeté. En demandant à un employé de Montréal CoWork ce que c'était, j'ai reçu

l'explication qu'ils avaient improvisé ce ciné-coworking parce qu'il y avait une pluie torrentielle à l'extérieur, avec des avis de tornade, et que plusieurs personnes étaient contraintes de rester au coworking à cause des conditions météorologiques. Je trouvais cela intéressant d'observer une forme de solidarité entre les *coworkers* qui se trouvaient assis sur les divans du lounge principal, 'forcée' à écouter un film à cause des intempéries. Même si je ne faisais pas partie de cette micro-communauté, j'étais content de constater qu'elle existait. J'étais également bien heureux de pouvoir retourner chez moi en voiture et passer une soirée avec « ma » propre micro-communauté, ma conjointe et mes animaux de compagnie.

Jour 28 (*Semaine 16*)

Pour l'une des rares fois depuis que j'ai débuté mon terrain de recherche, ma semaine a commencé un lundi (17 juillet), ce qui me permettait de vraiment commencer ma semaine avec une présence au coworking. De plus, c'était la première fois que je faisais le trajet de vélo entre mon nouveau domicile sur la 13e avenue et Montréal CoWork. Je trouvais cela un peu étrange de faire cette activité physique matinale en longeant un autre trajet qu'à l'habitude, et surtout de retrouver de nouveaux repères à travers celui-ci. Lorsque je suis arrivé sur la rue Bellechasse, j'ai trouvé la route très agréable vers l'ouest. Je voyais de nouveaux repères spatiaux en traversant le quartier au sein duquel j'avais passé mon adolescence. J'ai 'ressenti' cette nouvelle trajectoire et surtout sa nouvelle topographie. De mon ancien logement, je débute en bas de la ville et je montais la côte Sherbrooke pour me rendre au cowork. De ma nouvelle résidence, je longeais pour un moment le plus haut sommet de l'est de la ville (Rosemont/St-Michel) avant de descendre la côte des Carrières pour me diriger sur le Plateau Mont-Royal. J'ai ressenti des nouveaux patterns de dépenses énergétiques pendant mon trajet matinal, notamment à l'intersection Christoph-Colomb et Bellechasse, au moment où j'ai bifurqué pour me diriger vers le sud sur l'avenue Christoph-Colomb et que j'ai navigué le plus important volume de trafic que j'ai croisé ce matin. J'ai ensuite traversé le parc Laurier (qui remplace en quelque sorte le parc Lafontaine dans ma nouvelle trajectoire) et j'ai descendu jusqu'à la rue Marie-Anne, la même rue que je retrouvais auparavant. J'ai éprouvé un sentiment de familiarité et de bien-être lorsque j'ai rejoint cette artère, car je me retrouvais à la même intersection que lorsque je partais de mon ancienne demeure. Il y avait donc un souvenir et une connexion avec « mon ancien moi » en arrivant à cette artère. J'ai ensuite fait le même trajet que je faisais avant vers l'ouest pour rejoindre la rue St-Denis et stationner mon vélo en face du cowork. Ainsi, j'ai observé un certain sentiment de « retrouvailles » lorsque je suis arrivé sur la rue Marie-Anne, et c'est quelque chose qui m'a marqué. Ce trajet à vélo m'a amené à réfléchir sur la connexion que j'avais avec les 'anciens moi' de ma jeunesse que je revoyais à travers certains points de repère qui m'étaient familiers, qui me rappelaient des choses, et qui

me chatouillaient des souvenirs. Cela m'a amené à me questionner sur la nature du lien qui prévalait au sein de l'individu entre les dimensions émotionnelles, sensibles, et identitaires (ce que l'espace nous faisait ressentir et la personne que l'on était, et que l'on devenait).

En arrivant à l'ECW vers 10h30, j'ai dit bonjour à Christoph qui était à la réception, et puisqu'il y avait une bonne musique de type *house* dans le lounge principal, et qu'il n'y avait que trois autres personnes qui y étaient assises, j'ai décidé de m'y installer pour amorcer ma journée de travail. J'ai apprécié le reste de l'avant-midi, en buvant mon café et en répondant à mes courriels tout en préparant ma semaine de travail (j'ai confirmé quelques rendez-vous, j'ai envoyé des courriels à mes étudiants pour les présentations finales du lendemain, etc.) Étant donné qu'Olivier a reporté sa venue au cowork, censé être ce lundi, pour mercredi, j'ai dû réorganiser ma journée et prévoir un bloc de travail en après-midi. Sur l'heure du diner, je suis allé manger au restaurant 'Trip de bouffe', la nouvelle adresse que j'avais découverte deux semaines avant. J'y ai mangé un excellent sandwich libanais, assis à une table au soleil sur l'avenue Mont-Royal, tout en appréciant le passage de nombreux piétons, puisque l'avenue Mont-Royal était piétonnière pour tout l'été.

Lorsque je suis revenu de ma pause diner, vers 13h, j'ai voulu changer de place et j'espérais pouvoir m'installer sur « ma » table de conférence au carrefour du billard. Hélas, l'espace était déjà occupé par quatre individus qui semblaient travailler ensemble sur le développement d'un jeu vidéo (tout le monde semblait jouer de leur côté et en passant à travers ce carrefour à quelques reprises au courant de l'après-midi pour me chercher du café, remplir ma bouteille d'eau ou aller à la toilette, j'ai pu remarquer qu'ils se consultaient et que certains avaient des logiciels de programmation ouverts en parallèle au jeu vidéo). Puisque « ma » table de conférence était prise, je suis allé m'installer dans la petite cafétéria adjacente, mais après y avoir déposé mes effets personnels, je ne ressentais pas le « vibe » de l'endroit et ça ne me tentait plus d'y travailler. Je suis ensuite allé voir un peu plus loin à l'arrière de l'espace de coworking, dans la pièce semi-silencieuse avec des tables légèrement surélevées. À mon grand bonheur, ces tables étaient entièrement vacantes. J'ai donc sauté sur l'occasion et m'y suis installé pour mon bloc de travail de l'après-midi. Il y avait un silence ambiant que seulement ma musique à très faible niveau et le son de la ventilation venaient perturber. J'ai passé les prochaines heures à travailler à cet endroit, avec un premier bloc d'une heure et trente consacré à l'évaluation d'un article pour la RIPME, et un second bloc de deux heures (15h00 à 17h00) à travailler sur mon projet entrepreneurial. Outre le fait d'avoir retranscrit des articles que j'avais déjà écrits en anglais pour un ancien projet (*Humble Dreamer*) au français avec l'aide du site Deepl translate pour le blogue associé à mon site web de ma nouvelle entreprise, j'ai également pris du temps pour

survoler la seconde version de mon site web, avec les modifications que j'avais envoyées à Alex. Je voulais m'assurer de les survoler avant notre rencontre qui était prévue pour ce mercredi. J'ai éprouvé un réel sentiment d'efficacité lorsque j'utilisais le site Deepl translate, car c'est un outil qui m'avait permis de sauver beaucoup de temps dans la traduction de mes articles de blogue. J'ai également ressenti un certain sentiment que j'ai qualifié de '*getting shit done*' en voyant l'avancement de mon site web, ainsi qu'une fierté qui continuait à s'installer au sein de ma personne en voyant mon site web se matérialiser.

Cependant, malgré la réalisation de ces tâches, je me sentais un peu frustré, car j'aurais aimé « avoir le temps » pour continuer à développer mon contenu de coaching et de conférence. Je commençais à sentir une pression interne de m'y remettre pour avancer ces éléments. J'ai pris l'engagement, face à moi-même, que dès la semaine suivante, lorsque le travail de création de mon site web aura été effectué, j'allais pleinement me remettre à travailler sur ces aspects de mon projet entrepreneurial.

Jour 29

Après m'être rendu directement à l'hôpital pour des prises de sang à 11h, je me suis ensuite dirigé au coworking pour midi en arrêtant me prendre un sandwich en chemin. J'ai mangé mon sandwich assis à 'ma' table de conférence et j'ai eu le temps de consulter mes courriels de la journée et me mettre à jour dans mes communications. Olivier est ensuite arrivé à 12h30 et je suis allé le « chercher » à l'accueil. Nous avons discuté un peu, et après nous avons fait un tour des lieux et Olivier a soulevé quelques réflexions intéressantes sur la ségrégation de l'espace entre les beaux bureaux vitrés qui donnaient sur la rue St-Denis, les petits bureaux personnalisés à l'arrière du coworking (petit espace à l'écart et sans grande vie), les tables de travail collectif et silencieux, là où tout le « petit peuple » se retrouvait et se serrait les coudes pour travailler.

Nous avons ensuite poursuivi notre visite en descendant au 1er étage et nous y avons croisé Francis, le fondateur du cowork, et je lui ai présenté Olivier en lui mentionnant que nous avions eu des questions sur la séparation spatiale et le modèle économique du cowork. Il a suggéré de prendre un moment à l'instant et on s'est assis dans l'espace collectif du 1er étage. Nous avons passé environ 20 minutes à discuter de son espace, Francis a refait son '*pitch*' habituel, et à travers les différentes idées qui ont émergé, Olivier a dit que l'espace était comme un grand village, chose que Francis a dit qu'il disait toujours au monde. Olivier a suggéré de donner des noms de rues aux différents corridors de l'espace, afin de mieux nous y localiser et mieux nous donner des points de repère. Francis a adoré l'idée. Il semblait être sincère à dire que cette idée pourrait rapidement être matérialisée au sein de son espace (elle ne l'aura pas été pendant les prochains neuf mois de mon terrain de recherche). J'ai ensuite dû quitter Olivier et Francis pour retourner

au 2e étage et prendre mon ordinateur afin de me diriger à une cabine téléphonique pour 14h00, heure à laquelle j'avais une rencontre prévue avec l'agence Handshake pour parler de mon site web. Nous avons eu un bel échange et avons avancé le dossier du site. Je suis sorti de la rencontre vers 14h40, et j'ai croisé Olivier qui venait de terminer son échange avec Francis.

Nous avons repris 'notre' place à « ma » table de conférence et y avons passé la prochaine heure à discuter de mon projet de thèse et de mes premières impressions à l'égard de mes données de recherche. La visite d'Olivier au coworking fut un beau moment de partage 'spatial'. J'ai trouvé cela très agréable de pouvoir partager mon espace avec Olivier pendant quelques heures. Cela m'a permis de remarquer que j'occupais toujours l'espace de manière très individuelle et solitaire, et que je profitais davantage de la coprésence des autres que du véritable cotravail. Je n'avais pas encore eu autant d'interaction sociale pendant une journée de travail au cowork depuis le début de mon terrain de recherche. J'ai eu l'impression que ça me prenait un véritable « collègue » pour avoir ce sentiment de cotravail, et ça m'a fait un grand bien de justement avoir un « ami/collègue » pour travailler au courant de l'après-midi. Nous avons ri et fait émerger des idées et réflexions stimulantes à travers nos moments de conversations.

Jour 30 (Semaine 17)

Cette semaine de terrain, en pleine fin du mois de juillet, s'est déroulée à Rimouski, dans le Bas-St-Laurent. En effet, après avoir passé la fin de semaine à Baie St-Paul pour le Festif, Cath et moi sommes venus à Rimouski pour visiter sa famille et combiner les vacances avec le travail. En ce lundi 24 juillet, nous avons décidé de venir passer la journée dans un espace de coworking, la station (<https://www.lastationrimouski.ca/>), parce que je voulais en partie découvrir ce lieu de travail, mais surtout parce que Cath avait besoin d'un environnement de travail « professionnel » pour travailler. Lorsque nous sommes arrivés à l'ECW, à 9h30, il n'y avait que trois individus dans l'espace, et personne n'était là pour nous accueillir à la réception. J'ai rentré mes coordonnées dans la petite borne à l'entrée prévue à cet effet, et je suis allé m'installer (nous sommes entrés clandestinement, nous avons travaillé sans nous faire poser de questions tout au long de la journée et nous n'avons jamais pu payer pour notre présence dans l'ECW). Bref, j'ai trouvé l'arrivée très froide et impersonnelle, et cela m'a fait sentir comme un étranger, et non comme un invité, en plus de trouver l'espace de manière générale très sombre, car il n'y avait que très peu de lumière dans le local, qui donnait pourtant sur le fleuve St-Laurent avec de grandes fenêtres style cathédrale. Il y avait quelques grandes tables de travail partagées dans l'espace, et des bureaux plus personnalisés, ainsi qu'une grande salle de conférence « Desjardins ». Il y avait un mini lounge avec des divans au milieu de l'espace de coworking, mais je trouvais l'espace beaucoup moins intéressant

que celui que je fréquentais à Montréal. Aussi, il y avait une grosse cabine téléphonique de la compagnie Telus, qui semblait être pensée pour donner un air rétro au lieu, mais je trouvais plutôt qu'elle alourdissait l'empreinte corporative sur l'espace de coworking, qui était un OBNL. Je trouvais que l'attrait principal d'un point de vue spatial était la grande fenêtre qui donnait sur le fleuve St-Laurent, mais très peu de gens semblaient pouvoir en profiter, car il y avait trois bureaux individuels devant les fenêtres, ainsi que deux petits divans qui formaient un coin de lecture.

Nous nous sommes installés sur la table de travail collectif qui se trouvait le plus près des grandes fenêtres avec vue sur le St-Laurent. La luminosité de cette place de travail, et le sentiment de proximité avec le fleuve m'avaient instantanément attiré. J'ai passé la première heure de travail à consulter mes courriels et me mettre à jour dans mes communications, et j'ai ensuite commencé à travailler sur le contenu de mon site web, ainsi que la stratégie de référencement de celui-ci sur Google. J'ai également continué à traduire des articles que j'avais écrits en anglais, et vers 12h30, Cath et moi avons pris une pause pour aller dîner sur la rue St-Germain, la rue principale du vieux Rimouski, qui était devenue piétonne pour l'été. Après avoir vécu une expérience décevante à l'extérieur sur la terrasse du restaurant Shaker, puisque la nourriture de Cath n'est jamais arrivée et a choisi de quitter avant que je ne termine pour aller se prendre quelque chose ailleurs, je suis revenu à mon poste de travail (j'y avais laissé mon ordinateur ouvert et tous mes effets personnels). J'ai passé le reste de l'après-midi à finaliser quelques traductions de mes articles pour le blogue de mon site web, ainsi qu'à faire des notes de recherche pour mon projet avec l'OMV. Mon bloc de travail de l'après-midi a donc été séparé entre des tâches de nature entrepreneuriales et académiques. À travers tout ce temps, j'ai été marqué de constater qu'à aucun moment il n'y a eu un silence complet dans l'espace de coworking. En effet, il y avait toujours au moins une personne qui parlait au téléphone dans l'espace ouvert, même s'il n'y avait eu que cinq personnes au total dans cet espace au courant de la journée. Mis à part six bureaux fermés et deux salles de conférences, il n'y avait qu'un seul espace ouvert dans lequel tout le monde qui y travaillait parlait au téléphone sans jamais bouger de leur place de travail. C'est quelque chose que j'ai trouvé désagréable, sans nécessairement être dérangeant, simplement parce que ça me faisait sentir davantage comme si j'étais dans un café dans lequel il y avait des conversations constantes. Si ma vue était agréablement nourrie dans cet espace, lorsque je regardais à travers la fenêtre, mon ouïe était quant à elle désagréablement nourrie.

Somme toute, je me suis senti comme un étranger et un clandestin dans cet espace de travail pendant cette journée de terrain. Personne ne m'a dit bonjour ni ne m'a adressé la parole de toute la journée. C'était plus un lieu de coprésence froide qu'un lieu de cotravail chaleureux. Je n'ai pas ressenti le désir de revenir

dans cet espace de travail après cette journée. J'avais fait ce que j'avais à faire, en passant une journée très solitaire sur mon ordinateur, beaucoup plus solitaire que j'en avais l'habitude à Montréal CoWork, où l'ambiance était beaucoup plus dynamique et chaleureuse.

Jour 31

Ma semaine de « vacances/travail » s'est poursuivie mercredi 26 juillet à Rimouski. Cath et moi avons choisi de ne pas retourner à la station (ECW du lundi), mais plutôt dans un café qui nous avait été recommandé (la cafetière - <https://www.lacafetiere41.com/>). Ce choix fut très judicieux, car j'y ai trouvé une ambiance de travail parfaite pour ma tâche académique de la journée, qui consistait à faire des notes de recherche pour mon projet avec l'OMV. En effet, j'ai trouvé l'atmosphère de travail très chaleureuse et bien plus agréable que celle que j'avais connue lundi dans l'espace de coworking. Après avoir passé quelques heures à travailler dans cet environnement accueillant, ouvert, lumineux, et bien agencé, j'ai eu la réflexion suivante. Je me suis rendu compte que ma présence au sein d'un espace de coworking était intéressante lorsque je pouvais y être sur la durée, au minima 4 ou 5 fois, car cela permettait de 'rejoindre' et 'd'intégrer' la communauté, de faire partie de celle-ci. En effet, cela permettait de croiser les gens plus d'une fois, et je réfléchissais au fait que c'est précisément ce phénomène de coprésence répétée qui permettait une certaine familiarité corporelle avec l'autre, ce qui entraînait une forme de proximité sociale entre les gens. Toutefois, la présence dans un café comme celui dans lequel je me trouvais, pour la durée d'une journée seulement, lors d'un passage à l'étranger par exemple, était plus agréable, car elle permettait de mieux ressentir le 'vécu' et le 'vibe' local de la ville ou de la région dans laquelle on était (notamment à travers les conversations qu'on y entend, le va-et-vient des clients, le rôle de client (et non d'occupant) que nous avons aux yeux du personnel de l'établissement, etc.). L'exemple anodin, mais significatif, qui me frappait l'esprit était que je m'étais fait accueillir par un bonjour et un sourire lorsque j'étais entré dans le café, tandis que l'autre jour dans l'ECW, personne ne m'avait dit bonjour, et personne ne m'avait même offert un sourire au courant de la journée. Je me disais que la chose aurait probablement été différente si j'avais été un habitué de l'ECW, même si je n'avais pas vraiment observé d'autres gens se saluer ni se parler dans l'espace ouvert. Je constatais dès lors qu'il semblait y avoir une différence dans le rôle spatial, d'un point de vue externe, que nous occupons en tant que client dans un café, ou en tant qu'usager dans un espace de coworking. D'un point de vue interne, notre propre relation à l'espace diffère également selon le fait qu'on soit dans l'espace pour un moment déterminé, une journée dans un café par exemple, ou que nous occupions l'espace pour un temps indéterminé sur la durée, comme dans un ECW. Notre relation à l'espace n'est donc pas la même. Nous avons du temps pour vivre et ressentir l'espace lorsque nous sommes un

coworker, tandis que nous n'avons qu'un bref moment, souvent quelques heures, ou une journée tout au plus, pour vivre et ressentir l'espace lorsque nous travaillons dans un café.

En somme, le fait d'avoir passé la journée dans ce café m'avait permis de me sentir un peu comme si j'étais en vacances même si je travaillais, ce qui était en symétrie avec la volonté que j'avais pour cette journée de 'travail'. Il y avait donc un arrimage entre ce que je voulais et ce que l'espace avait pu m'offrir et me faire sentir. Je trouvais que cela entraînait dès lors une belle harmonie au sein de ma propre personne.

Jour 32 (*Semaine 18*)

Mon 32^e jour de terrain s'est déroulé mardi 1^{er} août, et après une pause du coworking de dix jours à cause de mes 'vacances' dans le Bas St-Laurent, j'étais très heureux de retrouver mon espace de coworking. Dès mon trajet matinal à vélo, j'ai réalisé à quel point j'appréciais ce nouvel itinéraire. C'était la troisième fois seulement que je faisais ce nouveau trajet à vélo, et j'ai eu une réflexion stimulante sur l'essentialité des sens sur l'expérience humaine, de manière générale, et sur mon expérience entrepreneuriale par extension. En effet, lorsque je roulais à vélo, je ressentais la petite brise matinale et la chaleur des rayons du soleil qui se réveillait sur ma peau. Mon sens du toucher était donc pleinement convoité. À cela s'ajoutait le son constant des petits oiseaux tout au long de la rue Bellechasse qui chantonnaient le commencement d'une nouvelle journée, et cette musique était très agréable à mon ouïe. Ma vue était également fortement stimulée, avec la clarté du soleil qui se reflétait sur les nombreux arbres qui me saluaient tout au long de mon parcours. Mon passage près du parc Père-Marquette et au sein du parc Laurier a agrémenté ma vision à ces moments, ce qui a brièvement chatouillé des souvenirs de jeunesse. Mon odorat fut à son tour interpellé à un moment précis, lorsque je passais en face d'une boulangerie près de mon ancienne école secondaire, Père-Marquette, sur la rue Bellechasse. J'allais manger à cette boulangerie, qui faisait des pointes de Pizza, lorsque j'étais adolescent, et j'y achetais aussi des retailles de trottoirs aux fraises en sac que je ramenaient à l'école pour partager avec mes amis. Dès lors, l'odeur de la boulangerie m'a profondément marqué à ce moment du trajet, avec les effluves de pâtisseries qui frôlaient mes narines pendant l'espace d'environ 2 minutes. De plus, l'odeur du feuillage humide du matin était également agréable à renifler lorsque je bordais de beaux grands arbres et passai à côté de petits pans de fleurs. Voilà donc une synthèse sensorielle de mon trajet matinal et du début de ma journée entre 8h30 et 9h00.

Lorsque je suis arrivé à l'ECW, j'avais le goût de m'installer dans le « cœur » de Montréal CoWork, puisque ça faisait près de deux semaines que je n'y étais pas allé. Je souhaitais sentir l'énergie de l'endroit, et je me suis installé sur un divan individuel qui donnait face à l'aire commune avec la réception, le café, et

les 12 divans dans le lounge principal. Il n'y avait que trois ou quatre personnes dans cet espace au courant de l'avant-midi. Après avoir consulté mes courriels et préparé ma journée de travail, je me suis dirigé vers une cabine téléphonique pour un appel avec Oscar, un étudiant que j'allais avoir à l'automne et qui voulait me parler d'une idée qu'il avait eue. Cet appel a duré près de 20 minutes, et après je suis revenu m'asseoir à « ma » place dans le lounge principal, car j'y avais laissé mes effets personnels afin de signaler son occupation. Je m'y suis donc réinstallé et y ai travaillé sur mon projet entrepreneurial jusqu'à midi. J'ai pris ce temps pour identifier ce qui me restait à construire comme contenu de coaching et de conférences, et j'ai fait une planification détaillée de mes prochaines tâches entrepreneuriales à réaliser. Je ressentais beaucoup de plaisir à me replonger dans mon projet entrepreneurial, notamment dans la création du contenu relié à mon offre de services, après ces dernières semaines de 'vacances' et de travail sur mon site web. Je retrouvais maintenant une tâche qui me stimulait grandement, soit la création de mon service d'affaires.

Vers 11h50, j'ai quitté l'ECW pour aller me chercher quelque chose à manger, et je suis revenu cinq minutes après 12h, car j'allais participer à une séance de codéveloppement à laquelle je m'étais inscrit et qui était organisé par Emma pour six membres du coworking. À cause de mon léger retard, Emma m'attendait sur le bord de la porte pour m'amener à la salle dans laquelle se déroulait l'activité. C'est une attention que j'ai bien appréciée. Nous nous sommes dirigés vers la terrasse extérieure et sommes entrés dans la *war room*, une petite pièce d'environ 100 pieds carrés au nord-est du coworking. Il y avait trois murs en tableaux blancs (sur lesquels on pouvait écrire au marqueur) et une grande fenêtre qui donnait sur la rue St-Denis. Il y avait 6 divans individuels (comme ceux dans le lounge principal) installés en cercle et une table au milieu du cercle. Moi et les cinq autres participants à cette séance de Codev (codéveloppement) faisions donc tous face les uns aux autres. C'était la première fois que je participais à une séance de codéveloppement d'affaires et à une instance d'intelligence collective sous ce format. Ce fut une expérience hors-norme et extrêmement enrichissante. La séance était animée par Emma, une employée de Montréal CoWork qui avait la responsabilité de stimuler la communauté entrepreneuriale au sein de l'ECW. Pour l'occasion, elle avait préparé des feuilles explicatives quant au déroulement de l'activité.

Lorsque j'ai rejoint les autres membres de la séance à 12h05, ils avaient déjà commencé à faire un tour de table pour rapidement se présenter, et je suis arrivé après que les deux premiers participants (Jordan et Chloé) se sont présentés. Après il y a eu Lou, Jessica et Sabrina, avant que je ne conclue cette première ronde. Nous avons ensuite continué en inscrivant 2-3 enjeux, sous forme de question, sur les murs blancs autour de la pièce. Par après, nous avons tous pris quelques minutes pour présenter ce que nous avions

écrit, et nous assurer que c'était clair pour tout le monde. L'étape suivante était de faire le tour de la pièce, individuellement, et de choisir trois questions qui nous interpellaient le plus et de « voter » pour elles sur le tableau blanc. À mon grand bonheur, c'est l'un de mes enjeux qui a été retenu ! Je voulais savoir comment me faire connaître au sein de l'écosystème d'affaires montréalais et comment développer ma clientèle. J'ai donc dû faire un *pitch* de 5 mins environ pour présenter mon entreprise et mes besoins spécifiques pour la consultation de groupe. Ce fut un exercice très difficile, mais extrêmement positif. Cela m'a aidé à visualiser et à vulgariser ce que je voulais faire et offrir. La consultation de groupe a ensuite duré 30 mins, et ce fut tellement bénéfique. Pendant celle-ci, le groupe de six (incluant Emma) m'a posé plein de questions pour mieux définir les solutions à me proposer, et ces questions m'ont amené à réfléchir à une multitude d'éléments que je n'avais pas encore identifiée.

J'ai trouvé que c'était un moment de connectivité entrepreneurial très fort, une vraie forme de « réseautage » et de création de liens personnels et d'affaires à travers un échange humain. Je me suis senti très connecté à ces gens, et je me suis senti stimulé pendant l'entièreté de cette séance, en particulier à partir du moment où mon enjeu avait été sélectionné et que je me suis retrouvé au cœur du « *spotlight* ». Outre quelques réflexions au sujet d'enjeux clés reliés à ma problématique d'affaires (la commercialisation de mon offre de service), j'ai reçu plein d'idées et j'ai pris plein de notes avec lesquelles j'allais pouvoir travailler au moment de commencer ma phase de commercialisation entrepreneuriale. Somme toute, cette séance de codéveloppement d'affaires fût vraiment enrichissante et a été une excellente occasion de créer des liens avec des entrepreneurs qui travaillaient chez Montréal CoWork. Je me sentais également stimulé et bien outillé pour attaquer ma prochaine phase à compter de l'automne, après avoir finalisé la création de mon contenu d'affaires. Je ressentais une connexion à mon projet entrepreneurial plus forte que je ne l'avais encore ressenti depuis le début de mon terrain de recherche, tout comme je me sentais encore plus investi dans mon entreprise, comme si elle prenait encore plus vie à travers l'échange que j'avais eu pendant cette séance de codev.

Après cette séance dans le *war room* sur l'heure du midi, qui s'est conclue à 13h30, j'ai repris mes effets personnels et je me suis dirigé vers « ma » salle de conférence dans le carrefour du billard pour continuer à développer mon contenu d'affaires. Pendant ce bloc de travail qui a duré 90 minutes, j'ai continué à ressentir le *high* que j'éprouvais dans la séance de codev. C'était un sentiment qui m'énergisait beaucoup. Je réalisais qu'à travers cette activité, je me trouvais plus connecté à la communauté entrepreneuriale de l'ECW, tout comme je me sentais plus connecté à mon propre projet d'affaires. En plus, j'ai eu quelques échanges spontanés pendant l'après-midi, notamment avec Sabrina de Cardio plein air et avec Chloé de

Digi sport, deux collègues qui participaient à la séance de codéveloppement et qui sont venues me voir à des moments différents pour que je puisse leur donner les idées que j'avais eues à l'égard de leurs enjeux lorsqu'elles les avaient présentés.

J'ai décidé de quitter mon espace de travail vers 15h, en partie parce que mon ordinateur avait besoin de s'énergiser, mais principalement parce qu'il y avait deux autres coworkers qui étaient venus s'installer à proximité et ils parlaient un peu trop à mon goût. Puisque je souhaitais retrouver la 'chaleur sociale' du lounge principal, je suis revenu m'installer sur un divan individuel, près d'où ma journée de travail avait commencé dans le cowork. J'ai passé les 90 minutes suivantes bien concentré sur la création du contenu de ma conférence sur le leadership individuel et l'excellence organisationnelle. Pendant tout ce temps, j'ai senti que je 'baignais' dans un environnement entrepreneurial, car j'ai croisé Marine et nous avons jâsé quelques minutes de notre effort de collaboration, et j'ai également salué Alex, le coworker qui pensait lancer son propre projet entrepreneurial et avec qui j'avais parlé plus tôt dans le mois de juillet, à deux reprises. À la fin de ma journée de travail, j'avais le désir que le temps se suspende afin que je puisse rester dans cette bulle pour encore quelques heures et que je puisse continuer à avancer la création de mon contenu de conférences formatives. Je sentais vraiment que j'étais dans une bulle entrepreneuriale qui me donnait beaucoup d'énergie et de motivation. Cependant, vers 17h10, je remarquais qu'il y avait de nombreuses personnes qui quittaient le coworking et je ressentais une baisse d'énergie au sein du lieu (la musique avait arrêté de jouer, les gens parlaient, l'ambiance était beaucoup plus calme). Je ressentais donc que c'était à mon tour de plier bagage et de rentrer à la maison. Je voulais continuer à aménager un peu mon nouveau logement avant de prendre la route le lendemain pour aller visiter mon père quelques jours dans son village à St-Fortunat. C'était la première fois que ça m'arrivait depuis le début de mon terrain, mais j'étais triste de conclure ma journée de travail et de quitter l'espace de coworking. J'aurais aimé demeurer dans cette bulle énergétique qui m'avait permis de me concentrer et de me motiver à développer mon projet entrepreneurial tout au long de la journée. Je considérais que j'avais vécu des occurrences de socio-énergisation, socio-motivation, et socio-productivité pendant cette journée unique au coworking (en rétrospective, cette journée aura été l'une des plus marquantes et importantes de mon terrain de recherche).

Jour 33 (*Semaine 19*)

Ma 19^e semaine de terrain a débuté lundi 7 août avec mon trajet matinal habituel à vélo vers 9h30. Pendant que j'amorçais cet effort physique pour me rendre à destination, j'ai eu une réflexion stimulante à l'égard du moment de préparation matinal. Je me disais que le fait de choisir ce que j'allais mettre comme

vêtement pour la journée et décider comment j'allais physiquement me projeter aux autres permettait de me mettre dans un certain état d'esprit pour ma journée de travail. Ce n'était pas que ce choix prenait du temps en soi, mais c'était plutôt que c'était un moment de décision personnelle qui initiait mon existence sociale pour la journée. Je me disais donc que c'était un moment du quotidien qui avait beaucoup d'importance, car celui-ci me lançait en quelques sortes dans une trajectoire « identitaire » aux yeux des autres pour le reste de la journée.

Après avoir pédalé près de dix minutes tout en ayant cette réflexion, j'étais rendue sur la rue Bellechasse et j'ai pris conscience de mon appréciation pour mon trajet sur cette artère qui me permettait de traverser le quartier Rosemont, d'est en ouest, et qui me faisait circuler au sein d'une certaine végétation urbaine. En croisant quelques personnes, en voiture et à pied, je me suis rendu compte que lorsque je croisais ces gens, je ne croisais pas des personnes en soi, mais plutôt les humeurs qui émanaient de ces personnes (bonne humeur, mauvaise humeur, etc.). Je me disais dès lors que je ne croisais généralement que des humeurs, et non des personnes en tant que telles. Cela pouvait s'appliquer à toutes formes de rencontre, particulièrement avec des inconnus, et cette constatation pouvait m'être utile pour adopter une 'meilleure' posture lors de mes activités de réseautage entrepreneurial, ou même dans mes échanges sociaux au quotidien.

Je suis arrivé au cowork vers 10h10 dans une belle humeur, énergisée par mon trajet à vélo. En rentrant dans l'ECW, j'ai ressenti de nombreuses humeurs sobres, concentrées sur les ordinateurs personnels des occupants de l'espace. J'ai ressenti un certain *vibe* du lundi matin au cowork. Il y avait six personnes assises dans le lounge principal, ainsi qu'une musique de type lounge d'ambiance qui jouait. J'ai croisé Jordan et Jessica, deux coworkers que j'avais rencontrés la semaine d'avant lors de la séance de codev, et nous nous sommes chaleureusement salués. J'ai trouvé cela agréable, car ça alimentait mon sentiment de communauté qui se créait au fur et à mesure depuis le début de mon terrain. Je me suis ensuite installé dans le lounge principal, sur un divan individuel qui faisait face aux grandes fenêtres qui donnaient sur la rue St-Denis. Je ressentais que c'était une nouvelle semaine qui commençait et que les gens transitionnaient individuellement de leur fin de semaine à leur semaine de travail. Il y avait quelque chose d'enchantement dans cette petite ambiance matinale, avec des gens qui venaient commander des lattés et des cappuccinos au comptoir du café qui se trouvait derrière moi.

Après avoir consulté mes courriels et reçu une demande de compléter une note de recherche pour mon projet avec l'OMV, j'ai dû repenser à mon *workflow* de la journée. J'ai ainsi décidé de migrer vers la petite cafétéria à l'arrière du coworking, afin d'avoir accès à une surface de travail pour y installer mon ordinateur.

Il régnait une odeur de croissant agréable à respirer dans ce petit espace. Après m'être préparé un petit café, j'ai travaillé pendant 90 minutes sur la note de recherche. Après avoir accompli cette tâche de nature académique, je suis retourné dans le lounge principal pour m'installer sur « mon » divan, où j'avais pris le soin de laisser mon sac à ordinateur. J'ai rebranché mon ordinateur pour lui donner de l'énergie, et en consultant mes courriels, je me suis dit que moi aussi j'avais besoin de me donner un peu d'énergie.

C'était l'heure du diner et j'ai senti que j'avais besoin de prendre une pause à l'extérieur et respirer un peu d'air frais. J'avais envie de découvrir une nouvelle adresse pour manger, et puisque j'avais entendu parler à quelques reprises du café Kawha et de leurs délicieux sandwiches, je me suis dit que ce serait un bel endroit où aller. En plus c'était à côté du cowork. Cependant, je me suis davantage senti dans le café chaos tellement il y avait de monde à l'intérieur, et le fait que la pluie commençait à tomber à l'extérieur n'a certainement pas aidé. Malgré le fait que j'avais prévu manger sur place, je trouvais l'ambiance si désagréable que j'ai demandé mon sandwich pour emporter, et je me suis redirigé vers l'ECW.

En ne trouvant pas de bel endroit où manger dans le lounge principal, je suis allé voir dans la petite cafétéria à l'arrière et je me suis trouvé une place près d'une la fenêtre, isolée du monde social et dans une chaleur olfactive et corporelle qui émanait de la petite cuisine. Après avoir mangé, j'ai réalisé que les deux autres occupants de cet espace avaient quitté le lieu et que j'étais rendu seul. J'ai donc décidé d'aller chercher mes choses et j'ai réimmigré dans ce lieu de travail. En cette journée qui était devenue grise et pluvieuse, je trouvais l'ambiance agréable et chaleureuse dans ce petit cocon de travail.

J'ai passé le reste de l'après-midi (14h00 à 17h00) à travailler seul dans ce qui m'a donné l'impression d'être « mon » bureau avec vue sur la montagne du Mont-Royal. En effet, puisqu'il n'y avait personne d'autre que moi dans la petite cafétéria, j'avais le sentiment que c'était mon propre espace de travail pour la journée, et à chaque fois que je sortais et revenais dans la pièce, j'avais le sentiment que je rentrais dans mon bureau. C'était très agréable comme sentiment. Étant donné que j'avais une tâche solitaire et assez mécanique à accomplir (je retirais des notes de lectures de livres d'Épictète afin de construire le contenu de mon atelier de coaching sur l'excellence individuelle basée sur les préceptes stoïciens), je trouvais que ce lieu calme, chaleureux, facilitant ma concentration et me permettant de faire jouer ma propre musique d'ambiance afin de me motiver à la tâche était un environnement parfait pour accomplir ce que j'avais à accomplir.

Finalement, vers 15h, j'ai reçu un appel téléphonique de Sébastien, un ami de longue date qui m'annonçait qu'il avait finalement « eu le courage » de se partir officiellement en affaires comme entrepreneur maçon. Nous avons discuté pendant près de vingt minutes, et j'ai pu rester à ma place, dans « mon » bureau, sans

déranger personne, pendant cette discussion dans laquelle je sentais que je « jouais au coach » avec mon ami qui se lançait en affaires. Je l'ai motivé et encouragé dans sa décision, tout en lui disant que j'étais là pour lui et qu'il n'était pas seul dans cette aventure entrepreneuriale. Cet échange m'a beaucoup stimulé, et a contribué à mon impression que l'après-midi avait filé comme le vent à l'extérieur.

Jour 34

Ce matin du 10 août, j'étais assis sur la banquette dans ma cuisine tout en déjeunant et j'ai eu un petit moment de bonheur à penser à mon déplacement à vélo qui m'attendait, en cette belle journée qui débutait. J'avais hâte de sauter sur mon vélo et faire le trajet pour me rendre à Montréal CoWork. Pendant ce trajet, vers 8h45, j'ai eu une réflexion sur la nature du mouvement lorsque j'ai vu une dame qui marchait arrêter d'un coup dans le milieu de la rue lorsqu'elle m'a vu arrivé à vélo, au lieu de simplement ralentir et changer un peu sa trajectoire pour me laisser passer sans arrêter son *flow*. Dès lors, je me disais que le mouvement était un peu comme le blanc et le noir, et entre les deux il y avait naturellement le gris, ma couleur préférée. Le blanc pouvait représenter le mouvement et le noir l'arrêt (ou ça pourrait aussi être l'inverse), tandis que le gris était une combinaison des deux, une sorte de mouvement arrêté et modifié en fonction des circonstances. Je me disais qu'il y avait donc des gens qui opéraient principalement dans une dichotomie noir/blanc, le mouvement et l'arrêt, tandis que d'autres, comme moi, opéraient dans le gris, soit dans une forme de dialectique entre le noir et le blanc, entre le mouvement et l'arrêt, ce qui entraînait forcément une constante adaptation quant à l'intensité du mouvement et de sa direction (comme un retour à l'arrière pour ne pas perdre son momentum, une bifurcation sur un côté pour ne pas être forcé à s'arrêter, etc.). Bref, c'est une petite réflexion que j'ai eue sur la 13e avenue entre les rues Beaubien et Bellechasse après avoir vécu l'anecdote de la dame qui a figé devant moi comme si j'étais un train qui arrivait à toute vitesse.

Lorsque je suis arrivé à l'ECW à 9h30, je venais de faire un trajet de 35 minutes à vélo et vu l'humidité extérieure, j'avais très chaud de ma *ride* et j'ai ciblé l'endroit le plus frais de Montréal CoWork, « ma » salle de conférence au carrefour du billard, afin de m'y installer pour mon bloc de travail de l'avant-midi. Par chance, il n'y avait personne dans cette pièce. J'ai donc « monté mon bureau » en installant mes affaires sur la table et j'ai entrepris d'aller me chercher de l'eau, changer mon chandail aux toilettes, et me servir un café dans la cuisine principale. Après cette préparation, je me suis lancé dans une séance de deux heures ininterrompues de notes de lecture et de construction du PPT pour mon atelier de coaching. J'ai passé ce bloc de travail avec le livre des *Pensées* de Marc Aurèle devant moi afin d'y soutirer mes notes de lecture que j'utilisais pour développer mon atelier de coaching axé sur l'excellence personnelle. Pendant ce temps,

il y a eu quelque va-et-vient dans le carrefour, dont Alex que j'ai salué, ainsi que trois visites guidées de l'espace. Je me suis dit que plusieurs personnes devaient préparer le retour de l'automne pour entamer une nouvelle année de travail. À l'aide de ma musique d'ambiance de style house, j'ai réussi à finaliser la prise de note du livre, ce qui voulait dire que j'avais maintenant tout le matériel qu'il me fallait pour compléter l'atelier 4 de mon programme de coaching entrepreneurial. J'étais très emballé de pouvoir cocher cette tâche sur ma liste des choses à faire.

Après avoir passé l'avant midi à me sentir productif en retirant ces notes de lectures, tout en me sentant au frais dans un environnement bien illuminé, avec pour seul bruit de fond la ventilation et ma musique qui sortait de l'ordinateur, je me suis dirigé vers le lounge principal et la cafétéria principale du coworking afin de préparer ma contribution au pot lock communautaire. À ma petite déception, il n'y avait pas beaucoup de participants, mais j'ai tout de même réussi à me faire une belle assiette avec quelques plats. Je me suis assis vers 12h30, seul sur une petite table dans l'espace central qui avait trois autres places libres autour, afin que d'autres se sentent invités à s'y asseoir. C'était très rare que je fisse cela depuis le début de mon aventure entrepreneuriale à Montréal CoWork. Après avoir passé quelques minutes à manger seul, ce qui ne me dérangeait pas du tout, Emma est venue se joindre à moi. Nous avons eu un superbe échange pendant environ 20 minutes. Je lui ai parlé de la venue des collègues de Cologne qui voulaient visiter l'endroit en septembre. Elle m'a ensuite questionné sur l'écriture de mes livres et je lui ai parlé un peu de cette tranche de vie. Elle a dit qu'elle pensait initier un petit club de lecture au sein de l'ECW, et nous avons échangé sur quelques idées pour ce projet. J'espérais vraiment que le projet allait voir le jour (il n'aura jamais été lancé pendant mon temps à Montréal CoWork). Vers 13h20, je suis revenu dans « ma » salle de conférence afin de compléter ma journée de travail, car je devais me rendre au dentiste pour 14h00 afin de me faire faire une couronne sur une molaire endommagée. J'ai quitté l'ECW un peu à reculons, autant parce que j'aurais aimé y rester plus longtemps pour travailler sur mon atelier de coaching, que parce que ça ne me tentait pas d'aller au dentiste pour une opération de ce type...

Jour 35 (*Semaine 20*)

La vingtième semaine de mon terrain de recherche s'est amorcée le mardi 15 août en passant un moment à la maison avant de partir pour l'ECW, puisque Cath et moi étions revenus la veille au soir après avoir passé une longue fin de semaine dans la ville de Québec dans le cadre du festival Cigale. J'ai donc pris connaissance de mes courriels avant de quitter la maison, vers 10h30, en amorçant mon trajet à vélo. Pendant les premières minutes de celui-ci, j'ai eu une réflexion sur qui j'étais, face à soi-même et face aux autres. Cette réflexion a été nourrie du fait que depuis le début de mon aventure, j'existais,

‘entrepreneuralement’ parlant, presque uniquement face à moi-même. Je ne sentais pas que j’avais vraiment une existence face aux autres (mis à part quelques interactions sociales au coworking). Or, cette réflexion a émergé parce que j’anticipais de faire une première publication sur LinkedIn, afin d’annoncer la création de mon entreprise, sans en dire trop. Je voyais cela un peu comme un *teaser* marketing en préparation au lancement ‘officiel’ de mon entreprise. Dès lors, avec cette publication, c’était mon existence face aux autres qui était en jeu. Je me demandais comment faire cette publication, et quoi dire, car un premier élément de qui j’étais en tant qu’entrepreneur, face à autrui, allait se dessiner à ce moment. Je ressentais un certain poids face à cette diffusion de l’existence de mon projet d’affaires, et par conséquent, à mon existence entrepreneuriale. Je considérais que cela amenait un certain degré de ‘complexité’ à qui j’étais professionnellement, puisque mon rôle d’entrepreneur allait être exposé, pour la première fois, aux autres via la plateforme LinkedIn. Je ressentais de la nervosité et de l’angoisse à l’idée d’exister « aux yeux d’autrui » en tant qu’entrepreneur ayant son entreprise.

Après avoir macéré cette réflexion pendant une quinzaine de minutes tout en pédalant en direction du coworking, j’ai pris conscience du fait que mon nouveau trajet matinal à vélo se découpait spatialement et cognitivement en cinq phases distinctes. La première phase ne durait que trois coins de rue, sur la 13e avenue (ma rue de résidence), et qui me faisait traverser les rues St-Zotique et Beaubien, avant d’arriver à Bellechasse. Cette première étape initiait mon trajet, et me faisait déjà travailler un peu puisque je devais ‘monter’ la petite pente jusqu’au sommet topographique du quartier, qui se trouvait entre le boulevard Rosemont et la rue Bellechasse. Cette étape durait environ 5 minutes. Ensuite, la deuxième et plus longue phase de mon trajet était celle qui me faisait ‘descendre’ la rue Bellechasse vers l’ouest, entre la 13e avenue et la rue Christoph-Colomb. Pendant ces 15 minutes de vélo, je circulais sur la piste cyclable et appréciais les arbres et la végétation qui longeait la rue. Je passais devant mon ancienne école secondaire, Père-Marquette, ce qui me procurait un bref moment de nostalgie positive. Je continuais ensuite jusqu’à Christoph-Colomb, où s’amorçait la troisième phase de mon trajet, la plus courte (3 minutes), mais le plus « intense ». Je tournais à gauche sur cette grosse rue pour aller vers le sud, en pleine ‘autoroute’ de 4 voies jusqu’à Rosemont, et après je traversais la rue comme si j’étais une voiture, dans le trafic, et je rejoignais la piste cyclable après Rosemont qui descendait sous le viaduc des Carrières, pour ensuite arriver à la rue St-Germain, où je traversais pour entamer la quatrième phase de mon trajet. Cette phase était probablement ma préférée, parce qu’elle me faisait traverser le parc Laurier, un parc où j’avais passé une partie de mon enfance, et je bifurquais ensuite à gauche vers l’est sur l’avenue Laurier pour passer devant la crèmerie de ma jeunesse, Bo-Bec, en suivant la petite artère que j’avais également bien connue étant enfant. Je tournais ensuite à droite sur la rue Garnier pour continuer à descendre vers le sud jusqu’à la rue

Marie-Anne. Ce petit moment me faisait revivre des souvenirs du Plateau Mont-Royal, et j'appréciais beaucoup ces 10 minutes. Finalement, la dernière phase de mon trajet se déroulait sur Marie-Anne, rue sur laquelle je tournais à droite vers l'ouest et dont je repassais à l'endroit exact où je circulais lors de mon 'ancienne vie résidentielle'. Je roulais ainsi pendant près de 5 minutes sur Marie-Anne jusqu'à St-Denis, et j'étais finalement arrivé à Montréal CoWork après environ 40 minutes de vélo.

Lorsque je suis arrivé à l'ECW, vers 11h15, je voulais initialement une place au frais dans « ma » salle de conférence, mais en voyant la belle lumière qui pénétrait la fenêtre de la petite cafétéria adjacente, j'ai été attiré vers ce qui devenait « ma » place près de cette fenêtre. En sachant que je voulais principalement retirer des notes de lecture du livre des Samouraïs pendant cette journée de travail, je voulais m'installer à un endroit qui allait me permettre de placer mon livre entre moi et mon ordinateur, ainsi que de 'm'autoriser' à jouer ma musique. L'environnement de travail que je me suis créé pour la journée a donc été approprié pour les tâches que j'avais à faire. J'ai travaillé de manière ininterrompue jusqu'à 13h15, et j'ai senti que j'avais besoin de prendre une pause pour manger. Je me suis donc dirigé vers la terrasse extérieure de Montréal CoWork et j'y ai mangé le wrap que je m'étais acheté, par souci d'efficacité, au Subway pendant ma route vers le coworking. J'ai profité de cette petite pause pour déconnecter et trouver un certain vide mental, ce qui m'a permis de me ressourcer un peu. Je suis revenu à « ma » place pour 14h00, car j'avais un rendez-vous avec Marine pour discuter de notre programme de conférences formatives.

Marine est venue me rejoindre dans la petite cafétéria, où j'étais assis, et nous avons discuté comme prévu. Elle m'a annoncé qu'elle se cherchait un emploi rémunéré, et donc que ça pouvait compromettre sa capacité à donner des conférences avec moi. Nous avons tenté de trouver une manière de continuer à développer notre contenu ensemble, tout en mettant le projet sur la glace en attendant de savoir exactement ce qu'allait être sa prochaine étape professionnelle. Nous avons convenu de repousser le développement de notre contenu au moins à la mi-septembre, ce qui m'arrangeait tout de même considérant toutes mes tâches académiques à venir. Elle m'a parlé de ses entrevues à venir, et nous avons conclu la rencontre vers 15h00. J'ai eu un moment de déception et d'incertitude lorsqu'elle m'a initialement fait l'annonce de ses nouveaux plans professionnels, mais j'ai ensuite songé à la possibilité de mieux opérer par moi-même si elle quittait le projet, donc mon *mood* est assez rapidement redevenu positif lors de notre discussion.

Après cette rencontre, je suis allé me verser un café et j'ai continué la tâche que j'accomplissais en avant-midi, soit extraire mes notes de lecture du livre sur l'art des Samouraïs. En accomplissant cette tâche, je

ressentais une belle dose de stimulation et de motivation à chaque passage intéressant que je retirais du livre, et qui me permettait en parallèle de créer dans le PPT de mon cinquième atelier de coaching, qui portait sur le Samouraï-preneur. À cela s'ajoutaient les rayons du soleil qui pénétraient la fenêtre et qui me frappaient sur le flanc droit du corps, ce qui nourrissait également ma bonne humeur, tout comme la musique d'ambiance que j'ai fait jouer toute la journée. À la fin de ma journée de travail, j'étais très content d'avoir pu accomplir toutes les tâches que je m'étais fixées pour la journée, à part une seule, ce qui m'a fait ressentir une déception face à moi-même. En effet, j'ai décidé de reporter à plus tard ma première publication sur LinkedIn pour annoncer la 'création' de mon entreprise. Je n'ai pas senti l'inspiration et la confiance de faire cette publication au courant de l'après-midi, et de m'afficher publiquement sur les réseaux sociaux. J'ai plutôt préféré rester dans mon *safe space* et me concentrer sur l'extraction des notes de lecture et la préparation du contenu de mon 5e atelier de coaching. Je pense que je préférais garder mon existence entrepreneuriale pour moi quelques jours de plus, sans trop vraiment savoir comment l'annoncer au monde et me dévoiler à l'extérieur de « mon » espace de coworking.

Jour 36

J'ai passé l'avant-midi du jeudi 17 août au théâtre Sainte-Catherine avec Olivier, afin de discuter de mon projet de thèse, et plus particulièrement de mon document de proposition de thèse. L'échange avec Olivier m'a grandement aidé à mieux définir mon objet de recherche et les divers éléments de ma thèse (introduction, revue de littérature et cadre théorique). Sur l'heure du dîner, j'ai pris le temps d'y manger avant de faire le trajet vers le coworking. J'ai ensuite attendu que la pluie cesse pour partir et me diriger vers l'ECW, car je n'avais pas le goût d'être mouillé. Je suis donc arrivé au cowork à 13h45 et après avoir rapidement passé à côté du lounge principal, je me suis dirigé vers la petite cafétéria à l'arrière pour voir s'il y avait de la place et à ma grande surprise, personne n'était ni dans le carrefour du billard ni dans la petite cafétéria. Je pensais que ce serait plus occupé, car j'avais vu cinq personnes assises en bas dans le nouvel espace au niveau de la rue St-Denis, qui était habituellement vide, et je me disais que c'était probablement parce qu'il y avait beaucoup de gens au 2^e étage. J'ai été instantanément attiré par « ma » place près de la fenêtre, car il y avait de gros rayons de soleil qui y pénétraient par cette grise journée à saveur automnale.

Je me suis donc installé sans perdre de temps et j'ai passé le reste de l'après-midi à retranscrire des notes de lecture du livre *the book of five rings* sur les Samouraïs tout en créant le contenu de cet atelier de coaching. C'était comme si j'avais continué à travailler dans le même état d'esprit que lors de ma dernière journée terrain, car j'ai notamment pu faire jouer ma musique d'ambiance assez fortement, ce qui m'a

donné une belle vague d'énergie, tout comme le café que j'ai bu pendant ce temps. Pendant ces quelques heures, je n'ai eu aucune distraction dans « mon » espace sensoriel et cognitif, et j'ai senti un énorme bien être au sein de ce bloc spatiotemporel. À un moment précis de l'après-midi, vers 15h20, j'ai ressenti un grand bonheur se produire en moi. J'étais en train de retranscrire des notes de lecture et imaginer mon contenu de coaching entrepreneurial, et il y a eu un moment magique quand ma musique a atteint un point culminant au niveau du rythme d'une chanson de type EDM en même temps que le soleil sortait de derrière les nuages et m'a frappé de plein fouet sur le flanc droit de mon corps, qui était à côté de la fenêtre. J'ai ressenti des frissons à cet instant, un pur délice sensoriel qui, je crois, a contribué à mon état d'esprit 'oisif' et 'espiègle' du moment. En somme, outre mon état d'esprit heureux et décontracté, savourant le soleil, la musique et le luxe temporel de terminer la retranscription des notes de lecture de ce livre sur l'art des Samouraïs, je me suis senti stimulé et enthousiasmé tout au long de l'après-midi à l'idée de créer et partager ce qui me donnait l'impression d'est une perspective « spirituelle » de l'entrepreneuriat dans mon cinquième atelier de coaching entrepreneurial.

Jour 37 (*Semaine 21*)

Cette semaine de terrain a débuté le mercredi 23 août avec une réunion à l'UQAM en lien avec mon rôle de coordonnateur de recherche au sein de l'OMV. Lors de mon trajet à vélo pour me diriger à l'UQAM, sous un soleil matinal très agréable et dans une atmosphère délectable, j'ai eu une réflexion après que je sois passé par mon trajet habituel jusqu'au parc Lafontaine, et que j'aille continuer vers l'ouest pour me diriger vers l'UQAM. J'ai pris conscience du fait que je n'aimais vraiment pas suivre les pistes cyclables en tant que cycliste, peut-être parce qu'elles étaient trop circonscrites et qu'elles entraînaient une densité de cyclistes désagréable. Je constatais que je préférais rouler dans les rues et les chemins davantage conçus pour les automobilistes, tout en faisant bien sûr attention à mes compagnons de chemin. Je trouvais ces voies de circulation plus ouverte, moins contraignantes, et m'accordant plus de liberté de mouvement. Ces routes me permettaient également des petites transgressions à l'égard des normes et codes prévues pour leur utilisation, puisque j'étais à vélo, ce qui me faisait parfois sauver du temps et qui me permettait également de continuer sur une trajectoire fluide. Cette pensée m'a amené à concevoir mon utilisation des routes dans le cadre urbain comme une forme de jeu mobilitaire, à contrario d'un travail mobilitaire, qui était davantage requis au sein des voies circonscrites et régulées pour le déplacement à vélo. Ma réflexion s'est ensuite déplacée vers mon utilisation de l'espace de coworking, qui était très semblable à mon utilisation des voies urbaines quant à mes déplacements en ville., et qui tendait vers le jeu mobilitaire. J'ai trouvé

cette inspiration stimulante, et au moment où j'étais rendu à ces constatations, j'étais presque arrivé à l'UQAM. Il ne restait qu'à descendre la côte St-Denis et stationner mon vélo pour l'avant-midi.

Ma réunion à l'UQAM pendant l'avant-midi s'est bien déroulée, même si j'avais mon chapeau de doctorant, voire d'assistant de recherche, et que j'ai eu l'impression d'être engagé dans un grand travail identitaire pour ces quelques heures. Ce travail identitaire s'est déroulé au niveau de mon rôle académique de chercheur et de doctorant, notamment parce que j'étais assis sur le banc au meuble audiovisuel et c'était moi qui contrôlais l'écran et tous les ajustements à faire aux divers documents. Tous les yeux étaient donc rivés sur moi à travers cette rencontre de recherche, ce qui a entraîné le sentiment d'une certaine pression à performer et à ne pas faire d'erreur dans mon rôle de doctorant et assistant de recherche. La réunion s'est conclue vers 12h30 et je suis ensuite reparti de l'UQAM à vélo en remontant vers Montréal CoWork. J'ai pris ma 'pause' midi chez Trip de bouffe en mangeant un sandwich assis au soleil sur une table de l'avenue Mont-Royal.

Après ce succulent diner, je suis arrivé par l'arrière du coworking, chose que je n'avais faite qu'une fois auparavant, parce que j'arrivais cette fois à l'ouest du coworking. J'ai barré mon vélo dans le vestiaire prévu pour cela, et je suis rentré par la porte arrière en montant les escaliers, chose que je ne faisais jamais non plus pour commencer ma journée au coworking. J'ai donc fait une entrée discrète au sein du cowork en plein milieu de la journée. Je suis arrivé à l'ECW à 13h15 et je suis immédiatement allé m'installer sur une table haute de travail dans la zone semi-silencieuse à l'arrière du coworking, car la petite cafétéria que j'aimais était grande ouverte et il y avait de la commotion. Ainsi, puisque je voulais m'asseoir à un endroit frais et paisible pour travailler sur mon projet, en voyant qu'il y avait une table libre dans l'espace de travail à l'arrière sud-ouest du coworking, et que l'espace était silencieux, j'ai décidé d'y monter mon bureau pour mon bloc de travail de l'après-midi. Après m'être installé et avoir répondu à quelques courriels, je suis allé me servir un café dans la cuisine pour m'accompagner dans mes tâches de l'après-midi. Cependant, lorsque je suis revenu m'asseoir, seul à ma table de huit places, et en compagnie de quatre autres personnes sur les deux autres grandes tables de l'espace conçu pour le travail en silence, deux personnes sont sorties des cabines téléphoniques qui se trouvaient derrière moi et ils se sont mis à parler avec une personne qui était assise à la table derrière moi. Je crois que c'étaient des collègues de travail. J'ai trouvé ça assez dérangeant, et comme je me demandais si j'allais changer de place, les deux personnes ont finalement quitté l'espace et c'est redevenu silencieux après 15 minutes de conversation. Je me sentais soulagé de retrouver le calme ambiant de cet espace semi-ouvert, car je m'apprêtais à réaliser une tâche entrepreneuriale que j'avais

repoussée depuis la semaine dernière, celle d'officiallement annoncer l'existence de mon entreprise sur la plateforme LinkedIn.

En sirotant mon café, j'ai passé environ 20 minutes à penser à la manière de communiquer mon message, aux mots et aux termes à utiliser. Pendant cet exercice, je ressentais une certaine nervosité. J'étais anxieux de me 'dévoiler' publiquement. Je me rendais compte que depuis le début de mon aventure entrepreneuriale, j'avais été dans mon petit cocon entrepreneurial à imaginer mon projet et en parler, de manière très sélective, à des personnes que je croisais au coworking. Avec ce dévoilement, j'avais l'impression que c'était une nouvelle étape qui commençait, celle où j'existerais dans la « sphère publique ». Au moment où j'ai appuyé sur le bouton 'publier', j'ai comme ressenti un grand poids retomber, et ce sentiment était plutôt libérateur. Après quelques minutes seulement de ma publication, j'avais déjà reçu quelques réactions et des commentaires de félicitations de la part de gens que je connaissais. Je trouvais cela très agréable et excitant. J'étais maintenant soulagé de savoir que cette tâche avait été exécutée. C'était chose faite !

Par après, j'ai passé l'heure subséquente, jusqu'à 14h45, car j'avais un rendez-vous à 15h au dentiste pour la seconde étape de l'installation d'une couronne sur une de mes molaires, à lire et valider la plus récente version de mon site web que l'agence m'avait envoyé en début de semaine, et dont je n'avais pas regardé depuis quelques semaines. Ce dernier me paraissait très beau. J'étais content et confiant de ce que j'y voyais. Je trouvais ça professionnel et attractif comme apparence visuelle en ligne. Je terminais ce « shift » de travail avec un sentiment de satisfaction à l'égard du travail que j'avais accompli dans les dernières 90 minutes, ainsi que ma sélection du lieu pour effectuer ce travail. En effet, je ressentais le côté 'sérieux' de mon emplacement de travail, dont j'aurais pu le caractériser comme étant un être silencieux, concentré, et travaillant. C'était la première fois que je me représentais un lieu de travail au sein de l'ECW comme une personne.

Jour 38

Ce matin, vendredi 25 août, j'ai hésité à prendre le vélo ou la voiture pour me rendre à l'ECW, car la température était grise et pluvieuse, et je voulais également aller récupérer une table tournante en fin de journée sur l'avenue Mont-Royal, pas très loin de Montréal CoWork. J'ai donc opté pour la voiture, et ça faisait longtemps que je n'étais pas allé au coworking en voiture. Malgré un réveil difficile avec Cath, car nous sommes dans les grosses rénovations à la maison et c'était plutôt tendu ces temps-ci entre nous à cause du stress ces dernières semaines, mon état d'esprit a changé lorsque j'ai retrouvé le plaisir en mon jeu qui consistait à trouver une place de stationnement gratuit, sur le Plateau Mont-Royal, à proximité de

l'espace de coworking. Après avoir tourné un peu, j'ai pris une décision intuitive sur le boulevard St-Joseph et j'ai tourné à droite pour éviter le trafic. À mon grand régal, j'ai immédiatement trouvé une place en face de l'ENAP. Un vrai plaisir ce petit jeu ! Je trouvais que ça amorçait ma journée avec une petite « victoire », ce qui entraînait un sentiment de satisfaction en ce début de journée de travail.

Je suis arrivé à l'ECW avec ce *vibe* et j'ai fait mon entrée vers 10h20. En arrivant par la rue St-Denis, j'ai constaté qu'il y avait plusieurs personnes assises au 1^{er} étage du cowork devant la fenêtre, ce qui m'a un peu stressé, car j'avais l'impression que ça voulait dire qu'il y avait beaucoup de gens au 2^e étage. Cependant, lorsque je suis sorti de l'ascenseur, j'ai constaté que l'espace principal était pratiquement désert, ce qui m'a soulagé. Étant donné que je planifiais passer la journée à travailler sur le contenu de mes ateliers de coaching 4 et 5, ce qui me demandait une concentration et une ambiance personnalisée afin d'être productif, j'ai regardé pour un espace de travail en retrait et isolé du lounge principal. Comme à mon habitude, je me suis dirigé vers l'arrière du coworking, dans le secteur Sud-Ouest. Il y avait beaucoup d'options, puisque nous étions vendredi, et que les vendredis étaient réputés pour être plus calmes au cowork. J'ai donc choisi mon espace de travail, dans la petite cafétéria qui devenait peu à peu « mon » bureau, notamment à cause de l'odeur de croissants réchauffés et de la belle luminosité générés par les deux grandes fenêtres et les projecteurs au plafond. Tout cela me donnait une sensation de chaleur, ce qui était des plus appréciés parce que le temps était gris et pluvieux à l'extérieur.

Mon premier bloc de travail de la journée a donc débuté vers 10h30, et j'ai pris un moment pour faire l'analyse de la plus récente version de mon site web et y répertorier les derniers changements à apporter avant d'avoir la version finale. J'ai donc fait un survol attentionné du contenu de celui-ci pour suggérer dernières modifications afin de le finaliser et pouvoir compter sur lui comme outil marketing principal. Une fois cette tâche complétée, vers 11h40, j'ai appelé Olivier de l'agence Handshake et lui ai laissé un message vocal. J'ai immédiatement enchaîné et j'ai commencé à travailler sur le contenu de mon 4^e atelier de coaching entrepreneurial. J'ai travaillé sur cette tâche pendant près de 30 minutes, et puisque je commençais à avoir faim, j'ai pris une pause diner. Je *feela*is quelque chose de chaud à manger, et une soupe me semblait parfaite comme repas, c'était la première fois que j'avais ce goût spécifique en dinant au cowork. Dès lors, sans trop savoir où aller, j'ai regardé sur Google pour des restaurants servant de la soupe dans le secteur. Avec quelques options en tête, je suis allé déambuler quelque peu sur l'avenue Mont-Royal, et je me suis finalement dirigé vers un restaurant de soupe *phô* sur la rue Gilford, près du métro Laurier. C'était la première que j'allais dans cette direction, et je me sentais un peu comme un aventurier qui découvrait de nouveaux territoires. J'ai pris une soupe pour emporter et je suis revenu

manger à « ma » place, car je voulais faire une formation MITACS que je devais faire. Je voulais ainsi me débarrasser de cette tâche sans trop perdre de temps, et je me suis dit que de la visionner tout en mangeant une soupe semblait être un diner agréable et productif.

Après ma ‘pause’ diner, j’ai réussi à parler à Olivier pour prévoir la finalisation de mon site web. J’étais content d’avoir pu accomplir cette tâche, reliée à mon site, avant la fin de semaine. Cela m’a propulsé dans mon dernier bloc de travail de la semaine, qui consistait à continuer la création du contenu pour mes ateliers de coaching 4 et 5, portant sur l’excellence entrepreneuriale et l’art du samouraï-preneur. Pendant ces quelques heures de travail créatif, j’avais une musique d’ambiance de type house/EDM qui jouait avec un volume assez élevé (42%), puisque je me trouvais seul dans ce bel espace que je considérais comme « mon » bureau pour l’après-midi. J’avais le sentiment de me trouver dans une bulle de travail rythmique et créative. En effet, mon après-midi a passé très vite, au rythme de la musique, et j’ai ressenti un superbe *vibe* en étant seul dans « mon » bureau sans distractions, à l’écart de la vie sociale qui se déroulait dans l’espace central de l’ECW, dans lequel j’avais pu créer l’ambiance de travail qui allait le mieux me servir pour mes tâches entrepreneuriales à accomplir. Je terminais ma semaine de travail avec la sensation d’avoir été productif, ce qui entraînait un grand sentiment de bonheur au moment de quitter Montréal CoWork pour entamer ma fin de semaine.

Jour 39 (Semaine 22)

Cette semaine de terrain a débuté le mardi 29 août, et en roulant en direction du coworking à vélo vers 9h15, j’ai eu une réflexion sur le *flow* (mouvement) et ma capacité à conserver le momentum de manière générale, et surtout dans ma vie entrepreneuriale. Cette réflexion a été entraînée par ma tentative de conserver un flow de mouvement tout au long de mon trajet à vélo, chose que j’ai quand même bien réussie. Je me disais que le *flow* du mouvement physique générait en quelque sorte un *flow* de l’esprit, ce qui pouvait nourrir la créativité et les idées de manière générale. Après m’être senti dans le *flow* tout au long de ma *ride* de vélo, en éprouvant un sentiment de légèreté et d’avancement dans la bonne direction, je suis arrivé à l’ECW sur ce mouvement de l’esprit stimulé par mon mouvement physique en tant que cycliste, et j’ai croisé Thomas dans le hangar à vélo, dont j’avais fait sa connaissance au party des 6 ans de Montréal CoWork à la fin du mois de juin dans le hangar à vélo. Il revenait d’un mois de vacances en Europe et nous avons pris quelques minutes pour faire du *small talk* et se dire comment les choses allaient.

Lorsque j’ai descendu de l’ascenseur au 2^e étage, vers 9h40, j’ai ressenti une grosse atmosphère de la rentrée. C’était vraiment comme si « l’école » recommençait. Les gens revenaient de vacances, ils se parlaient dans le lounge principal. J’ai assisté à cette ‘rentrée’ pendant près d’une heure, car je m’étais

installé dans un divan individuel dans la lounge pour consulter mes courriels et commencer ma journée de travail. Je n'avais pas eu le réflexe de m'installer dans le lounge commun depuis les dernières semaines, et ce matin j'avais eu le goût de commencer ma journée dans le cœur névralgique de la vie sociale de Montréal CoWork. Cependant, je crois que le fait que j'étais assis dans l'espace collectif du lounge principal a donné « l'autorisation » à Olivier de venir s'asseoir à côté de moi pour me jaser du projet d'agrandissement de l'espace de coworking. Il m'a dit que c'était Emma qui lui avait dit de me parler d'une idée qu'il avait eue, celle de créer une salle de bien-être/studio pour le Yoga. Sans jamais me demander s'il me dérangeait, il est resté pendant près de 25 minutes de son projet. Je n'avais pas vraiment le goût de 'perdre' ce temps en ce début de ma journée, mais par respect et politesse sociale j'ai engagé la conversation et je lui ai donné mon attention. Lorsqu'il est parti, j'ai eu une petite pensée sur la distinction entre la socialisation imposée, par autrui, et la socialisation recherchée, par soi-même. C'était une autre forme de tension entre soi et l'autre qui me sautait aux yeux. Malgré le fait que je m'étais assis dans l'espace collectif, je désirais me trouver dans ma petite bulle pour travailler, sans pour autant socialiser avec les autres. Leur présence me suffisait pour me sentir 'connecté' à la vie sociale du moment.

Ainsi, au moment où Olivier est reparti, j'ai été en mesure de réellement entamer ma 'journée de travail entrepreneurial'. Cependant, je sentais que j'avais besoin de migrer ailleurs pour trouver un endroit un peu plus calme et à l'étroit pour accomplir la tâche que je désirais accomplir dans les prochaines heures. Je me suis donc dirigé vers « ma » table de conférence dans le carrefour du billard et j'y ai déposé « mon bureau ». Je suis ensuite allé me verser une tasse de café dans la cuisine, mais lorsque je suis revenu et me suis assis autour de la table de conférence, j'ai trouvé que l'air climatisé fonctionnait trop et que c'était plus frais que ce que j'avais espéré. J'ai donc instantanément pris mes choses et je me suis installé dans « mon bureau », ma place dans le coin sud-ouest de la petite cafétéria. À mon agréable surprise, il y avait une chaise de bureau en face de « ma » place, et j'ai décidé de changer la chaise en plastique pour la chaise en tissu. Je me suis dès lors senti plus confortable, et je ressentais un immense bonheur à être un peu isolé des autres et avoir ma propre bulle dans laquelle je pouvais travailler. J'ai passé les 90 minutes subséquentes à boire mon café et travailler le contenu de coaching de mon atelier 4. J'étais satisfait d'avoir pu avancer la création de contenu de cet atelier, tout en visualisant comment j'allais le présenter à mes futurs clients (qui n'existaient pas encore).

Puisqu'il y avait un *lunch & learn* sur l'heure du midi, et que je voulais y participer, je suis allé me chercher à manger au Thai express vers 12h15 et je suis revenu m'asseoir dans le lounge principal vers 12h30. Nous étions environ 25 personnes qui assistaient à cette activité organisée par la compagnie Rézin, qui était elle-

même membre de l'ECW. Nous avons dégusté deux verres de vin, en collectivité, et avons eu droit à une présentation informative sur la bioénergie et sur la culture du vin. Je trouvais cela agréable de me sentir comme faisant partie de la communauté du cowork, sans pour autant avoir à socialiser avec les autres. J'étais assis seul sur mon divan, mais j'étais un membre de l'audience et je me sentais connecté aux autres.

À 13h, j'avais un appel téléphonique avec Alex de l'agence Handshake, mais le *lunch & learn* tirait à sa fin, ce qui m'a amené à avoir quelques minutes de retard. Étant donné que les cabines que je réservais habituellement étaient prises, je suis allé dans la cabine téléphonique qui se trouvait dans le carrefour du billard. C'était la première fois que j'y mettais les pieds, et elle m'a beaucoup fait penser à une capsule à voyage dans le temps (c'était une petite cabine téléphonique blanche qui était très étroite et pas vraiment confortable). L'appel prévu avec Alex était pour finaliser mon site web et pour qu'il puisse me donner une petite formation quant à la gestion du site web en tant qu'administrateur. Pendant ces 30 minutes, je me suis senti un peu désemparé face à l'outil technologique, et je me demandais si j'arriverais à bien assurer sa gestion à travers le temps. Je tentais aussi bien que possible de suivre les indications d'Alex dans mon petit espace très étroit. Il m'a également montré comment accéder à ma boîte courriel associé au site web (info@trc3.ca) qui était par le fait même l'adresse web 'officielle' de mon entreprise (je n'utiliserai jamais cette adresse pour communiquer avec les gens, toujours mon adresse personnelle Gmail.)

Après cette rencontre, vers 13h40, je suis retourné à « mon » bureau dans la petite cafétéria. J'y avais laissé mes effets personnels et lorsque j'y suis revenu, j'ai retrouvé un espace libre de gens (il y avait cinq personnes à 13h05 lorsque j'étais venu chercher mon ordinateur pour aller à ma rencontre avec Alex). C'est donc avec bonheur que je revenais m'installer à « mon » bureau dans la petite cafétéria, avec une luminosité inspirante, une chaleur de boulangerie, et une petite odeur de pain frais qui rôdait en l'air. Toutefois, après avoir travaillé environ 40 minutes en paix, il y a une personne qui est venue s'installer sur la table en avant de moi vers 14h30. Sa présence est venue perturber ma bulle et m'a un peu sorti de ma concentration et du bien-être que j'éprouvais à être seul dans cette cafétéria. Je ressentais un malaise subconscient à l'égard de la musique que je faisais jouer sur mon ordinateur. Je me suis surpris à baisser le volume deux ou trois fois, parce que je ne voulais pas déranger l'autre (même si c'était lui qui avait décidé de venir s'installer dans « mon » espace de travail en connaissance de cause). Je trouvais que c'était un des plus gros désagréments du coworking, celui d'avoir sa bulle percée à tout moment par quiconque désirait s'installer dans le même environnement que soi. De plus, vers 15h20, une autre personne, qui semblait être l'employé de la première personne qui s'était assise devant moi, est venue la rejoindre. Ce n'était plus simplement mon champ de vision et ma bulle sensorielle qui étaient perturbés par la présence d'autrui,

mais également mon champ auditif, car les deux se parlaient sans arrêt. Je trouvais cela très désagréable. J'ai tout de même réussi à me concentrer et à terminer mes tâches entrepreneuriales que je m'étais fixées pour la journée, qui consistaient à avancer la création du contenu de mes ateliers de coaching 4 (excellence entrepreneuriale) et 5 (l'art du samouraï-preneur). Malgré cette fin de journée sensoriellement mouvementée, j'étais content et motivé de constater la qualité du contenu que j'avais réussi à créer au courant de la journée, et j'étais confiant que « mes futurs clients » allaient apprécier ce contenu (je n'aurai finalement jamais eu la chance de présenter ce contenu à des clients lors de mon terrain de recherche).

Cette journée a été la seule de la semaine que j'ai pu consacrer à mon terrain de recherche, notamment car je commençais à donner mon cours d'automne jeudi 31 août. J'ai tout de même eu une pensée intéressante en me rendant à l'université pour donner mon cours. En me rendant à l'UQAM, vers 8h30 puisque le cours débutait à 9h30, j'étais pris dans l'heure de pointe du trafic cycliste, et j'ai vraiment ressenti une différence par rapport à mon habitude. En effet, c'était très achalandé sur les routes, notamment sur la rue Bellechasse, et j'ai trouvé mon expérience de mobilité beaucoup moins agréable qu'à l'habitude. Je trouvais cela plus stressant. Habituellement, je me dirigeais vers l'ECW entre 9h et 10h, et le fait de me retrouver dans l'heure de pointe matinale m'a amené à reconnaître le luxe que j'avais eu, tout l'été, de me déplacer quand je voulais, et non quand je devais, en fonction d'un horaire qui préétabli par autrui (comme c'était le cas ce matin avec mon cours qui **devait** commencer à 9h30). La flexibilité que j'avais à l'habitude me permettait d'éviter les heures de pointe, et elle me permettait de me déplacer plus librement, moins dans la masse des gens qui étaient contraints à un horaire fixe de type 9 à 5. Je constatais dès lors que c'était un privilège dont je n'avais pas réalisé avoir depuis le début de mon terrain. Ce privilège de me déplacer quand je voulais, à moins d'avoir des rendez-vous fixés. Je comprenais que cette flexibilité-là avait beaucoup de valeur, et elle faisait partie de ma richesse en tant que travailleur autonome. Elle me permettait d'aborder le travail entrepreneurial différemment, avec un sentiment d'autonomie et une absence de 'réelles' contraintes. Ce sentiment de liberté m'a amené à encore plus apprécier mon chapeau d'entrepreneur.

Jour 40 (*Semaine 23*)

Cette première semaine de terrain de septembre s'est déroulée sur une seule journée, mercredi 6 septembre. Étant donné que j'avais passé le début de semaine à Hampton Beach, aux États-Unis, dans le cadre de la longue fin de semaine de la fête du Travail, je me suis levé plus tôt qu'à l'habitude afin de pouvoir me mettre à jour sur mes boîtes à courriels. J'ai donc travaillé de 8h à 9h45 sur mon îlot de cuisines, tout en me remettant dans un rythme de travail après cinq jours de vacances à la plage. J'ai ensuite sauté

sur mon vélo pour me diriger vers Montréal CoWork, et pendant ce trajet de 40 minutes, je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de choses qui se passaient dans mon fil de pensée pendant ce déplacement actif. Je me disais que c'était ma responsabilité de diriger ce fil de pensée, cette « force motrice » à bon escient. Or, pendant ce trajet à vélo, j'ai réfléchi au fait que l'entrepreneur, de manière générale, ne porte pas de chapeau en soi (même si c'est une expression que je continue à utiliser à ce jour). Il porte plutôt différents maillots, à la manière des sportifs, en fonction des diverses occupations socio-perso-professionnelles de l'individu. Par exemple, ce matin je sentais que je portais davantage mon maillot d'enseignant-professeur, car ma journée était dédiée à cette fonction. Dans une journée typique, je me disais qu'une personne devait changer plusieurs fois de maillot en fonction de ses occupations. Je trouvais donc que l'analogie du 'maillot', qui me paraissait davantage identitaire que le 'chapeau', se prêtait mieux aux différentes occupations quotidiennes et hebdomadaires mensuels de l'individu. En ce qui me concernait, avec la rentrée universitaire et tout le travail de préparation pour le cours que j'enseignais avec Cincinnati à l'automne, j'avais l'impression que je devais malheureusement laisser un peu de côté mon 'maillot' entrepreneurial cette semaine, maillot qui n'était d'ailleurs pas pleinement défini et qui était encore en élaboration.

Je suis arrivé au coworking à 10h30, ce qui m'a laissé le temps de m'installer sur un divan individuel dans le lounge principal avant l'arrivée de représentants allemands de la ville de Cologne, qui m'avaient écrit sur la base d'une mise en contact de Michael Kriegel. Nous nous étions fixé un rendez-vous à 11h à la réception de Montréal CoWork, afin de faire connaissance et leur faire un petit tour de l'ECW. La rencontre fut très intéressante, et nous avons établi un bon contact. Ils étaient en Amérique du Nord pour créer des liens avec les startups et entreprises de Montréal, Boston et New York qui voudraient internationaliser leurs opérations en Europe et en Allemagne (en mettant de l'avant la ville de Cologne). Nous avons pris une heure pour faire le tour de l'endroit. Je me sentais un peu comme un ambassadeur de l'espace de coworking, mais de manière plus importante, j'ai constaté pendant notre échange que je portais davantage mon 'maillot' « d'universitaire engagé » dans l'écosystème entrepreneurial montréalais. Nous sommes ensuite allés manger dans un restaurant sur l'heure du midi et avons continué à échanger sur nos projets et intérêts respectifs. Ce moment de socialisation professionnel a été fort agréable, et je me suis rendu compte c'était davantage mon rôle académique qui avait été mise à l'avant-plan tout au long de cet échange. Nous nous sommes quittés en échangeant nos contacts et nous avons convenu de rester en contact (cela aura été la dernière fois que j'aurai parlé à ces homologues allemands).

Vers 13h, je suis revenu à « mon » bureau au sein du lounge principal, puisque j’y avais laissé tous mes effets personnels. J’ai toutefois décidé de prendre mes affaires et de **migrer** vers la petite cafétéria à l’arrière de l’ECW, car je trouvais que la luminosité y était belle en ce début d’après-midi. De plus, cet espace ouvert et vacant m’était très invitant. Il me donnait le goût de m’y installer et d’y travailler. J’ai donc passé l’après-midi à y travailler et à développer le contenu de ma troisième séance du cours MGT6221. J’ai également pris un moment pour régler des éléments reliés à mon rôle de propriétaire immobilier, car je devais notamment acheter une laveuse pour un logement et régler la facture des rénovations d’un autre logement. Finalement, j’ai pris du temps pour créer une capsule à hauteur d’auteur dans le cadre de mon rôle d’assistant éditorial aux médias sociaux avec la RIPME. Je planifiais diffuser cette capsule le lendemain en début de l’après-midi, après avoir donné mon cours en avant-midi.

Bref, je n’ai jamais réussi à trouver le temps de travailler sur mon projet entrepreneurial en cette journée de terrain, à mon regret, car je sentais une pression de prendre de l’avance quant à la création du contenu de mes séances de cours avant la venue des collègues de Cincinnati, qui arrivaient dans 2 semaines. J’avais le sentiment que le mois de septembre allait être très chargé, et malgré le fait que j’avais passé un après-midi de travail agréable, je ne pouvais m’empêcher de ressentir un certain stress découler de la quantité de tâches de natures académiques que je devais accomplir en lien avec le début de session universitaire.

Jour 41 (Semaine 24)

Ma 24^e semaine de terrain a débuté mardi 12 septembre avec un message de la part de Priscilla, ma « directrice » au sein de l’OMV, qui voulait qu’on se rencontre pour discuter des tâches à réaliser à la suite du *review & resubmit* que nous venions de recevoir en lien avec notre article scientifique. J’ai donc décidé de retarder mon départ de la maison afin de pouvoir assister à cette rencontre à partir de mon « nouveau » bureau à la maison, puisque je venais de terminer la majeure partie des rénovations dans cette pièce, et j’avais pris le temps de remettre mon bureau en ordre dans le but de m’y sentir confortable pour y travailler. Notre rencontre s’est terminée à 10h20, et je suis ensuite allé promener la petite Gipsy avant de quitter la maison pour me diriger à l’ECW en voiture. Mon trajet fut agréable et j’ai bu un latté tout en me rendant à Montréal CoWork. Pendant ce déplacement matinal, à travers mon fil de pensée ambiant, je me rendais compte qu’au fur et à mesure que mon terrain de recherche avançait et que je réfléchissais à mon expérience vécue, mon projet de thèse semblait davantage porter sur la ‘sensorialité spatiale’ de ma construction identitaire en tant qu’entrepreneur plutôt que sur les ‘pratiques spatiales’ en soi. Cette réflexion m’a chatouillé pendant quelques instants, mais lorsque je suis arrivé près du cowork, je me suis

amusé à faire mon jeu de la place de stationnement gratuit et après quelques minutes, j'ai réussi à trouver une belle place pas trop loin du cowork.

Je suis arrivé à l'ECW vers 11h40 et je suis immédiatement allé m'installer dans la petite cafétéria à l'arrière, car je voulais me retrouver dans un endroit à la fois lumineux, chaleureux, et calme. À ma belle surprise en arrivant dans la cafétéria, il y avait une sublime odeur de pain frais et j'ai remarqué que l'employé responsable du service traiteur du cowork était en train de préparer des sandwiches. Je me suis donc installé dans l'espace, avec une délicieuse odeur dans les airs, près de la fenêtre pour bénéficier de la lumière naturelle. J'ai réussi à travailler efficacement pendant près de deux heures à « ma » place dans la petite cafétéria en consacrant du temps au *review & resubmit* de mon article avec Kerstin qui portait sur l'entrepreneuriat interculturel, ainsi qu'à la tâche de codage des données pour l'article de l'OMV dont il avait été question lors de ma rencontre matinale avec Priscilla. Vers 13h40, je me suis fait déranger par deux coworkers qui sont venus s'installer à côté de moi pour une rencontre, et comme ils parlaient assez fort, j'ai profité du fait que j'avais complété ce segment de travail pour prendre une pause et aller me chercher un sandwich à Trip de bouffe. Je suis revenu le manger sur la terrasse du cowork, afin de profiter du soleil et me donner l'occasion de faire une transition cognitive et énergétique avant de me lancer sur une nouvelle tâche, de nature entrepreneuriale cette fois, pour mon bloc de travail de l'après-midi. Cette transition était en quelque sorte un moment pour changer mon 'maillot' socioprofessionnel.

En revenant à « ma » place de travail dans la petite cafétéria vers 14h40, j'ai constaté que les deux coworkers étaient toujours en réunion et qu'ils étaient encore en train de parler fort. J'ai donc pris mes affaires et j'ai migré vers la salle de conférence au carrefour du billard afin d'y installer « mon » bureau pour le reste de la journée. Il n'y avait personne qui y travaillait et l'espace m'était accueillant. Je trouvais cela assez spécial de me retrouver dans cet espace de travail, car je n'y avais pas travaillé depuis un certain temps, et je sentais que je devais en quelque sorte me 'réapproprier' l'espace. De plus, comme ça faisait près de deux semaines que j'avais pu consacrer du temps à mon projet entrepreneurial, j'ai ressenti une certaine frustration au début de ce bloc de travail lorsque je me suis remis à travailler le contenu de mon 4^e atelier de coaching, portant sur l'excellence entrepreneuriale, car je ne me rappelais plus vraiment comment je procédais pour monter celui-ci. Après environ 40 minutes de travail, je sentais revenir un rythme de travail satisfaisant, et je retrouvais du bonheur et de la fierté à créer du nouveau contenu de coaching. En effet, avec la rentrée universitaire automnale, mon temps et mes énergies étaient requis ailleurs, et je ne trouvais pas cela évident de devoir me 'séparer' de mon projet entrepreneurial après y avoir consacré une grande partie de mon été. J'étais donc très content de finalement pouvoir m'y remettre

un peu et retrouver une certaine productivité entrepreneuriale dans la création de contenu pour mon offre de service.

Finalement, j'ai passé près de 90 minutes relativement productives au courant de l'après-midi à travailler sur mon projet d'entreprise. Je n'ai été interrompu que pendant quelques minutes, lorsqu'une collègue du cowork que j'avais connu le mois dernier lors de l'activité de codéveloppement est passée par le carrefour du billard et a décidé de s'arrêter pour me parler un peu. Nous avons fait un peu de *small talk* et elle m'a demandé de lui partager les idées que j'avais pour elle (je lui avais préalablement mentionné avoir eu des idées pour elle, mais nous ne nous étions pas vus depuis). J'ai donc pris un moment pour partager ma pensée et elle a semblé avoir trouvé mes idées intéressantes. Or, ces quelques minutes à informellement échanger ont été les plus 'socialement' engagées de ma journée au coworking. Ce moment de socialité a été agréable, mais j'aurais très bien pu ne pas l'avoir eu et ma journée de travail aurait été pas mal été pareil. Je me rendais de plus en plus compte que je ne venais pas à l'ECW dans un but de socialisation et pour sortir de mon isolement socioprofessionnel, ce que d'autres entrepreneurs semblaient faire sur la base de ce que j'avais entendu. Je venais plutôt au coworking pour me retrouver dans un contexte spatial distinct autour duquel je pouvais rattacher ma pratique entrepreneuriale.

Jour 42

Lorsque j'ai quitté la maison ce matin, mercredi 13 septembre, il y avait une pluie assez forte à l'extérieur, et le ciel était d'un gris assez opaque. J'étais assis dans ma voiture et il y avait de la musique classique qui jouait à la radio. Je me sentais enrobé d'une enveloppe sensorielle délicate et réconfortante, alimentée par le son des gouttes sur la voiture, la musique classique qui remplissait l'habitacle, les odeurs de la pluie qui frappait les arbres et la verdure sur mon passage, ce qui dégagait une sorte d'odeur chlorophyllée. Je me disais que c'était une belle atmosphère pour commencer ma journée de travail, car ça me mettait dans une espèce d'état d'esprit calme et serein, une sorte de reflet de l'ambiance sensorielle qui était absorbé par mon corps.

Lorsque je suis arrivé à l'ECW vers 10h20, l'espace m'apparaissait quasiment vide. Il n'y avait qu'Emma derrière le comptoir du café et Lou assise devant elle qui buvait son café et qui lui parlait tranquillement, ainsi qu'une autre coworker qui était assise dans le lounge principal. Ma première constatation en sortant de l'ascenseur a été de remarquer la belle lumière artificielle au sein de l'espace ouvert et la musique de type funk qui jouait dans l'arrière-fond (il y avait une chanson de Michael Jackson qui jouait au moment de mon arrivée dans l'espace). J'ai donc décidé de m'installer sur un divan individuel dans le lounge principal pour initier ma journée de travail. J'ai passé environ deux heures à travailler de manière concentrée sur le

PPT de la séance 3 de mon cours MGT6221, qui allait se dérouler le lendemain. J'ai également été en mesure de terminer le scénario de mon activité LEGO Serious Play que j'allais donner la semaine suivante dans le cadre de la visite des collègues de l'Université de Cincinnati. Vers 12h20, j'ai senti qu'il était temps de prendre une pause et d'aller me chercher à manger. En arrivant à l'ascenseur pour descendre au rez-de-chaussée, j'ai recroisé la même coworker que j'avais vu la veille et avec qui j'avais fait l'activité de codéveloppement. Nous avons tenté de faire du *small talk* pour respecter les codes de bonne conduite sociale, mais nous n'avions pas grand-chose à nous dire. Elle m'a demandé si j'avais des habitudes alimentaires autour du cowork, je lui ai parlé de Trip de bouffe et de Poke royal que j'aimais bien. Lorsque nous sommes arrivés en bas, elle m'a présenté à sa collègue qui fumait une cigarette à l'extérieur et nous avons feint un très petit *small talk*, avant que je ne leur souhaite bon appétit et que je me mette à marcher. C'était un peu étrange, car les deux marchaient derrière moi jusqu'à l'avenue Mont-Royal, mais on ne s'est pas reparlé. Pendant ces quelques instants, je me disais qu'il y avait des codes sociaux qui semblaient exister au sein de l'ECW et que la 'bonne' chose à faire était de les respecter. Ce n'était donc pas la réelle envie de socialiser qui semblait influencer certaines interactions, mais plutôt ces codes sociaux. Ce fil de pensée a été interrompu lorsque je suis arrivé à l'intersection de l'avenue Mont-Royal et que je suis allé me chercher un Pad Thai pour ensuite le ramener à mon lieu de travail.

Lorsque je suis revenu au cowork, l'endroit où j'étais installé dans le lounge principal était devenu très achalandé. Il devait y avoir près de vingt personnes qui occupaient désormais l'espace, que ce soit pour manger ou pour parler. Étant donné que le soleil avait fini par sortir, j'ai voulu aller voir dans la petite cafétéria à l'arrière si je pouvais m'asseoir près d'une fenêtre pour savourer ses lumineux rayons. À ma belle surprise, « ma » place, avec « ma » chaise de bureau que j'y avais installé deux semaines auparavant était disponible, et puisqu'il n'y avait que deux autres coworkers qui mangeaient dans la pièce, je m'y suis installé avec bonheur. J'ai ainsi mangé mon Pad Thai assis devant mon ordinateur, tout en relisant mon article sur l'entrepreneuriat interculturel qui était à finaliser et renvoyer à la revue ERD (*Entrepreneurship and Regional Development*) d'ici la semaine suivante. Quand 14h a sonné, je me suis dirigé vers « ma » cabine téléphonique (la numéro 2), que j'avais pris soin de réserver pour ma rencontre de travail avec Neil et Aaron en vue de leur visite avec les étudiants de l'université de Cincinnati qui avait lieu la semaine suivante.

Notre réunion a duré jusqu'à 15h et après, j'ai reçu l'appel de Priscilla pour me dire qu'elle avait rencontré Richard, un co-chercheur du projet de recherche de l'OMV auquel je me greffais tranquillement par la force des choses. Elle m'a mis à jour de leur conversation, et on a réaligné ma tâche à accomplir pour la semaine

suivante. Comme je commençais à trouver qu'il y avait de plus en plus de tâches à accomplir pour la semaine suivante, j'ai profité de la fin de l'après-midi pour débiter le travail de codage, avant de revenir à la relecture et l'ajustement de mon papier sur l'entrepreneuriat interculturel. À la fin de ma journée de travail, je me trouvais affecté par deux types d'émotions contraires et paradoxales. D'un côté, j'étais très content de la journée de travail que j'avais connu d'un point de vue académique. J'avais été dans le flow de la pensée et de l'action et j'avais pu réaliser les tâches que je m'étais fixées pour la journée. J'avais réussi à faire tout ce que je voulais. Cependant, je ressentais en même temps une certaine frustration de ne pas avoir pu trouver le temps pour travailler sur mon projet entrepreneurial. Je sentais que celui-ci passait de plus en plus en second plan, après mes 'contraintes' et 'obligations' professionnelles reliées à mes rôles d'enseignement et de recherche. Je commençais à trouver que la finalisation de la création de mon offre de service s'étirait plus que ce que j'avais planifié, car il me restait notamment les deux derniers ateliers de coaching à finaliser, en plus de mes conférences formatives qui étaient destinées aux organisations. Je pensais avoir tout complété pour le début du mois de septembre, et je réalisais que ce mois allait se terminer sans que je parvienne à même avancer davantage ces éléments de mon projet entrepreneurial.

Jour 43

Cette semaine de terrain s'est conclue vendredi 15 septembre avec une journée en deux phases spatiotemporelles carrément distinctes. Tout d'abord, je me suis dirigé vers HEC Montréal relativement tôt à vélo, sous un beau soleil automnal, afin d'assister à une conférence de Martha Feldman organisée par Charlotte. J'étais le seul représentant de l'UQAM et la conférence se déroulait dans une salle dont je n'avais jamais encore été (le local 2.825, près de la bibliothèque). C'était également la première fois que je visitais la bibliothèque du HEC, dont j'ai trouvé superbe par ailleurs. Or, cela pour dire que j'étais dans un environnement inconnu, qui n'était pas du tout familier, et j'ai ressenti ce que j'ai interprété comme une forme de « retranchement identitaire », un mécanisme de défense au niveau de ma personne, probablement inconscient, qui se déclenchait afin de me « protéger des autres ». Le contenu de la conférence était assez intéressant, mais c'est cet épisode identitaire qui a davantage marqué ce premier volet à ma journée. Je suis ensuite parti du HEC vers 12h30 et j'ai dévalé l'inclinaison de la côte Sainte-Catherine à vélo jusqu'au restaurant *Mimi & Jones* pour manger un délicieux repas végétarien. J'ai mangé sur la petite terrasse sur l'avenue du Parc, au soleil, et après je me suis dirigé vers Montréal CoWork. Dès que je suis arrivé sur l'avenue Mont-Royal, à la hauteur de la rue Saint-Dominique, j'ai immédiatement ressenti un sentiment de familiarité, et cela m'a rempli de bien-être. En effet, je me suis senti de retour dans « mon environnement », et c'était ce sentiment de familiarité qui allait orienter le reste de ma journée à l'ECW.

Cette expérience m’a notamment amené à réfléchir sur la distinction que j’avais vécue, en l’espace de quelques heures à peine, entre une forme de retranchement et fermeture identitaire lorsque je me trouvais à HEC Montréal, et de l’autre côté, une forme de familiarité et ouverture identitaire lorsque j’étais revenu dans « mon » périmètre de travail du Plateau Mont-Royal.

J’ai fait mon entrée au cowork via l’ascenseur et dès que je suis arrivé dans le lounge principal, je me suis senti comme si j’étais « chez moi ». Étant donné que je souhaitais me retrouver au soleil pour travailler, je suis allé voir dans la petite cafétéria à l’arrière s’il y avait des places libres. Il y avait six personnes qui y étaient installées. Je ne me voyais pas y prendre place. J’ai donc décidé de m’installer sur « ma » table de conférence, dans le carrefour du billard, et j’y ai travaillé près de deux heures. J’étais emballé, car j’avais réussi à finaliser la révision de l’article sur Desjardins que j’écrivais avec Christoph et qu’on avait soumis au *Journal of Management History*. Vers 15h, mon ordinateur m’a signalé son besoin de se brancher, ce qui m’a poussé à aller voir si la rallonge électrique que j’avais installée dans la cafétéria en début de semaine était disponible, mais celle-ci était utilisée par un coworker. J’ai trouvé cela intéressant de constater qu’un ajustement à l’espace que j’avais fait il y a quelque jour était toujours en place et servait à d’autres membres de la communauté du cowork (cette rallonge électrique allait rester à cet endroit jusqu’à la fin de mon terrain de recherche au mois d’avril 2024).

Puisque je désirais être au soleil par ce vendredi radieux, j’ai alors eu l’idée d’aller voir sur la terrasse extérieure s’il y avait des prises électriques. À ma belle surprise, il y en avait quelques-unes. Je n’ai donc pas hésité. Je suis allé chercher toutes mes affaires et j’ai migré sur la terrasse pour entamer une nouvelle tâche de travail. Pendant ce moment de migration, j’ai croisé Marine à la réception, et elle m’a dit qu’elle avait des nouvelles à m’annoncer. Je lui ai dit de venir me trouver sur la terrasse lorsque le voudrait, et elle est venue quelques minutes plus tard. Nous avons eu un petit moment de socialisation, c’était le seul de ma journée au cowork. Elle m’a annoncé qu’elle avait obtenu le poste qu’elle convoitait chez Héma-Québec, et cela pouvait potentiellement m’ouvrir des portes pour développer des ateliers de leadership avec elle éventuellement (cela ne s’est jamais produit). Lorsque je suis arrivé sur la terrasse avec mes effets personnels, il y avait deux personnes qui étaient sur des appels téléphoniques aux extrémités de la terrasse. Je me suis donc improvisé un bureau de travail en plein milieu de la terrasse et je n’ai pas été dérangé par la présence d’autrui pour le reste de l’après-midi, mis à part quelques fois où j’ai été légèrement distrait, mais davantage amusé, par des sons de klaxons.

J’étais assis au soleil, faisant face vers l’ouest et la montagne. J’avais enlevé mes souliers pour me sentir encore plus décontracté et j’avais les pieds étalés sur une chaise devant moi. Sous ceux-ci, un faux tapis

vert recouvrait la terrasse faite de bois. Sur mes deux côtés, vers le nord et le sud, des murs de briques 'sécurisaient' cet espace de travail qui débordait de soleil. À l'arrière, la rue St-Denis m'offrait une symphonie de klaxons en cette heure de pointe qui concluait la semaine de travail, et parfois, j'entendais même le sifflement d'un oiseau. J'ai donc passé un après-midi très agréable sur la terrasse à créer du contenu d'entraînement entrepreneurial, ce qui m'a permis de conclure la création du contenu de mon 4e atelier de coaching entrepreneurial, qui portait sur l'excellence entrepreneuriale inspirée des préceptes stoïciens. Il y avait la chaleur du soleil qui me caressait la peau et l'âme, et une brise ambiante des plus agréables qui gardait mon organisme dans une certaine fraîcheur. J'avais une espèce de sentiment de « liberté » à me retrouver, les pieds déchaussés, à l'extérieur avec les arbres et les oiseaux. Je ressentais un *vibe* de créativité parcourir tout mon corps, et cela m'a aidé à accomplir efficacement la tâche entrepreneuriale que je m'étais fixée. Je me suis senti « léger » à terminer cette semaine en jouant à l'entrepreneur quand j'avais passé une majorité de celle-ci à travailler à l'enseignant et au chercheur. J'en étais très fier !

(Semaine 25)

Cette semaine du mois de septembre était celle de la visite des collègues de l'Université de Cincinnati dans le cadre du cours commun que nous donnions en entrepreneuriat social, et j'ai passé le début de semaine à finaliser le programme et le contenu des activités pour l'ensemble de ce séjour. Je n'ai donc pas eu l'opportunité de me rendre au cowork ni de travailler sur mon projet entrepreneurial. J'ai toutefois été frappé d'une pensée très intéressante lorsque je me rendais à l'UQAM, jeudi 21 septembre, pour enseigner mon cours.

En roulant à vélo par cette belle matinée ensoleillée, j'ai ressenti un grand bien-être intrinsèque et je me suis mis à réfléchir sur l'importance du bien-être, intérieur, émotionnel, quant au déploiement identitaire. Je me disais que lorsqu'une personne se sent bien, qu'elle est bien, et qu'elle ne se sent pas opprimée, elle possède alors une certaine posture de bien-être. Cette posture lui amène une forme de liberté qui lui permet de se construire, d'être qui elle veut, de prendre le temps de devenir, également, car c'est très important d'avoir ce temps-là. Dès lors, on peut se construire, on peut expérimenter un déploiement identitaire qui vient de soi, on peut s'identifier, on peut se faire « identité » soi-même, davantage à travers une posture de bien-être. À contrario, je me disais que lorsqu'une personne se retrouve dans une posture davantage caractérisée par le mal-être, qu'elle est malheureuse, et qu'elle est même peut-être opprimée, cette dernière ne fait possiblement pas l'expérience du déploiement identitaire, mais elle se retrouve plutôt dans une forme de contrainte identitaire. Je trouvais donc intéressant de considérer ces deux volets

de « faire identité » : l'identité par soi et l'identité par autrui. Par soi, la construction identitaire se déploierait davantage dans le bien-être et la liberté. Par autrui, elle est davantage contrainte, elle est imposée à travers une forme d'oppression. Je réalisais ainsi que mon projet de recherche s'inscrivait clairement dans une posture de bien-être et de déploiement identitaire, car j'avais ce privilège et ce luxe. Bref, cette constatation m'a amené à voir ma démarche de recherche et mon cheminement identitaire sous une nouvelle lumière.

Jour 44 (*Semaine 26*)

Après dix jours à ne pas avoir pu aller à l'ECW, à cause des impératifs académiques et de la charge de travail en cette rentrée, j'étais très heureux de pouvoir être de retour sur mon terrain de recherche en ce mardi 26 septembre. En roulant à vélo pour me rendre au cowork à mon heure de prédilection (entre 9h30 et 10h), j'ai eu une belle réflexion pendant ce trajet sans trafic dans la calme matinée montréalaise. Mon fil de pensée tournait autour des notions du momentum et du travail. Je me disais que je n'avais pas eu l'occasion de travailler sur mon projet entrepreneurial depuis le 15 septembre, et je sentais avoir perdu mon momentum entrepreneurial au cours du dernier mois. Je trouvais ça difficile de me sentir productif sans ce momentum, sans ce rythme de travail et ce rythme de croisière. Je me disais que je devais m'assurer d'en repartir un et qu'à travers celui-ci, j'allais pouvoir retrouver un rythme de travail intéressant. Je me consolais en me disant que c'était quelque chose que de nombreux entrepreneurs devaient vivre à travers les divers projets de vie qui peuvent parfois congestionner le quotidien entrepreneurial. J'ai repris un élan de positivité en me promettant d'en reconstruire un dans les semaines à venir. J'avais déjà hâte de me recréer un momentum de travail et un momentum entrepreneurial, tout en retrouvant mon « moi » entrepreneurial.

Lorsque je suis arrivé au cowork vers 10h15, ma première impression était que rien n'avait vraiment changé ni bougé au sein de l'ECW. C'étaient toujours pas mal les mêmes personnes qui s'y trouvaient et ceux-ci semblaient être aux mêmes endroits. J'avais cependant l'impression que les choses avaient beaucoup changé au sein de ma propre personne au cours des dix derniers jours. En effet, j'avais terminé les rénovations chez moi, j'avais resoumis l'article coécrit avec Kerstin au journal ERD, j'avais vécu la visite des collègues allemands de manière très agréable, j'avais également bien développé le programme en prévision de la visite des collègues des États-Unis, j'avais continué à développer une journée de l'entrepreneuriat étudiant avec le GEST, et j'avais même pu soumettre ma candidature pour faire partie du comité doctoral de l'AIMS. Il y avait donc beaucoup de choses qui s'étaient produites en moi en lien avec mes tâches académiques reliées à l'université.

Je n'étais donc pas très inspiré de m'installer dans le lounge principal lorsque je suis arrivé au cowork, car il y avait pas mal de va-et-vient et je voulais me consacrer à des tâches qui demandaient une certaine concentration. Je suis donc allé voir à l'arrière du cowork et j'ai vu que la petite cafétéria était remplie de gens, ce qui ne m'a aucunement invité à m'y installer. En passant par le carrefour du billard, j'ai remarqué qu'il n'y avait personne. J'ai quand même voulu aller jeter un coup d'œil aux tables de travail semi-silencieuses dans le coin sud-ouest de l'ECW, mais je ne me suis pas senti inspiré de travailler assis sur un tabouret à une table haute. J'ai donc décidé de m'installer à « ma » table de conférence, et j'y ai passé une belle fin d'avant-midi à créer du contenu de coaching pour mon cinquième atelier portant sur la voie du samouraï-preneur. J'étais fier de chaque nouvelle diapositive que je créais. J'éprouvais un sincère sentiment que le contenu que je créais pour mon atelier de coaching était original et perspicace.

À travers mon avant-midi au cowork, j'ai eu quelques belles petites interactions informelles qui m'ont fait sentir comme si je faisais partie de l'environnement de Montréal CoWork, même si ça faisait dix jours que je n'y étais pas allé. Tout d'abord, j'ai croisé Christophe et je me suis rappelé que c'était au courant de la fin de semaine dernière que son évènement avec son association de Ch'tis s'était déroulé. J'ai eu le réflexe de lui demander comment ça avait été, et il m'en a parlé avec enthousiasme pendant quelques minutes. On s'est ensuite souhaité une bonne journée et j'ai trouvé ce petit échange plutôt agréable. Un peu plus tard, lorsque je me suis levé pour aller manger vers midi, Emma était dans le lounge principal à déplacer des trucs pour le *lunch & learn* qui allait se dérouler sous peu, et je lui ai demandé si elle allait au basketball en soirée. Elle m'a dit non, car elle s'était inscrite dans une ligue, mais ce petit moment de socialisation familière a contribué à mon sentiment de familiarité avec l'espace de coworking. Finalement, en descendant dans l'ascenseur, j'ai croisé Jordan. On s'est parlé. « Comment ça va ? » « ... fatigué... » « ah oui, comment ça, trop fêté ? » Il m'a dit « Non, j'ai bossé toute la fin de semaine, j'avais un podcast. » Donc, à travers ce petit moment, qui a duré à peine 2 minutes dans l'ascenseur, le temps de descendre, on a pu connecter socialement et on s'est souhaité une bonne journée. Bref, ces petits moments de socialisation, qui ont duré quelques minutes chacun, m'ont fait sentir comme si je faisais partie de la communauté. Ils m'ont apporté un sentiment de familiarité avec l'ECW. Je sentais que je faisais partie de la place, parce qu'on me connaissait et je connaissais moi-même un peu les gens. J'avais déjà oublié que ça faisait dix jours que je n'avais pas mis les pieds à l'ECW.

Après être revenu dans le lounge principal avec le diner que j'étais aller me chercher, j'ai mangé en écoutant Pierre-Luc parler de son entreprise Collab Machine, et j'ai eu un bel échange avec lui à la fin de sa présentation. Il m'a demandé ce que je faisais moi-même, et ma première réponse a été de dire que j'avais

de multiples chapeaux, et j'ai commencé par parler de mon rôle de doctorant et enseignant à l'université, pour après lui dire que j'étais également entrepreneur en train de monter mon entreprise. Nous avons convenu d'éventuellement échanger et avons connecter via LinkedIn (nous n'avons jamais rééchangé par après).

Vers 13h, je suis retourné m'installer à « ma » place dans le carrefour du billard, mais je n'y suis pas resté bien longtemps. Tout d'abord, deux filles sont venues s'asseoir à la table en se cherchant un endroit pour travailler, mais elles ont rapidement décidé de changer de place. Elles ne semblaient pas y être très confortables. Une autre personne est ensuite venue s'installer sur le bureau face au mur pour mener une rencontre virtuelle. Elle ne semblait pas se soucier si elle me dérangeait ou pas. Ma concentration a beaucoup été affectée, et avec le soleil qu'il y avait, j'ai décidé de migrer vers la terrasse pour le reste de l'après-midi.

En arrivant à l'extérieur, je me suis 'patenté' un bureau de travail sur des tables bistro, à distance de la prise électrique afin de pouvoir m'y connecter au besoin (je me suis finalement branché vers 15h45). J'ai passé une heure et demie vraiment agréable, à boire mon café et écouter de la musique entraînante, tout en continuant à créer du contenu de coaching pour mon cinquième atelier de coaching. J'ai également pris du temps pendant ce bloc de travail pour configurer la base de ma fiche de services et tarifs, une sorte de *one-pager* marketing. J'ai recherché des exemples en ligne et m'en suis inspiré pour imaginer à quoi pouvait ressembler la fiche que je prévoyais créer sous peu.

Au milieu de l'après-midi, vers 15h30, j'ai spontanément commencé à rédiger une publication LinkedIn qui avait l'objectif de préciser en quoi consistait mon projet entrepreneurial. J'ai passé près de vingt minutes à créer cette publication, et je suis ensuite revenu deux fois pour y apporter des modifications. J'ai passé le reste de l'après-midi à regarder, de manière inconsciente (c'était plus fort que moi), si j'avais reçu des réactions. Je me surprénais à être déçu de constater que je n'en avais pas eu beaucoup (seulement trois après 45mins). Je remarquais qu'après m'être prononcé sur l'espace public, il y avait une grosse partie de moi qui espérais une reconnaissance sociale. Mon « moi » entrepreneurial était affecté par cette faible réactivité de ma communauté socioprofessionnelle. Je me consolais en me disant qu'il était tard en journée et que ça tombait sûrement entre les 'cracs'. J'ai tout de même remarqué que j'avais beaucoup d'impressions, mais peu de réactions, ce qui m'a amené à penser que mon message avait moins touché les gens que ma première publication, qui avait généré près de 150 réactions. Je vivais cela comme un défi identitaire. Bref, la publication de mon annonce « stratégique » sur LinkedIn a d'abord entraîné de la nervosité et, par après, j'ai vécu de la déception en constatant la faible réactivité des gens.

J'ai conclu ma journée de travail en consacrant une dernière heure à la création du contenu pour mon cinquième atelier de coaching, et je me consolais de manière rationnelle en me disant que j'avais atteint mon objectif de la journée. Cela me remplissait de fierté. J'avais bien avancé dans cette tâche entrepreneuriale, en plus d'avoir entamé ma fiche descriptive des services et tarifs. Je terminais dans la bonne humeur avec un sentiment de satisfaction après avoir passé de nombreuses heures à développer mon projet entrepreneurial, et je me sentais très content d'avoir pu revenir à mon projet entrepreneurial. Je sentais renaître un sentiment de proximité, et je retrouvais une partie de moi avec laquelle je ne pouvais me retrouver que lorsque j'étais au cowork en mode entrepreneur.

Jour 45 (Semaine 27)

Mon 43^e jour de terrain s'est déroulé mercredi 4 octobre, et j'étais emballé de pouvoir consacrer mon temps et mes énergies à mon projet entrepreneurial après une semaine sans y avoir touché, à cause de la visite du groupe étudiant de l'université de Cincinnati la semaine précédente. Ce fut quelques jours très occupés. J'étais content que cette visite soit derrière moi, ce qui me permettait de recommencer à donner du temps à mon projet maintenant que le mois de septembre et la rentrée académique étaient dans mon rétroviseur. C'était un sentiment qui me faisait du bien de voir mon horaire s'alléger et s'ouvrir afin de me donner la chance de redonner du temps et des efforts à finaliser la création du contenu pour mon entreprise et ensuite pouvoir commencer à finalement commercialiser mon offre d'affaires. Je ressentais du bonheur et de la légèreté dans le fait de pouvoir consacrer mon temps et mon attention à mon projet entrepreneurial ce matin, après une pause complète de 7 jours. Il y avait quelque chose d'excitant d'en arriver tranquillement à ce stade, et cela me remplissait de motivation pour ce nouveau mois qui débutait.

Pendant mon trajet à vélo matinal vers le cowork, aux environs de 9h45-10h00, j'ai spontanément décidé de bifurquer de ma trajectoire habituelle, possiblement parce que j'avais un peu perdu l'habitude de me rendre à Montréal CoWork dû à ma faible présence des dernières semaines. Ce changement de direction (j'avais pris un autre chemin dans le parc Laurier pour ensuite descendre la rue Christophe-Colomb jusqu'à l'avenue Mont-Royal, pour ensuite zigzaguer dans des petites rues et ruelles jusqu'à la rue St-Hubert) m'a amené à constater que je ne me reconnaissais pas vraiment à travers ce chemin. En quelques sortes, je me sentais moins « fixé » en moi-même. J'étais moins ancré dans ma personne. Lorsque je suis revenu sur mon chemin habituel, j'ai senti reprendre mes repères 'identitaires'. Je me suis donc dit que la trajectoire d'une personne peut d'une certaine manière être incrustée dans celle-ci. Elle peut faire partie de qui elle est dans son quotidien.

Je suis arrivé à l'ECW sur le fond de cette réflexion, et immédiatement lorsque je suis sorti de l'ascenseur au 2^e étage, j'ai croisé Francis au petit café et nous avons eu un beau moment de socialisation. Il m'a demandé comment j'allais. Je lui ai parlé de mes cours à l'université. Il m'a dit qu'on devrait trouver une manière d'intégrer l'espace de coworking dans une des activités du cours. Je trouvais l'idée intéressante. On s'est fait brusquement interrompre par le jappement de son chien, et sur l'arrivée simultanée d'un autre coworker qui a commencé une discussion avec Francis, sans jamais porter attention à ma personne. Je suis resté quelques minutes à écouter silencieusement, et j'ai ensuite interrompu la personne qui parlait pour dire à Francis que nous allions en reparler (on n'aura jamais réexploré cette idée par après).

J'ai ainsi poursuivi mon entrée dans l'ECW et j'ai tenté de me trouver un endroit pour m'installer pour travailler. J'avais un intérêt pour le lounge principal et son atmosphère dynamique, mais je suis tout de même allé voir en arrière du cowork pour évaluer l'ambiance de mes endroits préférés pour travailler à Montréal CoWork. Il y avait une conférence importante dans la salle adjacente à « ma » table de conférence dans le carrefour du billard, et je n'avais pas vraiment envie de me retrouver au milieu de tout ce chaos. Je suis allé voir dans la petite cafétéria et j'ai remarqué qu'une table de 'travail' avait été enlevée pour faire de la place pour une table de babyfoot. Il y avait moins de place pour y travailler, et l'espace me semblait plus encombré et moins accueillant qu'auparavant. Je suis donc retourné vers le lounge principal pour m'y installer, mais au moment où j'y suis revenu, j'ai été frappé par un tableau de feuilles jaunâtres dans l'arbre qui arrivait à la hauteur des fenêtres qui se situaient dans la cafétéria principale. Cette lumière et ces couleurs m'ont happé d'un sentiment de bien-être, et j'ai décidé de m'installer sur le comptoir qui faisait face aux fenêtres et aux feuilles jaunâtres de l'arbre. Je me disais qu'après ma randonnée inspirante à vélo, mon corps devait encore avoir envie de se retrouver dans un environnement 'naturel'.

Il était rendu 10h30 et je commençais ma journée de travail. Je replongeais dans la création du contenu de mon 5^e atelier de coaching entrepreneurial, qui portait sur l'art des samouraïs. Avec une musique d'ambiance du film « le Hobbit » qui jouait doucement à travers mon ordinateur, les divers sons d'oiseaux qui y résonnaient, et avec mes yeux qui regardaient régulièrement vers l'extérieur pour me laisser chatouiller par les feuilles sublimes de l'arbre, ainsi que le bleu du ciel, je me sentais définitivement quelque part en nature. Il y avait seulement mes fesses, inconfortablement assises sur un banc métallique, ainsi que les personnes qui allaient et venaient en arrière de moi, qui me rappelaient que j'étais au coworking.

L'avant-midi a ainsi rapidement passé, et en plus d'avancer de manière satisfaisante la création de contenu de mon atelier de coaching, j'ai pu prendre le temps de répondre à quelques messages que j'avais reçus

dans la dernière semaine en lien avec mon entreprise, dont la seconde facture de l'agence pour la création de mon site web.

Vers midi, je me suis dirigé vers un restaurant sur l'avenue Mont-Royal pour dîner avec Yannick, une connaissance de longue date que j'avais recroisée par hasard trois semaines plus tôt. Nous avions convenu de nous rencontrer pour dîner, et j'avais l'impression qu'en plus d'être des retrouvailles amicales, c'était un petit lunch d'affaires. Cette heure de dîner fut un réel délice. Yannick et moi avons bien reconnecté, après de nombreuses années sans s'être vus. Il m'a parlé de son parcours entrepreneurial, que je trouvais très riche, et nous avons discuté de synergies et de projets potentiels pour le futur. J'ai été particulièrement fier de lui remettre ma carte d'affaires à mi-chemin pendant le dîner. J'ai ressenti une grande prégnance de mon « moi entrepreneurial » tout au long de notre échange. J'étais ravi de voir qu'il s'intéressait à mon projet d'affaires en me posant des questions, et lorsqu'il m'a dit que mon image de marque (*branding*) était belle et bien pensée, j'ai trouvé cette rétroaction très agréable à recevoir. Sa réaction générale face à mon projet m'a rempli de confiance et a en quelque sorte entraîné un sentiment de validation quant à ma démarche entrepreneuriale.

Je suis revenu à l'ECW vers 13h30, et en remontant dans l'ascenseur, je sentais que j'avais eu chaud en passant près de deux heures à l'extérieur au soleil. Je suis donc sorti de l'ascenseur en me disant que j'aimerais me trouver une place au frais pour travailler. Je me suis dirigé au carrefour du billard pour évaluer la situation, et j'étais ravi de sentir l'air froid sortir de la bouche de climatisation. Puisqu'il n'y avait qu'une personne assise à l'extrémité de la table de conférence, et que les deux salles de conférences semblaient vides, j'ai jugé que c'était un bon endroit pour m'installer. Je suis donc allé récupérer mes effets personnels, que j'avais laissés dans un coin du lounge principal pendant mon dîner, et j'ai migré vers « ma » table de conférence pour y installer mon bureau pour l'après-midi.

J'ai passé les 90 premières minutes à travailler sur l'article de l'OMV, qui était à renvoyer au journal Geoforum avant le 20 octobre. J'ai ensuite replongé dans la création de contenu pour mon atelier de coaching jusqu'à 17h. Cependant, près de 30 minutes après m'être installé à « mon » bureau, un large groupe est venu dans les salles de conférences qui se trouvaient en avant de moi, et cela a généré du bruit et du va-et-vient constant pour le reste de l'après-midi. Malgré le fait que cette distraction a été dérangeante, j'ai tout de même réussi à 'bloquer' cette dernière à l'aide de ma musique et de la concentration créative que ma tâche entrepreneuriale m'a amenée.

En fin de journée, j'étais content d'avoir passé un après-midi productif et d'avoir réussi à accomplir les tâches que je m'étais fixées. Avec la température qu'il faisait à l'extérieur, j'avais envie de partir un peu plus

tôt pour aller profiter de ce beau temps. Je ressentais un privilège spatiotemporel de simplement pouvoir décider d'arrêter ma journée quand je voulais et quitter l'ECW pour me diriger chez moi à vélo. Cette pensée a marqué la fin de ma journée de travail, qui aura été la seule journée de cette semaine de terrain.

Jour 46 (*Semaine 28*)

Cette nouvelle semaine de terrain a encore une fois dû être contrainte à une seule journée, celle du mercredi 11 octobre, et cette dernière s'est déroulée de manière très inattendue. Tout a bien commencé, avec mon trajet en voiture sous la grisaille automnale, et mon jeu de la place gratuite sur le plateau. Encore une fois, le fait de trouver une place gratuite, et de manière assez rapide, m'a offert un petit moment de satisfaction en parallèle au sentiment d'obtenir une petite victoire, un petit succès pour commencer ma journée. Ensuite, en marchant sur l'avenue Mont-Royal en direction du cowork, j'ai échangé quelques sourires et bonjours avec des gens, ce qui a semblé me faire du bien. Je trouvais que ces petits moments de socialisation urbaine et spontanée étaient suffisants pour me faire sentir « connecté » à autrui. Je suis alors arrivé à l'ECW à 9h55, j'ai pris l'ascenseur et gaiement dit bonjour à mon collègue de montée, et au moment où les portes se sont ouvertes et que j'ai mis pied dans le cowork, je me suis senti faire partie de « mon environnement ». C'est un réel sentiment de familiarité qui m'a traversé. Je me suis senti confortable dans « mon » environnement social. Je me suis directement dirigé vers la petite cafétéria à l'arrière du coworking et j'ai été frappé par deux choses : le fait qu'il n'y avait personne d'installé, et aussi l'odeur des croissants frais sortie du four qui envoutait l'espace. Je me suis donc installé à cet endroit sans hésiter.

Après à peine cinq minutes, je venais d'ouvrir mes documents de travail sur mon ordinateur, et BAM. Tout d'un coup, à 9h59, TOUTES les lumières du cowork se sont fermées. Noir total. C'était déroutant. Puisque j'étais assis à côté d'une fenêtre, j'avais une lumière naturelle qui m'a permis de continuer quelques minutes, en me disant qu'une génératrice ou quelque chose allait faire repartir les lumières. Non. Raphaël est venu me demander d'évacuer le bâtiment. Je devais prendre tous mes effets personnels et sortir à l'extérieur. C'était une grosse panne de courant qui frappait l'ensemble du quartier. Cela chamboulait sérieusement mes plans de la journée. Je ne pouvais pas aller dans un café à proximité en attendant, car nous ne savions pas combien de temps cette panne généralisée allait durer. Personne ne comprenait quelle était sa cause. Nous étions des centaines de personnes amassées sur la rue St-Denis, et pendant qu'une certaine ambiance festive émanait de certains groupes, je me questionnais quant à ce que j'allais faire. J'ai regardé si la panne affectait ma maison sur l'application d'Hydro-Québec. Non. Il y avait de l'électricité chez moi. Étant donné que je ne voulais pas trop perdre de temps et 'sacrifier' cette journée qui était dédiée à mon projet entrepreneurial, j'ai décidé de rebrousser chemin et retourner à ma voiture pour aller chez

moi. En marchant sur l'avenue Mont-Royal, il n'y avait aucun feu de circulation qui fonctionnait. C'était une atmosphère apocalyptique.

En voiture pour retourner chez moi, je ne pouvais m'empêcher d'être déçu et triste de la manière que la journée se déroulait. Je me disais que j'allais au cowork deux, parfois trois fois par semaine, et que ces dernières semaines ça n'avait été qu'une seule fois, et que ces journées avaient une valeur particulière parce que c'étaient des moments privilégiés que je pouvais passer avec mon entreprise. Ces journées étaient le fun, elles me procuraient une certaine atmosphère de travail que j'appréciais beaucoup. Cet épisode contraignant m'a permis de davantage réaliser que les journées où j'allais à l'ECW étaient des petits moments de bien-être. J'avais développé une petite routine quotidienne au cowork (je prenais un café de la place, je travaillais quelques heures, j'allais prendre de quoi à manger, je dinais, je croisais des gens, je leur disais allo, et parfois nous conversions). C'étaient ces petits moments qui faisaient partie de ma routine, que je trouvais très agréables. Dès lors, le fait de me faire couper cette routine, surtout après plusieurs semaines où je n'avais pu vraiment la vivre et par-dessus tout, quelques minutes à peine après être arrivé sur place, m'a réellement attristé et a changé mon humeur de la journée.

Je suis revenu chez moi vers 10h45 et j'ai décalé mon appel prévu avec l'agence Handshake de 15 minutes pour me permettre de m'installer confortablement. J'avais le sentiment que mon avant-midi avait été 'perdu', mais en même temps la marche m'avait fait du bien, et le moment de déplacement en voiture avait également été apaisant. Après l'appel qui a duré 20 minutes, pendant lequel Olivier m'a expliqué la nature du référencement SEO en lien avec les termes associés à mon site web sur Google, j'ai payé le deuxième versement pour conclure la transaction de la création de mon site web. Je me suis ensuite mis à travailler près d'une heure sur le développement de contenu pour mon 5^e atelier de coaching. Après avoir pris une pause pour manger sur l'heure du midi, j'ai passé un après-midi réellement solitaire et 'plate'. Je constatais que j'aimais sentir la présence des autres autour de moi quand je travaillais sur mon projet entrepreneurial. J'aimais me sentir dans un environnement social et socialisant plutôt que d'être seul chez moi devant mon ordinateur. Je me rendais compte que l'ambiance de travail était significative sur l'énergie et le bien-être de ma pratique entrepreneuriale. En effet, j'associais mon chez-moi à mon univers académique, que ce soit au niveau de la lecture ou de l'écriture scientifique, ou bien la préparation de cours et la correction de travaux d'étudiants. L'ECW était associé à mon univers entrepreneurial et à mon entreprise. Lorsque je me déplaçais vers ce dernier, il y avait une forme de préparation mentale à l'égard des tâches entrepreneuriales que je voulais accomplir. J'avais été très motivé à aller au cowork pour travailler plus tôt ce matin, et ma « balloune » avait été dégonflée à cause de la panne de courant et de

l'évacuation. J'étais revenu travailler chez moi par défaut et je ressentais vraiment la différence. Je me suis senti seul toute l'après-midi, et j'ai senti que j'étais moins investi ni productif à l'égard de mes tâches entrepreneuriales de la journée. Le fait saillant de mon après-midi fut un appel d'environ 40 minutes avec la responsable des communications de Momenteo, qui m'avait écrit à la suite de la mise en contact de Francis. Nous avons discuté du coworking et avons établi des possibilités de synergies professionnelles pour l'avenir. Je trouvais que c'était une rencontre qui avait le potentiel de m'ouvrir de belles portes professionnelles (elle n'aura jamais eu cet effet). Cet échange m'aura au moins donné un peu d'énergie. J'ai trouvé agréable le fait de présenter mon entreprise et de recevoir une rétroaction positive de la part de mon interlocutrice.

En somme, cette journée inattendue m'aura permis de constater que le rythme et le mouvement collectif pouvaient être contagieux, et que la socialité de mon environnement de travail permettait de ne pas ressentir de la solitude. J'aimais mieux me retrouver seul au sein d'un ensemble que de me retrouver seul au sein de moi-même. La solitude sociale m'était plus agréable que la solitude individuelle lorsque je travaillais sur mon projet entrepreneurial.

Jour 47 (*Semaine 29*)

La 29^e semaine de mon terrain de recherche a débuté mercredi 18 octobre, avec comme à mon habitude, une balade à vélo pour me rendre au cowork. À l'aide de la douce température automnale, j'ai été inspiré d'un fil de pensée stimulant quant à la relation que je percevais entre l'atmosphère extérieure (c.-à-d. la température) et l'atmosphère intérieure (c.-à-d. l'humeur). Cette réflexion a découlé de mon propre état de bien-être intérieur qui semblait être causé, en grande partie, par le délectable climat automnal, les soyeux rayons du soleil et l'ambiance colorée créée par les feuilles d'arbres un peu partout sur mon chemin. Ce moment de mobilité inspirée a bien propulsé ma journée de travail entrepreneurial. De plus, lorsque je suis arrivé à l'angle des rues Marie-Anne et Garnier, j'ai eu une autre belle réflexion. Jusqu'à ce moment précis de mon trajet spatiotemporel, c'était le même itinéraire que j'avais commencé à emprunter pour me rendre à l'université lorsque je m'y rendais à vélo. Ainsi, pour ce premier volet de mon trajet, je ressentais que c'était un peu le trajet de ma personne en général, celle de « Tobi ». Cependant, au moment où j'ai bifurqué à droite sur la rue Marie-Anne, pour me diriger vers l'ECW, j'ai senti que c'était ma personne entrepreneuriale, le « Tobi entrepreneur » qui s'activait. Cela m'a amené à me demander si, lorsque je continuais tout droit sur Garnier pour me diriger vers l'université, c'était plutôt ma personne académique, le « Tobi professeur-enseignant-chercheur-doctorant » qui s'activait (j'aurai eu quelques occasions de confirmer cette intuition avant la fin du mois d'octobre).

Je suis arrivé au coworking à 10h10, et dès que je suis rentré dans l'espace, j'ai été charmé par l'ambiance qu'il y avait dans le lounge principal, avec la luminosité naturelle qui rentrait par les grandes fenêtres, la musique de Bob Marley qui jouait (c'était exactement le *vibe* dans lequel je sentais que j'étais), et le fait qu'il n'y avait que deux personnes installées dans l'espace central. C'était donc plutôt calme et j'ai décidé de m'y installer pour amorcer ma journée de travail. Fait intéressant, pour la première fois depuis que je venais à cet ECW, j'ai spontanément effectué une petite marche autour du 2^e étage de l'espace à travers ses corridors pour voir qui s'y trouvait et où est-ce que les coworkers étaient installés. J'ai discrètement salué quelques personnes, et ça m'a permis d'avoir une meilleure idée de la manière dont les lieux étaient occupés. Je me suis dit que c'était peut-être un nouveau rituel que j'allais commencer à faire dorénavant lorsque j'arriverais au coworking (c'est effectivement un rituel que j'aurai répété à quelques reprises, mais jamais de manière régulière). J'ai fini mon tour de l'espace dans la cuisine en me versant une tasse de café et je suis allé m'asseoir à « mon » bureau du moment, sur un divan dans le lounge principal.

Les heures subséquentes ont été productives et agréables. En effet, étant donné que j'avais des tâches créatives à accomplir, comme la création de contenu pour mon 5^e atelier de coaching et la création de contenu pour ma conférence formative sur l'intrapreneuriat (dont je retournais après plusieurs mois d'inactivité parce que j'avais priorisé mon site web et mes ateliers de coaching entrepreneurial), j'ai trouvé que cet espace était approprié. Je ressentais le mouvement généré par le va-et-vient important des gens. J'ai dû voir passer près de 100 personnes différentes pendant les deux heures de ce bloc de travail. Cela m'a donné une certaine énergie de travail et a contribué à ma productivité entrepreneuriale. Je trouvais également que j'étais dans une disposition pour saluer les gens, puisque je faisais dos aux fenêtres et face aux autres personnes dans le lounge. Cela m'a d'ailleurs permis de saluer et discuter avec Sabrina, une entrepreneure avec qui j'avais fait la séance de codéveloppement au mois d'août. Je lui ai demandé comment son projet au Centre-ville allait, et elle m'a expliqué la formule qu'elle avait développée. C'était justement cette semaine qu'elle faisait le premier essai de cette nouvelle formule. Nous avons parlé pendant cinq bonnes minutes et elle a fini par me remercier de lui avoir demandé comment ça allait. Elle me disait que ça lui avait fait du bien de parler de ce qu'elle s'appropriait à faire avec son entreprise. J'étais bien heureux de ses bons mots. Ainsi, ma disposition spatiale du moment m'avait permis d'être à la fois seul dans mon univers, sur mon ordinateur, et à la fois connecté à la communauté et aux gens qui déferlaient au sein de l'ECW. Je trouvais que c'était une combinaison qui me permettait de ne pas me sentir isolé tout en travaillant silencieusement et avec une relative concentration. Je pouvais ressentir une forme de connexion avec la communauté sans devoir concrètement interagir avec elle.

Vers 13h15, je suis allé me chercher quelque chose à manger et je suis revenu m'installer dans la petite cafétéria à l'arrière du cowork pour manger tout en travaillant sur mon ordinateur (je souhaitais effectivement optimiser mon temps de travail, car je devais préparer la soumission de l'article écrit avec l'équipe de l'OMV pour la revue Geoforum). Il y avait deux groupes de trois personnes dans la pièce, et les membres d'un des groupes mangeaient des Sushis et buvaient une bouteille de vin. Cela m'a marqué de voir cela au cowork, car c'était la première fois que j'étais témoin de ce type de dîner à Montréal CoWork. Tout le monde parlait avec entrain, comme ils étaient dans un espace de socialisation avant tout, mais puisque j'avais choisi de m'y trouver pour travailler, j'ai fait l'effort de me concentrer pour travailler efficacement. Vers 14h, tout le monde est parti de la cafétéria et j'ai pu aller m'installer près de « ma » fenêtre. Pour les 90 minutes subséquentes, j'étais seul dans cet espace, et j'ai pu travailler efficacement sur des tâches de nature académique. À 15h, j'avais une rencontre avec Priscilla pour finaliser l'envoi de notre article sur la plateforme de Geoforum. Ce fut un grand moment de bonheur ! Cependant, à 15h30, une femme est venue s'installer directement devant moi sur la table d'en face. Je me suis senti envahi par son arrivée, et j'ai senti qu'elle rentrait littéralement dans ma bulle, même si je savais bien qu'elle avait ce droit parce que nous étions dans un espace commun. Dès que ma rencontre avec Priscilla eut terminé, sans hésiter, je me suis levé et j'ai migré vers le carrefour du billard et « ma » salle de conférence. J'ai passé ma dernière heure au cowork à travailler sur la demande de subventions que je préparais avec Maryse et Patrick.

Jour 48

Ma semaine au cowork s'est poursuivie le lendemain, jeudi 19 octobre, et c'était plutôt une soirée de réseautage que j'allais passer à Montréal CoWork, et non une journée de travail en soi. En effet, ce qui m'amenait au cowork un jeudi, jour dont j'enseignais mon cours à l'UQAM lors de la session d'automne, c'était la grande soirée des travailleurs autonomes qui s'y déroulait, et pour laquelle je m'étais acheté un billet. Puisque je ne voulais pas venir à l'ECW juste pour cette occasion, je me suis dit que ça faisait sens d'arriver un peu plus tôt et d'en profiter pour travailler une heure ou deux sur mon projet entrepreneurial en attendant le début de la soirée. Je suis donc arrivé au cowork vers 15h30, en m'y rendant directement à vélo à partir de l'UQAM. C'était une des rares fois que je commençais ma journée de terrain aussi tardivement. Cependant, je me sentais épuisé de ma journée de travail à l'université. En temps normal, j'aurais été en route pour rentrer à la maison à cette heure. Je sentais que je puisais dans mes réserves énergétiques, et j'avais hâte de prendre un verre et me mettre un peu dans l'ambiance à compter de 17h. En attendant, je m'étais installé, par défaut, à l'un des rares endroits disponibles pour travailler pendant

que tout l'effectif du cowork préparait l'espace pour la soirée. Je travaillais sur le comptoir qui se trouvait dans la cafétéria, et malgré le fait que j'ai été dérangé par quelques femmes françaises qui étaient assises derrière moi, car elles parlaient et riaient assez fort, j'ai été en mesure de créer plusieurs diapositives de contenu pour ma conférence formative sur l'intrapreneuriat. À ce que je pouvais entendre, celles-ci semblaient faire partie des présentatrices de la soirée à venir. Elles faisaient donc partie de l'écosystème entrepreneurial montréalais, et me paraissaient « jouer le jeu » entre elles à travers ce qu'elles se disaient.

À 17h34, j'étais satisfait de ce que j'avais fait dans les dernières heures et j'ai tranquillement rangé mes affaires en prévision de la soirée, qui avait officiellement débuté à 17h30. J'entendais déjà beaucoup de différentes voix de l'autre côté du muret qui me séparait du lounge principal. Je commençais à sentir une certaine fébrilité et j'avais hâte de moi-même commencer à « jouer » à l'entrepreneur. J'avais une impression préliminaire que tout cela allait être une énorme mise en scène goffmanienne et que tout le monde allait jouer son rôle du mieux possible afin d'attirer l'attention et d'impressionner autrui.

J'ai d'abord décidé de descendre au rez-de-chaussée en me disant que j'allais faire comme si j'arrivais de l'extérieur, comme si j'étais un travailleur autonome qui arrivait pour la première fois à Montréal CoWork. J'ai donc rangé mon sac dans le vestiaire près de la réception et j'ai pris les escaliers pour descendre. Je me suis présenté à la table, j'ai récupéré la cocarde avec mon nom, et je suis entré dans l'ascenseur. Au même moment, il y avait une autre participante qui est arrivée dans l'ascenseur. On s'est salué, et de manière très automatique, je lui ai demandé si elle était travailleuse autonome. Elle m'a répondu : « ah, peut-être, oui, j'y pense, je veux faire le saut ». Elle me disait qu'elle était dans le domaine du marketing, et je lui ai dit que j'avais déjà travaillé avec P&G. Elle semblait impressionnée par cette expérience professionnelle. Pendant ces 30 secondes dans l'ascenseur, j'étais fier d'avoir réussi à créer un lien avec cette personne. En sortant de l'ascenseur, je lui ai dit qu'on pouvait s'ajouter sur LinkedIn et je lui ai donné ma carte d'affaires. Je lui ai dit « si jamais tu veux faire le saut, communique avec moi, moi je suis coach, conférencier et je peux t'aider ». Ma soirée a donc commencé sur cette rencontre, et cela m'a mis dans un état d'esprit de 'vente', dans un mode où j'allais parler rapidement aux gens, leur donner une carte d'affaires, et voir s'ils allaient m'écrire et entrer en contact avec moi. J'avais une vingtaine de cartes d'affaires, et je voulais tenter de toutes les distribuer durant la soirée, en ayant des petites conversations avec des travailleurs autonomes ou des personnes qui songeaient à se lancer en affaires.

Vers 18h, la première animation a eu lieu dans le lounge principal. Il y avait près de 100 personnes dans l'espace. Tout le monde était debout et parlait. J'avais un peu l'impression d'être dans une cour de récréation. Il y avait une énergie un peu juvénile, voire enfantine. L'animateur avait beaucoup de difficulté

à obtenir l'attention de tout le monde. Beaucoup de gens semblaient déjà se connaître, ou était en processus de faire connaissance. Il y avait une panoplie de petits groupes de deux ou trois personnes qui se parlaient. C'était très cacophonique. Je ressentais une grande énergie sociale axée sur l'échange et la communication. Après la première intervention de l'animateur de la soirée, un employé de Montréal CoWork, il y avait un panel avec cinq intervenant.es et une animatrice sur la même scène principale. Les intervenants étaient tous des personnes qui avaient fait le « saut entrepreneurial ». Ils parlaient de leur parcours de vie. Une des intervenantes a dit quelque chose qui m'a marqué. Elle disait que l'entrepreneuriat, en fait, c'était de passer d'un espace à un autre, de faire le saut d'une place à une autre. J'aimais cette idée. L'entrepreneuriat comme le passage d'un espace à un autre, donc peut-être d'un espace cognitif à un autre espace cognitif. Sinon, d'un espace cognitif vers un autre type d'espace, émotif peut-être, alimenté par la confiance ou la foi. Je trouvais que c'était une belle analogie qui cadrerait bien avec ma démarche de recherche. De plus, une autre intervenante a dit : « moi j'ai fait le saut, et c'est ma foi qui a été mon élastique ». Je me disais donc que le saut entrepreneurial était comme faire du bungee, et que l'élastique qui nous retenait pouvait avoir différents aspects. Ça pouvait être la foi, la confiance, la sécurité financière familiale, etc. L'important, c'était d'avoir un élastique, sous une forme ou une autre, pour nous soutenir. Cependant, on ne savait jamais quand cet élastique allait nous faire remonter. Ça se pouvait qu'on soit en chute libre pendant de longs moments.

Après le panel, qui s'est conclu à 18h40, il y a eu une pause de vingt minutes pour que tout le monde se dégourdisse, réseaute et se prépare au début des ateliers à 19h. Or, pendant ce moment de socialisation collectif, je suis demeuré socialement en retrait et j'ai observé ce qui se passait autour de moi. J'ai remarqué qu'une grande majorité de personnes étaient habillées de manière très décontractée. Certains hommes, plus jeunes, étaient en habits d'affaires décontractés, mais la grande majorité des hommes portaient des jeans et des souliers de course. Au niveau des femmes, quelques-unes portaient des robes, parfois des complets stylisés, mais la plupart étaient également en jeans. Je trouvais qu'il y avait quelque chose d'intéressant dans cette constatation. Je me disais que l'habillement du travailleur autonome, et peut-être de l'entrepreneur, reflétait une plus grande liberté, un air décontracté plus prononcé, contrairement au monde corporatif, par exemple, dont la norme était plus au niveau des complets et cravates. Bref, il y avait plus d'une centaine de personnes à cette soirée, et la très grande majorité portait des vêtements décontractés, il y avait une grande liberté dans leurs choix vestimentaires. Peut-être que ces travailleurs autonomes ressentaient une plus grande liberté à s'exprimer, identitairement, à travers leur habillement. Je me disais que ces personnes étaient peut-être plus 'eux-mêmes' dans leur manière de s'habiller, à travers une liberté vestimentaire, une sorte de 'jeu vestimentaire', contrairement aux personnes qui évoluaient

dans le monde corporatif, pour qui l'univers organisationnel contraignait peut-être davantage une forme de 'travail vestimentaire'.

Après avoir participé à deux ateliers de manière consécutive entre 19h et 20h15, dont le premier était avec une personne de futurpreneur qui expliquait, de manière extrêmement classique, comment lancer son entreprise à l'aide du plan d'affaires, FFOM, plan marketing et tout le tralala standard. Je me rendais compte que cette manière de penser l'entrepreneuriat était encore la perspective dominante. Même si moi je trouvais ça sec et standard, la plupart des participants de l'atelier semblaient apprécier le contenu de la présentation. Le second atelier était présenté par une coach en programmation neurolinguistique (PNL) qui travaillait avec des travailleurs autonomes, des entrepreneurs et des athlètes. J'ai trouvé sa présentation très « molle ». Ce n'était que du « flafla ». Un gros nuage rempli de cliché (à mon avis personnel), mais encore, la majorité des participants semblait apprécier ce qu'elle disait. Elle parlait de leadership de soi, de comme se gérer soi-même. C'était OK, rien de mauvais, mais je me rendais compte que c'était quand même assez classique comme approche et comme discours. Je me disais que c'était peut-être que hors de mon univers académique, au niveau de l'industrie et du monde des affaires, les approches et les discours étaient peut-être encore très « primitifs ». Dès lors, je me suis questionné sur ma propre approche, qui allait peut-être sembler trop radicale par rapport à ces approches plus « primitives » aux yeux du public cible que je visais avec mon offre d'affaires. Je trouvais certes, de mon point de vue, que ma perspective était peut-être d'un niveau « supérieur », interpellant des entrepreneurs peut-être plus aguerris, possédant plus de ressources cognitives, mais j'avais un doute sur ma capacité à résonner avec « mon public cible ». Je sentais que je proposais quelque chose qui ne semblait pas se dire ou se faire en ce moment, à travers mes modules de coaching inspiré de la philosophie ou des principes des samourais du 17^e siècle. Malgré le fait que j'étais très fier de l'originalité du contenu que j'avais développé au cours des derniers mois, la dernière heure m'avait amené à douter un peu de ma capacité à résonner avec un large public entrepreneurial.

Après les divers ateliers organisés, j'ai passé près d'une heure à « réseauter » et à discuter dans le lounge principal. J'ai recroisé Sonya, la première personne à qui j'avais parlé en début de soirée, dans l'ascenseur, et nous avons échangé sur nos expériences respectives de la soirée. En même temps, j'ai discuté avec Audrey, une coach qui avait un kiosque dans l'espace prévu à cet effet. Nous avons échangé pendant près de 15 minutes. Je lui ai posé des questions au sujet de son approche en tant que coach. Je lui ai également parlé de mon propre projet. Elle semblait trouver mon approche intéressante. Et de nulle part, un homme, Dave, est arrivé de manière très énergétique et a dit allo à Audrey. Il s'est habilement imposé dans notre

conversation. J'ai commencé à discuter avec lui, et pendant ce temps une autre personne est arrivée, David, un travailleur autonome qui voulait créer une communauté et des plateformes de formations pour les solopreneurs à travers son entreprise empiresolo.co. Après m'avoir ajouté sur LinkedIn, il m'a dit avoir vu que j'étais candidat au PhD et se demandait ce que je faisais au doctorat. Je lui ai parlé de ma thèse et de la construction identitaire des entrepreneurs. Il semblait fasciné et me disait trouver ma perspective très intéressante.

À la fin de cette soirée axée sur le réseautage, je ressentais beaucoup de satisfaction professionnelle, car je me voyais en train de créer ma petite communauté entrepreneuriale au courant de cette grande soirée des travailleurs autonomes. Je me rendais compte que c'était davantage à travers ma philosophie de vie et ma manière de concevoir l'entrepreneuriat que j'étais en mesure de rejoindre les autres. C'était ce qui venait de se passer avec cinq personnes différentes dans la dernière heure. Je me disais que ma propre manière de « jouer » à l'entrepreneur, dans un contexte de réseautage comme celui-ci, c'était d'être moi-même, de parler de mes intérêts académiques, de mentionner que je faisais de la recherche sur l'identité et que je m'intéressais à la manière dont les individus deviennent (et se conçoivent) comme des entrepreneurs. Je sentais que cette soirée avait été un franc succès et j'en étais absolument ravi.

Jour 49 (*Semaine 30*)

La 30^e semaine de mon terrain de recherche a débuté mardi 24 octobre, et lors de mon trajet pour me rendre au cowork en voiture, stratégiquement orchestré vers 10h40 afin d'arriver à 11h sur la rue Mentana pour profiter du stationnement qui se libère à cette heure après le déblaiement de la rue, j'ai eu une réflexion mon rôle d'entrepreneur et l'influence que celui-ci semblait avoir sur ma personne. J'avais l'impression que ce rôle professionnel était un vecteur de confiance en moi et qu'il me donnait confiance dans ce que je souhaitais accomplir en tant que personne. Ce rôle d'entrepreneur me semblait donc être directement liée à mon sentiment de confiance, de manière générale, et je sentais qu'en continuant à développer mon projet d'affaires, je construisais en parallèle ma confiance en tant qu'entrepreneur. Je sentais dès lors que cette construction allait continuer à donner de la force à ce que je faisais, à mes propres yeux, et qu'elle allait me rendre encore plus convaincant lorsque j'allais parler de mon projet d'affaires et de mon offre de service.

En arrivant à l'ECW à 11h15, j'ai constaté que le lounge principal était bondé et qu'il y régnait un certain « buzz » social. Étant donné que j'avais une rencontre à 11h30 avec Neil et Aaron pour notre cours universitaire, j'ai cherché un endroit plus paisible pour me connecter. Je suis allé voir à l'arrière dans la petite cafétéria, mais il y avait une coworker qui était sur un appel en visioconférence sans ses écouteurs,

et je pouvais entendre la conversation de manière un peu cacophonique. Toutefois, « ma » table de conférence dans le carrefour du billard était libre et il n’y avait personne qui était installé dans cet espace. J’ai donc trouvé que c’était un endroit approprié pour m’installer et avoir ma rencontre. Malheureusement, celle-ci m’a découragée. Je n’appréciais pas beaucoup la dynamique collaborative avec Aaron, le nouveau professeur responsable du cours à Cincinnati. Puisque j’ai terminé cette rencontre avec une légère baisse énergétique et que je me sentais *down*, j’ai tenté de me défaire de cette énergie négative en me mettant dans un état d’esprit d’entrepreneur pour répondre aux cinq messages que j’avais reçus via LinkedIn. J’ai pris près d’une heure à répondre à ces messages que j’avais reçus au cours des derniers jours, notamment de la part de quelques travailleurs autonomes que j’avais rencontré lors de la grande soirée des travailleurs autonomes. J’ai également pris un moment pour faire une publication prévue pour la RIPME, ce qui allait me permettre de consacrer le reste de la journée à mon projet entrepreneurial. Cependant, je n’ai pas vraiment réussi à chasser le goût amer que la rencontre m’avait laissé dans la bouche, et puisqu’il était rendu 12h50, je me suis dit que c’était un bon moment pour prendre une pause et changer d’air. Cela allait peut-être m’aider à changer d’état d’esprit.

Je suis allé manger à « mon » restaurant, Trip de bouffe, et ce fut une pause qui m’a fait beaucoup de bien. J’ai apprécié le moment de déconnexion que ce lieu me permettait d’avoir, car je pouvais y lire le Devoir et écouter de la bonne musique tout en mangeant « mon » sandwich que je trouvais succulent. Lorsque je suis revenu de ma pause diner avec une énergie renouvelée, j’ai remarqué que le lounge principal était encore bien utilisé. Il y avait plus de dix personnes dans l’espace. Je suis donc allé voir vers l’arrière et à mon agréable surprise, la petite cafétéria était libre (j’avais remarqué qu’il y avait huit personnes qui y mangeaient au moment de mon départ). Je me suis donc installé près de « ma » fenêtre et ça m’a donné un petit frisson de plaisir. Il y avait encore une chaleureuse odeur de nourriture dans l’air et la luminosité au sein de l’espace était agréable. Je me rendais compte que j’aimais beaucoup cet espace de travail, et qu’à travers celui-ci, je nageais socialement un peu à contre-courant, puisque c’était un lieu pour manger généralement occupé sur l’heure du midi, le moment que je sortais moi-même de l’ECW pour manger ailleurs, et quand j’y revenais pour travailler, après l’heure du midi, les autres avaient fini de l’utiliser selon sa nature prescrite (après tout, une cafétéria, c’était conçu pour y manger, pas y travailler). J’ai passé le reste de l’après-midi à travailler efficacement sur la création du contenu pour ma conférence sur l’intrapreneuriat et j’ai continué à développer ma fiche de prix pour la commercialisation de mon offre de services. Je me suis vraiment bien senti pendant ce bloc spatiotemporel. J’ai trouvé un *flow* de travail inspirant et j’ai réussi à être créatif dans mes tâches entrepreneuriales. La musique que je faisais jouer m’a

entraîné dans son rythme et la luminosité de la pièce m’a stimulé. J’ai achevé cette journée avec un sentiment d’accomplissement.

Quelques jours plus tard, vendredi 27 octobre, j’ai reçu un message via LinkedIn de Sonya, une personne que j’avais rencontrée lors de la grande soirée des travailleurs autonome, qui me disait : « Et voilà, c’est fait, je vais quitter mon emploi dans une semaine, et puis je vais partir à mon compte ». Elle affirmait vouloir travailler avec moi. Je trouvais cela un peu étrange, notamment parce que c’était la première fois qu’un potentiel client me contactait. Honnêtement, en lisant son message, ça m’a fait peur, parce que je me demandais si c’était ma « faute » si elle avait quitté son emploi. Je l’avais tout de même incité à se faire confiance et à se lancer en affaires. Je passais la journée à travailler sur des tâches académiques, mais lorsque j’ai vu ce message, ma dimension entrepreneuriale a été heurtée. J’ai ressenti une forme de vertige, une sorte de choc, et c’est davantage une émotion de peur qui a été déclenchée au sein de mon organisme. J’ai tenté de mettre cette émotion de côté et de revenir à mes tâches académiques. Je me suis dit que j’allais lui répondre en début de semaine prochaine. Pour l’instant, je ne voulais pas penser davantage à cela.

(Semaine 31)

Cette semaine de terrain a débuté lundi 30 octobre à la suite de ma réponse au message de Sonya et de son appel téléphonique qui a rapidement suivi. Elle m’expliquait qu’elle partait plus tôt que prévu de son emploi et qu’elle aimerait commencer à travailler sur son projet dès cette semaine. Elle voulait qu’on se rencontre dès que possible, j’avais l’impression qu’elle voulait mon point de vue stratégique pour l’aider à ‘lancer son projet d’affaires’. Je lui ai donc donné un rendez-vous au cowork, le lendemain à 13h30 pour prendre un café et discuter « informellement » de son projet. Je voyais cela comme une première rencontre gratuite, pour l’aider à se lancer, et que si elle voulait continuer à travailler avec moi par après, je pouvais lui faire un tarif préférentiel vu qu’elle était en phase de lancement et qu’elle ne générerait pas encore de revenus.

Je me rendais compte qu’à travers notre discussion téléphonique, j’étais davantage dans une posture de performance, à la Goffman (j’étais justement en train de lire son œuvre). Je sentais qu’au téléphone, j’avais été dans une sorte de performance identitaire en tant qu’entrepreneur. Je constatais que j’avais eu un discours différent que lorsque je parlais d’entrepreneuriat à mes étudiants ou de manière générale. Là, avec cette cliente, je devais être sérieux. Je devais savoir de quoi je parlais. Elle me posait des questions.

Elle avait des interrogations. Moi, je devais être en mode « OK, je t'aide à trouver des solutions ». J'ai donc ressenti que j'avais fait une sorte de performance entrepreneuriale. J'avais mis la « *switch à on* » pendant cette brève discussion. Je devais maintenant remettre la « *switch à off* » et retourner à mes lectures de nature académique, mais je savais que le lendemain, j'allais devoir me mettre en scène à l'ECW lors de notre rencontre et performer de manière entrepreneuriale.

Jour 50

Cette journée de terrain avait débuté la veille lors ma conversation téléphonique avec Sonya, et j'étais très fébrile à l'idée de notre rencontre. J'avais eu de nombreuses pensées au sujet de matériel que je sentais devoir préparer avant celle-ci. Étant donné que je devais aller à l'UQAM pour le tournage d'une capsule vidéo pour le carrefour entrepreneuriat à Impact en matinée, je ne suis qu'arrivé à l'ECW vers 11h50, avec un bol tigresse que j'avais acheté au café Sainte-Catherine en quittant l'université. En sortant de l'ascenseur, j'ai salué Emma, Jordan et Olivier comme si j'arrivais « chez moi », dans « mon » environnement. Je prenais de plus en plus mes aises quand j'arrivais au coworking. J'avais l'impression que chaque semaine, lorsque je remettais les pieds dans l'espace, je me sentais de plus en plus faire partie d'un environnement familial. Un endroit où j'avais l'impression que les gens me (re)connaissaient également de plus en plus.

J'ai d'abord regardé pour m'installer dans le lounge principal, mais pratiquement toutes les places étaient prises. Je suis allé à l'arrière et j'ai vu quelques personnes qui travaillaient à « ma » table de conférence, mais « mon » bureau dans la petite cafétéria était libre. Puisque j'avais un lunch et je voulais une table pour manger et travailler, c'était l'endroit parfait pour passer les prochaines 90 minutes. Je me sentais un peu pressé par le temps, car j'avais une rencontre qui avait été précipitée à 13h30 avec Sonya et je voulais créer quelques outils en vue de celle-ci. En effet, la veille au soir et ce matin j'avais pensé à des outils que je pouvais lui donner pour l'aider à partir son projet. J'ai eu l'idée de faire une matrice sur les fondements du projet entrepreneurial, qui était inspiré de mon atelier de coaching sur l'architecture égyptienne. Je voulais donc prendre l'heure du midi, tout en dinant, pour travailler là-dessus et pouvoir lui donner tout à l'heure. J'avais l'impression d'improviser cette démarche, mais je trouvais ça stimulant en même temps. Je me disais que je faisais preuve d'improvisation sérieuse et de débrouillardise entrepreneuriale. J'avais cette impression de faire du patinage entrepreneurial en chaussant mes bottines et en me lançant sur la glace. Je sentais ne pas avoir le choix si je voulais faire bonne impression auprès de cette potentielle cliente. Je devais m'arranger pour projeter un air de crédibilité et de professionnalisme. Je sentais que j'avais beaucoup parlé, mais que là c'était le temps de réellement passer à l'action, avec quelqu'un d'autre que moi, et qui dépendait un peu de ce que j'allais lui dire et comment j'allais l'aider. Je sentais que toute mon

opération d'affaires devenait 'réelle' avec cette rencontre. Je me suis donc senti investi d'une certaine mission pendant que je construisais l'outil que j'avais imaginé sur l'heure du midi. J'avais le sentiment que je devais absolument accomplir cette tâche entrepreneuriale avant notre rencontre, ce qui me donnait un sentiment d'urgence. L'outil était une matrice des fondamentaux du projet entrepreneurial, et il est provenait directement de mon atelier de coaching sur les principes architecturaux des Égyptiens. J'étais vraiment content du résultat, et ça me faisait désormais un bel outil à donner à mes 'clients' pour les aider à amorcer leur projet.

À 13h30, je suis allé chercher Sonya à la réception du coworking, après avoir installé mes affaires sur « ma » table de conférence, et en prenant soin de préparer une chaise pour ma 'cliente'. Nous avons déposé ses affaires à « sa » place et je lui ai proposé de prendre un thé ou un café pendant que je me servais un café. Nous nous sommes ensuite installés et avons rapidement engagé la discussion. Elle m'a parlé un peu de son histoire et de ce qui l'avait amenée à vouloir lancer son projet entrepreneurial. Elle m'a montré les services qu'elle pensait offrir, et je lui ai donné des idées comment elle pouvait organiser et présenter ses services. Je pense l'avoir aidé à mettre de l'ordre dans ses idées. Je lui ai d'ailleurs parlé de la théorie de l'effectuation et elle a trouvé ça super intéressant. J'ai même eu l'impression que lorsque je lui en parlais, je vivais moi-même une certaine effectuation dans ma propre approche. J'ai eu le sentiment d'être dans une scène du film *Inception*. Je lui ai également donné des idées très concrètes avec lesquelles elles pouvaient travailler, comme jouer avec le terme AI (AI (Artificial Intelligence) ≠ AI (Artistic Intelligence)). J'ai donc tenté de partir d'où elle était et je l'ai vraiment aidé à avancer à partir de ce point, sans lui imposer d'où moi je partais. Je lui faisais constater qu'il y avait eu un gros travail de prise de confiance de sa part depuis la première fois que je l'avais rencontré. Je lui disais qu'elle s'engageait dans une grande démarche de construction identitaire en tant qu'entrepreneure. Je lui ai ensuite présenté la matrice des fondamentaux du projet entrepreneurial que je venais de développer, et elle a semblé bien comprendre l'outil. Elle m'a dit trouver ça très simple et concret. Je lui ai dit que c'était la base de son projet et que c'était la prochaine chose qu'elle devait réaliser dans les jours et semaines à venir. Elle a semblé beaucoup appréciée et elle m'a dit vouloir travailler avec moi. À ce moment-là, je lui ai dit que je lui chargerais 50\$/h puisqu'elle était au stade de lancement de son projet, et qu'habituellement je chargeais 100\$/h. Je lui ai dit que c'était à elle de prendre la décision et de me contacter pour qu'on organise une première séance « officielle » de coaching. Nous avons terminé notre rencontre vers 15h00 et je suis allé la reconduire à l'ascenseur.

J'ai pris un moment après pour décompresser et penser à ce que je venais de vivre. Je me suis donc assis sur un divan dans le lounge principal et j'ai réfléchi à la dernière heure et demie que je venais de passer en compagnie de ma première cliente. Je me rendais compte qu'une grande force que je possédais en tant que coach était le fait que j'étais fondamentalement un pédagogue dans l'âme et quelqu'un qui s'intéressait sincèrement à autrui et à sa trajectoire de vie (autant la trajectoire passée que future). J'avais éprouvé un sentiment très confortable et agréable tout au long de ma discussion avec Sonya. Ça avait été une belle conversation et je me suis vraiment senti habilité à l'aider dans sa démarche. Je me rendais compte que mon niveau de connaissance tacite était très élevé, et que c'étaient davantage ce type de connaissances que je partageais à travers ma posture de coach. Ça me donnait beaucoup de confiance pour la suite des choses. Je trouvais également que le temps avait vraiment filé durant la rencontre et que le flow avait semblé très naturel. Je me disais que j'allais adopter la même approche dans le futur avec des clients potentiels : une première rencontre de 60 à 90 minutes pour partir du point auquel se trouve mon « client », et lui donner le goût d'officiallement faire affaire avec moi par la suite. J'avais l'intuition que c'était une approche qui allait bien fonctionner. J'imaginais que les gens allaient vouloir déboursier des sous pour simplement passer du temps avec moi et échanger autour de leurs projets, échanger autour de leur croissance personnelle et professionnelle, ainsi que développer des idées/concepts/stratégies d'affaires pour leurs ambitions entrepreneuriales.

Après ces minutes à décompresser sur un divan individuel, je suis retournée à « ma » place et j'ai pris un moment pour consulter mes courriels. J'ai ensuite passé environ une heure à développer un Canevas efficient d'affaires, un autre outil que j'avais imaginé dans les 18 dernières heures et que je voulais mobiliser dans ma pratique de coaching. J'étais content et fier de voir mon contenu d'affaires se développer organiquement, au fur et à mesure que j'avancais moi-même dans ma démarche entrepreneuriale. Ça me donnait des outils avec lesquels je pouvais travailler et ça me donnait l'impression d'être plus professionnel. J'ai donc terminé cette journée d'Halloween à *viber* en écoutant de la musique, habité d'un grand sentiment de satisfaction qui stimulait ma confiance entrepreneuriale. C'était une belle manière de terminer le mois d'octobre.

Jour 51

Cette semaine de terrain s'est poursuivie jeudi 2 novembre. Après avoir passé la journée à l'UQAM, car j'enseignais en avant-midi et j'avais rendez-vous au CHUM à 13h20, je suis allé manger et j'ai lu le dernier texte que je voulais lire en vue de ma rédaction de proposition de thèse. J'ai ensuite monté la rue St-Denis pour aller au magasin Ulysse afin d'acheter un cadeau pour l'anniversaire de Julian. Puisque j'avais un

rendez-vous à 18h00 près du métro Jean-Talon, là où j'avais stratégiquement stationné ma voiture ce matin, je me suis rendu au cowork pour y prendre un café et travailler un peu sur mon entreprise. Lorsque je suis arrivé à l'ECW vers 15h50, je suis entré comme si j'entrais chez moi, et je désirais deux choses : prendre mon café d'après-midi et trouver un endroit pour travailler au soleil. Je savais qu'à cette heure les rayons arrivent depuis l'ouest, je suis donc allé voir dans la petite cafétéria à l'arrière du cowork. La lumière y était belle, mais il y avait deux autres coworkers qui y étaient. Je les ai trouvés sympathiques du regard et je me suis pris une place à l'extrémité d'une table. Je me suis installé et j'ai commencé par répondre à mes courriels de la journée. C'était une des très rares fois que j'avais mes écouteurs avec moi. Je les ai branchés dans mon ordinateur et cela m'a permis de me créer une sorte de bulle atmosphérique dans laquelle je me sentais bien pour travailler. La musique m'a donné une énergie dansante pendant que je travaillais.

J'ai pris un moment pour répondre à mes messages sur LinkedIn, et j'ai ensuite pu passer près de 45 minutes à finaliser ma fiche de prix pour mon projet entrepreneurial. Étant donné que je l'avais déjà bien entamé, je n'avais qu'à la terminer avec les informations qui manquaient. J'étais très content du résultat final de cet outil marketing que je n'aurais jamais vraiment eu l'idée de créer si ça n'avait pas été de la séance d'intelligence collective que j'avais faite au mois d'août et pendant laquelle je m'étais fait proposer ce type d'outil pour commercialiser mon offre. Je sentais donc que je me rapprochais et que je faisais un pas de plus vers la commercialisation de mes services d'affaires. Je terminais la journée avec un réel sentiment de bien-être et de fierté, car cette tâche avait été accomplie dans un moment « bonus ». En effet, je n'avais pas anticipé avoir le temps nécessaire pour accomplir cette tâche aujourd'hui. Je prévoyais plutôt la compléter le lendemain. J'allais donc pouvoir me concentrer à travailler un peu sur le contenu de mes conférences formatives, la dernière pièce qui me manquait pour avoir une offre de service complète.

En somme, cette journée au cowork a été brève, mais efficace. Je me suis senti très relax en arrivant si tard dans la journée. Personne ne m'a adressé la parole. J'étais stratégiquement de passage entre deux points spatiotemporels. J'ai ressenti une émotion de satisfaction en finalisant ma fiche de prix. J'avais le sentiment du devoir accompli. C'était une bonne chose de faite.

Jour 52

Le lendemain, vendredi 3 novembre, j'ai vécu une matinée des plus agréables. Après m'être réveillé à 8h00, j'ai pris un moment pour effectuer mes exercices d'étirements et de réchauffement matinal (je venais de recommencer cette routine en me levant, qui consistait à passer 10-15 minutes à m'étirer et activer ma circulation sanguine). Je me suis installé sur ma table de cuisine et j'ai consulté tous mes courriels en

déjeunant sainement. Je n'ai senti aucune hâte de quitter la maison pour le coworking, car j'avais une réunion qu'à 11h, en lien avec l'AIMS (je n'avais pas un grand rôle à jouer dans cette réunion). Cela m'a donc donné le temps de prendre ça cool, et je suis parti de la maison vers 9h45. La route vers l'ECW en voiture fut très agréable, et j'ai même reçu les félicitations d'un automobiliste pour mon stationnement en parallèle sur le plateau. J'ai eu la chance de trouver une belle place de stationnement dès que j'y suis arrivé, et ce petit moment de socialisation silencieuse a contribué à mon sourire intérieur. Je me sentais en harmonie avec mon propre rythme ce matin. Je faisais les choses comme je le voulais, dans le temps que je le voulais.

En arrivant au cowork, j'ai franchi les portes de l'ascenseur dans l'espace avec toute mon aise, et j'avais envie de me sentir « dans l'action ». J'ai identifié une place où m'asseoir et travailler dans le lounge principal. L'atmosphère y était agréable. La musique d'ambiance était de type lounge-hiphop, et il n'y avait que quatre personnes dans l'espace central. Je ressentais une sorte d'atmosphère du vendredi matin qui m'était fort agréable. Je trouvais l'ambiance accueillante et invitante. J'ai donc voulu m'en imprégner et moi-même y participer. Je me suis donc installé sur un divan individuel, en prenant soin de déplacer quelques tables et un pouf afin de pouvoir créer « ma zone » de travail. Je me suis donc approprié l'espace et je me suis créé un environnement de travail adéquat pour la journée.

Malgré l'achalandage qui prenait de l'importance sur l'heure du midi et en début d'après-midi, j'ai été en mesure de me créer une belle atmosphère de travail en mettant mes écouteurs et en me concentrant sur ma tâche de la journée, celle de continuer à créer le contenu de ma conférence formative sur l'intrapreneuriat. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas installé dans le lounge principal pour travailler, et j'ai trouvé le moment plutôt agréable. Je pouvais voir du monde à chaque fois que je levais les yeux, mais je pouvais également me replonger dans « mon » propre univers en remettant mes yeux sur l'ordi, tout en ayant la musique qui jouait dans mes écouteurs. Je me sentais comme « faisant » partie du gang à chaque fois que je levais les yeux et que je voyais les autres coworkers travailler comme moi sur leur ordi. Je ne me suis levé que pour aller me chercher à manger sur l'heure du midi, mais je suis revenu à « mon » bureau pour manger tout en appréciant l'atmosphère du lieu. J'y suis resté jusqu'à 14h45, car je devais me diriger au café Myriade, au coin des rues Roy et St-Denis, car j'y avais donné rendez-vous à Régine, une entrepreneure que j'avais spontanément rencontrée via LinkedIn.

Nous nous sommes donc retrouvés au café à 15h, et avons eu un bel échange pendant près de 90 minutes. En commençant, elle m'a dit qu'Olivier l'avait contacté pour collaborer sur quelque chose, et nous trouvions ça drôle de constater à quel point le monde pouvait être petit. Nous avons parlé

d'entrepreneuriat, de manière générale. Elle me disait qu'elle sentait avoir la fibre entrepreneuriale. Elle avait ça en elle. Elle me racontait un peu son histoire de vie, que son père avait des magasins de chaussures en Haïti, et qu'elle et sa mère avaient pris la relève pendant quelques années. Elle a ajouté qu'après être revenue vivre en Haïti, après avoir étudié en Europe, elle a fondé une clinique de psychologie. Ensuite, elle m'a dit qu'en 2017, elle avait fait sa première acquisition immobilière, et qu'aujourd'hui, elle était rendue à plus de 40 portes. À travers ce qu'elle me disait, je lui ai demandé à quel moment elle avait commencé à se sentir comme une entrepreneure. Elle m'a dit que ça avait été en 2017, lors de son premier achat immobilier. Elle voyait que ça marchait et voyait la réaction positive des gens autour d'elle. Ça l'avait mis en confiance, et ça lui avait donné un sentiment de légitimité par rapport à ce qu'elle faisait. J'ai donc eu le réflexe de dire que ça semblait avoir été dans le reflet qu'elle voyait dans les yeux d'autrui, ceux qui la regardaient, qu'elle s'était vue elle-même comme une entrepreneure. Elle semblait approuver cette manière de concevoir la chose.

Je lui ai ensuite parlé un peu de ce que je faisais et de mon entreprise. Je n'étais aucunement dans une logique d'offrir mes services directement, mais peut-être plus de manière indirecte. Elle me parlait des programmes de développement personnel que son organisme offrait, dont je pourrais possiblement développer de quoi avec eux. Je lui disais que ça pourrait être intéressant, et que je pourrais développer quelque chose en lien avec les ateliers que j'avais préalablement développés. J'ai trouvé que ça avait vraiment été un bel échange. Je lui ai même offert le thé, en réglant la facture commune, comme si ça avait été ma cliente. En plus de cela, j'ai payé son stationnement à travers l'application, parce qu'elle essayait d'appeler son mari, mais il ne répondait plus. Elle disait que c'était lui qui avait l'argent pour mettre dans le parcomètre. Donc, je lui ai offert d'en mettre 20 minutes de plus pour terminer notre conversation. Elle semblait apprécier le geste. On avait continué à parler de la manière dont elle avait structuré son organisation. Je constatais que j'échangeais avec deux perspectives. Je portais à la fois, d'un point de vue recherche, mon chapeau plus académique, et d'un point de vue professionnel, je portais mon chapeau d'entrepreneur, car je sentais une possibilité de collaboration, et peut-être aussi d'éventuellement offrir mes services. Je sentais avoir semé une graine que j'allais entretenir en lui envoyant un premier message avec mon site internet (elle ne m'aura jamais répondu au message que je lui ai envoyé et nous ne nous sommes jamais reparlé à la suite de cette conversation au café Myriade). J'ai donc fini la semaine avec cette rencontre, à la fois professionnelle, académique, et même un peu personnelle. Je trouvais que ma semaine, qui avait été très intense avec la rencontre précipitée de ma première cliente quelques jours plus tôt, se concluait sur une très belle note de socialisation entrepreneuriale.

Chapitre III

L'épanouissement

Jour 53 (*Semaine 32*)

Cette nouvelle semaine de terrain a débuté mardi 7 novembre avec un aller-retour sur la Rive-Sud montréalaise. Après avoir pris le temps de vivre ma petite « routine » du matin à la maison, j'ai quitté à 9h30 pile, car je devais déplacer ma voiture, et je me suis rendu au magasin Canac pour retourner des lumières encastrées et en acheter d'autres en prévision des travaux d'électricité que mon ami venait faire plus tard cette semaine. Or, pendant que je faisais la route, je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir privilégié d'avoir suffisamment de liberté pour utiliser mon temps comme je le voulais et comme je souhaitais l'organiser en fonction de mes diverses priorités de vie quotidienne, et surtout hebdomadaire. Avec la pluie qui percutait la voiture, j'ai aimé faire la route sans trop subir le trafic, et j'ai fini par me rendre à mon emplacement stratégique du mardi pour stationner ma voiture près du cowork, sur la rue Mentana près de Roy. Étant donné que le stationnement y était interdit cette journée entre 10h et 11h, j'arrivais tout juste pour 11h et je pouvais me stationner à proximité. Cela faisait partie de mes petites stratégies de mobilité qui me permettait de maximiser mon bien-être mental.

Je suis donc arrivé à l'ECW vers 11h10, et j'y suis entré avec aise. J'ai ressenti une certaine chaleur dans l'espace central, et après être rapidement allé voir à l'arrière pour faire état de mes endroits de préférences (je pense que ça avait été plus un réflexe cette fois-ci), j'ai décidé de revenir m'installer sur un divan individuel dans le lounge principal. Je désirais me retrouver dans un environnement qui allait me permettre d'être connecté avec les autres, sans nécessairement devoir socialiser pour obtenir ce sentiment. Je me suis donc installé dans le lounge principal en constatant qu'il n'y avait que cinq personnes qui y travaillaient et que la musique d'ambiance était agréable et stimulante. Je savais que ma charge de travail était de nature plutôt créative, je voulais donc un « vibe » approprié pour ce type de tâche. De plus, la luminosité artificielle et l'atmosphère chaleureuse de l'espace contrastaient agréablement avec le froid grisâtre et pluvieux de l'extérieur, ce qui a contribué à ma décision d'élire domicile dans le lounge pour la journée. Je me suis donc assis, en déplaçant un pouf afin de pouvoir y allonger mes pieds, et je me suis monté mon bureau de travail en installant un coussin sur mes cuisses pour y déposer mon ordinateur. Après ma commission matinale, je me sentais heureux d'être installé dans « mon » bureau de la journée et d'avoir les prochaines heures pour travailler sur mon projet entrepreneurial. Ce sentiment de bien-être était alimenté par mon sentiment de liberté et d'indépendance temporelle. Je n'avais pas de compte à rendre à personne et je vivais en fonction de mes propres priorités de vie. J'étais parfaitement conscient que c'était un véritable luxe et un grand privilège dans la société actuelle.

J'ai passé près de 90 minutes en étant assis comme si j'étais dans mon salon, mais je me trouvais dans un contexte professionnel qui m'incitait à me concentrer et à travailler sur mes tâches entrepreneuriales. Je ressentais une forme d'effet de mimétisme en voyant les autres installés sur leurs ordinateurs, tout comme je percevais le regard des autres sur ma personne. Cela m'a 'motivé', de manière inconsciente, à demeurer travaillant et productif. À chaque fois que je complétais une nouvelle page de mon contenu de conférence formative, je me disais (parfois consciemment, mais souvent inconsciemment) que je venais de franchir un pas de plus vers ma destination, celle d'avoir complété l'ensemble de mon contenu d'affaires. Je sentais que cela allait me donner la capacité à me concentrer sur mon démarchage d'affaires et l'exploration d'opportunités commerciales. Après de nombreux mois à développer mon contenu d'affaires, en mode R&D, je commençais à me sentir prêt pour la prochaine étape de mon cheminement entrepreneurial.

Vers 12h40, je sentais la faim gagner mon ventre, et j'ai décidé de m'offrir une pause et d'aller à « mon » restaurant du coin, Trip de bouffe, qui devenait tranquillement mon petit havre de paix et de répit sur l'heure du diner lorsque j'étais au cowork. C'était un endroit très spécial à mes yeux. Un lieu qui me comblait de bien-être. Il y avait toujours l'édition quotidienne du Devoir en version papier, un journal que je ne lisais nulle part ailleurs. Je trouvais ça agréable de pouvoir physiquement lire le journal, sentir le papier en tournant ses pages. Ça me permettait de prendre une vraie pause du monde virtuel. Mes sens retrouvaient le monde matériel. Je pouvais voir ce qui se passait dans le monde, être connecté aux enjeux de mes contemporains à l'échelle planétaire. Le Devoir était un véritable compagnon pendant mon moment de diner. De plus, la musique rétrofunk qui semblait toujours y jouer contribuait à l'atmosphère de l'endroit qui m'y faisait revenir de manière hebdomadaire. Je passais toujours une vingtaine de minutes seul, déconnecté de mon ordinateur, avec une musique d'ambiance entraînante et une symphonie de saveur à chaque bouchée que je prenais. Ce moment me faisait sentir extrêmement bien, et je trouvais ça génial d'avoir trouvé ce point de repère, voire ce point d'ancrage juste à côté du cowork. Même si j'y allais seul, je me sentais toujours accompagné lorsque je rentrais dans ce lieu atmosphérique. Je m'y reconnaissais à chaque fois que j'y mettais les pieds. Ça faisait partie de mon expérience hebdomadaire à Montréal CoWork. C'était chaleureux. C'était un endroit qui faisait partie de mon territoire d'occupation aux alentours de Montréal CoWork. Trip de bouffe faisait partie de mon territoire identitaire socioprofessionnel.

Je suis revenu à « mon » bureau vers 13h20 et j'ai passé le reste de l'après-midi à travailler sur ma conférence sur l'intrapreneuriat. J'étais assis en silence et j'écoutais la musique et le son ambiant de l'espace central du cowork. À plusieurs reprises, je remarquais les quatre autres occupants de l'espace qui

parlaient au téléphone avec leurs écouteurs. Je percevais plusieurs conversations monophoniques autour de moi, mais personne ne se parlait jamais. Je trouvais cela assez intéressant comme phénomène. J'ai passé les dernières heures de la journée dans un état relatif de flow, dans lequel j'étais bien concentré et qui m'a permis de finaliser la création du contenu de ma conférence formative. Malgré les gens qui parlaient à l'occasion autour de moi, il y avait une musique d'ambiance « envoutante », une sorte de rétrofunk des années 60-70. La lumière au-dessus de moi m'a aidé à garder un niveau d'allumage interne crucial à la création du contenu que j'avais à créer. J'ai travaillé avec mes pieds étendus sur le pouf durant ces dernières heures. Je complétais ma journée avec un réel sentiment de satisfaction et d'accomplissement. Malgré une absence d'interaction sociale pendant ces dernières heures (sauf le bref appel avec JP), je me sentais connecté à mon projet et son avenir. Je sentais que le contenu que j'avais créé était pertinent et allait savoir stimuler mes futurs 'clients'.

En quittant l'ECW vers 17h30 et en marchant vers ma voiture, j'ai été frappé d'une réflexion stimulante. Étant donné que j'avais passé les derniers jours à préparer une présentation sur les premiers résultats de mon terrain de recherche dans le cadre d'un séminaire de la chaire de recherche, je réfléchissais à ces premières intuitions qui émergeaient de mon expérience sur le terrain. Je constatais que ma construction identitaire en tant qu'entrepreneur était un processus en rapport avec quelque chose de temporel. Cette dimension de ma personne se construisait, petit à petit, à travers le temps, et j'avais l'impression que plus je passais du temps autour de mon projet, que je créais, que ça se concrétisait et que ça se matérialisait, notamment à travers mon site web, à travers mes premiers clients et à travers tous les éléments qui faisaient que c'était une « vraie » entreprise, plus ce volet identitaire grandissait et se renforçait. J'avais donc l'impression que le processus de ma construction identitaire n'était pas linéaire en tant que tel, mais davantage temporel. Cependant, je ne percevais pas la temporalité comme une succession de point dans l'espace-temps, mais plutôt comme une accumulation d'éléments qui se produisaient autour de moi et en moi. C'était une accumulation de « choses entrepreneuriales » au sein de mon projet d'entreprise. Dès lors, je me disais que ce n'était pas un processus linéaire en fonction d'une destination, mais plutôt un processus temporel axé sur le cheminement et sur le voyage en soi. Je constatais qu'il y avait plein de choses qui se passaient autour de moi, à droite et à gauche, et qu'à mesure de marcher, ces choses se produisaient constamment au rythme de mes pas. Je sentais que je n'allais pas en tant que tel vers une destination, vers quelque part, mais que j'étais constamment à ce quelque part et que j'explorais simplement tous les horizons possibles de ce quelque part. Cette exploration se produisait également en fonction de qui croisait mon chemin et qui traversait ma trajectoire.

Jour 54

Je me suis rendu au cowork ce mercredi 8 novembre un peu comme à mon habitude des derniers temps, en prenant un moment pour faire ma routine matinale en effectuant mes exercices et en déjeunant devant mon ordinateur, de manière tranquille, à consulter mes messages sur mes diverses plateformes. Je suis parti à 10h de la maison et la route à voiture a été des plus agréables. Il y avait un beau soleil automnal, et lorsque je me suis stationné à dix minutes à pied du cowork, j'ai apprécié la petite marche. En arrivant à l'ECW, je ressentais le besoin de demeurer au soleil, car celui-ci me réchauffait l'âme et l'esprit. En sortant de l'ascenseur, je me suis immédiatement dirigé vers « mon » bureau, dans la petite cafétéria à l'arrière de Montréal CoWork. À mon grand bonheur, il n'y avait personne et les rayons du soleil commençaient à pénétrer les fenêtres. En guise de bonus sensoriel, j'ai été frappé par la délicieuse odeur de croissants réchauffés qu'il y avait dans la pièce, à cause de la cuisinette dans laquelle une employée du cowork préparait les délicatesses de la journée pour vendre au café dans l'aire centrale. C'était donc comme si j'étais dans le *back store*, dans l'arrière-scène du cowork, là où les préparatifs étaient faits pour la scène, et je bénéficiais des bonnes odeurs et du calme de l'arrière-scène. Un endroit pas très sexy dans lequel on ne vient pas vraiment pour travailler. Je me suis fait sourire en pensant qu'aujourd'hui, j'aimais mieux l'odeur des croissants et les rayons du soleil que les gens. J'ai ainsi passé le reste de l'avant-midi de manière solitaire à travailler sur des tâches académiques.

Après être allé manger à l'extérieur sur l'heure du midi, je suis revenu vers 13h30 à « ma » place et il y avait encore plusieurs personnes qui mangeaient et qui parlaient en petits groupes. Je trouvais l'ambiance sonore très chaotique, et puisque je n'avais pas le goût de quitter ma petite oasis et d'aller ailleurs dans le cowork, j'ai décidé de faire migrer la musique qui sortait de mon ordinateur vers mes écouteurs, afin de me donner une barrière sensorielle entre moi et ces coworkers qui parlaient fort. J'ai pu profiter de ce regain de concentration pour finaliser ma présentation pour l'atelier à la chaire de recherche, en plus de remplir mon formulaire de participation pour le colloque des cycles supérieurs. À 15h, j'avais une rencontre virtuelle avec Mélina pour finaliser nos préparatifs en vue de la journée de l'entrepreneuriat étudiant qui allait se dérouler la semaine suivante. Lorsque celle-ci a débuté, j'ai remarqué que des coworkers tentaient de faire une réunion à la table d'à côté, et comme je parlais à travers mes écouteurs, j'ai reçu quelques regards de leur part vers 15h15 au moment où ils se sont levés et ont décidé de changer d'endroit. Je ne me suis aucunement senti mal, au contraire. Je ne faisais rien de différent qu'eux, mais je parlais avec quelqu'un en ligne et non en personne. À plusieurs reprises, j'avais vécu la petite frustration qu'ils devaient sentir. C'était à mon tour de ne pas faire attention à la présence des autres dans ce lieu de socialisation.

Au moment où ma rencontre s'est terminée à 15h35, j'étais redevenu seul dans « mon » bureau. J'allais pouvoir finir ma journée de travail dans le calme ambiant de la pièce, avec ma musique sortant des haut-parleurs de mon ordinateur. Je m'étais débarrassé de mon mur de protection sonore. Vers 16h, j'avais terminé mes tâches de nature académique, ce qui voulait dire que je pouvais consacrer une dernière portion de ma journée à mon projet entrepreneurial. J'étais heureux, car après une journée consacrée à de nombreuses tâches académiques, je pouvais m'investir dans mon entreprise. J'ai été efficace dans la création d'un outil pour mes conférences formatives, en plus d'organiser la création de ma seconde famille de conférences formatives, axée sur le leadership individuel et l'excellence organisationnelle. J'aurais aimé avoir plus de temps à consacrer à mon projet d'affaires, je me suis senti déchiré tout au long de la journée entre ce type de travail et celui de nature académique, dont j'ai dû prioriser à cause de contraintes temporelles qui approchaient. Malgré ce petit déchirement intérieur, j'étais quand même content d'avoir pu trouver du temps en fin de journée pour avancer mon projet entrepreneurial. Je quittais le coworking avec un relatif sentiment de satisfaction à l'égard de mon avancement académique professionnel de la journée.

Vendredi 10 novembre, comme ma semaine se terminait, j'ai reçu un appel téléphonique de Sonya, ma première cliente, et elle m'a laissé un message. Je lui ai écrit que j'étais en réunion (en réalité je travaillais sur ma proposition de thèse et je ne voulais pas sortir de cet état d'esprit) en précisant que j'allais la rappeler plus tard. Vers 16h, je l'ai appelé et nous avons passé près de vingt minutes à parler au téléphone. Nous avons parlé de sa semaine et elle m'a partagé les questionnements qu'elle avait eus. Je l'ai écouté tout en partageant un peu ma perspective. Je sentais que c'était un appel de coaching à son endroit. Elle m'a dit qu'elle aimerait qu'on se voie pour que je l'aide à bien définir certains éléments. Nous avons convenu d'une rencontre le 21 novembre, en après-midi, près de l'UQAM, car je planifiais m'y retrouver en avant-midi. J'ai constaté qu'à travers cet échange, j'avais dû changer de chapeau et mettre celui de coach, d'entrepreneur avec TRC³, pour mener cette discussion. Cela m'avait demandé un certain effort énergétique, mais j'ai senti être capable de bien naviguer entre ces deux rôles professionnels : celui de l'entrepreneur et celui du doctorant-chercheur.

Après notre conversation de vingt minutes, j'ai été capable d'enlever ce chapeau (qui m'avait demandé une certaine préparation mentale au courant de la journée), afin de retourner au travail que j'effectuais sur ma proposition de thèse. Je trouvais cela intéressant de constater que même si moi je n'avais pas décidé de porter ce chapeau aujourd'hui, j'avais quand même dû le porter parce que quelqu'un était venu vers moi et m'avait demandé de le mettre. Après tout, je n'avais pas vraiment le choix, c'était tout de même la nature

de mon entreprise qui me le demandait. Je me disais que c'était probablement quelque chose qui allait devenir de plus en plus fréquent, si j'avais plus de clients et de collaborateurs qui souhaitaient faire affaire avec moi. Je sentais que j'allais devoir m'adapter et que j'allais devoir comprendre que ça pouvait arriver n'importe où et n'importe quand. Ça allait être à moi de gérer ces demandes externes, de modifier mon état affectif et cognitif et trouver des moyens pour rapidement changer d'état d'esprit et mettre ce chapeau d'entrepreneur.

Ça me faisait un peu peur de perdre ce contrôle vestimentaire. Je me suis consolé en me disant que j'allais certainement apprendre avec le temps et que même si je n'étais pas encore très confortable avec ces changements soudains et inattendus de chapeaux socioprofessionnels, j'allais probablement le devenir à force d'en 'subir'.

(Semaine 33)

Je ne suis pas allé sur mon terrain de recherche cette semaine, car lundi et mardi étaient consacrés à la journée de l'entrepreneuriat étudiant que j'organisais, et les journées subséquentes m'ont amené aux États-Unis pour un périple de cinq jours à Cincinnati dans le cadre du cours MGT6221.

Jour 55 *(Semaine 34)*

Ça faisait exactement deux semaines que je n'étais pas allé sur mon terrain de recherche lorsqu'en ce mardi 21 novembre, je me préparais à offrir ma première séance de coaching rémunérée de l'histoire de TRC³. J'avais très hâte de revenir à « ma stable » réalité montréalaise et pouvoir reconsacrer quelques jours par semaine à mon projet entrepreneurial. J'ai décidé de donner rendez-vous à Sonya au restaurant Vego à 14h, car j'étais censé aller à l'UQAM pour une réunion matinale dans le cadre du projet de recherche avec l'OMV. Une des raisons pourquoi je ne voulais pas la faire venir au cowork pour me rencontrer découlait du fait que lorsqu'elle était venue me voir à l'ECW quelques semaines plus tôt, je m'étais fait dire après sa visite que je devais réserver une salle de réunion la prochaine fois que je faisais venir un client au cowork, ou que je devais payer son accès journalier à l'espace. Cela m'avait beaucoup découragé et m'avait amené à me demander où j'allais rencontrer mes clients dans le futur. Je voulais donc trouver un bel endroit, professionnel et accueillant, dans le coin de l'université pour rencontrer Sonya. J'y ai réfléchi un peu, et j'ai eu le *flash* de venir au Vego, un restaurant que je connaissais bien, mais dont j'avais perdu l'habitude d'aller depuis le début de mon terrain de recherche à l'hiver dernier. Je trouvais que cet espace était parfait pour ce type de réunion. Il y avait de belles grandes tables au sous-sol, qui était habituellement plutôt tranquille. Je voyais souvent des petits groupes s'y retrouver pour des réunions. En plus, cela ne me coûtait rien pour

occuper l'espace, sauf un peu de nourriture et un café, chose que j'aurais consommée ailleurs de toute manière. En tant que client du lieu, je serais autorisé à y rester le temps que je voudrais. Le stationnement, en plein centre-ville, était gratuit à l'arrière pour les clients. C'était une belle cerise sur ce sundae spatial !

Je suis donc arrivé au Vego vers 12h45 pour manger quelque chose et m'installer avant l'arrivée de 'ma cliente'. Après avoir mangé un bon lunch, et pris le temps de consulter les documents que Sonya m'avait partagé la semaine dernière, avec lesquels j'ai rédigé une page de rétroaction qui allait me servir de base pour échanger avec elle. Pendant cette heure de préparation, j'éprouvais une sorte de sentiment de bien-être et de 'stabilisation' identitaire en étant assis dans ce bel espace lumineux, que je connaissais bien, car j'étais venu des dizaines de fois dans les dernières années pour travailler sur des tâches académiques. Je constatais que je me dévoilais de plus en plus en tant que « coach » au fur et à mesure que j'interagissais avec « ma » cliente, et j'avais hâte de voir comment les prochaines heures allaient se dérouler. Je trouvais ça très excitant. J'allais vivre les premières heures facturées de mon entreprise, TRC³.

Sonya est arrivée vers 13h50 et je lui ai proposé d'aller se prendre quelque chose à manger ou à boire. Elle est revenue à notre table de rencontre avec des bons mots à l'égard de l'endroit, ce qui m'a immédiatement mis en confiance. Ma cliente aimait le lieu que j'avais choisi pour notre rencontre. Nous avons passé près de 2h30 à discuter de son projet d'affaires, que je trouvais très bien pensé. Elle avait déjà un site web, et sur la base de ce qu'elle m'avait partagé, j'ai été en mesure de lui donner plusieurs bonnes idées. Nous avons échangé sur sa stratégie d'affaires et sur les éléments clés qu'elle devait définir et créer pour aborder les prochaines étapes de son lancement d'entreprise. J'ai été habité d'un grand bien-être et d'une grande positivité tout au long de notre rencontre. J'ai constaté qu'à chaque fois que je disais quelque chose qui était bien reçu de sa part, parce qu'elle prenait des notes ou qu'elle validait la pertinence pour son projet, je ressentais un moment de satisfaction et de solidification de ma confiance entrepreneuriale. Je me suis également rendu compte qu'à travers le service de coaching il y avait un grand contact humain. Sonya m'a même fait la remarque à quelques reprises qu'elle trouvait ça le fun notre échange, elle voyait vraiment la valeur que ça avait pour elle d'avoir un coach d'affaires. J'ai senti que je l'ai aidé à dilater, un peu, sa pensée, à structurer et aligner un peu ses idées. J'ai adoré ce sentiment.

À la fin de notre rencontre, Sonya m'a dit qu'elle était super contente de payer ces deux heures passées avec moi. Elle m'a demandé comment je fonctionnais pour la facturation. Sans trop y avoir réfléchi au préalable, j'ai improvisé en lui disant qu'après cinq heures, je faisais une facture, ou que s'il y avait un laps de temps d'un mois qui s'écoulait et que ces cinq heures n'avaient pas été 'consommés', j'envoyais une facture pour 'fermer' ça. Elle m'a dit trouver mon système très cool. Je venais de l'inventer sur le champ,

et ce n'avait même pas été à moi de soulever cet aspect de paiement qui pouvait parfois être délicat. Je suis donc sorti de cette réunion avec une belle énergie. J'avais trouvé que l'échange avait bien ruiselé. Elle-même me disait qu'elle trouvait que j'avais une belle énergie, très calme et apaisante. Elle me disait avoir rencontré d'autres coachs, de manière informelle, et ne pas avoir apprécié leur énergie. Elle me disait que « tout le monde est un peu *hype*, tout le monde est un peu trop actif à son goût ». Elle disait qu'elle voyait vraiment une différence avec moi. J'étais un peu plus calme, un peu plus posé que les autres. Je lui ai dit merci. C'est de même que je me voyais aussi.

Je me suis également rendu compte qu'en tant que coach entrepreneurial, je n'aidais pas juste mes 'clients' à définir leur projet d'affaires, mais je les aidais aussi à se définir eux-mêmes, en tant qu'individu et en tant qu'entrepreneur. J'avais aidé Sonya à mettre en valeur ses dimensions personnelles qu'elle n'avait pas eu l'idée de mettre en valeur dans son projet entrepreneurial, comme le fait qu'elle avait des études dans les beaux-arts. J'aimais beaucoup me retrouver dans cette dynamique de coaching, 1/1, que j'avais mis au monde avec mon projet entrepreneurial. Je faisais l'analogie avec les Olympiens ou les athlètes professionnels. Ceux-ci avaient besoin d'entraîneurs pour atteindre des niveaux supérieurs de performance et battre leurs records personnels. C'était un peu ça que je voulais faire avec les entrepreneurs. Les aider à atteindre un autre niveau, à surpasser leurs propres limites. Je souhaitais partir du point de départ où l'autre se trouvait et donner de la rétroaction en fonction des questionnements et des réflexions qui émergeaient chez l'autre. Je me voyais comme un accompagnateur dans une logique de développement de l'idée entrepreneuriale, l'exécution de cette idée, ainsi que dans le développement et l'exécution de l'entrepreneur en soi. Je voulais contribuer à créer une carte routière (*road map*) du chemin que j'emprunterais si j'étais cette personne. Je ne voulais pas dire quoi faire, mais plutôt donner des idées basées sur ma propre manière de comprendre le projet de l'autre. Je sentais que c'était là que mon expérience tacite et mon expertise justifiaient ma posture entrepreneuriale en fin de compte. Je me disais que j'en avais vu beaucoup, je connaissais bien diverses industries. J'avais du vécu d'affaires. Il y avait des expériences professionnelles, comme mes années passées chez P&G qui faisaient partie de moi, elles faisaient partie de l'iceberg de ma personne. En dessous de l'eau, il y avait beaucoup d'expériences tacites. Tout était là, et ça pouvait ressortir ici et là. Je constatais que cela ne faisait que contribuer à ma légitimité aux yeux de l'autre, et cela a grandement contribué à ma confiance entrepreneuriale.

Je sentais que lors de cette rencontre d'affaires avec ma première cliente, je venais de solidifier plusieurs éléments par rapport à mon rôle d'entrepreneur. Ça me mettait en confiance. Ça me donnait une certaine assurance. Je ne me sentais aucunement comme un imposteur. Je sentais que je faisais ce que j'avais à

faire. J'étais sur mon X. Basé sur mon expérience de vie et ce que je voulais faire, j'étais à « ma » place. Je trouvais ça valorisant de pouvoir aider quelqu'un à se développer et à développer ses idées. C'était vraiment cool comme dynamique. J'aimais ça. Je me sentais moi-même davantage devenir 'entrepreneur' à travers ça. J'avais déjà hâte aux futures séances de coaching que j'allais pouvoir avoir Sonya et mes futurs clients. Je ressentais une grande différence que lorsque j'interagissais avec mes étudiants en tant que prof. Là, c'était vrai. C'était concret. C'était la vie de quelqu'un, en tant que tel, qui était impacté. Ce n'était pas fictif. C'était réel. Je sentais un réel engagement de Sonya dans son projet entrepreneurial. C'était son gagne-pain. Mais aussi, c'était un rêve qu'elle disait avoir qu'elle était en train de concrétiser. Elle s'imaginait à moyen long terme. Ça allait être ça sa vie. Donc, je l'accompagnais dans la création de cette chose économique. Je trouvais cette constatation richement symbolique. J'observais un grand sentiment de devoir accomplir au sein de ma personne. Un grand bien-être et une forme d'accomplissement personnel et professionnel.

Finalement, j'étais également très content de l'espace que j'avais trouvé pour mener cette rencontre d'affaires. On avait notre table, une grande table, sur laquelle on a pu être assis côte à côte. On ne s'est pas fait déranger. Les gens étaient autour de nous, mais on avait une sorte de bulle qui s'est créée autour de nous. Il y avait de grands murs de pierres qui ajoutaient au sentiment de confort et de sécurité de l'endroit. J'ai vraiment senti qu'on avait notre propre environnement. Je me disais que je pouvais retourner à cet endroit pour mes futures rencontres avec des clients. C'était un lieu facile d'accès, avec un stationnement gratuit à l'arrière. L'espace n'était pas prétentieux, mais plutôt chaleureux. Il y avait de grandes tables en bois, une belle luminosité, beaucoup d'espace, et on s'entendait bien parler. J'ai trouvé que c'était un espace parfait qui était à mon image. Celui-ci contribuait au coaching, à l'échange et à l'interaction. Ce n'était pas froid. C'était très humain. Je trouvais que ça aidait à créer de la proximité avec l'autre. Je réalisais que cette proximité dans l'espace était quelque chose d'important à mes yeux. Je me demandais comment créer le maximum de proximité avec l'autre à travers l'espace. À mon sens, le Vego avait généré une belle proximité.

Jour 56

Cette semaine de terrain s'est poursuivie le lendemain, mercredi 22 novembre, et j'étais heureux de retrouver ma petite routine que j'aimais tant. Celle-ci consistait à me lever vers 8h30, effectuer mes exercices matinaux et me préparer un déjeuner, afin de m'asseoir vers 9h dans la cuisine pour consulter mes courriels et me mettre à jour sur mes responsabilités professionnelles diverses. Je me suis rendu à l'ECW pour 11h et le trajet à voiture fut agréable, malgré une petite neige pendant la nuit. Ce rythme

temporel du matin était quelque chose que j'appréciais énormément lorsque je passais des journées au cowork. Le fait de ne pas me sentir stressé ou rushé m'amenait un réel bien-être. J'aimais le fait de pouvoir aller à mon rythme et de ne pas devoir précipiter mes pensées ni mes actions.

En sortant de l'ascenseur au 2^e étage, je me suis immédiatement senti comme si j'étais « chez moi ». J'étais à l'aise, et personne ne m'a salué, ce qui me convenait parfaitement. J'arrivais dans mon univers, et je ne sentais pas que je devais forcément avoir des interactions avec d'autres gens pour me sentir dans « mon » environnement. J'avais la sincère impression que l'ECW était mon petit espace calme et zen qui me permettait de m'éloigner de tout le brouhaha académique (cours, thèse, recherche, séminaires, conférences, événements, etc.) et simplement me concentrer sur mon projet entrepreneurial !

Lorsque je suis arrivé au cowork, je ressentais le désir de me retrouver « dans » l'action, autant en termes d'ambiance sonore (musique et cacophonie ambiante) qu'en termes de présence aux yeux des autres (et leur présence à mes yeux également). Je voulais me sentir connecté. Je me suis donc dit que le lounge principal pourrait me procurer ce type d'atmosphère dynamique et sociale. J'y ai trouvé une belle place sur un divan individuel, même s'il y avait 6 personnes autour de moi, et plusieurs personnes qui parlaient à la réception. La musique d'ambiance était de type lounge, rythmée et chaleureuse, et la luminosité artificielle très éclairante ! L'atmosphère ambiante m'était donc très accueillante, et je me suis installé en enlevant mes bottes et en m'asseyant confortablement dans mon petit divan, avec mon ordinateur sur un coussin sur mes jambes. J'avais fait de cette place « mon » bureau pour la journée. J'en faisais une appropriation spatiale momentanée. Malgré le fait que je dénombrais près de vingt personnes dans mon champ de vision et que j'entendais une cacophonie de conversation de gens qui travaillaient et qui mangeaient, j'étais content de faire partie de « la gang » en étant assis à cette place en train de travailler. Je remarquais que je partageais le même rythme de travail que les quatre autres personnes qui se trouvaient dans mon cercle immédiat. Comme moi, elles ne semblaient pas avoir mangé et nous semblions nous trouver dans une zone de travail propre à nous, car nous formions un genre de cercle avec nos divans individuels. Nous avions une sorte de frontière qui nous séparait des tables à manger qui se trouvaient juste en arrière des personnes qui me faisaient face. Nous avions notre propre petite forteresse sociale qui nous protégeait des autres. Je trouvais intéressant de remarquer que dans l'espace central du lounge principal, il y avait un heureux mélange de gens qui socialisaient en mangeant, et d'autres qui travaillaient avec concentration. Je faisais partie du second groupe.

J'étais heureux d'accomplir la tâche entrepreneuriale que je m'étais fixée, qui consistait à créer le design et l'aspect visuel de « ma » facture. En effet, maintenant que j'avais offert mes services professionnels pour

la première fois, je devais m'assurer d'avoir un système de facturation à l'image de mon entreprise. J'ai donc finalisé ce premier bloc de travail, dans une atmosphère qui a su stimuler ma productivité créative, en créant ma première facture pour les deux heures de coaching que j'avais passé avec Sonya la veille. Je ne pouvais m'empêcher de sourire et de me sentir fier après avoir créé ce nouvel artefact d'affaires pour TRC³. En sentant la faim me gagner, je me suis dit que je méritais bien une pause dans « mon » environnement de prédilection pour déconnecter du travail. Direction Trip de bouffe.

Lorsque je marchais pour revenir de cette pause diner, j'étais encore étonné de constater à quel point j'appréciais ce petit restaurant. C'était réellement un endroit qui me faisait sentir bien. L'ambiance y était chaleureuse, la musique toujours bonne (aujourd'hui c'était un genre d'afro reggae super agréable), le journal Devoir était toujours là à m'attendre sur le comptoir sur lequel je mangeais quasiment à chaque fois (le comptoir faisait face à une fenêtre qui donnait sur l'avenue Mont-Royal). Quand je sortais de cet espace après y avoir passé généralement 20-25 minutes, j'avais l'impression de sortir d'une « bulle » dans laquelle je me sentais hyper bien. Ce petit moment spatiotemporel contribuait clairement à mon bien-être quotidien lorsque j'allais à l'ECW.

Je suis ainsi revenu à « mon » bureau de la journée, car j'avais pris soin d'y laisser tous mes effets personnels, même s'il y avait une vingtaine de personnes dans l'espace central. Je sentais qu'il y avait un code de confiance qui régnait au sein de Montréal CoWork. J'avais confiance d'y laisser mes choses pendant plusieurs heures. En me réinstallant confortablement, je me suis plongé dans la création du contenu pour ma seconde famille de conférences formatives, qui portait sur l'excellence organisationnelle. C'était le dernier morceau de contenu que j'avais imaginé afin d'avoir une offre complète pour mes conférences organisationnelles. J'espérais pouvoir compléter cette dernière famille de contenu pour le temps des fêtes, afin de pouvoir commencer la nouvelle année en me concentrant exclusivement à la commercialisation de mon offre de service. La musique et le vibe de l'espace m'ont donc accompagné pour le reste de la journée, et j'ai réussi à compléter un bloc de ma seconde famille de conférence formative. J'ai également pu écrire quelques messages sur LinkedIn, une plateforme que j'utilisais de plus en plus au quotidien. C'était un outil que je me voyais adopter de manière graduellement plus importante depuis que j'avais commencé mon projet entrepreneurial. Ma journée s'est ainsi terminée dans la chaleur ambiante de mon environnement sociospatial, qui était caractérisé par le va-et-vient des gens qui créaient du mouvement entraînant, la musique chaleureuse et rythmée qui n'a jamais cessé de jouer dans les haut-parleurs du lieu, la cacophonie sonore qui n'a jamais vraiment cessé non plus, et la lumière artificielle éclairante qui m'a gardé bien éveillé pendant ces quelques heures de l'après-midi.

Jour 57

Pour terminer cette semaine de terrain, je suis arrivé au cowork vers 10h en ce vendredi 24 novembre, après avoir fait ma petite routine matinale qui me faisait tant de bien (au risque d'être redondant). Celle-ci me permettait vraiment d'activer mon système et mon esprit, ainsi que d'établir un bel équilibre énergétique au sein de ma personne pour la journée qui débutait. La route à voiture fut très agréable, sous un beau soleil radieux. J'ai même réussi à me trouver une place de stationnement dès le premier coup, ce qui m'a fait 'crier' de joie en me félicitant de la trouvaille. En arrivant au cowork, j'ai eu le goût instantané d'aller m'installer vers l'arrière dans « mon » bureau dans la petite cafétéria, puisque je savais que le soleil allait réchauffer la pièce via les 2 fenêtres donnant sur l'ouest, et j'espérais qu'il y aurait une 'batch' de croissants frais du matin. J'ai été choyé. En arrivant dans l'espace, il y avait une succulente odeur qui planait dans les airs. Après m'être installé à « mon » bureau, Jack Cohen du Coopérathon, que j'avais rencontré lors de la journée de l'entrepreneuriat étudiant de l'UQAM que j'avais organisé la semaine précédente, et dont nous avions prévu un rendez-vous à 11h m'a écrit pour savoir si je pouvais le devancer à 10h30. Je lui ai répondu que c'était possible et qu'il n'avait qu'à m'écrire lorsqu'il serait sur place.

Vers 10h40 il m'a avisé qu'il était là. J'ai donc laissé mes affaires à « mon » bureau, et je suis allé le rejoindre à la réception. Nous nous sommes assis au café du cowork, et Marine est venue me saluer au même moment. Je l'ai présenté à Jack et ils ont échangé leur contact après quelques minutes de discussion. Je me sentais vraiment au cœur de l'action à ce moment-là, car en plus de Marine, il y avait Fabrice et Gaétan, cofondateur d'une startup, et dont je leur avais rapidement dit bonjour après les avoir entendu parler dans la petite cafétéria lorsque j'étais arrivé plus tôt ce matin, qui connaissaient Jack à cause de leur précédente participation au Coopérathon. Ils étaient venus lui dire bonjour. Il y avait donc beaucoup de commotion en très peu de temps, et moi qui étais assis au bar du café je sentais un certain projecteur social sur ma personne. En plus de cela il y avait du monde qui arrivait pour travailler dans le lounge principal. Lorsque tout le monde est reparti travailler à leur endroit, je me suis retrouvé seul avec Jack au comptoir et nous avons eu un bel échange, en buvant notre café, pendant près d'une demi-heure. Cependant, je trouvais que c'était un peu étrange d'un point de vue identitaire, car je jonglais constamment, durant notre conversation, entre mes chapeaux d'entrepreneur et de coach, ainsi que ceux de professeur-enseignant de l'ESG UQAM et de doctorant en entrepreneuriat. J'ai senti que les trois chapeaux ont été mis à différents moments de la conversation pour discuter de différentes potentialités de collaboration. C'était la première fois que cela m'arrivait. J'ai senti une forme de jonglerie identitaire pendant notre échange, en plein milieu

de l'ECW, et j'ai trouvé ça étrange. En effet, c'était la première fois que j'étais dans un contexte où mes trois rôles socioprofessionnels s'entremêlaient autant.

L'échange est tout de même demeuré assez fluide, et nous avons convenu de quelques prochaines étapes parallèles en fonction des divers chapeaux que je portais (un élément, en tant que professeur-enseignant était de voir avec Jean-François et Margot comment je pouvais aider à diffuser l'information du Coopérathon à l'ESG UQAM, afin de recruter des étudiants à qui ça pourrait intéresser. Un autre élément, en tant que Doctorant, était pour Jack de me mettre en contact avec le professeur responsable du laboratoire financé par Desjardins à l'université Concordia, et un autre élément, cette fois en tant que coach, était pour Jack de me mettre en contact avec la personne responsable des mentors pour le Coopérathon, parce que nous avions évalué que je pourrais devenir un bon mentor pour une équipe lors de la prochaine édition). Dès lors, nous avons terminé en nous serrant la main, et je suis retourné à « mon » bureau retrouver mon ordinateur et mes effets personnels, dans l'arrière-scène du coworking. En y prenant place, je constatais que je venais de vivre un épisode important de performance identitaire à l'avant-scène de Montréal CoWork, au milieu de l'espace central. J'avais ressenti le projecteur qui me frappait à cette avant-scène, et je me sentais soulagé de revenir dans la discrétion de l'arrière-scène au sein de la petite cafétéria.

J'ai passé le reste de l'avant-midi à terminer la préparation de ma séance de cours pour la semaine suivante, et j'ai pris une pause pour aller réchauffer mon diner dans la cuisine vers 12h30. Je suis revenu manger à « ma » place pour réviser l'article académique que j'avais commencé à écrire avec Christoph (Montréal en tant que ville créative), et au moment où j'ai remis les pieds dans la petite cafétéria, j'ai été frappé d'un petit sentiment de bonheur quand j'ai vu la lumière du soleil qui frappait « ma » place après que j'aie été dans le « froid » et l'obscurité relative du reste de l'ECW (je trouvais que c'était assez sombre dans le lounge principal aujourd'hui, il n'y avait aucune lumière naturelle qui pénétrait dans l'espace, tandis qu'ici il y avait beaucoup de lumière naturelle qui rentrait par les fenêtres). En plus il y avait une certaine chaleur produite par le soleil, et une bonne odeur ambiante qui résonnait encore des croissants matinaux. Je retrouvais un certain bien-être à chaque fois que je revenais à « ma » place aujourd'hui, et je pense que ça a contribué à ma productivité et créativité de travail. En effet, j'ai passé les dernières heures de la semaine à travailler efficacement sur mon projet entrepreneurial. J'ai réussi à compléter le bloc 1 de ma seconde famille de conférences formatives, et je sentais que ce dernier était très bon. J'observais que la qualité de ce que j'avais créé était une sorte de reflet de la qualité de l'environnement dans lequel je me retrouvais. L'atmosphère dans « mon » bureau était des plus agréables, car j'avais notamment ma musique qui jouait

et aucune distraction qui venait du monde extérieur. Toutefois, vers 16h30, cette atmosphère a été radicalement perturbée.

Une employée du coworking, responsable de la sphère reliée à la nourriture, et donc responsable de la cuisine réservée aux employés qui se trouvait dans cet espace, est arrivée pour faire du ménage et travailler. Dès qu'elle est arrivée dans « son » espace de travail, elle a fait jouer la radio énergie France sur son cellulaire, et on se croyait véritablement dans un club. La musique était de style dance/techno, très stressant, et assez fort. Elle n'a jamais pris en considération les trois personnes qui travaillaient dans la cafétéria. Nous nous sommes tous regardés avec une légère consternation, et un des gars a même dit à voix haute qu'il avait l'impression d'être au Fuzzy de Brossard... Il est parti peu après, et moi aussi j'ai eu la subite envie de partir de cet espace qui était devenu son propre lieu à travers son appropriation musicale de l'endroit. J'avais l'impression qu'elle se disait chez elle et qu'elle pouvait bien faire ce qu'elle voulait, sans égard pour les autres. Si nous n'étions pas contents, nous avions juste à migrer ailleurs pour travailler. En ce qui me concerne, j'allais migrer chez moi. J'ai eu beaucoup de misère à me concentrer à partir de ce moment-là, mais au moins j'arrivais à la fin de ma journée de travail. Bref, j'ai senti un grand manque de considération pour les autres usagers de l'espace de la part de cette employée de Montréal CoWork. Elle s'est littéralement approprié le lieu en lui donnant l'ambiance qu'elle voulait, et en l'imposant aux autres (en ce qui me concerne, lorsque je mettais ma musique, je m'assurais toujours que le volume soit à très faible niveau, afin qu'elle demeure dans ma propre bulle et qu'elle ne perturbe pas celle des autres). Je trouvais que c'était un aspect important de travailler dans un espace de **c**otrabail. Chacun se devait de respecter le **Co** du travail et le fait que nous n'étions pas seuls. L'ambiance de travail qu'on crée pour soi peut devenir l'ambiance de travail des autres, et ce, à leur propre insu. Dans ce cas-ci, l'ambiance de travail de l'employée du cowork était de nature active (elle faisait du ménage et de la nourriture), et son ambiance venait donc perturber la mienne, qui était de nature plus calme devant mon ordinateur. Malgré cette légère frustration en fin d'après-midi, j'étais content d'avoir passé une belle journée dans l'ensemble. Je quittais le cowork avec le sentiment d'avoir accompli ma mission, puisque j'avais terminé un second bloc des six blocs que j'avais imaginé de ma dernière famille de conférences formatives. J'avais donc complété le tiers en deux jours de travail, et je terminais la semaine avec l'espoir que mes quatre autres blocs allaient être terminés d'ici les fêtes.

Jour 58 (*Semaine 35*)

Ma 35^e semaine de terrain a débuté mardi 28 novembre lorsque je suis arrivé à l'ECW vers 11h10, après avoir travaillé à la maison en attendant de partir vers 10h30 afin de pouvoir arriver à « ma » place de

stationnement du mardi à 11h00. Je suis arrivé à 10h50 et j'ai attendu quelques minutes pour m'assurer de ne pas avoir une contravention. En arrivant au cowork, j'ai remarqué un important achalandage en sortant de l'ascenseur. Le lounge principal était bondé de gens, et il y avait même un sapin de Noël qui avait été installé dans les derniers jours, ce qui créait une ambiance dans l'espace central, mais pas forcément celle que j'avais le goût d'avoir pour travailler. J'ai donc décidé d'aller voir à l'arrière s'il y avait de la place, et il y avait deux jeux d'échecs et des signes d'occupation à « ma » table de conférence du carrefour du billard. J'ai eu peur sur le coup que la petite cafétéria soit également occupée, en plus je pouvais voir par les portes ouvertes qu'il manquait une table à l'endroit où j'aimais habituellement m'installer. Cependant, j'ai été agréablement surpris de voir que les deux autres tables étaient toujours là, et qu'il n'y avait personne dans l'espace. J'ai donc monté mon bureau pour la journée à côté de la seconde fenêtre, et comme je m'installais, un rayon de soleil est sorti et m'a salué.

J'ai travaillé efficacement pendant une heure sur ma proposition de thèse, mais vers 12h10 il commençait à avoir de la commotion dans « mon » espace. Il y avait apparemment un maître d'échec en ville ces jours-ci et c'était un gros événement d'échecs qui se déroulait dans la grande salle de conférence adjacente au carrefour du billard. Cela expliquait pourquoi il y avait des jeux d'échecs et un nombre important de jeunes, et de moins jeunes, qui faisaient du bruit en s'installant pour manger dans la cafétéria ou en jouant aux échecs dans la pièce à côté. Comme j'avais vu en rentrant au cowork qu'il y avait un *lunch & learn* ce midi dans le lounge principal, j'ai rapidement décidé de laisser mes affaires à « ma » place, et d'aller assister à la présentation qui portait sur le nomadisme digital. C'était une coworker de l'espace, Nadia, que j'avais déjà vue dans l'ECW, qui donnait une présentation sur la base de son expérience et d'un site qu'elle venait de créer. La présentation fut assez intéressante et ça m'a donné le goût de voyager. Toutefois, tout au long de la présentation, j'ai trouvé très frappant de constater le niveau de bruit qui émergeait de la cafétéria adjacente au lounge principal. Il devait y avoir environ dix personnes qui ne donnaient aucune attention à la présentatrice ou aux vingt personnes qui tentaient de l'écouter. J'avais l'impression que pour eux, c'était l'heure du dîner et le moment de parler, peu importe ce qui se déroulait autour d'eux. Je trouvais que c'était un manque de respect et de considération pour les autres coworkers de l'espace qui participaient à cette activité organisée par Montréal CoWork.

Vers 12h35, lorsque la période de questions est arrivée, j'ai décidé de me lever et me diriger vers « mon » restaurant, Trip de bouffe. Ce fut un autre beau moment à manger « mon » sandwich libanais aux aubergines, tout garni avec 2 falafels et sauce à l'ail. J'ai mangé ce succulent repas en lisant « mon » Devoir et en écoutant la bonne musique d'ambiance qui jouait dans l'espace. Ce moment était un petit trésor dans

ma semaine de travail, et je me disais que ce serait clairement quelque chose qui allait me manquer une fois que je ne travaillerais plus au cowork, dans quelques mois. Je suis revenu de ma pause vers 13h20, et j'ai croisé Christophe qui m'a expliqué qu'il préparait un concours pour les jeunes entrepreneurs avec son organisme des ch'tis. Ça a été un beau petit moment de socialisation pendant lequel j'ai senti davantage mon chapeau de professeur-enseignant être sollicité par mon collègue. Je me suis ensuite réinstallé à « mon » bureau et j'ai passé les prochaines deux heures plutôt concentrées sur l'écriture de ma proposition de thèse. J'étais content de l'avancement que j'avais pu réaliser en complétant de belle manière une section clé de ma revue de littérature portant sur l'identité. Après avoir accompli cette tâche clé que je m'étais fixée pour la journée, j'ai pris quelques minutes pour me lever, me dégourdir les jambes et aller aux toilettes. Je suis allé me prendre « mon » café d'après-midi avant d'amorcer la seconde tâche clé que je m'étais fixée pour la journée, la création de contenu pour le bloc 3 de ma seconde conférence formative.

J'ai passé les deux heures subséquentes à travailler de manière efficace, malgré un grattage de tête important, à créer une structure de présentation et imaginer un atelier en lien avec le thème de ce bloc, qui portait sur les enjeux organisationnels et le *design thinking*. J'ai tout de même ressenti un petit inconfort mental face à la tâche de créer, à partir de rien, un bloc de formation portant sur le *design thinking*. Je suis parti de quelques éléments que j'avais déjà présentés dans un de mes cours, et j'ai « improvisé » un atelier à partir de cela. Je sentais que je vivais les principes de l'effectuation à travers ce processus. Pendant tout ce temps, je me sentais bien dans l'atmosphère qui régnait dans cette petite pièce à l'arrière du coworking. Je n'ai pratiquement pas ressenti la présence de près de cent personnes dans l'ECW (en plus des coworkers habituels, il devait y avoir près de 30 personnes de plus qui participaient à l'atelier sur les échecs. J'ai même vécu un petit moment cocasse de socialisation lorsque j'ai demandé à une fille qui travaillait sur l'autre table de la cafétéria si ma musique de hobbit (qui ne jouait pas très fort) la dérangeait. Elle m'a répondu qu'elle adorait le Seigneur des anneaux, qu'elle venait d'ailleurs d'écouter. Elle m'a avoué qu'elle pensait que la musique sortait du cowork et elle trouvait ça super. Nous avons ri et avons continué à travailler sur nos tâches respectives. Lorsqu'elle a quitté l'espace vers 16h45, elle m'a salué en me souhaitant une belle fin de journée. Bref, je me suis senti comme dans un « cocon » dans « ma » petite cafétéria à l'arrière-scène du cowork tout au long de l'après-midi. La chaleur du four, la lumière, des odeurs, et même la présence momentanée de certains coworker ont contribué à créer une atmosphère très confortable et sécurisante dans cet espace.

Finalement, j'ai vécu des moments de socialisation sympathique aujourd'hui au cowork, et ceux-ci ont été suffisants pour me faire sentir comme si j'appartenais à la communauté, sans pour autant prendre de mon

temps ou mon énergie. Pour l'une des premières fois, je sentais davantage une forme de coprésence au sein de l'ECW. J'avais croisé des gens ici et là qui travaillaient dans « mes » zones de travail. Cela m'a amené à réfléchir au fait qu'il y avait des sections, voire des 'ghettos' de travail qui se constituaient avec les mêmes coworkers ayant les mêmes habitudes spatiales. Avec le temps, ceux-ci semblaient se reconnaître et développer des affinités sociales en fonction de leur « groupe » de coprésence. C'était quelque chose que je remarquais de plus en plus. En fonction de l'espace que j'occupais de manière principale (je m'installais généralement soit dans le lounge principal, la salle de conférence ou la petite cafétéria à l'arrière du cowork), je croisais davantage les personnes qui occupaient aussi ces aires de travail. Nous finissions par nous reconnaître et développer un air de familiarité les uns envers les autres. Je constatais que je ne croisais jamais 'la clique' des tables de travail silencieuse, qui me faisait penser à une forme de 'camp de travail' dans lequel on pouvait entendre les gens penser devant leur ordinateur. De plus, cette réflexion m'a amené à réaliser que ma propre occupation de l'espace au sein de Montréal CoWork s'était 'stabilisée' au cours des dernières semaines, lorsque j'avais recommencé à y aller régulièrement après le mois de septembre très occupé avec la rentrée universitaire. J'avais trouvé mes endroits de prédilection, ceux qui me faisaient sentir mieux que les autres, et ça adonnait que ces espaces étaient souvent libres, possiblement parce qu'ils étaient moins 'sexy' et attirants que les autres espaces ouverts. « Mes » espaces de travail se trouvaient davantage à l'arrière-scène du coworking, et c'est quelque chose que j'aimais beaucoup. Je trouvais qu'il y avait moins de distractions et de regards qui pénétraient ma bulle identitaire. Je sentais que j'étais en marge de la masse des coworkers, qui avaient tendance à s'installer à l'avant-scène de l'ECW.

Jour 59

Le lendemain, mercredi 29 novembre, je suis arrivé au cowork vers 9h45 après avoir vécu sereinement ma routine matinale. Dès que je suis sorti de l'ascenseur, j'avais l'idée de m'installer dans le lounge principal, car je souhaitais me sentir « au sein » d'un groupe. Je voulais ressentir la présence des autres ce matin. Toutefois, l'espace central était bondé, et je n'aimais pas l'ambiance qui y régnait. C'était sombre. Il n'y avait aucune musique qui jouait. Je trouvais que malgré la présence d'environ quinze personnes, l'ambiance sociale du lieu était terne. J'ai donc décidé de faire un tour du coworking, après avoir été déposé mon lunch dans le réfrigérateur de la cafétéria principale. Le petit tour de l'ECW ne m'a pas inspiré, mais lorsque je suis arrivé au carrefour du billard, j'ai remarqué qu'il n'y avait personne dans la grande salle de conférence où il y avait eu l'évènement d'échec la veille. La seule trace qui restait était un jeu d'échecs sur « ma » table de conférence. J'ai momentanément pensé m'y installer, mais avant, je suis allé voir dans «

ma » cafétéria, qui se trouvait à côté, juste pour voir. J'ai ressenti un sentiment de bonheur immédiat dès que je suis rentré dans cet espace, car j'ai remarqué qu'il n'y avait absolument personne et surtout, j'ai retrouvé « mon » bureau qui était revenu à sa place (la table qui manquait la veille était revenue). J'ai donc pu m'installer dans le coin nord-ouest de la pièce, juste à côté de « ma » fenêtre et du petit comptoir qui me servait à déposer des effets personnels. Je constatais une forme d'attachement spatioaffectif qui se développait envers cette petite cafétéria, ce qui m'a fait réfléchir à l'idée qu'on pouvait développer une forme de sentiment affectif envers divers endroits, et que cette 'affection' contribuait à transformer l'espace en lieu. En effet, je me disais que la subjectivité humaine, nourrie d'affection spatiale, avait le pouvoir de transformer l'espace en lieu.

Sur ce fond de pensée, je me suis mis à travailler sur mon projet entrepreneurial en reprenant là où j'avais fini la veille quant au bloc 3 de ma seconde famille de conférences formatives. J'espérais terminer la création de ce contenu au courant de la journée. Vers 11h25, je me suis levé pour aller remplir ma tasse de café dans la cafétéria principale et j'ai vécu un petit moment de socialisation assez intéressant. J'ai croisé une personne dont on s'était salué du regard à quelques reprises au cours des semaines précédentes, au sein de nos zones de travail respectives (principalement la petite cafétéria à l'arrière). Pour la première fois, on s'est salué de vive voix et nous avons fait du *small talk*. C'était honnêtement un peu malaisant. On s'est demandé où on habitait par rapport à l'ECW et comment on y allait. Il m'a dit qu'il venait en métro et qu'il habitait au centre-ville sur la ligne orange. On s'est ensuite souhaité une belle journée. C'était un moment de socialisation qui a duré à peine 4 minutes, pendant que la machine à café effectuait son travail. Je trouvais que cet échange avait été forcé, comme si la norme sociale voulait qu'on se parle pour éviter le silence du moment.

Quelques instants plus tard, j'ai pu vivre un moment de socialisation plus chaleureux. Vers 11h50, Emma est venue me voir dans « mon » bureau pour me dire qu'elle m'avait envoyé un message via Slack, mais puisqu'elle savait que je n'y allais pas souvent, elle voulait s'assurer que je reçoive l'information. Elle m'a annoncé qu'elle me donnait une adhésion gratuite d'une année à la JCCM parce que j'étais un entrepreneur de Montréal CoWork, et qu'elle avait quelques passes à donner au sein de la communauté. Elle m'a dit avoir pensé à moi, car j'étais en processus de lancement de mon entreprise et qu'elle se disait que ça pouvait m'aider dans mes démarches. J'ai également pensé que c'était parce que j'avais acheté un billet pour participer à la soirée des travailleurs autonomes et qu'on s'y était croisé à quelques reprises durant la soirée. Je me suis aussi dit que ma participation à la séance de codéveloppement qu'elle avait animé au mois d'août avait sûrement contribué à ma sélection pour ce « cadeau » d'une valeur de 150\$. J'ai

immédiatement pris une ‘pause’ de mon travail entrepreneurial pour compléter mon adhésion à la JCCM avec le code promo qu’elle venait de me donner.

Malgré l’achalandage du diner qui a commencé vers 12h15 dans « mon » bureau (dix personnes étaient venues manger dans l’espace), je suis resté absorbé à mon écran d’ordinateur et j’ai réussi à continuer de travailler sur mes tâches entrepreneuriales malgré le bruit et les diverses conversations. Je voulais continuer à travailler sur l’heure du midi, car j’allais devoir quitter l’ECW plus tôt qu’à l’habitude pour me rendre à l’université. Ma concentration n’a donc pas été optimale, mais j’ai fait l’effort et vers 13h15, tout le monde avait quitté l’espace et « mon » calme était revenu. Cela m’a permis d’efficacement terminer la création du contenu pour le troisième bloc de ma conférence formative portant sur l’intelligence collective en milieu organisationnel. J’étais très fier de cet accomplissement. J’avais fait un pas de plus vers la destination que je m’étais fixé, soit la commercialisation de mon offre de service.

Vers 14h15, j’avais achevé ma journée de travail entrepreneurial au cowork et je m’apprêtais à faire la transition vers un autre cadre sociospatial, celui de l’université. Je devais m’y rendre pour agir en tant que « juge » invité pour la présentation de l’équipe stratégie des jeux du commerce dans le cadre de leur pratique en vue de la grande compétition. Je m’étais fait inviter par le comité organisateur des JDC, notamment à cause du fait que j’étais un chargé de cours et un ancien exécutif chez P&G. J’observais un changement dans ma personne comme je me dirigeais vers l’ESG UQAM. Je changeais de scène et d’auditoire, et je constatais une sorte de transition cognitive et affective vers une autre forme d’identité sociale, associée à mes rôles de professeur-enseignant et d’ancien cadre intermédiaire dans mon ‘ancienne vie’ chez Procter & Gamble.

Jour 60 (Semaine 36)

Cette nouvelle semaine de terrain a débuté sous la neige, puisqu’il y a eu une grosse tempête qui a fait tomber près de 25 cm de neige dimanche et lundi. En amorçant cette 60^e journée de terrain mardi 5 décembre, je sentais que le rythme de vie avait semblé ralentir pour nous donner le temps de pelleter et déneiger les rues et les voitures. C’est ce que j’ai fait après ma petite routine matinale à la maison. Je suis allé promener Gipsy vers 10h, et après je suis revenu prendre mes choses et je me suis mis à déneiger ma voiture. Le trajet vers le cowork a été bien agréable, j’ai écouté un superbe morceau de classique à la radio. Depuis la veille, j’avais eu un peu d’inquiétude quant au stationnement sur le Plateau Mont-Royal avec toute la neige qui était tombée. Je savais que ce ne serait pas évident avec tous les bancs de neige. Je suis arrivé un peu comme par réflexe, et j’ai opéré un demi-tour sur St-Joseph à l’angle du métro Laurier. Je suis revenu sur mes roues de quelques rues et j’ai tourné à droite sur Mentana, comme je le faisais chaque

mardi matin, et je me suis dirigé vers le sud. À ma grande réjouissance, « ma » place de stationnement était là et m'attendait, toute déblayée. J'ai vraiment vécu cela comme un signe de la vie qui m'offrait ce cadeau. Ce petit moment de satisfaction m'a mis dans une superbe humeur. Je me suis stationné et me suis rendu à pied vers le cowork.

J'ai franchi les portes de l'ascenseur à 11h et j'ai découvert un coworking plutôt tranquille, avec un faible achalandage comparativement aux dernières semaines. Je me suis alors demandé à quel endroit j'aimerais m'installer pour travailler, en fonction des tâches académiques que j'avais à effectuer pendant la journée (je devais faire de la correction pour le cours de Joëlle et l'Appendix E dans mon cours avec Cincinnati). Je voulais un endroit assis, comme à un bureau, ce qui éliminait le lounge principal (si j'avais prévu travailler sur mon projet entrepreneurial, ça aurait un endroit idéal pour travailler, car il n'y avait que deux personnes et le sapin de Noël qui conférait une belle ambiance à l'espace.) Je suis donc allé vers l'arrière pour voir les options qui se présentaient à moi. Il y avait deux personnes qui discutaient autour de la table de conférence dans le carrefour du billard, ce qui rendait le lieu inhospitalier. À ce moment, j'ai senti l'odeur riche et chaleureuse des croissants qui sortait du four dans la cuisine adjacente à la petite cafétéria, et mon corps a été attiré vers l'endroit. En franchissant les portes françaises de la pièce, j'ai remarqué qu'il y avait deux personnes qui y étaient déjà installées, aux endroits spécifiques que j'aimais lorsque je m'y installais (à côté des fenêtres). J'ai réfléchi pendant un bref instant à aller ailleurs, mais je me suis dit que je serais mieux ici, sur la table du milieu, même si je n'étais pas près d'une fenêtre. L'ambiance était très chaleureuse, la lumière était stimulante, et l'odeur tout simplement délectable. J'ai ensuite commencé à m'installer. J'ai remarqué que c'était une sorte de petit rituel à chaque fois que de faire d'une place la « mienne », en y disposant mes effets personnels (mon ordinateur, mon tapis à souris vert, ma souris noire, mon agenda gris, ma bouteille d'eau, et mon téléphone). Cela constituait dès lors « mon » bureau pour le moment, peu importe dans quel environnement je me trouvais.

Après cela je me suis dirigé vers la salle de bain, avant d'aller me chercher un café pour bien initier ma journée de travail. Quand j'étais aux toilettes, j'ai été frappé d'une autre petite réflexion. J'ai remarqué que presque chaque fois que j'allais aux toilettes de l'ECW, j'entendais des nouvelles ou des informations à la radio. Celles-ci me permettaient de me sentir davantage connecté à ma société québécoise, et parfois même à ma communauté mondiale. J'avais l'impression que c'était le poste de radio 98.5 Fm qui jouait en continu, et je trouvais ça agréable de pouvoir entendre des informations ou des entrevues sur des sujets d'actualités lorsque je prenais une 'pause toilette'. C'est comme si juste le fait d'aller aux toilettes du

cowork, depuis déjà sept mois, j'avais inconsciemment appris un paquet de trucs. J'ai souri en me disant que cela m'avait peut-être rendu plus riche de connaissance en tant que personne, à mon insu.

Je suis ainsi revenu à ma place avec mon café en main, et à ce moment précis, avant même que je ne commence à travailler sur mon ordinateur, la personne qui était assise à « mon » bureau (la place à côté de la fenêtre nord de la petite cafétéria) a pris ses choses et s'est levé pendant son appel zoom. En constatant qu'elle partait et ne laissait rien derrière, j'ai immédiatement sauté sur l'occasion et j'ai « déménagé » mon bureau à cet endroit, à côté de la fenêtre et cette belle lumière amplifiée par le tapis de neige du stationnement en bas, et sur les milliers de branches (il devait y avoir plusieurs dizaines d'arbres dans mon champ de vision en direction du Mont-Royal, que je voyais très bien maintenant que toutes les feuilles étaient tombées). J'étais donc très heureux de trouver « ma » place pour y passer les prochaines heures à effectuer mes tâches académiques. J'ai pris une pause entre 13h15 et 14h pour aller manger à « mon » resto, Trip de bouffe, et j'ai pris « mon » sandwich en lisant « mon » Devoir à « ma » place au comptoir. C'était vraiment une belle bulle spatiotemporelle qui m'enveloppait lorsque j'allais manger là-bas, et ça me rendait toujours très heureux. J'en ressortais calme et serein pour travailler le reste de la journée.

Vers 16h, j'avais réussi à passer à travers toutes mes corrections, et malgré une forte envie de plier bagage et de rentrer à la maison pour terminer ma journée de travail, je me suis mentalement motivé à consacrer une dernière heure à mon projet entrepreneurial. Je n'avais pas beaucoup envie, et je l'ai fait un peu de reculons, mais j'ai tout de même réussi à travailler un peu sur le bloc 4 de ma seconde famille de conférences formatives. En effet, je me sentais fatigué de ma journée, et la température hivernale n'aidait pas non plus. Je suis tout de même parvenu à créer quelques diapositives sur ce bloc qui portait sur le design thinking. J'ai principalement utilisé ce temps en fin de journée pour stratégiquement préparer mon travail du lendemain, ce qui m'a mis en confiance. Je me suis surpris à me dire que je quittais le « bureau », chose que je n'avais pas encore vraiment faite, car je disais toujours que j'étais au cowork. J'ai eu l'impression que l'espace de coworking était devenu le 'bureau' maintenant que je m'étais approprié l'espace pour mon travail de nature professionnel. Je n'avais pas d'autre 'bureau'. En effet, j'étais soit à l'université ou à la maison. Maintenant, j'avais ce troisième lieu dans mon arsenal spatial. Ça faisait très longtemps que je n'avais pas dit cela (que j'étais au 'bureau', ça remontait à 2015 lorsque je travaillais chez P&G et que j'allais concrètement au bureau). Je suis donc rentré à la maison sur cette pensée en quittant le 'bureau'.

Plus tard en soirée, lorsque j'étais à la piscine en train de nager, j'ai été inspiré d'une réflexion sur ce que je vivais avec mon autoethnographie. J'ai pris conscience que la notion d'identité, en ce qui me concernait, était liée à la notion de régularité. Pour moi, l'identité d'une personne vient avec une certaine régularité. Je m'expliquais que si quelqu'un faisait quelque chose avec régularité, comme une fois, deux par semaine, ou plus, peu importe, c'était cette régularité qui permettait de 'qualifier' cette chose-là. Par exemple, je venais nager une fois par semaine, au minimum, mais je ne me considérais pas « un nageur ». Est-ce que ceux qui y allaient plus souvent se considéraient comme des nageurs ? À mon sens, je faisais de la nage, mais je n'étais pas un nageur. Je me suis donc questionné à savoir à quelle régularité je commencerais à me considérer comme « un nageur ». Est-ce que c'était 2, 3, ou 4 fois par semaine ? Je me suis donc dit qu'il devait y avoir une certaine forme de subjectivité par rapport à la régularité avec laquelle on fait quelque chose. Est-ce que quelqu'un pouvait alors se considérer comme 'un entrepreneur' s'il faisait des activités entrepreneuriales tous les jours ? À toutes les semaines ? À tous les mois ? Je prenais conscience, tout en nageant, qu'il y avait une forme de relationalité entre soi, l'aspect subjectif de sa personne, et la fréquence à laquelle on faisait quelque chose. Cela pouvait nous amener à affirmer « Dis-moi ce que tu fais régulièrement et je te dirai qui tu es ». Je trouvais ça intéressant de considérer l'identité de cette manière, à travers l'action ou l'activité régulière de quelque chose. En ce qui me concernait, j'avais l'impression que le fait de passer deux ou trois jours par semaine à m'impliquer activement sur mon projet entrepreneurial, même si je ne faisais pas constamment des tâches entrepreneuriales et que je devais accomplir d'autres tâches socioprofessionnelles de façon régulière, c'était suffisant pour me considérer comme un « entrepreneur ». Je me suis donc dit, en terminant mes longueurs de natation, que c'était la combinaison de l'action et de la régularité qui faisait émerger, d'une certaine manière, l'identité au sein d'une personne. Plus on fait quelque chose avec régularité, plus on peut se dire acteur de cette chose. Donc, plus je vais à la piscine pour nager, plus je peux subjectivement dire que je suis nageur. Même chose pour l'entrepreneuriat. Plus je pratique l'entrepreneuriat avec régularité, donc plus je fais des actions à natures entrepreneuriales, des tâches entrepreneuriales et de la création d'organisation, plus je peux subjectivement me considérer comme un entrepreneur. J'ai conclu ce fil de pensée en me disant que c'était une réflexion qui mériterait d'être explorée davantage.

Jour 61

Le lendemain, ma journée a débuté comme si elle était une continuité de la veille. Après avoir fait ma routine préparatoire habituelle, j'ai quitté la maison vers 10h et me suis dirigé vers le cowork en voiture. Lorsque je suis arrivé à l'ECW, j'avais envie de m'installer dans une certaine ambiance « sociale », puisque

j'avais une tâche entrepreneuriale relativement créative à accomplir et qui ne me demandait pas trop de concentration. En sortant de l'ascenseur, j'ai remarqué que le lounge principal n'était pas trop achalandé, et j'y ai vu une place intéressante pour installer « mon » bureau de la journée. J'ai tout de même eu le réflexe d'aller voir en arrière, mais il y avait plusieurs personnes dans la petite cafétéria, et j'ai rapidement fait demi-tour en voyant qu'il y avait une personne assise à « ma » place habituelle. De toute manière, je sentais que mon idée était déjà faite. J'avais trouvé l'ambiance dans l'espace central agréable. La musique qui jouait était fort agréable. C'était un genre de rock des années 60-70, de style CCR et Ray Charles. Je trouvais que ça conférait une belle ambiance *old school* rythmée à l'espace. De plus, il n'y avait que six personnes qui y travaillaient et discutaient, ce qui contribuait positivement au bruit de fond. Je me suis donc assis dos à la fenêtre, en faisant face à l'aire ouverte, tout juste à côté du sapin de Noël. J'ai pris le temps de monter « mon » bureau, et j'ai ensuite tiré un pouf vers moi en enlevant mes bottes et y posant mes pieds, comme si j'étais dans « mon » salon. J'étais confortablement assis pour travailler sur mon projet entrepreneurial.

J'ai passé les prochaines heures à développer du contenu pour le quatrième bloc de ma seconde famille de conférences formatives, et j'ai apprécié l'atmosphère sociale qui régnait, car en plus de la musique, il y avait toujours au moins une conversation dans le *background* qui se déroulait. Sur l'heure du dîner, plusieurs petits groupes sont passés et ont causé une certaine commotion, en particulier un groupe de dix qui allaient courir à l'extérieur (tous les mercredis, il y avait une activité collective de course animée par Sabrina). Il y a également eu du va-et-vient au niveau de l'ascenseur et du café, mais j'ai été en mesure de rester concentré sur ma tâche et mon ordinateur malgré tout ce bruit de fond.

Vers 15h, je me préparais à quitter l'ECW pour aller chez un ami afin d'aider son beau-fils à étudier sa matière du cours de philosophie en prévision de son examen de fin de session au CÉGEP. J'étais heureux, car j'avais le sentiment d'avoir bien accompli la tâche que je m'étais fixée pour la journée. Il ne me restait plus qu'à créer les activités collectives pour ce bloc de conférences formatives. Après il ne me resterait que les blocs 5 et 6 à développer pour terminer l'ensemble de mon contenu de conférences. Je m'étais senti productif pendant cette séance de travail entrepreneurial. J'avais ressenti une chaleur enveloppante, une sorte de bulle sensorielle en étant assis à « ma » place, avec mes bottes enlevées et la présence de collègues autour de moi. J'avais même un peu eu l'impression d'être dans une sorte de boîte vitrée comme si j'étais un « animal » au zoo. Je voyais les gens, ils me voyaient, mais j'étais concentré à ma vie et mes tâches. C'était un sentiment intéressant que de faire partie de la communauté tout en étant séparé d'elle par une sorte de vitre invisible, une frontière sociale délimitée par ma « bulle » individuelle.

Jour 62

Pour ma 62^e journée de terrain, j'ai eu la chance de vivre une soirée festive dans « mon » ECW. En effet, jeudi 7 décembre était soir de *party* de Noël chez Montréal CoWork. En arrivant au cowork à 17h, après avoir passé la journée à l'UQAM, le contraste des ambiances m'a frappé. En fait, la première chose qui m'a frappé était de constater la quantité importante d'alcool qui se trouvait au comptoir du café et dans le réfrigérateur, qui avait été déplacé dans le lounge pour l'occasion. Je trouvais ça intense de voir tout cet alcool. Je savais que Montréal CoWork avait un partenariat pour la bière, ce qui expliquait le réfrigérateur rempli de bière, mais la trentaine de bouteilles de vin qui se trouvait dans le comptoir avait sûrement été achetée pour l'occasion. En plus, il y avait au moins une vingtaine de bouteilles de prosecco, de champagne, et autre dans le comptoir où il y avait habituellement de la nourriture, des salades et des sandwiches. Je trouvais ça assez impressionnant de considérer la quantité d'alcool qui avait été achetée pour la soirée. C'étaient des dépenses qui avaient été faites par le cowork, dans l'objectif d'offrir une belle soirée à ses membres. Je me suis donc dit que cela devait faire partie de la culture de cet endroit, soit de redonner beaucoup à sa communauté et de la gâter lors d'occasions spéciales comme ce party. On pouvait boire. On pouvait manger. Tout était inclus pour les membres de la communauté. Les invités des membres devaient payer 30\$. C'était quand même un bon montant, mais après ces personnes pouvaient boire et manger autant qu'elles le voulaient (jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de nourriture, car les quantités d'alcool et de nourriture n'étaient pas proportionnelles). Je trouvais donc que l'ECW faisait preuve d'une grande générosité envers sa communauté.

Quelques instants après être arrivé et m'être servi une bière, j'ai croisé un trio de cofondateurs d'une startup avec qui j'ai discuté pendant près de 15 minutes. Ils m'expliquaient que ça faisait six mois qu'ils avaient lancé leur startup, une entreprise axée sur l'automatisation du e-commerce et du marketing. Ce que je trouvais particulièrement intéressant était que le membre principal de cette équipe entrepreneuriale, qui s'appelait Tristan, était une personne que j'avais croisée à plusieurs reprises au cours des dernières semaines, et avec qui j'avais eu l'échange un peu malaisant dans la cuisine au courant du mois précédent. Nous ne nous étions jamais présentés, et là quand il m'a vu boire ma bière seul dans le lounge principal, il est venu me saluer. Son collègue, Peter, est venu nous rejoindre, et c'est à ce moment que je leur ai demandé ce qu'ils faisaient. Ils m'ont ensuite demandé ce que je faisais. Je sentais que nous avions bien connecté. Je me disais que j'allais les revoir et que j'allais prendre leur contact. Mais la glace était maintenant brisée.

Un peu plus tard durant la soirée, j'ai eu une petite réalisation, en me rendant aux toilettes, sur mon style en tant que réseuteur et comment je faisais du réseutage. Je me rendais compte que de manière générale, je n'allais pas vraiment vers les gens, mais c'étaient plutôt eux qui venaient vers moi, parce que je me mettais notamment dans une disposition pour qu'ils viennent vers moi. J'aimais mieux cette stratégie. J'avais l'air asocial en étant seul, mais dès qu'on venait vers moi, je devenais très social à ce moment-là. Je me rendais ainsi compte que ce n'était pas dans mes habitudes d'aller vers les autres dans un environnement de réseutage. Ce n'était pas quelque chose que je cherchais à faire. Je me suis dit que c'était peut-être aussi contextuel, car je savais qu'il ne me restait que quelques mois à venir activement à Montréal CoWork. Je me demandais si cela avait une incidence, peut-être 'inconsciente', sur ma personne, ce qui faisait en sorte que je ne ressentais pas le besoin ni le désir de créer des liens avec les gens de cette communauté. Dès lors, je constatais que je n'étais pas proactivement impliqué à créer des liens avec des gens de cet espace, car j'y étais de manière passagère pour une durée déterminée. Je constatais que la situation était différente à l'université. Là-bas, je souhaitais créer des liens plus durables avec des collègues, professeur.es et doctorant.es de l'univers spatial de l'ESG, parce que je savais que je souhaitais m'y retrouver pendant longtemps. Dans ce cas, ça valait la peine de créer des liens et de m'investir dans les gens. J'allais les croiser plus souvent. J'allais avoir des liens qui allaient se bâtir dans le temps. Des liens qui allaient se construire à travers l'énergie que j'allais consacrer à les entretenir, comme un jardinier, et qui allaient se renforcer avec le temps. Ici, au cowork, je me rendais compte que je n'avais pas vraiment ce sentiment. Dans trois mois, je sortais d'ici. J'allais quitter ce contexte sociospatial pour « de bon », donc à quoi bon m'efforcer de créer et entretenir des liens avec les gens de cette communauté. C'était cette réflexion qui m'accompagnait pendant les quelques minutes de ce moment de solitude aux toilettes.

Vers 19h50, je trouvais que l'ambiance commençait à devenir très chaotique dans l'ECW. J'observais que les gens buvaient depuis 18h, et puisque c'était à volonté, les gens n'avaient pas à payer et donc avaient tendance à consommer davantage. Les gens parlaient fort dans le cowork, et le niveau de décibel me semblait très élevé. En plus, nous n'avions pas encore mangé. Donc deux heures à boire sans manger, ça affectait certainement l'organisme des individus de manière plus conséquente. Mais la bouffe venait d'arriver, et les gens s'étaient précipités dessus. Il n'y avait déjà plus rien. J'observais que les gens avaient très faim. Et la majorité était sous l'influence de l'alcool et ça parlait très fort. Cependant, je remarquais qu'à l'arrière du grand espace prévu pour la fête, il y avait des divans qui avaient été installés pour que les gens qui désiraient s'asseoir puissent avoir cette option. Les gens qui y étaient assis semblaient un peu plus âgés que ceux qui étaient dans l'ambiance, à boire debout et à discuter activement. Dès lors, je constatais une sorte de clash démographique au sein de l'ECW et de sa configuration spatiale pour la soirée. Je

trouvais cette observation intéressante. Était-ce possible de penser l'espace en fonction de la démographie ?

Un peu après cette réflexion, j'ai eu un échange avec une fille que je voyais s'occuper d'un homme en fauteuil roulant depuis le début de la soirée. Quelques instants auparavant, j'avais vu que cet homme avait donné des enveloppes à plusieurs personnes qui se trouvaient autour de lui. Cela avait frappé ma curiosité. Je me demandais s'il avait une entreprise et s'il donnait des cadeaux à ses employés. En voyant cette fille au vestiaire, j'ai eu le réflexe de lui poser la question. Elle m'a dit que l'homme s'appelait François et qu'il avait effectivement une entreprise, Horizon B2B. Elle m'expliquait qu'il avait des collaborateurs qui se trouvaient avec lui ce soir, et qu'elle-même l'avait déjà été, mais qu'elle vivait désormais avec lui et elle s'en occupait. Je trouvais donc cela très intéressant de voir cet homme, responsable de son entreprise, avec des capacités physiques très limitées. J'ai eu un moment d'inspiration en écoutant cette fille parler de son ancien 'boss'. Je me disais que de nombreuses personnes qui croisaient le chemin de cet entrepreneur devaient également s'en sentir inspirées.

J'ai continué à faire la fête pour les heures suivantes. Vers 22h30, je prenais conscience du niveau d'activité qu'il y avait autour de moi. Il devait y avoir près de 40 personnes qui dansaient sur la piste de danse autour du DJ. Je sentais que j'avais eu ma dose pour la soirée, malgré la belle énergie qui régnait dans l'espace. En me préparant mentalement à partir, j'observais que les gens qui demeuraient semblaient faire partie d'un même gang, celui des jeunes Français de la place. La musique était devenue française. Le vibe était désormais très Français dans l'espace central. Je voyais plein de jeunes dans leur vingtaine. La majorité, je savais que c'étaient des employés. Il n'y avait pas d'entrepreneurs, vraiment, sur la piste de danse, mais plutôt des employés de PME ou de plus grandes organisations françaises qui avaient leurs bureaux à Montréal CoWork. J'avais passé une belle soirée. Ça avait été une soirée très festive. J'étais content pour Francis et ses employés de constater qu'il y avait vraiment un esprit de communauté qui se construisait à travers une soirée comme celle-ci. Cette communauté, dominante dans l'ECW, était relativement française, issue de l'immigration, temporaire ou permanente. Il y avait un état d'esprit particulier qui se dégageait et je le ressentais. J'étais content pour ceux qui se sentaient y appartenir, mais je ne me voyais moi-même pas trop en faire partie.

En retournant chez moi en fin de soirée, je trouvais que cette soirée avait été une belle initiative par Francis et son équipe. Ils avaient été très généreux. Il y avait eu de la nourriture, beaucoup à boire. Tout était gratuit. Je voyais que les gens appréciaient cette abondance. Ça avait créé une belle ambiance et une forme de camaraderie entre tout le monde. Ça avait créé une certaine proximité entre les gens. Je ne sentais pas

que j'avais fait de nouvelles rencontres, comme ça avait été le cas au mois d'octobre lors de la soirée des travailleurs autonomes. J'avais dit bonjour à quelques personnes, mais je m'étais senti plus solitaire. Je sentais que ça avait été une sorte de party « d'au revoir » avec l'ECW après y avoir passé une majorité de l'année 2023, même s'il me restait encore quelques mois de terrain à faire au sein du cowork.

Jour 63 (*Semaine 37*)

Une nouvelle semaine de terrain a débuté mardi 12 décembre, et pendant que j'effectuais ma routine matinale, toujours aussi agréable, j'ai pris conscience du fait que je faisais celle-ci seulement les jours où j'allais au cowork. En effet, je ne faisais jamais « ma » routine matinale les jours de fin de semaine ou les lundis. Seulement entre mardi et vendredi lorsque je me préparais à sortir pour la journée. Je me rendais compte que « ma » routine matinale de bien-être et d'équilibre énergétique concordait avec mes journées de travail à l'ECW, comme si celle-ci s'activait davantage lorsque mon système physique et psychique 'savait' que j'allais quitter la maison pour la journée. J'ai donc quitté la maison vers 9h50. Mon trajet en voiture a été agréable, et encore une fois, je suis arrivé face à « ma » place de stationnement sur la rue Mentana et elle m'attendait. Je m'y suis stationné avec un léger sentiment de satisfaction, et je me suis mis à marcher sous une température plutôt douce pour cette période de l'année. En marchant sur l'avenue Mont-Royal, je voyais d'autres gens et la vie qui déambulaient autour de moi, ce qui m'a fait ressentir une certaine appréciation pour le mouvement au sein de ma personne. J'étais content de me mettre en mouvement, d'avoir pris le temps de m'activer, me préparer et m'habiller 'professionnellement' pour venir travailler à « mon » bureau, Montréal CoWork.

Pendant que j'avais ces réflexions sur le bonheur de me mettre en mouvement et de me déplacer vers un lieu de travail, j'ai croisé au moins mille personnes aux environs du métro Mont-Royal qui allaient faire la grève pour la FAE. Il y avait une atmosphère de fébrilité qui s'emparait de la rue, et je trouvais ça spécial de moi-même me diriger vers une sorte de bulle, « ma » bulle de travail au coworking, pendant que la rue s'animait tout autour de moi. Lorsque je suis sorti de l'ascenseur au 2^e étage du coworking, je me suis effectivement retrouvé dans une sorte de bulle. J'ai été surpris de constater qu'il n'y avait absolument personne dans le lounge principal. En plus, il y avait une musique d'ambiance assez house/lounge, ce qui lui donnait un beau rythme ambiant. Je suis tout de même allé voir vers l'arrière par habitude et curiosité, je me demandais si le coworking était aussi calme qu'il le paraissait. J'ai vu quelques personnes sur les tables de travail silencieuses, et il y avait trois personnes dans « ma » petite cafétéria à l'arrière, dont Jessica qui était assise exactement à « ma » place. Elle m'a dit qu'elle attendait son collègue pour la journée, et qu'elle devait se trouver un endroit où elle pourrait parler (habituellement, elle me disait qu'elle travaillait

dans le grand espace silencieux qui se trouvait à l'avant du cowork, adjacent au lounge principal, et que ça la rendait inconfortable de changer ses habitudes à cause de la venue de son collègue).

Je suis donc revenu m'installer sur un divan individuel dans le lounge principal à côté du sapin de Noël, et j'y ai « monté » mon bureau pour la journée. J'ai sorti mon ordinateur, ma souris, mon tapis à souris, mon calendrier, et pris soin de placer mon verre d'eau. J'ai également rapproché un pouf et me suis installé comme dans mon salon en y allongeant mes pieds déchaussés. Toutefois, après quelques minutes seulement, il y a des gens qui ont commencé à arriver dans le lounge, notamment une couturière qui venait une fois par mois au cowork, ainsi qu'une personne qui s'est installée directement sur la table devant moi, en plus de quelques binômes qui sont venus dans l'espace central pour discuter. Francis est également arrivé avec son chien, qui s'est mis à se promener un peu partout dans l'espace ouvert. Tout d'un coup, il y avait vraiment de la vie et de l'action qui se faisait ressentir à côté de moi. J'ai tout de même réussi à conserver une bulle de travail dans laquelle j'écoutais la musique ambiante et je faisais l'effort de rester concentré sur mon ordinateur et mes tâches. Pour ce premier bloc de travail de la journée, je me consacrais à préparer un PPT pour la rencontre de recherche avec l'OMV qui était prévu ce jeudi. J'ai pu travailler efficacement pendant deux heures sur cette tâche académique. J'ai même pu assister au *lunch & learn* présenté par Alvéole et portant sur les abeilles, qui fut intéressant à écouter pendant que je finalisais ma tâche. Vers 13h, je sentais qu'il était temps que je prenne une pause et je suis allé manger « mon » sandwich à Trip de bouffe, en lisant « mon » journal et en créant « ma » bulle pour déconnecter pendant cette pause repas.

Je suis revenu au cowork vers 13h30 et il y avait un certain chaos qui régnait dans le lounge principal, notamment à cause d'une jeune fille, d'environ huit ou neuf ans, qui courait et sautait partout. Je me suis dit qu'elle était assurément ici avec sa maman (qui semblait être assise à côté), et son papa qui devait travailler dans l'espace. Ce devait être la grève des enseignants qui avait influencé la présence de cet enfant dans l'ECW. En soi, cela ne me dérangeait pas du tout, mais il y a eu une période de 30 minutes vraiment chaotique pendant que je répondais à des courriels et que je parlais au téléphone avec Sonya. En effet, cette dernière m'a appelé pour me dire qu'elle n'allait pas pouvoir me voir avant son départ pour l'Australie. En début d'appel, elle se sentait un peu mal, et elle m'a dit « Je vais aller *straight to the point*, je ne pense pas que c'est une bonne idée avant que je ne parte, je suis un peu trop perdu, et je ne sais pas trop quoi faire. Je ne pense pas que ce soit super efficace qu'on se voie, je n'aurai pas grand-chose à dire, je me concentre sur mes clients ». Je l'écoutais patiemment, et lorsque j'en ai l'occasion, je lui ai dit « ben, écoute, ça fait du sens, pas de soucis, moi je suis là pour t'aider ».

En disant cela, je me rendais compte que j'avais cette approche davantage *pull* que *push* dans ma manière de travailler avec les clients. Je n'étais pas quelqu'un qui poussait l'autre, qui l'incitait à faire affaire avec moi. En effet, j'avais une approche de vente davantage *pull* que *push*. Je ne me voyais pas tenter de la convaincre que nous devrions nous voir. Si elle ne le sentait pas, c'était bien correct. J'ai senti qu'elle a apprécié ma manière d'être. On a discuté près de 15 minutes. Je l'ai un aidé à mettre des choses en perspective, tout en la rassurant dans certaines décisions qu'elle prenait. C'était la première fois que je prenais un appel dans le milieu du cowork, en pleine avant-scène de Montréal CoWork. Je revenais de manger au moment où elle m'a appelé, et je me suis senti confortable à rester dans l'espace central pendant notre discussion téléphonique. Je lui parlais en me déplaçant dans l'espace. Je suis allé me prendre un verre d'eau. J'étais dans un environnement de socialisation, je me disais donc que je pouvais parfaitement y demeurer pour socialiser avec ma cliente au téléphone. J'ai trouvé que ça avait été un beau moment pour moi. Je m'étais senti confiant à prendre l'appel au regard de tous. Je lui parlais en tant qu'entrepreneur, en tant que coach qui aide un autre entrepreneur. J'étais à l'aise de « jouer ce rôle » devant tout le monde dans l'ECW (même si personne ne devait réellement me regarder).

Lorsque j'ai repris place dans « mon » bureau sur mon divan individuel, la petite fille venait de se calmer. Je l'avais vu se cogner le pied sur la table derrière elle et elle s'était mise à pleurer de toutes ses forces. Elle venait de se faire consoler par sa mère et elle était calmement assise dans un divan. Ça faisait du bien à l'ambiance sonore de l'espace. Quelques minutes après, je suis allé dans la cuisine pour me servir un café, et Olivier, un employé du cowork, est arrivé en même temps. Puisqu'il n'y avait plus de café dans la machine, il en a refait. Pendant que nous attendions ces quelques minutes, il m'a demandé si j'avais répondu au sondage pour le nouveau restaurant que le coworking souhaitait ouvrir au 1^{er} étage. Nous avons fini par parler pendant une dizaine de minutes des possibilités et contraintes reliées au restaurant. J'ai trouvé intéressant de constater que j'avais eu quelques échanges avec des collègues coworkers dans les derniers mois dans le même contexte, lorsque nous attendions que la machine prépare notre café. C'était un moment de socialisation forcé, et je me suis dit que plusieurs personnes devaient vivre cette expérience au quotidien face à la machine à café (cela m'a ramené à l'esprit une émission de télévision que j'avais bien aimée, « Caméra café »). Je suis ensuite revenu à « mon » bureau avec mon café, et au même moment, une coworker est venue s'installer carrément dans ma bulle de travail, à la place collée sur la mienne, avec son sac qui me touchait pratiquement de la manière qu'il avait été déposé par terre. J'ai dû le bouger subtilement avec mon pied pour qu'il sorte de « ma bulle ». J'ai craint que sa présence ne perturbe trop la mienne, car ça ne me tentait pas de déménager ailleurs. J'ai été soulagé de constater qu'elle mettait des écouteurs et qu'elle demeurait silencieuse.

Après toute cette commotion, j'ai pu passer les heures subséquentes à travailler agréablement sur mon projet entrepreneurial. J'ai effectivement passé un après-midi productif à finaliser le bloc 4 de ma seconde famille de conférences formatives. Il me restait les activités collectives à créer, et j'avais réussi à en monter cinq au total (dont deux qui étaient très faciles à faire sur le prototypage et le testage). Après cela, j'ai commencé à créer le contenu du bloc 5 de cette même famille de conférence, celui sur l'intelligence organisationnelle. Vers 15h30, Emma est venue me voir pour me demander si je voulais les aider dans le filmage de capsules pour le cowork. Ils avaient besoin d'un figurant, et puisque j'étais « accessible » au sein de l'espace ouvert, elle m'a demandé cette faveur. Je n'ai pas hésité à accepter, et ce fut un moment plaisant. Nous sommes montés dans les gros bureaux de Raymond, le patriarche des entreprises familiales (Montréal CoWork, la courte échelle, société de gestion immobilière, etc.). J'ai également pu voir les bureaux de la compagnie Adviso et ceux de la courte échelle, qui se trouvaient sur le même étage. Ce fut une visite intéressante, et une belle coupure du travail des dernières heures devant mon ordinateur. Après environ 30 minutes, je suis revenu à « mon » bureau pour travailler une dernière heure sur le bloc 5 de mes conférences. En 'démontant' mon bureau en fin de journée, j'étais vraiment content de mon niveau de productivité de la journée, qui avait en partie été stimulé par la musique entraînante et l'énergie atmosphérique de l'espace ouvert. Je trouvais que ça avait été un environnement approprié pour la nature de ma tâche entrepreneuriale de la journée, qui avait été très créative dans son essence. J'avais ressenti une belle motivation et une certaine 'facilité' à imaginer du contenu de formation. Je me suis dit que ma routine matinale associée à ma pratique entrepreneuriale avait sûrement contribué au succès de cette journée de travail.

Jour 64

Mercredi 13 décembre, je suis parti de la maison vers 9h30 après avoir déjeuné et consulté mes courriels, et après mon trajet habituel à voiture, j'ai encore une fois trouvé « ma » place de stationnement, en plein milieu du Plateau Mont-Royal, qui m'attendait. Je me suis stationné avec amusement, et je me suis mis à marcher sous un soleil radieux. En route vers le cowork, j'ai croisé quatre groupes de grévistes auxquels j'ai offert quelques coups de Klaxon en guise de soutien. Cela me rappelait tous les enjeux qui alimentent les convictions et l'effort quotidien d'un grand nombre de personnes pour faire valoir les droits de la collectivité. En roulant en voiture et en croisant ces groupes sur le boulevard St-Joseph, je me trouvais à la fois désengagé de ces formes de combats, par mon occupation quotidienne du moment qui était plongée dans la création de mon entreprise et dans ma recherche doctorale, tout en étant idéologiquement engagé à l'égard du futur et de l'amélioration sociale à moyen terme. Je ressentais donc une sorte de tension

interne, lorsque je contemplais cette situation, entre mon inaction au présent et ma volonté d'action dans le futur. Je considérais mon action au présent très silencieuse, mais j'avais une volonté d'avoir une action à impact dans le futur. Bref, sans trop savoir quoi faire de cette tension, je retournais à mes petites priorités professionnelles du moment en me rendant à l'ECW.

En sortant de l'ascenseur de Montréal CoWork, je croisais les doigts pour que « ma » place dans la petite cafétéria soit disponible. À cause du soleil qui passait son après-midi à frapper dans la fenêtre qui donnait sur cette place, j'espérais me retrouver dans son champ de vision et bénéficier de sa chaleur, ainsi que de sa luminosité naturelle jusqu'en fin de journée. Je me suis donc empressé de poser mon manteau sur un cintre et d'immédiatement aller voir vers l'arrière si « ma » place m'attendait. En tournant le coin du petit corridor qui séparait le café du lounge et le carrefour du billard, j'ai ressenti un énorme petit bonheur dans mon ventre en constatant que « ma » place était vacante, en plus avec quelques rayons du soleil qui l'illuminaient. Je suis rentré dans la pièce sans hésiter, j'ai salué la personne qui était assise à « mon » autre place de cette petite cafétéria, à côté de la fenêtre au coin sud-ouest. C'était donc à ma place favorite que je commençais cette journée au 'bureau'. J'ai commencé avec un premier bloc de travail sur ma proposition de thèse, qui m'a amené à la pause du midi. Vers 12h15, plusieurs personnes sont arrivées dans la cafétéria pour manger, ce qui était bien normal. Aujourd'hui, contrairement à l'habitude, c'était salle comble. Il y avait beaucoup de gens et toutes les chaises étaient prises. Le niveau de décibel était étonnamment élevé. Dans d'autres circonstances, j'aurais peut-être eu le réflexe de forcer ma concentration pour continuer à travailler et achevé la tâche que j'effectuais, mais aujourd'hui, je me suis dit que je ne voulais pas essayer de *tougher* ma concentration.

Je me suis donc levé et je me suis tout bonnement dirigé vers l'extérieur pour profiter du beau temps, prendre de l'air et prendre le temps de manger ailleurs, afin de faire une coupure avec ma dynamique de travail. Je me disais qu'une petite marche au soleil serait agréable, car je venais de travailler deux heures, de manière assez intensive, sur ma proposition de thèse. Je voulais déconnecter. En sortant, je n'avais aucune idée où je m'en allais. Après avoir marché quelques minutes sur la rue St-Denis, j'ai eu un *flash*. Je me suis rappelé n'avoir été qu'une seule fois au Patati Patata depuis le début de mon aventure à Montréal CoWork, et j'avais vraiment vécu un beau moment lorsque j'y étais allé au printemps. Je ne savais pas pourquoi, mais ça m'était revenu là, d'un coup. J'ai immédiatement opéré un demi-tour et je me suis dirigé vers ce beau petit restaurant à l'angle des rues Rachel et St-Laurent. En marchant, je constatais que j'avais pris l'habitude, dans les mois précédents, de toujours manger près de l'ECW. Avec « mon » restaurant, Trip de bouffe, qui n'était qu'à trois coins de rue du cowork, et deux ou trois autres endroits tout près que

j'aimais aller de temps en temps (notamment Thai Express et Sushi Royal), je n'allais jamais loin de l'ECW pour manger sur l'heure du diner. Je trouvais cela agréable de me remettre à 'l'aventure' en m'éloignant vers le Patati Patata, sous ce beau soleil de décembre. Le temps des fêtes arrivait, j'étais dans un bel état d'esprit. Cette petite coupure spatiotemporelle, agrémentée d'une 'aventure' pour aller manger était un beau cadeau que je pouvais m'offrir. Je me sentais aller à contre-courant, pendant que mes collègues coworkers venaient sur mon lieu de travail pour manger, moi j'en profitais pour partir à l'aventure dans les rues montréalaises pour aller diner.

Je suis revenu à « mon » bureau vers 14h, et tout le monde avait quitté la petite cafétéria. J'ai réussi à terminer la section de ma proposition de thèse sur laquelle j'avais passé l'avant-midi à écrire. Vers 15h, je pouvais changer de maillot socioprofessionnel et commencer à travailler sur mon projet entrepreneurial. Je me suis replongé dans la création de contenu du bloc 5 de mes conférences formatives, qui portait sur l'intelligence organisationnelle. J'étais fier de finaliser ce bloc en créant des activités collectives autour de l'iceberg organisationnel. J'ai même réussi à prendre quelques minutes pour écrire deux messages via LinkedIn à des personnes avec qui j'avais parlé de mon entreprise et mon site web en début de semaine. Je me sentais motivé à travailler sur mon entreprise, quoique j'étais un peu fatigué en ce milieu de semaine de fin de session et de fin d'année. Je sentais que j'opérais davantage dans un mode automatique que véritablement créatif. Je m'encourageais en me disant qu'il n'en restait pas gros et qu'il ne me restait maintenant qu'un seul bloc à créer pour compléter TOUT le contenu de coaching et de formation que j'avais imaginé pour mon entreprise. Je me disais que ça avait été un gros marathon depuis le début de l'été, lorsque j'avais commencé à travailler sur la création de ce contenu. Je terminais ma journée de travail dans cet état d'esprit de satisfaction, agrémenté par la présence de collègues coworkers dans l'espace. Nous nous étions partagé des regards amusés lorsque d'autres gens rentraient dans « notre » bulle pour parler ou pour aller dans la cuisine (il semblait y avoir un évènement de la JCCM qui se préparait pour la soirée). Je ressentais une sorte de sentiment de solidarité qui s'était installé, de manière improvisée, entre les trois personnes qui partageaient cet espace de travail le temps de quelques heures. Ça avait « notre » havre de concentration pour travailler dans ce lieu prévu pour la socialisation, et je déduisais que c'était une sorte de paradoxe partagé dans lequel nous trouvions respectivement un certain bien-être professionnel.

(Semaine 38)

Ma dernière semaine de terrain de l'année calendrier 2023 a débutée avec une sorte de lunch d'affaires avec un ami entrepreneur, Jean-Philippe, mardi 19 décembre. Je me dirigeais vers ce diner dans le quartier

Griffintown avec un petit sentiment de déception, car j'avais initialement prévu aller à l'ECW au courant de la journée, mais après avoir eu des rencontres de recherches s'ajouter à mon calendrier en avant-midi, et la charge de ma correction de fin de session être plus importante qu'anticipée, je devais prioriser mes responsabilités découlant de ces impératifs académiques et laisser de côté mon travail entrepreneurial aujourd'hui.

Je trouvais ça dommage, et ça me créait une certaine frustration interne, une déception, voire une tension au niveau de mes rôles socioprofessionnels. Je sentais une pression quant au temps en cette fin de session. J'avais des *deadlines*, je voulais terminer la correction pour mon cours, car je n'avais pas vraiment le goût d'en faire durant le temps des fêtes. Je sentais que j'avais besoin de me reposer pendant ces deux semaines de congé. Je voulais également terminer la création de mon contenu de conférences avant le temps des fêtes, ce qui me permettrait de commencer la nouvelle année avec une nouvelle phase d'affaires, celle de la commercialisation de mon offre de services. Or, cette pression temporelle sur mes diverses contraintes académiques et mes objectifs entrepreneuriaux me causait du stress et des frustrations ces jours-ci. En effet, je voulais avancer ma proposition de thèse. Je m'étais fixé des objectifs pour terminer des sections avant le temps des fêtes. Je n'avais pas réussi à terminer ce que j'espérais, et je me rendais à l'évidence que je n'allais pas pouvoir terminer avant la fin de l'année calendrier. Même chose pour mon entreprise, je voulais absolument terminer le sixième module avant le temps des fêtes. Même si j'avais prévu travailler dessus demain, c'était impossible que je la termine, car elle n'était pas amorcée. J'avais donc dû accepter le fait que j'allais devoir terminer ce volet en revenant du congé des fêtes en janvier.

Je ressentais une déception d'avoir « failli » les objectifs socioprofessionnels que je m'étais fixés pour la fin d'année. Je me rendais compte que c'était un travail introspectif d'apprendre à gérer cette déception-là. Je trouvais que c'était un apprentissage aussi à accepter le fait que parfois, on se fixe des objectifs, on ne les atteint pas nécessairement, mais on est proche, ce qui est tout de même une bonne chose. C'était une forme de travail intérieur que j'expérimentais. Comme est-ce que je pouvais être satisfait, malgré tout, d'avoir été aussi proche d'atteindre mes objectifs. J'en avais accompli certains, mais pas d'autres. Je me consolais en me disant que je m'en étais mis beaucoup sur la planche. J'en avais fait autant que possible, et j'allais en faire autant que je le pouvais dans les prochains jours. En plus de tout cela, j'avais plusieurs commissions à faire pour le volet personnel de ma vie. J'avais des cadeaux à acheter à l'approche de Noël. Je voyais donc les prochaines journées de la semaine comme étant très occupées, ce qui avait contribué à mon sentiment d'angoisse temporelle. Bref, je me suis calmé en me disant que j'allais faire des commissions sur mon chemin du retour après mon dîner avec JP et que j'allais 'clancher' mes corrections en fin d'après-

midi et en soirée. Cela me permettrait d'aller au cowork demain, travailler sur mon entreprise et passer une journée moins mouvementée. Cette négociation interne m'a permis de gérer mon angoisse temporelle et m'a aidé à passer un beau moment sur l'heure du midi avec un bon ami que je n'avais pas vu depuis l'été.

Nous sommes allés manger au restaurant Grinder, sur la rue Notre-Dame, de 12h30 à 14h. Pendant notre échange, il m'a demandé comment allait mon entreprise. Il m'a posé plusieurs questions et nous avons échangé près de 30 minutes autour de ce que je prévoyais faire. J'ai eu de nombreuses idées d'affaires, d'ordre assez stratégique, à travers cette conversation de collègues entrepreneurs. JP était en effet un entrepreneur très créatif dans sa manière de penser et voir le monde des affaires. Une des idées très stimulantes que j'ai eue, à travers ses propres suggestions, serait d'offrir, à travers mon service de consultation, une forme d'évaluation consultative quant aux besoins de formation au sein des entreprises et des organisations. En effet, JP m'expliquait que légalement, toutes les entreprises doivent mettre 1% de leur chiffre d'affaires sur des formations et sur le développement des employés, de la main-d'œuvre. Je trouvais que ça cadrerait bien avec ce que je voulais faire à travers mon entreprise. Je pourrais ajouter un axe-conseil autour de l'identification des besoins de formation au sein des organisations, et par conséquent, je pourrais offrir un catalogue de formations qui existent sur le marché, dont celles que je venais de développer au sein de TRC³. Je voyais cette nouvelle stratégie comme très prometteuse, parce que j'avais déjà bâti un réseau de coach et formateurs via LinkedIn, et je pouvais continuer à le développer avec ce projet en tête.

Je me voyais monter un catalogue de formation et le présenter aux organisations. C'était une des valeurs ajoutées que j'apportais et qui allait justifier la raison pourquoi elles allaient me donner un contrat. En revenant chez moi en voiture, j'imaginais déjà un répertoire de dix ou quinze grandes dimensions essentielles au monde organisationnel, comme le leadership, l'intrapreneuriat, les compétences molles (*soft skills*), la communication, l'écriture de mémos et de courriels, etc. Je me voyais recenser toutes les formations qui existent au Québec et faire un petit catalogue. Après, quand j'irais dans les organisations, je pourrais monter un petit questionnaire, prendre des notes, poser des questions, et ultimement, identifier quels sont les besoins spécifiques de l'organisation au niveau de la formation et du développement de leurs employés.

Je me remémorais le diner et je souriais en pensant au fait qu'on avait été assis au bar du Grinder et que nous avions créé notre propre espace social, notre bulle énergétique, et qu'au sein de celle-ci nous avions discuté et généré cette incroyable idée. Je sentais que notre moment de socialisation 'informelle' avait été

très bénéfique d'un point de vue stratégique. On avait bu une bière. On avait jaser. On n'avait pas d'agenda spécifique pour cette rencontre. On était simplement deux amis entrepreneurs qui se retrouvaient dans un environnement social stimulant l'interaction et, d'une certaine manière, la créativité.

Dans la manière où nous étions assis, nous avions un gros sapin de Noël dans notre champ de vision. Il y avait de nombreuses personnes qui parlaient autour de nous. C'était une *crowd* très *business*, très *corporate*. Nous étions au cœur de l'action assis au bar. Je trouvais que c'était agréable de vivre ce type de diner d'affaires. C'était le premier depuis que j'avais initié mon projet entrepreneurial (et ça allait aussi être le dernier). Je trouvais que ça avait été un beau moment partagé avec JP. Ça m'avait beaucoup stimulé. Je sentais que je tenais une excellente idée qui allait orienter mon travail entrepreneurial au retour des fêtes, dès que j'allais avoir terminé la création de mon contenu de conférences formatives. J'avais hâte à cette nouvelle phase prometteuse de ma démarche entrepreneuriale.

Jour 65

Ma dernière journée de terrain de l'année s'est déroulée mercredi 20 décembre, et après une autre belle routine matinale qui m'a mis de bonne humeur, je suis arrivé à l'ECW vers 10h. En arrivant à l'ascenseur du cowork, j'ai croisé Emma au moment où elle sortait au RDC. Ce fut une rencontre spontanée pendant laquelle nous avons partagé un beau bonjour et une énergie amicale l'un envers l'autre. Bien que ce moment ait duré dix secondes, j'ai senti qu'il a eu un impact bénéfique sur le début de ma journée. En sortant de l'ascenseur au 2^e étage, j'ai été étonné de voir de nombreuses personnes dans l'espace central du coworking, car je m'étais fait dire que ça allait être plus calme cette semaine à cause du départ en France de nombreux coworkers pour le temps des fêtes. Il y avait cinq personnes au comptoir du café et sept assises dans le lounge principal. Je suis allé déposer mon manteau sur le rack installé dans le couloir près des salles de bain, et je me suis ensuite dirigé vers « mon » bureau en espérant qu'il soit libre. Comme de fait, j'ai constaté sa disponibilité en tournant le coin du carrefour du billard, et je me suis surpris à prononcer un « *let's go* » bien ressenti. Cela commençait bien ma journée de travail.

J'ai passé les quatre heures subséquentes à efficacement accomplir les tâches académiques que je m'étais fixées, dont la correction de l'examen du cours MGT4123, pour Joëlle, ainsi que la finalisation de mon article sur Montréal avec Christoph. J'avais d'ailleurs travaillé sur mon article tout en mangeant pour ne pas perdre de temps. J'étais en mission aujourd'hui. La sensation sporadique des rayons de soleil lorsqu'ils sortaient des nuages, la luminosité naturelle et l'ambiance chaleureuse de cette cafétéria que je m'étais appropriée pour travailler me rendaient très heureux. Il y avait également trois coworkers, qui semblaient être des collègues, qui travaillaient dans la pièce. Leur présence me sortait de ma solitude, et je me sentais

connecté pendant que je travaillais seul sur mon ordinateur en écoutant les magnifiques mélodies de l'album « Aubades » de Jean-Michel Blais qui jouait en arrière-fond sonore de mon ordinateur. Je m'étais senti efficacement concentré pendant ce bloc de travail.

À 14h, j'avais accompli mes tâches de nature académique et je ressentais une superbe énergie pour amorcer mon travail entrepreneurial. J'étais prêt à amorcer la création de mon sixième bloc de formation pour ma conférence sur l'excellence organisationnelle. Cependant, après à peine vingt minutes de travail sur cette nouvelle tâche qui me stimulait, j'ai reçu une bombe en pleine figure. À 14h19 précisément, j'ai reçu un courriel de la part de l'Université de Cincinnati pour nous annoncer, à Kerstin et moi-même, qu'ils se retiraient de notre partenariat interuniversitaire, qui existait depuis plus de 20 ans, et que le cours était immédiatement annulé. Cette nouvelle m'est littéralement rentrée dedans, d'un point de vue émotionnel, et j'en ai été déconcerté. J'ai écrit impulsivement des courriels à Jocelyn, Constantine, et Kerstin, ainsi qu'à Neil via LinkedIn, pour, inconsciemment je pense, ne pas être seul à vivre cette mauvaise nouvelle.

Cette mauvaise nouvelle est venue me chambouler intérieurement. Je ressentais une réelle tristesse intérieure qui était reliée, je pense, à une blessure d'ordre identitaire. En effet, ce cours sur l'entrepreneuriat social et les enjeux globaux faisait partie de moi depuis quinze ans, car je l'avais suivi comme étudiant en 2009, et depuis 2012, j'étais impliqué en tant qu'auxiliaire et enseignant. J'avais monté ce cours à travers les années, et celui-ci faisait vraiment parti de qui j'étais en tant que pédagogue. À l'université, j'étais M. Cincinnati. Je sentais que j'avais positivement contribué à élargir les horizons sociaux et entrepreneuriaux de nombreux étudiants depuis ces années, et là, tout cela s'évaporait. C'était un cours qui me remplissait de fierté et de satisfaction. Tout d'un coup, en cette fin d'année, la nouvelle de l'Université de Cincinnati est rentrée de manière très sèche, sans aucune préparation de la part des enseignants là-bas, Aaron et Neil. En fait, Neil m'avait dit qu'il quittait le bateau de UC lorsque je l'avais vu au mois de novembre, mais jamais je n'aurais pensé que le cours serait exterminé. J'ai ressenti le silence et le manque de transparence d'Aaron comme un signe de désintérêt et d'hypocrisie de sa part. Ça me faisait mal. J'en avais de la peine. J'ai donc ressenti une forme de blessure identitaire, en tant qu'enseignant, de voir ce cours disparaître. J'y avais mis tellement de ma personne à travers les années.

Je trouvais ça d'autant plus difficile que je n'avais personne à qui en parler. Kerstin était en congé de maternité. Elle ne travaillait pas vraiment. Je lui avais écrit un courriel, mais je savais bien qu'elle n'était pas devant son ordinateur. On ne pouvait donc pas se parler. Je vivais ça seul et je trouvais ça difficile. Subjectivement, j'étais triste. Objectivement, je trouvais intéressant de constater que cette nouvelle entraînait une forme de blessure identitaire au sein de ma personne. C'était une blessure reliée à mon rôle

de chargé de cours. Je ressentais la mort de ce cours comme une réelle blessure interne au sein de ma personne.

Après une quinzaine de minutes de consternation et de réaction, j'ai tenté de revenir, cognitivement et émotionnellement, à mon rôle d'entrepreneur et à la création de mon contenu d'entreprise. Je n'avais toutefois plus du tout le même niveau de concentration ni de motivation, que j'avais eu à 14h18. Je me suis senti affligé d'une tristesse à partir de ce moment, et cette émotion m'a accompagné pour le reste de la journée. J'étais tout de même fier d'avoir fait preuve de résilience émotionnelle pour, malgré tout, réussir à créer un peu de contenu de formation. Je n'avais pas été aussi créatif qu'à l'habitude. J'avais eu beaucoup de difficulté à travailler. Je sentais que ma blessure identitaire au niveau de mon rôle de chargé de cours exerçait certainement une influence sur qui j'étais comme entrepreneur en ce moment. Ces deux dimensions au sein de ma personne pouvaient bien être distinctes, mais dans le fond de moi, je sentais qu'il y avait un noyau émotionnel, un fondement 'identitaire' qui avait été affecté. Est-ce que ce noyau était mon 'identité personnelle', la 'personne' que j'étais, le foyer de ma 'personne' ? Je ne savais pas, mais je trouvais que ça résonnait avec ma théorie de la concentricité identitaire que j'avais imaginée pour un de mes ateliers de coaching entrepreneurial. Je ressentais une interrelation entre qui j'étais en tant que chargé de cours et en tant qu'entrepreneur. Il y avait une dynamique d'interconnectivité entre ces deux rôles qui se rattachaient possiblement à quelque chose de plus profond au sein de ma personne. En effet, malgré mon effort de « passer à autre chose » et de me concentrer sur ma tâche entrepreneuriale, je me suis senti triste, démotivé et aucunement créatif pour les deux heures qui ont suivi la réception de ce courriel. J'avais perdu mon efficacité, mon entrain et ma créativité. Je n'avais pas réussi à « jouer » à l'entrepreneur, j'étais contraint à « travailler » pour le demeurer si je ne voulais pas prendre plus de retard dans la réalisation des tâches que je m'étais fixé.

En bref, j'ai senti que mes capacités imaginatives et créatives ont été bloquées par l'émotion négative qui avait régné en moi à partir du moment où j'avais reçu la mauvaise nouvelle qui me touchait profondément de façon personnelle. J'étais tout de même fier de moi d'avoir pu continuer à travailler en faisant preuve de 'résilience' cognitive et émotionnelle. Je me rendais compte que mon bien-être avait une grande incidence sur mon efficacité à travailler, tout comme je constatais que je pouvais avoir des dimensions socio-identitaires indépendantes d'un point de vue cognitif, mais que celles-ci semblaient interreliées d'un point de vue émotionnel. L'émotion me semblait donc être assez fondamentale à l'égard de qui on est en tant qu'être humain.

(Semaines 39 et 40)

J'ai pris deux semaines de congé de toutes activités entrepreneuriales pendant le temps des fêtes. Ce congé m'a fait du bien et m'a permis de déconnecter après une année très chargée. J'ai profité de la première semaine du mois de janvier pour avancer ma proposition de thèse à partir de la maison.

(Semaine 41)

Ma première semaine de terrain de l'année 2024 a débuté avec un cocktail météo assez inattendu. J'avais prévu aller à l'ECW mercredi 10 janvier et j'avais hâte de faire mon retour entrepreneurial. Cependant, en fin de journée mardi, une grosse tempête de neige a commencé à déferler sur le territoire montréalais. Après une nuit de neige, la pluie a pris le relais au matin du 10 janvier, et partout dans les médias ils parlaient d'une journée chaotique à l'extérieur. J'ai donc décidé de canceler ma présence prévue au coworking pour la journée, et j'ai priorisé le travail sur ma proposition de thèse, qui avait pris plus d'importance dans mon échéancier depuis la semaine précédente. Cette décision de rester à la maison et de ne pas aller au cowork n'a pas été facile. J'ai senti une forme de déchirement intérieur pendant que j'évaluais les divers facteurs qui ont orienté ma décision. En effet, puisque j'avais prévu aller au cowork et reprendre mon activité entrepreneuriale après une vingtaine de jours d'absence, je me sentais coupable de ne pas faire tout en mon possible pour me rendre à l'ECW. Je ressentais un mélange d'émotions, plutôt négatives, quant à mon choix de demeurer à la maison et de prioriser mon travail académique.

Il y avait un côté de moi qui se disait sage de rester à la maison, et de continuer à travailler sur ma proposition de thèse, qui était « ma » priorité. Ce côté de moi était content et soulagé de pouvoir rester à la maison et de pouvoir tranquillement, et confortablement travailler sur ma proposition de thèse. Cependant, il y avait un autre côté de moi, possiblement mon « moi entrepreneur », avec TRC³ qui trouvait ça dommage et qui se disait que c'était une journée de moins à travailler sur mon entreprise au cowork. J'avais pris en note quelques petits trucs que je souhaitais terminer au retour des fêtes, et ce côté de moi était déçu de ne pas pouvoir s'y affairer aujourd'hui. Je me suis consolé en me disant que j'allais pouvoir faire cela le lendemain, et que ce n'était qu'une journée de perdue, rien de plus. Je constatais que c'était une forme de travail identitaire entre mes divers rôles socioprofessionnels qui se déroulait en moi. C'était une sorte de négociation interne qui se produisait. L'accord que j'avais fait avec moi-même était que si je n'y allais pas aujourd'hui, je devais absolument y aller demain. Je me disais également que malgré mon lent départ en janvier, j'allais me reprendre plus tard au courant du mois, ainsi qu'en février et mars, pour mettre les bouchées doubles sur le développement de mon projet d'entreprise : « une fois que j'aurai fini ma proposition de thèse, je redoublerai d'efforts en faisant un dernier blitz sur mon entreprise. » Ce

dialogue interne, avec moi-même, à travers ma pensée, était une façon de me réconforter et de faire évacuer la déception et « l'angoisse entrepreneuriale » de mon organisme. Bref, c'était une forme de négociation entre deux moi identitaires qui se déroulait en ma personne ce mercredi matin. La négociation entre un 'moi' peut-être plus entrepreneur, et l'autre 'moi', peut-être plus académique, qui travaillait sur sa proposition de thèse et son doctorat. Et au-delà de ça, je constatais une sorte de composante identitaire qui « supervisais », en quelque sorte, ce processus de négociation. Était-ce le noyau de ma personne qui agissait comme médiateur entre ces deux 'entités' qui luttait pour leurs intérêts et désirs respectifs ?

Après avoir « vécu » cette occurrence de négociation identitaire, je me suis mis à réfléchir sur la notion de royaume identitaire, en tentant de faire le lien entre mes dimensions identitaires et les différents lieux dans lesquels celles-ci 'régnaient' davantage. Je faisais le lien entre l'espace et l'identité en me disant qu'il y a des lieux où certaines composantes de la personne règnent en 'maîtres' comme des rois. Dans mon cas, je me disais qu'à la maison, dans mon bureau, c'était clairement le volet académique de ma personne, en tant que doctorant et chercheur, qui était maître. C'était le royaume de mon 'moi' académique. À contrario, au sein de l'ECW, c'était davantage mon côté entrepreneurial qui était maître et qui régnait. C'était le royaume de cette composante socioprofessionnelle de ma personne. Quand j'étais là-bas, je me présentais et me comportais comme un entrepreneur. Finalement, j'ai pris conscience que lorsque j'étais à l'université, c'était un peu plus complexe. Je ressentais que c'était plutôt un royaume rattaché à mon rôle d'enseignant et de pédagogue, parce que j'y enseignais depuis près de dix ans. Ce lieu était donc associé depuis un certain temps à qui j'étais comme enseignant. Je réalisais donc que j'avais trois 'royaumes identitaires' socioprofessionnels, et que l'ECW était mon territoire entrepreneurial.

Jour 66

Ma première journée de terrain de la nouvelle année s'est déroulée jeudi 11 janvier. C'était mon retour officiel au cowork après plus de vingt jours, et mon trajet à voiture a été empreint de nostalgie. J'étais très heureux, car j'avais l'impression de vivre des 'retrouvailles' avec mon ECW. En sortant de l'ascenseur au 2^e étage de Montréal CoWork, j'ai eu un sentiment instantané de familiarité. Je me suis immédiatement dirigé vers « mon » bureau dans la petite cafétéria à l'arrière du cowork. Dès que je suis arrivé dans la pièce, j'ai eu un petit sentiment d'euphorie en voyant la luminosité et surtout, en sentant l'odeur des croissants chauds. Je me suis tout de suite senti 'chez moi dans mon bureau de travail'. Puisque « ma » place principale était occupée, j'ai pris « ma » place secondaire, qui se trouvait à côté de la fenêtre sud-ouest. J'ai installé « mon » bureau et j'ai eu un moment de motivation en état fin prêt à travailler. En effet, je sentais qu'après avoir parcouru le trajet jusqu'à ce point de travail, qui représentait environ une heure au total à partir du

moment que j'avais commencé à me préparer à la maison et ce moment-ci, je ressentais une forme de satisfaction à me trouver dans « mon » environnement de travail entrepreneurial.

Quelques minutes plus tard, lorsque je me suis levé pour aller me chercher un café dans la cafétéria, j'ai eu des moments de socialisation amusants. Tout d'abord, j'ai croisé Christophe, avec qui nous avons parlé un peu du temps des fêtes et du fromage Maroilles, dont je lui en avais acheté trois paquets avant les fêtes. Nous avons rigolé quelques minutes, et après j'ai continué vers la cuisine pour me servir du café. Il n'y en avait plus, et j'ai senti que j'étais dans une heure de pointe, car il y avait cinq personnes qui étaient venues chercher du café en même temps. Une personne qui savait comment en faire a remis la machine en marche, et nous l'avons tous regardé en s'échangeant des petits regards et sourires de satisfaction. Ce petit moment de socialisation n'a duré que deux minutes, mais il a contribué à mon humeur matinale positive. Je ressentais le bien que ça me faisait de me retrouver dans cet environnement de travail et de quitter un peu la maison. Je sentais que la coupure spatiale des trois dernières semaines me permettait aujourd'hui de vivre une forme de retrouvaille spatiale, ce qui me permettrait de retrouver une partie de moi-même que j'avais laissée au cowork depuis ma dernière visite : mon 'moi entrepreneurial'. J'étais heureux de retrouver mon royaume entrepreneurial. Je trouvais ça stimulant d'être ici et de voir le va-et-vient de gens autour de moi. Je ressentais une motivation à travailler sur mon projet entrepreneurial. J'ai passé le reste de l'avant-midi à développer mon sixième bloc de ma seconde famille de conférences formatives. Cependant, ça m'a pris un certain moment pour me replonger dans ce que j'avais laissé juste avant le temps des fêtes. J'ai trouvé ça un peu difficile, mais j'ai réussi à me recréer un petit rythme de travail entrepreneurial.

À 12h, j'avais une rencontre prévue avec Fred, l'ami d'un ami que j'avais rencontré au début du temps des fêtes et qui était en processus de lancement d'entreprise. Lors de notre rencontre initiale, je lui avais dit que je trouvais son projet très intéressant, et que j'étais moi-même entrepreneur avec mon entreprise de coaching et de consultation entrepreneuriale. Il semblait très intéressé sur le coup, et m'a signalé qu'il aurait peut-être besoin de ce type de service. Je l'ai invité à m'écrire au retour des fêtes si jamais il voulait qu'on se prévoie une première rencontre pour parler plus en détail de son projet d'affaires. Dès lors, il m'a écrit dans la première semaine de janvier et m'a demandé à quel moment je serais disponible pour le rencontrer. En sachant que je reviendrais au cowork cette semaine, je lui ai proposé qu'on se rencontre pour dîner ensemble lorsque je serais à l'ECW.

Il est donc arrivé en face du cowork à midi, et il m'a appelé pour que je descende le rejoindre. Nous nous sommes dirigés vers « mon » restaurant, Trip de bouffe. Il n'avait jamais été et je me doutais que c'était le

genre d'endroit qu'il serait susceptible d'aimer. Également, cet endroit était idéal pour qu'on s'assoie et qu'on ait une conversation sympathique et informelle. Nous avons trouvé une belle place au comptoir, où je me mettais habituellement, face à l'avenue Mont-Royal. La luminosité était belle et il n'y avait pas trop de bruit. C'était parfait ! Nous avons discuté de son projet et je lui ai posé de nombreuses questions. En me partageant un peu sa vision et son plan d'action, je lui ai offert des remarques, des suggestions et des idées. Je le voyais prendre des notes sur un petit calepin. Vers la fin de notre échange, vers 12h50, car je devais retourner au cowork pour une rencontre prévue à 13h, il m'a dit qu'il trouvait ma perspective très intéressante et m'a demandé : « Si je veux avoir recours à tes services de coaching, comment ça marche ? ». Je lui ai expliqué comment je procédais et il semblait réceptif.

En marchant pour revenir au cowork, je me suis rendu compte que j'utilisais beaucoup le fait que j'enseignais l'entrepreneuriat depuis des années, et que j'avais accompagné des centaines d'étudiants dans le développement de plans d'affaires, tout en les invitant à penser aux enjeux qu'il pouvait y avoir. J'utilisais donc cette expérience pour légitimer la valeur que j'offrais à travers mon service. Je lui disais que ma valeur en tant que coach entrepreneurial était que j'avais au-dessus de 10 000 heures de pratique dans le domaine. Que ce soit en enseignement, ou en recherche, avec toute la lecture et les recherches en entrepreneuriat que j'avais réalisées, ainsi que l'accompagnement que j'avais fait à travers les années, j'atteignais certainement les 10 000 heures. Donc, je prenais conscience à travers ma manière de me présenter et 'vendre mes services' que j'avais une expertise développée au niveau de l'entrepreneuriat, puisque j'avais au-dessus de 10 000 heures de 'pratique'. Ainsi, c'était la valeur que j'offrais et qui me légitimisait en tant qu'entraîneur entrepreneurial. Il m'a confirmé qu'il trouvait tout ce que je disais intéressant et qu'il aimerait qu'on travaille ensemble. Il m'a demandé comment je fonctionnais au niveau des tarifs. Je lui ai expliqué, en improvisant, que j'avais trois échelles, et que dans son cas, je ne lui chargerais que 50\$/heure, car il était en lancement et n'avait pas encore de revenus.

En nous disant au revoir et nous serrant la main, je me rendais compte que j'avais quand même une fibre de 'vendeur' intéressante, qui découlait de toute mon expérience de vie. J'ai réussi à le convaincre de ma capacité à l'aider et la valeur que je pouvais avoir pour son cheminement entrepreneurial sans m'y avoir préparé. Simplement en lui parlant de moi et de ma vision de l'entrepreneuriat. J'étais très heureux de la manière dont cette rencontre s'était déroulée. J'avais amené « mon client prospectif » manger au restaurant, et nous avons eu un bel échange en discutant informellement de son projet. Il trouvait mes commentaires et mes réflexions très intéressantes, et sans devoir *closer le deal*, j'avais réussi à le convaincre de faire affaire avec moi en ayant recours à mon service de coaching. Je lui avais dit qu'on irait

à son rythme, et qu'il n'avait qu'à m'écrire en fonction de ses besoins. C'était une excellente manière de débiter l'année. Je venais de 'recruter' un nouveau client dans « mon » portfolio. J'avais également senti que le fait d'avoir cette rencontre pendant que je travaillais à l'ECW m'avait permis d'être dans un « mode entrepreneurial » et dans un état d'esprit d'entrepreneur pour cet échange d'affaires.

Je suis revenu à « mon » bureau à 13h pile, et je me sentais stressé, car j'avais une rencontre prévue à cette heure pour discuter de la prochaine journée de l'entrepreneuriat étudiant, qui aurait lieu en novembre 2024. Je me suis rapidement rendu dans la cabine téléphonique que j'avais réservée et je me suis connecté à Zoom. J'ai dû rapidement jongler « identitairement » pour changer d'un état mental à l'autre, et j'ai eu de la difficulté à effectuer cette transition. Après la rencontre, je suis revenu à « ma » place, car j'y avais laissé mes effets personnels. J'ai passé la prochaine heure à travailler sur ma stratégie de recrutement pour le cours avec l'Allemagne, avant de passer les dernières heures de la journée à finaliser mes tâches entrepreneuriales. J'étais heureux de pouvoir finaliser mon dernier module de formation. Je venais d'officiallement conclure l'étape de création de contenu pour mon entreprise. J'avais désormais l'intégralité des ateliers de coaching que j'avais imaginé, ainsi que toutes les conférences formatives que j'avais prévu développer. J'étais prêt à officiellement commencer à faire de la promotion de mes services et du démarchage d'affaires pour rechercher des clients !!!

Cependant, j'ai trouvé cela épuisant d'avoir eu à jongler entre mes rôles socioprofessionnels pendant l'après-midi, à compter de 13h, notamment parce que je n'avais pas eu à faire cela depuis les dernières semaines. C'était un retour à une réalité qui, je sentais foncièrement, avait contribué à m'épuiser au courant des mois de l'automne. Je me réconfortais en me disant qu'il ne me restait que trois mois à vraiment devoir jongler entre ces dimensions de manière quotidienne. Après cela, je me disais que je pourrais mieux intégrer ces deux sphères dans une seule. Pour le moment, mon « moi entrepreneurial » et mon « moi académique » étaient simultanément en construction et en 'compétition'. En effet, mon « moi » académique se construisait en tant que doctorant, chercheur et enseignant qui tentait de bâtir sa légitimité et sa réputation, au même rythme que mon « moi » entrepreneur qui tentait de faire la même chose dans un univers d'affaires. Après la pause du temps des fêtes, je sentais que c'était épuisant de me retrouver en même temps en construction identitaire sur deux fronts, dans deux sphères, en recherche de reconnaissance et de légitimation au sein de ces deux dimensions de ma personne.

Jour 67 (Semaine 42)

Je suis arrivé à l'ECW vers 10h, en ce mercredi 17 janvier, après avoir fait une belle routine matinale comme je l'aimais tant (réveil à 8h, exercices d'étirement/yoga, douche, petit déjeuner et trajet en voiture). C'était

la première fois de l'année que je retrouvais « ma » routine en allant au cowork. Lorsque les portes de l'ascenseur au 2^e étage se sont ouvertes, l'atmosphère relax qui régnait dans le lounge principal m'a été des plus agréables. Il y avait une petite musique de type *house* qui jouait. La lumière du soleil inondait l'espace via les grandes fenêtres, et il y avait quatre personnes assises dans le salon principal, deux au café qui discutaient, et trois de l'autre côté dans la salle à manger qui étaient en réunions virtuelles. Il n'y avait pas trop de monde, juste assez pour donner un sentiment d'action à l'espace. Dès lors, j'ai été attiré par cette ambiance et j'ai décidé de m'y installer, afin d'être immergé dans ce *vibe* pour travailler sur mon projet entrepreneurial. J'ai monté « mon » bureau sur un divan individuel qui faisait face aux fenêtres et je suis allé me chercher un verre d'eau et un café. J'étais ainsi parti pour les prochaines heures de travail. Je ressentais une motivation à amorcer une nouvelle phase de mon projet entrepreneurial, maintenant que l'ensemble de mon contenu de coaching et de conférences était finalement monté. J'amorçais activement la phase de commercialisation et de recherche de clients pour mon projet d'affaires.

L'avant-midi s'est déroulé assez rapidement, je n'ai pas eu d'interaction humaine ou physique pendant ce bloc de travail. J'étais ancré dans mon ordinateur et dans mes diverses messageries virtuelles. J'ai jonglé entre mon rôle d'entrepreneur, en publiant une publication sur LinkedIn pour diffuser mon site web et rappeler l'existence de ma nouvelle entreprise à mon réseau, tout en finalisant ma première facture TRC³ pour Sonya, que j'ai d'ailleurs réussi à envoyer en fin d'avant-midi, ainsi que mon rôle d'enseignant, puisque j'avais quelques courriels à envoyer pour le recrutement d'étudiant pour mon cours de l'été prochain. J'ai également jonglé avec un troisième rôle, celui d'assistant éditorial aux réseaux sociaux pour la RIPME, en passant près de 30 minutes à créer la publication de la semaine.

Lorsque l'heure de midi a sonné, je voulais aller prendre de l'air et je suis allé marcher sur Mont-Royal, malgré le froid. Je ne savais pas trop où aller manger. Je voulais quelque chose de 'chaleureux' et 'réconfortant'. J'ai bifurqué vers l'ouest sur l'avenue Mont-Royal, et j'ai marché jusqu'au boulevard St-Laurent. J'ai fait des incursions dans des restaurants pour voir les menus, dont l'ancien resto Panthère verte et le Val Mont. J'ai fini par aboutir à « mon » resto, Trip de Bouffe, et la chaleur ambiante m'a été délicieuse. J'ai pris « mon » sandwich, et j'ai lu « mon » Devoir comme j'aimais tant le faire. Je suis ressorti de cette bulle spatiotemporelle avec l'âme réjouie, et j'ai savouré quelques rayons de soleil en retournant vers le cowork à pied. Lorsque je suis revenu dans l'ECW, il y avait trois personnes assises sur la table directement derrière « mon » bureau, et je trouvais qu'elles parlaient fort. J'ai voulu changer de place. Après être allé voir dans la petite cafétéria en arrière, où j'ai constaté que mes bureaux habituels étaient pris, je suis

revenu dans le lounge et j'ai remarqué un divan à l'autre bout de l'espace ouvert sur lequel je pouvais me recréer un « bureau » pour l'après-midi. J'ai donc migré à cet endroit, et je me suis remis au travail.

Quelques minutes après m'être installé, Francis est venu s'installer directement à côté de moi, ce qui nous a donné une occasion d'échanger un peu. J'ai spontanément fait une remarque sur le nouvel affichage qui était en train d'être installé à l'extérieur, et il m'a expliqué que c'était compliqué, car il ne pouvait y avoir qu'un maximum de 10% de la façade en 'publicité'. Nous nous sommes remis à travailler chacun de notre côté, et quelques minutes après, j'ai eu un *flash* et je lui ai demandé si je pouvais le déranger 2 minutes. Je lui ai demandé s'il avait un plan spatial de l'ECW à me partager en vue de ma thèse finale. Il a dit oui et nous sommes allés voir le plan qui se trouvait dans le bureau de la réception. Il me l'a montré en me demandant si ça faisait l'affaire. Je lui ai dit oui en souriant. Tout est arrivé en l'espace de quelques minutes, de manière très inusitée, simplement parce que j'avais fait le choix de me déplacer dans l'espace de coworking, et que Francis était à son tour venu s'installer à cet endroit précis. Sans cela, rien de cet échange spontané ne se serait produit. Je trouvais que c'était une belle coïncidence spatiale pour débiter mon après-midi de travail. Ma trajectoire avait croisé celle de Francis, et cela m'avait permis de mettre la main sur le plan spatial du 2^e étage de Montréal CoWork. J'en étais ravi !

Après environ deux heures de travail intensif et concentré sur mon ordinateur, j'ai constaté en me levant les yeux qu'il y avait maintenant cinq coworkers qui étaient venus s'installer autour de moi pour travailler. Je remarquais qu'ils avaient la même posture en étant assis sur un divan individuel avec leur ordinateur sur les jambes. J'ai trouvé intéressant de constater un effet de mimétisme, et je me suis dit que c'était peut-être justement ce qui attirait des personnes à aller dans un espace de coworking, car le travail des autres les encourageait eux-mêmes à travailler. C'était une forme de mimétisme spatial, et même possiblement une forme de mimétisme entrepreneurial. Je trouvais cette réflexion stimulante, et au même moment, Emma est venue s'asseoir directement devant moi sur le pouf et s'est mise à me parler. Je trouvais cela amusant. Nous avons échangé pendant près de 15 minutes en discutant de possibles partenariats d'affaires entre mon entreprise et le cowork. Comme elle me disait avoir vu ma publication LinkedIn, pour laquelle elle m'avait d'ailleurs félicité de manière virtuelle, elle a pris le temps de me féliciter une nouvelle fois, de vive voix cette fois, pour la création de mon site web et mon entreprise. Cela m'a fait plaisir.

Lorsqu'elle est repartie, je me suis confortablement réinstallé pour travailler sur mon projet entrepreneurial, notamment en échangeant des messages avec de possibles partenaires d'affaires. J'ai pris le temps de planifier mes prochains mois de collecte de données dans le cadre de ma recherche, et j'ai également pris un moment pour créer une page LinkedIn pour TRC³, en plus de *pimper* ma propre page

LinkedIn. Je me rendais de plus en plus compte que virtuellement parlant, sur LinkedIn en particulier, ma propre personne et mon entreprise avaient tendance à s'entremêler. Les deux étaient intimement liés. Je sentais que j'étais mon entreprise aux yeux des autres, et je voulais donc qu'il y ait le plus de cohérence et crédibilité possible entre ces deux entités virtuelles et matérielles : 'moi' comme une personne et 'mon' entreprise comme une organisation.

Vers 16h, Jordan est venu s'asseoir près de moi et nous avons spontanément parlé de la vidéo qu'il avait produite pour le cowork et qui passait en boucle depuis le matin sur l'écran principal. Nous avons rigolé et ce moment s'est ajouté aux autres moments agréables de socialisation de mon après-midi. Je me disais que ceux-ci s'étaient produits parce que je m'étais positionné dans une posture ouverte sur l'espace central du coworking. Je faisais face aux gens et je pouvais les croiser du regard. J'étais assis à côté de quelques divans sur lesquels les gens sont venus et partis tout au long de l'après-midi. Cela m'avait amené à avoir un bon nombre d'échanges socialisateurs qui, je trouvais, avaient contribué à mon sentiment entrepreneurial de la journée.

En somme, je terminais ma journée de travail avec un niveau d'énergie intéressant. Je ne sentais pas que j'avais créé du contenu d'affaires, ce que j'avais pris l'habitude de faire depuis le début de mon aventure entrepreneuriale, parce que j'étais rendu à une nouvelle phase du projet, celle de la commercialisation et la recherche de clients, ce qui demandait une approche différente. J'avais eu de bons échanges et de la rétroaction positive sur LinkedIn par rapport à mon site web et mon entreprise, ce qui avait contribué à une belle motivation à travailler virtuellement sur mon image de marque. Ma journée avait été caractérisée par un beau mélange de travail d'interaction sociale virtuelle et des pauses de connectivité humaine avec des collègues du coworking. Tout en me construisant une communauté d'affaires virtuelles, je m'étais vraiment senti comme faisant partie de la communauté entrepreneuriale de Montréal CoWork tout au long de l'après-midi.

Jour 68

Le lendemain matin, je suis arrivé au coworking plus tôt qu'à l'habitude, car il y avait un déjeuner prévu pour les nouveaux membres du cowork. Je suis arrivé vers 9h et lorsque les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, j'ai été un peu déçu de constater l'ambiance du lounge principal. Il y avait une vingtaine de personnes entassées dans un coin près des tables de viennoiseries. Cette disposition sociale ne m'a pas donné le goût de 'rentrer' dans le 'tas' et de commencer à interagir avec les gens. J'ai donc préféré me diriger vers « mon » bureau dans la petite cafétéria à l'arrière, car j'espérais pouvoir m'y installer pour la journée et avoir une table sur laquelle travailler de manière confortable. Contrairement à la veille, mes tâches de la journée

étaient davantage axées sur mes rôles académiques. Je voulais faire ma soumission du papier coécrit avec Christoph à la revue *City, Culture and Society*, et après travailler sur ma proposition de thèse. Je désirais être dans un lieu favorisant ma concentration en étant ‘ergonomiquement’ installé pour mieux ‘performer’. Je me suis ainsi retrouvé à « ma » place dans ce petit « coin du monde » près de la fenêtre dans la cafétéria à l’arrière du coworking. Mis à part quelques personnes qui venaient pour discuter de temps à autre, c’était vraiment un espace de travail qui me correspondait sur de nombreux points.

Malgré ma priorisation de ces tâches académiques, j’ai tout de même réussi à consacrer un peu de temps, de manière dispersée en avant-midi, sur mon projet entrepreneurial. J’ai échangé des messages via LinkedIn. J’ai créé un nouveau contact avec une entrepreneure avec qui j’ai fixé un café-rencontre virtuel dans quelques semaines. J’ai également profité de cette nouvelle relation, qui faisait des formations au sein d’organisations, pour commencer à bâtir l’outil que j’avais imaginé pour mon service de consultation, un répertoire des formations disponibles sur le marché québécois. Outre ces quelques éléments, j’ai passé mon avant-midi à travailler sur des tâches académiques. J’ai ainsi ressenti une forme d’hybridation quant à mon travail et à mes rôles socioprofessionnels pendant ce bloc spatiotemporel. Contrairement à d’autres journées, je n’avais pas été déçu d’avoir priorisé mes tâches académiques lors de cette journée de terrain, car contrairement aux fois où je m’y étais senti contraint à prioriser ce type de tâche, la décision avait été le fruit de ma propre volonté aujourd’hui. J’étais très satisfait d’avoir pu officialiser la soumission d’un article et d’avancer ma proposition de thèse.

Quelques minutes avant de terminer ma journée de travail, vers 16h45, j’étais assis seul dans la petite cafétéria, à « mon » bureau près de la fenêtre, et tout d’un coup, deux personnes sont venues s’asseoir à la table en face d’où je me trouvais. En écoutant de travers leur interaction, j’ai pu déduire qu’une de ces personnes était le patron de ce qui me semblait être une petite entreprise, et l’autre était son employée. J’ai trouvé ce moment très étrange, car comme j’étais assis là, ils ont une discussion de nature très hiérarchique du patron vers son employé. Je pouvais tout entendre ce qu’ils se disaient. Ils n’étaient pas dans un contexte intime, ils pouvaient bien voir que j’étais là. J’ai trouvé ça plutôt spécial, car c’était une conversation qui me semblait délicate, et celle-ci se produisait dans un espace public. Je sentais un certain malaise. Je percevais dans leur interaction que ce n’était pas évident. L’employée se disait insatisfaite de ses conditions de travail et le patron semblait lui confronter ses ‘mauvais’ résultats. C’était un échange qui me semblait inconfortable des deux parties. Je trouvais ça très étrange que ce type de discussion, qui relevait des ressources humaines de la PME, se déroule dans une aire publique. N’importe qui pouvait entendre leur conversation, qui me semblait plutôt intime d’un point de vue professionnel. Je percevais

dans le ton de chacun beaucoup de frictions professionnelles. J'ai quitté l'espace public pendant que ces deux collègues continuaient à échanger d'éléments personnels.

En marchant vers ma voiture, je me suis mis à réfléchir sur ce que je venais de vivre. Je me suis dit que l'ECW était avant tout un grand espace public. Comme tout le monde peut entendre tout le monde parler, en fonction de nos dispositions spatiales, je me suis dit que ça valait le coup de faire l'effort d'aller dans un endroit 'privé', comme une cabine téléphonique ou un petit bureau, pour avoir des échanges de natures 'privées'. À mon sens, il devait y avoir une relation entre le type d'interaction, publique ou privée, et l'espace dans lequel elle se produisait. Je me disais que même si j'utilisais la petite cafétéria comme mon bureau personnel et que je mettais ma musique en travaillant sur mes trucs, je restais tout de même conscient que c'était un espace de nature publique. Si j'avais un appel à faire, j'allais dans une cabine téléphonique ou ailleurs. Je ne parlais pas devant les oreilles ni les yeux des autres. Je trouvais qu'il y avait beaucoup de coworkers qui ne semblaient pas avoir cette conscience-là. Je n'avais pas l'impression que tout le monde faisait la distinction entre l'espace public et l'espace privé au sein du coworking.

J'avais déjà été témoin de personnes qui parlaient d'investissements et de données bancaires dans le lounge principal, ou encore de frustrations que certains avaient eues avec des clients ou des fournisseurs. Ma journée de terrain s'est donc conclue sur cette réflexion quant à la distinction entre l'espace qui est public et l'espace qui est privé, au sein même d'un ECW, qui est en grande partie un lieu public, mais qui a également des lieux privés. Il y avait dès lors une forme de tension spatiale entre le domaine privé et le domaine public au sein du coworking, et je me disais que ça devait également être le cas dans d'autres types d'espaces ouverts et empreints de socialité.

Jour 69 (*Semaine 43*)

Cette nouvelle semaine de terrain a débuté mercredi 24 janvier et cette journée fut assez intéressante, car c'était l'une des rares fois que j'avais décidé de scinder ma journée de travail en deux, en termes d'espace occupé. J'ai commencé ma journée en travaillant dans mon bureau à la maison. J'avais une réunion avec le CA de l'AIMS à 10h et après, à 11h, j'en avais une avec Stéphane (Maket) pour discuter de la faisabilité de la représentation visuelle de Montréal CoWork en tant qu'outil méthodologique. En demeurant à la maison pour ces rencontres, j'ai pu me concentrer sur mes tâches de nature académique. J'ai ensuite quitté la maison vers 11h45 pour me diriger vers le coworking et pendant mon déplacement en voiture, j'ai remarqué un changement de rythme au sein de mon système organique. Je sentais que mon corps était heureux de se mettre en mouvement et de changer de 'paysage'.

En arrivant près de l'ECW, j'ai hésité à manger quelque chose au restaurant ou à me prendre un repas pour ramener au cowork. J'ai opté pour la seconde alternative et je suis sorti de l'ascenseur au 2^e étage à 12h30. En mettant les pieds dans l'espace central, j'ai hésité à me trouver une place pour manger. Après avoir considéré le lounge principal, qui était achalandé, ainsi que la petite cafétéria à l'arrière du cowork, elle aussi plutôt animée, je me suis finalement posé sur le comptoir surélevé faisant face à la rue St-Denis dans la cafétéria principale. Ayant passé les deux jours et demi précédents à travailler à partir de mon bureau à la maison, je ressentais vivement le besoin de socialiser et de me sentir dans l'action aujourd'hui. Juste comme je commençais à manger, une coworker est venue s'asseoir près de moi, par hasard, et comme je ne l'avais encore jamais vu dans l'ECW, j'ai spontanément lancé la discussion en lui demandant si elle venait de commencer à venir ici. Elle m'a dit que ça faisait plus ou moins 2 mois, donc c'était très récent. Nous avons parlé quelques minutes, et elle est venue me rejoindre au comptoir pour mieux échanger.

Depuis le début de mon terrain, ça avait été très rare que j'eusse initié des conversations de cette manière. Je n'avais simplement pas cette approche. Ce midi, avec une combinaison de facteur, tel que mon besoin de socialiser et de me sentir en contact avec le monde, et le fait que cette travailleuse autonome est venue s'asseoir à côté de moi, de manière solitaire, a facilité notre interaction spontanée. Nous avons fini par parler environ 30 minutes. Nous avons convenu d'un possible 'partenariat', dans le sens où je pouvais inclure son service de formation dans mon catalogue de consultation que j'avais prévu monter dans les semaines à venir. Je lui également demandé si elle accepterait de faire un entretien réflexif avec moi et elle semblait très ouverte à l'idée. C'était donc une rencontre très intéressante, autant pour ma démarche professionnelle que ma démarche de recherche, et celle-ci était le fruit du hasard et d'une synchronicité de nos trajectoires spatiotemporelles. En effet, j'avais beaucoup hésité à manger dans un restaurant, et même une fois arrivé au cowork, j'avais hésité quant à l'endroit où je voulais m'installer pour manger. Ma trajectoire s'était finalement posée à cet endroit précis et celle de Marie-Ève aussi, ce qui nous a permis de faire connaissance et de constater plusieurs éléments synergiques dans nos parcours respectifs.

Après ce moment de socialisation inattendu, je suis allé m'installer dans le carrefour du billard, car je voulais trouver un équilibre spatial entre l'ouverture, le dynamisme, le confort et la concentration. Je sentais que le lounge principal était trop animé et chaotique, et que la petite cafétéria à l'arrière était trop isolée et sombre en cette journée de grisaille hivernale. J'ai donc eu le réflexe de m'installer dans l'antre de ces deux endroits, au sein de ce carrefour où il y avait tout de même un va-et-vient de gens qui me gardait 'au cœur de l'action'. De plus, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas installé dans cet espace de travail et j'ai vraiment apprécié l'atmosphère que j'y ai retrouvée tout au long de l'après-midi. J'ai été

rythmé par ma musique pendant que je rédigeais des messages envers des possibles clients et partenaires, dans ma démarche de commercialisation d'affaires. J'ai également pris le temps de naviguer sur LinkedIn pour monter ma banque de conférenciers et de formation pour mon catalogue de consultation auprès des organisations. Pendant ce bloc de travail, je remarquais vraiment une distinction entre mon 'rythme' de ce matin et celui de l'après-midi. Mon *beat* était maintenant plus rapide et stimulant qu'il ne l'avait été plus tôt en avant-midi. J'étais convaincu que c'était causé par ma mise en mouvement et par mon occupation spatiale de l'ECW, avec toute l'action qu'il y avait autour de moi. En quelque sorte, je me faisais entraîner dans ce *beat* sociospatial et ça me faisait du bien.

Vers 14h, je me suis levé pour quelques minutes, en laissant toutes mes choses à « ma » place de la journée, et je suis allé dans le lounge principal pour rejoindre JP, un entrepreneur du cowork avec qui j'avais prévu un bref échange pour nous présenter. Je lui avais initialement écrit directement sur LinkedIn après avoir vu qu'il était membre de Montréal CoWork, car je voulais lui demander s'il accepterait de me rencontrer pour un échange réflexif. À mon arrivée, il semblait confus, car il se demandait si nous nous connaissions. J'ai senti que mon approche sur LinkedIn avait été très informelle et lui avait sûrement donné l'impression qu'on se connaissait déjà. Je lui ai donc expliqué que j'avais vu que c'était un entrepreneur, et que je voulais lui demander une faveur. Avant d'en arriver à la demande formelle, nous avons pris le temps, de manière informelle, de nous présenter. Je lui ai dit que je partageais mon temps entre l'université, en tant que doctorant, chercheur et enseignant, et le coworking, en tant que travailleur autonome qui lançait son entreprise. Pendant près de 30 minutes, nous étions assis côte à côte sur des divans individuels dans le lounge principal, et ce stimulant moment d'interaction professionnel m'a semblé naturel et informel. En me levant, je lui ai serré la main et nous avons convenu nous revoir le 7 février pour un entretien réflexif dans le cadre de mon projet de thèse.

Je suis ensuite revenu m'installer à « mon » bureau, où j'avais laissé mon ordinateur ouvert et tous mes effets personnels. J'étais heureux de constater que je pouvais faire confiance à mes collègues de Montréal CoWork, car depuis le début de mon terrain de recherche, à chaque fois que je m'installais quelque part dans l'ECW, j'avais généralement le sentiment que c'était « mon » bureau pour le moment, et j'avais suffisamment confiance pour y laisser mes effets personnels pendant que je me levais pour aller ailleurs, parfois jusqu'à une durée de deux heures. J'étais donc heureux de retrouver « mon » bureau et j'ai passé le reste de l'après-midi à faire de la recherche et développer mon service de consultation à travers le répertoire de formations que je voulais créer. J'ai également consacré du temps à pratiquer ma présentation de recherche que j'allais faire le lendemain à l'université. À travers cette pratique, je me suis

rendu compte que mon PPT nécessitait encore des ajustements, ce qui m’a amené à arrêter mon travail entrepreneurial plus tôt que prévu, afin de me concentrer à ma préparation en vue du colloque de recherche du VDR. Je trouvais cela difficile d’effectuer une coupure mentale entre deux dimensions de ma personne, celle de l’entrepreneur et celle du chercheur, en un aussi court laps de temps. Habituellement, j’aimais mieux passer des blocs spatiotemporels entiers sur un rôle ou sur l’autre, mais là, j’avais arrêté ‘brusquement’ ma pratique entrepreneuriale pour rapidement me repositionner comme doctorant et chercheur. J’ai senti que ça avait été une transition qui m’avait demandé beaucoup d’énergie.

Toutefois, tout au long de l’après-midi, j’ai ressenti une certaine forme de stimulation cognitive, parce que je me retrouvais entouré de gens en action et en mouvement. De plus, les moments de socialisation productive que j’avais eus avaient aussi entraîné ce sentiment de dynamisme et d’implication entrepreneuriale. En effet, ces trois interactions spécifiques avaient certainement contribué à mon sentiment de *up-beatness* de l’après-midi, comparativement à mon avant-midi qui avait été plutôt ‘pénard’ dans mon bureau à la maison.

Jour 70

Je suis allé à l’ECW vendredi 26 janvier spécifiquement dans le but de rencontrer Sabrina, une collègue coworker et travailleuse autonome, parce que nous avions prévu un entretien réflexif à 10h30. J’avais donc réservé une cabine téléphonique sur le site internet de Montréal CoWork afin que nous puissions avoir de l’intimité pour l’échange et que la qualité de l’enregistrement soit optimale. En arrivant au cowork vers 10h10, je me suis installé à « mon » second bureau de l’ECW, la place à l’extrémité sud-ouest de la petite cafétéria, tout près de la fenêtre, car « mon » bureau principal était déjà occupé. J’ai pris le temps de répondre à quelques messages, via courriel et LinkedIn, et je me suis ensuite rendu dans le lounge principal vers 10h25 pour me servir un café et y rejoindre Sabrina. Je savais déjà qu’elle était au cowork, car j’avais croisé Marine au comptoir du café juste après être arrivé, et on s’était fait un gros câlin plein d’amitié. Ça avait été un moment très agréable, notamment parce qu’on ne s’était pas vu depuis environ deux 2 mois. Je lui ai dit que je rencontrais Sabrina et elle m’a justement dit qu’elle l’avait vu de l’autre côté. Sabrina est venue me rejoindre comme prévu à 10h30 et nous nous sommes dirigés vers la cabine téléphonique que j’avais réservée. L’entretien s’est vraiment bien déroulé. Je sentais qu’il y avait plusieurs éléments intéressants qui avaient émergé de notre échange.

Vers 11h20, nous avons terminé et je suis revenu à « mon » bureau, car j’y avais laissé tous mes effets personnels. J’ai repris mon travail de nature académique et j’y suis resté jusqu’à 12h30. À ce moment, je me suis dirigé vers « mon » restaurant, Trip de bouffe, et comme à l’habitude, ça a été un beau moment

dans une ambiance chaleureuse à manger et à lire le Devoir. Lorsque je suis revenu à « mon » bureau, j'ai constaté que la pièce était devenue relativement sombre, et j'ai vu que les grosses lumières étaient fermées. J'ai ouvert l'interrupteur et j'ai constaté une agréable différence. Cependant, à peine cinq minutes plus tard, l'autre personne qui était assise à « mon » bureau principal est revenue dans la pièce et a abruptement fermé l'interrupteur. Il semblait vouloir travailler dans une atmosphère sombre. J'ai trouvé ça amusant de voir qu'il avait décidé de fermer l'interrupteur sans même demander l'avis des autres coworkers qui se trouvaient dans « sa » pièce. Je commençais à constater, de plus en plus, que les gens tentaient souvent de « s'approprier » les lieux communs du coworking et de les adapter à leurs propres envies. Pendant que j'avais cette réflexion, l'autre coworker assis juste devant moi s'est levé pour aller faire cuire son repas dans le micro-ondes qui se trouvait dans la cafétéria, et toute la pièce s'est mise à puer la viande. Cela a donc contribué à ma réflexion que les gens tendent à utiliser l'espace et affectent l'atmosphère à leur manière. Dès lors, la manière des uns à affecter l'espace vient ensuite affecter les autres, parfois positivement, et parfois négativement. En ce moment, la personne qui mangeait son plat puant en sapant de la bouche, ainsi que l'autre qui avait décidé de fermer les lumières de manière très décisive affectaient l'espace dans lequel je me trouvais d'une manière négative et cela me donnait envie de m'en aller. C'est justement ce que j'ai décidé de faire. J'ai fui l'espace. C'était une des expériences les plus décevantes que j'avais vécues dans « mon » bureau depuis le début de mon séjour au cowork.

Toutefois, je ne voulais pas simplement déménager au sein de l'ECW et aller dans le lounge ou ailleurs. Je ressentais une atmosphère terne et grise au coworking aujourd'hui, en partie causé par la température déprimante et la faible activité sociale du cowork. Ainsi, j'ai pris la décision de retourner chez moi pour travailler sur ma proposition de thèse, dans mon bureau, qui représentait un environnement accueillant et chaleureux pour écrire. C'était effectivement un lieu qui me garantirait une ambiance agréable pour réaliser ce type de tâche académique. C'était donc sur cette expérience négative du partage social de l'espace que je terminais cette semaine de terrain, en allant me 'réfugier', seul chez moi, dans « mon » havre de paix et de tranquillité.

Chapitre IV

L'étiolation

(Semaine 44)

Ma 44^e semaine de terrain a débuté lundi 29 janvier avec une réunion identitairement hybridée. Sur l'heure du dîner, j'avais une rencontre avec Ali, un professeur en PME nouvellement embauché à l'ESG UQAM au courant de l'été précédent. J'avais ajouté Ali sur LinkedIn à ce moment et nous nous étions salués. Il y a environ deux semaines, lorsque j'ai fait ma publication officielle annonçant mon site web sur LinkedIn, Ali m'a écrit peu de temps après et m'a fait savoir qu'il avait vu mon profil d'entreprise et que c'était similaire au sien. Il suggérait qu'on se rencontre pour parler des possibilités de collaboration entre nous. Nous nous sommes donc rencontrés au Café Van Houtte à côté de l'université. Dès le début de notre échange, je trouvais spécial de me retrouver simultanément dans deux univers, parce que nous deux étions engagés dans l'enseignement et la recherche académique, et avions un parcours entrepreneurial avec des projets de consultation auprès des PME. J'étais initialement arrivé avec ma posture de doctorant, sans trop savoir de quoi il voulait me parler. Cependant, j'ai rapidement senti que son intérêt était de me rencontrer davantage en tant qu'entrepreneur, en tant que travailleur autonome qui offrait un service de consultation. Il me disait qu'il était en train de lancer son entreprise et que mon approche semblait très proche de la sienne. Il avait de bons commentaires sur mon site web et ce qu'il y voyait. Je trouvais que c'était une belle marque d'appréciation de sa part par rapport à ma démarche entrepreneuriale, ce qui a eu pour effet de renforcer mon sentiment de légitimité. De manière générale, nous avons eu un bel échange autour de possibles collaborations. J'ai trouvé notre échange de nature entrepreneuriale très enrichissant. Il m'a partagé sa perspective et ses idées par rapport à notre 'industrie' commune. J'avais l'impression qu'il me voyait comme un possible collaborateur d'affaires. Nous avons convenu qu'au début mars, j'irais possiblement faire de la filature avec lui et faire un diagnostic d'entreprise, afin de voir comment il fonctionnait.

C'était la première fois que j'avais une rencontre de nature entrepreneuriale sur les prémisses de l'UQAM, qui représentait mon univers académique en tant que doctorant et enseignant. Je n'associais aucunement ce territoire à mon univers entrepreneurial. J'ai donc trouvé cela un peu étrange de mettre ce chapeau pendant que je me trouvais à cet endroit. Mon univers entrepreneurial se situait vraiment autour de Montréal CoWork, en haut de la côte. Je sentais une forme de tension identitaire tout au long de la réunion, entre ces deux mondes intérieurs. Au début, j'avais davantage ma posture de doctorant et d'enseignant, notamment parce que j'avais cette habitude lorsque je me rendais à l'UQAM. Toutefois, à travers notre interaction, j'ai été amené à changer, à migrer intérieurement vers ma posture d'entrepreneur. Ça avait été une expérience identitaire entre mes deux univers socioprofessionnels. Je trouvais que ça avait été

intéressant d'observer mon positionnement identitaire en fonction de l'intérêt de mon interlocuteur. J'avais dû 'improviser' et 'jouer' à l'égard des questions qui m'étaient posées. Par-dessus tout, je me retrouvais sur un territoire fortement associé à la dimension académique de ma personne, en tant que doctorant et enseignant, ce qui contribuait à me déstabiliser. Ce n'était pas un lieu que j'associais à mon rôle d'entrepreneur. Il y avait donc un travail à effectuer à ce niveau également, afin de « me » dissocier identitairement de ce territoire académique.

Jour 71

Le lendemain matin, je suis arrivé à l'ECW vers 11h30 après avoir passé l'avant-midi dans mon bureau à la maison à participer à des rencontres reliées à mon rôle d'assistant de recherche avec l'OMV. Lorsque je suis sorti de l'ascenseur au 2^e étage, j'ai trouvé l'ambiance dans le lounge principal intéressante, surtout pour le genre de tâche que j'avais à faire dans les prochaines heures. Je suis allé déposer mon sac sur un divan individuel adossé à la fenêtre et qui faisait face à l'espace ouvert. Toutefois, avant d'aller me chercher de l'eau et un café, j'ai voulu aller voir à l'arrière s'il n'y avait pas un 'meilleur' endroit pour m'installer. Après avoir constaté qu'il y avait beaucoup de monde dans la salle de conférence près du carrefour du billard, et qu'il y avait des gens dans « ma » petite cafétéria, dont une personne à « mon » bureau et une autre sur un appel Zoom qui parlait assez fort, j'ai décidé de revenir m'installer sur mon divan. Une raison clé qui justifiait mon choix spatial était parce que je voulais voir Fred sortir de l'ascenseur lorsqu'il arriverait pour notre séance de coaching, prévue à 13h. Je voulais rapidement le repérer pour le prendre 'sous ma charge' dans le cowork, afin qu'il ne se sente pas inconfortable et qu'il apprécie son expérience client. J'ai ainsi passé près d'une heure à travailler sur ma présentation pour la séance d'information pour mon cours d'été, qui se déroulait plus tard cette semaine. Je suis allé chercher mon lunch vers 12h40 et je suis revenu manger à « mon » bureau, tout en me laissant transporter par l'ambiance du midi qui régnait tout autour de moi. Il y avait une vingtaine de personnes assises aux tables à manger et autour de moi sur d'autres divans individuels.

À 13h, Fred est arrivé et je suis allé l'accueillir directement à la sortie de l'ascenseur. Nous sommes revenus vers ma place et je lui ai demandé s'il préférait s'installer informellement à côté de moi dans un divan, ou dans la salle de réunion que j'avais réservé pour l'occasion. Il m'a dit qu'il préférait être dans un endroit calme qui favoriserait notre productivité et notre discussion. Nous nous sommes donc dirigés vers la cabine téléphonique et y avons pris place pour discuter de son projet entrepreneurial. Il avait préparé trois questions particulières qui ont orienté notre séance de coaching. J'ai eu l'impression que notre discussion d'une heure a passée très vite. Nous étions dans « notre » petite bulle qui nous a protégés du brouhaha

de l'espace central et qui nous a donné une intimité appropriée pour le genre d'échange un à un que nous avions prévu. Pendant cette rencontre de coaching, j'ai constaté que je m'étais assis en 'miroir' avec Fred, avec mes jambes étendues sur le long, car l'espace était relativement restreint. J'avais parfois l'impression de me trouver dans la posture du psychologue qui rencontrait un patient pour l'aider à cheminer dans sa démarche personnelle. Dans mon cas, c'était plutôt à la démarche socioprofessionnelle de mon client que j'essayais de contribuer, mais j'ai remarqué que notre échange se rapprochait parfois de sa vie personnelle, notamment lorsque nous parlions de sa situation de travailleur autonome et des défis auxquels il était confronté. Nous avons discuté de facettes plus personnelles de sa vie, et je lui ai offert une perspective plutôt philosophique sur certains éléments qu'il me partageait en début de rencontre (après nous avons davantage exploré ses questions concrètes et les prochaines étapes de son projet entrepreneurial).

Je me suis donc parfois senti comme un psychologue pendant cette séance de coaching, et j'ai aimé me retrouver dans cette position. C'était la première fois que cela m'arrivait. J'ai particulièrement aimé recevoir de la rétroaction positive de sa part par rapport aux conseils que je lui donnais et la façon dont je répondais à ses questions. À la fin de notre séance, il semblait très heureux, ce qui m'a fait plaisir et m'a donné de la confiance et motivation entrepreneuriale. Il m'a même demandé de fixer une prochaine rencontre avec lui. Nous avons identifié la date du 29 février à 13h. En retournant à l'ascenseur, nous avons pris un petit moment pour conclure notre rencontre en se souhaitant une bonne continuité pour les semaines à venir, tout en se faisant un câlin d'au revoir.

Vers 14h20, je suis revenu à « mon » bureau dans le lounge, afin de rapidement consulter mes courriels avant de repartir vers la cabine téléphonique que j'avais réservée pour une rencontre virtuelle à 14h30 avec Kalanda, la nouvelle VP OGX de l'AIESEC, pour une séance de mentorat. Nous avons eu un bel échange, et cela m'a motivé de voir qu'elle était organisée et qu'elle allait faire du bien au portfolio OGX de « mon » local. Après cette rencontre, je suis revenu à « mon » bureau, où mes effets personnels étaient restés sur la petite table à côté du divan depuis 13h. J'étais très heureux de retrouver « mon » bureau, après mes diverses rencontres de la journée, pour finalement amorcer mon dernier bloc de travail de la journée, que je consacrais à mon entreprise. Après m'être servi un café d'après-midi, je me suis confortablement installé pour les prochaines heures, avec les jambes étendues sur le pouf jaune à mes pieds. Il y avait une musique entraînante, et parfois plus calme, qui me donnait un certain rythme de travail, ainsi que plusieurs personnes qui sont venues s'asseoir sur les divans qui m'entouraient. Le va-et-vient au sein de l'espace m'a donné un beau rythme de travail et une certaine constance dans la réalisation de mes diverses petites tâches entrepreneuriales, qui consistaient à créer une facture pour ma séance de coaching avec Fred, créer

un outil marketing sous la forme d'une fiche descriptive pour ma conférence formative sur l'intrapreneuriat, ainsi que la modification de ma fiche de prix à la suite des suggestions qu'Ali m'avait offertes la veille.

Je terminais ma journée à l'ECW en ressentant une stimulation énergétique provenant du mouvement des gens au sein de l'espace). J'avais ressenti une certaine atmosphère « buzzante » qui avait alimenté mes dernières heures de travail sur mon projet entrepreneurial. Je m'étais senti dans une forme 'd'action entrepreneuriale' tout au long de la journée, depuis ma séance de travail matinale à la maison et mon déplacement vers le cowork, mon diner dans le lounge et mes rencontres successives du début de l'après-midi, et finalement mon bloc de travail en fin d'après-midi. Ça avait été une journée dans laquelle je m'étais senti ancré dans ma quotidienneté entrepreneuriale, et c'était un sentiment à la fois sécurisant et stimulant. Je quittais le cowork avec une motivation liée au fait que je m'approchais de l'étape où je sentais avoir tous les outils de ventes nécessaires pour me faire sentir à l'aise de contacter des contacts à froid sur LinkedIn pour tenter de leur vendre mes conférences formatives. Cela me rendait très heureux.

Jour 72

La semaine s'est poursuivie le lendemain, mercredi 31 janvier. Je suis arrivé à l'ECW vers 9h30 après avoir fait ma routine matinale, qui m'était toujours aussi agréable. J'avais constaté, une fois de plus, que cette routine stimulait mon énergie corporelle, ce qui me mettait dans un état d'esprit sain pour le reste de la journée. En effet, la mise en mouvement et l'activation de mon organisme, à travers ma routine et mon déplacement matinal, contribuaient positivement à mon bien-être quotidien lorsque j'étais au coworking.

En sortant de l'ascenseur au 2^e étage, j'espérais que « mon » bureau était vacant, car depuis la semaine précédente, j'avais remarqué que c'était toujours la même personne qui s'y installait, et qui semblait s'être approprié ce 'bureau'. Dès lors, je voulais m'installer à « mon » bureau pour la journée, car je planifiais travailler sur ma proposition de thèse pendant une bonne partie de celle-ci, et cette place m'était très inspirante pour ce type de tâche. Je suis donc allé poser mon manteau sur le rack prévu à cet effet près du vestiaire et je me suis précipité vers la petite cafétéria à l'arrière du coworking. En tournant le coin qui menait au carrefour du billard, j'ai été déçu de constater que « mon » bureau était devenu « son » bureau, car la même personne s'y trouvait encore ce matin. Et cet individu avait vraiment fait de cette place « son » bureau, car il y avait installé une chaise sur roues, sur laquelle il avait posé son manteau, et y laissait trainer toutes ses affaires sur la table, dont son portefeuille.

Je me suis donc résigné à m'installer à « mon » second bureau, qui se trouvait en face à côté de l'autre fenêtre. Nous avons passé la journée à travailler dans cet espace, les deux à nos bureaux respectifs, à l'exception de l'heure du diner, moment pendant lequel quelques autres personnes sont venues manger. Tout au long de la journée, ce collègue de bureau a régulièrement fait des entrées et sorties dans « son » espace. J'avais l'impression qu'il se levait sans cesse pour aller faire des appels dans une cabine téléphonique, car je l'ai vu de loin à quelques reprises lorsque j'allais à la salle de bain ou dans la cafétéria pour me verser du café ou remplir mon verre d'eau. J'appréciais le fait qu'il se donne la peine de sortir de l'espace commun pour faire ses appels. Je trouvais que c'était une marque de respect des lieux dans l'environnement de coworking. Après m'être senti un peu « fâché » en arrivant au cowork, parce que je me faisais voler « mon » bureau, je commençais à mieux me sentir en constatant le respect qu'il faisait preuve à mon endroit. À un moment de l'avant-midi, je suis allé pour ouvrir les lumières de la pièce, et j'ai par mégarde fermé celles qui étaient déjà ouvertes. Il s'est tourné vers moi, et je les ai réouvertes en lui demandant si cela lui dérangeait que j'ouvre les autres lumières qui étaient initialement fermées. Il m'a dit que certaines ampoules vacillaient, ce qui donnait un effet stroboscope à la pièce. J'ai donc tenté de dévisser les deux ampoules défailantes, et je lui ai demandé si c'était maintenant correct. Il a dit oui, et nous avons un peu blagué sur la situation. J'ai senti qu'à travers ce petit moment de socialité, une forme de camaraderie s'est installée entre nous deux, ce qui a contribué à faire disparaître mon sentiment de « frustration » à son égard.

C'est dans un état d'esprit calme et harmonieux que j'ai travaillé de manière productive pendant le reste de la journée. Je me retrouvais très souvent seul dans « mon » bureau, puisque mon collègue passait son temps dans les cabines téléphoniques. À 12h, juste au moment où les gens arrivaient pour s'installer dans la cafétéria pour manger, je me suis levé et je me suis dirigé vers « mon » restaurant, Trip de bouffe. J'allais à contresens spatial et cela me plaisait beaucoup. Je me rendais de plus en plus compte que c'était davantage le moment que je passais à ce restaurant, et non ce que je mangeais en soi, qui faisait véritablement partie de mon bien-être et de mon équilibre de vie lorsque j'allais à l'ECW. Trip de bouffe était devenu un lieu clé pour ma personne, et comme j'y allais pendant que je me trouvais dans mon univers entrepreneurial, ce moment faisait partie de mon équilibre de vie en tant que travailleur autonome à Montréal CoWork. C'était une pause qui me permettait de décrocher et me sentir connecté au monde à travers ma lecture du Devoir.

Je suis revenu à « mon » bureau à 13h, au même moment où les autres coworkers se levaient pour retourner à leur bureau. Je me suis remis à l'écriture de ma proposition de thèse, mais j'ai eu de la misère

à compléter la section que je voulais terminer. J'ai donc décidé, vers 15h, que c'était le temps de me lever, me dégourdir les jambes et aller me verser un café. À ce moment médian de l'après-midi, j'ai senti le besoin de changer d'espace cognitif et j'ai migré vers mon rôle d'entrepreneur en me mettant à travailler sur mon projet d'entreprise. Je voulais terminer ce que j'avais commencé la veille avec ma fiche descriptive pour mes conférences formatives portant sur l'intrapreneuriat. J'ai également pris un moment pour faire un peu de réseautage via LinkedIn, mais de manière plus importante, j'ai finalisé la séparation de mon contenu de formation en trois différents segments : une conférence de base (2 heures), une conférence intermédiaire (4 heures), et une conférence complète (8 heures). J'ai toutefois eu beaucoup de difficulté à trouver ma pleine concentration pendant ce dernier bloc temporel de ma journée de travail. J'avais l'impression que j'avais dépensé beaucoup d'énergie dans mon bloc de travail matinal. Je sentais une absence d'énergie tout au long de ce bloc de travail en fin de journée, et j'ai dû me 'forcer' à travailler et à réaliser les tâches que je m'étais fixées. Cette fatigue mentale a entraîné des formes d'angoisses à plusieurs moments pendant que je finalisais mes divers formats de conférences formatives. Je sentais un doute s'installer en moi quant à la réelle valeur qu'allaient percevoir les gens à qui j'envisageais de présenter ces conférences au sein des organisations clientes. Ces moments de doutes et d'incertitudes ont entraîné des moments d'inconfort identitaire, comme si j'étais un « imposteur » dans mon approche entrepreneuriale. Ainsi, j'ai eu l'impression de faire une forme de *standby* identitaire pendant l'après-midi, et même parfois, une sorte de régression identitaire. J'ai terminé ce mois de janvier avec un léger goût amer quant à ma 'vraie' valeur entrepreneuriale. C'est comme si une partie de moi remettait en doute tout ce que j'avais fait, au niveau de mes conférences formatives, depuis le début de mon parcours entrepreneurial. J'ai tenté de me négocier une paix d'esprit en me convainquant que je n'allais pouvoir que réellement le constater lorsque j'aurais la chance d'avoir mes premiers clients organisationnels. Ce serait mon prochain objectif.

Jour 73 (Semaine 45)

Cette nouvelle semaine de terrain a débuté avec une journée en mouvement. En effet, ce mercredi 7 février a commencé avec ma routine matinale qui me permettait de bien m'ancrer dans mon corps pour la journée. J'ai quitté la maison à 10h25 pour me diriger en voiture vers la Maison Notman, où j'avais une rencontre prévue à 11h avec Stéphane et son entreprise Maket, car nous avons discuté de la possibilité de créer un visuel dynamique pour représenter Montréal CoWork et voulions faire un suivi sur les détails de ce mandat. Nous avons eu un bel échange dans un petit bureau du 2e étage du bâtiment principal de cet ECW et incubateur entrepreneurial. Il m'expliquait que Desjardins avait quelques bureaux à la maison

Notman qu'elle rendait disponible aux entrepreneurs qui étaient dans sa cohorte d'incubation et d'accélération.

L'impression générale que j'ai eue de cet ECW était qu'il était très restreint dans sa configuration, car il y avait une multitude de pièces fermées, mais aucun espace ouvert central et fédérateur de socialisation. Je faisais la comparaison avec ce que je connaissais chez Montréal CoWork, qui avait en son cœur physique un espace central et ouvert qui attirait tous les usagers à converger plusieurs fois par jour, et je trouvais qu'il manquait ce type de lieu ouvert et central à la maison Notman. En comparant, je réalisais que « mon » ECW avait en son cœur un espace ouvert qui permettait de générer des contacts, des sourires, des regards, des bonjours, bref, de la socialisation entre ses usagers. Je réfléchissais au fait que dès que je voulais sortir de ma solitude de travail à Montréal CoWork, je pouvais simplement me diriger dans cet espace et j'étais instantanément entouré de gens et de vie. Ce n'était pas quelque chose que j'aurais pu avoir à la maison Notman. J'ai trouvé qu'il n'y avait pas vraiment une scène et une arrière-scène, mais juste des arrières-scènes fermées qui pouvaient devenir, en quelque sorte, la scène de chacun.

Après avoir dit au revoir à Stéphane, je suis passé par le café Osmo, qui se trouvait au rez-de-chaussée de la maison Notman. Je me disais que ça devait être la 'scène' de cet ECW. Je voulais voir s'il y avait de la vie sociale et entrepreneuriale. À ma surprise, il y avait une vingtaine de personnes qui étaient installées et qui travaillaient devant leurs ordinateurs. Cependant, je n'ai pas vraiment senti qu'il y avait de la 'vie'. J'ai trouvé l'ambiance assez terne et tranquille. J'ai trouvé le *vibe* sombre, notamment dû au manque de luminosité, mais aussi au fait que je me sentais sur une scène avec tous les regards qui pouvaient rapidement se tourner vers moi. J'ai donc quitté cet ECW en constatant une grande différence avec Montréal CoWork, dont son occupation m'était devenue une habitude, et cela m'a davantage fait apprécier la diversité spatiale de « mon » ECW.

Je suis arrivé à Montréal CoWork à 11h58, juste à temps pour l'entretien réflexif que j'avais prévu avec JP à 12h. En sortant de l'ascenseur, je l'ai vu qui travaillait sur un divan individuel. Je suis allé le voir et nous sommes dirigés vers la cabine téléphonique que j'avais réservée en ligne. L'entretien s'est bien déroulé. C'était le 4^e dans le cadre de ma thèse, et j'en étais bien content. Après l'entretien, je n'avais pas encore diné, et je suis allé manger à Trip de bouffe. J'y ai vécu mon moment de déconnexion habituel, et je suis revenu à l'ECW à 13h45 en prévision d'un 'café rencontre' avec un fournisseur potentiel pour mon catalogue de consultation. En constatant que « ma » petite cafétéria, où je venais de m'installer, devenait très achalandée, j'ai rapidement réservé une cabine téléphonique. Après être allé me servir une tasse de café, tout en blaguant avec un autre coworker au sujet de la dernière tasse qu'il y avait dans l'armoire, je

suis allé m'installer pour ma rencontre. J'ai attendu près de 10 minutes, et après l'avoir relancé sur LinkedIn, en réalisant que Caroline semblait m'avoir oublié, je me suis déconnecté de l'appel à 14h15. Je suis revenu à « ma » place et j'ai reçu un message de sa part vers 14h25 pour s'excuser et pour me demander si nous pouvions nous reprendre. Même si elle me disait avoir eu une urgence professionnelle, je n'ai pas aimé cette première impression. Je lui ai dit que je la relancerais éventuellement pour une future rencontre. Cet incident m'a fait prendre un peu plus conscience que mon temps était quelque chose qui avait énormément de valeur à mes yeux, à la fois ceux de mon « moi entrepreneurial » que ceux de mon « moi fondamental ».

Je commençais à ressentir de plus en plus d'achalandage dans « mon » bureau, car les gens venaient pour des rencontres en présentiel et en virtuel comme si l'espace était une grosse cabine téléphonique. Je trouvais l'ambiance désagréable et je sentais que « ma bulle » s'était fait percer et envahie. C'était frustrant, car même si c'était un espace ouvert dans lequel on pouvait travailler, avoir des réunions et discuter, je sentais qu'il fallait quand même respecter l'ambiance du lieu. En ce moment, nous étions deux personnes qui travaillaient silencieusement, mais les coworkers qui rentraient pour venir faire un 'call' dans cette pièce ne respectaient aucunement l'atmosphère de travail que nous avions établie dans cet environnement spatial. Ces gens venaient braconner, coloniser et s'approprier l'espace en fonction de leurs propres besoins, sans jamais sembler se soucier des autres qui étaient là avant eux. Cette frustration liée à une forme d'impérialisme spatial m'a poussé à me lever et aller 'explorer' l'ECW pour trouver un meilleur endroit où m'installer. Je vivais un moment de migration forcé au coworking.

En faisant le tour du cowork, j'ai été frappé par le 'froid silencieux' qui régnait dans le grand espace de travail silencieux qui se trouvait vers l'avant. Il y avait près de 15 personnes qui y travaillaient, complètement en silence, et je trouvais qu'il faisait socialement froid. J'ai continué mon tour de l'espace et j'ai fini par trouver un bel environnement lumineux, chaleureux, et légèrement occupé dans la zone de travail semi-silencieux à l'arrière du cowork. J'y ai donc monté mon bureau sur une table surélevée, et j'étais ravi d'avoir pu migrer à cet endroit. J'y avais déjà travaillé au courant de l'été, mais ça faisait plusieurs mois que je ne m'y étais pas installé. Je n'ai aucunement regretté mon choix, car l'ambiance y était agréable. Les gens devant moi parlaient un peu, mais avec ma musique qui jouait à faible volume, la lumière éclairante, et la belle grande table que j'avais pour moi seul m'ont procuré une ambiance de travail stimulante. Je sentais que ces éléments rythmaient mon activité entrepreneuriale du moment. J'ai passé quelques heures à réseauter et interagir avec des gens sur LinkedIn, à animer ma page d'entreprise sur

LinkedIn, et même à analyser un plan d'affaires d'une ancienne étudiante qui voulait potentiellement m'embaucher comme coach d'affaires.

Ces dernières heures à faire de la projection et de l'exploration sur LinkedIn, en étant ainsi plongé dans l'univers socionumérique du web pendant que j'étais physiquement confortablement disposé dans l'ECW, marquaient la fin d'une journée caractérisée par la diversité spatiale et par la diversité de rôles. Malgré le fait que me sentais fatigué pendant ce bloc de travail entrepreneurial, car j'avais épuisé beaucoup d'énergie en étant en constant mouvement durant la journée et à faire plusieurs activités distinctes, j'étais entrepreneurialement motivé pour mes prochaines étapes. En effet, parce que j'utilisais de plus en plus LinkedIn pour mon démarchage d'affaires, je me rendais compte que cette plateforme virtuelle et socioprofessionnelle était vraiment clé pour mon type d'activité entrepreneuriale. Je sentais que c'était via celle-ci que je pouvais efficacement trouver des clients et des collaborateurs potentiels, et que c'était un bon outil pour activer mon entreprise.

Jour 74

Le lendemain fut un autre de ces beaux matins de rituels avec mes étirements méditatifs suivis d'un bon petit déjeuner sur le comptoir de ma cuisine. Je remarquais que je ne faisais jamais cela lorsque je travaillais à la maison, car je mangeais directement à mon bureau assis devant mon ordinateur. J'ai ensuite pris le temps de faire une marche dans le quartier avec Gipsy, puisqu'elle passait la journée seule à la maison. J'ai quitté la maison ce jeudi 8 février à 9h30 pour me diriger au cowork en voiture, sous un beau soleil hivernal. Comme à mon habitude, je me suis stationné sur la rue Mentana, à quelques rues de St-Denis, et j'ai marché, comme je le faisais à chaque fois, sur l'avenue Mont-Royal. Ce matin, j'ai constaté pour la première fois que cette petite marche sur l'artère commerciale me rappelait un *vibe* de voyage, comme quand je me levais dans un autre pays et que j'explorais la vie matinale du lieu. Je remarquais que les divers commerces que je croisais avaient un *look* européen, en plus que j'entendais beaucoup d'accents français sur mon passage. Cela me transportait donc, l'espace d'un moment, et me faisait sentir comme si je commençais une nouvelle journée en voyage et que je me dirigeais quelque part pour travailler sur mon ordinateur, comme je l'avais fait à quelques reprises dans les années passées, notamment à Hambourg l'année précédente lorsque j'étais allé travailler dans un ECW. Ce petit instant de « voyageement » n'a duré que huit minutes, mais ce moment contribuait à mon bien-être quotidien lorsque je me rendais à Montréal CoWork.

En arrivant à l'ECW vers 9h55, je m'imaginais travailler dans le lounge principal, car j'avais des tâches créatives à accomplir pour mon entreprise et qui ne demandaient pas trop de concentration. De plus, je voulais me sentir « dans l'ambiance » après avoir passé une semaine « hors de l'ambiance ». Cependant,

lorsque je suis sorti de la cage d'escalier, car l'ascenseur était hors d'usage, j'ai entendu une cacophonie de conversations, et à ma déception, j'ai constaté que le lounge était inondé de monde. Il y avait de nombreuses personnes qui attendaient quelque chose. En regardant de plus près, j'ai remarqué qu'une table de l'alliance française était installée et que ces gens venaient pour passer un test ou un examen relié à cette entité. J'ai donc tourné le coin et je suis allé vers l'arrière en me disant que « mon » bureau allait naturellement encore être occupé par le même individu qui se l'appropriait depuis les dernières semaines. Et vlan, j'avais raison. Ses choses étaient à cette place, mais pas lui. De plus, il y avait trois autres personnes assises dans la petite cafétéria, et je n'ai pas senti le désir de m'y installer pour travailler. Je suis ensuite revenu sur mes pas et j'ai vu deux coworkers qui travaillaient sur la table de billard, et quelques personnes sur les tables de travail semi-silencieuses. J'ai donc été « forcé » de faire le tour de l'espace, en allant me chercher un verre d'eau pour ne pas trop avoir l'air d'un 'touriste'. J'ai continué mon chemin en allant à la longue table qui se trouvait près des cabines téléphoniques de l'autre côté de l'ascenseur, mais celle-ci avait disparu. Il ne restait que sept chaises au long du mur. Je suis ensuite allé vers mon dernier recours : le grand espace de travail silencieux. La « scène » de travail de l'ECW. Je me suis fait accueillir par un silence de mort, mais il n'y avait pas beaucoup de personnes comparées à l'habitude. Il y en avait huit qui travaillaient sur les dix grands îlots de tables qui occupaient l'espace. J'ai pu me trouver un petit endroit près des plantes à une table où il n'y avait qu'une personne en diagonale de moi.

Je me suis donc retrouvé par défaut dans cet environnement de travail. Je n'avais pas prévu ni voulu, travaillé dans ce lieu frigide et silencieux, mais c'était le dernier endroit dont je pouvais entretenir une certaine « bulle spatiale » de travail, car tous les autres lieux du coworking étaient occupés. Initialement, j'étais déçu et fâché de ne pas avoir pu me trouver un environnement en harmonie à mon *vibe* du moment, mais après un moment d'adaptation dans ce lieu de travail prescrit au silence et à la 'performance', j'ai fini par m'habituer à l'environnement, notamment en mettant mes écouteurs pour écouter ma musique d'ambiance qui a rythmé mon effort entrepreneurial des 90 minutes subséquentes. J'ai aimé le fait que l'espace était ouvert et que j'avais de 'la place' pour travailler. Les plantes à ma droite immédiate étaient vraies, et je sentais qu'elles me faisaient du bien à 'l'âme'. J'avais donc réussi à trouver un bel endroit, malgré les circonstances et les imprévues de l'achalandage du cowork pour travailler efficacement et avec allégresse. J'ai réussi à accomplir la tâche que je m'étais fixée pour ce bloc de travail, qui consistait à créer la fiche descriptive de ma seconde famille de conférences formatives sur le leadership individuel et l'excellence organisationnelle. J'étais ravi du résultat et du fait que j'avais maintenant deux outils de 'vente' à partager à mes potentiels clients. D'ailleurs, la veille j'avais écrit un message à Rémi, une connaissance de longue date, et qui s'occupait de la formation et du développement des employés chez Pomerleau. J'ai

reçu une réponse de sa part en soirée et il m'invitait à aller le rencontrer pour discuter de mon offre de service. Je lui ai répondu pendant ce bloc de travail en lui donnant quelques disponibilités au début du prochain mois. Je commençais à prévoir ma phase active de commercialisation dès mon retour de vacances, et je sentais que mon mois de mars allait être très actif et allait sûrement déboucher sur quelques petits contrats de formation.

Lorsque midi a sonné, je suis allé voir à la réception pour demander si le *lunch & Sieste* prévu avec Marie-Ève, que j'avais rencontré quelques semaines auparavant, avait encore lieu. Éliane, la réceptionniste, a consulté son calendrier et m'a signalé que non. J'avais donc un midi 'gratuit' en main, et puisque j'avais amené mon lunch en prévision de cette activité, je n'avais pas besoin de sortir. Étant donné que le lounge principal était encore très achalandé, j'ai pris une chance et je suis allé voir dans « ma » petite cafétéria à l'arrière s'il y avait une place disponible. En tournant le coin du corridor, j'étais certain de revoir le même *dude* à « mon » bureau, et à mon immense joie, « mon » bureau était vacant ! Je n'ai pas hésité et j'ai sauté sur l'occasion. J'ai laissé mon chandail sur la chaise, afin de m'assurer ne pas me faire « voler » la place dans les secondes suivantes. Je suis allé chercher mes effets personnels avec une grande joie intérieure et je suis revenu m'installer à « ma » place, qui baignait au soleil. J'ai passé mon heure de diner assis à manger et écouter des vidéo-clips. Ce fût un beau moment de vitamine C et vitamine M.

Après avoir mangé, j'ai attendu quelques minutes pour que les autres coworkers quittent la cafétéria, avec leurs résonnantes conversations, avant de me remettre à travailler sur mon projet entrepreneurial. J'ai passé les heures subséquentes à animer ma page d'entreprise sur LinkedIn, en ciblant des organisations à suivre pour générer du contenu sur ma page. J'ai également pris du temps pour écrire quelques messages de prospection commerciale à des contacts qui travaillaient au sein d'organisations à qui je sentais que je pouvais offrir mes conférences formatives. J'ai ainsi écrit des messages personnalisés, et très stratégiques, à des contacts chez Hydro-Québec, Techo-Bloc et Deloitte. C'était le début d'une longue, mais stimulante phase de commercialisation de mes services, puisque j'allais devoir être en mode vente et prospection pour les prochains temps. J'étais bien heureux d'en être arrivé à ce stade (je constaterai dans les semaines subséquentes qu'aucun de mes messages n'allait recevoir de réponse positive, ce qui allait m'amener vers une forme d'abandon de mon projet entrepreneurial au même rythme que je terminais mon terrain de recherche. Sans le savoir, j'avais amorcé le début de la fin de mon « rêve » entrepreneurial et de l'ampleur que j'imaginais pour mon entreprise, TRC³).

Je me suis senti libre et léger pendant ce bloc de travail, en bonne partie à cause de la lumière et de la chaleur qui rentrait dans la pièce. La musique m'entraînait et me stimulait à chercher des contacts sur

LinkedIn et à leur écrire des messages pour tenter de vendre mes conférences formatives. Bref, j'ai passé un superbe moment au courant de l'après-midi, aucunement stressant, sous un soleil radieux, à identifier des clients potentiels tout en explorant et en expérimentant différentes manières d'écrire, de rentrer en communication et d'ultimement tenter de vendre mes services d'affaires, ce qui revenait à me vendre moi-même en quelques sortes. Étant donné que j'étais seul dans « mon » bureau, ce qui n'était pas arrivé depuis l'été, ma « bulle individuelle » était devenue la cafétéria dans son entièreté pour cet agréable bloc de travail.

Jour 75 (*Semaine 46*)

Cette semaine de terrain s'est déroulée sur une seule journée, la St-Valentin, mercredi 14 février. Ma journée a commencé avec la visite d'un entrepreneur qui venait faire une soumission pour installer la rambarde vitrée dans notre escalier allant au sous-sol. À 8h30, j'étais devant mon ordinateur pour faire notre enregistrement de notre vol en direction du Mexique. Aujourd'hui était ma dernière journée de travail avant mes vacances tant attendues, qui m'amenaient au Mexique du 15 au 27 février. Je sentais qu'une pause allait être très bénéfique pour mon organisme, et qu'elle me permettrait de revenir avec une énergie renouvelée pour les prochaines étapes de mon cheminement académique et entrepreneurial. J'avais donc une énergie de départ, malgré le fait que je ne me sentais pas en pleine forme, car je subissais un coup de froid qui faisait enfler ma gorge et diminuait mon niveau énergétique. La veille, je voulais aller au cowork en après-midi, mais voyant ma situation, j'ai décidé de rester à la maison pour me donner du repos et tenter de reprendre des forces. Je me suis couché assez tôt, et je sentais que ma stratégie avait porté fruit.

Je suis arrivé à l'ECW à 9h55 avec le désir de m'installer dans le lounge principal, car je voulais me sentir dans l'ambiance et au cœur de l'action. En sortant de l'ascenseur, j'ai constaté que la majorité des places du lounge étaient occupées, et qu'il n'y avait que 4 tables d'appoints dans l'espace (à l'habitude il devait y en avoir au moins 7 ou 8). J'ai donc fait le tour du cowork, avec un verre d'eau à la main et mon sac à l'épaule, dans le but de trouver un bon endroit pour m'installer. Lorsque je suis arrivé au carrefour du billard, j'ai remarqué qu'il n'y avait pas une seule chaise autour de la table, et en tournant la tête vers « mon » bureau dans la petite cafétéria adjacente, j'ai constaté que la longue table sur laquelle je m'installais habituellement n'était plus à sa place. Elle avait été remplacée par une petite table carrée avec quatre petits bancs. Il y avait un coworker installé à « mon » 2e bureau, et il discutait au téléphone. J'ai rebrousse chemin et je suis allé voir dans la grande salle de travail silencieuse à l'avant du cowork. En y rentrant, j'ai immédiatement été rebuté par l'ambiance, froide et morne, et je me suis dit que j'allais tenter de me

trouver un petit coin dans le lounge principal de manière temporaire. Quand j'y suis revenu, j'ai constaté qu'il y avait une bonne musique d'ambiance (R&B des années 60-70,) et je sentais que je serais bien au sein de cette 'chaleur' sociale et 'lumière' naturelle qui étaient présentes dans cet espace. Je me suis résigné à m'installer sur une longue table qui se trouvait à côté de la réception.

En sortant mes choses de mon sac, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas de prise électrique à proximité, ce qui représentait un problème, puisque ma batterie d'ordinateur indiquait qu'il ne lui restait que 1h19 d'autonomie. Je me suis alors dit que je pourrais travailler à cet endroit pendant un certain temps, et dès qu'une place se libérerait sur les divans, en espérant qu'il y en ait une, je la prendrais sans hésiter. Deux minutes après cette négociation interne, un homme qui parlait au téléphone sur un divan individuel s'est levé et s'est dirigé vers la grande pièce de travail silencieuse. J'ai immédiatement pris mes choses et je suis allé m'installer à cette place. Je n'avais pas fini de « migrer » qu'il est revenu avec un calepin et a réalisé que sa place avait été prise. Il s'est assis à côté de moi, mais je ne trouvais pas la situation idéale, car il parlait au téléphone et j'avais le bruit de la machine à café directement en arrière de mes oreilles. Après cinq minutes à 'endurer' cette situation, la personne assise directement devant moi a commencé à ranger ses affaires, et je regardais le divan individuel qu'elle occupait comme un vautour qui attendait le bon moment pour sauter sur sa 'proie', une carcasse immobile et sans défense. Dès que cette personne a 'officiellement' quitté l'espace avec tous ses effets personnels, j'ai bondi d'un coup de mon divan individuel, qui renfonçait et manquait de confort, afin de 'prendre possession' de cette nouvelle place, qui allait devenir « mon » bureau pour les prochaines heures de travail.

Après une recherche au sein de l'ECW et deux 'migrations' subséquentes, dans un délai d'environ 30 minutes, j'avais finalement réussi à trouver « mon » espace de travail qui cadrait avec mon *vibe* de la journée. En effet, j'avais des tâches qui ne demandaient pas trop de concentration. J'avais surtout des messages à envoyer et de la communication virtuelle à faire, et je voulais ainsi me retrouver dans une ambiance musicalement stimulante, avec de l'action et de la vie autour de moi. C'était peut-être d'une certaine manière pour compenser le manque d'énergie et de 'vie' que je ressentais en ma propre personne à cause de mon état de santé. J'ai donc enlevé mes bottes et je me suis installé en allongeant mes jambes sur un pouf qui se trouvait devant mon divan individuel. J'ai passé le reste de l'avant-midi entouré de musique et de conversations diverses, et cette atmosphère sociale m'a donné de l'énergie pour accomplir les petites tâches académiques que je m'étais fixées.

Lorsque l'heure du midi a sonné, je tenais à m'offrir un dernier 'banquet' à « mon » restaurant avant de m'absenter pour les deux prochaines semaines. Au risque d'être redondant, Trip de bouffe faisait

désormais parti de ma trajectoire hebdomadaire. J'adorais le moment que j'y passais, assis près de la fenêtre sur le petit comptoir, en lisant tranquillement Le Devoir, tout en mangeant « mon » sandwich, un pain aubergine avec 2 falafels, tout garni et sauce à l'ail. C'était « ma » recette. J'aimais profondément ce moment, car les odeurs de la place étaient agréables, la chaleur réconfortante, la musique entraînante, la nourriture savoureuse, et la lecture du Devoir permettaient de me sentir connecté sur ma société québécoise et sur « mon » monde. J'associais désormais ma présence à Montréal CoWork avec ce petit restaurant à quelques pâtés de commerces. J'avais l'impression que l'un n'allait plus sans l'autre.

Je suis revenu à l'ECW vers 12h50, et je voulais voir à l'arrière dans la petite cafétéria s'il n'y avait pas une place pour je 'migre' une autre fois, pour mon bloc de travail de l'après-midi. Il y avait quatre personnes assises à la table en carré, qui se situait à l'endroit de « mon » bureau habituel. Cependant, j'ai constaté que « mon » second bureau était vacant, et qu'il y avait une abondance de lumière et de rayons du soleil qui transperçaient la fenêtre à cet endroit. La place m'était donc très invitante, et j'ai sauté sur l'occasion pour aller chercher mes effets personnels (que j'avais laissé à côté de « mon » divan individuel pendant que j'étais allé manger). J'avais décidé de « débureauter » (déménager) pour une dernière fois de la journée.

À mon bonheur, les quatre individus qui mangeaient sont partis quelques minutes après, mais une autre coworker est rapidement venue s'y installer, en me faisant dos, pour elle aussi travailler pendant l'après-midi. Comme elle avait ses écouteurs, je ne me suis jamais gêné de faire jouer ma musique à un volume assez élevé (toujours en respect des lieux et de ma propre concentration de travail). J'ai passé l'après-midi à travailler agréablement dans « ma bulle » ensoleillée et rythmée par ma musique. Toutefois, ma séance de travail a été relativement laborieuse, car je n'avais plus trop la tête à travailler. J'avais hâte de filer pour mes vacances. J'ai tout de même pris le temps de répondre à plusieurs messages que j'avais reçus sur LinkedIn, en plus d'ajouter une conférence à mon catalogue de consultation.

J'ai aussi pris un moment pour planifier les tâches entrepreneuriales qui m'attendraient au retour des vacances, afin d'avoir un plan d'action clair et efficace. J'avais une séance de coaching prévue le 29 février avec Fred, une rencontre avec un client potentiel le 6 mars, et plusieurs petits suivis à faire en parallèle. Je me sentais donc prêt pour tout fermer et partir pour mes vacances. Je ne voyais pas l'intérêt de rester au cowork simplement pour rester au cowork. Je ne voulais pas faire ce que je concevais comme du 'présentéisme' entrepreneurial, soit le fait de tourner en rond sur place, d'avoir l'impression de bouger et faire des choses sans toutefois aller nulle part. J'avais le sentiment que tout était fait pour le moment et que rien n'allait m'attendre pendant mon absence.

En rangeant « mon » bureau et en me dirigeant vers la voiture, je me suis rappelé quelque chose que j'avais entendu plus tôt dans le lounge principal, et cela m'a amené une réflexion quant à la nature très solitaire de l'ambiance collective qu'apportait le coworking. En effet, le coworking n'était dans le fond que le fait de travailler seul en collectivité. Cet environnement social générait un sens de communauté de travail qui permettait de se sentir moins isolé des autres, mais en réalité, chacun demeure relativement seul dans ce qu'il fait et dans ses nombreuses tentatives de ne pas rester seul, professionnellement parlant, à moyen et long terme, par exemple dans ses efforts de trouver des partenaires ou des clients.

J'observais effectivement cette dynamique dans mon quotidien au cowork depuis le début de mon terrain. Les gens ayant un travail solitaire sont ceux qui viennent davantage au coworking, pour se sentir un peu moins seuls, mais la nature de leur travail leur impose justement d'être seuls devant leur ordinateur. Ceux-ci passent dès lors une partie de leur temps à tenter de créer des contacts sociaux et commerciaux dans l'univers virtuel, tout en se trouvant physiquement seuls devant un ordinateur entouré de gens qui font de même. Il y avait donc un paradoxe très intéressant entre la solitude et la socialité, l'individualité et la collectivité, soi-même et les autres, dans un environnement de coworking. Je partais pour mes vacances avec cette réflexion intéressante. J'étais maintenant prêt à me retrouver sur les plages du Mexique en mode déconnexion.

(Semaine 47)

Cette semaine en était une de vacances, au Mexique, mais j'ai tout de même eu des idées entrepreneuriales. En effet, lundi 19 février, j'étais à Isla Mujeres, et après y avoir passé la fin de semaine à me reposer le corps et l'esprit, à profiter de la vie et de ses douceurs, j'ai remarqué qu'en parallèle à ces moments de détente, à la plage, en me baignant, lisant et marchant, j'avais eu plusieurs fois des pensées et des idées en lien avec mon projet entrepreneurial. L'une de ces idées qui m'étaient revenues à quelques reprises dans les derniers jours était celle de mon positionnement professionnel sur LinkedIn, en tant que pédagogue de l'entrepreneuriat. Je réfléchissais au fait que ce positionnement me permettrait de relier mes deux grands rôles socioprofessionnels : celui d'enseignant-chercheur en entrepreneuriat, et celui de praticien de l'entrepreneuriat, en tant que coach et consultant. Dès lors, je me disais qu'en publiant du contenu pédagogique, afin d'informer, outiller et stimuler les gens en lien avec l'entrepreneuriat, je pourrais mieux me positionner, en tant que propriétaire d'entreprise, comme un 'pédagogue' dans mon industrie.

À travers ces réflexions stimulantes, je prenais conscience du fait que mon « moi entrepreneurial », associé à mon projet d'entreprise TRC³, était bel et bien là avec moi en vacances. Il n'était pas forcément en congé.

Je ne l'avais pas laissé derrière à Montréal CoWork. Il n'était pas resté à Montréal avec mes tâches entrepreneuriales. Il était en moi. Il voyageait avec moi. Il faisait partie intégrale de moi, de qui j'étais. Pendant ces quelques jours de déconnexion agréable, je me rendais compte que mon désir, à travers mon projet entrepreneurial, était de véritablement outiller les gens, dans l'objectif de rendre la société meilleure. Il y avait certes un aspect commercial et mercantile à mon entreprise, mais avant tout, j'avais un idéal social très fort qui sous-tendait mon projet. Je voulais aider ma société. La rendre plus forte, plus dynamique, plus confiante et plus motivée à entreprendre le monde, entreprendre son 'destin'. C'étaient mes idéaux et mes valeurs que je voulais faire rayonner à travers mon projet entrepreneurial.

Mon « moi entrepreneurial » était donc en voyage avec moi. Il était en congé et se reposait, mais il était également là de manière dynamique. Il continuait à réfléchir, à voir le monde, à penser comment opérer, comment vendre, et comment se vendre. Ce « moi entrepreneurial » se rendait à l'évidence que LinkedIn allait être son outil principal pour entrer en communication avec le monde, avec l'univers professionnel externe. Il était en train de définir une stratégie axée sur cet outil-là, pendant que ma personne, dans son entièreté, se reposait à la plage, tout en prenant des longues marches à la chaleur du soleil et au son des vagues. Mon « moi entrepreneurial » était bien présent. Il parcourait les plages d'Isla Mujeres en ma compagnie, et il continuait à être actif malgré le fait que j'étais loin de mon ordinateur, loin du travail, et loin de l'ECW.

Jour 76 (*Semaine 48*)

C'était le retour au cowork après deux semaines d'absence ce jeudi 29 février. J'avais fait un excellent voyage au Mexique et j'avais réussi à 'complètement' déconnecté du travail, autant de mon terrain de recherche que de mes tâches académiques reliées à l'université. Ce moment m'a vraiment fait du bien, et je revenais avec une énergie et une motivation renouvelée. Après avoir fait ma routine matinale, au moment de me stationner, vers 9h20, je me suis rendu compte que mon trajet vers le cowork, avec le demi-tour à la station de métro Laurier sur le boulevard St-Joseph pour revenir vers l'est afin de descendre Mentana pour me stationner, était en quelque sorte 'inscrit' en moi. Je me suis rendu compte que j'avais fait le trajet et toutes les manœuvres pour me retrouver à « ma » place de stationnement de manière très mécanique, sans jamais réfléchir à ce que je faisais (contrairement aux premiers mois où j'allais au cowork). Cette constatation a nourri une réflexion pendant que je marchais vers le cowork. Je me disais qu'il y avait une certaine répétition de l'action qui s'inscrivait en fin de compte dans la personne et qui devenait une partie d'elle avec le temps. La dimension identitaire se formait en quelque sorte à travers la répétition de l'action, ou encore la répétition d'une idée ou d'un discours. Je raisonnais donc que la pratique génère,

d'une certaine manière, l'identité, car la répétition de quelque chose a la capacité à s'inscrire dans « l'essence » même de l'entité qui répète cette chose. Je me disais donc que la pratique pouvait être vectrice d'identité.

Dès lors, après une absence 'absolue' de 14 jours du travail et de l'ECW, cette réflexion m'accompagnait lorsque je suis arrivé au cowork à 9h30. En sortant de l'ascenseur au 2^e étage, j'ai fait mon entrée dans le cowork comme si j'étais venu la veille. J'ai retrouvé mes repères de manière assez instantanée. En arrivant, j'avais envie de travailler dans une certaine atmosphère animée et stimulante, car j'avais des tâches très simples à réaliser. Je voulais ainsi me retrouver dans un environnement actif qui me donnerait une certaine énergie. Je ne voulais pas me retrouver seul à travailler, je voulais sentir la présence des autres autour de moi. Étant donné qu'il y avait beaucoup de commotion et de monde dans le lounge principal, je suis allé vers l'arrière pour voir s'il y avait une place intéressante pour m'installer, mais lorsque je suis arrivé au carrefour du billard, j'ai constaté qu'il y avait une grosse formation d'environ 20 personnes qui se déroulait dans la grande salle de conférence, et que ça risquait d'être assez actif dans ce coin-là aujourd'hui. La petite cafétéria était quant à elle un peu trop 'tranquille' pour moi ce matin. J'ai donc décidé de faire le tour de la moitié sud du cowork et revenir vers le lounge principal.

Malgré l'achalandage important, je me suis installé dans un divan individuel dans le coin sud-ouest du lounge. J'ai ensuite réalisé que c'était du Jean Leloup *vintage* qui jouait dans les haut-parleurs du lounge, ce qui m'a immédiatement réjoui. J'ai ainsi pu passer mon avant-midi de travail en 'compagnie' d'autrui. Il y avait un constant bruit de fond autour de moi à travers les diverses conversations et échanges qui se déroulaient de manière continue. J'ai pu répondre à tous mes messages sur LinkedIn, et j'ai fait un peu de réseautage en même temps. J'ai pris quelques moments pour réfléchir aux prochaines étapes de mon projet et à établir un 'plan stratégique' pour mon dernier mois de terrain. Étant donné que j'étais convaincu que mon projet entrepreneurial allait continuer après ce terrain, j'ai planifié mes activités à effectuer à moyen long terme. Bref, tout au long de ce bloc de travail, je me suis senti comme dans « mon » salon, car mes pieds étaient allongés sur un pouf et j'avais mon ordinateur sur les cuisses pendant que ma tête hochait au rythme de la musique qui jouait. J'avais pris la bonne décision de m'installer ici, car ça avait été une atmosphère stimulante pour replonger dans mon projet entrepreneurial, notamment en consultant mes nombreux messages et en amorçant la prochaine phase de développement de mon entreprise.

À midi, je suis allé dîner dans « mon » environnement de prédilection autour du cowork, Trip de Bouffe, en y mangeant « mon » sandwich et en lisant « mon » Devoir. Je suis revenu à l'ECW à 13h pile, car je retrouvais Fred pour notre séance de coaching. Après nous être salués, nous nous sommes immédiatement

rendus dans la petite salle que j'avais réservée pour l'occasion. Nous avons passé près de 1h15 à discuter de son projet entrepreneurial et avons eu un échange très constructif. Il semblait très satisfait de l'aide que je lui apportais. Il m'a même dit qu'il avait recommandé mes services à une de ses connaissances entrepreneures qui semblait être bloquée dans son projet entrepreneurial. Cela m'indiquait qu'il valorisait le support que je lui donnais, puisqu'il était prêt à le recommander autour de lui. À sa demande, nous avons fixé une prochaine rencontre le 19 mars, et je lui ai donné des éléments à travailler en vue de celle-ci. Il voyait cela comme une sorte de mission à accomplir au courant des semaines à venir. Il semblait emballé de notre approche.

De mon côté, je me sentais vraiment comme un « professionnel de la consultation », tels un médecin ou un psychologue, pendant notre séance de coaching. C'était en partie à cause de la disposition spatiale de l'espace, car nous étions assis un en face de l'autre dans un espace restreint, mais également en partie à cause du rapport de 'force', très amical et professionnel, qui semblait s'installer peu à peu entre Fred et moi. J'avais l'impression qu'il me voyait un peu comme un 'sage manitou' de l'entrepreneuriat qui détenait beaucoup de connaissance et il semblait faire confiance à mon jugement et ma perspective. Il me posait des questions, un peu comme un étudiant en poserait à son enseignant. Je commençais à sentir un peu cette relation qui s'installait, et je me disais que c'était possiblement ce qui allait se produire dans mes futures relations de coaching, soit que ma posture professionnelle en tant que coach, et celle de professeur-enseignant allaient s'entrecroiser et former qu'une seule dimension socioprofessionnelle au sein de ma personne. C'était ce que je souhaitais, car je sentais que ça pouvait décomplexifier mes réalités professionnelles et ne créer qu'un seul univers identitaire dans lequel je pourrais naviguer. Je constatais que c'était ce que je voulais tenter de mettre en œuvre au fil du temps.

Bref, après une autre séance de coaching dans « ma » petite salle de conférence, qui se trouvait être la cabine téléphonique 2 de Montréal CoWork, je commençais à me sentir comme une sorte de « psychologue » de l'entreprise. En effet, lorsque j'étais assis dans cet espace avec la disposition des chaises qui nous amenait à être face à face, un peu comme un 'médecin' et son 'patient', je ressentais une posture professionnelle particulière. À travers les commentaires que j'apportais, et surtout la réception très positive que ceux-ci semblaient avoir au sein de 'mon client', j'observais une augmentation dans ma confiance entrepreneuriale et ma capacité à aider autrui à développer son projet entrepreneurial. C'était une démarche que j'aimais beaucoup, et je me voyais me déployer de plus en plus comme coach entrepreneurial.

Lorsque notre rencontre s'est conclue à 14h15, je suis allé reconduire Fred à l'ascenseur et je lui ai remis une de mes cartes d'affaires pour qu'il puisse la remettre à sa connaissance qui voudrait potentiellement me rencontrer (je n'aurai jamais été contacté par cette connaissance). J'étais maintenant prêt à me 'remonter' un bureau de travail pour l'après-midi, et puisque ma place du matin avait été prise par quelqu'un, je n'avais pas le choix de 'déménager'. J'ai fait le tour du cowork pour trouver un endroit qui m'inspirait, et vu les rayons de soleil qui pénétraient sur le flanc ouest du bâtiment, j'espérais me trouver une place près d'une fenêtre. J'étais déçu de constater que « mes » deux bureaux dans la petite cafétéria étaient occupés, mais j'ai été ravi de trouver un endroit que je n'avais pas encore occupé dans le cowork. Puisque je voulais un espace 'bureau' sur lequel pouvoir m'installer et travailler, j'ai repéré une longue table accotée sur un mur dans une sorte de 'racoin' avec trois places de travail. Il y avait trois cabines téléphoniques immédiatement en arrière de celle-ci, et une grande fenêtre sur la gauche qui me permettait de ressentir les rayons de soleil. J'étais assis face à un mur blanc, ce qui enlevait un peu du charme et qui coupait un peu ma perspective et mon horizon de pensée, mais au moins, il n'y avait personne à côté de moi.

J'étais donc seul dans ce 'racoin' du cowork, en compagnie des rayons de soleil et d'un mur blanc. Pendant ce bloc de travail, j'ai été concentré sur mon ordinateur et sur ma tâche entrepreneuriale, qui consistait à créer un *one pager* expliquant ce qu'est l'intrapreneuriat dans le but d'éventuellement l'envoyer aux organisations pour leur donner envie que je vienne rencontrer leurs employés et que je partage mon contenu de formation relié à l'intrapreneuriat et au dynamisme organisationnel. Je considérais donc ce *one pager* comme un outil marketing qui me servirait dans la commercialisation de mon offre de service. Mes dernières heures de travail de la journée se sont donc déroulées dans un 'racoin' du cowork, qui avait été adéquat pour le moment, mais qui ne me donnait pas le goût d'y retourner dans le futur. Je pense que c'était le fait d'être assis directement devant un mur blanc, de manière isolée des autres coworkers, qui ne me donnait pas envie d'y revenir. Cela aura été la seule fois de mon terrain de recherche que j'aurai travaillé à ce lieu précis du cowork.

Jour 77

Le lendemain, vendredi 1^{er} mars, je me suis rendu à l'ECW en après-midi après avoir passé l'avant-midi à la maison dans le confort de mon bureau et de ma robe de chambre. Étant donné que j'avais des tâches académiques à réaliser, dont le dépôt de mon dossier de candidature auprès du VDR, l'amorce de mon plan de cours MGT6251 pour l'été, ainsi que l'amorce de la mise à jour et la mise en page de mon article sur le coworking et les femmes entrepreneures en vue de mon envoi à la revue *Gestion 2000*, j'ai préféré

prendre mon temps et rester dans le confort de chez moi pour accomplir ces tâches. Lorsque celles-ci furent terminées, vers 12h, j'ai pris une douche et je me suis habillé pour 'entamer' ma journée de travail à l'extérieur de la maison. J'ai trouvé amusant de couper la journée en deux et de vivre une 'routine' matinale à l'heure du midi.

J'ai quitté la maison vers 12h45 et je me suis dirigé vers l'ECW en empruntant mon chemin habituel. J'ai fait un arrêt au Thai Express au coin Mont-Royal/St-Denis et j'ai pris un plat de riz thaïlandais, car j'avais vraiment ce *craving* depuis la veille. Je suis finalement arrivé au cowork vers 13h15, avec mon sac de travail et mon diner à la main, et sans trop y réfléchir, je me suis immédiatement dirigé vers la petite cafétéria à l'arrière du cowork. J'ai été ravi de constater que malgré une formation d'une vingtaine de personnes dans la grande salle « Bonjour », juste à côté, il n'y avait qu'une seule personne assise dans la cafétéria. Celle-ci était à « mon » bureau principal, quoique je ne m'y installais plus vraiment depuis la nouvelle année, car c'était toujours la même personne qui s'y trouvait. Dès lors, j'avais perdu l'impression que c'était effectivement « mon » bureau. J'avais tout de même pu m'installer à quelques reprises à « mon » second bureau dans cet espace, qui était encore une fois vacant. Je m'y suis donc assis et j'ai 'monté' « mon » bureau en installant mon ordinateur, mon tapis de souris et ma souris. La personne assise en face de moi m'a salué de la tête pendant qu'elle était en visioconférence, et j'ai trouvé l'attention respectueuse. Cela a immédiatement créé une ambiance agréable.

J'ai commencé à manger mon délicieux repas en démarrant l'ordinateur, tout en savourant les quelques rayons de soleil gênés qui perçaient le ciel nuageux et qui me heurtaient par la fenêtre sur mon flanc gauche. Cependant, près de quinze minutes après m'être installé, il y a un groupe de huit personnes qui sont venues s'asseoir directement à côté de moi pour manger et discuter, et cela m'a beaucoup dérangé. Ils parlaient fort et j'ai dû me déplacer un peu vers la gauche afin de leur faire une place quand une personne additionnelle s'est jointe au groupe quelques minutes après. J'ai tenté de demeurer concentré sur ce que je faisais à ce moment, et j'ai été très content de recevoir l'appel d'un ami qui m'a 'forcé' à me lever et aller parler ailleurs. Après une conversation amicale d'une dizaine de minutes, je suis revenu à « ma » place et j'ai été ravi de constater que le groupe était parti. Quel soulagement social et professionnel ! Après avoir travaillé à la maison sur des tâches académiques en avant-midi, je sentais que le changement d'environnement était bénéfique pour faire une transition vers des tâches entrepreneuriales. De manière générale, j'avais l'impression que mon travail entrepreneurial était fortement associé à ma présence dans l'ECW (probablement parce que c'était ici que j'accomplissais, dans sa presque totalité depuis la dernière année, la création de mon entreprise). Ainsi, dès que j'arrivais au cowork et que je m'y installais, je

constatais une sorte d'automatisme se déclencher qui m'amenait à travailler sur mon projet entrepreneurial.

Il était 14h10 et j'avais pu retrouver « mon » bureau. J'y ai travaillé de manière concentrée pour les heures suivantes, tout en écoutant ma musique à haut volume, puisque la personne assise devant moi avait été ailleurs en réunion pendant une bonne portion de l'après-midi, et lorsqu'elle avait été là, elle avait eu de gros écouteurs sur les oreilles. J'ai été en mesure de me 'créer' une atmosphère de travail stimulante pendant ce bloc de travail. En effet, j'avais réussi à me façonner une « bulle » de travail, notamment à cause de ma musique et de la luminosité de l'espace, à la fois naturelle et artificielle à cause des deux gros *spots* qui éclairaient ma place. J'étais dans un environnement qui stimulait ma productivité, et j'étais inspiré dans la création de divers documents destinés au marketing de mon projet entrepreneurial pendant ce bloc de travail spatiotemporel.

Vers 15h, je me suis levé pour une petite pause-café, et j'ai croisé Marie-Ève, que j'avais connue quelques semaines avant de partir en voyage. Nous nous sommes fait un grand câlin pour nous dire bonjour. Nous avons parlé de mon voyage et elle m'a annoncé avoir acheté ses billets pour aller dans le même coin au Mexique. Elle me disait avoir été inspirée par moi lorsque je lui avais parlé de mon plan quelques semaines plus tôt. J'étais vraiment content pour elle, et j'étais content de savoir que j'avais pu exercer une influence positive sur cette collègue de l'ECW. J'ai trouvé que notre bref échange amical entre deux 'collègues' entrepreneurs au cowork contribuait parfaitement à l'énergie positive que je ressentais depuis mon retour de voyage. J'ai *surfé* sur cette vague énergétique jusqu'à 17h et j'étais soulagé de finalement finir ma semaine de travail, après mon retour de voyage seulement quelques jours auparavant. J'allais pouvoir profiter de la fin de semaine pour finalement 'revenir' chez moi.

Jour 78 (Semaine 49)

Cette nouvelle semaine de terrain a débuté le mercredi 6 mars avec ma première visite chez un potentiel client organisationnel. En effet, j'ai vécu quelque chose d'assez spécial lors d'une rencontre chez Pomerleau pour tenter de vendre mes conférences formatives, notamment celles portant sur l'intrapreneuriat. En février, j'avais contacté Rémi, une connaissance de longue date dont j'avais vu sur LinkedIn qu'il travaillait au sein de cette grande entreprise du milieu de la construction, et nous nous étions fixé un rendez-vous aujourd'hui à 11h au siège social sur la rue St-Jacques dans le Vieux-Montréal. Je me sentais fébrile à l'idée d'aller, pour la première fois, chez un 'client' pour présenter mon entreprise. J'avais tout imprimé la veille, sur des feuilles cartonnées que j'avais pris la peine d'aller acheter à la papeterie non loin de chez moi, et j'arrivais avec « mes forfaits » à présenter. En franchissant les portes de la tour à bureaux, je me suis senti

intimidé par l'ampleur de l'espace dans lequel ma 'petite' personne, Tobi Rodrigue, avec sa 'petite' entreprise, TRC³, se trouvait immergée. Je tentais de me dire que ce n'était rien, que ça n'allait être qu'une petite conversation et que ça allait être agréable. J'avais juste à être « moi ». J'étais très curieux de voir comment cette expérience allait se dérouler.

En arrivant, je me suis 'inconfortablement' installé dans le 'Pom Lounge', une espèce d'espace ouvert qui se veut rassembleur au rez-de-chaussée, et j'ai attendu Rémi pendant quelques minutes. Il est arrivé et m'a vivement serré la main. Il m'a demandé si je voulais un café au comptoir, et je lui ai dit non merci. J'en avais pris un avant de partir de la maison. Il m'a ensuite demandé si je préférais présenter dans une petite salle ou dans l'espace ouvert. Il m'a demandé si je voulais projeter quelque chose. Je ne savais pas trop comment répondre. Il m'a dit qu'après tout, c'était « mon » call, c'était « ma » présentation. Je lui ai donc dit qu'on serait mieux dans une petite salle, et que je n'avais rien à projeter puisque j'avais imprimé le nécessaire. Nous allions pouvoir échanger autour de ces documents. Je lui expliquais que ce n'était pas tant une présentation en soi que j'étais venu faire, mais plutôt discuter de ce que je faisais et de ce que lui faisait chez Pomerleau. Il m'a donc invité à le suivre et nous avons pris l'ascenseur pour monter à « son » étage. Il me disait avoir réservé une salle pour notre rencontre au cas où j'en voulais une. Je trouvais spécial le fait de le suivre en sentant que je venais pour lui vendre mes services professionnels. Je trouvais l'ambiance très formelle, et je n'étais pas très confortable.

Mon ressenti professionnel a changé lorsque nous sommes arrivés dans la petite salle qu'il avait réservée. C'était comme un petit lounge dans une salle fermée. Nous étions assis sur des petits divans avec les jambes croisées. Je trouvais que c'était une ambiance informelle, comme si nous étions dans un salon. L'espace favorisait la proximité, et je trouvais cela très agréable. Dans les premiers instants de notre échange, comme nous ne nous étions pas vus depuis longtemps, nous avons *catch up* en nous parlant de nos parcours personnels et professionnels respectifs. Après cela, je lui ai parlé de mon projet d'entreprise en lui présentant les documents que j'avais préparés. Je sentais que mon approche était professionnelle et qu'il appréciait ma perspective. Je lui parlais d'abord de mon entreprise, TRC³, avant d'enchaîner avec mes deux familles de conférence, l'une portant sur le leadership individuel et l'excellence organisationnelle, à travers des notions comme le Design Thinking, et l'autre portant sur l'intrapreneuriat au service de l'organisation. C'était principalement autour de ce thème que Rémi voulait discuter. Il m'a parlé de l'histoire et la culture de Pomerleau. C'est une compagnie qui vient de la Beauce et de la famille Pomerleau. Il me disait que depuis l'été précédent, c'était la première fois que ce n'était pas un Pomerleau qui était à la tête de l'entreprise, et il voyait un changement organisationnel s'opérer sous ses yeux. Je trouvais que c'étaient

des discussions de haut niveau d'un point de vue organisationnel. Je trouvais ça fascinant. Nous avons également parlé d'intrapreneuriat et de la manière que Pomerleau fonctionnait. Rémi me disait que ça faisait partie de la culture d'entreprise, car chaque projet de construction était comme une petite entreprise distincte qui se rattachait à la 'maison mère'.

À travers notre échange, nous tentions de vulgariser ce qu'il voyait autour de lui chez Pomerleau. Je trouvais que c'était riche d'un point de vue académique et scientifique. À travers ça, je lui parlais un peu de mes services et ce que je pouvais faire pour son entreprise. Il semblait être sincère dans son effort de voir comment je pourrais travailler avec lui. Je lui disais que je pouvais faire des conférences sur la base de ce que j'avais déjà développé, ou encore l'aider à développer des formations à l'interne. Ainsi, je pouvais davantage agir comme un consultant.

Vers la fin de notre discussion, nous avons même commencé à parler de la possibilité de faire de la recherche ensemble. Il me parlait d'un projet qu'il avait fait avec un chercheur du HEC à l'époque qu'il travaillait dans une autre organisation. Il disait que la recherche en milieu organisationnel avait vraiment de la valeur à ses yeux. Je lui disais que c'était quelque chose que j'aimerais éventuellement faire. On discutait d'un angle de recherche potentiel sur la culture et l'identité organisationnelle, car il disait que chez Pomerleau, 'on se disait avoir le « sang bleu »'. C'était une position identitaire très forte. Cependant, nous nous demandions ce que ça voulait dire exactement. C'était donc autour de cette question que nous avons soulevé un potentiel de recherche intéressant. Il y avait donc aussi cette possibilité, éventuellement, de collaborer au niveau de la recherche qui a émergé lors de notre discussion. Il m'a dit qu'il allait en parler à la vice-présidente et qu'elle pourrait être intéressée, mais que c'était une possibilité davantage à moyen long terme. J'étais très stimulé par ce potentiel de recherche en collaboration avec cette grande entreprise canadienne. Je constatais qu'il y avait de nombreuses 'cordes à mon arc' que je pouvais utiliser lors de ces rencontres avec des organisations, en fonction des besoins et des intérêts. Je venais de découvrir à travers cet échange la forte prégnance de la recherche au sein de ma perspective professionnelle. Je me sentais quasiment plus excité à l'idée de faire un projet de recherche que de vendre mes services professionnels.

En quittant les bureaux de Pomerleau et en me dirigeant vers ma voiture au Vieux-Port, je ressentais un mix d'émotion. D'un côté, j'étais content et j'avais hâte de voir ce qui allait émerger de cette rencontre. S'il y avait un contrat de consultation ou de conférences, j'en serais certainement très heureux. En même temps, je pensais à mon rôle de chercheur et d'enseignant, et ça me réconfortait de savoir que je ne dépendais pas de l'obtention de ce contrat pour 'vivre', contrairement à d'autres travailleurs autonomes qui n'ont que cette option. Je me réjouissais d'avoir un salaire à l'université à travers des contrats de

recherche et d'enseignement. Je sentais que cette sécurité d'emploi avait une plus grande valeur à mes yeux que je ne l'avais anticipé. Je commençais à sentir la pression subie par les travailleurs autonomes à se trouver des contrats et des sources de revenus. J'étais content de me retrouver dans une situation où je n'étais pas forcé à pousser à vendre et à devoir décrocher un contrat sur le coup. Je sentais que c'était une grande pression qui ne me rendait pas à l'aise. J'étais avant tout un penseur, un chercheur, un pédagogue, et moins un 'vendeur' en tant que tel.

J'étais content d'avoir pu planter une graine dans « mon » champ professionnel. Est-ce que des légumes allaient sortir de ce sol dans lequel j'avais planté cette graine ? Est-ce que ce serait une récolte annuelle, à répétition ? Je me disais que seul l'avenir allait pouvoir me dire ce que cette réunion allait permettre de créer. J'étais conscient que ça se pouvait que rien ne sorte du sol, et j'étais soulagé d'avoir une sécurité 'alimentaire' avec mon rôle académique. J'avais ressenti ce rôle prendre plus de force à travers la rencontre que je venais d'avoir, et bizarrement, mon rôle d'entrepreneur (vendeur) avait perdu un peu de sa force en moi. Le temps gris n'aidait certainement pas, mais je sentais tout de même que mon énergie avait subitement baissé, peut-être parce que je m'étais tellement investi dans la rencontre avec Rémi et ma dépense énergétique pour alimenter la conversation avait été importante. Je me sentais donc un peu déboussolé en arrivant à ma voiture, et pour me remonter le moral, j'ai décidé d'aller me chercher un sandwich en retournant vers le cowork, afin de pouvoir manger confortablement devant mon ordinateur. J'ai ainsi traversé le centre-ville, sous la pluie de mars, en faisant un arrêt près de l'UQAM pour prendre un sandwich dans un restaurant que j'aimais bien (Sharwarmaz).

Je suis arrivé à l'ECW à 13h15 avec une énergie très amorphe, à l'image de la température extérieure. En sortant de l'ascenseur au 2e étage, j'ai constaté un fort achalandage dans le lounge principal. Il y avait plusieurs personnes qui semblaient attendre pour un test de l'alliance française. Puisque j'avais un sandwich à manger, je suis allé vers l'arrière dans la petite cafétéria et je me suis assis à la seule longue table qu'il restait dans la pièce, car les deux autres tables avaient été remplacées par un petit bureau « individuel », occupé par la même personne depuis le mois de janvier, ainsi qu'une petite table carrée de style bistro. Dès lors, il y avait trois personnes lorsque je suis arrivé dans la pièce : le coworker à « son » bureau, et deux autres individus assis à « mon » second bureau. Ils étaient en rencontre et discutaient autour d'un ordinateur. Je me suis installé, en montant mon 'bureau' à l'aide de mon ordinateur et de mon tapis à souris, et j'ai commencé à manger mon sandwich en consultant mes courriels et messages divers. Toutefois, l'atmosphère a brusquement changé, car deux coworkers sont venus dans la pièce, pendant que les quatre autres étaient devant leurs ordinateurs en travaillant dans un certain calme (moi compris), et

elles ont commencé à jouer à la table de *babyfoot* qui occupait depuis quelques semaines la place centrale de la petite cafétéria. Sans se soucier de l'ambiance de travail qui régnait dans l'espace, elles se sont mises à jouer et à faire du bruit. J'ai remarqué les autres coworkers regarder discrètement les filles en se disant probablement « mais qu'est-ce qu'elles font à venir faire tout ce bruit en pleine journée de travail ? ». Je me disais que ces deux personnes voulaient prendre une pause de leur travail et sont simplement venues jouer au jeu qui avait été installé dans l'espace. Après tout, ce n'était pas leur faute si nous étions en train de travailler dans un espace qui était désormais conçu non seulement pour manger, mais également pour jouer. Elles sont restées un bon 20 minutes à jouer, et sont reparties par la suite, en laissant derrière eux une pièce redevenue silencieuse et avec deux coworkers en moins. Il ne restait que moi et l'autre assis à « son » bureau.

Quelques instants après que la pièce ait retrouvé le silence, j'ai entendu des gens parler dans le carrefour du billard à côté. En me levant pour aller chercher un café, j'ai remarqué qu'il y avait deux coworkers qui étaient en visioconférence avec quelqu'un dans leur ordinateur. Lorsque cette personne parlait, comme ils n'avaient pas d'écouteurs pour écouter leur interlocuteur, le son était assez fort. Tout le monde avait donc la possibilité d'entendre l'intégralité de l'appel des trois individus. Cet événement m'a amené à reconstater le manque de considération pour l'occupation spatiale que certains peuvent avoir lorsqu'ils ne pensent qu'à répondre à leurs propres besoins socioprofessionnels au sein de l'espace de travail. Dans mon cas, j'observais que je tentais toujours de respecter la « bulle » des autres. Par exemple, j'avais une réunion dans quelques minutes, et j'avais pris la peine de me réserver une cabine téléphonique pour ne pas déranger les autres, en plus d'avoir une certaine intimité dans ma rencontre professionnelle.

En pleine réflexion, je suis revenu à « ma » place et j'ai ramassé mes effets personnels (ordinateur et tapis à souris), afin de me rendre dans la petite salle que j'avais réservée pour mon appel avec Kerstin. Nous avons eu un bel échange sur notre article et sur notre cours avec Passau, et après 30 minutes nous avons fait le tour de ce que nous devons nous dire. En revenant vers ma place, j'ai remarqué qu'il n'y avait plus personne dans le carrefour du billard et que la luminosité était plus forte que dans la petite cafétéria, notamment parce que la température extérieure était toujours très grise. J'ai donc spontanément décidé de m'installer dans ce grand espace ouvert, sur la seule chaise qui se trouvait autour de la table de conférence. Cependant, mis à part répondre à quelques messages et faire le suivi sur quelques dossiers de nature académique, je n'ai pas eu la 'force' ni le 'courage' d'entamer de nouvelles tâches. En effet, après avoir travaillé à quatre autres emplacements depuis le matin (le comptoir de cuisine à la maison de 9h à 10h, la salle d'équipe chez Pomerleau lors de ma rencontre à 11h, la petite cafétéria à l'arrière du cowork

de 13h30 à 15h, la cabine téléphonique de 15h à 15h30), en plus du fait que j'avais passé près de 50 minutes dans la voiture entre mes déplacements, j'en étais rendu à mon cinquième lieu de travail de la journée. C'était peut-être ce qui expliquait pourquoi je me sentais faible d'énergie et que je ne me sentais plus du tout productif. Je constatais que je m'étais rarement senti de cette manière depuis que j'avais commencé cette aventure entrepreneuriale. Je me suis senti vidé d'énergie et vraiment pas motivé à travailler pendant ce dernier bloc spatiotemporel de la journée. Je me sentais seul et isolé pendant cette séance de travail, et même si j'étais au cowork, je ressentais de la solitude et un certain *blues* du travail. J'ai quitté le cowork en me disant que j'allais revenir en force demain. Je m'encourageais à l'idée de passer toute la journée au même endroit et de remettre mon projet entrepreneurial sur les 'rails' à ce moment. Pour le moment, je n'avais envie que de rentrer à la maison et me reposer. J'avais été sur le *cruise control* quant à mon travail entrepreneurial tout au long de l'après-midi, après avoir 'tout donné' ce que j'avais en avant-midi lors de ma rencontre avec mon client potentiel.

Jour 79

Je suis arrivé au cowork le lendemain, jeudi 7 mars, à 10h25, après avoir vécu l'agréable routine matinale que je vivais principalement les journées que je venais à l'ECW. Je sentais que cette dernière faisait partie de mon équilibre 'entrepreneurial', puisqu'elle me permettait de commencer la journée du bon pied avant de me lancer dans le travail entrepreneurial pour le reste de la journée. Or, en arrivant au cowork, j'avais envie de m'installer dans le lounge principal pour me sentir au cœur de l'action. Cependant, lorsque je suis sorti de l'ascenseur, j'ai constaté un fort achalandage dans l'espace central. Il n'y avait que deux divans individuels vacants, et aucune table d'appoint disponible. Étant donné que je ne voulais pas me retrouver dans un environnement trop 'compact', je me suis dirigé vers l'arrière pour évaluer la situation, et à ma joyeuse surprise, il n'y avait personne dans la petite cafétéria. « Mon » bureau était vacant ! Je m'y suis donc installé sans hésiter et cela a donné un beau souffle à mon début de journée de travail. En plus, de manière simultanée, le soleil est sorti de derrière les nuages et a commencé à pénétrer la fenêtre et me réchauffer le flanc droit du corps. J'étais aux anges.

Après avoir 'monté' mon bureau, je suis allé me prendre un verre d'eau et un café dans la cuisine, et je suis confortablement revenu m'installer. J'ai passé un avant-midi de travail agréable et productif. Vers 11h50, un groupe de dix personnes est arrivé et a animé la pièce avec de grands éclats de rire et des discussions percutantes, jusqu'à 12h30, heure à laquelle j'ai décidé de quitter l'espace pour aller me chercher à manger. Comme cela m'était déjà arrivé, je me sentais un peu comme un saumon qui nageait à contre-courant. En effet, j'avais été absolument seul dans « mon » courant spatiotemporel pour travailler en avant-midi,

pendant que tous les autres travaillaient ailleurs dans le coworking, et au moment où ceux-ci prenaient une pause pour venir manger, socialiser, et même jouer au *babyfoot*, c'était le temps pour moi de nager à contre-courant social et aller dîner ailleurs. Je suis donc allé me chercher à manger et je suis revenu à 13h. Le groupe de huit était parti, mais de nouvelles personnes étaient venus manger, dont un groupe de cinq individus qui mangeaient autour de la petite table bistro. Vers 13h50, le calme de l'espace est revenu et a été un doux compagnon de travail pour mes dernières heures de travail de la journée. J'étais content que ma trajectoire de travail fût maintenant libérée de la trajectoire sociale des autres usagers de l'ECW. J'observais que je trouvais cela très difficile de 'cohabiter' à un rythme différent avec des trajectoires de socialisation qui étaient contraires à ma propre trajectoire de travail, puisque nous nous croisons souvent au même lieu, la petite cafétéria à l'arrière de Montréal CoWork.

J'ai ainsi passé le reste de l'après-midi en me sentant réellement dans « mon » propre bureau, car j'étais socialement seul, mais je me sentais accompagné par la chaleur du soleil et la musique qui sortait de mon ordinateur. J'étais content d'avoir pu répondre à tous mes messages, finaliser quelques rendez-vous avec des collaborateurs et clients potentiels, en plus de créer un nouvel outil marketing. En effet, sur la base d'une idée que m'avait donnée Rémi lors de notre rencontre de la veille, j'ai créé une fiche descriptive intitulée « Qui est l'Intrapreneur », en prenant le temps de consulter quelques textes académiques que j'avais trouvé à l'aide d'un nouveau moteur de recherche (Consensus) qu'un nouveau contact sur LinkedIn m'avait partagé. J'ai ensuite pris un moment pour écrire à Rémi et lui partager ce nouvel 'outil', et cela m'a permis de faire un suivi assez subtil de notre rencontre (je n'aurai malheureusement plus jamais eu de nouvelles de cette connaissance dans les mois subséquents).

À la fin de cette journée de travail, j'avais l'impression qu'elle avait été le contraire de la veille. Au lieu de travailler dans cinq espaces différents, je n'avais travaillé que dans un seul espace, « mon » bureau, dans lequel je m'étais senti dans « mes » affaires. En effet, je m'étais vraiment bien senti tout au long de la journée, je m'étais senti dans « mon » environnement, dans « ma » bulle, ce qui m'a amené à ressentir une 'ouverture' de pensée qui a stimulé ma créativité et ma capacité à communiquer et à écrire. La lumière et la chaleur du soleil avaient également considérablement contribué à mon bien-être intérieur, ainsi que ma musique, qui a donné un rythme à mon activité entrepreneuriale pendant mes deux blocs de travail de la journée.

(Semaine 50)

Pour l'une des rares fois de ce terrain de recherche, j'ai eu une activité professionnelle pendant la fin de semaine. En effet, dimanche 10 mars je suis allé bruncher avec un partenaire potentiel, Amine, que j'avais

rencontré à la soirée des 20 ans du centre d'entrepreneuriat au mois de novembre dernier. C'était un ancien de l'AIESEC et on s'était beaucoup parlé durant la soirée. On avait créé un bon lien. En fait, Amine c'est un entrepreneur qui a vendu son entreprise à Deloitte, et puisqu'il y travaille depuis la vente, il est devenu une sorte d'intrapreneur. On avait beaucoup parlé de sa nouvelle réalité et on s'était dit que ce serait bien de se rencontrer pour explorer les possibilités de collaboration professionnelle. Depuis les derniers mois, on avait tenté de trouver un moment propice. Sans succès. Il me disait être continuellement débordé en semaine. Je lui avais proposé un jour de fin de semaine. Finalement, on avait réussi à se fixer cette date pour une rencontre, et puisque c'était un dimanche, on s'est dit que ce serait agréable d'aller bruncher et prendre un café, afin d'avoir toute la lassitude pour discuter des possibilités de collaboration. Nous parlions notamment de possibilités de recherche sur l'intrapreneuriat avec son cas spécifique chez Deloitte, afin de créer de la formation pour son département et son équipe, et peut-être même pour Deloitte de manière plus générale.

En me rendant vers notre lieu de rencontre, en voiture, sous la grosse neige hivernale, je trouvais intéressant de constater que j'étais habillé en « mou », en fin de semaine, et que je me rendais à cette rencontre à la fois comme un entrepreneur, et à la fois comme un chercheur. Je ressentais un grand contraste avec ma visite chez Pomerleau, au centre-ville, quelques jours auparavant, lorsque j'étais habillé de manière 'entrepreneuriale', avec un *mindset* entrepreneurial. Ce matin de fin de semaine, je sentais plutôt que c'étaient mes deux chapeaux, ou mes deux 'jersey' professionnels que je portais, et dont j'avais de la difficulté à distinguer. Je sentais une certaine fusion entre ces deux rôles au sein de ma personne. Je me rendais à cette rencontre, d'un point de vue identitaire, en mode hybride. J'étais à mi-chemin entre l'entrepreneur et le chercheur, en fonction des échanges LinkedIn que nous avons eus, dans l'objectif de voir concrètement ce qui pouvait ressortir comme opportunités de notre discussion.

Après m'être trouvé une place de stationnement à deux coins de rue du restaurant, dans le quartier Villeray, vers 11h, je suis allé rejoindre Amine au petit café à côté du restaurant que nous avons initialement identifié, car celui-ci était trop plein. Nous avons passé les premiers moments de notre rencontre à faire du *small talk* et à nous parler de nos voyages respectifs des derniers mois. Nous avons été au comptoir pour commander un café et un petit déjeuner, et lorsque nous sommes revenus à notre table, nous avons commencé à parler un peu de sa réalité au travail. Nous avons passé une bonne demi-heure à parler de son contexte de travail actuel. Je lui posais une panoplie de question en lien avec ce qu'il me racontait, car je voulais mieux comprendre ce qu'il faisait chez Deloitte. Je tentais de comprendre ce qu'était la culture organisationnelle, et il m'a donné de bonnes pistes. Cela m'a permis d'avoir une petite idée de l'identité

organisationnelle de Deloitte. De fil en aiguille, à partir de ce qu'il me disait et des questions que je lui posais, nous avons développé un projet de recherche sur l'intégration stratégique d'une organisation acquise par une organisation acquiescente. C'était dans la sphère de la fusion et acquisition, et quelque chose qui semblait tomber dans la discipline de la stratégie et du management stratégique. Nous imaginions un modèle en lien avec ces réflexions, et nous étions stimulés par nos idées.

Tout d'un coup, Amine m'a posé une question qui a fait émerger une situation intéressante au sein de ma personne. Il m'a demandé : « Mais là, quand j'en parle chez Deloitte, qu'est-ce que je dis ? Est-ce que je dis que je travaille avec une autre entreprise privée, TRC³, et tu es comme un consultant et on développe de quoi ? Ou, tu es un chercheur avec l'université et tout ça ? » Sur le coup, je lui ai répondu spontanément : « hum, tu peux débiter en disant que tu développes un cadre avec cet individu qui a son entreprise, et tu peux montrer mon site web, pour commencer à construire quelque chose, mais qu'après, si on voit que ça grossit, ben là ça devient plus institutionnalisé et ça devient un projet de recherche avec l'université... et j'espère être à ce moment-là professeur, et pouvoir avoir cette légitimité de représenter l'université et de signer une entente, en bonne et due forme, de recherche ». Après coup, je réfléchissais à ma réponse et j'ai constaté qu'il y avait un 'conflit' et une 'tension' entre ces deux identités de rôles, celle d'entrepreneur et celle de chercheur. Cependant, je trouvais cela très intéressant, parce que les deux se côtoyaient au sein de ma personne. Elles ne devaient pas être en compétition, mais plutôt en complémentarité. À ce moment, je ne sentais pas que j'étais un chercheur en tant que tel, j'étais plutôt un doctorant. Je sentais que j'étais dans une sorte de zone grise identitaire au niveau de mon rôle de chercheur. Dès lors, je constatais qu'il y avait une fusion qui s'opérait à travers ce projet de recherche avec Amine entre mon rôle de chercheur et mon rôle de consultant. Je lui ai même mentionné du fait que je commençais à travailler avec l'AIMS, et qu'il y avait des synergies possibles avec le champ du management stratégique.

À la fin de notre rencontre, qui s'est terminée à 13h, je retournais à ma voiture et j'observais au sein de ma personne que c'était l'aspect recherche et science qui me passionnait réellement, et pas tant l'aspect entrepreneurial de notre échange. Je sentais que je n'avais pas vraiment le goût d'être en 'mode transaction économique', mais plutôt en 'mode transformation de la société' à travers la recherche et la connaissance. Je constatais donc que j'avais deux rôles distincts, l'un entrepreneurial et l'autre académique, et que les deux étaient voués à fusionner et ne faire qu'un seul univers socioprofessionnel au sein de ma personne. C'était la première fois que je me sentais être confronté à ce dilemme, et je trouvais cela intéressant. Je me disais que ce serait ma responsabilité, dans le futur, de bien expliquer comment ces deux dimensions faisaient partie de moi. En effet, mon entreprise et mon chapeau de

consultant/conférencier me permettaient d'avoir un pied d'un côté, dans le monde des organisations, et de l'autre côté, mon autre pied, possiblement le pied droit, mon pivot de basketteur, qui était un peu plus fort, me permettait d'avoir une présence au sein de l'université, de l'académie, et de la recherche.

Je voyais donc le projet de recherche que nous avons élaboré comme une belle collaboration à moyen et long terme. Je ne le voyais pas comme quelque chose qui pouvait me rémunérer à court terme, comme consultant, mais qui allait plutôt me rapporter à long terme, comme chercheur, puisque j'allais pouvoir écrire des articles et publier dans des journaux scientifiques. Ça avait été une belle rencontre sous la neige en ce dimanche de mars, et j'étais stimulé par toutes les possibilités scientifiques que notre discussion avait engendrées. J'avais hâte de rentrer à la maison pour mettre toutes ces idées sur papier. J'avais un bel après-midi devant moi.

Jour 80

Le matin du mercredi 13 mars fut une autre belle matinée 'routinière' avant d'arriver à l'ECW. Pendant que je me préparais à la maison et durant ma marche avec Gypsie, j'ai remarqué que les journées dont j'allais au cowork, je me mettais dans un certain état d'esprit en me réveillant, un état d'esprit « entrepreneurial » qui me permettait d'arriver au cowork avec une attention axée sur mon projet entrepreneurial (contrairement aux journées dont je n'allais pas au cowork et que je ne prévoyais pas travailler sur mon projet entrepreneurial. J'avais à ce moment un état d'esprit tourné vers mes responsabilités académiques et mes projets de recherches (OMV, thèse, articles divers, etc.)). J'observais donc une sorte d'effet d'entraînement et d'anticipation qui se produisait lors des journées dont je savais que ma trajectoire s'orientait vers l'ECW. Mon organisme ressentait en quelque sorte cette direction 'entrepreneuriale', car le coworking était devenu très fortement associé à mon travail entrepreneurial. Dès lors, je me disais que l'espace était donc quelque chose qui pouvait se vivre par anticipation, avant même d'y arriver, puisque ma personne semblait se préparer, d'une certaine manière, à se retrouver dans l'environnement du cowork et travailler sur mon projet entrepreneurial. Et ce, même si j'avais d'autres tâches de nature académique qui étaient prévues lors de la journée, comme c'était le cas aujourd'hui, puisque je devais soumettre deux articles différents à des revues (Gestion 2000 et ERD), en plus de faire un suivi avec mon groupe d'étudiant du cours MGT6251 en préparation au voyage en Allemagne.

Lorsque je suis arrivé à l'ECW vers 9h45, j'ai profité du fait que le lounge principal était pratiquement désert pour m'y installer et monter « mon » bureau sur un divan individuel qui était adossé aux fenêtres et qui faisait face à l'espace ouvert, tout en déplaçant une table d'appoint et un pouf pour m'installer confortablement. C'était toujours une surprise de constater l'ambiance qui régnait dans le lounge principal

lorsque je sortais de l'ascenseur. Ce matin, c'était une atmosphère très relax qui m'a accueilli, à mon grand bonheur. Il n'y avait qu'une autre personne installée dans le lounge, et un calme ambiant habitait l'espace. Il y avait une légère musique d'ambiance qui jouait, et la luminosité naturelle était enveloppante. Je n'ai donc pas hésité pour déposer mes choses et choisir « mon » bureau pour la journée. Après avoir déposé mes trucs, j'ai tout de même voulu aller voir à l'arrière du cowork pour 'évaluer' l'atmosphère. Il y avait une personne assise à « mon » bureau habituel dans la petite cafétéria, et malgré une odeur de pâtisserie au bleuet très agréable, je n'ai pas trouvé l'ambiance intéressante. Je suis donc revenu à « ma » place en me disant que c'était le meilleur endroit pour travailler aujourd'hui. Je suis allé chercher un verre d'eau et un café dans la cafétéria, et je me suis confortablement installé dans « mon » bureau pour les prochaines heures.

Même si je devais travailler sur des tâches académiques, j'étais dans un certain état d'esprit « entrepreneurial », car je me sentais en mode création d'organisation. J'ai connu un avant-midi très agréable et productif. La seule interaction sociale que j'ai eue pendant ce bloc de travail, que j'ai passé entièrement assis à ma place, est celle que j'ai eue avec Marie-Ève, qui était devenue plus une amie qu'autre chose, lorsqu'elle s'est installée directement devant moi dans le lounge. J'en ai profité pour lui demander si elle était toujours ouverte à l'idée de faire un entretien réflexif dans le cadre de ma thèse. Elle m'a dit oui. Je lui ai donc demandé si nous pouvions programmer une rencontre à l'instant, avant qu'elle ne commence à travailler. Nous avons rapidement convenu du mercredi 27 mars à 14h, et puisque je m'étais dit qu'il fallait que je coordonne cette rencontre avant de terminer mon terrain, j'étais très heureux que cette tâche ait été effectuée avec beaucoup de facilité, simplement parce que nous nous étions spontanément croisés dans l'ECW et que nos trajectoires s'étaient retrouvées côte à côte à ce moment-ci dans le temps. Je me disais que c'était un des beaux aspects du coworking, car ce lieu permettait parfois de croiser la trajectoire des autres, ce qui permettait d'avoir des échanges qui pouvaient mener à de réelles opportunités de collaboration et d'entraide, sans pour autant avoir eu à les provoquer.

Après avoir travaillé de manière efficacement concentrée de 10h à 12h15, je me suis dirigé à « mon » spot, Trip de bouffe. J'étais particulièrement excité à cette idée, car je n'y étais pas allé la semaine d'avant, et j'avais hâte de retrouver « mon » atmosphère pour manger et déconnecter. J'ai ainsi pu passer un sublime moment de déconnexion en mangeant « mon » succulent sandwich, tout en lisant « mon » Devoir pendant que j'étais transporté par une musique du monde entraînante. Je suis revenu à l'ECW dans un état de « flottaison » et je me suis réinstallé à « mon » bureau tout en 'migrant' cognitivement vers mes activités professionnelles et ma pratique entrepreneuriale.

J'ai passé les trois prochaines heures à travailler sur mon projet entrepreneurial. J'ai été productif dans mon approche de travail et j'étais très heureux de ce que j'avais accompli pendant ce bloc de travail. J'ai bénéficié du mélange intéressant entre moments de calme relatif au sein de l'espace, où je pouvais entendre la musique d'ambiance de type house et jazz ainsi que mes propres pensées, et moments d'activation sociale lors de passage de personne au sein de l'espace et surtout, de pause-café au comptoir à certains moments de l'après-midi, moments qui ont amenés des 'collègues' et 'amis' du cowork à prendre un café, discuter et rire à l'espace prévu pour cela, pendant que je recevais cette énergie assis paisiblement, et solitairement, à « mon » bureau qui constituait une réelle « bulle » de travail tout au long de la journée. J'ai accompli plusieurs tâches stratégiques au courant de ce bloc de travail spatiotemporel, en me concentrant sur la vente et le marketing de mes services. J'ai notamment rédigé un message de vente stratégique pour présenter mon entreprise et mes services à des professionnels sur la plateforme LinkedIn, et j'ai testé ce message en envoyant dix messages personnalisés aux responsables RH de dix entreprises que j'ai trouvées sur LinkedIn.

En bref, mon après-midi s'est rapidement déroulé, et j'ai quitté le cowork vers 17h avec un sentiment de bien-être généré par le sentiment du devoir et de la mission accomplie pour cette journée de travail. Je me sentais motivé et encouragé par l'avancement de mon projet. J'avais l'impression d'avoir planté de nombreuses semences dans mon champ d'affaires, et j'avais hâte de voir comment ces semences allaient pousser et de donner des 'légumes' professionnels (je ne recevrai quasiment aucune réponse à ces messages au cours des semaines suivantes, ce qui me découragera considérablement et brisera peu à peu ma balloune entrepreneuriale).

Jour 81

Le lendemain matin, jeudi 14 mars, je me suis levé après une nuit plus difficile qu'à l'habitude, notamment parce que j'avais fait de l'insomnie. Ma routine matinale a été un peu plus lente que d'habitude, et je suis arrivé au cowork vers 11h avec une énergie plutôt amorphe, mais le soleil et sa chaleur m'aidaient tout de même à avoir un bel état d'âme. En arrivant à l'ECW, j'ai constaté que le lounge principal était assez achalandé et que sa luminosité n'était pas stimulante. Je suis donc allé faire un tour rapide du cowork pour évaluer les divers espaces de travail, et rien ne m'inspirait vraiment. En arrivant dans la petite cafétéria à l'arrière, mon endroit de prédilection pour travailler, j'ai vu qu'il y avait deux personnes assises à « mes » deux bureaux habituels. Étant donné qu'il n'y avait pas d'autres options satisfaisantes, j'ai décidé d'approcher la situation avec stratégie. Je me suis installé au bout de la longue table de la petite cafétéria en espérant qu'une des deux personnes s'en aille au courant des prochaines heures pour que je puisse

ensuite m'installer à leur place. Avec le soleil qu'il y avait à l'extérieur, j'anticipais que cette pièce serait frappée de lumière et de chaleur tout au long de l'après-midi. Je voulais ainsi me trouver près d'une fenêtre donnant vers l'ouest pour ces heures de travail.

Après avoir monté mon bureau, je me suis mis à travailler sur mon projet entrepreneurial, en continuant la tâche que j'avais amorcée la veille, soit faire de la prospection de clients potentiels sur LinkedIn, tout en écoutant de la musique entraînante dans mes écouteurs et en buvant mon premier café de la journée. De manière quasi instantanée, j'ai senti que mon *vibe* s'était modifié et j'ai ressenti une motivation et une énergie prendre ancrage dans mon être. Je constatais que je m'étais créé une « bulle » qui m'avait en quelque sorte 'transformé' sur le moment. Dès que je me suis mis à chercher des contacts à l'aide des filtres dans LinkedIn, une stratégie que j'avais entamé la veille, et que j'envoyais mes premiers messages de la journée, j'ai ressenti une forme d'espoir entrepreneurial et un sentiment de bien-être. Et là, vers 11h40, comme par hasard, la personne qui était assise à « mon » bureau principal, le même *dude* qui s'était approprié « ma » place depuis les derniers mois, et qui y avait installé une chaise de bureau sur roulette, s'est mis à ranger ses affaires et a subitement quitté l'espace. J'étais jubilant. J'ai arrêté d'un coup ce que je faisais, je n'ai pas hésité et j'ai 'déménager' mon bureau pour m'installer à cet endroit de prédilection pour le reste de la journée.

Vers 12h25, je me suis levé (tout en laissant « mon » bureau en place avec tous mes effets personnels), et je me suis dirigé vers la pièce où avait lieu l'activité « *lunch & sieste* », organisée par Marie-Ève, afin de vivre cette activité de socialisation et de relaxation. À mon étonnement, nous n'étions que deux personnes pour la séance, en plus de l'animatrice. Ce fut donc plutôt tranquille d'un point de vue social, mais tout de même très relaxant et plaisant comme expérience. J'ai vécu un 25 minutes très reposant, couché par terre à suivre la « méditation/sieste » guidée par Marie-Ève. Après la séance, je suis resté quelques minutes pour discuter avec elle et la féliciter pour la manière qu'elle animait son activité. Ce fut mon seul moment de socialisation de la journée au cowork. Ce qui m'a marqué de l'expérience, c'est davantage sur le plan spatial de ma manière d'avoir vécu l'activité. En effet, j'ai trouvé intéressant de voir comment un espace de travail standard avait été transformé, pour l'heure du midi, en espace de sieste pour l'activité de Marie-Ève. Des bureaux avaient été déplacés. La pièce avait été ouverte. Les rideaux avaient été fermés. Des chandelles (fausses) avaient été installées. Des tapis de Yoga avaient été placés au sol. Je m'étais moi-même retrouvé couché sur le sol, pour la première fois depuis le début de mon terrain, à Montréal CoWork. Dès lors, je quittais cette activité en réfléchissant à notre capacité à modifier, selon notre souhait, divers espaces de

notre quotidien en fonction de l'activité que nous voulons performer. En ce sens, l'être humain était donc un animal de transformation et d'adaptation spatial plutôt unique.

Après ce moment de relaxation, je suis allé me chercher à manger et pendant que je marchais pour revenir au cowork, une réflexion m'a percuté l'esprit. En observant les gens sur la rue St-Denis, qui marchaient à contre-courant de moi, je me suis dit que l'aspect identitaire d'une personne pouvait être quelque chose d'externalisé ou d'internalisé. Je me disais que plus cet aspect est externalisé, plus l'intériorité d'une personne pouvait potentiellement être fragile. Ainsi, la personne compenserait une fragilité au niveau de la nature interne de qui elle est à travers une forme de sociomatérialité. Il y aurait ainsi un besoin humain d'exposer un volet personnel qui était en train de se construire à l'interne. Toutefois, lorsqu'un volet identitaire était suffisamment construit et robuste d'une perspective interne et subjective, le besoin de l'externaliser devenait moins important. Ces réflexions embryonnaires m'ont accompagné pendant quelques minutes, et je suis revenu au cowork à 13h15.

J'ai passé le reste de l'après-midi confortablement installé à « mon » bureau. J'ai partagé mon temps entre certaines tâches entrepreneuriales, de 13h15 à 14h et ensuite de 16h à 17h, et ces blocs de travail entrepreneurial ont été entrecoupés d'une rencontre de travail pour l'OMV, afin de nettoyer la base de données du recensement sur le coworking au Québec avec Vincent. J'ai senti que l'après-midi avait passé beaucoup plus vite que l'avant-midi, même si j'avais plus travaillé en après-midi, car j'avais été assis à « mon » bureau près de la fenêtre au grand soleil. Je constatais que ça avait été l'endroit approprié pour mon *vibe* et mes activités à réaliser aujourd'hui. Cette place était donc la meilleure, de tout le coworking, pour moi aujourd'hui. Celle-ci me permettait de passer la meilleure journée possible, tout en étant au maximum de ma capacité productive. En effet, plus la journée avait avancé, plus j'avais pris plaisir à accomplir mes tâches entrepreneuriales, qui consistaient à envoyer des messages personnalisés via LinkedIn aux responsables RH d'organisations que je trouvais à l'aide de mes filtres de recherche, à rédiger une publication sur ma page LinkedIn d'entreprise, en plus d'inviter de nombreux contacts à suivre ma page TRc³ sur LinkedIn.

À travers la réalisation de ces tâches, je percevais un sentiment de confiance se développer en ma personne par rapport à la pertinence entrepreneuriale de ce que je faisais. Malgré le fait que mes trois blocs de travail entrepreneurial avaient été entrecoupés par un *lunch & sieste* et une séance de travail pour l'OMV, j'avais à chaque fois pu reprendre un rythme de travail agréable. J'avais ainsi le sentiment d'avoir accompli des petites actions entrepreneuriales productives pour l'avancement de mon projet. J'avais de plus en plus confiance dans ma stratégie de démarchage pour trouver des clients et j'avais en parallèle de moins en

moins 'peur' de contacter des gens pour leur offrir mes services professionnels. J'étais motivé par la vision que j'avais du futur et de la manière dont je me voyais bâtir mon entreprise et ma page LinkedIn.

Jour 82 (Semaine 51)

Après avoir passé l'avant-midi du mardi 19 mars à travailler à mon bureau domiciliaire, car j'avais une rencontre à 9h30 pour l'OMV et après je devais accomplir du travail administratif en vue du cours d'été que j'allais donner dans quelques semaines, comme la réservation de billets d'avion et des lieux d'hébergement, j'ai fait une marche avec Gypsie à midi avant de quitter la maison vers 12h30 pour me rendre au cowork. Le trajet à voiture s'est déroulé exactement comme à l'habitude, et après m'être stationné sur « ma » rue (Mentana), j'ai marché sur l'avenue Mont-Royal avec un sourire aux lèvres et un air léger. J'ai fait un arrêt au Thai express pour me prendre à manger et je suis arrivé à l'ECW pour 13h, avec mon repas en main.

Dès que je suis sorti de l'ascenseur au 2^e étage, j'ai ressenti le chaos et tout le bruit qu'il y avait dans le lounge principal, et ça m'est rentré dedans. Il devait y avoir une trentaine de personnes assises sur diverses tables, au comptoir du café et dans les divans. Il y avait une cacophonie de discussions qui se déroulaient, et celle-ci m'a véritablement heurté, surtout après l'avant-midi solitaire que je venais de passer à la maison. Dès lors, je suis allé porter mon manteau sur le rack près des salles de bain, et je me suis immédiatement dirigé vers l'arrière du cowork. Plus je m'y dirigeais, en passant par le couloir principal qui connectait avec le lounge principal, plus je sentais une ambiance de calme et de 'tranquillité' s'ouvrir à moi. Je suis arrivé au carrefour du billard et il n'y avait personne, pas plus dans la grande salle de conférence, et j'entendais un léger murmure qui émanait de la petite cafétéria, là où « mes » bureaux se situaient.

En entrant dans la pièce, il y avait trois personnes assises sur la longue table, près de la fenêtre de « mon » 2^e bureau, et mon 1^{er} bureau était occupé par un ordinateur et des effets personnels. Les trois coworkers, d'un certain âge, discutaient silencieusement, et avec la lumière du soleil qui pénétrait à travers les deux grandes fenêtres verticales, l'atmosphère qui régnait dans la pièce m'était très invitante. Je me suis donc installé au bout de la longue table, en me disant que les dames partiraient probablement bientôt pour retourner travailler, puisque leurs assiettes étaient vides. Comme de fait, après m'être allé chercher un verre d'eau et une assiette pour transvider mon repas, je me suis assis en montant 'mon' bureau, et les coworkers se sont levés et ont quitté la table. Je me suis empressé pour 'déménager' mes effets personnels, et je me suis agréablement installé à « mon » bureau, tout en savourant les rayons de soleil qui frappaient le flanc gauche de mon corps. J'ai remarqué qu'une des trois coworkers s'est dirigée vers « son » bureau, qui était à l'autre fenêtre. Je me suis fait la remarque qu'elle avait ainsi mangée dans le même espace

qu'elle occupait pour travailler, mais en changeant de disposition spatiale et en se joignant à deux collègues, qui semblaient être davantage des amies, elle semblait avoir créé deux 'atmosphères' distinctes dans le même espace : un lieu pour travailler à « son » bureau près de la fenêtre nord-ouest de la pièce et un lieu pour manger avec ses collègues, sur la grande table, près de la fenêtre sud-ouest de la pièce. Un peu plus tard en après-midi, une de ses collègues, qui avait mangé avec elle sur l'heure du midi, est venue la rejoindre à « son » bureau pour une rencontre de travail. Cela m'a fait penser à la nature multifonctionnelle de l'espace et à la manière dont nous pouvions l'occuper et nous l'approprier en fonction des activités que nous voulions y mener.

J'ai donc passé un après-midi agréable et productif à « mon » bureau dans le calme ambiant de la petite cafétéria, loin du chaos et du va-et-vient incessant au sein du lounge principal. J'ai commencé par accomplir une tâche académique importante, la présentation que je préparais pour l'OMV. Après avoir passé deux heures à travailler efficacement, j'ai décidé de me lever et d'aller me chercher un thé pour créer une coupure entre mes blocs de travail, et je suis revenu à « mon » bureau pour travailler sur mon projet entrepreneurial. Il était rendu 15h. J'ai d'abord pris le temps de répondre à quelques messages que j'avais reçus dans ma boîte LinkedIn et j'ai relancé plusieurs personnes qui attendaient un retour de ma part. J'ai également continué à faire du réseautage et ajouter des contacts sur « mon » LinkedIn, en plus de faire un peu plus de prospection de clients potentiels en envoyant huit messages personnalisés pour offrir mes services de conférences. Je me sentais motivé à travailler sur mon projet entrepreneurial lorsque j'avais finalement pu m'y mettre après avoir effectué les nombreuses tâches académiques que je devais réaliser avant. Je me disais toutefois que j'aurais aimé passer plus de temps sur mon entreprise aujourd'hui, et je sentais que mes responsabilités académiques prenaient de plus en plus d'importance dans mon quotidien.

Pendant ce dernier bloc de travail de la journée, j'ai pris conscience que mon rôle d'entrepreneur, depuis les dernières semaines, semblait se démarquer de moins en moins de mes autres rôles professionnels (doctorant, chercheur et enseignant). Je sentais qu'il y avait une forme d'entrecroisement et d'entrelacement de ces rôles qui commençait à s'opérer en moi. Je sentais que mon entreprise faisait de plus en plus partie de ma personne et que la séparation entre moi et mon projet entrepreneurial était de moins en moins grande. En effet, mon entreprise TRC³ semblait faire de plus en plus partie d'un « tout » socioprofessionnel, et j'avais l'impression que cela me rendait heureux. J'avais l'impression qu'il y avait une forme d'harmonisation de rôles qui s'opérait au sein de ma personne. Je n'avais plus l'impression d'opérer 'uniquement' en tant qu'entrepreneur lorsque je travaillais sur mon projet entrepreneurial. Il y avait une forme de 'fluidité' de rôles qui semblait se produire, et un amalgame socioprofessionnel semblait se

construire, hors de ma volonté consciente. J’observais que cet amalgame rassemblait mon rôle entrepreneurial et mes rôles de chercheur et d’enseignant, mais pas forcément celle de doctorant. J’avais ainsi l’impression que ces trois rôles fusionnaient peu à peu, et que les éléments qui les distinguaient ‘fondaient’ peu à peu. Je me demandais si c’était peut-être dû à ma présence et mon utilisation plus prononcée de la plateforme LinkedIn, sur laquelle je performais de plus en plus mes activités entrepreneuriales, ainsi que mes activités professionnelles reliées à mes rôles de chercheurs et d’enseignant. Il était rendu 17h. Je terminais ma journée de travail avec cette réflexion en trame de fond pendant que je ‘fermais’ mon bureau et que je quittais l’ECW.

Jour 83

Le matin du jeudi 21 mars, je suis arrivé à l’ECW vers 10h, après avoir savouré ma routine matinale que j’appréciais toujours autant. En sortant de l’ascenseur, j’ai senti une ambiance chaotique dans le lounge principal, et j’ai cru comprendre que l’alliance française avait une journée de tests, car il y avait plusieurs personnes assises sur les divans individuels qui semblaient être en mode ‘salle d’attente’, avec leurs manteaux sur le dos. Il y avait de nombreuses conversations qui se déroulaient, et je ne me suis pas senti invité à m’installer dans cet espace commun. Après avoir déposé mon manteau au vestiaire, je suis allé me prendre un verre d’eau dans la cuisine et j’ai fait une balade dans la moitié sud de l’ECW.

J’ai remarqué une ambiance calme et lumineuse au niveau des tables de travail semi-silencieuses du coin sud-ouest du cowork, mais dès que je suis arrivé au niveau de « ma » petite cafétéria, j’ai été séduit par le calme ambiant et l’odeur de croissants frais. Il n’y avait personne à ce moment dans la pièce, mis à part les effets personnels d’un coworker sur « mon » bureau principal (qui s’est avéré être le *dude* qui s’était approprié ce lieu depuis la nouvelle année). Je me suis donc installé à « mon » 2^e bureau, à côté de la fenêtre sud-ouest de la pièce. J’étais donc ravi de trouver ce ‘havre de tranquillité’ à l’écart du ‘carrefour chaotique’ qu’était le lounge principal. J’ai senti que c’était un parfait endroit pour ‘monter’ mon bureau pour la journée, près de « ma » fenêtre, surtout que le soleil était au rendez-vous pour la journée.

Après être allé me chercher un café, j’ai passé ma première heure de travail à répondre à mes courriels, envoyer les messages que je devais envoyer dans le cadre de mes diverses tâches académiques, ainsi que faire une publication sur la page LinkedIn de la RIPME. À 11h, j’avais un rendez-vous virtuel prévu avec Émilie, une chargée de cours à l’université de Sherbrooke et consultante avec les organisations autour de la résolution de problème complexe. Nous avons eu un superbe échange, très agréable, dans lequel nous avons appris à nous connaître un peu. Nous avons identifié de potentielles pistes de collaboration, notamment en enseignement entre les cours avec ses étudiants de génie qu’elle donnait au campus de

Longueuil et les cours que je donnais, et que j'espérais donner de plus en plus dans les années à venir. Nous nous sommes dit que ce serait agréable d'aller prendre un café plus tard cet été, une fois que nos horaires respectifs seraient plus 'légers' (nous ne nous sommes jamais relancés par la suite). Avec mes écouteurs sur les oreilles, malgré les deux autres personnes qui étaient venues s'installer momentanément dans la pièce pour une rencontre virtuelle, je me suis senti dans ma petite « bulle » pour la rencontre, et je n'ai aucunement été dérangé par la présence des autres.

Vers 11h45, j'avais un appel prévu avec un étudiant de mon cours d'été, et après avoir décroché je me suis levé pour faire un tour du cowork avec le téléphone à la main. J'ai fait un grand symbole de l'infini à travers mon déplacement spatial, et j'ai fini par m'asseoir sur un petit fauteuil près de la terrasse. Sans m'en rendre compte, je parlais près de l'environnement de travail 'strictement' silencieux, que je trouvais froid et non invitant, et après à peine deux minutes, une coworker est venue me faire signe qu'on m'entendait dans l'espace ouvert et silencieux. Je me suis donc levé et je me suis redirigé vers « mon » bureau, tout en concluant l'appel avec l'étudiant. L'heure du dîner était arrivée, et j'avais hâte d'aller manger à « mon » spot, Trip de bouffe, car ça faisait deux semaines que je n'y étais pas allé, et je salivais pour « mon » sandwich libanais.

Je suis revenu de ma 'pause' dîner un peu avant 13h, car j'avais une séance de coaching avec Fred. Comme c'était devenu mon habitude avec mes séances de coaching entrepreneurial avec Fred, puisqu'il m'avait dit lors de notre première rencontre qu'il aimait l'aspect privé d'une petite salle, j'avais pris soin de réserver plus tôt dans la semaine « notre » cabine téléphonique sur le système de Montréal CoWork. J'étais positionné dans le lounge principal vers 12h58 en attendant Fred, afin de le voir dès sa sortie de l'ascenseur, mais dès qu'il est sorti, je l'ai vu se diriger directement vers la cabine téléphonique. Je me suis donc levé pour aller le rejoindre et il s'est installé dans la petite pièce pendant que je suis allé lui chercher un verre d'eau. De manière générale, nous avons eu un très bel échange, constructif en termes d'identification des prochaines étapes de son projet entrepreneurial, et avons encore eu une belle discussion dans son ensemble. Cet échange très constructif m'a permis d'encore mieux apprécier la pertinence du service que j'offrais, notamment parce que j'avais soulevé des réflexions et des idées qui semblaient avoir aidé 'mon client' à mieux comprendre ce qu'il devait faire. J'étais également content de ressentir le bien que ma présence et mon rôle amenaient à Fred dans ce qu'il me disait être une forme de 'solitude entrepreneuriale'.

Il avait d'ailleurs amené quelques échantillons de produit pour me faire goûter, et nous avons fait une dégustation ensemble en nous souhaitant « santé ». Il m'a également montré les exemples d'étiquettes

qu'il a créées pour ses produits, et je lui ai donné quelques points de rétroaction à l'égard de ceux-ci. À 14h, je lui ai mentionné qu'on risquait de se faire *kick-out* de la pièce si quelqu'un avait réservé, mais nous avons pu continuer jusqu'à 14h10 et avons ensuite été vers la cafétéria pour que je rince les deux verres à shot que Fred avait amené pour me faire goûter ses produits. Nous avons continué à discuter informellement jusqu'à 14h25 et avons convenu que je lui envoie la facture pour les trois dernières séances de coaching, incluant celle d'aujourd'hui, plus tard en journée. Il m'a donné son adresse courriel, et je l'ai ensuite accompagné à l'ascenseur. Nous nous sommes dit au revoir en nous donnant un câlin amical, la convention organique de salutations que nous avons établie depuis le début de notre relation professionnelle, comme son approche était dans cette forme d'énergie, ce qui me convenait très bien. Je trouvais que cela donnait un aspect très humain à notre relation d'affaires, ce qu'il semblait apprécier.

Je suis ensuite revenu à « mon » bureau, comme j'y avais laissé tous mes effets personnels depuis mon départ pour dîner à 12h, tout en ayant pris soin de placer mon sac sur « ma » chaise afin d'annoncer son occupation. J'ai profité des trente minutes suivantes pour finaliser la facture à envoyer à Fred et pour compléter mon inscription officielle au registre des fournisseurs de la BNC via un site internet SAP. C'était la première fois que je faisais quelque chose de la sorte. À 15h, je suis resté à la même place, mais j'ai cognitivement 'migré' en fonction de mon comité de programme avec le PhD en administration à l'ESG UQAM, qui a duré jusqu'à 16h10. J'ai ensuite profité de mon dernier bloc de travail de la journée pour faire un peu de réseautage sur LinkedIn et faire un suivi avec Fred en lui envoyant sa facture comme convenu.

À la fin de ma journée de travail, je me sentais comme un 'entrepreneur', notamment à cause de ma séance de coaching avec Fred et du fait que j'avais rempli un formulaire officiel de la BNC pour devenir un fournisseur de service auprès de cette grande organisation (je ne recevrai malheureusement jamais de retour de leur part). Je sentais en quelque sorte que « mon » rôle d'entrepreneur était désormais 'ancré' en moi, et que sa 'construction' avait en grande partie été réalisée. Cependant, depuis les dernières semaines, je n'avais plus trop l'impression que l'ECW m'apportait véritablement quelque chose. Je constatais que lorsque j'étais au coworking, j'étais davantage dans « ma » 'bulle' et que j'accomplissais mes tâches sans nécessairement apprécier ma présence dans ce lieu de travail.

J'avais l'impression que la communauté et l'atmosphère de Montréal CoWork me stimulaient moins qu'avant, voire quasiment plus du tout. Je ne sentais donc plus que j'avais vraiment besoin d'être au coworking, et je me suis mis à me questionner si c'était une forme de 'saturation spatiale'.

Bref, j'ai terminé ma semaine de terrain sur cette réflexion, et sans le savoir, je terminais ma dernière journée de terrain 'officielle' sur ce questionnement à l'égard du sentiment d'avoir saturé mon expérience

de l'espace vécu à Montréal CoWork, puisque mon ordinateur allait *crasher* le lendemain matin, ce qui allait avoir une répercussion majeure sur la dernière semaine prévue de mon terrain de recherche.

(Semaine 52)

Ma dernière semaine de terrain ne s'est pas déroulée comme je l'aurais initialement espéré. Tout a commencé avec la 'mort' de mon écran d'ordinateur, vendredi 22 mars, lorsque j'entamais ma journée de travail à la maison. Pris de panique, sans savoir que c'était un problème d'écran à ce moment, je me suis précipité vers une boutique informatique. Le commis de cette boutique m'a demandé de laisser mon ordinateur pour faire un diagnostic, et celui-ci ne serait prêt que mercredi suivant. Impossible. Je me suis donc empressé d'aller vers une seconde boutique et le technicien a pris le temps de vérifier sur le champ, et m'a fait comprendre que c'était l'écran de mon ordinateur qui ne fonctionnait plus, mais que l'ordinateur en soi était toujours opérationnel. Il ne fallait que je me branche à un écran externe. J'étais donc soulagé, mais tout de même inquiet, car cela allait altérer mes plans de travail pour les semaines à venir. Étant donné que la qualité principale d'un ordinateur portable est sa mobilité, je ne me voyais pas être contraint à rester connecter à un écran secondaire indéfiniment. Comme le remplacement de l'écran de mon ordinateur actuel coûterait plusieurs centaines de dollars, on m'a fait comprendre qu'il valait mieux de m'en acheter un nouveau vu l'âge avancé de mon appareil. C'est donc ce que j'ai fait. Après être allé magasiner samedi, j'ai décidé d'en acheter un en ligne et je l'ai reçu à la maison mercredi 27 mars.

Sans perdre de temps, je suis allé à la seconde boutique informatique à laquelle j'avais été, afin de procéder au transfert de mes documents, mes programmes, et tout ce qui pouvait être transféré d'un appareil à l'autre. Je souhaitais retrouver le « même » ordinateur que j'avais depuis des années et qui représentait « mon » univers informatique. Je voulais pouvoir reprendre exactement là où j'étais avant le malheureux *crash* d'il y a quelques jours. Je ne voulais pas que ce soit une coupure traumatique ni un casse-tête. J'ai donc décidé de laisser mes deux appareils à la boutique pour la journée, dans l'espoir qu'elle puisse littéralement 'cloner' mon ordinateur. J'étais donc amputé de mon outil de travail principal pour le reste de la journée. C'est à ce moment que je me suis rendu compte de l'importance de l'ordinateur dans ma vie de travailleur autonome. J'étais impuissant sans mon outil de travail. J'étais déçu de ne pas pouvoir travailler sur ma proposition de thèse le lendemain matin, ce qui a été un petit deuil. Je me sentais de plus en plus serré dans le temps pour terminer ce document sur lequel je travaillais intensément depuis quelques mois déjà. Je me consolais en me disant que j'allais au moins avoir un nouvel ordinateur par après, et que c'était un problème qui allait être réglé. J'avais dès lors une journée à errer, sans ordinateur, sans mon outil de travail, et cela me forçait à faire autre chose. À mon soulagement, j'avais un entretien

réflexif prévu avec Marie-Ève en début d'après-midi au cowork, et cela ne me demandait pas d'avoir un ordinateur.

Je me suis donc dirigé vers Montréal CoWork, tout en prenant le temps d'aller dîner, pour une dernière fois, à « mon » restaurant, Trip de bouffe. J'avais découvert cet endroit environ 3 mois après avoir commencé à travailler à l'ECW, et depuis l'automne, c'était rendu un endroit clé de mon activité entrepreneuriale. J'y allais une fois par semaine, et c'était un lieu important dans ma déconnexion et mon ressourcement quotidien lorsque je travaillais sur mon projet d'entreprise. C'était devenu « ma » place. On m'y reconnaissait maintenant. Ce midi, lorsque j'y suis arrivé, la personne au comptoir m'a reconnu et m'a dit « ah, toi c'est aubergine, avec 2 falafels, tout garnis, et tahini ». Je lui ai dit « non, c'est sauce à l'ail », à quoi il m'a répondu « ah oui, c'est vrai, toi c'est sauce à l'ail ». C'était un sentiment très agréable que de me faire reconnaître et me faire dire ma propre commande. Lorsque je me suis mis à manger, au comptoir en lisant « mon » Devoir, j'ai éprouvé un peu de nostalgie à savoir que mon aventure se terminait, et que je n'aurai plus ces petits moments de socialité dans mon quotidien. J'éprouvais un mélange d'émotion, car d'un côté j'étais content de passer à autre chose, mais de l'autre côté, j'avais vraiment l'impression de perdre quelque chose qui faisait désormais partie de moi. Lorsque je venais à l'ECW et que j'allais à Trip de bouffe, et que j'avais mon petit spot au comptoir et mon moment à lire le Devoir, c'était quelque chose qui illuminait grandement mon être. Je sentais dès lors que c'était mon dernier repas de cette étape de vie, cette époque de recherche sur le terrain.

Je suis arrivé au cowork avec ce sentiment de nostalgie et je suis familièrement allé m'installer dans le lounge principal, à côté de Marie-Ève. Elle m'a fait signe d'attendre deux minutes et nous nous sommes ensuite dirigés vers la cabine téléphonique que j'avais réservée pour notre échange. La discussion fut très intéressante et je trouvais que ce cinquième entretien réflexif, qui se déroulait pendant ma dernière semaine de terrain, symbolisait le dernier morceau de ce grand effort de recherche que j'avais entamé douze mois plus tôt. Je sentais que j'avais désormais tous les morceaux en main, mais que la prochaine étape, qui allait sûrement durer près de douze mois aussi, était celle qui allait me permettre de placer tous les morceaux ensemble pour avoir un visuel clair de l'image finale. Cette image finale serait ma thèse doctorale.

Jour 84

Ce jeudi 28 mars marquait la dernière journée de terrain que j'avais prévu réaliser à l'ECW dans le cadre de mon projet de recherche. J'étais censé y aller, comme je le faisais depuis douze mois, pour y passer la journée et travailler sur mon projet entrepreneurial. Cependant, puisque mon ordinateur était en train de

se faire une cure de rajeunissement, et que je devais attendre l'appel de la boutique informatique pour aller récupérer mon nouvel ordinateur, je me suis levé, pour la première fois depuis des années, sans appareil sur lequel me connecter à l'univers virtuel. Or, ce réveil en mode 'déconnexion' totale m'a amené à constater quelque chose de très intéressant.

J'ai toujours pensé que l'ordinateur était un outil de travail, et qu'en tant que travailleur autonome, c'était avec cet outil que je pouvais accomplir mes tâches et gérer ce que j'avais à faire. L'ordinateur était donc, à mon sens, un artefact, un objet physique qui me servait d'outil de travail au quotidien. Ce matin, puisque j'étais handicapé de cet élément de mon quotidien, je me suis rendu compte que l'ordinateur est bien plus qu'un simple objet. C'est un espace en soi. C'est un lieu dans lequel on se retrouve et dans lequel on s'immerge. En effet, l'ordinateur n'est pas que le portail par lequel on accède à la toile internet, au *World Wide Web*. J'avais déjà compris que cette toile interconnectée représentait un grand espace virtuel dans lequel on peut se diriger à plein de différents endroits via différentes pages. Un espace virtuel quasiment infini dans lequel on navigue.

Ce que je constatais ce matin était bien plus que cela. L'ordinateur, en soi, c'est un espace qui appartient à l'utilisateur. C'est un espace virtuel dans lequel on entre et dans lequel on accède non seulement à différentes plateformes, mais de manière plus importante, à tous ses dossiers et à tous ses fichiers. L'ordinateur est un énorme carrefour virtuel qui nous permet d'accéder à l'entièreté de « son » propre univers numérique. J'étais conscient que pour d'autres personnes, qui utilisent le *cloud*, l'ordinateur en tant que telle n'avait peut-être pas la même importance, mais en ce qui me concernait, tous mes dossiers et documents se retrouvaient sur le bureau de mon ordinateur, sur son disque dur (même si j'avais également un disque dur externe, je considérais cela tout de même comme faisant partie de l'ordinateur). Dès lors, je réalisais que le disque dur de mon ordinateur était un espace que je m'étais approprié, et que j'avais créé en quelque sorte. C'était un lieu que j'avais bâti, dossier par dossier, document par document. C'était un lieu individualisé et une représentation virtuelle de ma personne. C'était « mon » espace informatique.

Je me disais que la toile internet était constituée de lieux collectivisés, publics, sur lesquels les usagers avaient un peu moins de contrôle. Par exemple, même si les profils sur les réseaux sociaux 'appartiennent' aux usagers et peuvent avoir une fonction 'privée', on se sent tout même regardé et observé par le monde entier. Il y a des gestes et des paroles qui sont commis dans ces espaces virtuels en fonction du fait que ce sont des lieux publics et collectivisés. Cependant, l'ordinateur et tout ce qui n'y est pas connecté en ligne, comme les fichiers, les documents, les photos, les logiciels, etc., représentent des lieux privés, individualisés et subjectivisés. Lorsque j'ouvre un fichier et que je me retrouve dans un texte Word ou une

présentation PPT que j'ai créée pour mon entreprise, ce sont plus que des outils de travail, ce sont plutôt des lieux vers lesquels je me dirige pour travailler, pour me retrouver pendant une période donnée et y construire ce que j'ai à y construire en termes de contenu, en termes de services offerts, ou même en termes de connaissances et de science. Ce sont des lieux dans lesquels on peut errer. Word, lorsque j'y passe du temps pour écrire, j'erre en même temps sur ses pages blanches. Bref, je me rendais compte ce matin que ce n'était pas un outil de travail que je n'avais pas ce matin, c'était littéralement mon lieu principal de travail que je n'avais pas. En effet, peu importe où je me trouvais physiquement, que ce soit à la maison, à l'ECW, à l'université ou ailleurs, c'étaient toujours des lieux de travail secondaire, car mon ordinateur représentait mon lieu de travail principal. J'avais beau me retrouver dans un lieu confortable que j'aimais, que je m'étais approprié, qui m'inspirait et qui me stimulait, si je ne pouvais pas me retrouver dans mon lieu de travail principal, mon ordinateur, mon lieu de travail secondaire n'avait plus beaucoup d'utilité en tant que travailleur autonome.

Ma perspective changeait tout d'un coup, car j'avais perdu mon ordinateur. Je n'avais jamais été confronté à ce handicap avant ce matin. Mon ordinateur avait toujours fonctionné, et dès qu'il manquait d'énergie, je le branchais à une prise électrique pour le ressourcer. Je le considérais comme un artefact, comme quelque chose que j'amenais avec moi et qui m'accompagnait pour aller travailler. C'était un outil de travail comme un autre. L'avantage était que je pouvais l'amener où je voulais, puisqu'il était portable. Je ne l'avais jamais encore considéré comme un lieu en soi, en espace dans lequel j'allais pour travailler et exécuter ce que j'avais à faire. J'étais paralysé ce matin. Je n'avais nulle part où aller pour travailler, même si j'étais dans mon bureau à la maison. J'étais contraint à faire autre chose, comme des tâches ménagères, des commissions, et de la lecture. Heureusement que j'avais le livre *liquid modernity* de Zygmunt Bauman à lire. Je devais patiemment attendre l'appel du magasin pour pouvoir aller récupérer mon ordinateur, ce lieu de travail qui m'était indispensable. J'avais accès à mon bureau de travail à la maison, j'avais accès à l'ECW, j'avais accès à plein de lieux dans lesquels je pouvais m'installer pour travailler. Je n'avais toutefois pas accès à mon lieu de travail le plus important de tous, mon ordinateur. L'ordinateur était « mon » monde de possibilités en tant que travailleur autonome, en tant qu'entrepreneur. L'ordinateur n'était pas un artefact matériel. C'était un univers virtuel dans lequel je pouvais me 'promener' d'un lieu à l'autre, d'un document à l'autre. C'était un carrefour des mondes possibles.

Vers 15h30, j'ai finalement reçu l'appel que j'attendais de la boutique Infotech, sur la rue Beaubien, pour m'annoncer que mon ordinateur était prêt. J'avais espéré recevoir cet appel plus tôt en journée, afin que je puisse aller travailler au cowork par la suite. Je trouvais ça assez spécial de me diriger vers le cowork à

une heure aussi tardive. Si ce n'était pas d'un spectacle d'humour qui se donnait à Montréal CoWork en soirée, je n'aurais plus prévu y aller aujourd'hui. Depuis quelques mois, l'ECW organisait des spectacles d'humour tous les quatrièmes jeudis du mois. Étant donné que je terminais mon terrain de recherche en ce 4^e jeudi du mois de mars, je trouvais que c'était un bel adon. C'était un peu comme mon *party* d'au revoir du cowork, sans que je ressente pour autant le besoin de le dire à quiconque. En effet, j'arrivais à la constatation qu'à l'ECW, les gens arrivent et repartent continuellement, sur une base quotidienne. Dans le sens où il y a un roulement important d'individus, mais la communauté dans son ensemble demeure. Les individualités au sein de l'espace changent, mais la collectivité demeure. Je me disais que ça faisait sans doute partie de l'esprit du coworking. Je n'avais donc pas prévu dire bye à quiconque. J'allais arrêter d'y aller, tout simplement, et je n'avais pas l'impression que j'allais ne manquer à personne. Quand on est cowork, on voit les gens autour de nous, mais on ne pense pas forcément à ceux qui ne sont pas là. Dès lors, j'étais heureux de me diriger vers la boutique pour récupérer mon ordinateur, avant de continuer mon chemin vers l'ECW. J'avais tout de même pu me retrouver dans un espace cognitif et réflexif intéressant en lisant le livre de Bauman, mais j'avais hâte de me retrouver dans l'espace virtuel de mon ordinateur au sein de l'ECW pour une dernière fois et travailler sur mon entreprise, avant de savourer un dernier moment de socialisation avec la soirée d'humour.

Lorsque je suis arrivé au magasin, j'ai été déçu de constater que tout ce qu'ils avaient pu faire était de copier mes dossiers d'un ordinateur à l'autre, chose que j'aurais moi-même pu faire avec mon disque dur externe, et qu'aucun programme ou logiciel n'avait pu être transféré. Pas de Word. Pas de PowerPoint. Pas de Microsoft Office. Pas d'Antidote. Rien. Tout ce qui faisait de mon ordinateur un endroit efficace dans lequel travailler avait disparu. En constatant cela, j'ai ressenti une très grosse charge mentale s'appuyer sur mes épaules. C'était ma responsabilité de tout faire moi-même pour avoir un ordinateur *up and running*. Je devais prendre ce temps et télécharger, l'un après l'autre, tous les logiciels et programmes dont j'avais besoin pour recréer mon espace virtuel. J'avais un horaire chargé de tâches pour les jours à venir, et je ne pouvais pas me permettre de 'perdre' de temps avant de me remettre à travailler. En sortant de la boutique avec ce goût très amer dans la bouche, j'ai complètement perdu l'envie de me diriger vers l'ECW et participer à une soirée d'humour. Je ne sentais pas que j'avais la capacité à rire en ce moment. J'avais par-dessus tout le goût de régler mon problème d'ordinateur et de sentir qu'il était fonctionnel comme avant. J'ai donc décidé de me rediriger vers la maison et prendre la soirée pour télécharger l'ensemble des programmes que j'avais besoin pour avoir un environnement dans lequel je pouvais travailler confortablement et efficacement. Je me disais que si j'allais au cowork, je devais tout réinitialiser mon accès à internet et prendre le temps de télécharger de nombreux programmes. Je ne sentais pas que j'avais

la force mentale, après tout le stress et l'angoisse que j'avais vécus ces derniers jours, d'aller faire ça au cowork au milieu de tout le monde.

Cette décision m'a beaucoup attristé, car je voulais vraiment aller à Montréal CoWork pour une dernière fois et profiter de cette soirée 'festive' pour dire mes adieux à l'ECW. En plus de cette tristesse de ne pas aller au cowork, j'étais découragé d'avoir la responsabilité de recréer « mon » ordinateur. Je ne suis pas à l'aise avec le monde informatique et ça me gruge beaucoup d'énergie. Ce qui avait été construit en quelques années dans mon ordinateur, je devais le recréer en quelques heures si je voulais pouvoir travailler comme je le voulais à compter du lendemain matin. Je me sentais intérieurement déchiré entre ces deux familles d'émotions. D'un côté, j'avais le désir d'aller au cowork une dernière fois et dire mes au revoir à l'ECW. De l'autre côté, j'étais découragé de la situation et je ressentais un épuisement mental important à l'égard de ma problématique.

À travers la décision que j'ai prise, je ressentais une tristesse de ne pas aller au cowork en fin de compte, mais un certain soulagement de me donner le temps, à la maison, pour 'reconstruire' mon espace de travail virtuel. Par conséquent, je ressentais une grande paradoxalité émotionnelle au sein de ma personne. Le plus important, c'était de régler mon problème d'ordinateur, parce que c'était ce qui me tracassait le plus en ce moment. Même si j'étais déchiré à l'intérieur, je devais accepter ma tristesse de ne pas pouvoir aller à l'ECW pour une dernière fois. C'était une forme d'externalité, sous forme d'émotion négative, qui découlait de la décision que j'étais contraint à prendre. Je me devais de penser à la suite des choses, à ce qui m'attendait après mon terrain de recherche, et pour cela, j'avais besoin d'avoir un ordinateur fonctionnel dans lequel je pouvais aller exécuter les tâches que j'avais à accomplir. Je voulais pouvoir me lever le lendemain matin et travailler sur ma proposition de thèse. C'était ça ma priorité. Je n'avais pas envie de ressentir le poids mental de mon ordinateur non fonctionnel. Je me disais donc que je priorisais ma santé mentale en sacrifiant ma soirée prévue au cowork pour retourner à la maison pour recréer « mon » ordinateur.

En parallèle, je tentais de me consoler en me disant que puisque mon terrain de recherche avait bizarrement commencé, au mois d'avril dernier avec le feu et le verglas lors de ma première journée à Montréal CoWork, c'était 'normal' que celui-ci se termine dans des circonstances aussi bizarres. Après tout, c'était la première fois de ma vie qu'un écran d'ordinateur m'abandonne. Et là, ça arrivait au courant de la dernière semaine de terrain de recherche de mon projet de thèse doctorale. Je commençais à trouver la situation plutôt poétique.

Je continuais à me consoler et j'ai réussi à me convaincre que même si je trouvais ça dommage de 'perdre' cette dernière journée à l'ECW, j'avais tout de même vécu une riche expérience au sein du cowork pendant les douze derniers mois. Je trouvais même, depuis quelques semaines, que ma présence au sein du cowork était moins pertinente et moins utile pour moi. J'avais l'impression que j'étais arrivé à une certaine saturation quant à ma cueillette de données. Je me demandais à quel point j'étais réellement attaché à l'ECW, puisque je prenais conscience du fait que je ne ressentais plus vraiment d'attachement vis-à-vis de l'espace. J'étais davantage attaché à l'université et à mon bureau domiciliaire. Je sentais qu'avec le changement d'ordinateur, c'était symboliquement la fin d'une époque et le début d'une autre. Le coworking faisait désormais partie de l'ancienne époque. Outre la tristesse de la fin d'une époque, je ressentais également une forme de soulagement de pouvoir faire autre chose maintenant que j'avais terminé cette étape. J'allais pouvoir me consacrer davantage à ma thèse doctorale. Je sentais un plus grand alignement sur ma carrière académique prendre forme. J'avais envie que mon entreprise continue à grandir, mais j'anticipais un plus grand arrimage avec ma carrière académique.

Épilogue

Au courant des semaines suivant la fin de mon terrain de recherche, je me concentrais sur toutes mes activités académiques, dont l'écriture d'articles, la préparation à des conférences, la préparation du cours d'été que j'allais donner, ainsi que la finalisation de ma proposition de thèse. J'étais immergé dans cette dynamique, avec de nombreuses réunions reliées à l'université à travers tout cela. Cependant, mardi 18 avril, en après-midi, je me suis dit que ce serait bien que j'anime un peu ma page d'entreprise sur LinkedIn, puisque ça faisait quelques semaines que je n'avais rien fait. Assis à mon bureau à la maison, je suis passé d'une décision spontanée à réaliser cette tâche entrepreneuriale à une perte de motivation immédiate pour l'exécuter.

En ouvrant LinkedIn, je ne me sentais plus inspiré. Je ne trouvais pas qu'une publication sur ma page d'entreprise serait vraiment utile. Mis à part des messages que j'avais échangés avec les entrepreneurs que je *coach*, puisqu'il y avait davantage un lien humain qui s'était installé entre nous, j'avais complètement laissé de côté mon projet entrepreneurial depuis la fin de mon terrain au cowork. En étant assis à mon bureau à la maison, un espace de travail très académique, j'avais perdu ma motivation à travailler sur mon entreprise. Je ne ressentais plus la stimulation de bâtir mon projet entrepreneurial. Je voyais un peu moins la pertinence, voire le besoin de le faire. Je me consacrais plutôt à mes rôles de doctorant, chercheurs et enseignant. Je me rendais compte que ma priorité professionnelle se situait à ce niveau. C'était ce que j'avais réellement envie d'être, un professeur. Avant d'être un entrepreneur, je désirais profondément être un professeur. C'est ce que je me rendais compte, peu à peu, depuis quelques semaines.

Étant donné que je n'allais plus au coworking, que je ne me retrouvais plus dans cet espace qui me donnait une forme d'énergie entrepreneuriale, et qui orientait d'une certaine manière ma trajectoire, mon travail, ma manière d'être et ma manière d'opérer professionnellement, je réalisais que mon entreprise avait été complètement délaissée au cours des dernières semaines. Je n'avais pas envie de faire de la prospection de client et de la commercialisation de mon offre de service. Ça ne m'intéressait plus du tout. Je ne sentais aucune motivation à accomplir ces tâches. Mon intérêt était désormais rendu ailleurs. Je me demandais si cette perte de motivation découlait du fait que je n'allais plus au coworking et que je n'avais plus accès à cet espace pour accomplir les tâches de cette nature. De surcroît, je me demandais si je ne m'étais pas conditionné, d'une certaine manière, à ne travailler sur mon projet entrepreneurial que dans l'ECW.

Pendant la dernière année, j'avais investi la majorité de mes énergies sur mon entreprise et ma présence à Montréal CoWork. J'avais conséquemment un peu mis de côté mon quotidien académique à l'UQAM et les liens professionnels que j'y faisais. Je constatais que je reprenais un peu le temps perdu ces dernières

semaines, et que mon absence du cowork augmentait ma présence à l'université. Je revenais à « mon » univers académique, celui dans lequel je visualisais les prochaines étapes de ma vie professionnelle.

J'avais ainsi l'impression de délaissé mon chapeau et mon rôle d'entrepreneur, en tant que travailleur autonome. Je pense que je le mettais tout simplement de côté, sur une étagère symbolique, sans nécessairement m'en débarrasser. Mon site internet était bien monté. Mon projet existait. Mon offre de services était complètement développée. J'avais les outils entrepreneuriaux qu'il me fallait pour opérer. Tout était donc en place. Il ne me restait qu'à trouver des clients et leur vendre mes services. C'était quelque chose qui pouvait se faire passivement au cours des années à venir. Je sentais que mon entreprise était simplement en pause, puisque j'éprouvais beaucoup plus de motivation à travailler sur mes projets académiques. Bref, j'avais l'impression de perdre mes habitudes entrepreneuriales en n'allant plus au cowork, ainsi que le lien que j'avais moi-même avec mon entreprise.

Deux jours plus tard, en fin d'après-midi du jeudi 18 avril, c'était la première fois que je retournais à l'ECW depuis la fin de mon terrain. J'y retournais parce qu'il y avait une soirée spéciale à Montréal CoWork, et j'avais reçu l'invitation directement de Christophe et Emma pour venir. En effet, c'était la finale du concours en entrepreneuriat organisé par l'ECW et l'association des Ch'tis de Christophe pour les jeunes entrepreneurs, les jeunes 'pousses' comme on dit dans le jargon. En arrivant dans l'ECW, vers 17h, je trouvais assez spécial de revenir à un endroit qui avait été si familier pendant la dernière année. J'éprouvais un peu le sentiment de revenir dans un coin de moi-même, un coin de chez moi. C'est ici que j'avais passé tant d'heures dans la dernière à travailler, à rêver, à visualiser mon projet, ainsi qu'à l'avenir de mon entreprise. C'était intéressant de faire le tour de l'espace et de constater que « ma » petite cafétéria avait encore changé. Je la trouvais moins invitante pour travailler, davantage pour jouer et socialiser. Je visitais les lieux que j'avais auparavant habités. C'était un sentiment étrange.

En fin de soirée, vers 19h, j'étais relativement déçu, car je m'attendais à entendre des pitches entrepreneuriaux, mais ça n'a pas été le cas. Ça a plutôt été une soirée 'publicitaire' de dévoilement des gagnants et d'annonce de prix, en plus d'une soirée de réseautage très formatée. Je sentais une grande désorganisation dans le déroulement de l'évènement, car les entreprises devaient se présenter, et ils ne le faisaient pas vraiment. Il devait également y avoir un prix voté par le public, mais ce vote n'a jamais eu lieu. Je trouvais cette soirée très décevante. J'avais observé, pendant le déroulement de la 'cérémonie' et du moment de réseautage, qu'il y avait vraiment une sorte de jeu de l'entrepreneuriat qui se déroulait

pendant ce type de soirée, et dont j'avais eu l'opportunité d'assister ailleurs dans le passé, comme celle à la maison Notman au début de mon terrain. C'était un véritable jeu de la startup.

Dans le jeu de la startup, il y a la grande danse du réseautage. Tout le monde semble avoir quelque chose à se dire. Le monde est *hype*. Tout le monde semble avoir quelque chose à demander et à offrir. J'observais une réelle performance théâtralisée, à la Goffman, lors de cette soirée. J'ai été rebuté par cette dynamique et ce jeu de la startup. Je sentais que cela renforçait mon désir à ne pas faire partie de cet univers. De plus, lors de ces soirées dansantes de la startup, dont le réseautage était le type de danse par excellence, l'alcool semblait jouer un rôle important. En effet, l'alcool était très présent autour de moi, et elle semblait mettre les gens dans un état et une énergie ouverte vers les autres. Cette substance réduisait les inhibitions des gens, et je percevais cette réduction inhibitrice un peu partout autour de moi. Dès lors, il y avait ce jeu de la startup qui se déroulait ce soir. L'alcool en faisait partie. Le réseautage aussi. Les gens se vendaient. Les gens vantaient leurs projets. Ils vendaient également leur vision, car après tout, c'était ça l'objectif de la startup : accrocher les gens à notre vision du monde, à ce que nous voulons qu'ils adhèrent et qu'ils investissent. Tout semblait être axé sur le futur. Très peu sur le présent. Encore moins sur le passé.

On consomme ainsi, au moment présent, de l'alcool, mais pas tant de nourriture, car il ne semble jamais avoir beaucoup de nourriture dans ce type d'évènement. On consomme aussi les gens, plus particulièrement les contacts, car ce sont les contacts qu'on veut consommer lors de ce type de soirée. Je constatais ainsi que dans la danse de la startup, les gens semblent consommer au présent dans l'objectif de vendre leur vision de l'avenir. C'est une dynamique intéressante celle du jeu de la startup. En fait, c'est une danse ritualisée. Les investisseurs et les donateurs d'un côté, tous d'un certain âge. Les entrepreneurs, plus jeunes, de l'autre côté. D'un côté, il y a l'expérience du passé. De l'autre côté, il y a la promesse du futur. Au milieu, tout le monde se rencontre au sein du présent de la consommation. Je souriais intérieurement, car j'avais finalement la chance de vivre ma dernière soirée à Montréal CoWork à travers cette danse de la startup. Cependant, dès que j'en ai eu l'opportunité, je me suis sauvé de cette danse. J'avais faim et j'avais hâte de rentrer chez moi. Ce n'était pas une danse dans laquelle je voulais continuer à participer.

Environ un mois plus tard, vendredi 17 mai, j'étais en Allemagne, dans le cadre du cours que je donnais avec l'UQAM et l'université de Passau, et j'ai réalisé une chose importante. L'année précédente, lorsque j'étais venu en Allemagne pour mon cours, au même moment de l'année et dans les mêmes circonstances académiques, j'étais dans les premières semaines du lancement de mon entreprise et je venais tout juste

de recevoir les cartes d'affaires que je m'étais créées. Tout était donc encore très nouveau à ce moment, et j'étais rempli d'excitation par rapport au futur de mon projet entrepreneurial, même si tout était encore à construire. J'étais très fier d'avoir lancé mon entreprise, et pendant ce voyage, j'avais donné de nombreuses cartes d'affaires à des personnes que j'avais rencontrées, notamment lors de la journée du Québec à Passau. J'interagissais avec le monde, on échangeait le contact, et hop, je donnais ma carte d'affaires. Toutefois, cette année ça n'avait pas été le cas. J'avais eu le même type d'activité et d'interactions avec les gens, mais au lieu de remettre ma carte d'affaires, un réflexe que je semblais avoir perdu, nous ajoutions directement sur LinkedIn. En effet, même si j'avais fait exprès d'amener des cartes d'affaires avec l'objectif d'en distribuer, je n'en avais pas encore donné une seule après une semaine complète à Munich et à Passau.

Mes cartes d'affaires étaient toutes là dans mon portefeuille, que j'avais en permanence sur moi, mais à aucun moment je n'ai eu le réflexe d'en sortir une pour la donner à un interlocuteur. J'avais eu ce réflexe à de nombreuses reprises l'année d'avant, pendant le même voyage au même endroit. Je constatais que l'année passée, j'avais été 'motivé' à donner ma carte d'affaires, associée à mon projet entrepreneurial, à de nombreuses personnes. Cette année, j'avais eu le même nombre d'interactions avec un nombre similaire de personnes, j'avais serré plusieurs mains, j'avais créé de nouveaux contacts, mais jamais je n'ai eu le réflexe, ou même le désir de donner ma carte d'affaires à quiconque. Cela me donnait l'impression que mon projet d'entreprise était désormais rendu plus loin de moi. Je me sentais de moins en moins connecté à ma propre entreprise. Cette année, j'avais parlé de ma thèse, de mes projets de recherches, de mon enseignement, mais jamais de mon entreprise. C'étaient ces dimensions qui ressortaient de ma personne lorsque je parlais de moi et de ce que je faisais. C'étaient ces dimensions que j'avais envie de mettre de l'avant et de communiquer. Je me disais que si j'avais eu des cartes d'affaires en tant que professeur universitaire, ou même en tant que chargé de cours, j'en aurais remis plusieurs aux différentes personnes que j'ai eu la chance de rencontrer à travers la semaine.

Je constatais que mon projet d'entreprise était là, il existait, et que j'avais moi-même ce côté entrepreneurial, mais j'avais moins envie de mettre ce côté de l'avant et le communiquer aux gens. Était-ce parce que j'étais dans un environnement davantage académique ? Pourtant, l'année précédente je me trouvais dans le même environnement et je n'hésitais pas à mettre mon « moi » entrepreneurial de l'avant. Cette fois-ci, je mettais davantage l'accent sur mon rôle d'enseignant et de chercheur. Les Allemands s'identifient comme des « Professeur Docteur ». C'est ça que je voulais être, Professeur Docteur Rodrigue. C'était cette forme de représentation identitaire, toujours en construction, qui était désormais rendue

dominante au sein de ma personne. Quant à lui, mon aspect entrepreneurial, en tant que fondateur et *CEO* de ma petite entreprise, il était désormais beaucoup moins fort qu'il ne l'avait été. Je sentais qu'il était toujours là, au sein de ma personne, mais qu'il occupait une place amplement réduite. Il avait perdu tout son poids face à mon autre aspect socioprofessionnel, celui que j'associais à mon rôle académique de professeur-enseignant-chercheur.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdelnour, S. (2013). L'entrepreneuriat au service des politiques sociales : La fabrication du consensus politique sur le dispositif de l'auto-entrepreneur. *Sociétés contemporaines*, 89 (1): 131-154.
- Abdelnour, S. (2014). L'auto-entrepreneuriat : une gestion individuelle du sous-emploi. *La nouvelle revue du travail [En ligne]*, 5.
- Achtenhagen, L. & B. Johannisson (2013). The making of an intercultural learning context for entrepreneuring. *International Journal of Entrepreneurial Venturing*, 5 (1): 48-67.
- Adler, P. S., L. C. Forbes & H. Willmott (2007). Critical management studies. *Academy of management annals*, 1 (1), 119-179.
- Alsos, G. A., T. H. Clausen, U. Hytti, & S. Solvoll (2016). Entrepreneurs' social identity and the preference of causal and effectual behaviours in start-up processes. *Entrepreneurship & Regional Development*, 28 (3-4): 234-258.
- Althusser, L. (1971). 'Ideology and Ideological State Apparatuses.' In *Lenin and Philosophy and Other Essays*. London: New Left Books.
- Altman, I. (1975). *The Environment and Social Behavior: Privacy, Personal Space, Territory, and Crowding*. Clean & Tight Contents Edition, 256p.
- Alvesson, M. (2003). Beyond Neopositivists, Romantics, and Localists: A Reflexive Approach to Interviews in Organizational Research. *Academy of Management Review*, 28 (1): 13-33.
- Alvesson, M., K. L. Ashcraft & R. Thomas (2008). Identity Matters: Reflections on the Construction of Identity Scholarship in Organization Studies. *Organization*, 15(1): 5-28.
- Alvesson, M. & H. Willmott (2002). Identity regulation as organizational control: Producing the appropriate individual. *Journal of Management Studies*, 39 (5): 619-644.
- Alvesson, M., T. Bridgman & H. Willmott (2009). *The Oxford handbook of critical management studies*. Oxford Handbooks Online.
- Anderson, A. R. (2005). Enacted Metaphor. The Theatricality of the Entrepreneurial Process. *International Small Business Journal*, 23 (6): 587-603.

- Anderson, A. R., L. Warren & J. Bensemann (2019). Identity, Enactment, and Entrepreneurship Engagement in a Declining Place. *Journal of Small Business Management*, 57(4): 1559-1577.
- Anderson, B. (2009). Affective atmospheres. *Emotion, Space and Society*, 2: 77-81.
- Anderson, L. (2006). Analytic Autoethnography. *Journal of Contemporary Ethnography*, 35(4): 373-395.
- Anicich, E. M. (2022). Flexing and floundering in the on-demand economy: Narrative identity construction under algorithmic management. *Organizational Behavior and Human Decision Processes*, 169: 104-138.
- Aristote (2002). *Physique*. Traduit par Pierre Pellegrin, 2^e édition, GF Flammarion.
- Aroles, J., F.-X. de Vaujany & K. Dale (2021). *Experiencing the New World of Work*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ashforth, B. E. & F. Mael (1989). Social identity theory and the organization. *Academy of Management Review*, 14: 20-29.
- Ashforth, B. E. & B. S. Schinoff (2016). Identity under construction: How individuals come to define themselves in organizations. *Annual Review of Organizational Psychology and Organizational Behavior*, 3: 111-137.
- Aslam, M. M., R. Bouncken & L. Görmär (2021). The role of sociomaterial assemblage on entrepreneurship in coworking-spaces. *International Journal of Entrepreneurial Behavior & Research*: 1355-2554.
- Aubenas, F. (2011). *Le quai de Ouistreham*. Média Diffusion.
- Aumais, N. (2021). La construction de l'identité managériale et la pratique du genre : le contexte de transition professionnelle. Thèse déposée à l'UQAM, Archipel.
- Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 404p.
- Badaracco, J. (2013). *The Good Struggle: Responsible Leadership in an Unforgiving World*, Harvard Business Review Press, 224p.
- Baker, T. & F. Welter (2024). Silicon Valley entrepreneurship – Revisiting a popular dream. *Journal of Business Venturing Insights*, 21: 1-7.

- Barad, K. (2003). Posthumanist Performativity: Toward an Understanding of How Matter Comes to Matter. *Signs, Gender and Science: New Issues (Spring 2003)*, 28 (3): 801-831.
- Bardon, T., S. Clegg & E. Josserand (2012). Exploring identity construction from a critical management perspective: A research agenda. *M@n@gement*, 14: 351-366.
- Baron, R. A. & G. D. Marksman (2000). Beyond Social Capital; How Social Skills can Enhance Entrepreneurs' Success. *Academy of Management Review*, 14 (1): 106-116.
- Barrett, R. & N. Vershinina (2017). Intersectionality of ethnic and entrepreneurial identities: a study of post-war Polish entrepreneurs in an English city. *Journal of Small Business Management*, 55(3): 430-443.
- Batazzi, C. & P. Laudati (2016). Engagement entrepreneurial et territoires. *Communication et organisation: Revue scientifique francophone en Communication organisationnelle*, 50.
- Bauman, Z. (2000). *Liquid Modernity*. Polity press, 228p.
- Beck, U. (1992). *Risk Society: Towards a New Modernity*, SAGE, London.
- Beck, U. & C. Lau (2005). Second modernity as a research agenda: theoretical and empirical explorations in the "meta-change" of modern society. *British Journal of Sociology*, 56 (4): 525–557.
- Beech, N., C. Gilmore, E. Cochrane & G. Greig (2012). Identity work as a response to tensions: A re-narration in opera rehearsals. *Scandinavian Journal of Management*, 28: 39-47.
- Beech, N. & S. Broad (2020). Performed identities (chapter 12), in: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*. Oxford University Press, pp. 200-213.
- Beyes, T., B. Cnossen, K. Ashcraft & N. Bencherki (2022). Who's afraid of the senses? Organization, management and the return of the sensorium. *Management Learning*, 53 (4): 625-639.
- Beyes, T. & C. Steyaert (2011). Spacing organization: non-representational theory and performing organizational space. *Organization*, 19 (1): 45-61.
- Bockover, M. (2018). Self and social roles as chimeras. *Comparative Philosophy*, 9 (1): 97-109.
- Böhme, G. (2006). Atmosphere as the subject matter of architecture. In: Ursprung, P. (Ed.), *Herzog and Meuron: Natural History*. Lars Müller Publishers, London, pp. 398–407.
- Boltanski, L. & E. Chiapello (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris: Gallimard.

- Bouncken, R. B. & A. J. Reuschl (2018). Coworking-spaces: how a phenomenon of the sharing economy builds a novel trend for the workplace and for entrepreneurship. *Review of Managerial Science*, 12: 317–334.
- Bouncken, R. B., K. M. Brownell, T. M. Gantert & S. Kraus (2022). Contextualizing founder identity in coworking spaces, *Journal of Small Business Management*
- Bouncken, R. B. & M. M. Aslam (2021). Bringing the design perspective to coworking-spaces: Constitutive entanglement of actors and artifacts. *European Management Journal*.
- Bouncken, R., M. Ratzmann, R. Barwinski & S. Kraus (2020). Coworking spaces: Empowerment for entrepreneurship and innovation in the digital and sharing economy. *Journal of Business Research*, 114: 102–110.
- Bourgoin, A., N. Bencherki & S. Faraj (2020). “And who are you?”: A performative perspective on authority in organizations. *Academy of Management Journal*, 63 (4): 1134-1165.
- Brändle, L., E. S. C. Berger, S. Golla, & A. Kuckertz (2018). I am what I am - How nascent entrepreneurs’ social identity affects their entrepreneurial self-efficacy. *Journal of Business Venturing Insights*, 9: 17–23.
- Bredt, S., J. Morales, A. Andrade, J. Torres, G. Peixoto, P. Greco, G. Praça & M. Chagas (2018). Space Creation Dynamics in Basketball Small-Sided Games. *Perceptual and Motor Skills*, 125 (1): 162-176.
- Brewer, M. B. (1991). The social self: On being the same and different at the same time. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 17 (5): 475-482.
- Bröckling, U. (2016). *The Entrepreneurial Self: Fabricating a New Type of Subject*. Los Angeles, CA: Sage.
- Bromley, P., J. W. Meyer & R. Jia (2022). Entrepreneurship as cultural theme in neoliberal society. In Eberhart, R.N., Lounsbury, M. and Aldrich, H.E. (Ed.) *Entrepreneurialism and Society: New Theoretical Perspectives* (Research in the Sociology of Organizations, Vol. 81), Emerald Publishing Limited, Leeds, pp. 55-75.
- Brown, A. D. (2015). Identities and Identity Work in Organizations. *International Journal of Management Reviews*, 17: 20-40.
- Brown, A. D. (2017). Identity Work and Organizational Identification. *International Journal of Management Reviews*, 19: 296–317.

- Brown, A. D. (2022). Identities in and around organizations: Towards an identity work perspective. *human relations*, Vol. 75(7): 1205-1237.
- Brown, A. D. & M. A. Lewis (2011). Identities, Discipline and Routines. *Organization Studies*, 32 (7): 871-895.
- Bruner, J. S. (1990). *Acts of Meaning*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Bruni, A., S. Gherardi & B. Poggio (2004). Doing Gender, Doing Entrepreneurship: An Ethnographic Account of Intertwined Practices. *Gender, Work and Organization*, 11 (4): 406-429.
- Burkitt, I. (2012). Emotional Reflexivity: Feeling, Emotion and Imagination in Reflexive Dialogues. *Sociology*, 46 (3): 458-472.
- Bussy-Socrate, H., O. Chambard & N. Auboin (2022). Le corps dans l'espace organisé, l'organisation de l'espace qui prend corps : l'embodiment au sein des espaces de coworking. *Management international*, 26 (2): 109-124.
- Butcher, T. (2018). Learning everyday entrepreneurial practices through coworking. *Management Learning*, Vol. 49: 327-345.
- Butler, J. (2004). *Undoing gender*. Routledge.
- Caliskan, K. & M. Lounsbury (2022). Entrepreneurialism as Discourse: Toward a Critical Research Agenda. In Eberhart, R.N., Lounsbury, M. and Aldrich, H.E. (Ed.) *Entrepreneurialism and Society: New Theoretical Perspectives* (Research in the Sociology of Organizations, Vol. 81), Emerald Publishing Limited, Leeds, pp. 43-53
- Cameron, L. D. (2022). "Making out" while driving: Relational and efficiency games in the gig economy. *Organization Science*, 33 (1): 231-252.
- Campos-Castillo, C. & S. Hitlin (2013). Copresence: Revisiting a building block for social interaction theories. *Sociological Theory*, 31 (2): 168-192.
- Capdevila, I. (2018). Knowing communities and the innovative capacity of cities. *City, Culture and Society*, 13: 8-12.
- Cardon, M., J. Wincent, J. Singh & M. Drnovsek (2009). The Nature and Experience of Entrepreneurial Passion. *Academy of Management Review*, 34 (3): 511-532.

- Casey, E. S. (1993). *Getting Back into Place: Toward a Renewed Understanding of the Place-World*. Bloomington, IN: Indiana University Press.
- Caza, B. B., H. Vough & H. Puranik (2018). Identity work in organizations and occupations: Definitions, theories, and pathways forward. *Journal of Organizational Behavior*, 39 (7): 889-910.
- Cerulo, K. A. (1997). Identity construction: new issues, new directions. *Annual Review of Sociology*, 23: 385-409.
- Champenois, C., V. Lefebvre & S. Ronteau (2020). Entrepreneurship as practice: systematic literature review of a nascent field, *Entrepreneurship & Regional Development*, 32 (3-4): 281-312.
- Chanlat, J.-F. (2006). Space, Organisation and Management Thinking: a Socio-Historical Perspective. In Clegg, S. & Kornberger, M. (Eds.) *Space, organizations and management theory*, Liber & Copenhagen Business School.
- Chasserio, S., P. Pailot & C. Poroli (2014). When entrepreneurial identity meets multiple social identities: Interplays and identity work of women entrepreneurs. *International Journal of Entrepreneurial Behaviour & Research*, 20 (2): 128-154.
- Chia, R. (2010). Rediscovering Becoming: Insights from an Oriental Perspective on Process Organization Studies. In: Hernes, T. and S. Maitlis (eds.), *Process, sensemaking & organizing*, Oxford: Oxford University Press.
- Christensen, B. T., K. M. Arendt & D. Hjorth (2023). How learning spaces matter in entrepreneurship education: introducing the concept of topopraxis. *Entrepreneurship & Regional Development*, 35 (3-4): 317-336.
- Ciuchta, M. P., C. Letwin, R. Stevenson, S. McMahon & M. N. Huvaj (2018). Betting on the Coachable Entrepreneur: Signaling and Social Exchange in Entrepreneurial Pitches. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 42 (6): 860-885.
- Clarke, J. (2011). Revitalizing entrepreneurship: how visual symbols are used in entrepreneurial performances. *Journal of Management Studies*, 48 (6): 1365-1391.
- Clarke, J. S., J. P. Cornelissen & M. Healey (2019). Actions Speak Louder than Words: How Figurative Language and Gesturing in Entrepreneurial Pitches Influences Investment Judgments. *Academy of Management Journal*, 62 (2).

- Clegg, S. & M. Kornberger (2006). Organising Space, In Clegg, S. & Kornberger, M. (Eds.) *Space, organizations and management theory*, Liber & Copenhagen Business School.
- Cloutier, C. & A. Langley (2020). What Makes a Process Theoretical Contribution? *Organization Theory*, 1: 1-32.
- Crossen, B. & K. Stephenson (2022). Towards a spatial understanding of identity play: coworking spaces as playgrounds for identity. *Culture and organization*.
- Cornelissen, J. P., J. S. Clarke, and A. Cienki (2012). Sensegiving in entrepreneurial contexts: the use of metaphors in speech and gesture to gain and sustain support for novel business ventures. *International Small Business Journal*, 30 (3): 213-241.
- Creswell, J. (2007). Five qualitative approaches to inquiry. In *Qualitative Inquiry & Research Design: Choosing Among Five Approaches*, 2nd edition, Thousand Oaks, CA: Sage, pp. 53-84.
- Cresswell, T. (2013). *Geographic thought: a critical introduction*, Chichester, UK: John Wiley & Sons.
- Cunliffe, A. L. (2003). Reflexive inquiry in organizational research: Questions and possibilities. *Human Relations*, 56(8): 983-1003.
- Cunliffe, A. L. (2010). Retelling Tales of the Field: In Search of Organizational Ethnography 20 Years On. *Organizational Research Methods*, 13(2): 224-239.
- Cunningham, J. B., & J. Lischeron (1991). Defining entrepreneurship. *Journal of small business management*, 29(1).
- Cutcher, L. (2020). Conversations with the self and others. In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*: 311-325, Oxford University Press.
- D'Amours, M. & S. Crespo (2004). Les dimensions de l'hétérogénéité de la catégorie de travailleur indépendant sans employé : Éléments pour une typologie. *Relations industrielles/Industrial relations*, 59 (3): 459-489.
- D'Mello, M. & S. Sahay (2007). "I am kind of a nomad where I have to go places and places"... Understanding mobility, place and identity in global software work from India. *Information and Organization*, Vol. 17: 162–192.

- Dale, K. & G. Burrell (2008). *The spaces of organization & the organization of space – Power, Identity & Materiality at Work*. London: Palgrave MacMillan.
- de Certeau, Michel (1990). *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Gallimard.
- de Cervantes, M. (1992). Don Quixote (P. A. Motteaux, Trans.). Wordsworth Editions.
- de Vaujany, F.-X. & N. Mitev (2013). Introduction: Space in Organizations and Sociomateriality, in de Vaujany, F.-X. et N. Mitev (Eds), *Materiality and Space*. Organizations, Artefacts and Practices, Palgrave Macmillan Publishers.
- de Vaujany, F.-X. & E. Vaast (2014). If These Walls Could Talk: The Mutual Construction of Organizational Space and Legitimacy. *Organization Science*, 25(3): 713-731.
- Deleuze, G. (1998). *Essays: Critical and Clinical*, Verso, London.
- Deleuze, G. & F. Guattari (1994). *What is Philosophy?* Verso, London and New York.
- Deleuze, G. & F. Guattari (1987). *A Thousand Plateaus*. Continuum, London.
- Demetry, D. (2017). Pop-up to professional: emerging entrepreneurial identity and evolving vocabularies of motive. *Academy of Management Discoveries*, 3 (2): 187-207.
- Dey, P., A. Lô & P. Fatien (2025). Collaborative spaces as places-of-entrepreneurship: A phenomenological investigation of entrepreneurs' place-making experiences and practices. *human relations*: 1-38.
- Dey, P. & S. Teasdale (2026). 'Marching to Someone Else's Beat or Creating Your Own Groove?' Towards a Rhythmic Understanding of Context, (Entrepreneurial) Agency, and Transformative Change. *Journal of Management Studies*, 63 (1): 101-132.
- Donnellon, A., S. Ollila & K. Williams Middleton (2014). Constructing entrepreneurial identity in entrepreneurship education. *The International Journal of Management Education*, 12: 490-499.
- Dodd, S. D. & B. C. Hynes (2012). The impact of regional entrepreneurial contexts upon enterprise education. *Entrepreneurship & Regional Development*, 24 (9-10): 741-766.
- Down, S. & J. Reveley (2004). Generational Encounters and the Social Formation of Entrepreneurial Identity: 'Young Guns' and 'Old Farts'. *Organization*, 11 (2): 233-250.
- Down, S. & L. Warren (2008). Constructing narratives of enterprise: clichés and entrepreneurial self-identity, *International Journal of Entrepreneurial Behavior & Research*, 14 (1): 4-23.

- Drucker, P. F. (1985). *Innovation and entrepreneurship*. New York: Harper & Row.
- Dubar, C. (2011). *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Armand Colin.
- Eberhart, R., H. Aldrich & K. Eisenhardt (2022). Entrepreneurialism and society: an introduction. In Eberhart, R.N., Lounsbury, M. and Aldrich, H.E. (Ed.) *Entrepreneurialism and Society: New Theoretical Perspectives* (Research in the Sociology of Organizations, Vol. 81), Emerald Publishing Limited, Leeds, pp. 1-11.
- Ellis, C., T. E. Adams & A. P. Bochner (2011). Autoethnography: An Overview. *Historical Social Research*, 36 (4-138): 273-290.
- Elsbach, K. D. (2004). Interpreting Workplace Identities: The Role of Office Décor. *Journal of Organizational Behavior*, 25 (1): 99-128.
- Fabbri, J. & F. Charue-Duboc (2013). The role of physical space in collaborative workplaces hosting entrepreneurs: the case of The Beehive in Paris, France In; de Vaujany, F.X. et N. Mitev (Eds), *Materiality and Space. Organizations, Artefacts and Practices*, Palgrave Macmillan Publishers.
- Fabbri, J. & F. Charue-Duboc (2013). Un modèle d'accompagnement entrepreneurial fondé sur des apprentissages au sein d'un collectif d'entrepreneurs : le cas de La Ruche, *Management International*, 17 (3): 86-99.
- Faggio, G. & O. Silva (2014). Self-employment and entrepreneurship in urban and rural labour markets. *Journal of Urban Economics*, 84: 67–85.
- Falco, P. & L. Haywood (2016). Entrepreneurship Versus Joblessness: Explaining the Rise in Self-Employment. *Journal of Development Economics*, 118: 245-265.
- Fast, K. & A. Jansson (2024). Working in the comfort zone: Understanding coworking spaces as post-digital, post-work and post-tourist territory. *Digital Geography*, 7: 1-11.
- Fauchart, E., & M. Gruber (2011). Darwinians, communitarians, and missionaries: The role of founder identity in entrepreneurship. *Academy of Management Journal*, 54(5), 935–957.
- Fayard, A.-L., & J. Weeks (2007). Photocopiers and Water-coolers: The Affordances of Informal Interaction, *Organization Studies*, 28 (5): 605–634.

- Feldman, M. S., J. Bell & M. T. Berger (2003). Gaining Access. In *A Practical and Theoretical Guide for Qualitative Researchers*, Walnut Creek, CA, Alta Mira Press, pp. 23-47.
- Fernandez, J. & L. Bornn (2018). Wide Open Spaces: A statistical technique for measuring space creation in professional soccer. *MIT Sloane Sports Analytics Conference 2018 Research Papers Competition*
- Fisher, G. (2023). Resourcefulness Enactment: The Sensemaking Process Underpinning Resourceful Actions. *Entrepreneurship Theory and Practice*: 1-30.
- Fisher, G., R. Stevenson & D. Burnell (2020). Permission to hustle: Igniting entrepreneurship in an organization. *Journal of Business Venturing Insights*, 14.
- Flécher, M. (2019). Des inégalités d'accès aux inégalités de succès : enquête sur les fondateurs et fondatrices de startup. *Travail et Emploi*, 159 : 39-68.
- Fletcher, D. E. (2011) A curiosity for contexts: Entrepreneurship, enactive research and autoethnography, *Entrepreneurship and Regional Development*, 23(1-2): 65-76.
- Fonseca, R. & S. Lord (2016). Les déterminants du travail autonome au Québec et au Canada (1993-2010). *L'actualité économique*, 92 (3): 489-513.
- Foss, L. (2004). 'Going against the grain ...' Construction of entrepreneurial identity through narratives, In: Hjorth, D. and Steyaert, C. (eds), *Narrative and Discursive Approaches in Entrepreneurship*, Cheltenham: Edward Elgar, pp. 80-104.
- Foucault, M. (1970). *The Order of Things: An Archaeology of the Human Sciences*. New York: Pantheon.
- Foucault, M. (1982). 'The Subject and Power'. *Critical Inquiry*, 8: 777-795.
- Foucault, M. (1994). Des Espaces Autres, dans M. Foucault (éd.), *Dits et écrits*, 4 : 752-762. Paris: Gallimard.
- Freeman, C. (2014). *Entrepreneurial Selves: Neoliberal Respectability and the Making of a Caribbean Middle Class*. Durham, NC: Duke University Press, 272p.
- Gaither, S. E. (2018). The multiplicity of belonging: Pushing identity research beyond binary thinking. *Self and Identity*, 17 (4): 443-454.

- Garage, H. R. & A. Wickramasinghe (2012). Developments in Western ideology of entrepreneurialism and their (mis)applications in the context of non-Western cultures. *Corporate Ownership and Control*, 9 (3): 159-171.
- Gandini, A. (2015). The rise of coworking spaces: A literature review. *Ephemera: theory & politics in organization*, 15: 193-205.
- Garrett, L. E., G.M. Spreitzer & P. A. Bacevice (2017). Co-constructing a Sense of Community at Work: The Emergence of Community in Coworking Spaces. *Organization Studies*, 38 (6): 821-842.
- Gartner, W. B. (1988). "Who is the entrepreneur?" is the wrong question. *American journal of small business*, 12 (4), 11-32.
- Gartner, W. B. (2013). Creating a community of difference in entrepreneurship scholarship. *Entrepreneurship & Regional development*, 25 (1-2): 5-15.
- Gaudron, P. & A. Mouline (2017). Review of [Les enjeux de l'industrie 4.0]. *Management international / International Management / Gestión Internacional*, 21(2): 165-169.
- Gecas, V. (1982). The self-concept. *Annual Review of Sociology*, 8: 1-33.
- Gedeon, S. (2010). What is entrepreneurship. *Entrepreneurial practice review*, 1(3): 16-35.
- Gedeon, S. (2014). Application of best practices in university entrepreneurship education. *European Journal of Training and Development*, 38(3): 231-253.
- Gergen, K. (1991). *The Saturated Self: Dilemmas of Identity in Contemporary Life*. New York: Basic Books, 295p.
- Gerdenitsch, C., T. E. Scheel, J. Andorfer, & C. Korunka (2016). Coworking Spaces: A Source of Social Support for Independent Professionals. *Frontiers in Psychology*, 7: 581.
- Gherardi, S. (2015). Authoring the female entrepreneur while talking the discourse of work-family life balance. *International Small Business Journal: Researching Entrepreneurship*, 33 (6): 649-666.
- Gherardi, S. (2017). One turn... and now another one: Do the turn to practice and the turn to affect have something in common? *Management Learning*, 48 (3): 345-358.
- Gherardi, S. (2023). The fluid affective space of organizational practices. *Qualitative Research in Organizations and Management: An International Journal*, 18 (5): 1-19.

- Gibson, J. (1986). *The ecological approach to visual perception*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Giddens, A. (1991). *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Gill, M. J. (2020). How can I study who you are? Comparing Grounded Theory and Phenomenology as Methodological Approaches to Identity Work Research, In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*: 295-310, Oxford University Press.
- Gill, R., J. Barbour & M. Dean (2014). Shadowing in/as work: ten recommendations for shadowing fieldwork practice. *Qualitative Research in Organizations and Management: An International Journal*, 9 (1): 69-89.
- Gill, R. & G. S. Larson (2014). Making the ideal (local) entrepreneur: Place and the regional development of high-tech entrepreneurial identity. *Human relations*, 67(5): 519-542.
- Gioia, D. A., K. G. Corley & A. L. Hamilton (2013). Seeking qualitative rigor in inductive research: Notes on the Gioia methodology. *Organizational Research Methods*, 16 (1): 15-31.
- Go, F. & P. C. Van Fenema (2006). Moving Bodies and Connecting Minds in Space: A Matter of Mind over Matter, In: Clegg, S. & Kornberger, M. (Eds.) *Space, organizations and management theory*, Liber & Copenhagen Business School
- Goffman, E. (1959). *The Presentation of Self in Everyday Life*. New York: Anchor Books, 259p.
- Goffman, E. (1966). *Behavior in public places*. Free Press, 248p.
- Gonick, L. & T. Kasser (2018). *Hypercapitalisme*. Éditions Delcourt, France.
- Grabher, G., A. Melchior, B. Schiemer, E. Schüßler & J. Sydow (2018). From being there to being aware: Confronting geographical and sociological imaginations of copresence. *Environment and Planning A: Economy and Space*, 50 (1): 245-255.
- Grimes, M. G. (2018). The pivot: how founders respond to feedback through idea and identity work. *Academy of Management Journal*, 61 (5): 1692-1717.
- Gur, F. & B. Mathias (2021). Finding Self Among Others: Navigating the Tensions Between Personal and Social Identity, *Entrepreneurship Theory and Practice*, 45(6): 1463-1495.

- Habermas, J. (1972). *Knowledge and Human Interests*. London: Heinemann.
- Haig, B. D. (2005). An Abductive Theory of Scientific Method. *Psychological Methods*, 10 (4): 371-388.
- Hall, E. T. (1973). *The Silent Language*. Anchor, 224p.
- Hall, S. (1996). 'Who Needs "Identity"?' In Hall, S. and P. du Gay (eds.), *Questions of Cultural Identity*. Thousand Oaks, CA: Sage, pp. 1-17.
- Hanson, S., & M. Blake (2009). Gender and entrepreneurial networks. *Regional Studies*, 43 (1), 135–149.
- Hardy, C. & R. Thomas (2015). Discourse in a Material World. *Journal of Management Studies*, 52 (5): 680-696.
- Harmeling, S. S. (2011). Re-storying an entrepreneurial identity: education, experience, and self-narrative. *Education + Training*, 53(8/9): 741-749.
- Hartin, E. (2007). Fire behavior indicators: Building expertise. Récupéré du site <http://www.cfbt-be.com/fr/>.
- Hennink, M., A. Bailey & I. Hutter (2011). In-depth interviews (Chapter 6). In *Qualitative Research Methods*. Thousand Oaks, CA, Sage: 108-134.
- Hernes, T. (2014). *A Process Theory of Organization*, Oxford University Press, 241 p.
- Hernes, T. (2010). Actor-Network Theory, Callon's Scallop, and Process-Based Organization Studies, In: T. Hernes and S. Maitlis (eds.) *Process, sensemaking & organizing*. Oxford: Oxford University Press.
- Hernes, T., T. Bakken & P. I. Olsen (2006). Spaces as Process: Developing a Recursive Perspective on Organisational Space, In: Clegg, S. & Kornberger, M. (Eds.), *Space, organizations and management theory*. Liber & Copenhagen Business School.
- Hess, M. (2005). Hip-hop Realness and the White Performer. *Critical Studies in Media Communication*, 22: 372-389.
- Hess, M. (2005). Metal Faces, Rap Masks: Identity and Resistance in Hip Hop's Persona Artist. *Popular Music and Society*, 28: 297-311.
- Hibbert, P., N. Beech, L. Callagher & F. Siedlok (2021). After the pain: Reflexive practice, emotion work and learning. *Organization Studies*, 43 (5): 797-817.

- Hillier, B. (1996). *Space Is the Machine: A Configurational Theory of Architecture*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Hirst, A. & M. Humphreys (2020). Finding ourselves in space: Identity and Spatiality (Chapter 43), In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*. Oxford University Press, pp. 699-714.
- Hitt, M. A., R. D. Ireland, D. G. Sirmon & C. A. Trahms (2011). Strategic Entrepreneurship: Creating Value for Individuals, Organizations, and Society. *Academy of Management Perspectives*: 57-75.
- Hjorth, D. (2004). Creating space for play/invention – concepts of space and organizational entrepreneurship. *Entrepreneurship & Regional Development*, 16 (5): 413-432.
- Hjorth, D. (2013). Absolutely fabulous! Fabulation and organisation-creation in processes of becoming-entrepreneur. *Society and Business Review*, 8 (3): 205-224.
- Hjorth, D., R. Holt & C. Steyaert (2015). Entrepreneurship and process studies, *International Small Business Journal*, 33 (6): 599-611.
- Honig, B. (2011). Learning strategies and resources for entrepreneurs and intrapreneurs. *Entrepreneurship, Theory and Practice*: 21-34.
- Howell, T. (2022). Coworking spaces: An overview and research agenda. *Research Policy*, 51.
- Hsu, R. S., A. Chuang & A.-C. Wang (2019). Business founders' work design and new venture development. *Journal of Business Venturing*
- Hume, D. (2009). *A treatise of human nature*. (P.H. Nidditch, Ed.). Clarendon Press. (Original work published 1739-40).
- Hytti, U. (2005). New meanings for entrepreneurs: from risk-taking heroes to safe-seeking professionals. *Journal of Organizational Change Management*, 18 (6): 594-611.
- Ibarra, H. (1999). Provisional selves: Experimenting with image and identity in professional adaptation. *Administrative Science Quarterly*, 44: 764-791.
- Ibarra, H. & J. Petriglieri (2010). Identity work and play. *Journal of Organizational Change Management*, 23 (1): 10-25.

- Ibarra, H. & O. Obodaru (2020). The liminal playground (chapter 29) In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*. Oxford University Press, pp. 471-485.
- Introna, L. D. (2013). Epilogue: Performativity and the Becoming of Sociomaterial Assemblages, in de Vaujany, F.-X. et N. Mitev (Eds.), *Materiality and Space. Organizations, Artefacts and Practices*, Palgrave Macmillan Publishers.
- Ivaldi, S., A. Sannino, & G. Scaratti (2022). Is 'co' in coworking a short for contradictions? *Qualitative Research in Organizations and Management: An International Journal*, 17 (5): 38-63.
- Jacomard, H. (2016). Abolir la distance (sociale)? Le Quai de Ouistreham de Florence Aubenas à la lumière de Pierre Bourdieu. *Australian Journal of French Studies*, 53 (1-2): 94-108.
- Jaimovich, N. (2020). Disappearing middle class: job polarization and policy approaches. *UBS Center Public Paper Series*, (8).
- Jain, S., G. George & M. Maltarich (2009). Academics or entrepreneurs? Investigating role identity modification of university scientists involved in commercialization activity. *Research Policy*, 38 (6), 922-935.
- James, W. (1890). *The Principles of Psychology*. London, England: Dover Publications.
- Johannisson, B. (2011). Towards a practice theory of entrepreneuring. *Small Business Economics*, 36: 135-150.
- Jones, R., J. Latham & M. Betta (2008). Narrative construction of the social entrepreneurial identity. *International Journal of Entrepreneurial Behaviour & Research*, 14 (5): 330-345.
- Jones, P., R. Klapper, V. Ratten & A. Fayolle (2018). Emerging themes in entrepreneurial behaviours, identities, and contexts. *The International Journal of Entrepreneurship and Innovation*, 19(4): 233–236.
- Jones, P., V. Ratten, R. Klapper & A. Fayolle (2019). Entrepreneurial identity and context: Current trends and an agenda for future research. *The International Journal of Entrepreneurship and Innovation*, 20 (1): 3-7.
- Jørgensen, L. & T. Beyes (2023). Organizing Half-Things: Knowing, Theorizing and Studying Atmospheres. *Organization Theory*, 4: 1-16.

- Karreman, D. & S. Frandsen (2020). Identity, image, and brand (chapter 25) In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*. Oxford University Press, pp. 408-423.
- Kasperova, E. & J. Kitching (2014). Embodying entrepreneurial identity. *International Journal of Entrepreneurial Behaviour & Research*, 20 (5): 438-452.
- Katila, S., A. Kuismin, & A. Valtonen (2020). Becoming upbeat: Learning the affecto-rhythmic order of organizational practices. *Human Relations*, 73 (9): 1308-1330.
- Katila, S., P.-M. Laine, & P. Parkkari (2019). Sociomateriality and affect in institutional work: Constructing the identity of start-up entrepreneurs. *Journal of Management Inquiry*, 28 (3), 381–394.
- Kelly, G. & M. McAdam (2023). Women Entrepreneurs Negotiating Identities in Liminal Digital Spaces. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 47 (5): 1942-1970.
- Khelil, N., A. Smida & M. Zouaoui (2018). Que signifie échouer en entrepreneuriat ? Relecture de la littérature. *Revue internationale P.M.E.*, 31 (3-4): 35-66.
- Khelil, N., X. Brédart & N. Levratto (2020). Regards croisés sur l'échec entrepreneurial. *Revue de l'Entrepreneuriat*, 19 (2): 7-12.
- Kingma, S. (2019). New ways of working (NWW): workspace and cultural change in virtualizing organizations. *Culture and Organization*, 25 (5): 383-406.
- Knox H., D. O'Doherty, T. Vurdubakis & C. Westrup (2015). Something happened: Spectres of organization/disorganization at the airport. *Human Relations*, 68 (6), 1001-1020.
- Kojo, I. & S. Nenonen (2017). Evolution of co-working places: drivers and Possibilities. *Intelligent Buildings International*, 9 (3): 164-175.
- Komulainen, K., P. Siivonen, K. Kasanen & H. Rätty (2020). "How to Give a Killer Pitch?" Performances of Entrepreneurial Narratives as Identity Models in Higher Education. *Entrepreneurship Education and Pedagogy*, 3 (3): 214-235.
- Korsgaard, S., S. Müller & F. Welter (2021). It's right nearby: how entrepreneurs use spatial bricolage to overcome resource constraints, *Entrepreneurship & Regional Development*, 33 (1-2): 147-173.

- Kovalainen, A. & J. Österberg-Högstedt (2013). Entrepreneurship within social and health care: a question of identity, gender and professionalism. *International Journal of Gender and Entrepreneurship*, 5 (1): 17-35.
- Kraus, S., R. Bouncken, L. Gormar, M. Gonzalez-Serrano & F. Calabuig (2022). Coworking spaces and makerspaces: Mapping the state of research, *Journal of Innovation & Knowledge*, 7.
- Kreiner, G. E., E. C. Hollensbe & M. L. Sheep (2006). Where is the 'me' among the 'we'? Identity work and the search for optimal balance. *Academy of Management Journal*, 49: 1031-1057.
- Krug, H., S. A. Haslam, K. Otto, and N. K. Steffens (2021). Identity Leadership, Social Identity continuity, and Well-Being at Work during COVID-19. *Frontiers in Psychology*, Vol. 12
- Kuhn, T. & J. Simpson (2020). Discourse, communication, and identity (chapter 9) In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*. Oxford University Press, pp. 151-168.
- Lamas, L., D. De Rose Jr., F. Santana, E. Rostaiser, L. Negretti, & C. Ugrinowitsch (2011). Space creation dynamics in basketball offence: Validation and evaluation of elite teams. *International Journal of Performance Analysis in Sport*.
- Lange, B. (2011). Professionalization in space: Social-spatial strategies of culturepreneurs in Berlin. *Entrepreneurship and Regional Development*, 23 (3-4): p.259-279.
- Langley, A. (1999). Strategies for Theorizing from Process Data. *The Academy of Management Review*, 24 (4): 691-710.
- Langley, A. & H. Tsoukas (2010). Introducing Perspectives on Process Organization Studies. In: Hernes, T. & S. Maitlis (eds), *Process, sensemaking & organizing*, Oxford: Oxford University Press.
- Lannegrand-Willems, L. & H. Bosma (2006). Identity Development-in-Context: The School as an Important Context for Identity Development. *Identity*, 6: 85-113.
- Larson, G. S. & A. R. Pearson (2012). Placing Identity: Place as a Discursive Resource for Occupational Identity Work Among High-Tech Entrepreneurs. *Management Communication Quarterly*, 26 (2): 241–266.
- Leary, M. R. & J. P. Tangney (2003). The self as an organizing construct in the behavioral and social sciences. In Leary, M. R. and J. P. Tangney (eds), *Handbook of Self and Identity*. New York, NY: Guilford Press, pp. 3–14.

- Lee, S. S. (2024). The “Gospel” Of Entrepreneurship? Entrepreneurialism, Development, and the Youth Enterprise. *The Academy of Management Perspectives*.
- Lefebvre, H. (1974). *La production de l’espace*. Paris, Éditions Anthropos.
- Lefebvre, H. (2013). *Rhythmanalysis: Space, time and everyday life*. Bloomsbury Publishing.
- Leitch, C. M. & R. T. Harrison (2016). Identity, identity formation and identity work in entrepreneurship: conceptual developments and empirical applications. *Entrepreneurship & Regional Development*, 28 (3-4): 177-190.
- Leonardi, P. M. (2013). Theoretical foundations for the study of sociomateriality. *Information and Organization*, 23: 59-76.
- Lewis, K. V. (2016). Identity capital: an exploration in the context of youth social entrepreneurship. *Entrepreneurship & Regional Development*, 28 (3-4): 191-205.
- Lincoln, Y. S. & E. Guba (1985). *Naturalistic enquiry*. Beverly Hills, CA: Sage.
- Lipovetsky, G. (2005). *Hypermodern Times*. Polity, 150p.
- Louangrath, P. I. (2015). Entrepreneur and Entrepreneurship. *International Journal of Research & Methodology in Social Science*, 1 (1): 1-11.
- Lubinski, C. & H. K. Tucker (2026). Entrepreneurialism: conceptual exploration of an ideology. *Entrepreneurship & Regional Development*, 38 (1-2): 1-17.
- Lussault, M. (2007). *L’homme spatial : la construction sociale de l’espace humain*, Éditions du Seuil.
- Marks, S. (2021). Performing and unperforming entrepreneurial success: Confessions of a female role model. *Journal of Small Business Management*, 31p.
- Markus, H. & E. Wurf (1987). The dynamic self-concept: A social psychological perspective, *Annual Review of Psychology*, 38: 299-337.
- Marlow, S. & M. McAdam (2015). Incubation or Induction? Gendered Identity Work in the Context of Technology Business Incubation. *Entrepreneurship Theory & Practice*, July.
- Marti, I., D. Courpasson & S. D. Barbosa (2013). “Living in the fishbowl”: Generating an entrepreneurial culture in a local community in Argentina. *Journal of Business Venturing*, 28: 10-29.

- Massey, D. B. (1994). *Space, place, and gender*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Massey, D. B. (2005). *For Space*. London: Sage publications.
- Massika, R. (2017). Mobile Phones and Entrepreneurial Identity Negotiation by Urban Female Street Traders in Uganda. *Gender, Work and Organization*, 24 (6): 610-627.
- Massumi, B. (2002). *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*. Durham, NC: Duke University Press.
- Mathias, B. D. & D. W. Williams (2018). Giving up the hats? Entrepreneurs' role transitions and venture growth. *Journal of Business Venturing*, 33 (3), 261–277.
- Merkel, J. (2015). Coworking in the city. *Ephemera: theory & politics in organization*, 15 (1): 121-139.
- Merkel, J. (2019). 'Freelance isn't free.': Coworking as a critical urban practice to cope with informality in creative labour markets. *Urban Studies*, 56 (3): 526-547.
- Mmbaga, N. A., B. D. Mathias, D. W. Williams & M. S. Cardon (2020). A review of and future agenda for research on identity in entrepreneurship. *Journal of Business Venturing*, 35.
- Morreale, F., E. Bahmanteymouri, B. Burmester, A. Chen & M. Thorp (2023). The unwitting labourer: extracting humanness in AI training. *AI & SOCIETY*, 39: 2389-2399.
- Muhr, S. L., C. De Cock, M. Twardowska & C. Volkmann (2019). Constructing an entrepreneurial life: liminality and emotional reflexivity in identity work, *Entrepreneurship & Regional Development*, 31 (7-8): 567-582.
- Nayak, A. & R. Chia (2011). Thinking Becoming and Emergence: Process Philosophy and Organizational Studies, *Philosophy and Organization Theory Research in the Sociology of Organizations*, 32: 281-309.
- Nelson, T., D. Nelson, B. Huybrechts, F. Dufays, N. O'Shea & G. Trasciani (2016). Emergent identity formation and the co-operative: theory building in relation to alternative organizational forms. *Entrepreneurship & Regional Development*, 28 (3-4): 286-309.
- Newbery, R., J. Lean, J. Moizer & M. Haddoud (2018). Entrepreneurial identity formation during the initial entrepreneurial experience: The influence of simulation feedback and existing identity. *Journal of Business Research*, 85: 51–59.

- Nicolini, D. (2012). Praxis and Practice Theory: A Brief Historical Overview, In: *Practice Theory, Work, and Organization: An Introduction*, Oxford University Press, Oxford: UK.
- Noormohammadi, S. (2018). Images of inhabiting at Campo Square in Siena: the integration of Bachelard's topoanalysis in the interpretation of architectural and urban spaces. *Journal of Architecture and Urbanism*, 42 (1): 80–94.
- Notais, A. & J. Tixier (2018). Entrepreneuriat et innovation au cœur d'un territoire : le cas des femmes entrepreneures sociales des quartiers. *Innovations*, 3 (57): 11-37.
- Notais, A. & J. Tixier (2020). La fabrique de l'identité par l'entrepreneuriat social : le cas des femmes de quartiers populaires. *Revue de l'entrepreneuriat*, 3 (19): 133-161.
- Oldenburg, R. (1989). *The Great Good Place: Café, Coffee Shops, Community Centers, Beauty Parlors, General Stores, Bars, Hangouts, and How They Get You Through the Day*, Paragon House Publishers.
- Oldenburg, R. (2000). *Celebrating the Third Place: Inspiring Stories about the "Great Good Places" at the Heart of Our Communities*, New York, Da Capo Press.
- Orel, M. (2020). Supporting work–life balance with the use of coworking spaces. *Equality, Diversity and Inclusion: An International Journal*, 39 (5): 549-565.
- Orlikowski, W. J. (2007). Sociomaterial practices: Exploring technology at work. *Organization Studies*, 28 (9): 1435-1448.
- Orlikowski, W. J. (2010). The sociomateriality of organisational life: Considering technology in management research. *Cambridge Journal of Economics*, 34: 125-141.
- Orlikowski, W. J. & S. V. Scott (2015). Exploring Material-Discursive Practices. *Journal of Management Studies*, 52 (5): 697-705.
- Oyserman, D. & L. James (2011). Possible identities (Chapter 6). In Schwartz, S. J., Luyckx, K. & V. L. Vignoles (Eds.), *Handbook of Identity Theory and Research*, pp. 117-145.
- Parker, M. (2021). 'The critical business school and the university: A case study of resistance and co-optation'. *Critical Sociology*, 47: 1111-24.

- Patriotta, G. (2020). Noise, identity, and pre-interpreted worlds. In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*: 214-227, Oxford University Press.
- Patton, M. Q. (2002). Designing qualitative studies. In *Qualitative Research and Evaluation Methods*: 228-246, 3rd edition, Thousand Oaks, CA.
- Petriglieri, G. (2020). A psychodynamic perspective on identity as fabrication (chapter 10), In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*. Oxford University Press, pp. 169-184.
- Petriglieri, J. L. (2011). Under threat: responses to and the consequences of threats to individuals' identities. *Academy of Management Review*, 36: 641-662.
- Pfeffer, C. (2024). Hybrid Copresence: Issues of Re-Spatialization of Remote Work in Coworking Spaces. *M@n@gement*, 27 (4): 58–80.
- Pfeifer, S., N. Šarlija & M. Zekić Sušac (2016). Shaping the entrepreneurial mindset: entrepreneurial intentions of business students in Croatia. *Journal of Small Business Management*, 54 (1): 102-117.
- Phillips, N., P. Tracey & N. Karra (2013). Building entrepreneurial tie portfolios through strategic homophily: The role of narrative identity work in venture creation and early growth. *Journal of Business Venturing*, 28: 134-150.
- Pickering, A. (2013). Living in the Material World, in de Vaujany, F.-X. et N. Mitev (Eds.), *Materiality and Space. Organizations, Artefacts and Practices*, Palgrave Macmillan Publishers.
- Pirandello, L. (1930). *Un, personne et cent mille*. L'imaginaire Gallimard, 272p.
- Powell, E. E. & T. Baker (2017). In the beginning: Identity processes and organizing in Multi-Founder nascent ventures. *Academy of Management Journal*, 60(6), 2381–2414.
- Prochotta, A., E. S. C. Berger & A. Kuckertz (2022). Aiming for legitimacy but perpetuating clichés: Social evaluations of the entrepreneurial identity, *Entrepreneurship & Regional Development*, 34 (9-10): 807-827.
- Putnam, L. L. (2015). Unpacking the Dialectic: Alternative Views on the Discourse-Materiality Relationship. *Journal of Management Studies*, 52 (5): 706-716.

- Radcliffe, L. S. (2019). Capturing the Complexity of Daily Workplace Experiences Using Qualitative Diaries: 188-204, in: *The SAGE Handbook of Qualitative Business and Management Research Methods: Methods and Challenges*, SAGE Publications Ltd.
- Radu-Lefebvre, M., V. Lefebvre, E. Crosina & U. Hytti (2021), Entrepreneurial Identity: A Review and Research Agenda. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 45 (6): 1550-1590.
- Raffestin, C. (2012). Space, territory, and territoriality. *Environment and Planning*, 30: 121-141.
- Reckwitz, A. (2012). Affective spaces: a praxeological outlook, *Rethinking History*, 16 (2): 241-258.
- Reddi, M., R. Kuo & D. Kreiss (2021). Identity propaganda: Racial narratives and disinformation. *New Media & Society*, 25: 2201-2218.
- Renard, K., F. Cornu, Y. Emery & D. Giauque (2021). The Impact of New Ways of Working on Organizations and Employees: A Systematic Review of Literature. *Administrative Sciences*, 11 (2): 1-18.
- Rese, A., C. S. Kopplin & C. Nielebock (2020). Factors influencing members' knowledge sharing and creative performance in coworking spaces. *Journal of Knowledge Management*, 24(9): 2327-2354.
- Richardson, R. & E. H. Kramer (2006). Abduction as the type of inference that characterizes the development of a grounded theory. *Qualitative Research*, 6 (4): 497-513.
- Ricoeur, P. (1991). *Narrative and Interpretation*. New York: Routledge.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*, Édition du seuil.
- Ricoeur P. (1985). *Temps et récit*, Tome III, Éditions du seuil
- Rodriguez-Modrono, P. (2021). Non-standard work in unconventional workspaces: Self-employed women in home-based businesses and coworking spaces. *Urban Studies*, Vol. 58 (11): 2258–2275.
- Rosa, H. (2016). Situational identity: Of drifters and players. *Social acceleration*, chapter 10: 224-250.
- Rotefoss, B. & L. Kolvereid (2005). Aspiring, nascent and fledgling entrepreneurs: An investigation of the business start-up process. *Entrepreneurship & Regional Development*, 17 (2) : 109-127.
- Roux, M. R. (2002). *Inventer un nouvel art d'habiter - le ré-enchantement de l'espace*. L'Harmattan.

- Santana, F., G. Fellingham, W. Rangel, C. Ugrinowitsch & L. Lamas (2019). Assessing basketball offensive structure: The role of concatenations in space creation dynamics. *International Journal of Sports Science & Coaching*, 14 (2): 179-189.
- Sargent, A. C., J. E. Yavorsky & R. G. Sandoval (2021). Organizational Logic in Coworking Spaces: Inequality Regimes in the New Economy. *GENDER & SOCIETY*, 35 (1): 5-31.
- Scharff, C. (2016). The Psychic life of Neoliberalism: Mapping the contours of entrepreneurial subjectivity. *Theory, Culture & Society*, 33 (6): 107-122.
- Schatzki, T. R., K. Knorr-Cetina & E. Von Savigny (eds.) (2001). *The Practice Turn in Contemporary Theory*. London: Routledge.
- Schütz, A. (2014) [1976]. *Don Quichotte et le problème de la réalité*. Éditions Allia, Paris.
- Sergot, B. & A.-L. Saives (2016). Unplugged - Relating place to organization: A situated tribute to Doreen Massey. *M@n@gement*, 19 (4): 335-352.
- Shepherd, D. & J. M. Haynie (2009). Birds of a feather don't always flock together: Identity management in entrepreneurship. *Journal of Business Venturing*, 24: 316-337.
- Shoemaker, S. (2008). Persons, animals, and identity. *Synthese*, 162 (3): 313-324.
- Shortt, H. (2015). Liminality, space, and the importance of 'transitory dwelling places' at work. *Human Relations*, 68 (4): 633-658.
- Shotter, J. (2010). Adopting a Process Orientation... in Practice: Chiasmic Relations, Language, and Embodiment in a Living World, In: Hernes, T. and S. Maitlis (eds.), *Process, sensemaking & organizing*, Oxford: Oxford University Press.
- Smith, C. G., S. Liu & J. B. Smith (2023). The entrepreneur identity assimilation process: It's not all work and no play. *Journal of Business Venturing*, 38 (5): 106326.
- Smith, I. H., & W. P. Woodworth (2012). Developing social entrepreneurs and social Innovators: A social identity and self- efficacy approach. *Academy of Management Learning & Education*, 11 (3), 390-407.
- Spicer, A., & M. Alvesson (2025). Critical management studies: A critical review. *Journal of Management Studies*, 62 (1), 446-483.

- Spreitzer, G. M., P. Bacevice & L. Garrett (2015). Why people thrive in coworking spaces. *Harvard Business Review*, 93 (7): 28-30.
- Stanko, T. L., P. Caulfield Dahm, B. Lahneman & J. Richter (2022). Navigating an Identity Playground: Using sociomateriality to build a theory of identity play. *Organization Studies*, 43 (1): 81-103.
- Stead, V. (2017). Belonging and women entrepreneurs: Women's navigation of gendered assumptions in entrepreneurial practice. *International Small Business Journal*, 35 (1): 61-77.
- Stephenson, K. A., A. Kuismin, L. Putnam & A. Sivunen (2020). Process studies of organizational space. *Academy of Management Annals*, 14 (2): 797-827.
- Stewart, K. (2007). *Ordinary Affects*. Duke University Press, Durham, NC.
- Steyaert, C. (2007). 'Entrepreneurship' as a conceptual attractor? A review of process theories in 20 years of entrepreneurship studies, *Entrepreneurship & Regional Development*, 19 (6): 453-477.
- Steyaert, C. & J. Katz (2004). Reclaiming the space of entrepreneurship in society: Geographical, discursive and social dimensions. *Entrepreneurship and Regional Development*, 16 (3): 179-196.
- Stinchfield, B. T., R. E. Nelson & M. S. Wood (2013). Learning from Levi-Strauss' legacy: art, craft, engineering, bricolage, and brokerage in entrepreneurship. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 37 (4): 889-921.
- Stryker, S. (1987). Identity theory: Developments and extensions. In Yardley, K. & T. Honess (Eds.), *Self and identity: Psychosocial perspectives*. London: John Wiley, pp. 89-103
- Stryker, S. & R. T. Serpe (1994). Identity salience and psychological centrality: Equivalent, overlapping, or complementary concepts? *Social Psychology Quarterly*, 57 (1), 16-35.
- Sveningsson, S. & M. Alvesson (2003). Managing managerial identities: Organizational fragmentation, discourse, and identity struggle. *Human Relations*, 56: 1163-1193.
- Swann, W. B. & J. K. Bosson (2010). Self and Identity. In: Fiske, S.T., D. T. Gilbert, and G. Lindzey (Eds.) *Handbook of Social Psychology*, 5th Edition, Wiley, Hoboken, pp. 589-628.
- Szaban, J. & M. Skrzek-Lubasińska (2018). Self-Employment and Entrepreneurship: A Theoretical Approach. *Journal of Management and Business Administration. Central Europe*, 26 (2): 89-120.

- Tajfel, H. (1972). 'Social Categorization'. English version of 'La catégorisation sociale'. In S. Moscovici (ed.), *Introduction à la Psychologie Sociale*, vol. 1. Paris: Larousse, pp. 272-302.
- Tajfel, H. & J. C. Turner (1979). 'An Integrative Theory of Intergroup Conflict'. In Austin, W. G. and S. Worchel (eds.), *The Social Psychology of Intergroup Relations*. Monterey, CA: Brooks-Cole, pp. 33-47.
- Tajfel, H. & J. C. Turner (1986). The social identity theory of intergroup behaviour. In Worchell S. & W.G. Austin (Eds.). *Psychology of intergroup relations*. Chicago: Nelson-Hall, pp. 7-24.
- Taylor, S. & A. Spicer (2007). Time for space: A narrative review of research on organizational spaces. *International Journal of Management Reviews*, 9 (4): 325-346.
- Thompson, R. J., S. C. Payne & A. B. Taylor (2015). Applicant attraction to flexible work arrangements: Separating the influence of flextime and flexplace. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 88: 726-749.
- Tixier, J. & A. Notais (2015). De l'autre côté du périph' : devenir entrepreneure sociale à la cité des 4 000. *La Revue des Sciences de Gestion*, 273274 (3-4): 109-116
- Torrès, O., A. Benzari, A. Swalhi et R. Thurik, (2021). Confinement et risque de burnout des dirigeants propriétaires de PME: le syndrome d'épuisement d'empêchement, *Revue internationale P.M.E.*, Volume 34 (2): 62-80.
- Tremblay, D.-G. (2008). From Casual Work to Economic Security: The Paradoxical Case of Self-Employment. *Social Indicators Research*, 88 (1): 115-130.
- Tremblay, D.-G., & A. Scaillerez (2020). Coworking Spaces: New Places for Business Initiatives? *Journal of Innovation Economics & Management*, 31 (1): 39-67.
- Tretting, L. & F. Welter (2011). Challenges for Spatially Oriented Entrepreneurship Research. *Entrepreneurship & Regional Development*, 23 (7-8): 575-602.
- Tuan, Y. (1977). *Space and Place: The Perspective of Experience*. Minneapolis, MN: University of Minnesota Press.
- Våland, M. S. & S. Georg (2018). Spacing identity: Unfolding social and spatial-material entanglements of identity performance. *Scandinavian Journal of Management*, 34: 193-204.

- Van Maanen, J., J. B. Sørensen & T. R. Mitchell (2007). The interplay between theory and method. *Academy of Management Review*, 32 (4): 1145-1154.
- Verduyn, K. (2015). Entrepreneurship and process: A Lefebvrian perspective. *International Small Business Journal*, 33 (6): 638–648.
- Verhoeven, M., A. Poorthuis & M. Volman (2018). The Role of School in Adolescents' Identity Development. A Literature Review. *Educational Psychology Review*, 31: 35-63.
- Vesala, H. T. & K. M. Vesala (2010). Entrepreneurs and producers: identities of Finnish farmers in 2001 and 2006. *Journal of Rural Studies*, 26 (1): 21-30.
- Vidaillet, B. & Y. Bousalham (2020). Coworking spaces as places where economic diversity can be articulated: Towards a theory of syntopia. *Organization*, Vol. 27 (1): 60–87.
- Vogel, S. (2022). Neoliberal ideology and the myth of the self-made entrepreneur. In Eberhart, R.N., Lounsbury, M. and Aldrich, H.E. (Ed.) *Entrepreneurialism and Society: New Theoretical Perspectives* (Research in the Sociology of Organizations, Vol. 81), Emerald Publishing Limited, Leeds, pp. 77-99.
- Vough, H., B. Caza & S. Maitlis (2020). Making sense of myself, in: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*. Oxford University Press, pp. 244-260.
- Waas, B. (2017). What role for solopreneurs in the labour market? *European Labour Law Journal*, Vol. 8 (2): 154–167.
- Wagenschwanz, A. (2021). The Identity of Entrepreneurs: Providing Conceptual Clarity and Future Directions. *International Journal of Management Reviews*, Vol. 23: 64–84.
- Waters-Lynch, J. & C. Duff (2021). The affective commons of Coworking. *Human Relations*, 74 (3): 383-404.
- Watson, T. (2008). Managing Identity: Identity Work, Personal Predicaments and Structural Circumstances, *Organization*, Vol. 15: 121-143.
- Watson, T. (2013). Entrepreneurship in action: bringing together the individual, organizational and institutional dimensions of entrepreneurial action. *Entrepreneurship & Regional Development*, 25 (5-6): 404-422.

- Watson, T. (2020). Human identities, identity work, and organizations (chapter 17) In: Brown, A. D. (Ed.) *The oxford handbook of identities in organizations*. Oxford University Press, pp. 279-294.
- Weick, K. E. (2010). The Poetics of Process: Theorizing the Ineffable in Organization Studies. In: Hernes, T. and S. Maitlis (eds), *Process, sensemaking & organizing*, Oxford: Oxford University Press.
- Welter, F. (2011). Contextualizing Entrepreneurship: Conceptual Challenges and Ways Forward, *Entrepreneurship theory and practice*: 165-184.
- Werthes, D., R. Mauer & M. Brettel (2018). Cultural and creative entrepreneurs: understanding the role of entrepreneurial identity. *International Journal of Entrepreneurial Behavior & Research*, 24 (1): 290-314.
- Wittorski, R. (2008). La professionnalisation. *L'Harmattan*, 2 (17): 9-36.
- Yacoub, G. & S. Haefliger (2022). Coworking spaces and collaborative practices. *Organization*, 1-28.
- Zhang, B. (2023, October). The Labor of Training Artificial Intelligence: Data Infrastructure, Mobility, and Marginality. *Companion Publication of the 2023 Conference on Computer Supported Cooperative Work and Social Computing* (pp. 459-461).